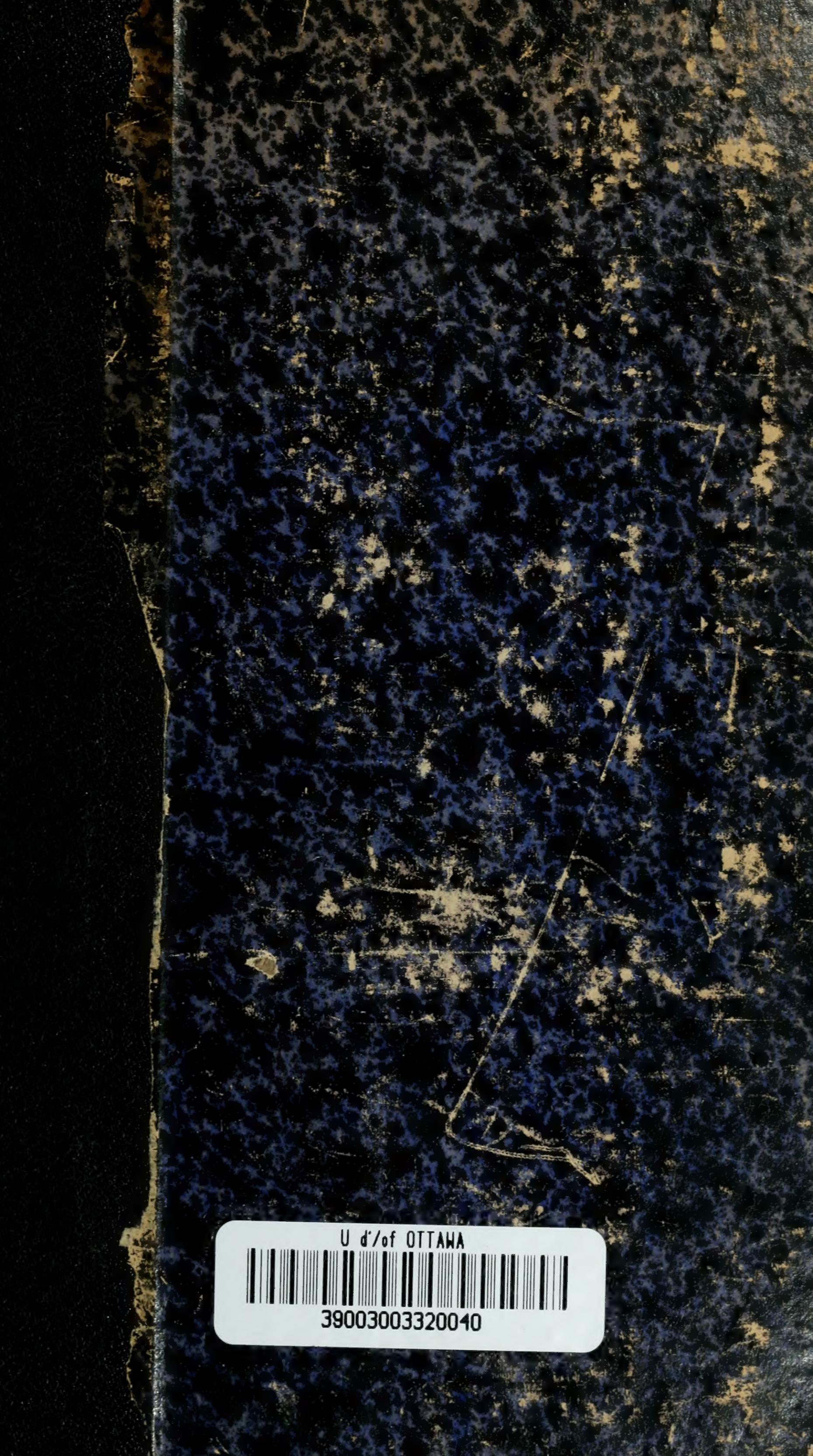

U d'/of OTTAWA
39003003320040

LÉO CLARETIE

HISTOIRE
DE LA
Littérature Française
(900-1910)

TOME CINQUIÈME

LES CONTEMPORAINS (1900-1910)

—

Troisième Édition



PARIS

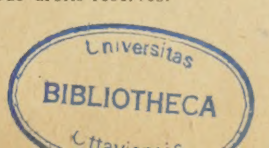
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—

1912



Première Partie

LE THÉATRE

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PREMIÈRE PARTIE

LE THÉATRE

Coup d'œil d'ensemble. — Les Chefs de file. — Henri Bataille. — Henry Bernstein. — H. de Bornier. — Paul Bourget. — Brieux. — A. Capus. — R. Coolus. — Courteline. — F. de Croisset. — Maurice Donnay. — R. de Flers et G.-A. de Caillavet. — Abel Hermant. — Paul Hervieu. — H. Lavedan. — J. Lemaître. — Catulle Mendès. — Octave Mirbeau. — G. de Porto-Riche. — Marcel Prévost. — Edm. Rostand. — V. Sardou. — P. Wolff.

Le Théâtre Historique. — E. Bergerat. — A. Bernède. — Albert du Bois. — H. Cain et Ed. Adenis. — Michel Carré. — V. de Cottens. — E. Daudet. — L. Decori. — P. Decourcelle. — G. d'Esparbès. — R. de Flers. — E. Foreau. — Forest. — Chekri Ganem. — P. Gavault. — Gust. Geoffroy. — Paul Ginisty. — Gugenheim et Le Faure. — Edm. Haraucourt. — L. Hennique. — Le Lasseur. — G. Leloir. — G. Lenôtre. — M. Maindron. — J. Mary. — Max Maurey. — E. Moreau. — A. Mortier. — Mouezy-Eon, Auganet et Faral. — G. Nigond. — Jacques Normand. — G. Ohnet. — E. Rod. — Rom. Rolland. — Mme Séverine.

Le Théâtre Social. — Georges Ancey. — Arnyvelde. — Henri Becque. — L. Benière. — L. Besnard. — L. Bruyerre. — F. de Curel. — Lucien Descaves. — Émile Fabre. — M. de Faramond. — A. France. — L. Frapié. — L. Gleize. — Albert Guinon. — A. Ibels. — J. Jullien. — M. Lefèvre. — G. Leroux. — C. Le Senne et A. Mayer. — Paul-Hyacinthe Loyson. — Paul et Victor Margueritte. — P. Morgand et Cl. Roland. — Saint-Georges de Bouhélier. — Gaston Schéfer. — J. Thorel. — Gabriel Trarieux. — E. Zola, de Saint-Arroman et Charles Hugot.

Le Théâtre de Mœurs. — Paul Adam. — Adolphe Aderer et Armand Ephraïm. — Louis Artus. — Marcel Ballot. — A. Beaunier. — Mme Sarah

Bernhardt. — Berr de Turrique. — M. Berton. — A. Bibesco. — Henry Bordeaux. — M. Bouchor. — Ed. Bourdet. — J. Case et Eug. Morel. — G. Clémenceau. — M[me] Cruppi. — P. Degouy. — G. Devore. — F. Duquesnel. — Duval et X. Roux. — M. de Féraudy. — Flers. — J.-J. Frappa et M[me] Maquet. — M[me] Judith Gautier. — Gauthier-Villars. — Aug. Germain. — P. Gheusi. — Marcel Girette. — G. Guiches. — A. Janvier. — H. Kistemaeckers. — Maurice Leblanc. — C. Lemonnier et P. Soulaine. — Pierre Louys et Pierre Frondaie. — M. Maëterlinck. — M[me] Jeanne Marni. — M[me] Régine Martial. — M. Frank-Mesnil. — Y. Mirande et R. Guillebert. — G. Mitchell. — F. de Nion et Buyseulx. — D. Niccodémi. — F. Nozière. — C. Oudinot et A. Hermant. — R. Peter et R. Danceny. — A. Picard. — Michel Provins. — D. Riche. — H. de Rothschild. — Stanislas Rzewuski. — Edm. Sée. — A. Theuriet et G. Loiseau. — Geo Thurner. — G. A. Traversi et Darsenne. — F. Vandérem.

Tragédie. — Drame Romantique. — Théâtre Poétique. — Ed. et Eug. Adenis. — Jean Aicard. — A. d'Artois. — Louis Artus. — J. Bois. — Aug. Dorchain. — Ém. Fabre. — René Fauchois. — L. de Grammont. — H. Lefebvre. — Maurice Magre. — Victor-Émile Michelet. — Jean Moréas. — Mounet-Sully, — A. Poizat. — Jean Richepin. — Jacques Richepin. — A. Rivoire. — Rivollet. — C. de Sainte-Croix. — Albert Samain. — Em. Veyrin. — Miguel Zamacoïs.

Le Mélodrame. — Serge Basset. — R. Charvay. — Fontanes et Decori. — P. Decourcelle. — Ch.-H. Hirch. — A. de Lorde. — G. Maldague. — Jules Mary. — Oscar Méténier. — Nunès. — Péricaud et Desfontaines.

Le Vaudeville. — Tristan Bernard. — Georges Berr. — Paul Bilhaud et M. Hennequin. — A. Bisson. — E. Blum. — G. Feydeau. — A. de Fouquières. — Léon Gandillot. — Paul Gavault. — Grenet-Dancourt. — Sacha Guitry. — M. Hennequin. — E. Lajeunesse. — L. Legendre. — A. de Lorde. — Antony Mars et M. Desvallières. — Max Maurey. — G. Mitchell. — Mouézy-Eon et Francheville. — Franc-Nohain. — J. Rateau. — Jules Renard. — A. Sylvane. — Pièrre Veber. — A. Vély. — Pierre Wolff. — Xanroff.

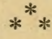
Quelques autres. — Armont et Nancey. — Athis. — M. Bernard. — Bertol-Graivil. — Émile Blémont. — Alfred Delilia. — Hugues Delorme et Francis Galli. — R. Dieudonné. — Dubout. — Edmond Ducotet. — Dumur et Josz. — Esquier. — Gabriel Ferrier et Fred Grésac. — Galipaux. — Jean Gascogne. — Lucien de Gorsse. — A.-E. Hérold. — Eugène Héros. — Robert d'Humières. — Kéroul et Barré. — Léo Marchès. — G. Marot. — Marsolleau. — Matrat. — Meunier. — Édouard Noël. — Ordonneau. — Robert Oudot. — Rip et Bousquet. — Em. Rochard. — Sonolet .— Abel Tarride. — M[me] Tolla-Dorian. — A. Valabrègue. — P. Valdagne. — Vitoux.

Théâtres à côté. — Théâtre des Capucines. — Théâtre des Mathurins. — Théâtre Michel. — Grand Guignol. — Théâtres en plein air. — Le Café-Concert.

Si aucune œuvre de la période décennale 1900-1910 ne paraît marquée du sceau, sinon de l'éternité, du moins de la longue durée, toutefois l'activité fut intense, et le nombre est grand des ouvrages dramatiques qui méritent d'être mentionnés. Le théâtre attira les écrivains plus qu'il ne fît jamais; et les auteurs dramatiques sont légion : l'étonnant est que sans être tous supérieurs, ils sont tous supportables, soit que l'art dramatique n'exige pas une éducation spéciale, ou que la vocation se soit de nos jours généreusement répartie sur un plus grand nombre.

Quelques-uns, et par l'importance de leurs ouvrages et par la place qu'ils se sont faite, doivent d'abord être tirés de pairs, et considérés comme l'état-major de cette légion théâtrale : tels Paul Hervieu, Maurice Donnay, Brieux, H. Lavedan, Edmond Rostand, H. Bernstein, H. Bataille, A. Capus, qui représentent chacun un genre défini, ce qui n'empêche qu'après le premier peloton, nous en trouverons un second presque aussi brillamment formé.

Le grand nombre de ces derniers nous obligera à établir des séries selon les genres. Nous nous en expliquerons, une fois quitte envers les grands fournisseurs de nos premières scènes.



M. Henri Bataille s'est voué au drame psychologique, à la comédie pathétique, avec une préférence pour les situations complexes et extrêmes, et, comme il arrive aux talents solides, il est allé, en dix ans et en dix œuvres, du compliqué au simple.

Il a vraiment débuté en 1900.

L'*Enchantement* (1) est un drame de caractère indécis et sans grand effet. Le sujet est étrange. Deux sœurs, dont l'une n'a que seize ans, s'aiment ardemment. L'aînée se marie, et apprend que sa cadette est éperdument amoureuse de celui

(1) Théâtre national de l'Odéon : *L'Enchantement*, comédie en 4 actes en prose, de M. Henry BATAILLE. Première représentation, le 10 mai 1900.

qu'elle épouse. La petite possédée tente même de s'empoisonner le jour du mariage. La mariée, Isabelle, ne songe plus qu'à protéger les jours chers et menacés. Elle autorise cet amour, elle prie son époux Georges de s'y prêter, afin de guérir la jeune folle. Mais Isabelle a trop présumé d'elle. Bientôt la jalousie vient combattre en elle l'amour fraternel. Cependant l'époux Georges a le rôle ridicule de l'homme aimé et qui résiste. Ces manières de Joseph font toujours sourire, et l'on a souri quand Georges repousse les aveux perpétuels de Jeanine.

— « Et voilà la vie que vous me faites ! Vous êtes embêtante. Oh ! ça, vous pouvez vous vanter de savoir raser les gens avec une persistance ! »

Et Jeanine ne renonce pas à son dada :

— « Lundi je t'aime, mardi je t'aime, mercredi je t'aime et c'est toute la semaine ainsi ! »

Voilà la situation : une épouse écartelée entre une sœur et un mari; une sœurette qui courtise le mari ouvertement, en se souciant de sa sœur comme de Jean de Vert; un mari que cet amour agace et à qui sa femme répète : « Il faut la laisser t'aimer pour qu'elle guérisse, c'est une cure.

— Guérison ! Vous parlez tout le temps de ça comme d'une maladie ! »

Au fond, son amour-propre de mâle est flatté, mais il est excédé par cette passion de jouvencelle, et par cette situation d'homme aimé de deux femmes, dont l'une ne lui dit rien. C'est une vie insupportable de supplications, de complications, d'explications, de gêne, de mensonges gratuits ; toutes les délicates roueries et tous les ennuis de l'intrigue, sans aucune de ses compensations, des querelles, des scènes, des interrogatoires, une atmosphère voilée de vapeurs féminines, de fureurs, de tendresses, de reproches, de caresses, de larmes. Quand arrive son voisin Victor, on comprend le cri de Georges empêtré dans tous ces jupons :

— « Un homme ! Enfin ! »

L'arme de la sœurette est le chantage. Elle ne parle que de se tuer. Sa sœur est dans des transes perpétuelles. Le mari,

alarmé d'abord, ne donne plus autant de créance à ces menaces :

— « Oh ! fini, cette fois. Il y a des bornes aux meilleures plaisanteries. C'était trop commode, en vérité ! Vous ne voulez pas faire un petit tour de promenade? Non? Ça vous déplaît? Crac, je me tue ! Ah ! vous l'avez trouvée, vous, la formule ! »

Ce drame est une œuvre de grand talent, mais d'un effet assez froid. Le cas nous paraît trop exceptionnel, pas assez généralement humain. La part la plus remarquable est la suite des états d'âme par lesquels Isabelle passe, d'une tendresse maladive pour sa sœurette, à la jalousie, à la haine. Encore eût-il été mieux peut-être de nous la montrer très éprise de son mari, ce qui n'est pas. Il y a du malaise. Donner sa sœur moralement à son époux, c'est aussi grave et aussi déplaisant que de la donner autrement. La mentalité de ces gens nous échappe, nous étonne.

Les rôles des deux sœurs ont dû beaucoup devant le public à leurs interprètes Mmes Jane Hading et Marthe Régnier, « la petite poison », un emploi où elle s'est tenue et perfectionnée depuis.

La comédie *Le Masque* (1) est moins subtile, moins nuageuse que l'*Enchantement.*

Geneviève Desmieulles, pour se défaire d'un mari vraiment trop volage, lui fait croire, comme Francillon, qu'elle a mis entre elle et lui l'irréparable. Le mari, furieux, le croit, puis il a des doutes, et il acquiert, par un moyen scénique un peu facile, la certitude que sa femme a menti. Ils se reprennent jusqu'à nouveau désordre.

Résurrection, (2) est un drame habilement tiré du roman de Tolstoï par M. Henry Bataille qui en fit une œuvre scénique fortement agencée.

Maman Colibri (3) est une curieuse étude, légèrement déplai-

(1) Théâtre du Vaudeville : *Le Masque*, comédie en 3 actes en prose, par M. Henry Bataille. Première représentation, le 24 avril 1902.

(2) Odéon : *Résurrection*, drame en 4 actes en prose, par M. Henri Bataille. Première représentation, le 14 novembre 1902.

(3) Théâtre du Vaudeville : *Maman Colibri*, comédie en 4 actes en prose. Première représentation, le 8 novembre 1904.

sante, d'une mère quadragénaire qui devient la maîtresse d'un gamin ; elle est surprise par son propre fils, puis par son mari, qui la chasse. Elle se justifie par la grande théorie du droit à l'amour, qui anéantit tous les devoirs. Mais elle n'a pas lu Pierre Wolff : il y a *l'âge d'aimer*, ni Alfred Picard : *Jeunesse!* L'adolescent en a vite assez de la maternelle amante; la jeunesse attire la jeunesse, et, au fond de l'Algérie, les fleurs et les étoffes de senteur ne l'empêchent pas de trouver bien jolie une jeune voisine américaine. L'amante trop mûre s'en va, et elle a la chance inespérée de retrouver et de reprendre sa place à son ancien foyer, où elle rapporte de si étranges souvenirs.

La pièce a été acceptée, et même a plu, malgré l'audace de sa donnée : c'est dire la maîtrise et le talent de l'auteur, à qui il a réussi d'être un oseur.

Mme Berthe Bady a rendu avec talent les ardeurs et les déceptions de cette amante d'âge canonique.

La Marche nuptiale (1) enrichit la série de ces pitoyables amoureuses. La jeune Grâce de Plessens s'enfuit avec son professeur de piano qui, pour vivre, devient comptable; son patron courtise sa femme. Celle-ci, avide de sacrifices et de sentiments subtils, devient la maîtresse du mari de sa meilleure amie. Aussitôt elle a résolu de se punir : « Chacun, dit-elle, porte la peine de son idéal », et encore : « les honnêtes femmes n'appartiennent qu'à un seul homme, c'est le seul châtiment dont elles disposent contre elles-mêmes ». En conséquence, elle se tue.

Œuvre étrange, curieuse, quoique réelle, d'une analyse pour ainsi dire physio-psychologique.

Mme Berthe Bady y fut excellente.

Poliche (2) est la mise en scène touffue et bruyante d'une petite aventure jolie et délicate, noyée et perdue dans des plaisanteries grasses, des galanteries cyniques, un langage trop argotique pour la Maison. Mais il était joli comme invention

(1) Théâtre du Vaudeville : *La Marche nuptiale*, pièce en 4 actes en prose, par M. Henry Bataille. Première représentation, le 27 octobre 1905.

(2) Comédie-Française : *Poliche*, comédie en 4 actes en prose, par M. Henry Bataille. Première représentation, le 10 décembre 1906.

le cas de ce Poliche, être grave et sentimental, qui fait le Jacques et le Polichinelle pour garder l'amour de sa folle petite Rosine. C'est un rôle, sa gaîté; c'est un masque, son rire. Il a l'air de ne tenir à rien, et le fil de sa vie est attaché au cœur cruel de Rosine qui le trompe en riant. Elle finit par comprendre, se reprendre; elle tâche de récompenser ce brave garçon par du vrai amour. Mais Poliche ne rit plus; il aime, il pleure, il ennuie : et Rosine s'en va, et Poliche y consent.

Autour de ce charmant roman, des hommes et des femmes sans scrupules font de l'amour et du bruit.

Le premier acte de *La Femme nue* (1) est un tableau animé, encore que bien conventionnel, d'un coin du Palais où a lieu le Salon annuel de peinture. Là se rencontrent les peintres et leurs modèles, et de leurs propos il appert que Bernier est un peintre de talent en passe d'obtenir la médaille d'honneur, malgré des candidatures que l'âge, sinon le talent, rendent recommandables. La présentation de ce milieu d'artistes est un peu confuse, et manque de traits bien particuliers. L'action y est nulle. Ce n'est qu'un tableau d'exposition qui met en scène des rapins, des modèles, des marchands, jusqu'au triomphe final de Bernier qui remporte la médaille. Dans sa joie il confie à sa maîtresse Lolette, sa compagne de misère, qu'il l'aime fort, qu'il veut l'épouser et l'associer à sa joie, comme elle a partagé ses peines. Celles-ci passèrent la mesure ordinaire, car Bernier a fort pâti : il a eu faim, il a vécu des heures indicibles, il a mangé des restes qu'il trouvait sur le trottoir enveloppés dans du vieux papier. Lolette connaît cela, car elle a mendié et couché dans les gares. Ils feront une union assortie.

Bernier réussit dans son art; il s'enrichit, et, à mesure, il voit l'écart qui le sépare de Lolette, restée peuple. Et il prend pour maîtresse la princesse Paule de Chabran, qui est folle de lui. Lolette les voit s'embrasser. Elle s'évanouit.

Au troisième acte, Lolette va supplier la Princesse de lui

(1) Théâtre de la Renaissance : *La Femme nue*, pièce en 4 actes en prose, par M. Henry Bataille. Première représentation, le 27 février 1908.

laisser son mari. Celui-ci tergiverse, car la Princesse veut épouser. Les deux rivales ont une discussion magistrale, puis Lolette renonce à tout, consent au divorce, et s'éloigne.

Elle tombe gravement malade. Bernier ému veut revenir à elle. Mais Lolette se sacrifie et va se réfugier chez un vieil ami.

Pourquoi ce titre *La Femme nue?* C'est que Lolette a posé pour le tableau qui a commencé la fortune de son mari.

Toute la pièce repose sur Lolette, dont l'auteur a fait un caractère très complet de femme dévouée, aimante, simple et héroïque. Bernier n'est que l'objet de cet amour, et la Princesse est l'obstacle. Lolette est touchante infiniment, et nous fait assister au supplice d'une âme de sacrifice et de douleur. Tout le reste compte moins, et les types accessoires offrent peu d'intérêt. C'est un drame d'âme, qui se fût passé de tant de comparses inutiles. Que Bernier soit peintre, peu importe : la seule qualité qui nous retient à lui, est d'être aimé de Lolette. La description du milieu d'artistes n'a ni couleur ni saveur spéciales, et ce milieu a été souvent mieux et plus justement évoqué, avec moins de tristesse continue. Le drame eût gagné à être concentré plus fortement sur ces trois seules âmes bien vivantes : le mari, la femme et la maîtresse. Le mari est un faible, il ne mérite pas d'être tant aimé; c'est un égoïste, un arriveur, que le luxe enivre. La Princesse n'est pas sympathique. Mais Lolette passe par des crises dont les cris sont justement rendus, et l'histoire navrante de ce cœur est une des belles études que le théâtre de ces dernières années nous a apportées.

Le style a une vulgarité que n'excuse pas la condition sociale des personnages. L'art consiste à donner littérairement l'impression des milieux même les plus bas; c'est la suprême convention qui permet l'accès du théâtre aux gens bien élevés, et ils sont encore quelques-uns. Sinon, il faudrait écrire en langue verte les scènes où figurent des gens du peuple, et en anglais celles où figurent des américains.

Le Scandale (1) est une version neuve du supplice d'une

(1) Théâtre de la Renaissance : *Le Scandale*, pièce en 4 actes en prose, par M. Henry Bataille. Première représentation, le 30 mars 1909.

femme, supplice corsé, car la conscience de la faute se double ici de l'horreur du scandale. Charlotte Ferioul est une fort honnête femme jusqu'au jour où elle prend un amant. Elle tombe mal, c'est un vilain personnage qui l'attire dans tous les pièges du chantage et de l'infamie, et la conduit devant les tribunaux. Tout le drame psychologique qui mène Charlotte de l'ennui à la faute et au scandale est fortement tissé ; l'impression est rude et angoissante. Le retour de Charlotte au logis, d'où elle a dû s'absenter sous un prétexte pour aller témoigner au tribunal, le silence avec lequel son mari la reçoit, puis la vérité qui éclate d'elle-même, toutes ces scènes sont d'un effet puissant, et la trouvaille est heureuse à la fin, car il faut finir : la mère coupable, épuisée d'émotion et de fatigue, s'endort. Et le mari pardonne, pris de pitié pour cette loque humaine. « Chut ! fait-il aux enfants qui entrent, laissez votre mère ! Elle dort ! » La pitié, la clémence, le pardon couronnent cette existence de mari trompé, déchu, menacé dans sa carrière politique et dans tous ses intérêts, mais rivé à la femme aimée par dix ans de tendresse que nulle secousse ne peut abolir.

La Vierge folle (1) est la dernière pièce de M. Bataille en ces dix années.

C'est une œuvre intéressante et forte, qui met aux prises une épouse délaissée, Fanny, et sa rivale, une jeune fille, Diane. Fanny assiste à l'égarement progressif de son mari, Armaury, que cette fille a envoûté et pris tout entier. Et elle s'efface par tendresse pour l'être aimé. Sa douleur, sa résignation touchent aux dernières limites de l'émotion que peut donner le théâtre. Cet amour qui consent, cette tendresse qui se sacrifie, cette douleur qui s'exaspère elle-même par la plus atroce complaisance, sont parmi les plus belles pages dramatiques :

FANNY

Quand quelqu'un de ta trempe, grave, pondéré, prend une telle résolution, et casse tout, il n'y a plus rien à faire !... J'ai compris. Tu me passerais sur le corps... Tu passeras sur tout... tu nous sacri-

(1) Théâtre du Gymnase : *La Vierge folle* pièce en 4 actes en prose, par M. Henry Bataille. Première représentation, le 25 février 1910.

fierais tous... tu passerais sur ta propre douleur... C'est fini !... (*Sur la borne où elle est assise, le corps a un fléchissement de mort. Puis, d'un mouvement lent et lassé des épaules et de la main, elle rajuste son manteau ; très simplement, elle se soulève, le pas traînant.*) Alors, je ne vais plus te demander qu'une seule chose... une seule, vois-tu, mais j'en ai tant besoin ! (*Elle a un tremblement.*) S'il survenait dans ta vie un accident... sait-on jamais, n'est-ce pas? il y a tant d'imprévu !... c'est vrai... la vie est bête... une voiture qui passe et qui écrase... la maladie... enfin, qui peut répondre de l'avenir?... mille choses !... tu as quarante ans passés... elle est très jeune... dans quelques années, sait-on, un désaccord... enfin, écoute, s'il arrivait qu'à votre tour vous deviez vous séparer... (*Très vite, dans une sorte de secousse de désespoir.*) Je te demande seulement de m'assurer que c'est à moi que tu reviendrais !

ARMAURY, étonné d'abord, la regarde, puis ses yeux se mouillent.

Oh ! cela, de tout mon cœur, Fanny ! Tu peux en être sûre... Je te le jure, de tout mon remords et sur toute notre ancienne tendresse ! (*Silence.*)

FANNY

Et, maintenant, il va falloir que je vive de cette petite parole-là !... Il le faut, il le faut, ou je serais perdue ! avec ça, tu comprends, je vais pouvoir passer le pont... le pont de la douleur... si long qu'il soit. Autrement, je crois bien, Marcel, que je mourrais tout à coup... Le vide tout noir, là, devant soi... le trou... brrr ! Tandis qu'ainsi, avec la compagnie au moins de cette attente, avec l'idée qu'on se reverra tout de même un jour... car c'est fatal, c'est sûr, c'est sûr, on se retrouvera... eh bien, alors, j'aurai du courage ! Tout ne sera pas mort... il y aura le point fixe, là-bas... Illusion pour toi, peut-être, réalité pour moi ! Cette idée va s'ancrer en moi, qu'on vieillira peut-être ensemble, que nous serons là, tous deux, tout vieux... que nous aurons notre vieillesse comme nous avons eu la jeunesse... que je serrerai tes mains dans les miennes, avant de partir pour le grand voyage... Cela me fera même tenir à ma propre vie... cela me forcera à me soigner, à ne pas me laisser aller comme celles qui ont renoncé complètement... afin que tu me retrouves encore un peu ressemblante à ce que j'ai été, quand nous vivions ensemble !...

Les autres types sont fortement tracés : la jeune fille passionnée, vierge folle; son père, avec ses angoisses et ses colères en apprenant le déshonneur de son enfant; sa mère, plus indulgente; son frère plus emporté; l'abbé, conseiller douloureux et impuissant. Malgré quelque faiblesse dans la mise en scène du dernier acte, qui souffre d'une certaine invraisemblance,

c'est là une belle œuvre; la dose d'émotion profondément humaine y surpasse celle des autres ouvrages; l'auteur a fait ici un grand pas.

Il faut citer encore de M. Bataille *Le Songe d'un soir d'amour* (1), poème philosophique qui constate combien nos joies sont toujours mêlées de tristesse, de regrets, de rêves et d'autres désirs. A la façon de Musset dans *Les Nuits* et aussi de Hugo dans les saynètes du *Théâtre en liberté*, mais avec plus de réalisme, l'auteur évoque l'Ombre au-dessus d'un couple d'amants, une ombre narquoise, moqueuse, cruelle, l'ombre d'une autre maîtresse qui gâte chaque baiser par son ironie, et qui effeuille les roses des bouquets. La conception de cette scène symbolique a de la grâce, de l'amertume, du charme, et les vers, parfois un peu plats, atteignent souvent à l'émotion sincère et communicative.

De l'*Enchantement* à *La Vierge folle*, les étapes sont marquées par un progrès constant vers plus de simplicité, de vérité et d'intérêt. Le talent de M. Bataille s'est pour ainsi dire éclairci, et il est arrivé au point où il permet d'espérer des œuvres nettes et définitives, qui seront celles de demain.

***

M. Bernstein est le Crébillon de notre temps; il fait du théâtre brutal, et excelle dans les effets de force. Il est l'athlète de la dramaturgie, le champion des poids lourds et des coups rudes, le boxeur de Thalie; il assène ses pièces sur nos nerfs endoloris; comme on dit en style de match, avec lui, le spectateur « encaisse », et le théâtre en même temps. Ce mot d'argot technique convient à des œuvres où le style a le défaut d'admettre de trop grossières trivialités; elles nuiront à la durée de ces drames fortement tramés, mais trop indifférents parfois à la tenue littéraire qui garde les ouvrages de vieillir. Il y a façon d'exprimer la force, la brutalité ou le désespoir avec

(1) Comédie-Française : *Le Songe d'un soir d'amour*, poème théâtral, par M. Henry Bataille. Première représentation, le 26 avril 1910

décence dans la forme : M. Bernstein n'en est pas convaincu. Il n'est pas d'existence plus anxieusement éprouvée que celle d'Œdipe, et nul plus qu'Œdipe ne serait excusable d'exprimer son ennui par des jurons en l'espèce justifiés : Sophocle s'en est pourtant gardé.

Voyons la série de ces tragédies féroces.

D'abord *Le Marché* (1): c'est la convention passée par Germaine, pour assurer l'aisance à son mari et par amour pour lui, avec Simonin, avec Du Prancey, et avec un maquignon, qui lui, au moins, tient ses promesses. C'est l'adultère par amour conjugal.

Il fut présenté avec pittoresque par MM. Antoine, Dumény et Mme Suzanne Devoyod.

Le Détour: c'est le détour, le crochet que veut faire une fille de « fille », Jacqueline, vers la vie honnête et bourgeoise : elle éprouve que cet espoir est vain. Elle est injuriée par son mari, par sa belle famille; elle part avec un amant pour rentrer dans la normale tradition des siens.

Cette pièce marqua les débuts de Mme Simone, qui s'y fit remarquer.

Il y a deux genres de comédies : la comédie d'intrigue et la comédie de caractères.

Joujou (3) est ceci et n'est pas cela. L'action est vite dite. Mme Royère est la plus malade et la plus trompée des épouses. M. Royère lui fait des traits et prend de toutes mains, demi-mondaines ou amies de sa femme. Parmi celles-ci, une jeune veuve, appelée Joujou, est la plus intime, presque une sœur. Le drame s'ouvre au moment où M. Royère, qui n'y avait pas encore pensé, se met en tête de s'offrir ce Joujou. Cette jeune personne dit d'abord « oui » avec une aimable condescendance. Mais son amie, l'épouse malade, Blanche, a vu le manège. Au lieu de faire une scène, elle fait une confi-

(1) Théâtre Antoine : *Le Marché*, comédie en 3 actes en prose, par M. Henry BERNSTEIN. Première représentation, le 12 juin 1900.

(2) Théâtre du Gymnase, *Le Détour*, comédie en 3 actes en prose, par M. Henry BERNSTEIN. Première représentation, le 5 janvier 1902.

(3) Théâtre du Gymnase : *Joujou*, comédie en 3 actes en prose, par M. Henry BERNSTEIN. Première représentation, le 26 novembre 1902.

dence. Elle avoue à Joujou qu'elle a su toutes les frasques de son mari, et que, si elle a feint de les ignorer, ce n'est ni sottise ni complaisance; c'est pour que son mari, son Maurice, ne trouve jamais au foyer un visage renfrogné qui l'eût éloigné davantage. Joujou émue au récit de ce sacrifice, jure de ne plus toucher à l'époux. Et elle part en voyage. Après quatre ans, Maurice la revoit une heure à Monte-Carlo. Il veut en profiter et en faire l'heure du berger. Joujou est seule, à l'hôtel, le soir; l'occasion est bonne. Joujou aime elle-même et désire ce monstre égoïste. Mais elle aime encore plus la pauvre Blanche, qui est en traitement loin de là, en Algérie, et beaucoup plus encore sa tranquillité; car elle prévoit, après l'heure du plaisir, le vide, l'abandon, le désir torturant. Elle chasse Maurice et épouse un bon garçon, un adorateur, Hubert Le Certier, qui lui offre des fleurs depuis deux ans.

Tel est le sujet, et ce n'est pas le meilleur de la pièce. M. Bernstein est un bon écrivain dramatique; il n'est pas encore constructeur, « carcassier ». Le plan est inégal; l'exposition est lente, confuse, et déborde sur le second acte, ce qui est beaucoup pour une comédie en trois actes. Le dénouement a des longueurs. La pièce tourne et pivote sur un clou un peu mince : Joujou se met au piano et, une heure avant de prendre le train, toute seule, à neuf heures du matin, chante la *Périchole*, en guise de signal, et donne ainsi l'éveil à l'épouse défiante. Tout ce qu'on put faire, fut de remercier Joujou de nous faire entendre la voix de Mme Jeanne Granier.

Non, le mérite de la pièce n'est ni dans l'invention — aventure banale d'adultère — ni dans l'agencement.

Il est tout dans la peinture des caractères, et dans le style.

Ils sont quatre. Et d'abord Joujou, la petite femme seule et un peu veule, dont l'assaut n'est pas rude, et dont le rire sonne effrontément. Le rôle fut tenu par Mme Jeanne Granier avec art. Mais dirai-je qu'elle ne rendait pas toutes les nuances de son personnage? Elle nous en a dit la douceur, la tendresse, la sensualité : il y manqua un grain de fantaisie enfantine, de frivole insouciance, qui justifiât son sobriquet,

Joujou! Il y eût fallu plus de frétillement et de gaminerie.

Blanche Royère est l'épouse outragée, l'éternelle blessée. Elle sait et elle cache. Malade, elle ne peut se venger, et d'ailleurs, elle adore son mari. Elle aime mieux le garder coureur, que le perdre tout à fait. Et elle simule une ignorance héroïque. Mme Suzanne Després a mis dans ce rôle de second plan, toute la tendresse craintive, la douleur concentrée, le courage intime, l'émotion prenante de sa nature frémissante. Elle n'eut qu'une scène, celle où elle dévoile à Joujou le secret de sa vie, le renoncement volontaire à la colère et aux représailles, le parti pris de pardon, d'indulgence; elle y a été admirable, et telle, que je ne vois guère quelle autre artiste aurait ce don d'apitoyer, ce foyer de chaleur tremblante, cette communicative et lamentable misère morale : c'est du grand art.

Le mari, Maurice Royère, est un assez triste sire, un don Juan sans poésie, un séducteur de rez-de-chaussée, un Priola plus effectif. Il essaie d'être touchant au dernier acte, et il y échoue ; il n'a que les qualités du cerf.

L'époux final de Joujou, c'est l'excellent Hubert Le Certier, joué par M. Félix Huguenet, qui eut des timidités adorables dans l'aveu de son amour retardé depuis des années.

Le style et le ton ont de la fermeté, de la convenance, du naturel. L'esprit pointe de-ci de-là, sans abus. Le mot de Maurice est drôle :

— « Je vous le jure sur n'importe quoi, sur l'honneur! »

J'aime moins sa définition de Monte-Carlo :

— «Ciel d'azur sur gueules d'anglais.»

Cela rappelle le mot de Dumas fils à son père parlant de ses armoiries :

«Tes armes? On les connaît! Beaucoup de gueule sur très peu d'or! »

Au total, œuvre intéressante et de valeur, interprétée admirablement, ouvrée avec art et talent, finesse et esprit, qui serait un chef-d'œuvre, si le sujet et la matière avaient un peu plus de consistance et de poids. Jolie broderie sur trame légère.

Frère Jacques (1) sortit de la collaboration de l'auteur du *Détour* et de l'auteur de *Loute*. C'est une comédie aimable, mais imprévue par l'absence d'originalité, dans la note de Scribe ou de Sedaine; la gaieté et la sentimentalité sont ingénieusement dosées.

Dans *Le Bercail* (2), comme dans *La Déserteuse*, comme dans *Maman Colibri*, une femme abandonne son foyer, puis y revient, attirée par l'enfant. Éveline vit dans un tel ennui, que le romancier Jacques Fouché ne tarde pas à l'intéresser. Le mari ne partage pas cet enthousiasme et déclare au jeune homme: « Un seul de nous deux doit rester ici; comme je suis le mari, il est naturel, n'est-ce pas, que ce soit moi. »

Éveline préfère partir avec Jacques. Elle vit à présent en faux ménage dans un milieu équivoque où tout la choque. Elle devient même actrice. Le hasard des tournées la ramène dans la ville où son mari vit avec son enfant. Ses supplications l'emportent et elle rentre au Bercail.

MM. Tarride, Grand et Mme Simone jouèrent avec succès ce drame triste.

Voici une œuvre puissante, violente et fougueuse, d'un intérêt intense et d'une émotion poignante, c'est *La Rafale* (3).

Le baron Lebourg, multimillionnaire, veut frayer avec la noblesse. C'est un bourgeois gentilhomme rompu à toutes les finesses des affaires. Il a marié sa fille Hélène au comte de Brechebelle, homme médiocre. Elle se console de ce sacrifice, dans son amour pour Robert Chasseroy, qu'elle adore. Celui-ci a été conduit par sa passion du jeu à commettre une indélicatesse de 600.000 francs. — Il faut cet argent dans les quarante-huit heures. Hélène se vend, pour l'avoir, à un vil et vieil adorateur; mais il est trop tard, et elle apporte l'argent juste à temps pour entendre le coup de feu, qui met fin à la carrière aventureuse de son cher Robert.

(1) Théâtre du Vaudeville : *Frère Jacques*, comédie en 4 actes en prose, par M. Henry Bernstein et Pierre Veber. Première représentation, le 6 janvier 1904.

(2) Théâtre du Gymnase : *Le Bercail*, comédie en 3 actes en prose, par M. Henry Bernstein. Première représentation, le 13 décembre 1904.

(3) Théâtre du Gymnase : *La Rafale*, pièce en 3 actes en prose, par M. Henry Bernstein. Première représentation, le 20 octobre 1905.

Mme Simone se montra intelligente et énergique à l'ordinaire.

La Griffe (1) est la fréquente histoire d'un vieillard épris d'une jeune femme, avec le tragique dénouement ordinaire à ces amours séniles.

Rien n'est saisissant comme la dramatique carrière de ce Cortelon, directeur d'un journal socialiste, et père d'une fille de vingt ans. Il épouse la fille d'un pauvre rédacteur. Celle-ci met la griffe sur son cerveau et sur son âme.

Ses goûts de luxe entraînent son vieux mari à toutes les compromissions, à toutes les ambitions, tandis qu'elle-même mérite par son dévergondage le mépris des deux seuls honnêtes gens de la pièce, sa belle-fille, et son ancien amoureux.

Cortelon devient ministre, se vautre dans les pires malpropretés de la politique, et meurt dans la folie, lâché par sa femme, et lapidé par la foule indignée.

C'est là une vraiment belle et forte peinture. On garde longtemps dans le souvenir la vision du logis modeste dans lequel grandit l'astucieuse ingénuité d'Antoinette; comme aussi de l'orage populaire, quand Cortelon, le parvenu, maudit et adore sa femme qui s'enfuit.

Le Voleur (2) est un curieux drame où, dans un château, une femme vole son hôtesse, par coquetterie et par amour, et laisse s'égarer les soupçons sur un jeune homme qui consent.

C'est d'une violente beauté. Le théâtre a rarement vu de situation plus vigoureusement poignante que celle du second acte du *Voleur*. Il est composé tout entier d'une seule scène à deux personnages, où l'on assiste avec angoisse à la lente et progressive éclosion des soupçons chez le mari de la voleuse.

Il fallait une rare maîtrise pour intéresser le public à une cause si peu intéressante.

Samson (3) est une des œuvres à la fois les plus fortes et les

(1) Théâtre de la Renaissance : *La Griffe*, pièce en 4 actes en prose, par M. Henry Bernstein. Première représentation, le 18 avril 1906.

(2) Théâtre de la Renaissance : *Le Voleur*, pièce en 3 actes, en prose, par M. Henry Bernstein. Première représentation, le 7 décembre 1906.

(3) Théâtre de la Renaissance : *Samson*, pièce en 4 actes, en prose, par M. Henry Bernstein. Première représentation, le 6 novembre 1907.

plus caractéristiques qui aient paru au théâtre depuis dix ans.

Jacques Brachart a quarante-trois ans. Il est parti de très bas : portefaix, puis employé, il a, par un miracle rare d'énergie, d'intelligence, de féroce volonté et de cruauté souvent, comme il convient en affaires, été choisi par les d'Andeline pour redorer leur blason écaillé. A présent Anne-Marie Brachart, née d'Andeline, est riche colossalement, mais elle hait son mari. Elle prend un amant, le cercleux Jérôme Le Govain.

Or, ce soir-là, Brachart part pour Londres, où il va acheter un Reynolds et négocier une grosse affaire. Au moment de partir, il rencontre une de ses anciennes maîtresses, Grâce Ritherford, qui aime Le Govain et ne peut se résigner à son abandon. Elle lui dénonce la liaison de Le Govain et d'Anne-Marie Brachart. Ce jour-là, le projet des deux complices est, aussitôt le départ du mari, de se rejoindre, à minuit et demi, et de passer la nuit ensemble, partie à Montmartre, partie chez l'amant. En effet, Anne-Marie découche.

Brachart, prévenu, ne part pas, et revient : il trouve vide la chambre de sa femme.

Celle-ci rentre : « D'où viens-tu? » Elle refuse de parler. Par un sophisme un peu subtil, elle prétend avoir aliéné par le mariage son nom, son titre, non sa liberté et sa personne. Puis, avec une crânerie insultante, elle avoue l'escapade au café de Paris, dans un salon particulier, en compagnie de filles. Brachart n'est pas content, et on le conçoit.

Il adore cette femme qui le refuse. Son amour ulcéré, déchiré, tailladé, tenaillé, ruisselant, crie, hurle. Il faut une vengeance, il faut que Le Govain, l'infâme complice, soit puni. Celui-ci possède une fortune qui, par un heureux hasard, ne se compose que d'actions de cuivres égyptiens. Ceci est le point faible. Si Le Govain n'avait pas mis tous ses œufs dans le même panier, ce que recommandent si prudemment tous les manuels de Bourse, Le Govain était indemne. Mais il n'a que des cuivres. Brachart va faire baisser cette valeur.

Mais lui aussi, il a des cuivres. Son agent Flach le lui rappelle ingénieusement.

— Tant pis. Je sauterai, mais il sautera.

Tel Jean Bart près de son tonneau de poudre. Et ils sautent. Brachart dépasse Jean Bart, qui s'en tint à la menace de sa pipe.

Il frappe, en la ruinant, sa femme qu'il adore.

Ceci n'est pas maladroit. Sa femme le haïssait, non pas parce qu'il est laid, repoussant ou odorant, mais parce qu'il a de l'argent et qu'il l'a achetée comme une brosse ou une automobile. L'argent disparaissant, le grief s'atténue, et le contrat n'a plus sa déplaisante aridité, entre une femme pauvre et un homme décavé : on pourra causer. C'est le dénouement.

Les autres caractères ont leur relief, mais ne sont que des comparses auprès des protagonistes : le marquis, banal et veule; la marquise, qui rouille et souille son blason dans une traînée de cupidité; Le Govain, cercleux selon la formule; Maximilien d'Andeline, le jeune homme nouveau jeu, dessiné avec verve, amusant et sympathique dans sa terrible insouciance de viveur égoïste; Grâce Ritherford, type ordinaire et tenace du demi castor. Le caractère de l'épouse Brachart, née d'Andeline, Anne-Marie, est mieux frappé, et nous aimons cette fierté dans la résignation rageuse et vicieuse; cette constance à tromper un mari qui est un acquéreur; cette subtilité qui fait du mariage un contrat, où la contractante aliène des parties d'elle-même et non d'autres; cette énergie qui se hausse, pour lui résister, à la hauteur de l'audace maritale; cette crânerie qui a sa noblesse; et jusqu'à l'attendrissement final qui change en sympathie une répulsion physique, et une haine décidée en admiration pour cet Héautontimorouménos de la banque, ce géant du sacrifice, cet anachorète de la cote, ce suicidé fiscal par amour.

Tous ces gens sont odieux : Brachart, parce qu'il est, avant d'être un bourreau de soi-même, un bourreau d'argent, un Turcaret tragique, un Mercadet de barrière et de château; les parents d'Anne-Marie, parce qu'ils ont racheté leur train de vie par un trafic borgne sur une voie fangeuse; Anne-Marie, parce qu'elle met l'adultère dans les dentelles de sa corbeille de mariage; Maximilien, parce qu'il est un fils irrévérencieux devant des parents qui ne méritent, d'ailleurs, aucun respect;

Le Govain, parce que sans être dans l'industrie, il en porte un grade, celui de chevalier; Grâce Ritheford est une fille; tous sont tarés, et il n'en est pas un que nous ne fussions honteux d'avoir dans notre famille.

Mais tout est relatif. L'obscurité même a ses coins et ses points moins sombres, qui, à la longue, peuvent passer pour presque lumineux. L'œil s'habitue, et l'âme aussi, aux ténèbres. Un instant après qu'on est plongé dans ce milieu fâcheux, on accepte, on se résigne, et dans la honte, on classe et on place. L'ignominie fait toile de fond. Au premier plan, les figures se détachent, et quelques-unes nous inspirent alors pitié, et presque sympathie. On plaint ces forçats de luxe et de vice; le spectateur se prend à plaider pour eux les circonstances atténuantes : dans la vie on ne condamne jamais absolument, parce que les actions qui ne sont pas les nôtres nous semblent surtout blâmables par le tort qu'elles peuvent nous faire. Si nous n'avons pas à en supporter les frais, elles nous laissent plus froids ou plus doux, et la morale pure a rarement des défenseurs farouches et désintéressés à la fois. Le mal qui se passe loin de nous, nous inquiète moins : celui que le théâtre nous présente est anodin et lointain, nous l'acceptons, et si la pièce est bien faite, nous accourons même. On y va, on paie pour y aller, on s'indigne pour être en règle avec l'honnêteté, et on excuse cette faiblesse, en disant : quel talent a l'auteur! Quel dommage que ses héros soient des gredins! — Mauvaise raison.

Brachart n'atteint pas le talon des grands gredins du théâtre classique, les Atrides, les Labdacides. On s'écartera plutôt des pièces à terreur physique, à frisson d'horreur, comme le répertoire du Grand-Guignol, parce que chacun veut ménager sa sensibilité à sa guise : les uns s'alcoolisent ou se morphinisent, les autres se mettent au régime lacté, soit pour jouir exaspérément de leur santé, soit pour l'économiser C'est affaire de goût. Au Grand-Guignol, les nerfs, sont sollicités. Chacun sait ce qu'il aime, rudesse ou caresse; il choisit le théâtre qui flattera sa prédilection, et ici le choix est pur égoïsme. Le frisson d'horreur physique a des amateurs ou des

adversaires plus décidément déterminés que le spectacle de l'horreur immorale. Le corps est plus difficile et plus résolu que l'âme.

Aussi nous consentons à regarder, avec ou sans mines, Brachard et ses compagnons, et la pièce dépasse les cent ou deux cents représentations, ce qui écarte l'hypothèse de l'aversion publique. Et à considérer ces gens, on finit par trouver à leur caractère des explications qui valent des excuses : ses origines, pour Brachard; son éducation et ses parents pour Maximilien; les exigences et les habitudes de la vie pour les autres, et sur ce fond, bitumeux comme celui des toiles de Carrière, des lumières se détachent tout de même. Brachard force l'admiration par son génie et son amour, qui convertissent à la fin la plus distante des épouses; Anne-Marie a des délicatesses qui nous enchantent, car elle a des haut-le-cœur à l'orgie du cabinet particulier, et elle finit par comprendre le côté génial de son monstrueux époux. Dans sa résistance, comme dans son retour, on se prend à dire, en empruntant à tous ces êtres leur argot : « Allons tout de même, cette crânerie, cette énergie, puis cette pitié, c'est chic ! »

Samson est une des plus édifiantes preuves, avec *Le Réveil* ou *L'Énigme* de Paul Hervieu, — de la démocratisation de l'art.

Au siècle classique, les drames, les péripéties sanglantes, les assassinats, les empoisonnements, gardaient de la grandeur et de la noblesse, parce qu'ils étaient, au théâtre, l'apanage d'une caste. Il fallait être dieu, roi, empereur ou grand seigneur pour donner la mort sur la scène. Le meurtre ne dérogeait pas. La roture n'avait aucune qualité pour tuer, dans les poèmes dramatiques. Néron peut empoisonner, Clytemnestre peut assassiner, Neptune peut massacrer Hippolyte; Rodrigue, Horace, Rodogune, Agamemnon, voilà les noms qu'il fallait porter, pour avoir le droit de trancher des existences. Dans aucune tragédie, on ne voit une vengeance de roturier. Les gens du peuple pâtissent, obéissent, n'agissent pas. La volonté et l'acte étaient le privilège des grands. Les petits, les humbles recevaient les confidences ou les coups, sans plus.

L'esclave de Locuste sert d'expérience pour un poison; les gardes du héros, autour de lui rangés, n'agissent pas; les lévites d'Athalie défendent le temple avec des gestes symboliques; nulle part il n'y a intervention, dans l'action ou le meurtre, d'un acteur sans blason. Le poignard ou la coupe empoisonnée ont toujours la couronne; le crime ne prenait ses recrues que dans la haute société. Là seulement on avait de l'énergie, de la force, de la décision, de la poigne, du caractère.

Après la fusion des genres accomplie par le XVIIIe siècle et continuée par le romantisme, il fut permis au théâtre de donner de la vigueur morale à des gens de rien : un barbier comme Figaro, un bandit comme Hernani, un laquais comme Ruy-Blas. L'évolution sociale qui a rangé parmi les fossiles les débris de l'ancienne noblesse, a fait passer dans le peuple les héros d'énergie.

Le marquis Honoré d'Andeline est un pauvre sire. Jacques Brachard est un ancien portefaix, mais son énergie est prodigieuse, surhumaine. Samson commença en prince et finit en esclave. Brachart, le Samson moderne, a commencé en esclave pour finir en héros. Oui, en héros, car il est admirable, cet homme d'une puissance invraisemblable, qui a voulu et qui a réussi, qui a accumulé ses millions sur les ruines et les désastres, qui, d'un sourcillement, fait trembler le sol de la Bourse et la fortune de monde. C'est lui qui hérite des exagérations et des invraisemblances romantiques. C'est un demi-dieu : un froncement de son front déplace le centre des affaires, et ruine des milliers de familles; il jette sur le marché des millions de « cuivres égyptiens », comme Jéhovah fait pleuvoir le déluge des cataractes célestes.

De calfat, il est devenu trente fois millionnaire, et quand il fait crouler sur sa propre tête les larges piliers de sa fortune, il ne nous inquiète pas, car nous savons qu'il lui suffit d'appeler à lui les millions, comme on appelle à soi les pigeons de la place Saint-Marc. Il en reviendra.

— « Maintenant, si malgré ma volonté, malgré mon courage, je ne réussis pas, eh bien !.... mais je réussirai ! »

C'est le dernier mot de la pièce, et c'est une assurance contre

la misère, c'est un épilogue, c'est la certitude que possède l'auteur, et qu'il nous communique pour calmer nos appréhensions, car il sait, lui, que Brachart redeviendra riche, il le sait, il connaît Brachart : il l'a inventé, nous pouvons avoir confiance.

Tout cela est aussi faux, aussi invraisemblable, aussi charmant d'ailleurs, que le sont les héros d'Octave Feuillet dans un autre genre de perfection.

Mais la nouveauté littéraire est l'admission des gros moyens de l'art plébéien dans les régions dites du grand art.

M. Hervieu a contribué beaucoup à cette immixtion du réalisme plébéien dans la grande comédie. Certains détails de l'*Énigme*, le pugilat final du *Dédale* sont les uns d'une physiologie, et les autres d'une brutalité inattendues en cet endroit. Les procédés qui étaient réservés au roman feuilleton ont franchi la barrière, et monté un étage. Jacques Brachart, par son pouvoir mystérieux de forcer la fortune et de se dompter lui-même, appartient à cette race spéciale et imaginaire des héros de feuilletons; comme eux, il séquestre son ennemi, il le maintient pantelant sous sa poigne de portefaix, dans un riche appartement de l'hôtel Ritz, il conçoit en un instant des plans prodigieux, dont il exécute les phases avec un flegme admirable et une méthode de sang-froid tout américain. Il nous surprend, nous inquiète, nous terrorise; il nous tient, et nous ne souhaitons qu'une chose, c'est de ne jamais rencontrer devant nous un pareil adversaire, un tel pulvérisateur.

Dans *Israël* (1) l'auteur a tenté d'être impartial. « En vérité, écrivait-il dans un journal le matin même de la première représentation, il m'est impossible de concevoir une œuvre qui veuille prouver la supériorité de celui-ci ou de ceci — qui veuille *prouver*... L'artiste en moi se révolte à la simple suggestion de la pièce qui démontre, sournoisement ou bruyamment, telle vérité toujours superflue... Je me sens tout à fait incapable de jeter sur la scène autre chose qu'un peu d'humanité, et

(1) Théâtre Réjane : *Israël*, pièce en 3 actes, en prose, par M. Henry Bernstein. Première représentation, le 13 octobre 1908.

troublée, troublante et sanglante... Je la vois ainsi... Ce n'est pas ma faute !... Une pièce sortie de moi et qui serait partiale, serait plus encore, et par cela même manquée... »

Une grande sympathie pour ses coreligionnaires s'en dégage à son insu.

Après une querelle de cercle, un duel est inévitable entre le prince Thibault de Croucy et le riche juif Justin Gutlieb. La duchesse de Croucy, mère du prince, apporte une chaleur immodérée dans ses protestations contre ce duel.

Le prince lui arrache lentement la vérité. Gutlieb a été l'amant de sa mère. Le chef du mouvement antisémite est fils d'un juif.

Le prince profondément troublé consulte un révérend Père qui lui conseille le cloître. Thibault préfère un suicide plus rapide. Il se tue.

La pièce est vigoureusement conduite et tient le spectateur haletant jusqu'à l'aveu extraordinaire de la mère.

Elle fut admirablement jouée par Mme Réjane et M. de Max.



Nous passons à un tout autre genre avec le drame du vicomte Henri de Bornier, *France... d'abord !* (1) en quatre actes et en vers, représenté au théâtre de l'Odéon le 6 décembre 1899. C'est une œuvre de grande allure, pathétique, patriotique, soulevée par un souffle généreux qui s'exhale en vers d'un accent cornélien.

Nous sommes dans le château de Vincennes en l'an 1233. Le petit roi Louis IX n'a que treize ans, et sa mère est régente. C'est Blanche de Castille, à qui la légende a fait un renom de pureté liliale, tandis que l'érudition implacable a semé sur son hermine quelques taches, tombées des amours probables de Blanche avec Thibaut de Champagne et peut-être aussi avec le légat du Pape.

(1) Théâtre de l'Odéon : *France... d'abord!* drame en 4 actes, et en vers, par M. le vicomte Henri DE BORNIER. Première représentation, le 6 décembre 1899.

Au début de l'action, le trône est ébranlé, menacé par l'ambition orgueilleuse des grands vassaux, que mènent le comte de Clermont, Hugonnel, et Thibaut de Champagne. Ils viennent fièrement trouver et apostropher la Régente, la sommant d'abdiquer.

Mais l'amour se met de la partie. Thibaut aime Blanche, et lui adresse des vers charmants qui ont précédé de loin le sonnet d'Arvers. Le poète et la reine ont seul à seul une explication décisive, et il n'est pas de plus beau langage que celui de cette femme devant son soupirant qu'elle a blessé de son dédain :

> Répondez donc ! Comment un roi, qu'un prince outrage,
> Serait-il respecté de ceux qui sont en bas
> Si ceux qui sont en haut ne le respectent pas !

De ce loyal entretien naît une amitié pure et solide; Thibaut abandonne la cause des barons et se rallie à la royauté.

Hugonnel, se considérant comme trahi, refuse la coupe hospitalière que la reine lui offre, et plante son couteau sur la table servie, en signe de menace. Il sort furieux.

Cet Hugonnel a existé. Il s'appelait Hurepel, et était l'oncle de saint Louis, dont il fut un ennemi redoutable, ainsi que de Thibaut, dont il ravagea la Champagne.

L'acte II nous amène dans la citadelle de cet Hugonnel, le château de Crotoi. De la terrasse, on aperçoit la mer, la Somme, la campagne hérissée des tentes de l'armée royale en guerre contre le comte rebelle. Dans un récent engagement, les gens du comte ont fait Thibaut prisonnier. La reine Blanche va venir le racheter et débattre les conditions. Hugonnel explique ces choses à sa fille adoptive, Aliénor, qui n'entre pas encore dans l'action et que nous retrouverons tout à l'heure. Le comte félon médite d'assassiner ensemble dans son castel et Thibaut et la reine, ce qui le débarrasserait de ses deux ennemis. Et, de fait, il les tient à sa merci, car Blanche est venue sur parole. Il pose ses conditions premières à la reine : abdication, ou la mort de Thibaut. Blanche repousse noblement cette lâcheté, et Hugonnel répond en donnant l'ordre de tuer Thibaut et

d'emprisonner la reine. Celle-ci semble perdue sans retour, et la conjoncture est tragique.

Blanche est sauvée par deux secours inespérés. Le chef des mercenaires, qui a pris Thibaut et l'a vendu au comte, a été chargé de faire escorte à Blanche de Castille pour l'amener. Tout bandit qu'il est, il a son point d'honneur. Il estimerait comme un acte lâche et indigne de lui, de livrer une femme à qui il a donné sa parole de la ramener saine et sauve. Il appelle ses soldats pour la défendre contre les garnisaires du comte.

Et aussi, au moment où le seigneur félon donne l'ordre d'arrêter la reine, des chants sacrés se font entendre; c'est Robert Sorbon, le légat du Saint-Père, qui vient chercher la reine, protégé par la croix et par les voix pieuses des enfants de chœur. Tous les soldats inclinent leurs armes, devant le signe sacré de la foi, le rebelle cède devant la menace d'excommunication, et la reine est libre, ainsi que Thibaut.

Hugonnel a perdu cette manche. Il ne renonce pas à ses noirs desseins. Il emploie pour sa nouvelle ruse sa protégée Aliénor. Celle-ci, il l'a achetée jadis à des Zingari, parce qu'il sait que cette enfant perdue n'est pas une fille ordinaire. C'est la dernière descendante de Charlemagne, la représentante suprême des droits au trône des Carolingiens. Il a dessein de l'épouser pour partager ces droits et mériter le trône de France.

Aliénor a été un jour châtiée en présence de Blanche de Castille, qu'elle hait à mort pour sa fierté. Le comte a attisé en elle cette haine. Aliénor feint, devant Blanche, de se soumettre, de l'aimer, pour rester attachée à sa personne et mieux servir les ténébreux projets de son protecteur.

Hugonnel compte, pour les réaliser, sur la cérémonie du sacre de Louis à Reims. C'est Aliénor qui posera le diadème sur le front de l'enfant royal; mais le traître réussit à dissimuler dans la couronne un cercle fatal, garni d'une pointe empoisonnée dont la seule égratignure doit causer la mort.

L'instant fatal arrive. Aliénor est dans la nef. Hugonnel dissimulé dans une chapelle latérale attend le succès de son crime.

Mais le roi ne meurt pas, et le meurtre n'est pas accompli.

Le traître vocifère toutes les imprécations contre Aliénor qui l'a trahi; elle n'a point inséré dans le diadème le cercle fatal, elle a sauvé le roi. Sa réponse est fière et belle.

Et vous avez pensé que cette ombre sublime
Viendrait me conseiller la bassesse et le crime,
Et que je pourrais, moi! sans un double remords,
Avec mon déshonneur déshonorer les morts!

Puis, seule devant Thibaut de Champagne, elle lui révèle le complot infâme du comte, et ayant livré son nom, elle met à son front le cercle meurtrier; elle tombe morte.

Au dernier acte, Blanche de Castille fait rendre les honneurs royaux à la dépouille mortelle de la fille des rois. Hugonnel a été arrêté. Il confesse sa défaite :

Je suis vaincu.
La chance est contre moi. Je n'ai plus rien à dire.

Le jeune roi, dans sa magnanime générosité, ne veut pas inaugurer son règne par une sanglante répression :

Je ne veux pas! — Cherchez, obéissant au roi,
Un châtiment pour lui qui soit digne de moi!

Thibaut fait délier le prisonnier et le provoque séance tenante. Il tue le félon, et fait le vœu d'aller purifier son épée dans le sang des païens, en croisade, tandis que, discrètement, Blanche de Castille laisse gémir la plainte de son amour chaste et blessé pour celui qui s'en va.

Tel est ce drame intéressant, mouvementé, d'une inspiration généreuse et haute, qui justifie deux fois son titre : car Aliénor sacrifie sa haine, son amour et sa vie à la cause de la patrie : France, d'abord! Et Blanche de Castille qui aime Thibaut de Champagne, étouffe le secret de son cœur, et l'émoi de son âme pour donner sa vie au roi et au pays : France, d'abord!

Parler de l'interprétation, sera l'occasion naturelle et logi-

que de préciser le caractère et la physionomie des personnages.

Mme Segond-Weber porta vaillamment le faix du rôle principal. Elle représenta avec majesté Blanche de Castille, dont elle rendit à merveille les pensées diverses et contraires, la fierté intransigeante de la reine, le courage altier de la guerrière, l'orgueil inflexible, la dignité d'une dynastie dont elle défend vaillamment le précieux dépôt, et aussi la tendresse maternelle, et parfois, en éclairs furtifs, comme des éclaircies de ciel bleu dans la terrible mêlée des nuages, des regrets émus d'un amour féminin que dompte l'énergie héroïque de la souveraine. C'est une fort belle figure, qui émeut notre respect, notre admiration, notre pitié, notre sympathie la plus haute, et Mme Weber lui assura, par son allure digne, son attitude hiératique, le souci du costume, des poses, et de la plastique, la double approbation des artistes et des lettrés.

Aliénor, ce fut Mme Cora-Laparcerie, qui lui prêta ses qualités d'énergie, de tempérament, de diction, avec peut-être trop de naturel pour un genre qui n'admet pas le réalisme.

Mme Marthe Régnier fut un charmant jeune roi Louis IX qui s'exerce à la décision.



M. Paul Bourget a abordé le théâtre en gardant un pied sur le terrain du roman, qui lui est familier. Il a mis ses romans en pièces : *Le Luxe des autres* (1), en 1902 avec la collaboration de M. Henri Amic, puis en 1908, *Un divorce* (2) en collaboration avec M. André Cury, et enfin, la même année, *L'Émigré* (3), seul, cette fois, comme pour s'entraîner à l'art drama-

(1) Théâtre national de l'Odéon : *Le Luxe des autres*, comédie en 3 actes, en prose, par MM. Paul Bourget et Henri Amic. Première représentation, le 20 février 1902.

(2) Théâtre du Vaudeville : *Un Divorce*, comédie en 3 actes, en prose, par MM. Paul Bourget et André Cury. Première représentation, le 28 janvier 1908.

(3) Théâtre de la Renaissance : *L'Émigré*, pièce en 4 actes, en prose, par M. Paul Bourget. Première représentation, le 9 octobre 1908.

tique indépendant. Et, en effet, le 7 janvier 1910, le Vaudeville donna *La Barricade* (1), drame qu'aucun roman ne précédait; drame social qui tente de dégager la morale des grèves; qui nous montre des ouvriers suivant, à contre-cœur, les grévistes, parce qu'il le faut; des meneurs lançant les travailleurs aux pires aventures, et s'esquivant à l'heure du danger; de braves gens obligés de se terrer, de se masser, de se fortifier pour faire le travail qui est leur gagne-pain; un patron acculé à la faillite s'il ne livre pas la commande qu'il a acceptée : tous les inconvénients, tous les illogismes, toutes les absurdités des grèves sont ici dramatiquement et scéniquement présentés en un plaidoyer ardent et adroit pour aboutir à une conclusion d'une haute portée : la nécessité pour les classes bourgeoises d'organiser solidement leur défense, comme les classes prolétaires ont organisé l'attaque. Il en résulte que l'avenir de la bourgeoisie dépendra de son énergie. Dans cette pièce, les renards ont raison, et les grévistes sont victimes de la complaisance avec laquelle ils ont obéi à la parole perfide d'adroits exploiteurs du peuple. Il se mêle à cette guerre sociale une idylle d'amour, qui est là peut-être pour amuser la masse, mais qui affaiblit la discussion.

M. Bourget a préparé son propre terrain, et il n'a pas abordé toutes les objections.

Il eût fallu répondre à cet argument des grévistes. Il est terrible, en ce sens que, s'il n'est pas irréfutable, on ne voit pas trop ce qu'on peut lui opposer. C'est le seul que M. Paul Bourget n'ait pas produit dans la *Barricade.*

Les jaunes, les Gaucheron, disent :

Je mets ma liberté au-dessus de tout, elle est inviolable. Je veux gagner ma vie, nourrir mes enfants; tu n'as pas le droit de m'en empêcher, et moi, j'ai le droit de travailler quand bon il me semble. Je n'accepte pas la tyrannie, et je suis indigné par ta prétention de me réduire violemment à l'inaction et à la misère. Ta brutalité est attentatoire à la dignité individuelle. Laisse-moi agir comme je veux : chacun est libre.

(1) Théâtre du Vaudeville : *La Barricade*, pièce en 4 actes en prose, par M. Paul BOURGET. Première représentation, le 7 janvier 1910.

A quoi le gréviste — je parle du conscient et du convaincu, non du plaisantin sinistre qui est gréviculteur par carrière, — répond :

Détrompe-toi. Tu n'as pas le droit de travailler quand nous chômons. Nous voulons obtenir ou arracher un résultat, assurer aux nôtres une augmentation de salaire. Il faut peiner pour y réussir. La grève terminée, nous gagnerons davantage et c'est ce que nous désirons. Cette hausse ou cette stabilité des salaires, tu en bénéficieras forcément, les tarifs seront généralisés. De quel droit profiteras-tu de ce mieux-être pour lequel tu n'auras rien fait? Nous, nous l'aurons gagné par les privations, la misère, la faim, les risques de toute nature, nous aurons entendu les pleurs de nos enfants, nous nous serons volontairement soumis aux pires et aux plus dures nécessités, nous aurons lutté pour l'amélioration de notre sort, et tu goûteras les bénéfices de notre victoire sans avoir connu les angoisses de la lutte? Allons donc ! Tu dois souffrir, sinon c'est toi, c'est toi qui es dans l'injustice, l'arbitraire et le favoritisme, toi qui réclames dans la quiétude de ton existence régulière l'iniquité d'un traitement privilégié ! Et puis n'aurais-tu pas honte de lâcher les camarades, de renier le drapeau ! Allons ! en grève avec les autres !

Quelle réponse faire? M. Paul Bourget n'a pas posé la question. C'est la plus grave, car elle intéresse la grande loi de la solidarité. La caste sociale, la corporation ouvrière est devenue une petite patrie qui a ses lois, ses exigences, ses devoirs. Chaque caste s'est ceinturée d'une frontière hérissée de bastions et de forteresses armées. Les ouvriers ont pris de l'avance et leur armée est déjà organisée. Les patrons sont en retard : devant les donjons démocratiques, ils se sont contentés jusqu'à ce jour de camper en plaine, exposés aux coups. Ils commencent seulement à songer à la défensive. Devant le syndicat-armée, se dressera bientôt l'usine-forteresse, et l'on peut prévoir la renaissance des vieux châteaux-forts renouvelés, châteaux-forts industriels où — comme autrefois la garde écossaise, du haut des chemins de ronde, surveillait les mercenaires — la garde patronale tiendra en échec les mercenaires de l'atelier. De toutes parts, le retour à la féodalité s'annonce.

Illogisme ! dira-t-on. C'est dans le peuple que naissent et fleurissent les pires d'entre les plus modernes théories : antimi-

litarisme, antipatriotisme, humanitairerie universelle, fraternité mondiale et interastrale.

Non, ce n'est pas dans le peuple, c'est dans cette caste nouvelle et particulière, formée par les échappés du peuple et leurrée par les traités de philosophie sociale, œuvres d'anciens plébéiens qui ont fait leurs études. La science en frappant de ses rayons la masse populaire y a troublé des cervelles trop faibles pour recevoir sans dommages ce reflet et ce feu éblouissant. Grave question de décider si l'instruction populaire n'a pas eu d'autre résultat que de donner aux misérables la conscience de leur misère. Abêtissez-vous, disait Pascal. Ce sont les rêveurs, les poètes, les dames riches et sensibles qui souhaitent l'unification des êtres jusqu'à nous pencher tendrement vers les animaux et à en faire nos frères inférieurs. Les hôpitaux de chiens, les cimetières de chiens, le poème de *Chantecler* lui-même sont les modernes manifestations de cette sensiblerie générale et fraternisante.

Dans la question de l'internationalisme, c'est aux classes riches à s'interroger pour déterminer leur part de responsabilité. Le peuple est foncièrement conservateur, gardien de ses vieilles traditions. C'est dans le peuple, dans les campagnes, dans les villages et là seulement qu'on retrouve les coutumes, les costumes d'autrefois. Le nivellement universel s'est fait en haut, dans la société, dans les grandes villes. A présent sur tous les points du globe, les salons offrent tous le même aspect, les mêmes ameublements, les mêmes pianos, les mêmes bronzes. Les industries de luxe sont de plus en plus uniformes, toutes se modelant sur les modes de l'Occident, modes anglaises, françaises ou germaniques, par un curieux effet de l'attirance occidentale. Le citadin des villes asiatiques, américaines aurait honte d'être vêtu à la manière ancienne de son pays. Tous les ministres du monde entier portent la redingote et le chapeau haut de forme. Il n'y a plus de costumes locaux, provinciaux, régionaux que chez les pauvres gens : encore mettent-ils leur ambition et leur coquetterie à s'endimancher comme les riches.

C'est par cette imitation uniforme et impersonnelle que

l'internationalisme a fait ses premiers pas et ce n'est pas le petit peuple qui a commencé. Le patriotisme a reçu de ce nivellement de snobs une atteinte. Il se réfugie et se concentre dès lors dans la caste sociale qui s'enferme dans ses frontières et se met à les défendre. Et c'est ainsi que la grève nous apparaît comme une manifestation de l'amour du drapeau, de la fidélité au groupe.

Il y aura toujours des groupes en dépit des dangereux chimériques qui rêvent une fraternité générale pratiquement irréalisable. Car l'inégalité des facultés, des chances, des aptitudes et des qualités physiques et morales est inhérente à la nature humaine, dont la pire ennemie est la foi périlleuse dans la perfectibilité indéfinie des hommes.

Ce sont là les questions sociales qui attirent nos dramaturges; celle des grèves a tenté M. Paul Bourget; la courbe de son évolution et l'annonce du *Tribun* font présager qu'il en abordera d'autres.

Enfin le 4 juillet 1910, le Théâtre-Français donna *Un cas de Conscience* (1) tiré, avec la collaboration de M. Serge Basset, d'une nouvelle qui comportait trop d'appareils de clinique pour plaire sur la scène de ce théâtre.



M. Brieux est doué d'un talent qui force la sympathie par la conviction sérieuse et une certaine âpreté. A l'opposé de M. Maurice Donnay, il ne cherche jamais le sourire du spectateur, mais son approbation purement logique; il veut non pas séduire, mais avoir raison. Il s'apparente plutôt à M. Hervieu. C'est un raisonneur comme lui, mais il n'a pas les mêmes facultés scéniques; il est moins « carcassier », comme on disait de Scribe, et ses scènes sont souvent des demi-conférences en même temps que des confidences de sa raison.

Il a beaucoup travaillé dans ces dix dernières années. Nous

(1) Comédie-Française : *Un cas de Conscience*, pièce en 2 actes, en prose par MM. Paul Bourget et Serge Basset. Première représentation, le 4 juillet 1910.

allons parcourir l'ensemble de son œuvre depuis 1900.

La Robe rouge (1) fut représentée pour la première fois en 1900. C'est une cinglante satire de la magistrature, menée avec maîtrise et sans merci.

Un juge d'instruction, à propos d'un crime, égare ses soupçons sur un innocent et l'écrase de charges accablantes. Celui-ci est cependant acquitté, mais sa vie est maudite, car l'instruction lui a révélé la honte de sa femme qui fut jadis séduite. Le mari s'expatrie, et l'épouse, qui avait racheté sa faute par une existence exemplaire, tue le magistrat qui a tout révélé.

C'est le procès vigoureux de l'instruction judiciaire, de la prison préventive, des faux soupçons; il ne se peut rien de plus poignant, de plus triste ou de plus cruellement vrai. L'interprétation avec MM. Huguenet, Grand, Lérand, M[me] Réjane, fut digne de cette œuvre puissante dont le succès n'est pas épuisé.

M. Brieux a donné, l'année suivante, *Les Remplaçantes* (2). Cette pièce pose la question des nourrices : devoir pour la mère de nourrir son enfant; plus de remplaçantes, comme il n'y a plus de remplaçants à l'armée; danger pour l'enfant des villes d'être élevé par une inconnue; danger pour les ménages des campagnes, où le mari laissé seul se détourne de tous ses devoirs, tandis que le nourrisson, abandonné, grandit dans l'incurie; problème social d'une exceptionnelle gravité, auquel s'ajoute la honte des « nourritures » au village, du transport des poupons, des soins de l'hygiène qui manquent dans les intérieurs villageois. Aucun sujet n'était plus digne de tenter la plaidoirie de M. Brieux. Il a mis ici sa thèse en action par l'exemple de Lazarette, nourrice malgré elle, parce que la « nourriture » est l'industrie de son village. Le tableau de ces paysans âpres et rusés est d'une vérité intéressante, et le triste départ de Lazarette, laissant son enfant, est poignant. La jeune mère, M[me] Denisart, chez qui elle entre en service, est la banale

(1) Théâtre du Vaudeville : *La Robe rouge*, pièce en 4 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 14 mars 1900.

(2) Théâtre Antoine : *Les Remplaçantes*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 15 février 1901.

mondaine pour qui l'enfant est à peine un incident dans la vie. Elle cache à la nounou une dépêche qui informe celle-ci d'une maladie grave de son enfant. Mais la nourrice l'apprend pourtant, et se sauve pour ne plus quitter son foyer. Il n'est pas de plus belle cause, ni plus éloquemment défendue.

La pièce *Les Avariés* (1) répétée au Théâtre-Antoine en novembre 1901, fut interdite par la censure. M. Brieux ne voulant pas rester sous le coup d'une interdiction, qui donnait à une œuvre de moralisation l'apparence d'une œuvre immorale, lut sa pièce devant une salle d'invités, qui fit bon accueil à cette longue conférence à peine dramatisée. La pièce fut représentée pour la première fois à Liège, le 6 mars 1902, puis au Théâtre du Parc de Bruxelles, le lendemain. L'interdiction fut levée en France en 1905, et ce drame fut représenté pour la première fois à Paris au Théâtre-Antoine, le 22 février 1905.

Il est dédié au professeur A. Fournier, membre de l'Académie de Médecine, qui a étudié spécialement les maladies dites secrètes.

Il s'agit d'un fiancé atteint de la terrible maladie dont l'ombre funeste plane sur toute la pièce. Le docteur qui le soigne ne peut prévenir la famille de la jeune fille, lié par le secret professionnel. Le mal gagne l'enfant, menace la mère, menace la nourrice dont on tâche d'acheter le sacrifice et le silence. Tout ce plaidoyer est éloquent, habile, mais il remue des sanies et des horreurs telles, que la scène ne paraît pas l'endroit désigné pour de telles expériences. Des conférences à l'école du soir doivent y suffire, et c'est une étrange audace de vulgarisateur, de traîner pendant toute une soirée l'esprit des spectateurs sur de si laides misères : le cœur y répugne. On comprend l'excellente intention de l'auteur qui a voulu prémunir les hommes contre le terrible danger : mais au théâtre, *non hic locus*, ce n'est pas l'amphithéâtre. C'est déplaisant au possible ; la pudeur et la délicatesse se révoltent contre des scènes de ce genre.

(1) Théâtre-Antoine : *Les Avariés*, pièce en 3 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 22 février 1905.

Ni l'interprétation candide de l'auteur, ni son talent, ni sa dialectique n'ont pu rendre le sujet acceptable. J'entends bien son raisonnement : « Cette pudeur est absurde, ce n'est qu'hypocrisie et convention, il faut l'abolir. » Est-ce convention? est-ce un sentiment devenu naturel par l'habitude, et contre lequel on ne peut plus rien? Toute la question est là, et l'auteur l'a résolue d'avance dans son sens : on peut aussi rester convaincu du contraire.

L'année suivante nous fit connaître *Petite Amie* (1). Le fait divers est des plus simples et des plus fréquents. M. Logerais, qui dirige avec sa femme une maison de modes, rêve pour son fils une situation supérieure à celle de commerçant. Il a fait donner à son André une bonne éducation, qui lui a coûté cher, il a gardé les notes; il prépare pour lui un beau mariage. Mais le jeune homme aime une des ouvrières de son père et en fait sa petite amie. Chassé de la maison, il vit pauvrement avec sa compagne, et, devant la pauvreté qui menace, tous deux se tuent. Certes, il y a à dire. André est jeune et valide, il eût pu gagner sa vie. Mais le père Logerais — c'était M. de Féraudy qui tenait le rôle — est un type d'entêtement et d'insensibilité. Il lutine aussi les ouvrières de ses ateliers, sans jamais former un attachement sérieux. Mais il est ferme comme roc, et ni son fils par ses menaces de suicide, ni sa femme par ses supplications maternelles, ne peuvent l'ébranler dans ses résolutions de résistance. Il lui en coûte son enfant. Le drame est triste, sombre, sans agrément, mais il remue et attendrit. La pauvre Marguerite, l'ouvrière séduite, est touchante, presque trop pure pour le milieu où elle vit. L'interprétation avec MM. de Féraudy, Dessonnes (le fils), Mme Thérèse Kolb (la mère), Mme Suzanne Després (la triste Marguerite), rehaussa le caractère un peu faubourien de cette navrante histoire.

La Couvée n'a été jouée qu'une fois, le 9 juillet 1903, à l'Université Populaire du faubourg Saint-Antoine. Elle avait eu une représentation dans un cercle privé de Rouen, en 1893. C'est une œuvre de jeunesse, qui n'ajoute rien à la carrière de

(1) Comédie-Française : *Petite Amie*, pièce en 4 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 3 mai 1902.

M. Brieux. Un père est sévère pour son fils; celui-ci se sauve et se fait écraser par un train. Ce fait divers, qui semble inspiré et par *Poil de Carotte* et par l'épidémie de suicides d'enfants qui défraya un temps les journaux, occupe péniblement trois actes. Le caractère du père, homme généralement violent, est insupportable, et celui de la mère est indécis. Il y a une jolie scène : le fils est chassé par son père; celui-ci lui a dit qu'il le remplacera par un petit gamin venu pour apporter un paquet, et l'enfant explique à son successeur les us et coutumes de la maison pour le mettre au courant : c'est le meilleur endroit de l'ouvrage, malgré que cette péripétie soit peu vraisemblable.

Maternité (1) n'est pas une œuvre moins attristante que *Les Avariés :* l'auteur y fait le procès de la société pour ses cruautés envers les filles-mères, pour les misères qui poussent les pauvresses aux manœuvres abortives, pour les nécessités qui concourent à la dépopulation, pour les enfants naturels que Dumas fils avait déjà défendus. Le problème est complexe, mais il est dominé par l'idée du titre : *Maternité.* Les lois sociales qui interdisent la recherche de la paternité, et permettent au suborneur de vivre loin de sa victime et sans souci, font redouter aux femmes de procréer, et si elles sont mariées, elles veulent pouvoir se refuser à la grossesse. Il y a dans cette pièce du bon sens, des lieux communs soutenus avec énergie, et peu de remèdes au mal, qui n'est ignoré de personne. Le même procédé sert ici, qui servait aux *Avariés*; c'est un défilé de victimes : il a lieu au tribunal, comme il avait lieu pour l'œuvre précédente, dans le cabinet du docteur. La fable est celle d'une jeune fille du monde séduite, rendue mère et abandonnée par un ami de la famille. La sœur de la pauvre fille divorce, et toutes deux tombent dans la misère. Il n'est pas assuré que ce soit très vraisemblable, et qu'une femme de sous-préfet prolifique doive être fatalement réduite à faire des travaux de couture à quinze sous les douze heures.

(1) Théâtre-Antoine : *Maternité*, pièce en 3 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 9 décembre 1903.

M. Brieux donna ensuite *La Déserteuse* (1) où il a prêté le concours de son habileté et de son talent à son collaborateur M. Jean Sigaux. C'est une histoire un peu complexe de petite fille que se disputent ses parents divorcés, avec cette aggravation que la mère fait du théâtre avec son amant.

Puis ce fut *L'Armature* (2) où il a appliqué ses dons scéniques à la fable inventée par M. Paul Hervieu dans le roman paru sous ce titre; mais elle était trop touffue pour la scène, et l'intérêt s'est éparpillé entre les personnages qui encombrent l'aventure tragique du baron Saffre, de Jacques, et de Giselle qui trompa son mari par amour.

Simone (3) est une œuvre de vigueur et de tristesse. Comme *Suzette*, elle nous intéresse à la fille d'une mère coupable : ce sont deux aspects d'une même question. Dans Simone, M. de Sergeac a surpris sa femme et l'a tuée. Après le meurtre, il demeure à demi-fou, frappé d'amnésie. La justice n'a pu préciser comment la victime est morte. Au bout d'un certain temps, elle ordonne une reconstitution et une enquête. Le meurtrier recouvre la mémoire et se dénonce. Sa fille découvre la vérité. Que fera-t-elle? Sacrifiera-t-elle dans sa haine l'affection paternelle à la mémoire de sa mère? Elle pardonne, et son fiancé en fait autant. C'est un drame noir, mélodrame : le premier acte, où le fou recouvre la raison devant les gens de justice et les médecins, est péniblement impressionnant. Dans le reste, la vie de cet assassin dont tout le monde sait le secret est atroce. La douceur du dénouement tempère l'âpreté de la pièce, où M. Grand et Mme Piérat furent d'émouvants interprètes.

M. Brieux a deux notes : la tragique et la comique. Ici il n'en fait sonner qu'une. L'autre se retrouve dans la pièce suivante, beaucoup plus douce.

(1) Théâtre national de l'Odéon : *La Déserteuse*, comédie en 4 actes en prose, par M. Brieux et Jean Sigaux. Première représentation, le 15 octobre 1904.

(2) Théâtre du Vaudeville : *L'Armature*, pièce en 5 actes en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 19 avril 1905.

(3) Comédie-Française : *Simone*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 13 avril 1908.

C'est une pièce charmante que *Suzette* (1). Elle pose le problème de l'enfant. La thèse est contre le divorce quand le ménage a un enfant. Henry Chambert, fils de bons bourgeois, a épousé une jeune fille qui a vécu dans un milieu artiste, Régine. Sa belle-sœur est étudiante en médecine; son beau-père est ancien officier de marine. Ses parents ont une étroite morale et des préjugés vieux jeu. Henry a mené sa femme dans les cabarets, et dans des compagnies où elle a vu s'épanouir l'amour et l'adultère. L'entraînement la conduit à écouter un soupirant avec lequel Henri la surprend. Ce sera le divorce. Mais à qui sera la fille, l'adorée Suzette? Le père et la mère se la disputent, se l'arrachent. Le procès se prépare et annonce les pires laideurs. La mère a le dessous, le droit du père étant prépondérant. Elle cède. Elle aura la générosité de ne pas se servir contre son mari de l'argument que lui donne une affaire de faux poinçons. Le mari touché par la douleur de sa femme et par sa générosité, pardonne.

Une scène est d'une nouveauté piquante. Régine a une sœur étudiante. Un monsieur suit celle-ci dans la rue. Elle l'amène jusque chez elle, le présente à son père, à sa sœur, et le prie poliment de lui dire ce qu'il désire : le monsieur est fort ennuyé et ne demande qu'à s'en aller. Solange est sans pitié.

SOLANGE

..... Vous et vos semblables, qu'est-ce que vous pouvez bien espérer? Qu'est-ce que vous attendez?..... Quel est votre but?..... (*Le monsieur épluchait la paille de son chapeau. Solange le lui prend.*) Laissez votre chapeau..... (*Elle pose le chapeau sur la table de M. Guadagne.*) Du moment que la personne interpellée par vous ne vous répond pas tout de suite « oui » vous devriez conclure que vous vous êtes trompé, et que vous avez affaire à une honnête femme. Alors, pourquoi continuez-vous? Est-ce que vous seriez assez fat et assez sot pour croire que vous allez fasciner votre victime par votre joli physique, la frapper du coup de foudre par votre élégance et votre beauté?..... Tenez, il y a une glace, là, devant vous..... Regardez-vous donc? Vous vous croyez fait de manière à emporter par un seul regard toutes les pudeurs et toutes les résistances?..... Mais regardez-vous donc, je vous en prie...

(Complaisamment, Myriam incline la psyché. — Machinalement le monsieur se mire.)

(1) Théâtre du Vaudeville : *Suzette*, pièce en 3 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 28 septembre 1909.

LE MONSIEUR, après un silence et en regardant Solange.

Je ne me sens pas bien... Si vous vouliez me permettre...

C'est d'excellent comique.

Las, sans doute, des pièces-conférences, M. Brieux varia son genre et il donna sur la scène du théâtre de la Renaissance, le 2 février 1906, une comédie qui n'est qu'une comédie et qui est agréable, *Les Hannetons* (1). Elle étonne, tant elle détonne, heureusement sur le reste de l'œuvre. Elle constate les meilleures qualités de construction; la pièce est bien faite; et elle nous révèle un Brieux badin et spirituel : les répliques piquantes abondent dans cette fable divertissante où les Hannetons sont deux hommes qui ont chacun une maîtresse, un fil à la patte. Ils sont prisonniers et ne se débarrasseront jamais de leur lien. Pierre a pour amie l'acariâtre et capricieuse Charlotte, et ce couple, personnifié à merveille par M. Guitry et Mlle Polaire, est vivant d'une vérité cruelle. Pierre, gêné dans tous les actes de sa vie et de son professorat, par cette criarde compagne, trompé par elle, s'en sépare; mais on la lui ramène à demi noyée, et devant la foule hostile, il la reprend, et donne à son sauveteur les 200 francs qu'il avait économisés pour un voyage en Bretagne, à faire seul.

C'est comme une réplique goguenarde à *Petite Amie*, et c'est encore une thèse, somme toute, à savoir : les gens mariés ont le divorce, les autres portent une chaîne rivée à eux; c'est l'union libre qui supprime tout espoir de liberté. Une profonde et amère tristesse est au fond de cette solide pochade dont le style et l'allure, le genre petit-bourgeois, font songer à Courteline. Mais cette mélancolie est voilée sous un réseau de drôleries, et l'on s'associe aux malheurs de Charlotte, qui nous apitoye sur le sort de son petit chien malade, « la Moumoute à sa mémère », dont on a pu croire un instant, à la scène première, par un procédé renouvelé de *La Parisienne* de Becque, que c'était son enfant.

Autre thèse, et celle-là combien vraie et soutenable dans

(1) Théâtre de la Renaissance : *Les Hannetons*, comédie en 3 actes en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 2 février 1906.

La Française (1), représentée sur le théâtre de l'Odéon, le 18 août 1907. Il est vrai, et on l'a souvent dit : les étrangers jugent les Français par les romans et les pièces de théâtre, aussi ont-ils de nous une opinion lamentable. Notre littérature nous calomnie à l'étranger. M. Brieux s'en aperçut au cours d'une croisière, et il conçut l'idée de cette belle œuvre, qui est une bonne œuvre.

Je constatai, dit-il, que nos femmes et notre littérature sont inconnues ou plutôt mal connues à l'étranger. Pour la plupart des gens — *de là-bas* — la femme française, c'est la théâtreuse du seizième ordre qui, en robe courte et le regard effronté, lance à la foule le couplet sottement grivois. Pour notre littérature, elle est jugée par les livres pornographiques qui, seuls, ont droit d'admission dans les vitrines des librairies. Les Français qui résident à l'étranger en éprouvent un cruel malaise, et l'un d'eux, notre consul à Bergen, m'en faisait le douloureux aveu. On pourrait aisément, me disait-il, combattre ce déplorable état de choses. Il faudrait tout simplement, avec l'autorisation de notre Ministre des Affaires étrangères, du moins en ce qui touche notre littérature, que nos ambassades et nos consulats eussent un inspecteur chargé d'inviter les libraires à exposer, à côté des ordures qu'ils débitent, des œuvres véritablement françaises, celles-là — elles sont nombreuses — qui font l'honneur et la gloire de notre littérature. Une simple visite faite aux libraires par ces inspecteurs amènerait un changement immédiat... J'ai voulu, ajoute M. Brieux, faire une comédie légère, gaie et foncièrement honnête que les familles pourront entendre sans qu'une situation ou un mot effarouchent leurs justes susceptibilités, et j'ai rendu à la femme française l'hommage qui est dû à sa grâce, à sa vaillante loyauté et à sa noble grandeur d'âme. Tous les Français aiment la France, quoi qu'on dise; mais quand ils ont un peu vécu à l'étranger, cette tendresse se transforme en adoration... Ceci est mon cas.

Rien n'est plus juste, et je veux joindre ici à ces arguments un souvenir personnel. J'étais à Saint-Pétersbourg. Des amis me conduisirent à un théâtre d'avant-garde où l'on jouait une pièce satirique. On y voyait une parisienne. Tous les personnages parlaient en langue russe. La parisienne s'exprimait en français. Ce rôle était, première anomalie, tenu par une actrice de Berlin. On l'eût deviné à sa toilette : grand chapeau tapageur, jupe vert pomme, corsage rouge sang, le tout d'un goût

(1) Théâtre national de l'Odéon: *La Française*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Brieux. Première représentation, le 18 avril 1907.

déplorable. Elle entrait dans le cabinet du ministre, s'asseyait sur le bord de la table, et saluait l'Excellence en lui disant avec l'accent teuton :

— Ah ! té foilà, cros gôchon !

Telle est l'idée que les auteurs russes donnent, aux masses, de la parisienne.

Aussi faut-il excuser l'américain Bartlett de s'y tromper. Il ne connaît que les parisiennes à lui présentées par un interprète qu'il a trouvé devant le Grand-Hôtel : ce sont des « femmes du monde », la plupart viennoises ou belges. Aussi quand il rencontre la jolie Marthe chez son mari, Pierre Gontier, il n'a rien de plus pressé que de l'embrasser, et il s'étonne d'être rabroué.

Il est vrai que Marthe a été un peu coquette avec lui : c'est parce qu'elle ménageait en lui un utile associé dans les affaires de son mari.

— Ce que vous avez cru que je faisais par amour pour vous, je le faisais par amour pour mon mari. Voilà la différence.

Marthe explique elle-même la thèse de la pièce.

Eh bien, monsieur, il ne faut pas juger les femmes françaises d'après vos romans, d'après vos pièces de théâtres, ni d'après les demoiselles qui vous ont donné l'hospitalité. Et puisqu'il faut qu'on vous l'apprenne, sachez-le, malgré ce que vous avez pu voir, malgré ce que vous avez pu lire, vous ne connaissez rien de la littérature, ni des femmes de ce pays. Pas plus que vous n'en connaissez les hommes par les débinages politiques que vous avez pu entendre... A le prendre ainsi, il n'y aurait plus d'honnêteté parmi nous et nous ne serions qu'un ramassis de gredins et de gourgandines... Allons ! Allons ! Il y a encore de braves gens en France. Et il y a encore des honnêtes femmes. Ce sont toutes celles que vous ne voyez pas, c'est-à-dire l'immense majorité, ce sont toutes celles qui vivent entre leur mari et leurs enfants, dans leurs foyers, dans ces foyers où vous ne pénétrez pas. Ce sont celles que vous ne rencontrez ni sur les boulevards, ni dans les promenoirs des concerts, ni dans les endroits où l'on fait la fête, dans les endroits de débauche, dont vous êtes, vous les étrangers, les meilleurs clients !

Sur ce thème se greffe une charmante idylle entre un français qui a été en Amérique et une petite cousine de Paris. Il y a beaucoup de charme dans la façon dont le

jeune homme se sent ressaisi peu à peu par la France.

Je sentais se nouer entre moi et tout ce qui m'entoure un nombre infini de petits liens très doux. Je me suis senti ressaisi le jour où je suis allé au cimetière du village et où j'ai lu, plusieurs fois répété, mon nom, Gontier, sur des tombes envahies par des fleurs, avec des dates entre lesquelles s'est enfermée la vie de certains des miens dont je ne savais même pas qu'ils avaient existé. A partir de ce moment-là, j'ai senti que j'étais un homme d'ici et non d'ailleurs... Quand on songe au nombre fantastique d'ascendants que chacun de nous possède, on se dit que, la terre, c'est littéralement la poussière de leurs os. Nous vivons sur nos morts, et c'est ça la patrie..... L'Amérique est une grande maison neuve et vide, où personne n'a encore pleuré ni souri.

Peut-être fera-t-on deux reproches à cette comédie : elle flatte imprudemment notre humeur sédentaire, et dessert la cause de la colonisation, de l'expatriement, et par conséquent, de l'exportation intellectuelle, industrielle et commerciale, qui est un important facteur dans la richesse des nations.

Et puis tous ces Français sont peut-être tout de même un peu trop angéliques, comme dans la *Morale en actions*. Bartlett dit quelque part : « Vous êtes vantards de vos défauts et hypocrites de vos qualités. » M. Brieux a manqué un peu d'hypocrisie dans ses portraits.

Mais sa comédie est charmante, c'est une de ses meilleures. M. Decori, Mmes Lely, Rolly y furent remarqués.

Voilà le bilan de l'œuvre décennale de M. Brieux. Il est varié de ton et d'inspiration; il est surtout démonstratif, et cet auteur demeure le meilleur représentant du théâtre à thèse, avec moins de verve et de légèreté qu'Alexandre Dumas fils, mais avec une conviction chaude et communicative, et une foi touchante dans l'action moralisatrice et sociale du théâtre.



M. Alfred Capus donne aisément deux pièces, soit huit à dix actes, par saison théâtrale. La place nous manque pour parler de toutes ses comédies; nous ne pouvons que mentionner *Brignol et sa fille*, *Petites filles*, *Rosine*, *Mon Tailleur*,

Mariage bourgeois, *Histoire de Parisiens*, mais nous ne pouvons pas ne pas nous arrêter aux grandes, aux joviales, aux sentimentales œuvres de ces dix dernières années : *Les Maris de Léontine*, *La Veine*, *Monsieur Piégois*, *Un Ange*, quelques autres encore.

Léontine (1) est « une de ces femmes qu'on ne devrait jamais épouser soi-même ». Ses instincts la séparent de son premier mari, qui, d'ailleurs, demeure avec elle en excellents termes; elle se remarie, trompe son second comme son premier, et le comique est que le constat d'adultère est dressé par le premier mari devenu commissaire. Fraternellement, il conseille à son successeur de garder Léontine, et celui-ci le remercie du conseil en le mariant à une charmante cousine. Tout cela est de bonne humeur, agréable, gai, spirituel. M. Germain, Mme Cassive ont été excellents dans leurs rôles de premier mari et de Léontine.

La même année, M. A. Capus a donné au Gymnase *La Bourse ou la Vie* (2). Cette comédie eut un grand succès et elle le mérita. Elle racontait l'histoire d'un riche financier, Brassac, qui offre le salut à une jeune femme dont le mari est à la côte. Le jeune ménage Herbault se trouve ainsi entraîné et compromis dans de laides affaires, qui mènent Brassac à la prison ultra-moderne de la Douillette, et qui mettent Herbault en faillite de 100.000 francs. Un autre financier fait alors à la jeune femme de nouvelles offres qui sont repoussées, et Brassac trouve un riche mariage qui sauve tout ce monde aventureux. MM. Galipaux, Gémier, Dubosc, Janvier, Le Gallo, Mmes Rolly, Ryter, Roggers, Dorziat, Brésil ont recueilli leur juste part de ce succès, qui plaça M. Capus parmi nos meilleurs auteurs, grâce à ses mots amusants, sa science de l'intrigue et le relief de ses caractères. Le type du financier Brassac, qui a installé un bar dans son cabinet de travail, est pris sur le vif et étudié avec vérité.

(1) Théâtre des Nouveautés : *Les Maris de Léontine*, comédie en 3 actes en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 14 février 1900.

(2) Théâtre du Gymnase : *La Bourse ou la Vie*, comédie en 4 actes en prose, par A. Capus. Première représentation, le 4 décembre 1900.

La Veine (1), divertissante comédie, a pour objet de prouver cet axiome : il y a dans toute existence une heure de veine qui sonne sans que nous l'ayons préparée, indépendamment de nous, de notre talent, de nos efforts : il faut l'attendre du hasard. Témoin Julien Breard, l'amant de la fleuriste Charlotte Lanier. Leur faux ménage vit péniblement, quand une ancienne employée de Charlotte arrive, et apporte à Julien un gros procès à plaider pour son amant. C'est la fortune, la gloire. Charlotte se dispose alors à disparaître devant la belle Mme Baudrin que son amant paraît aimer. Mais ce douloureux sacrifice ne dure pas. Julien congédie cette ambitieuse, et épouse la délicieuse et simple Charlotte. Toute cette petite histoire est contée avec esprit, avec grâce, avec une subtile émotion; elle a beaucoup plu, et elle a eu « la veine » à la fois d'un gros succès, et d'une bonne interprétation avec MM. Guitry, Brasseur, Guy, Prince et Mmes Jeanne Granier et Marcelle Lender.

La Petite Fonctionnaire (2) est l'aimable et touchante aventure de Mlle Suzanne Borel, receveuse des postes à Pressigny-sur-Loire, où elle manque un beau mariage, accepte, en tout bien tout honneur, une pâle liaison, et retrouve à la fin le mari qu'elle souhaitait au début.

La pièce est écrite avec vérité, aisance, simplicité et gaîté, finesse et esprit.

Il y a dans la comédie des *Deux Écoles* (3) une scène exquise. Elle se passe au restaurant. Mme Henriette Maubrun a divorcé parce que M. Maubrun la trompait. Elle dîne, avant d'aller à l'Opéra-Comique, avec son père, sa mère et son nouveau fiancé, le trop peu séduisant Le Hautois. A la table voisine sont assis M. Maubrun, le mari divorcé, avec son acariâtre maîtresse, Estelle. Une confusion dans les notes d'addition met les deux tables en contact; l'ancien beau-père serre la

(1) Théâtre des Variétés : *La Veine*, comédie en 4 actes, en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 2 avril 1901.

(2) Théâtre des Nouveautés : *La Petite Fonctionnaire*, pièce en 3 actes, en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 25 avril 1901.

(3) Théâtre des Variétés : *Les Deux Écoles*, comédie en 4 actes en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 28 février 1902.

main de son ancien beau-fils, et l'ancienne belle-mère s'oublie et l'appelle : mon gendre; l'ancienne femme est plutôt aimable envers son ancien mari. Cette cordialité générale est assez improbable, mais elle prépare le dénouement et donne les effets comiques.

Une autre scène rappelle la manière de Feydeau, faire accepter une situation à première vue inadmissible. Supposez une femme divorcée : il faut que son ancien mari, avec qui elle est restée en froid, vienne chez elle, prenne une douche, et son ex-femme lui offrira le thé : c'est ce qu'on voit dans la salle d'armes de l'ex-beau-père; la situation est habilement amenée et acceptable.

Le titre annonce une thèse, puisqu'il met deux écoles en présence. La soutenance est légère et enjouée. Le débat est entre l'école qui apprend à l'épouse à fermer les yeux sur les frasques de son mari : ainsi fit M[me] Joulin pour son mari, et le vieux ménage est à présent calme et heureux. L'autre école recommande à la femme trompée de divorcer : peine inutile, puisqu'elle se remarie avec celui qu'elle a d'abord chassé. Ainsi se trouve démontrée — bien superficiellement et artificiellement il est vrai — l'inutilité du divorce — à condition que M[me] Maubrun n'ait pas cessé de garder tendresse de cœur pour son ancien mari; à condition que le nouveau prétendant Le Hautois soit un peu ridicule et déplaisant, à condition enfin que tout concoure à la preuve cherchée. Ce sont problèmes commodes que ceux du théâtre, dont l'auteur arrange lui-même les données, comme une partie d'échecs, dont le gagnant a d'avance placé les pièces.

La Châtelaine (1) est un joli conte de morale en action où un mari volage est écarté par le divorce, tandis que sa femme trouve un mari riche, qui l'aime et qui lui assure la garde de son enfant. Et tout est bien pour tous, sauf pour le premier mari.

Les interprètes ont été M[mes] Jane Hading, Rosa Bruck, MM. Guitry, Tarride et Boisselot.

(1) Théâtre de la Renaissance : *La Châtelaine*, comédie en 4 actes, en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 25 octobre 1902.

Le Beau jeune homme (1), est une histoire, un peu longuette, d'un jeune provincial ambitieux qui vient à Paris tâter de la vie politique et amoureuse. Celle-ci ne lui réussit pas, et il est tout heureux et tout aise de retrouver l'institutrice de sa petite ville, devenue caissière, et de l'épouser. Le dialogue est vif, il a des mots drôles et en situation, mais le tout a plu médiocrement.

En collaboration avec M. Emmanuel Arène, M. A. Capus a composé *L'Adversaire* (2), qui se distingue par la finesse de l'observation, la vérité des caractères, la simplicité des moyens, la bonne humeur et la propreté morale du héros, Maurice Darlay, dont la gentille femme ne résiste pas à la griserie dissolvante des milieux parisiens. « Une femme peut pardonner les infidélités de son mari, mais quand, au contraire, c'est elle qui trompe, il n'y a pas de pitié possible », dit la mère de la coupable. C'est le dénouement : les deux êtres qui s'aimèrent tant, se séparent douloureusement parce qu'elle a mis entre eux l'irréparable. Et cette triste fin n'a plus l'optimisme irréductible des œuvres de M. Capus, ramené à moins d'indulgence et à plus de vérité.

L'auteur dramatique — a dit, quelques jours après, M. A. Capus lui-même — collabore avec tout le monde, avec sa famille et le passant qu'il regarde. Il collabore aussi avec tous ces gens dont il tente de faire, dans ses œuvres, les vivants portraits. Il collabore avec son temps, dont il essaie d'exprimer les idées et de mettre sur la scène les hommes tels qu'ils agissent et parlent. Et l'on ne saurait reconnaître quelle est la part de cette foule obscure de travailleurs...

M. L. Guitry tenait le rôle de Maurice Darlay; Mlle Marthe Brandès celui de Marianne.

C'est une saine et pathétique comédie que *Notre Jeunesse* (3), émaillée de mots piquants et mouillée d'attendrissement. La charmante Lucienne, une fille naturelle de M. Briant, sauve par

(1) Théâtre des Variétés : *Le Beau jeune homme*, comédie en 5 actes, en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 27 février 1903.

(2) Théâtre de la Renaissance : *L'Adversaire*, comédie en 4 actes, en prose, par MM. A. Capus et Emmanuel Arène. Première représentation, le 23 octobre 1903.

(3) Comédie-Française : *Notre Jeunesse*, comédie en 4 actes, en prose, par M. A Capus. Première représentation, 16 novembre 1904.

son intervention la jolie Mme Briant des dangers d'un flirt un peu poussé, favorisé par l'ennui que dégage le milieu où elle vit chez un insupportable beau-père. Les interprètes étaient MM. Leloir, de Féraudy, Coquelin cadet, Raphaël Duflos, Georges Berr, Mmes Cécile Sorel, Piérat, Mme Bartet qui s'est surpassée, et Mme Pierson qui a tenu avec une finesse délicieuse un rôle de femme charmante dont la bonté se répand sur toute la pièce.

Voici l'histoire de *Monsieur Piégois* (1). Il est directeur de casino dans une station thermale pyrénéenne, Bagnères-d'Oron, qu'il a créée de toutes pièces, achetant des terrains, construisant des villas, enrichissant le pays et faisant ainsi une grosse, très grosse fortune. Au casino de Bagnères-d'Oron, Piégois rencontre un ancien camarade de collège, Lebrasier, qu'il a quitté, il y a sept ans, sous-chef de bureau, et qu'il retrouve chef de bureau, toujours sans fortune.

— Ah! dame, moi, dit mélancoliquement Lebrasier, je n'ai pas compris mon époque. Au lieu de lâcher mes études et de mener une existence de vagabond, j'ai suivi ma carrière régulièrement. Ma famille a voulu faire de moi un fonctionnaire. Et je mourrai avec une retraite de trois mille francs. Voilà où mènent aujourd'hui les professions régulières... Toi, tu l'as comprise ton époque... Tu t'es dit que ce qu'il fallait avant tout, c'est de s'enrichir par tous les moyens possibles. Et tu t'es enrichi, je ne tiens pas à savoir comment...

— Tu en parles à ton aise, lui répond Piégeois. Tu te plains d'être chef de bureau et de gagner six mille francs par an... Mais à une certaine heure de ma vie... je me serais contenté de la moitié. Penses-tu que j'ai abandonné ma médecine pour la joie de me trouver seul sans sou ni maille, sur le pavé de Paris? Si mon père en mourant, après mes deux années d'école, m'avait laissé autre chose que le restant d'une mince fortune bourgeoise, je n'aurais pas mieux demandé que de devenir un grand médecin. Le malheur est que nos familles nous lancent parfois dans des professions où, pour gagner sa vie, il faut commencer par avoir trente mille francs de rente... Après avoir couru pendant dix ans de place en place et fondé dans l'intervalle deux ou trois journaux de sport, je me demandais ce que j'allais faire de l'espèce d'énergie et de volonté que je sentais en moi, quand est intervenu le hasard, qui n'est peut-être que la volonté des autres. Et un soir, au fond d'un tripot j'ai rencontré un bonhomme dont le nom ne t'appren-

(1) Théâtre de la Renaissance : *Monsieur Piégois*, comédie en 3 actes, en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 5 avril 1905.

drait rien et qui avait fait une fortune prodigieuse dans les affaires de casinos et de cercles. C'est lui qui me donna l'idée de fonder un casino ici, qui me procura les fonds et l'autorisation du gouvernement avec qui il était très bien...

— Tout cela c'est très gentil, répond Lebrasier, mais j'aime encore mieux ma situation que la tienne, car malgré ton argent et ton luxe, tu n'es tout de même qu'un déclassé.

— Les déclassés sont tellement nombreux qu'ils commencent à former une classe qui a, comme toutes les autres, ses riches et ses pauvres, ses vainqueurs et ses vaincus. Mettons que je sois le déclassé riche et arrivé...

— Tu n'exerces pas une profession avouable, tu exploites les imbéciles.

— Si on n'exploitait pas un peu les imbéciles il y en aurait trop.

— Un homme de ton instruction pouvait aspirer à autre chose. Ça te regarde, chacun son goût. Moi, si je mène une existence médiocre, 'a au moins la consolation de n'être sorti ni de mon rang, ni de mon milieu. Toi, tu es condamné à vivre avec des gens suspects et interlopes. Tu diras ce que tu voudras : il y a un monde maintenant où tu ne pénétreras plus...

C'est dans ce monde que Piégois veut pénétrer. Il en trouve l'occasion en sauvant de la ruine le banquier Jantel dont il convoite la sœur Henriette, une jeune veuve; mais celle-ci a un préjugé contre les directeurs de casinos.

Piégois par sa magnanimité parvient à le lui faire oublier.

M. Guitry tenait le rôle de M. Piégois, et Mlle Brandès celui de Henriette Aubry.

L'Attentat (1) est une pièce bien faite, d'un style net, piquée de traits d'ironie, et de formules amusantes dans la bouche du député Montferran :

« Pour représenter les pauvres aujourd'hui, il faut de l'argent... J'ai horreur des mensonges inutiles... Il faut changer souvent d'opinion pour rester de son parti... »

Ce Montferran est le héros d'une amusante aventure.

Blessé par son secrétaire qui est amoureux de sa femme, il voit sa situation politique grandir tant que l'on croit à un attentat politique.

Coquelin fut amusant dans la scène où le député supplie

(1) Théâtre de la Gaîté : *L'Attentat*, pièce en 5 actes en prose, par M. A. Capus et Lucien Descaves. Première représentation, le 9 mars 1906.

l'avocat de ne pas révéler que l'attentat fut un crime passionnel.

Tout s'arrange à la fin par des réconciliations et des mariages.

C'est une charmante comédie politique.

Les Passagères (1) sont une amusante étude d'un type que nous retrouverons dans la comédie, *Comme ils sont tous* d'Aderer et Ephaïm, le type de Robert Vandel, l'homme aimable et bon qui ne peut résister à un sourire de femme. Et Robert ne résiste jamais. Il est très aimé : sa femme Amélie l'aime; une cousine pauvre, Hortense, l'aime, le lui fait savoir, et il devient son amant, lui achète un fonds de modiste et l'entretient; sa femme l'apprend et lui pardonne. Est-ce tout? Il y a encore l'institutrice de sa fille, Mlle Adrienne; elle l'aime et le lui fait entendre; elle lui donne rendez-vous au Havre pour un dernier adieu avant de s'expatrier par amour; il y va, devient son amant, il est surpris par sa femme. Heureusement, celle-ci est une excellente personne, elle est « sa camarade dans la vie ». Comme elle le voit navré de tout ce qui lui arrive, elle le console et le supplie de ne pas perdre sa belle humeur. Robert part, avec cette inestimable épouse, pour l'Italie.

Autour de Robert gravitent des personnages secondaires d'assez bonne venue, surtout le ménage Le Herche de Tours, un couple de riches provinciaux dont la femme se dégourdit et s'émancipe à Paris. Les jeunes gens sont représentés par Yvonne Vandel et Philippe Aubier qui finissent par s'épouser.

La pièce est écrite avec quelque négligence. *Et nous coupions dans le bonhomme de Chinon*, veut dire : nous avions cru qu'Hortense a hérité, comme elle l'a dit, d'un oncle de Chinon. L'ensemble manque de relief et les caractères ont quelque chose de convenu comme les types traditionnels de la comédie italienne : l'ingénue, la cousine pauvre, l'institutrice sentimentale, le mari grondeur et comique, la femme insubordonnée, l'épouse indulgente. Et puis il y a toujours

(1) Théâtre de la Renaissance : *Les Passagères*, comédie en 4 actes en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 9 octobre 1906.

quelque ridicule dans le fait d'un homme qui reçoit sans défense dans ses bras tant de femmes auxquelles il ne pensait pas. Le rôle de l'homme en amour est d'acquérir ou de conquérir.

Dans *Les Deux Hommes* (1), M. Alfred Capus oppose les principes de l'homme d'honneur aux désirs de l'homme d'argent.

On y assiste aux manœuvres d'une femme à demi galante, Jacqueline, qui a jeté ses vues sur le jeune Marcel Delonge; mais celui-ci est épris de Mme Champlain.

Jacqueline se venge de ses dédains en le poussant à la ruine par de faux renseignements sur la bourse. Marcel tire lui-même la triste philosophie de sa déconfiture :

Je constate sans amertume l'implacable logique de ce qui m'arrive. Il était inévitable que le jour où je ferais le moindre geste pour sortir de la médiocrité, pour vivre de la vie violente et hasardeuse d'aujourd'hui, que ce jour-là je serais écrasé. Je l'avais prévu, je me l'étais dit cent fois : cela ne m'a pas empêché de le faire, car il y a un destin, lequel m'a admirablement organisé pour ne pas réussir. Et puis, chaque époque a ses armes. Seulement, les uns savent les manier et les autres ne le savent pas. Les uns prennent sans effort, par un instinct naturel, le courant, les habitudes et la moralité de l'heure où ils vivent, et quand l'heure change, ils changent comme elle; tandis que les autres sont immobiles dans la foule toujours mouvante et ils finissent par être piétinés. Enfin, voyez-vous, ma chère amie, il y a deux grandes catégories d'hommes civilisés : ceux qui s'adaptent exactement à leur époque et ne lui demandent que ce qu'elle peut donner, et c'est parmi ceux-là que la vie choisit les vainqueurs, car ce qu'on appelle la chance, c'est la faculté de s'adapter instantanément à l'imprévu. Et puis, il y a ceux qui ne s'adaptent pas, qu'ils soient nés trop tard ou trop tôt, qu'ils aient encore les idées d'hier ou qu'ils aient déjà celles de demain. Et ceux-là, ce sont les vaincus. Je ne vous dis pas qu'ils le méritent; je ne vous dis pas que cela soit très juste, mais cela s'accomplit avec la tranquille fatalité des lois de la nature. Eh bien ! moi, je ne m'adapte pas, c'est bien simple, et je fais un acte de sagesse en disparaissant d'une mêlée où je ne peux que recevoir des coups de tout le monde...

Il est l'un des deux hommes, honnête et honorable; l'autre, c'est Champlain, avide de luxe et de notoriété, ambitieux d'approcher le gros financier Bridoux. Une belle scène oppose

(1) Comédie-Française : *Les Deux Hommes*, comédie en 4 actes, en prose, par M. A. Capus. Première représentation, le 20 janvier 1908.

les deux principes de ces hommes différents qui, d'ailleurs, sombrent tous deux. La pièce est bien charpentée, écrite avec verve. Elle marque un nouvel effort dans l'orientation du talent de M. Alfred Capus vers une observation plus aiguë et une émotion plus élevée.

L'Oiseau blessé (1) est joliment inspiré de la fable de La Fontaine.

> Mortellement atteint d'une flèche empennée,
> Un oiseau déplorait sa triste destinée.

L'oiseau blessé, c'est Yvonne Janson, qui a été séduite et abandonnée, et dont la dignité délicate inspire une passion profonde au cousin du suborneur, M. Salvière.

La paix du ménage Salvière est un instant compromise: Yvonne se sacrifie pour la rétablir.

Dans *Un Ange* (2) nous assistons à l'aventure plaisante d'un mari qui divorce parce que sa femme est joueuse et fait scandale au casino. Celle-ci se remarie et ruine son nouvel époux. C'est le premier mari qui vient procéder à la saisie, car il est huissier. Il reconquiert son ex-femme, qui, une seconde fois, le lasse. Elle espère alors retrouver et reprendre le second de ses maris. Mais c'est fini; ni l'un ni l'autre n'en veulent plus. Et l'Ange demeure les ailes pendantes.

C'est drôle, spirituel, léger, endiablé. C'est un chef-d'œuvre dans le genre un peu inférieur qu'est le Vaudeville.

L'œuvre de M. Capus, en ces dix ans, s'est terminée par *L'Aventurier* (3), jolie œuvre qui met en scène un audacieux, un aventurier enrichi dans la brousse. Quand il rentre en France, le bandit sauvage se heurte aux mesquineries, aux préjugés, aux vilenies de la société. Il veut s'éloigner, mais l'amour le retient, et il devient un héros. Il sauve de la ruine un ami dont il épouse la sœur. La pièce est adroitement

(1) Théâtre de la Renaissance : *L'Oiseau blessé*, comédie en 4 actes, par M. A. Capus. Première représentation, le 9 décembre 1908.

(2) Théâtre des Variétés : *Un Ange*, comédie en 3 actes, par M. A. Capus. Première représentation, le 14 décembre 1909.

(3) Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *L'Aventurier*, pièce en 4 actes en prose, de M. A. Capus. Première représentation, le 4 novembre 1910.

conduite; l'exotisme et le romanesque sont habilement dosés.

***

Avec M. Romain Coolus, nous restons dans la comédie sentimentale. Après avoir régulièrement produit chaque année deux œuvres dramatiques nouvelles, M. Coolus en donne à présent trois par saison. Nous ne pourrons tout étudier ici : il faudra nous en tenir à une mention pour ce qui est de *Le Marquis de Carabas* (1900), *Rue Spontini* (1902), *Les pieds qui remuent* (1903), *Le Kanguroo* (1903), *Les rendez-vous strasbourgeois* (1908), *Une femme passa* (1910), *Les Bleus de l'Amour* (1910). Il sera juste d'être moins bref sur le reste.

Les Amants de Sazy (1) n'est pas le chef-d'œuvre de son auteur. C'est une comédie aussi spirituelle qu'inconvenante, où Sazy est une courtisane dévergondée, intéressée et peu intéressante, qui est entretenue par le riche Gogeron; elle a pour autres amants le vicomte des Bornettes et un jeune employé de commerce; elle leur adjoint un ancien ami Sautierne, et voit défiler sur son lit ses quatre amants, son frère, sa mère : c'est un monde interlope qui mérite peu l'attention et des auteurs et du public. Mme André Mégard a affirmé dans le rôle de Suzy son habile talent.

La *Lucette* (2), du même, a des mots, de l'esprit et aussi d'étincelantes qualités, une fine psychologie qui font songer ceci à M. de Porto Riche et cela à M. A. Capus. Raymond, infidèle à Lucette, est attiré par Betty Carett; Lucette se venge avec le riche d'Hermilly, puis Lucette et Raymond sont trop heureux de se retrouver. Ce fut un beau succès pour MM. Huguenet et Calmette et pour Mlle Rolly.

Antoinette Sabrier (3) est l'œuvre d'un artiste, d'un lettré,

(1) Théâtre du Gymnase : *Les Amants de Sazy*, comédie en 3 actes, en prose, par M. R. Coolus. Première représentation, le 13 mars 1901.

(2) Théâtre du Gymnase : *Lucette*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Romain Coolus. Première représentation, le 10 mai 1902.

(3) Théâtre du Vaudeville : *Antoinette Sabrier*, pièce en 3 actes, en prose, par M. Romain Coolus. Première représentation, le 22 octobre 1903.

semée de mots pétillants ou cinglants, où un mari se tue pour ne rien devoir à sa femme infidèle.

Mme Réjane, MM. Tarride et Grand et Mme Marthe Régnier ont été fort applaudis.

Petite Peste (1) est la charmante et touchante histoire d'une fillette aussi terrible que bonne. Mme Marthe Régnier y trouva la plus heureuse manifestation de son talent espiègle.

L'Enfant chérie (2) est une des plus jolies comédies qui ait paru dans ces dix dernières années. Par la délicatesse des sentiments, les nuances, l'esprit charmant des répliques, l'habileté du plan simple et clair, cette œuvre mérite une des meilleures places. C'est une version moderne et plus poussée de *L'Été de la Saint-Martin*, l'histoire d'un père de soixante ans, Bourneron, qui aime follement, comme on aime à cet âge, sa maîtresse, une veuve, Madeleine Bérieux, au désespoir de ses enfants. Ceux-ci travaillent à le détacher de cette liaison et lui démontrent que sa maîtresse le trompe. Sa fille qu'il adore, Émilienne, le retient quelque temps à la campagne pour changer le cours de ses idées. Rien n'y fait. L'amour ne lâche pas sa proie. Tout le conte est déduit avec un art délicat et ingénieux qui n'élude pas les difficultés, et je n'en citerai qu'une. Le père a une maîtresse; la fille, qui est mariée, a un amant. Tous deux connaissent leur cas et en parlent avec une liberté qui eût pu être cynique : ici elle est aimable, touchante et d'un effet charmant. Le caractère d'Émilienne, l'enfant chérie, qu'incarna avec grâce Mme Marthe Régnier, est d'une touche habile et d'un effet sûr.

Cœur à cœur (3) fait triompher l'amour profond et pur du mari sur la passion sensuelle de l'épouse, Mme Lucienne Helllouin, pour un beau gars, Landelle, qui la quitte, afin d'épouser une fort riche polonaise.

(1) Théâtre du Vaudeville : *Petite Peste*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Romain Coolus. Première représentation, le 13 janvier 1905.

(2) Théâtre du Gymnase : *L'Enfant chérie*, comédie en 4 actes, en prose, par M. Romain Coolus. Première représentation, le 26 mars 1906.

(3) Théâtre Antoine : *Cœur à cœur*, pièce en 4 actes, en prose, par M. Romain Coolus. Première représentation, le 21 novembre 1907.

C'est une comédie marquée par des scènes de forte passion, d'éloquence émue et de belle tenue.

4 fois 7, 28... (1) vaudeville aimable, développe dans un sourire ce théorème de biologie que nos existences et nos caractères se renouvellent tous les sept ans.

Le Risque c'est «l'autre danger»; et c'est, pour Edmée, sa nièce Louisette qui lui enlève son amant Marcel.

***

M. Courteline a fait représenter depuis 1900 : *La Vie de Caserne, Le Gendarme est sans pitié, Victoires et Conquêtes, Les Gaîtés de l'escadron, Le 51e chasseurs, Les Mentons bleus* (écrit en collaboration avec M. D. Bonnaud), *L'Affaire Pascuit*, tableau judiciaire composé avec la collaboration de M. Pierre Veber d'après les Tribunaux comiques de Jules Moineaux.

L'Article 330 (3) est une farce désopilante, incident né de l'invention du trottoir roulant de l'Exposition de 1900.

M. La Brige est condamné pour avoir, chez lui, par la fenêtre, montré aux voyageurs du trottoir roulant, ce qui ne sied pas.

Condamné ! C'est injuste ! Cet homme était chez lui ! Que devait faire le juge? Condamner les trois mille six cent vingt-cinq personnes lubriques qui ont payé 50 centimes pour voir cela du haut de la plate-forme mobile, *coram populo*. Voilà les vrais coupables.

La Paix chez soi (4) fait connaître un système ingénieux d'amendes pour mater les épouses acariâtres.

La Conversion d'Alceste (5), jouée au Théâtre-Français, est

(1) Théâtre des Bouffes-Parisiens : *4 fois 7, 28..*, comédie en 4 actes, en prose, par M. Romain Coolus. Première représentation, le 29 janvier 1909.

(2) Théâtre Réjane : *Le Risque*, pièce en 3 actes, en prose, par M. Romain Coolus. Première représentation, le 27 novembre 1909. *Autres œuvres : L'Enfant malade, Cœur Blet, Raphaël.*

(3) Théâtre Antoine : *L'article* 330, comédie en 3 actes, en prose, par M. Courteline. Première représentation, le 11 décembre 1900.

(4) Théâtre Antoine : *La Paix chez soi*, comédie en 1 acte, en prose, par M. G. Courteline. Première représentation, le 25 novembre 1903.

(5) Comédie-Française : *La Conversion d'Alceste*, comédie en 1 acte et en vers, par M. G. Courteline. Première représentation, le 15 janvier 1905.

un petit chef-d'œuvre de gaîté savoureuse, de forte psychologie, de pensée profonde, de forme pure.

Alceste amadoué a tourné à l'indulgence, a épousé Célimène en qui il a toute confiance, admire Oronte, gagne son procès, et tout semble justifier cet optimisme naissant et bien intentionné. Mais la vie se charge de l'en corriger. Oronte se fâche pour un refus, Célimène trompe son mari avec Philinte, le procès gagné coûte une somme énorme; amour, amitié, foi, tout croule, et Alceste revient à sa misanthropie première qu'il n'aurait pas dû abdiquer.

Cette suite du *Misanthrope* est bien supérieure à celle de Fabre d'Églantine; c'est une comédie de valeur, d'allure classique et de mérite durable.

J'en ai plein le dos de Margot (1) aurait pu, sans son titre vaudevillesque, être joué aussi au Théâtre-Français. M. G. Courteline y a mis son esprit molièresque, et M. Pierre Wolff sa note sentimentale.

***

M. F. de Croisset est encore un des abondants auteurs de ces dix ans écoulés. Nous signalons seulement, faute de place, *Par politesse* (1901), *Qui trop embrasse* (1901), *Les toiles d'araignées* (1901), *Le Je ne sais quoi* (1900), deux pièces écrites en collaboration avec M. de Waleffe, *Tout est bien* (1901), *Par vertu* (1902), *Les Deux courtisanes* (1904), et nous dirons de *L'homme à l'oreille coupée* (2) que c'est du libertinage amusant et très osé.

Chérubin (3) est une œuvre pleine de jeunesse, de fougue, de désir, d'amour et d'inexpérience. Ce n'est pas le chérubin du *Mariage de Figaro*, et cette comédie n'est pas une suite. C'est

(1) Théâtre de la Renaissance : *J'en ai plein le dos de Margot*, comédie en 2 actes, en prose, par MM. G. Courteline et P. Wolff. Première représentation, le 27 février 1909.

(2) Théâtre de l'Athénée : *L'homme à l'oreille coupée*, comédie en 3 actes, en prose, par M. Francis de Croisset. Première représentation, le 23 janvier 1900.

(3) Comédie-Française : *Chérubin*, pièce en 3 actes et en vers, par M. F. de Croisset. Première représentation, le 3 juin 1901.

l'éphèbe inquiet, qui aime toutes les femmes, courtise la comtesse de Saint-Maur, courtise la baronne d'Amboise, courtise la courtisane Chloé, et s'en rapporte enfin à celle-ci du soin de préciser ses désirs et de guérir ses inquiétudes. Il eût peut-être mieux valu nommer cet éphèbe autrement, car ce nom évoque pour le public et chez l'auteur même des réminiscences gênantes. Il était ardu de se mesurer avec Beaumarchais, dont le souvenir apporte ici une marraine aimée, et toute la coquetterie du jeune page fier de ses aiguillettes d'officier. Et l'on cherche Figaro, la gentille Suzanne, Bartolo : ils ne sont plus là, ils n'y ont jamais été. Entre le Chérubin de la comtesse Almaviva et celui-ci, il n'y a qu'une synonymie et une égalité d'âge.

L'action est lente, et les caractères sont aimablement superficiels. La comtesse et la baronne ne se différencient guère entre elles. L'ami de Chérubin, Albert, fait figure de jeune nigaud timide. La comédie a la pâleur d'un trumeau aux couleurs passées. La forme a de l'aisance, du lyrisme, de la grâce et aussi quelque laisser-aller (1).

La Passerelle (2) est un vaudeville amusant, quoique un peu compliqué, où Roger épouse provisoirement Jacqueline pour pouvoir épouser définitivement son amie Hélène, divorcée : mais rien ne dure comme le provisoire, et Jacqueline reste la femme légitime et aimée, alors que son sort semblait être d'être abandonnée sur la passerelle d'une union de convention.

Hélène en est toute marrie.

Mme Réjane a joué Jacqueline avec une verve pétillante.

C'est un ouvrage agréable que *Le Paon* (3) et dans le genre

(1) Chérubin à cheval :

> De cinglants coups de fouet *me venaient* par les branches. (I, III.)

Le même :

> Sans rival ! ainsi le beau sexe me trouve, (I, IV.)

Ailleurs, il définit une rencontre :

> ...Cet instant qu'on passe au bord des yeux
> De celle que l'on aime.

Etc., etc.

(2) Théâtre du Vaudeville : *La Passerelle*, comédie en 3 actes en prose par M. F. de Croisset et Mme Fred-Grésac. Première représentation, le 31 janvier 1902.

(3) Comédie-Française : *Le Paon*, comédie en trois actes et en vers, par M. Francis de Croisset. Première représentation, le 9 juillet 1904.

des « comédies de caractère » du répertoire. Le héros en est le baron de Boursoufle, que son valet présente :

Tu ne le connais pas, c'est une âme très douce.
Mais c'est un paon. Quand on l'énerve, un dindon glousse.
Fâche un coq, tu le vois se dresser sur l'ergot,
Pointer la crête et lancer son cocorico !
Mais il suffit pour que le paon fasse la roue,
Qu'on le regarde. Eh bien, c'est mon maître. Il s'enroue
A force de parler, prend l'air prétentieux
Dès qu'il sent que sur lui se sont braqués les yeux :
Le besoin d'éblouir, d'étaler ses mérites.
Oui, c'est un paon, la Flèche. Eh bien, si tu l'irrites,
Il ne s'emporte pas, il se vexe. Détail
Propre au paon. Fâche un paon. Sa queue en éventail
Éblouit davantage, il se rengorge encore.
Plus on le pique et plus d'orgueil il se décore.
Cogne-le d'un bâton, frappe-le d'un caillou
Il n'attaquera pas, ne fuira pas, mais fou
De dépit, stupéfait d'une audace pareille,
Il jette un cri perçant qui déchire l'oreille,
Un cri rauque, cocasse, un cri qui sonne faux
Un cri dont l'accent seul trahit tous ses défauts.
Car, vaniteux encore, il pousse sous l'outrage
Un cri d'orgueil vexé, non pas un cri de rage.
Mais quitte-le, ne fût-ce qu'un instant, sitôt
Ce maréchal de cour ramassant son manteau
S'éteint. Il perd alors sa splendeur souveraine,
L'éventail flamboyant dans le gazon noir traîne,
Plus d'éclat, plus de cri qui fore le tympan,
C'est Boursoufle, mon bon La Flèche, c'est le paon.

Ce ridicule personnage accumule les maladresses, se fait blesser en duel, puis guérir de son travers par la jolie Annette qu'il aime. Comédie élégante et pimpante, alerte et joyeuse, vers adroits et charmants, dits avec goût par MM. de Féraudy, Georges Berr, Mmes Leconte et Sorel.

La Bonne Intention (1) est une fine comédie, et *Le Bonheur, Mesdames* (2) une délicate anecdote, celle d'une jeune femme qui aime son mari, le perd un instant, et le retrouve pour l'en-

(1) Théâtre des Capucines *La Bonne Intention*, comédie en deux actes par M. Francis de Croisset. Première représentation, le 24 janvier 1905.

(2) Théâtre des Variétés : *Le Bonheur, Mesdames*, comédie en 4 actes en prose, par M. Fr. de Croisset. Première représentation, le 13 octobre 1905.

tendre dire ce joli mot : « Non, je ne t'ai pas trompée, je me suis trompé. » Mme Jeanne Granier tenait le rôle de la jeune femme.

Le Tour de Main (1) pourrait prendre pour sous-titre : *Ou la science de mentir à propos pour sauvegarder le bonheur par le mensonge.*

Paris New-York (2) est une comédie amusante, dans le genre des comédies de MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers. L'intrigue y a peu d'importance. Une veuve américaine, Mme Desdémone Helson, vient en France pour épouser le noble Roland de Roncevaux. Elle finit par juger à son vrai mérite cet élégant fantoche et lui préfère le peintre Duroc, qui oubliera le gage, assez sérieux, donné par Desdémone à Roland par un beau soir de clair de lune.

L'attrait de l'ouvrage est dans les mots d'esprit, les répliques vives, l'entrain du dialogue, les effets toujours un peu les mêmes, mais toujours sûrs. Je prends ces deux-ci à deux pages d'intervalle, pour vous faire sentir le procédé ou la manière.

Desdémone apprend que Roland la trompe. Celui qui la renseigne involontairement et sans le savoir est le peintre Duroc, qui cause avec elle tout en faisant son portrait. Il parle de la fiancée de Roland, sans se douter que c'est Desdémone :

Pauvre fille ! En voilà une que je plains ! il la ruinera, il la trompera, il la rendra ridicule. (*A Desdémone qui pose et qui à ce moment fait la grimace.*) Souriez plus naturellement.

Ce comique consiste à faire dire par un personnage une phrase qui n'a pas le même sens pour lui et pour nous. Il nous fait rire et il ne sait pas pourquoi. Nous sommes ravis d'être mieux au fait que lui.

Tournez la page, et voici le même effet encore. Desdémone apprend que Roland a une maîtresse qui l'a traité en plein

(1) Théâtre du Gymnase : *Le Tour de main*, comédie en trois actes en prose, par MM. Francis de Croisset et Abel Tarride. Première représentation, le 16 mai 1906.

(2) Théâtre Réjane : *Paris-New-York*, pièce en 3 actes en prose, par MM. Fr. de Croisset, et Emm. Arène. Première représentation, le 16 mars 1907.

cabaret de « cochon et de menteur ». Elle lui reproche cette liaison. Roland balbutie :

— Mais je ne sais pas... je suis... je ne comprends pas... Je suis...

« DESDÉMONE. — Un menteur et un cochon !

Le maître d'hôtel vient annoncer le dîner :

— Monsieur est servi.

L'effet n'est certes pas neuf. Il est irrésistible.

Les principaux rôles de la pièce étaient tenus par MM. Tarride, André Brûlé, Mmes Réjane, Lantelme et Suzanne Avril.

Arsène Lupin (1) eut la fortune de toutes les histoires de voleurs et de policiers, dans le goût anglais de *Raffles* et de *Scherlock Holmès.* Quant au *Circuit,* nous le retrouverons.

***

M. Maurice Donnay a fourni un nombre considérable d'œuvres, neuf grandes pièces en dix ans, dont aucune n'est négligeable; cet imposant ensemble place M. Donnay au premier rang de nos dramaturges, non seulement les plus laborieux et les plus féconds, mais aussi les plus heureux.

Éducation de prince (2) est un arrangement scénique de dialogues parus dans un journal gai. L'œuvre est habilement faite et d'un effet agréable. La façon dont M. Cercleux élève le jeune prince de Silistrie dans le chic et la fête; lui donne des maîtresses, Raymonde de Bercy, Mariette Printemps; organise des fêtes où les cavaliers reçoivent leurs voisines par voie de tirage au sort; tout le rôle joyeusement exotique et excité de la Reine-Mère, qu'incarna Jeanne Granier; un dialogue pétillant de mots drôles et osés, des interprètes comme MM. Brasseur, Guy, Prince, Mmes Megard, Lavallière, Diéterle, ont assuré à cette folie aimable un long succès.

(1) Théâtre de l'Athénée : *Arsène Lupin*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, par MM. Francis DE CROISET et Maurice LEBLANC. Première représentation, le 28 octobre 1908.

(2) Théâtre des Variétés : *Éducation de prince*, comédie en 4 actes en prose, par M. Maurice DONNAY. Première représentation, le 17 mars 1900.

La Clairière (1), qui fut écrite en collaboration par MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, est une œuvre socialiste, où la part des deux auteurs est demeurée apparente, comme des eaux de nuances différentes qui ne se confondent pas.

C'est la satire âpre (Descaves) et amusante (Donnay) de l'utopie des phalanstères : celui qui prend le nom de *La Clairière* devient bientôt semblable à toutes les associations, avec leurs jalousies, leurs querelles, leurs haines de femmes, leurs amours, leurs scènes violentes ou ridicules. C'est une pièce excellente, intéressante et démonstrative, pleine de bon sens.

Elle a été remaniée par les auteurs en 1909.

C'est le Gymnase qui donna la première représentation de *La Bascule* (2), œuvre pimpante, leste, toute zébrée de fusées lumineuses.

La bascule fait monter sur l'échelle barométrique, dans le cœur de Hubert de Plouha, tantôt sa maîtresse Rosine, tantôt sa femme légitime.

Les scènes qui se succèdent dans une loge d'actrice, puis dans le décor calme d'une villa familiale à Saint-Lunaire, sont des tableaux pleins d'observation, d'esprit et de belle humeur.

Dans *L'Autre Danger* (3) tout concourt au succès: esprit, finesse, délicatesse, émotion de bon aloi, style élégant et juste, interprétation hors pair, mise en scène gracieuse. L'œuvre est d'excellente tenue et d'une rare distinction.

Une femme mariée a un amant, qui devient amoureux de la fille de sa maîtresse. Cette jeune fille apprend ce que sa mère est pour cet homme, dont elle est elle-même éprise. La mère n'a qu'un moyen de sauver la vie en danger de sa fille bouleversée, et son propre honneur. Elle marie sa fille à son amant, lui donnant cette preuve nécessaire à son mensonge et à ses dénégations.

(1) Théâtre Antoine : *La Clairière*, comédie en 5 actes en prose, par MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves. Première représentation, le 6 avril 1901. Reprise au Théâtre Antoine, 11 mars 1909.

(2) Théâtre du Gymnase : *La Bascule*, pièce en 4 actes en prose, par M. Maurice Donnay. Première représentation, le 31 octobre 1901.

(3) Comédie-Française : *L'Autre Danger*, comédie en 4 actes en prose, par M. Maurice Donnay. Première représentation, le 22 décembre 1902.

Sujet brutal et malheureusement trop vraisemblable. La pièce devait d'abord s'appeler « Dans la vie ». C'était comme une réponse anticipée aux objections. Oui, cela se voit dans la vie. Il se peut qu'il y ait des gendres qui soient les amants rétrospectifs ou permanents de leur belle-mère. Il fallait une rare audace et une plus rare habileté pour oser entreprendre cette affaire, et surtout y réussir. Il y a quelque chose de choquant dans le cas d'une femme qui repasse son amant à sa fille. C'est presque incestueux. Dans l'espèce, la scène est traitée avec tant d'art, qu'on ne protesta pas; on est à la merci de l'auteur. Voilà le vrai théâtre.

Au premier acte, nous sommes après dîner, par une belle soirée d'été, dans les jardins d'un riche hôtel de Paris, chez M. et Mme Ernstein. Le mari est un grand métallurgiste. Il a retrouvé et invité à dîner deux labadens, Freydières et Jadin; ce dernier est marié, et il a une femme assez délicieuse, étant lui-même assez commun. Le hasard fait que Mme Jadin retrouve dans l'invité Freydières un ami d'enfance. Le flirt est facile; il est dans la note de la maison, où l'on voit la patronne se faire cajoler derrière les roses. Freydières résume les souvenirs d'enfance, et commence à troubler le cœur trop vide de Claire Jadin. Un poste s'offre justement à son mari établi en province; il va venir à Paris, et Claire frissonne à l'idée de se jeter dans cette gueule de loup.

Deuxième acte. — L'appartement des Jadin établis à Paris. On apprend que Claire est devenue la maîtresse de Freydières. Cependant une jolie conversation de Madeleine, la fille de Mme Claire Jadin, avec sa grand'mère, nous fait subodorer qu'elle aime ce Freydières, devenu l'hôte assidu de céans. Son énervement et sa gaîté crispée ne nous laissent aucun doute. Quant à Freydières, il est déjà plus froid avec Claire.

Troisième acte. — Une soirée chez les Ernstein. Caquetages et drôleries d'une maison malsaine. Claire et Freydières ne sont plus aussi ardents; lui, surtout, tiédit. Une scène exquise entre Freydières et la jeune Madeleine révèle la folle passion de celle-ci et l'intérêt de celui-là. Le coup de théâtre attendu

se produit avec une logique naturelle. Madeleine entend une femme près d'elle, échanger des grivoiseries avec son paillard cavalier, et dire de Mme Jadin en montrant Freydières :

— Vous savez bien que c'est sa maîtresse.

La jeune fille s'évanouit.

Quatrième et dernier acte. — La jeune malade est restée muette et se mure derrière son terrible secret. Mme Jadin, qui adore sa fille, consulte en vain les docteurs. On ne sait ce qu'elle a. Sa mère ouvre le carnet à cadenas dans lequel sa fille note ses impressions. Elle y surprend la passion de sa fille pour l'amant de sa mère. Madeleine s'est aperçue qu'on a dérobé son livre durant son sommeil. Elle accourt pour le réclamer et proteste contre ce cambriolage de son cœur. Elle finit par avouer à sa mère le propos scandaleux qu'elle a entendu sur elle. Là, une série de belles scènes où l'auteur jongle avec les difficultés; scène entre la mère coupable et sa fille, scène entre la maîtresse et son amant, dont elle va devenir la belle-mère.

Freydières part en voyage et épousera Madeleine au retour.

Telle est l'intrigue. Elle est menée avec aisance. Quant aux caractères, ils furent incarnés avec une telle perfection par les interprètes, qu'il est inutile de séparer ceux-ci de ceux-là; ils ne font qu'un.

Trois rôles sont essentiels; la mère, la fille et l'amant : Mme Claire Jadin, Madeleine, Freydières; Mme Bartet, Mme Piérat, M. Lebargy.

Mme Bartet a joué avec art un rôle délicat et difficile, le rôle de Mme Jadin, une sorte de Mme Bovary, femme sensible d'un mari épais, qui se donne à cette passion d'arrière-saison avec toute la fougue de l'arriéré et de la nouveauté. Elle est aimante, aimable, dévouée, naïve, prise entre son amour coupable et son amour maternel : Mme Bartet a rendu toutes ces nuances avec une tendresse exquise, une douceur suave, une douleur émouvante, à tel point qu'on ne sait trop si c'est le rôle qui l'a soutenue, ou si c'est elle qui a sauvé le rôle.

Mme Piérat a confirmé, sous les traits de Madeleine, les espérances que donnaient ses débuts. Le rôle de Madeleine

n'est pas neuf. Il a été traité avec un art consommé par Dumas fils, par Pailleron; rappelez-vous l'*Age ingrat* et l'*Étincelle* et le *Monde où l'on s'ennuie* et *La Souris*, autant de souvenirs que cette jeune fille évoque; mais elle est plus moderne, plus décidée, plus pratique, plus renseignée; pourtant la scène avec M. de Jalin y est bien. Madeleine est délicieusement coquette, virginale et rusée, perverse et volontaire; Mme Piérat a remporté là un succès décisif; sa profession de foi devant sa grand'mère, sa coquetterie anxieuse devant Freydières, sa douleur après le vol avec effraction du cahier bleu de Mlle Cibot, ont mis en valeur ses solides qualités d'émotion, de vigueur et de sûreté.

M. Lebargy fut excellent sous les traits de Freydières, dont il a rendu l'amour sincère et la noblesse discrète, dans la situation fausse où la vie l'a fait trébucher.

Les autres rôles furent tous tenus avec maîtrise; principalement Étienne Jadin, le mari lourd et grondeur, par M. de Féraudy, parfait de rondeur et de vulgarité.

Style alerte, scénique, pimpant, preste, nature, avec de l'esprit qui ne sent pas le placage. Des mots drôles par poignées :

— Le soleil a des taches.

— Oh ! le sale !

A une dame mauvaise langue, qui met un compère au courant des choses :

— Je vous remercie de me faire les déshonneurs de la maison.

A propos de rien :

— Aimez-vous les poissons rouges !

— Je ne les crains pas.

Ajoutez que la romance et le duo ne perdent pas leurs droits et vous comprendrez comment l'*Autre Danger* ne fut pas le danger de l'insuccès.

Le Retour de Jérusalem (1), c'est le retour de deux amants, le français Michel et la juive Judith, qui ont fait leur voyage d'amour à Jérusalem, puis viennent s'installer dans un appartement voisin du jardin du Luxembourg. Michel,

(1) Théâtre du Gymnase : *Le Retour de Jérusalem*, pièce en 4 actes en prose, de Maurice Donnay. Première représentation, le 3 décembre 1903

marié et père de famille, a quitté sa femme et son foyer pour suivre Mme Henriette de Chouzé, qui reprend alors son nom juif de Judith.

Ils s'aiment, voyagent, s'installent, puis sont victimes des préjugés et des instincts différents de leurs deux races; Judith, lasse, n'aime plus son amant, s'ennuie, s'intéresse à ses coreligionnaires qui la courtisent, et part vers d'autres destinées. Michel reste seul.

La pièce est bien faite, à trois défauts près dans la construction.

D'abord la scène première de l'acte premier, le départ des Souchamp, est trop visiblement écrite pour permettre aux spectateurs d'arriver et de s'asseoir, de manière qu'Henriette n'entre en scène que vers 9 h. 20, quand tout le monde est là. Et je pense à ce mot juste que Donnay me disait un jour :

« Les conditions de l'homme de théâtre ont bien changé. Heureux les auteurs d'autrefois. Ils avaient cinq actes et quatre heures, de huit heures à minuit, pour expliquer leur pensée ! L'heure tardive du dîner a cette déplorable conséquence sur l'art dramatique moderne : il n'a plus que deux heures et demie à peine pour dire ce qu'il veut dire ! »

Encore s'il faut donner aux gens le temps de s'asseoir, les délais sont plus courts.

En second lieu, la scène V de l'acte III fait longueur, après la scène violente où Michel a mis à la porte Vowenberg. L'auteur en convient et l'explique lui-même avec une parfaite sagacité :

— Le théâtre a des lois exigeantes. Après la scène qui précédait, violente jusqu'à l'attaque de nerfs, le public, trop secoué, ne semblait plus s'intéresser à une détresse purement sentimentale. Cette conversation entre Lazare et Judith ne venait peut-être pas à sa place. En ce cas, c'est ma faute de ne l'avoir pas prévu.

D'ailleurs, dans la scène qui précède, entre Michel nerveux et Judith indignée, il y a aussi à certains moments quelque froideur, quelque lenteur au cours de la discussion, où les idées générales prennent trop la place de la passion.

— Oui, vous êtes plus pratiques et plus réalistes que nous... il y a chez nous des ouvriers, des paysans...

Tout cela est bien logique et sage, au moment où un mari vient de jeter dehors l'ami de sa femme.

Moins que dans *L'Affranchie*, mais avec le même procédé et presque sur le même sujet de l'indépendance féminine, il y a beaucoup de dissertations, — dialoguées au demeurant avec verve.

Dans la préface, M. Donnay fait une longue biographie de Michel; il raconte sa vie au lycée, à la caserne, dans la vie civile. Comment se servir, pour préciser le caractère d'un rôle dans une pièce, des renseignements qui nous arrivent aussi extérieurement, dans une préface, un an après la représentation? Pour nous, ils sont non avenus, tant qu'ils ne se dégagent pas du texte même, autrement, il faudrait toujours faire précéder la représentation d'une conférence complémentaire, ou d'un prologue.

On a appelé Judith hystérique. On a appelé Chimène: impudique avec moins d'apparences de raison. Mais ce ne sont encore ici que des apparences. Judith est amorale; il est logique qu'elle n'ait pas la pudeur d'attendre d'être demandée par le mâle. Elle est à cet égard plus norvégienne, plus nordiste, que juive. Elle choisit et elle s'offre, dans les deux sens : elle s'offre elle-même, et elle s'offre à elle-même le mâle de son choix; et cela à deux reprises. A l'acte premier, elle dit à Michel :

— Nos rendez-vous peuvent être désormais moins errants... ce n'est pourtant pas moi qui peux m'occuper de chercher un asile.

On ne peut plus cyniquement désirer un meeting intime.

Et à l'acte III, scène v, à Lazare Haendelssohn :

— Oh ! ne me respectez pas trop !

Mais cette sensualité est-elle particulièrement juive? Je sens bien qu'elle procède ici du désir d'indépendance, d'affranchissement. C'est du féminisme, ce n'est pas du sémitisme. D'ailleurs, à y regarder de près, tout ce camp sémite : Judith, Lazare Haendelssohn, Vowemberg et les autres, nous apparais-

sent plutôt comme des esthètes, des modernes, des néo-n'importe quoi, que comme des juifs.

Judith se coiffe d'un casque téléphonique pour ressembler à un Gustave Moreau.

Ils disent : « C'est sphyngique et guivral », et ils appellent les opinions qui ne sont pas les leurs « des raisonnements de sciapodes, de blêmies, de catoblepas », animal tellement stupide qu'il dévorait ses propres pieds.

Ils sont pour ceux — et nous en avons connu de tels qui n'étaient pas juifs — qui élargissent sans mesure le champ de leurs sensations.

Judith n'a pas le sens de la famille. Est-ce bien juif? N'est-ce pas au contraire un des caractères des juifs que le sens persistant du patriarchat, du pouvoir paternel, de la solidarité familiale?

L'auteur leur refuse, et non sans quelque raison, l'instinct artistique.

On a beaucoup ri au mot de Michel :

— Ton couturier est juif, cela se voit !

Le Danois qui s'attarde devant les cartes postales polissonnes n'est pas plus juif que tous les Allemands, Russes, Norvégiens qui viennent à Paris, comme vers la ville d'amour, fussent-ils protestants.

Ces juifs ne présentent pas des traits qui soient spécialement sémitiques. Il n'est pas question du caractère le plus connu, le plus général et le plus précis à la fois, comme aussi le plus vrai : le génie du commerce, des affaires, des questions d'argent. Et ce trait même est moins juif qu'oriental. Il serait tout également phénicien. Il tient à la configuration et à la situation géographique de l'Asie mineure. Là, ces gens ont été amenés fatalement à être les premiers navigateurs, les premiers trafiquants, les premiers exportateurs; le génie commercial est demeuré traditionnel chez les juifs. Ils savent mieux que d'autres faire et traiter le négoce. Ils y apportent une netteté et une expérience spéciales. Un israélite disait un jour :

— Nous aimons mieux traiter avec nos coreligionnaires : ils sont plus sérieux en affaires.

Les juifs du *Retour de Jérusalem* nous sont présentés comme très intelligents, cérébraux, énergiques, doués de volonté et de suite dans les idées, indifférents à la notion de patrie, car ils sont des éternels exilés, donc antimilitaristes, internationalistes, en outre arrivistes, réclamiers, pervers, mal élevés, sans goût artistique. Mais d'autres que les juifs sont aussi tout cela.

Si bien que la question juive ne paraît pas adhérente, inhérente à la pièce, et celle-ci, à part quelques conversations, serait la même, si le débat s'élevait entre un Français de moyenne intellectualité et une petite esthète ambitieuse, égoïste, avide de bonheur. Michel eût trouvé la même mentalité que celle de Judith, chez beaucoup d'autres petites femmes modernes. C'est le modernisme et le féminisme qui font la pierre d'achoppement contre laquelle ce médiocre se butte.

Non, vraiment, cette petite esthète nerveuse, névrosée, pourrait n'être pas juive, elle n'aurait rien d'invraisemblable, et elle a ses pareilles ailleurs.

Ils ont été à Jérusalem en voyage de noces? Qu'y eût-il eu de changé s'ils fussent allés à Constantinople? Quelques répliques, pas plus.

Ceci posé, de savoir maintenant de quel côté penchent les préférences de l'auteur, cela ne fait pas question. Il prétend avoir voulu être impartial. Inconsciemment, il ne l'a pas été. Le portrait qu'il fait des juifs, et celui qu'il fait des Français, ne se font pas pendant : l'un est plus noir que l'autre. S'il a cru être indifférent et sans sévérité pour les sémites, s'il a cru même les défendre au même titre que les Français, alors, il ne faut pas lui confier une cause, car il est mauvais avocat.

A aucun moment le parti juif n'a une belle scène, nous le montrant doué de noblesse et de beauté; ces qualités sont réservées au parti adverse. Du côté sémite, on ne trouve pas l'équivalent de cette admirable scène.

LURDAU

J'ai pris à partie ceux qui, dans la France, cette terre des nobles idées généreuses, veulent systématiquement retourner en arrière.

VOWENBERG, rudement.

Et vous avez eu raison de leur mettre le nez dans leurs raisonnements de sciapodes et de blémies.

MICHEL, intervenant.

Les gens dont vous parlez ne veulent pas systématiquement retourner en arrière. Ce sont des gens qui pensent en Français, voilà tout.

JUDITH

Ah ! penser en Français, on sait ce que ça veut dire : c'est limiter l'humanité à un fleuve et à une chaîne de montagnes; c'est ignorer complaisamment ce qui se passe au dehors; c'est être fier en regardant une colonne..., c'est prendre un trou et mettre de la tradition autour.

MICHEL

Évidemment ces gens-là ne se proclament pas citoyens du monde; c'est, d'ailleurs, une expression mal venue, car la cité et le monde sont deux choses opposées..... et la plupart des hommes tiennent à la terre où ils sont nés par des racines profondes.

LURDAU

Quelle erreur !

VOWENBERG

Voilà encore une expression mal venue ! Les hommes ont des pieds pour marcher; alors, qu'est-ce que ça signifie : tenir à la terre par des racines profondes?

MICHEL

Si vous aimez mieux, c'est aimer sa patrie.

VOWENBERG

Oh ! la patrie..... Voulez-vous me définir ce que c'est que la patrie? Vous allez me répondre que votre patrie, c'est la France. Ce n'est qu'une expression géographique. On vous demande une définition saine.

MICHEL, sans élever la voix, au contraire.

Je ne sais pas si ma définition vous paraîtra saine; mais il me semble que la patrie, c'est des victoires glorieuses, des défaites héroïques, de beaux exemples de sacrifices et de vertus... c'est des cathédrales, des palais, des tombeaux..., c'est des paysages que l'on a vus tout enfant et d'autres qui, plus tard, ont encadré des heures de joie ou de tristesse..., c'est des choses intimes, des souvenirs, des traditions, des coutumes..., c'est un langage qui vous paraît le plus doux, c'est une vieille chanson, un vieux proverbe plein de bon sens..., c'est une rose qui s'appelle la France, c'est une assiette peinte..., que sais-je? Mais oui, la patrie, c'est tout ça et bien d'autres choses encore.

L'ONCLE ÉMILE

Mais oui, c'est tout ça, nom de Dieu !

Voilà le plaidoyer en partie double : dites de quel côté est la chaleur, la conviction, l'enthousiasme, où va notre sympathie? A qui vont nos applaudissements? Comme aime à dire Judith : cela ne fait pas question.

A quel moment, dans la pièce, un juif a-t-il un rôle crâne tel que l'a Michel, qui n'est pourtant ni un aigle, ni un héros, devant le désagréable Vowenberg.

MICHEL

Vous oubliez, Vowenberg, que j'ai un frère qui fait précisément son métier d'être militaire.

VOWENBERG

Non, non, je ne l'oublie pas, et je répète.....

MICHEL, très calme.

Monsieur Vowenberg, vous ne répéterez rien du tout... et je vous prie de prendre la porte.....

JUDITH

Tu es fou !

VOWENBERG

C'est sérieux?

MICHEL

Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

VOWENBERG

Alors, il n'est plus permis de discuter?

MICHEL

Il est permis de discuter courtoisement..... Allons ! Vous n'avez pas entendu?

(Il s'avance vers lui.)

VOWENBERG

Ne me touchez pas !

MICHEL

Alors, allez-vous-en.

VOWENBERG

C'est plaisir de venir déjeuner chez vous, vous avez une façon de comprendre l'hospitalité !...

MICHEL

Je ne vous reproche pas les plats qu'on vous a servis, seulement, je vous reproche de mettre les pieds dedans...

De quel cœur nous applaudissons à la belle tenue de Michel !

Du côté juif, il a fallu supprimer à la représentation des cris trop sonores : « Sale juif » (III, 3), et les juifs qui sont non un peuple « mais une bande » (III, 3). Il n'y a rien eu à supprimer dans les passages les plus vifs de l'attaque contre les Français.

Le seul cri de passion convaincue est celui que jette Judith contre notre âme telle que l'ont pétrie des siècles de religion, d'Inquisition, et de rites formels :

Nos sentiments et notre sensibilité sont aussi profonds que les vôtres, crois-le bien; mais nous ne connaissons pas la sentimentalité ni la sensiblerie, ni l'acceptation de la souffrance inutile, tout ce que vous devez à une religion déprimante dont les prêtres ne sont même pas des hommes !

Une autre fois encore Judith nous dit vertement notre fait :

Le sens de la vie, ils le possèdent plus que vous autres. Ils savent ce qu'ils veulent, et ils veulent être heureux; ils sont logiques, la raison les guide; ils ne s'embourbent pas dans les ornières de la routine; ils ne nient pas le progrès, ils y croient ardemment et, comme ils ne sont pas des indifférents et des aquoibonistes, comme la plupart d'entre vous, ils vous dépassent, ils sont les premiers en tout, et c'est cela que vous ne leur pardonnez pas.

Mais c'est bien vite faire, de l'ardeur et de l'enthousiasme, l'apanage du sémitisme. Comment, d'ailleurs, concilier cette ardeur avec leur froide raison?

La logique et le patriotisme ont assuré à Donnay, presque malgré lui, la décision, le choix, la partialité inconsciente qui nous plaît dans son œuvre. Il s'est, peut-être sans le savoir, évadé de cette indécision qui le caractérise, et qui se manifeste encore ici jusque dans le vague amusant de ses indications de

mise en scène : « Tableaux des écoles impressionniste, tachiste, têtes préraphaëlistes. *Peut-être* un Gustave Moreau. »

Il est très français, et il se pose crânement devant tout ce qui ne l'est pas, et à M. Max Nordau, qui a cru se reconnaître dans le personnage du Lurdau, le critique, il répond vertement en note :

— Ah ! M. Max Nordau a beau s'être installé parmi nous, d'habiter Paris, cela ne l'a pas rendu parisien, et dans ses journaux allemands il a répondu à quelques grains de poivre, par de longs chapelets de saucisses. »

Le Français de Donnay est snob; il a beau avoir fait les barricades de 1848, il est fier des écussons et des salamandres qui décorent son château. Il manque de direction, de décision, de solidarité et d'horizon; mais il est crâne, cocardier, et il a le sens de la famille, du devoir, des scrupules.

Nous sommes pour Michel, malgré ses faiblesses. Nous l'excusons au nom de l'Amour, d'avoir quitté sa femme, et nous le plaignons comme père, car il aime ses enfants.

La juive ne nous plaît pas, ne nous séduit pas; nous n'estimons pas sa sécheresse, son insensibilité, qui lui permettra, après Michel, après de Chouzé, de continuer ses expériences avec d'autres, et de piétiner, sous son droit au bonheur et dans sa quête des jouissances de noblesse, d'amour, d'intellectualisme, ou d'autres choses encore, les hommes qu'elle attire et dont elle se lasse aussitôt.

Le sérieux du sujet a gardé ici M. Donnay contre sa fâcheuse habitude des calembours. Il n'y en a plus que quelques-uns, dont un est assez bon. Suzanne jalouse de la juive savante et perfide, que son mari présente comme « une fenêtre ouverte sur le monde israélite », réplique :

— Une petite fenêtre, un judas.

Les personnages sont un peu montmartrois par instants.

Parle-t-on des fringales d'amour, l'oncle Émile demande à Judith :

— Vous n'aimez pas les jeux de satiété?

Il dit d'un noble, dont la noblesse ne remonte pas aux croisades :

— Tout au plus aux croisements.

Andrée, que Judith n'a pas tout à fait tort d'appeler « gourgandine », aime être pelotée.

— Voyons, Andrée !

— Potelée, potelée, je voulais dire potelée.

Madame Aubier a des troubles hépatiques : « Elle voit la vie avec les yeux du foie », dit Émile. Le même appelle un artiste décadent : élève de l'école anormale.

On dira : Bon ! Émile fait le titi, c'est le clown de la pièce, le merle du drame. Mais Judith la sérieuse, la savante, ne peut se garer contre Donnay, et elle appelle son aimé Michel, un aryen : « propre aryen », et elle note qu'on appelle réflexes, les mouvements faits sans réflexion.

J'imagine que dans cent ans — on peut toujours imaginer — un professeur donnera comme matière de composition française aux épreuves du baccalauréat latin-lettres, ce sujet :

« La question Juive, dans *Le Retour de Jérusalem.* »

Alors le recteur de la Faculté, qui, selon les prévisions annoncées dans le *Retour de Jérusalem*, sera juif comme tous les hauts fonctionnaires, fera passer une note au Conseil supérieur de l'Instruction publique pour recommander à MM. les professeurs de ne plus parler du *Retour de Jérusalem* à leurs élèves. Cet ouvrage sera retiré du programme, et comme ce sont les programmes scolaires qui font l'immortalité des œuvres classiques, dans cent cinq ans, il ne sera plus question du *Retour de Jérusalem.*



La collaboration de M. Maurice Donnay et de M. Lucien Descaves, d'où est sortie *La Clairière*, s'est heureusement renouvelée pour une autre comédie de caractère politique, *Les Oiseaux de Passage* (1).

C'est un drame émouvant qui arrête un instant Vera Levanow, une nihiliste russe, bannie de son pays, dans les douceurs

(1) Théâtre Antoine : *Les Oiseaux de passage*, pièce en 4 actes en prose, par MM. M. Donnay et L. Descaves. Première représentation, le 4 mars 1904.

bourgeoises d'un amour partagé par le jeune Julien Lafarge. Mais les jeunes filles nihilistes russes sont des oiseaux de passage qui ne sont pas faites pour la vie familiale française. Le devoir, la sainte cause les rappelle, et Vera quitte Julien, qui épouse à sa place une gentille cousine.

Cette œuvre, due à la rencontre d'un psychologue d'esprit et d'un dramaturge sociologue, tient de sa double origine un grand charme de grâce et de vérité. La Russie mystérieuse et sombre des bannis politiques, des forteresses, des forçats, des supplices, des prisons d'État, y fait repoussoir au tableau apaisant d'une brave et honnête famille parisienne. Les types russes des apôtres Vera, Tatiana, Gregoriev (M. Chelles fut tout à fait remarquable dans ce rôle) s'opposent à celui d'un étudiant en médecine entre sa mère et son père, et les scènes qui réunissent ces spécimens si divers de la société et de l'humanité sont parmi les plus fortes et les plus intéressantes. Le dessin des caractères y a un relief vigoureux et net. L'esprit, la bonté, la noblesse, la gaîté, la justice y voisinent avec agrément.

L'escalade que fait un grave professeur sorbonien de physiopsychothérapie, Guillaume Soindre, pour entrer la nuit dans la chambre d'une jolie jeune veuve, Cécile de Gerberoy : tel est le sujet paradoxal de *L'Escalade* (1), où l'auteur a mis beaucoup d'habileté, d'ingéniosité, d'esprit et même de passion. Ce grave professeur étudie le remède psychique contre les désordres et les troubles de la passion. Il se fait fort de guérir les amoureux et de les rendre aussi insensibles que Diane Phébé ou Hippolyte. « Attends un peu ! » se dit la jolie veuve, dont le frère est un ami du savant. Un bouclier contre la passion ! Une forteresse contre les charmes féminins ! Une garantie des cœurs contre l'amour ! une assurance contre les accidents de l'âme ! Elle veut se rendre compte. Le savant veut lui expliquer. Et comme des gens qui jouent avec un revolver et se tuent en le démontant, ils tombent tous deux sous la griffe de l'amour qu'ils venaient scientifiquement observer.

(1) Théâtre de la Renaissance : *L'Escalade*, comédie en 4 actes et 5 tableaux, par M. Maurice Donnay. Première représentation, le 5 novembre 1904.

Galanterie, coquetterie tout y est. L'amour se rit avec esprit de cet étonnant psychologue, jusqu'à le faire grimper sur une échelle par jalousie : c'est le comble. Et c'est si joliment mené que rien ne paraît plus vraisemblable. L'étude du sentiment né entre ces deux êtres si lointains, le professeur et la mondaine, est piquante, perspicace et habile, et il n'étonne pas qu'ils se marient à la fin. C'est une œuvre de maître, et l'auteur a sur son professeur cette supériorité, qu'il connaît aussi bien que lui les détours du cœur, mais il n'a pas la prétention de guérir l'amour.

M. Guitry, Mme Brandès apportèrent à l'œuvre l'appoint d'une remarquable interprétation.

Labiche a fait une comédie avec *La Poudre aux yeux*. Maurice Donnay en a fait, dans *Paraître* (1), de la poudre pour arme à feu, pour le revolver qui abat un beau-père trop riche, courtisé par sa belle-sœur trop pauvre, que son mari prétend garder. Il y a ici une abondance touffue de fine observation et de remarques piquantes. M. Bouif, incarné par de Féraudy, y dit des choses vraies :

— Il faut vivre.

— Oh ! vivre, ce n'est pas le mot, réplique M. Bouif, dis plutôt qu'il faut représenter, paraître, faire plus qu'on ne peut, éclabousser le voisin. A ce point de vue du paraître, les plus récentes époques de corruption deviennent presque idylliques, si on les compare à la nôtre. Il suffit de faire parler là-dessus nos grand'mères. Cela tient peut-être à ce que, dans une démocratie les mœurs de Cour se vulgarisent. Et puis, à l'heure actuelle les mondes sont singulièrement mêlés. Chacun veut s'échapper de son milieu... on fréquente des gens plus riches que soi... On dîne chez eux. Alors on est obligé de rendre ces dîners, et c'est bien l'expression juste, car il ne s'agit plus, aujourd'hui, de réunir quelques amis autour de sa table et de passer ensemble des heures cordiales; mais il faut rendre les six services, la vaisselle plate, les fleurs électriques... il faut même rendre les convives : l'académicien et l'Américaine.

Mmes Cerny, Piérat et M. Grand ont été applaudis.

Enfin au Vaudeville fut jouée *La Patronne* (2), spirituelle

(1) Comédie-Française : *Paraître*, pièce en 4 actes et 5 tableaux en prose, par M. Maurice Donnay. Première représentation, le 2 avril 1906.

(2) Théâtre du Vaudeville : *La Patronne*, comédie en 5 actes en prose, par M. Maurice

et mordante satire, comédie humaine et sincère, forte et vibrante, dans un ton qui va du rire aux larmes.

C'est la lutte d'une femme en seconde jeunesse contre un retour offensif de l'amour.

Les Sandral sont riches et vivent dans un milieu de morale facile. Mme Sandral se sent intéressée plus que de raison à l'amant d'une de ses amies, Adrienne. Elle le défend après une indélicatesse qu'il a commise, et il n'est pas de plus jolie scène que celle où l'amour de Nelly Sandral s'échappe malgré elle devant son mari. Il y a là une charmante peinture de l'affection timide, de la mesure dans la sensibilité : ce fut un rôle exquis pour Mme Jeanne Granier.

Tel est le lot décennal de M. Maurice Donnay : c'est un bel ensemble. L'Académie française l'a aussi pensé, et l'en a récompensé en l'appelant à elle.

***

MM. Robert de Flers et G. A. de Caillavet sont, eux aussi, au premier rang des auteurs heureux. Si nos calculs ne nous trompent, ils ont en ces dix ans fait jouer dix-huit comédies, soit une cinquantaine d'actes, dont *Les Travaux d'Hercule, M. de La Palisse, Chonchette, Pâris ou le bon juge, Fortunio.*

Le Cœur a des raisons (1) est un acte gai, piquant et fin qui nous fait agréablement comprendre pourquoi entre le malin, mais infidèle messager d'amour Lucien, et le timide Jacques, Françoise préfère ce dernier. *Le Sire de Vergy* (2) est un amusant livret pour la musique de M. Claude Terrasse; *Les Sentiers de la vertu* (3) sont ceux par lesquels Mme Chevrière vou-

DONNAY. Première représentation, le 6 novembre 1908. — Autres œuvres : *Phryné, Ailleurs, Lysistrata, Pension de Famille, Amants, La Douloureuse, L'Affranchie, Georgette Lemeunier, Le Torrent.*

(1) Théâtre de la Renaissance : *Le Cœur a des raisons*, comédie en un acte, par MM. R. DE FLERS et G.-A. DE CAILLAVET. Première représentation, le 13 mai 1902.

(2) Théâtre des Variétés : *Le Sire de Vergy*, opéra-bouffe en trois actes, par MM. R. ED FLERS et G. A. DE CAILLAVET. Première représentation, le 16 avril 1903.

(3) Théâtre des Nouveautés : *Les Sentiers de la Vertu*, comédie en 3 actes en prose, par MM. R. DE FLERS et G.-A. DE CAILLAVET. Première représentation, le 6 novembre 1903.

drait guider tout un monde de flirts et d'amoureux, et au bout desquels elle trébuche elle-même, après des péripéties plaisantes, semées de mots d'esprit. M[mes] Lender, Carlix et Blanche Denège ont mis là leur grâce et leur talent.

MM. de Caillavet, de Flers et Ibels Jeoffrin se sont associés pour écrire *La Montansier* (1), comédie historique qui évoque le théâtre Montansier de la rue de Beaujolais, le camp de Jemmapes, le théâtre au camp. C'est une agréable estampe de jadis, qui fut animée par Constant Coquelin et M[me] Réjane.

L'Ange du foyer (2) est un ouvrage aimable, sans forte intrigue, mais où les scènes se succèdent, mouvantes, pétillantes et gaies, autour de Sigismond des Oublies, qui veille sur le foyer de Jacques Chardin et de M[me] Marie-Anne Chardin, dont il est l'amant. Il amène M[lle] Chouquette Bouvreuil, qui doit chanter à une prochaine soirée. La scène est agréable entre la petite actrice au cœur ingénu, et M[me] Marianne Chardin, une élégante parisienne, très avertie.

— Je vous assure que ma vie à moi n'est pas drôle, dit Chouquette.

— Pourtant, vous devez avoir des moments agréables?

— Mais non, madame, je n'ai jamais aimé.

— Comment? fait Marianne étonnée.

— Évidemment, avec l'éducation que j'ai reçue... ma mère m'a toujours répété : « Quand l'amour est une carrière, il doit cesser d'être un sentiment. » Si bien que je ne sais pas ce qu'il faut faire pour plaire aux hommes... aux hommes qui me plaisent. Enfin, je suis cocotte, mais pas coquette.

— Eh bien ! moi, je suis coquette, et pas cocotte !

Et comme M[me] Chardin lui a enseigné la manière de prendre les hommes, la petite Chouquette est au comble de l'admiration : « Il n'y a qu'une femme honnête pour en savoir si long ! »

Elle profite, d'ailleurs, de la leçon : c'est sur Jacques Chardin qu'elle s'exerce. Jacques s'éprend vite de la petite chanteuse, et

(1) Théâtre de la Gaîté : *La Montansier*, pièce en 4 actes dont un prologue, par MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Ibels-Jeoffrin. Première représentation, le 6 novembre 1903.

(2) Théâtre des Nouveautés . *L'Ange du foyer*, pièce en 3 actes, par MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers. Première représentation, le 19 mars 1905.

la voilà elle-même vraiment amoureuse, inscrivant son bonheur au dos de la photographie qu'elle porte à Jacques en la garçonnière qu'a dû, contraint et forcé, lui prêter son ami Sigismond. Mais Sigismond redemande sa chambre à l'improviste, car il a obtenu de Marianne le rendez-vous attendu depuis si longtemps. Il obtiendrait même davantage, si Marianne ne trouvait sur la table la photographie qui lui révèle l'infidélité de son mari. Le divorce est dans l'air. Il n'aboutira point. Jacques n'aime-t-il pas toujours sa femme? Chouquette le sait bien, et comme c'est, après tout, une brave petite personne, elle entreprend de réconcilier charitablement les deux époux. Elle est charmante, cette nouvelle scène entre les deux femmes, la contre-partie de celle du premier acte. C'est le tour de la malicieuse cocotte, elle instruit la mondaine :

« C'est tout de même un peu votre faute si tout ce qui est arrivé est arrivé. Vous n'avez peut-être pas assez retenu votre mari auprès de vous. Vous ne lui avez peut-être pas fait la vie qu'il fallait lui faire, les plats et les coquetteries qu'il aurait aimés... Vous n'avez peut-être pas su vous occuper de lui... C'est drôle, toutes les dames mariées sont comme ça. Elles s'imaginent qu'il n'y a pas besoin de faire des frais pour garder un homme. Faut se donner du mal. Nous, on s'en donne. Voyez-vous, vous autres, les honnêtes femmes, vous n'êtes pas sérieuses. — Mais enfin, j'aime... c'est-à-dire j'aimais beaucoup mon mari. — Oui, mais il y a la manière... Vous l'aimiez beaucoup, mais peut-être pas bien. Ainsi, lui avez-vous jamais fait des scènes injustes, à propos de rien?... L'avez-vous rendu jaloux? Avez-vous été exigeante, capricieuse, intolérable?

— Mais non.

— Alors, vous ne l'avez jamais rendu malheureux?

— Jamais.

— Et vous voulez qu'il vous aime... Oh ! voyons, madame... »

La leçon porte ses fruits. Marianne se réconciliera avec son mari, et sachant désormais les choses nécessaires pour rester une femme honnête, elle ne permettra plus à « l'ange du foyer » de s'occuper de son bonheur.

Mmes Marcelle Lender et Suzanne Carlix, MM. Noblet et Torin ont été fort goûtés dans cette œuvre délicate.

Une autre fine comédie est *La Chance du mari* (1), où sont notées avec une spirituelle perspicacité les plus fugitives nuances du cœur de Suzanne d'Esteuil.

Miquette et sa mère (2) est un vaudeville un peu laborieux dans son plan, mais agréable par la verve et la finesse des scènes et des réparties. Un gentilhomme sexagénaire, Marquis de la Tour Mirande, tente de prendre pour maîtresse la fille d'une marchande de tabac, afin que son fils Urbain ne l'épouse pas. La galanterie sera le rempart contre la mésalliance. Mauvais rempart : le comte Urbain de la Tour Mirande épouse tout de même Miquette, et sa mère, Mme Grandier, épouse le marquis. Cette invasion de tabatières dans la noblesse marque assez la fantaisie du sujet.

Mais les types et les scènes sont indiqués avec art et agrément : le marquis, vieux beau, sentimental; Miquette, petite provinciale ambitieuse qui apporte au théâtre l'invraisemblance d'une gloire farouche et vertueuse; et surtout Monchablon, un comédien qui arrange *Le Cid* de Corneille, et offre l'exemple unique d'un pauvre acteur de province qui réussit. Une scène excellente réunit au premier acte quelques types de Château-Thierry dans la boutique de Mme Grandier, marchande de tabac, et offre le régal toujours amusant des potins de petite ville. La scène entre la mère et sa fille au premier acte est d'un sentiment attendri et délicat, et aussi le duo d'amour entre Miquette et le jeune comte Urbain. Ils se rappellent leur première rencontre, ils étaient accoudés de chaque côté du passage à niveau. « Une locomotive, un tender, un fourgon, des wagons, que de choses furent entre nous dès le premier instant ! »

Des mots sont drôles. Le marquis enlève Miquette; celle-ci veut emmener sa mère, et le marquis y consent :

(1) Théâtre du Gymnase : *La Chance du mari*, comédie en un acte en prose, par MM. G.-A. de Caillavet et de Flers. Première représentation, le 16 mai 1906.

(2) Théâtre des Variétés : *Miquette et sa mère*, comédie en 3 actes, par MM. R. de Flers et G.-A. de Caillavet. Première représentation, le 2 novembre 1906.

— Dans votre nouvel état, si vous n'aviez pas de mère, il faudrait en louer une.

Un valet se plaint de la déchéance des maîtres :

— Il n'y a plus de gens nés ! On ne naît plus.

Monchablon regarde les portraits de famille au château de La Tour Mirande :

— Quelles sont ces natures mortes?

Et il appelle des valeurs douteuses « des valeurs de grand chemin. »

Le clubman Lahirel a son chapeau de travers, « c'est même la seule chose qu'il ait mise de côté ». Beaucoup d'esprit, de gaîté, un peu d'observation, un peu trop de folie.

C'est aussi une comédie délicieuse que *L'Amour veille* (1), pleine de marivaudages galants et élégants. Trois actes pétillants d'esprit, de répliques vives et bien en place. Intrigue légère, broderie charmante.

Jacqueline, trompée par son mari, André, veut lui rendre la pareille. Il est vrai que le partenaire choisi, Ernest, n'est pas très reluisant. C'est un pauvre brave garçon qui n'a jamais connu que l'ombre de l'amour, et à qui rien n'a jamais réussi dans la vie. Devant lui et au bord du fossé, Jacqueline recule, et revient à son mari repentant qui dit ce joli mot : « Les femmes ne se doutent pas combien le chagrin que nous leur faisons nous les fait aimer davantage. »

MM. Coquelin cadet, Georges Berr, Grand et Mlle Leconte ont supérieurement interprété cette œuvre toute de grâce.

Il y a dans l'*Éventail* (2) beaucoup d'esprit, de verve, des mots, des réparties, avec ce genre de gaîté sympathique qui est la bonne. J'en citerai un exemple typique entre dix. Une amie décide un mari à renoncer à sa maîtresse et à revenir à sa femme qu'il aime toujours. Elle lui fait écrire une lettre d'adieu, elle dicte :

GRISELLE — « Je vous adresse donc ». Voyons, adresse, vous mettez deux *a*.

(1) Comédie-Française : *L'Amour veille*, comédie en quatre actes en prose, par MM. G.-A. DE CAILLAVET et R. DE FLERS. Première représentation, le 1er octobre 1907.

(2) Théâtre du Gymnase : *L'Éventail*, comédie en quatre actes en prose, par MM. Robert DE FLERS et G.-A. DE CAILLAVET. Première représentation, le 29 octobre 1907.

JACQUES. — Oh ! je suis si content ! (III, 5).

En soi, c'est benêt; mais à sa place, c'est d'un effet charmant, ce mari joyeux de rentrer dans le devoir et dont la satisfaction se traduit par des fautes d'orthographe. Ce détail qui paraît naïf est touchant, comme beaucoup de choses qui passent pour bêtes. Semez le dialogue de ces mots gentils, et vous comprenez l'émoi léger, à fleur d'âme, qui caresse la sensibilité des spectateurs dans les pièces de MM. de Flers et de Caillavet.

C'est par les mots, les répliques, l'amabilité de l'esprit qu'ils sont supérieurs. Les sujets n'ont pas d'originalité et ils n'en ont pas besoin. Ce ne sont pas des sujets, ce sont des prétextes.

Dans *L'Éventail*, une jeune femme adore son mari, qui lui est soufflé par une amie. Elle s'en aperçoit, souffre et pardonne grâce à l'intervention d'un personnage des plus conventionnels, une sorte de fée terrestre, idéalement belle, parfaite en tous sens, intelligente, maligne, perspicace, très forte, insensible, bonne, et finalement amoureuse, Giselle. Rien n'est plus fantaisiste et rien n'est plus charmant que le rôle de cette déesse ex-machina, à qui d'ailleurs, les auteurs ont galamment ménagé une entrée en scène digne de l'interprète qui a tenu le rôle. Elle paraît et tout s'arrange : le mari courait, elle le ramène ; une jeune fille aime un jeune homme : elle fait le mariage; la jeune femme est soupçonnée : elle la justifie; c'est la corneille qui abat des diamants. Elle est adorée par un bougon d'amoureux, dont elle a gâché la vie et le caractère. Elle lui cède et l'épouse. Et tout cela se fait de façon si aimable que nous ne marchandons pas notre plaisir et nous ne discutons pas. — Nous disons aux auteurs : allez ! tout cela ne tiendrait pas debout si on le pressait, mais nous manierons ce frêle objet d'art comme on manie un vase fragile, en le touchant à peine. C'est du Legouvé plus piquant, du Meilhac moins relevé, et c'est exquis.

Voici maintenant *Le Roi* (1), une des plus brillantes de leurs comédies, où les aventures du roi Jean IV de Serdagne ont

(1) Théâtre des Variétés : *Le Roi*, comédie en 4 actes en prose, par MM. G.-A. DE CAILLAVET, R. DE FLERS et Emm. ARÈNE. Première représentation, le 24 avril 1908.

inspiré à la fois toute la fantaisie spirituelle de MM. de Flers et de Caillavet et la fine satire politique d'Emmanuel Arène.

Dans *L'Ane de Buridan* (1), la « morale » est que l'amour guide et fixe l'indécision. On y voit comment Georges Boullains est mené par la délicieuse Micheline et amené au mariage.

Enfin *Le Bois sacré* (2), donné en 1910, est une réjouissante fantaisie qui s'enroule autour du problème de la décoration des femmes.

L'intrigue y est menue, le détail y est piquant, et les mots fusent de partout.

— Pas trop effrayant votre mari?

— Mais non. Seulement je vous préviens, il est tantôt aigre, tantôt fade; on dirait une salade qu'on n'a pas remuée.

Les couplets sur la Légion d'honneur sont réussis, y compris le mot drôle du mari de la décorée :

— Je ne peux pas me faire à la pensée de coucher avec un chevalier de la Légion d'honneur !

Les types sont amusants : le mari bon enfant, la femme de lettres aux ambitions cachées, la femme de feu, et surtout une sorte de russe rastaquouère dont le rôle tient peu à l'action, mais qui a des scènes désopilantes. L'intrigue est corsée par des divertissements peu littéraires, mais qui réjouissent l'âme, une pantomime, un petit ballet : tous les goûts sont satisfaits.

***

M. Abel Hermant a fait représenter en dix ans huit pièces nouvelles, dont aucune ne peut être indifférente. *L'Empreinte* (3) expose une théorie qui prête à réflexion. La femme est imprégnée par le premier mari, et elle ne pourra pas se dépren-

(1) Théâtre du Gymnase : *L'Ane de Buridan*, comédie en 3 actes en prose, par MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers. Première représentation, le 19 février 1909.

(2) Théâtre des Variétés : *Le Bois Sacré*, comédie en 3 actes en prose, par MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers. Première représentation, le 22 mars 1910.

(3) Théâtre Antoine *L'Empreinte*, comédie en 3 actes en prose, par M. Abel Hermant. Première représentation, le 2 mars 1900.

dre de cette empreinte. Aussi Marceline a beau se remarier, prendre un amant, elle a toujours Jacques, le premier de tous, dans le sang, et c'est lui qui est responsable des orages de sa vie.

Mlle Mellot et M. Dumény tenaient les deux rôles principaux.

Sylvie ou la Curieuse d'amour (1), est un badinage galant, croustillant, habilement combiné par l'auteur des romans *Les Confidences d'une aïeule* et *Emmeline*. Mme Réjane a tiré du rôle de Sylvie, tout le parti qu'il offrait à son tempérament.

L'Archiduc Paul (2), comme *La Carrière*, offre le spectacle des frasques d'un prince présomptif qui préfère la vie parisienne à la royauté illyrienne. Nous le suivons sans ennui à Nice et au Nouveau Cirque. « M. Abel Hermant voisina les cours. Il entrevit des souverains et des diplomates. Et tout de suite, son intérêt fut éveillé. Ils lui représentaient ce que, sans doute, il goûta le mieux : un secret difficile à pénétrer derrière une façade majestueuse et inviolable. Il apprécia en connaisseur les mille petites règles de l'étiquette, et les nota, sans en oublier une, avec le plus singulier mélange de respect et d'irrévérence. Et il créa des types. Inventés ou observés? Voilà ce qu'il n'est point aisé de reconnaître, car sa malice multiplia les confusions; brusquement il nous révéla de la fantaisie, une fantaisie sérieuse et parodiant la vérité de si près, qu'elle en est indiscernable; ses personnages sont à deux pas de l'Histoire et à deux pas de l'Opérette. » (André Picard).

Les principaux rôles ont été tenus par M. P. Huguenet, Galipaux et Mlle Juliette Darcourt.

L'Esbroufe (3) conte les laides histoires du journaliste homme d'affaires Belgrand, de sa complice, une allemande, de son associé Jobelon, de la lutte contre Lambercier: trop de boue ! Tous ces gens se volent, se trompent, se détroussent, se retroussent, se vendent, s'achètent : c'est une pièce de

(1) Théâtre du Vaudeville : *Sylvie ou la Curieuse d'amour*, pièce en 4 actes en prose, par M. Abel HERMANT. Première représentation, le 26 novembre 1900.

(2) Théâtre du Gymnase : *L'Archiduc Paul*, comédie en 3 actes et 4 tableaux, par M. A. HERMANT. Première représentation, le 25 mars 1902.

(3) Théâtre du Vaudeville : *L'Esbroufe*, comédie en 4 actes en prose, par M. Abel HERMANT. Première représentation, le 31 mars 1904.

Bondy, avec beaucoup d'observation et de notules drôles, comme dans la scène où l'arrestation est faite par un commissaire de police habitué de la table et de la maison. Cela s'est vu.

Dans *La Belle Mme Héber* (1), œuvre complexe et un peu diffuse, s'agitent des êtres peu intéressants : un mari complaisant qui profite des liaisons de sa femme; un amant qui triche; une femme du monde qui vole; une autre qui doit son surnom de l'appareilleuse à ses complaisances pour faciliter les rapprochements. L'immoralité de la pièce est mise en lumière par l'un des personnages, Théophile Marchal :

> L'amour, le même depuis le commencement des siècles, est également le même dans toutes les classes de la société. Il se réduit à un homme et à une femme qui se cherchent, se trouvent et s'unissent. Harem et haras! Là-dessus est fondé le monde. Aussi y aura-t-il toujours des amants de cœur et des filles, des mâles et des femelles. L'être humain, pareil à celui d'autrefois, est toujours possédé des mêmes vices et des mêmes passions, déchaînés avec la même force. Regardez-vous, regardez autour de vous. Voyez Nicole Héber : la belle Mme Héber, la Femme fatale, n'est-elle pas le plus bel exemple de coquette et de fille que l'on puisse rencontrer? Un homme ne s'est-il pas ruiné pour elle, un autre ne s'est-il pas tué, un troisième encore, le comte de Crissé, ne vient-il pas pour elle encore, de tricher au jeu, provoquant au cercle un abominable scandale? N'est-il pas lui, Crissé, la personnification absolue de l'ami de cœur, « l'apache » prêt à jouer du poing et du couteau? Ne lui obéit-elle pas, elle, soumise, dominée, maîtrisée, malgré l'apparente lassitude qu'elle éprouve de cette liaison?

Et l'on suit le roman lamentable de la belle Nicole, qui connaît un instant l'amour auprès de Claude Orcemont, pour retomber ensuite dans sa fange entre son ancien amant et son indigne mari.

Les Jacobines (2), comédie dirigée contre le divorce qui ouvre trop aisément les tenailles du mariage, offre une galerie de types fort bien venus : un général russe et ivrogne, un bohème amoral, un sénateur drôlement crayonné, un reporter mondain.

(1) Théâtre du Vaudeville : *La Belle Mme Héber*, comédie en 4 actes en prose, par M. Abel Hermant. Première représentation, le 15 septembre 1905.

(2) Théâtre du Vaudeville : *Les Jacobines*, comédie en 4 actes en prose, par M. Abel Hermant. Première représentation, le 22 février 1907.

Monsieur de Courpière (1) fit accepter du public, un rôle ignoble de jeune aventurier qui eût paru plus banal au XVIIIe siècle, ou même avant, en un temps où il était admis qu'une femme peut offrir à son amant son cheval et son armure. Mais comme à présent, on reçoit plus de notes de son boulanger que de son armurier, les générosités qui entourent Courpière ont un caractère moins noble. Au reste, il apporte dans son immoralité tant d'allure, de crânerie, de séduction, qu'on oublie son indignité, et qu'on subit son charme comme tous ceux et toutes celles qui l'entourent; où le paradoxe est un peu fort, c'est quand le personnage aimable et vicieux ne rencontre que des admirateurs, des adoratrices et des dupes. Il est trop uniformément conquérant. Il manque à la pièce un raisonneur, un Clitandre qui lui eût de temps en temps dit son fait, et eût été l'interprète de la vindicte publique, un instant endormie par l'habileté de l'auteur.

Il ne faut chercher dans *Trains de luxe* (2) qu'une satire; mais c'est une spirituelle satire, finement observée, des nobles étrangers installés provisoirement à Paris. Le type de la volcanique infante Elvire est amusant, et deux fois amusant, quand il est animé, comme il le fut, par Mme Réjane.



M. Paul Hervieu a continué avec sa régulière et puissante maîtrise, la série de ses fortes productions marquées au coin de la pensée profonde, de la réflexion et de la raison.

Après les *Tenailles*, où le raisonnement est d'une logique si pressante et d'une rigueur si serrée, Paul Hervieu donna, le 17 avril 1901, au théâtre du Vaudeville, *La Course du Flambeau* (3), belle et émouvante allégorie qui évoque de façon con-

(1) Théâtre de l'Athénée : *Monsieur de Courpière*, comédie en 4 actes en prose, par M. Abel HERMANT. Première représentation, le 7 novembre 1907.

(2) Théâtre Réjane : *Trains de luxe*, comédie en 4 actes en prose, par M. Abel HERMANT. Première représentation, le 16 février 1909.

(3) Théâtre du Vaudeville : *La Course du Flambeau*, pièce en 4 actes en prose, par M. Paul HERVIEU. Première représentation, le 17 avril 1901.

crète et saisissante, dans leur marche inéluctable, les générations successives : *et quasi cursores*... Chaque âge, comme il reçoit le flambeau de la vie, reçoit aussi celui du bonheur, sans se soucier d'en attiser la flamme pour ceux qui viendront. Les parents aiment leurs enfants, mais la réciproque n'est pas forcément vraie, et il faut que la Bible ordonne le respect des ancêtres.

Dans le beau drame de M. Hervieu, trois générations sont en scène.

L'aïeule, M[me] Fontenais, qui est riche.

Sa fille, Sabine Revel (M[me] Réjane a fait dans ce rôle un éclatant début dans l'emploi des mères), veuve, s'est sacrifiée à son enfant, et a refusé la main d'un riche américain, Stangy; elle ne s'est pas remariée.

La petite-fille, Marie-Jeanne, fille de Sabine : elle aime Didier, un industriel intelligent, mais qui va faire faillite.

Sabine consent au mariage : il faut 300.000 francs. La grand'mère, M[me] Fontenais, les a. Sa fille les lui demande : elle les refuse, ayant juré à son défunt époux de ne jamais entamer l'héritage de son enfant.

Sabine écrit à Stangy pour solliciter des fonds : pas de réponse.

Didier est déclaré en faillite.

Sa femme Marie-Jeanne, épuisée par tant d'émotions, tombe dans un état grave de faiblesse. On lui ordonne la Suisse. Or, il ne faudra pas emmener la grand'mère, M[me] Fontenais, dont le cœur trop faible ne supporterait pas le séjour de la montagne.

Celle-ci refuse de se séparer de sa fille Sabine; que doit faire cette dernière?

Elle est fille, et elle est mère.

Comme fille, si elle reste près de sa mère, elle prive son enfant d'un séjour en Suisse, elle la tue.

Si elle emmène sa mère en Suisse pour rester près de son enfant, elle tue sa mère.

Voilà le cas : il est d'une émotion tragique et poignante.

C'est la vieille mère qui fait les frais du dénouement. Elle

aimait bien sa fille : et c'est ce qui l'a tuée. Elle meurt en Suisse. Marie-Jeanne recouvre la santé et Didier trouve de l'argent, grâce au retour de Stangy; mais celui-ci n'épouse pas Sabine, parce qu'il est marié. Triste famille, victime de la fatalité, et innocente de son malheur. On pense aux *Corbeaux* de Becque devant ce flambeau fumeux.

Point de lendemain (1), est une comédie écrite d'après Vivant Denon, qui dédia ce conte, en 1777, à Marie-Antoinette. M. Paul Hervieu a réalisé une habile et délicate adaptation d'un sujet leste, où un troisième larron trompe pour une nuit sans lendemain, le mari et l'amant.

Cette légère fantaisie fut d'abord jouée dans un cercle, puis dans un salon, enfin à l'Odéon.

C'est le Théâtre-Français qui eut la primeur de la pièce suivante, le 5 novembre 1901.

L'Énigme (2) est de savoir qui est coupable, de Léonore ou de Giselle. Elles habitent avec leurs maris, deux cousins, MM. de Gourgiran, un vieux castel du XVe siècle. Les chambres sont situées de façon qu'on ne peut déterminer si une porte ouverte la nuit, le fut pour aller chez l'une ou chez l'autre. Un homme a été vu : d'où sortait-il? Jusqu'au dénouement, on ignore laquelle des deux femmes est la coupable, tant elles se défendent toutes deux avec sincérité. Les maris mènent l'enquête avec une ingéniosité farouche de juges d'instruction. Le coupable est surpris; c'est l'invité Vivarce. Mais, qui est la coupable? Il ne le dira pas, et il se tue en emportant son secret. Au coup de feu qui l'abat, sa maîtresse se trahit par un cri de douleur. Et l'amour qui commença par les baisers et les caresses finit dans le sang et les larmes. Un parent, le marquis de Neste, représente, avec une pointe aimable d'émotion, les droits de la bonté en face des brutales rigueurs de Gérard, le Nemrod justicier.

Ce sujet mélodramatique a été exposé avec une force rude

(1) Théâtre national de l'Odéon *Point de lendemain*, comédie en 2 actes en prose, par M. Paul HERVIEU. Première représentation, le 22 octobre 1901.

(2) Comédie française : *L'Énigme*, pièce en 2 actes en prose, par M. Paul HERVIEU. Première représentation, le 5 novembre 1901.

dans une forme nerveuse et impressionnante. Mmes Bartet et Brandès, MM. Silvain, Le Bargy, Paul Mounet, Henri Mayer ont donné le ton sauvage qui convient à ce drame où ce qui manque le plus est le naturel : il y a trop de répliques dans lesquelles l'acteur semble complaisamment parler pour l'édification des spectateurs, plus que pour son interlocuteur.

Dans un genre tout différent, auquel M. Hervieu n'est pas revenu depuis, il donna au Théâtre Sarah-Bernhardt, en décembre 1902, *Théroigne de Méricourt* (1), drame historique.

Ce serait une erreur de juger ce drame selon les lois de l'ordinaire esthétique théâtrale, en exigeant de l'intrigue qu'elle ait la coupe, le progrès et la marche d'un drame régulier. C'est une belle page du passé, une évocation d'une époque, un drame historique, où l'histoire a le pas sur la dramaturgie.

Le premier acte nous transporte à Vienne, en 1791, en pleine Révolution française, vue de l'étranger. Les émigrés s'arment et s'allient. L'empereur Léopold-Joseph II se prépare à secourir son beau-frère Louis XVI, et à sauver sa sœur Marie-Antoinette. Nous sommes dans le cabinet du ministre, prince de Kaunitz, tout orné de superbes boiseries et de tapisseries d'un goût lourd, à l'autrichienne. François Suleau, journaliste royaliste parisien, vient se faire payer ses services et charger de ses rapports une femme prisonnière qui est détenue au palais pour être interrogée par l'empereur. C'est Théroigne de Méricourt. Celle-ci est mise en présence de l'empereur, devant qui elle proteste contre les infamies imprimées contre elle par ce Suleau, qui n'est pas seulement un adversaire politique, mais un amateur évincé. L'empereur procède à l'interrogatoire; il veut savoir si Théroigne a réellement mené la marche des femmes sur Versailles. Elle s'en défend, et ici une belle scène, d'un lyrisme chaud et vibrant. L'empereur rend la liberté à Théroigne à la condition qu'elle répète aux Parisiens que s'ils bronchent, le Prussien et l'Autrichien se chargeront de les mater.

(1) Théâtre Sarah-Bernhardt : *Théroigne de Méricourt*, pièce en 6 actes en prose, par M. Paul Hervieu. Première représentation, le 23 décembre 1902.

— Il suffirait que je dise cela, répond Théroigne, indignée, pour que tout le pays se soulève dans un vaste mouvement de colère et de patriotisme.

— Allez le leur dire tout de même, ordonne l'empereur.

Second acte. — Un salon aux Tuileries, le soir du 9 août 1792. Les dames et les seigneurs, assemblés et inquiets, sont aux écoutes. Au loin, des rumeurs, des chants, des cris, le tocsin. Mme Campan meurt de peur. La reine Marie-Antoinette et sa sœur Mme Élisabeth s'inquètent, discutent les moyens de défense et de résistance contre l'invasion populaire. Tout ce monde apeuré rappelle les péripéties de l'envahissement des Tuileries par la foule, le 20 juin précédent. Ce tableau d'angoisse et d'attente est saisissant, bien réglé, bien conduit, il donne le frisson de la réalité. On apprend que Théroigne symbolise la déesse de la Révolution, qu'elle a figuré à ce titre dans la grande fête organisée par David. Cependant le maire de Paris, Pétion, est incertain du pouvoir auquel il doit obéir, roi ou peuple. On sent ce palais habité par la peur, la haine, la trahison. A tout moment des clameurs donnent l'alarme. Entre le roi Louis XVI, goutteux, gâteux, lourd, somnolent. Un côté de sa perruque est aplati. Il vient de tranquillement dormir. Il se désintéresse. Il n'a ni volonté, ni plan, ni décision. En un pareil moment, il n'y a plus ni étiquette, ni prestige, ni rien. Le roi, résigné et veule, attend la mort, et souscrit à tous les conseils, en disant : « Moi, je ne me mêle plus de rien. » C'est bien le moment. On pense, en voyant ce lamentable personnage, à son carnet privé, qui portait, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, ce simple mot :

— Aujourd'hui *rien*. Pas chassé.

Le rideau tombe sur le vacarme des apprêts de l'attaque et de la résistance.

Troisième acte. — Chez Théroigne, rue de Tournon, le soir du 9 août 1792. Ce tableau est synchronique au précédent. Pendant que Louis XVI attendait sa fin, les conjurés réunis chez Théroigne : Pétion, Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, Barbaroux, Collot d'Herbois, etc., signent le pacte avec la mort et avec la Liberté. Arrive Sieyès, celui qu'on a appelé la

Taupe de la Révolution, dont la prudence ne se compromet jamais, et qui borna son rôle durant cette époque troublée « à vivre ». Théroigne l'enrôle à son corps défendant parmi les conjurés. Et il a un joli mot :

— J'aurais mieux fait de ne pas venir. M'en aller, c'est la rupture. S'en aller ou ne pas venir, ce n'est pas la même chose.

Et cet autre :

— Ils font de la politique avec des griffes; il faut la faire avec des doigts.

Il caractérise bien joliment, dans une série de portraits, les principaux acteurs de la Révolution : c'est une pittoresque galerie.

Tout le monde étant sorti, arrivent Romme et Fabre d'Églantine. Ici un couplet poétique de Théroigne sur le calendrier révolutionnaire : c'est une page d'anthologie. Et cependant gronde le « Ça ira », hurlé par le bataillon des Gobelins.

Alors se présente un garde, qui vient demander Pétion de la part du roi. Ce garde, c'est Suleau, à qui Théroigne lance une vigoureuse apostrophe, fort applaudie, sur la presse calomnieuse. Il se jette sur elle, la baillonne, et saisit dans son corsage la liste des conjurés pour la remettre au roi et les perdre tous.

Quatrième acte. — La terrasse des Feuillants, le matin du 10 août 1792. C'est le lendemain matin, Suleau n'a pas pu rentrer aux Tuileries. Il a été arrêté par le peuple. Il est jeté au poste. Cependant le roi et sa famille viennent chercher asile dans le sein de l'Assemblée nationale. Le peuple acclame le roi, mais vocifère contre la reine, et hue l'Autrichienne. Toute la scène, admirablement réalisée, est vibrante de vérité. Un homme du peuple saisit le petit dauphin et le porte sur les épaules. Dans la cohue hostile, la famille royale parvient à franchir le seuil du bâtiment de l'Assemblée. Le peuple surexcité veut massacrer les prisonniers du poste. Théroigne les arrête et les conjure de ne pas verser le sang. Mais le massacre des assaillants aux Tuileries par les Suisses a exaspéré les esprits; et quand Théroigne apprend que Suleau, qui détient la liste fatale des

conjurés, est parmi les prisonniers, elle ne dit plus rien et consent au meurtre utile. Suleau s'étant échappé, elle le saisit à la gorge, aide à son assassinat, et reprend le papier compromettant. Cependant la *Marseillaise* salue la victoire du peuple. Un officier passe et conseille la clémence : c'est le capitaine Bonaparte.

Cinquième acte. — La même terrasse des Feuillants, en mai 1793, un an après. La Révolution a marché et commence à dévorer ses enfants. La Gironde est suspecte, et les Montagnards la traquent. Les tricoteuses ont établi aux Tuileries le régime de la terreur. Elles infligent le fouet aux femmes du parti modéré. Un couple de provinciaux qui passe s'en aperçoit. Brissot, Pétion, Vergniaud, sont hués comme Girondins, et se défendent noblement devant le peuple houleux. Théroigne et Danton se lamentent sur le sort des leurs. Sieyès toujours prudent évite de se compromettre en prenant parti. Il attend. Théroigne, déjà hallucinée, harangue le peuple, lui raconte ses rêves fantasques, où elle s'est vue elle-même sous les traits de la Déesse de la Révolution, dominant un océan de sang où nagent des têtes décapitées. Elle veut contenir les fureurs populaires excitées contre les Girondins. Ce discours déplaît et on apporte la corde pour la pendre à l'arbre au pied duquel elle a fait poignarder Suleau. Marat arrive et lui sauve la vie. Mais elle n'échappera pas au châtiment. Les tricoteuses lui infligent la honte de la flagellation, tandis qu'elle proteste par le mot historique :

— Tuez-moi, ne m'avilissez pas !

Sixième acte. — Quinze ans après. Théroigne, après son affront public, est devenue folle. Nous la retrouvons dans une cour de la Salpêtrière. Sa gardienne est la tricoteuse qui l'a fouettée, la Branchu, assagie et désenchantée, pleine de ressentiment contre Napoléon Ier qui envoie ses fils à l'abattoir. Le soir tombe. Sieyès amène deux élégantes visiteuses dans cet affreux hôpital. Il demande au gouverneur d'être mis un instant en présence de Théroigne seule. Celle-ci sort de son cabanon, pâle et hagarde à la lueur du réverbère qui scintille. Elle a ses visions : elle entend des chants lointains, elle revoit sa

chambre de la rue de Tournon, le conciliabule de ses amis, et ceux-ci apparaissent, indécis et flottants de contours, dans une pâleur fantomale, vêtus de blanc et le cou cerclé de rouge. Ils se sont tués les uns les autres, et se désignent mutuellement comme leurs bourreaux. Les cloches tintent. Sieyès entre pour revoir Théroigne et remuer des souvenirs de jeunesse. Il la trouve en proie à l'exaltation de son cauchemar, et elle le maudit d'avoir sauvé sa vie par ses compromissions, elle le chasse d'entre les rangs glorieux des martyrs de la Révolution.

Tel est le schéma décharné de cette forte reconstitution d'un caractère à la fois concret, réel et symbolique. Théroigne symbolise la Révolution qu'elle incarne. Elle influe peu sur l'action : elle la regarde, la commente, en dégage le sens, la poésie ou l'horreur.

M. Hervieu disait :

— J'ai voulu voir si l'on pourait intéresser le public autrement que par des drames de l'adultère.

Oui, sa peinture est ferme, a de l'allure, de la grandeur. Vitet eût aimé à se hausser à ce point de lyrisme et de pathétique, lui qui fut l'initiateur de ce genre. Aborder la question de l'authenticité et de la vérité de ce tableau, c'est ce qu'il serait long de faire. Dans les grandes lignes, l'impartialité règne, documentée de fort près. On sent une préparation minutieuse et solide, une modération de bon ton, une sagesse raisonnable.

Vous étonnerez-vous que Théroigne soit idéalisée et embellie? Elle l'est en tous cas dans la mesure permise à une héroïne de premier plan.

Le style est d'une netteté franche, élevée, éloquente. Quant à l'interprétation, elle fut complète : elle comporta soixante-trois rôles agissants et parlants. C'est un défilé de gens qui passent et qu'on ne revoit plus, sauf les protagonistes; la vie de Théroigne est le fil qui les relie.

M[me] Sarah Bernhardt, sous les traits de Théroigne, a été admirable de force touchante, de pitié farouche, de passion, de folie. Son attitude et ses réponses devant l'empereur d'Autriche, ses discours au peuple, surtout la scène finale de

la folie voyante, sont parmi ses plus frappantes conceptions.

C'est une séduisante leçon d'histoire. Les décors furent des évocations : la terrasse des Feuillants, avec ses arbres en vraies feuilles, et le dernier tableau, la cour de la Salpêtrière, étaient des estampes d'album. Quant à la façon dont furent réglés tous ces mouvements de foule en révolution, elle fut remarquable. Tous ces figurants eurent bien l'air, qu'il faut, de monter à l'assaut du despotisme pour leur propre compte.

Dans *Le Dédale* (1) M. Hervieu revint à sa manière, celle de *L'Énigme*.

Le ménage de Pagis avait un enfant; le divorce a séparé les parents. Mme de Pagis s'est remariée et est devenue Mme Le Breuil. Le petit Louis Pagis, qui a été laissé à sa mère, tombe malade chez sa grand'mère, à la campagne. Cette maladie réunit près de son petit lit son père et sa mère, les époux divorcés. Le père « raime », comme dit Le Breuil (IV, 8), son ancienne femme et la possède. Celle-ci est une nature trop loyale pour garder le secret : elle le révèle et à sa mère et à son second mari, qui est un brutal et qui entre en fureur. Les deux époux, l'ancien et le nouveau, se rencontrent au fond d'un parc, se gourment et roulent dans un ravin, faisant de la divorcée remariée, une double veuve. La fable a une violence rude que dissimule la vérité profondément humaine du dialogue; le mélodrame y devient tragédie.

Mme Bartet, la divorcée; M. Le Bargy, le divorcé; M. Paul Mounet, le second mari ont assuré à cette belle œuvre un succès qui n'est pas encore épuisé.

Le Réveil (2) appartient à la même lignée que *Le Dédale* et *L'Énigme* : c'est du mélodrame charpenté avec force et avec goût.

Le prince Grégoire de Sylvanie vient à Paris chercher son fils Jean pour qu'il remonte sur le trône de ses aïeux, grâce à un complot heureux. Mais Jean aime Thérèse de Mégée et la

(1) Comédie-Française : *Le Dédale*, pièce en 5 actes en prose, par M. Paul Hervieu. Première représentation, le 19 décembre 1903.

(2) Comédie-Française : *Le Réveil*, pièce en 3 actes en prose, par M. Paul Hervieu. Première représentation, le 18 décembre 1905.

préfère à tout, même à la couronne. Il ne partira pas. Son père le fait enfermer dans un caveau et annonce à Thérèse qu'il est mort. Celle-ci revient du rendez-vous affolée, à demi-morte : et il faut qu'elle paraisse à un grand dîner pour faire taire de méchants bruits et assurer le mariage de sa fille. La mère se réveille en elle, et elle ira à cette soirée; elle oubliera son amant qui va se faire sacrer roi.

M. Mounet-Sully a été admirable dans ce rôle moderne de roi exilé qui porte la redingote. Il lui a donné la sauvagerie qui convenait. MM. Le Bargy, dans le rôle du prince Jean, Mme Bartet, dans celui de Thérèse ont tiré de merveilleux effets de cette action violente, heurtée, où les faits priment la psychologie.

C'est une étude psychologique au contraire, qui se développe dans *Connais-toi* (1). Le général de Sibéran a épousé une jeune fille pauvre, Clarisse. Il a sur la fidélité et l'honneur des femmes des idées arrêtées et dénuées de toute indulgence. Il estime qu'il faut chasser et punir l'épouse coupable, et il donne brutalement ce conseil à son ami Doncières qui a découvert l'indignité de son épouse. Or, le même accident lui arrive. Clarisse, dans un moment de trouble, accorde un baiser à un jeune officier, et est surprise à ce moment par son mari. Le justicier devient soudain moins catégorique, il sent toute la faiblesse de son cœur devant sa raison, et il dit à Doncières : Pardonne ! On a beau prêcher un principe : qui se connaît?

Cette pièce n'a pas tout à fait évité l'écueil qu'un tel sujet présente. Un homme rigoureux qui crie son intransigeance avant, et qui fléchit après, est un type de comédie, et au théâtre toute inconséquence dans le caractère, surtout quand celui-ci déchoit, prête à sourire. Il a fallu toute l'autorité de M. Le Bargy pour épargner le sourire au rôle du général, ce don Quichotte de la sévérité. Mme Bartet fut délicieuse et tendre dans le rôle de la pauvre Clarisse, et M. Grand fut un jeune amoureux fort passionné, tout vibrant sous les outrages de son général, à la fois son tuteur et sa victime.

(1) Comédie-Française : *Connais-toi*, pièce en 3 actes en prose, par M. Paul Hervieu. Première représentation, le 29 mars 1909.

Ajoutons pour être complet un petit acte, *Modestie*, joué sur une scène privée en 1909, et nous aurons fait le tour des œuvres de M. Hervieu parues dans ces dix ans, en constatant tout ce qu'il a gagné en force, en logique rude, et surtout en noblesse et en pureté dans le style de plus en plus châtié, ce qui est une condition nécessaire de durée.

* * *

M. Henri Lavedan a donné, avant et pendant ses grandes pièces dont nous parlerons, jusqu'à neuf ou dix ouvrages dramatiques, dont le ton et la structure attestent des ressources singulièrement variées : *La Valse*, en 1900; *Mam'zelle Vertu* et *Le Carnet d'un petit Châtelain*, en 1902; *Viveurs*, *C'est servi*, *Varennes* (avec la collaboration de M. Lenôtre), en 1904; *Baignoire 9*, en 1905; *Le Bon Temps*, en 1906.

Ses grandes pièces ont été *Les Médicis*, *Le Marquis de Priola*, *Le Duel*, *Sire*.

Dans *Les Médicis* (1), M. Lavedan a fait une spirituelle satire des parvenus, nos modernes bourgeois-gentilshommes : et c'est bien à M. Jourdain que fait penser M. Laurent, entiché d'art moderne, vaniteux, ignare, suffisant, berné par son commis, épris de gloire et d'un rajah, trompé par sa femme, et encadré de types impayables comme la délurée Charlotte et le timide Aimé Pointu. Les mots sont drôles.

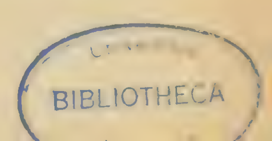
— Vos tableaux sont faux, dit un critique visitant la galerie de M. Laurent.

— Pas tous, répond philosophiquement l'amateur.

D'autres mots (sur les irrigateurs) dépassent les limites du bon goût. L'ensemble est follement divertissant, et d'une verve féconde.

MM. Brasseur, Noblet, Prince, Mmes Jeanne Granier, Lavallière en ont été, avec leur talent, les heureux interprètes.

(1) Théâtre des Variétés : *Les Médicis*, comédie en 3 actes et 4 tableaux, par M. Henri Lavedan. Première représentation, le 22 février 1901.



Le Marquis de Priola (1) a été l'un des meilleurs succès de ces temps derniers. La pièce est intéressante, bien écrite, bien faite.

Voici le sujet. Le marquis de Priola est un odieux viveur qui sème le deuil sur les cœurs des femmes, comme le vent empesté dessèche les fleurs. Il a divorcé, et nous le voyons, tout entier à son œuvre de don Juan hypocrite et menteur, soit qu'il séduise pour l'art seulement Mme de Valleroy, puis Mme Savières, et enfin son ancienne femme remariée, Mme Lechesne, soit qu'il s'étudie sans y réussir à dessécher et à corrompre l'âme de son fils, Pierre Morain. Il finit, comme tous les héros de la haute noce, par une crise d'ataxie.

Une certaine gêne résulte de la disproportion entre l'atavisme et le caractère du héros.

Dans tous les crimes, dans toutes les orgies, dans tous les beaux drames, voluptueux ou sanglants, du passé, on trouve des Priola.

Il y en eut un, délicieux poète, favori de César Borgia quand il était évêque de Pampelune; un autre, terrible, aux côtés de Bourbon au sac de Rome; un autre à l'affaire du duc de Guise, à Blois; un autre aux soupers du Régent; un dernier, régicide, ami du blond Saint-Just!

Voilà une ascendance! Elle explique le langage du dernier Priola :

Je devais vivre aux temps fougueux d'autrefois, où l'on n'avait pas encore inventé les scrupules et les remords; où le fer et le feu, la dague et le poison étaient permis aux hommes et bénis de Dieu, et où l'on n'avait qu'à se ruer gaiement, du matin au soir, à la croisade de ses vices.

Quels crimes, quels monstrueux attentats, quelles gigantesques horreurs vont perpétrer les petits-neveux de tels aïeux! Que feront-ils, ces modernes Borgia? Le père de Priola fut « colossalement riche » et joueur, il épousa une fille des rues, la battit et se tua. C'est peu, pour un tel descendant! Et son fils? C'est un gredin, un monstre moral, mais l'évocation des Borgia nous fait trouver sa gredinerie très pleutre et très com-

(1) Comédie-Française : *Le Marquis de Priola*, pièce en 3 actes en prose, par M. Henri Lavedan. Première représentation, le 7 février 1902.

mune. Il est sans cœur, il est désossé de tous principes, sans scrupules ni morale, ni pitié : c'est un vulgaire coquin, il manque d'envergure, et nous y prendrions peut-être moins garde, s'il s'était dispensé d'évoquer les Borgia et l'Arétin. Il n'a que du talent comme canaille, il n'a pas de génie. Il semble sortir de l'école de Henri Becque. Il n'est pas du tout renaissance italienne, et ses vices sont ceux des viveurs de Montmartre, sans plus.

Approchons-nous plus près de lui, et demandons-lui tous les secrets de sa psychologie.

A treize ans, il lisait l'*Arétin*.

Il fut mal élevé par une mère qui le négligea et le chérissait « comme un autre épagneul », puis devint pour son fils, une cynique confidente. Il est dur et sans âme, oui. Ayant séduit la femme de son garde-chasse, ce qui témoigne des goûts bien populaires, il dit, à la mort du mari qui se tue : « Ah ! le maladroit ». Mais il subvient généreusement à l'éducation du fils, qui est peut-être le sien. Encore ce geste n'est-il pas acte de générosité, mais calcul. Il est bon d'avoir une belle action dans sa vie : elle excuse toutes les vilenies; c'est comme une cocarde avec laquelle on peut circuler le front haut parmi toutes les infamies; elles les fait oublier.

Au demeurant, il lui eût déplu que son fils devînt un courtisan de l'aumône et de l'assistance publique « tirant sa vie comme une charrette à bras. »

C'est orgueil et nullement tendresse.

L'honnête homme lui répugne, tel ce riche et bienfaisant Le Chesne :

> Millionnaire et donneur de bons conseils, philanthrope garrotté de la croix de commandeur, et président de cinquante-deux œuvres. — Il pue l'estime publique.

Son regard sur la société projette de tristes lueurs.

La famille? boutique dont le mariage est la porte basse.

L'humanité? des ennemis, des maîtresses, des valets.

La reconnaissance? mensonge. L'obligé hait le bienfaiteur.

La vie?

Rien ne vaut que l'on se passionne et se dévoue ! L'amour et l'amitié? Mensonges ! La vertu? Même pas un mot ! Pas de femmes honnêtes ! Pas de braves gens ! Tout n'est qu'appétit, jalousie, débauche et bassesse.....

Sa vilenie se manifeste surtout par son mépris haineux des femmes. Ce Don Juan moderne est un misogyne, et c'est original. Il aime les femmes pour les humilier et les punir. Ses hommages sont une vengeance. Sa galanterie est une discipline. Ses compliments sont des pièges et ses aveux sont des sarcasmes. Sa cour est pavée d'hypocrisie.

C'est contre la femme qu'il s'acharne. Quand il en parle, il bave de colère :

N'y crois pas et elles te croiront. — Domine-les, garde-toi comme du feu de les aimer, tu te brûlerais. — N'admets pas une seconde qu'elles aient de l'importance, qu'elles pèsent le poids d'un cheveu sur ta destinée. — N'en crains aucune, mêle-toi de toutes, surtout de celles qui se disent honnêtes. — Ce sont les pires. — Leur vertu n'est qu'un vieux masque. — Et dès qu'elles relèvent le front, écrase-les, marche dessus. — Il n'y a pas de plus doux tapis. — Et puis, par dessus tout, ne te marie jamais. —

MORAIN

Pourquoi vous êtes-vous marié alors ?

PRIOLA

Pour divorcer !

Il offre à son fils ses maîtresses, comme un marin prête sa pipe.

Il sait le faible de toutes les vertus, et ne croit pas une seule femme, même sa mère, capable de résistance. « Toutes les femmes sont ma femme. »

Sa haine des femmes se livre ici à trois expériences.

La première est celle dont M[me] de Valleroy est l'objet. C'est une prude, une sage. Priola aime apporter un peu de désordre dans cette pureté. Il s'en justifie et s'en glorifie. Les galants?

N'est-ce pas leur vice qui vous permet de manifester vos vertus? Sans leurs compromettantes attaques, auriez-vous le bénéfice flatteur de la résistance? Non, ces scélérats sont les meilleurs artisans de votre réputation. — S'ils se taisaient, s'ils ne jetaient pas les yeux, et quelquefois les mains sur vous, on ne saurait pas assez la solidité de vos principes et l'intransigeance de vos pudeurs.....

Ici se place la manœuvre dont est familière la malice, ou la fatigue, de Priola. Il l'explique à son fils. Après qu'il a fait l'assaut d'une belle,

Bientôt arrive l'exquise minute, tant désirée, où je sens palpiter d'abord, puis fléchir ma proie, reconnaissante et abattue, sans que l'on puisse démêler bien exactement dans son dernier regard si c'est qu'elle redoute le coup de grâce ou qu'elle l'implore..... Instant suave et décisif ! Non !..... Voyez-vous, cette première chute qui précède la seconde, il n'y a que cela d'exaltant et de passionnant dans l'amour ! Le reste, c'est la prise de possession, l'entrée en jouissance, le pillage et le butin de la conquête. — Ce sont d'autres passe-temps...

C'est le *posse sat est* d'Ovide, et c'est une conception ingénieuse que cette fierté de vaincre sans user de la victoire. C'est la plus grande humiliation et le plus grave outrage qu'une femme puisse subir. Priola jouit de sa malice malhonnête.

Moi qui me pique d'être un raffiné, je ne vous cache pas qu'il m'a plu quelquefois, pas toujours, de m'en tenir à cette victoire, toute morale. — En même temps que j'évitais ainsi, avec beaucoup de sagesse, une désillusion possible, je m'accordais cette vengeance permise, d'infliger au monstrueux amour-propre de la femme le plus terrible des affronts, celui qu'elle ne pardonne pas, et je me repaissais avec délices des inutiles éclats de sa fureur et de sa honte.

Il fait comme il le dit avec la Valleroy, qui consent à venir voir chez lui sa collection d'almanachs libertins. Elle se croyait sûre d'elle, et elle est troublée, elle cède, elle promet, elle consent; alors Priola n'en veut plus, et elle se retire furieuse en disant :

— Ne me reconduisez pas. Vous devez être fatigué.

Voilà un des tours de Priola. Est-ce digne du petit-neveu du siècle des Borgia? C'est assez mesquin, c'est malice d'enfant ou de vieillard.

Passons aux deux autres cas, où l'attaque de la femme est autrement menée.

L'une d'elles est l'ancienne épouse de Priola. Elle a divorcé et elle a épousé un probe et riche philanthrope, M. Le Chesne. Priola veut s'amuser à reprendre sa femme à ce Nestor. En vérité, ce doit lui être facile, puisque l'auteur a eu soin de mettre de son côté un atout assez gros : son ancienne femme

l'aime toujours! Ce sera un jeu de séduire à nouveau cette femme dont le sang bout encore des flammes du vieux passé : et nous nous étonnons que Priola y échoue, et comment? par la plus puérile inadvertance. Une amie de Mme Le Chesne, Mme Savières, est sa confidente et sa garde du corps. C'est elle qui reçoit Priola, tandis que par un artifice scénique, un peu gros, l'ex-madame Priola est cachée, comme Néron, derrière une tapisserie. Le galant se fait prendre au piège, courtise et presse Mme Savières, qui se laisse troubler, — on ne sait au juste si c'est de vrai, — et Mme Le Chesne qui est bien naïve, s'indigne que Priola fasse la cour à une autre qu'elle : elle le chasse pour cette légèreté à laquelle, pourtant, elle doit être faite de longtemps. Il dit de lui :

— Je suis un beau dédale.

Il semble qu'il se vante un peu et s'en fait accroire.

Au total, Priola est un viveur qui traite les femmes avec un méprisant intérêt, et qui paie du dégoût et de la santé sa sècheresse de cœur, la vivacité de ses sens, la bassesse de ses sentiments : c'est moins à l'Arétin qu'il fait penser, qu'à Labosse, le héros lamentable du *Nouveau Jeu* : celui-ci avait moins de prétention et plus de fantaisie gaie.

Les autres caractères n'ont pas le relief qu'a celui de Priola. Pierre Morain est un type plus banal. C'est l'excellent jeune homme, dont le bon naturel est d'autant plus surprenant qu'il n'est préparé, ni par l'atavisme paternel, ni par une éducation nomade qui a fait séjourner cet enfant deux ans dans chaque pays de l'Europe. C'est à lui qu'échoit le rôle de justicier, qui se borne à prédire à son père l'ataxie prochaine : ce châtiment se serait produit sans lui. Brabançon est le type original de l'ami reflet, qui copie comme il peut son ami, sans avoir l'aisance et l'élégance de son modèle. Sa lourdeur fut caractérisée heureusement et surtout, par le physique et le jeu de l'acteur.

Le docteur Savières, Le Chesne, le Montyon moderne, sont des rôles sans éclat particulier. Mme de Valleroy est la perverse mondaine que le danger attire, parce qu'elle aime succomber. Mme Savières est une sage amie, et Mme Le Chesne est le type

incertain de la divorcée qui adore en secret son gredin de mari.

La carcasse de la pièce est simple et solide. L'artifice n'y paraît pas, ou bien il est habile, comme dans le cas qui suit. Priola a un ami, M. Brabançon, qui aime Mme Savières et qui peint sa flamme à son compagnon de fête; il rappelle ses plus tendres souvenirs, la robe qu'elle portait le jour du mariage de Priola, mauve et argent. A l'acte suivant, Priola est amené à faire un doigt de cour à Mme Savières et il lui jure qu'elle a été la seule grande passion de sa vie : « Le jour même de mon mariage, à l'église, à l'autel, sous la main du prêtre qui croyait m'unir à l'autre... c'était vous que j'épousais.

MADAME SAVIÈRES

Vous ne pourriez seulement pas me dire la couleur de ma robe?

PRIOLA

Mauve et argent. — Une robe Louis XVI.

MADAME SAVIÈRES

Quelle mémoire des yeux !

PRIOLA

Du cœur.

C'est la mémoire de l'à propos, comme aussi ce souvenir emprunté à ses conversations de fumoir avec Brabançon :

Vous vous débattez dans l'impuissance et le désespoir. — Vous criez : Au secours ! Le Seigneur ne vient pas.

MADAME SAVIÈRES

Il viendra.

PRIOLA

Trop tard — s'il vient ! Et en l'attendant, pour vous étourdir, vous vous précipitez dans l'extrême de vos sentiments, vous exaspérez vos injustes colères ! Vous montez la garde auprès de Mme Le Chesne, vous veillez sur l'honneur du prochain et vous faites le bien !..... Vous allez chez les pauvres, dans les rues Blomet..... et autres.....

MADAME SAVIÈRES

Comment ! vous savez?.....

PRIOLA

Eh ! je vous ai suivie cent fois.

Par ainsi, les courses de Brabançon ne sont pas perdues pour tout le monde. Ces détails du dernier acte rappelant ceux du premier sont une excellente application de l'art des préparations.

Le style a de la netteté, du mordant, sans beaucoup de trait ni d'éclat, et une correction soutenue, sauf en quelques cas, comme dans celui où Mme Le Chesne déclare avoir versé des *seaux* de larmes.

En dépit des quelques réserves que pourra apporter la critique impartiale, c'est un des meilleurs ouvrages de M. Henri Lavedan, et on ne saurait l'ôter de la série de son œuvre, sans y laisser un grand vide.

Le Duel (1) est un duel farouche entre deux frères, dont l'un est un savant athée, et l'autre un prêtre croyant. Dans la maison de santé du docteur Morey, la duchesse de Chailles vient souvent visiter son mari, un indigne viveur que ses excès ont conduit dans cet asile. Entre le docteur et la visiteuse se noue un commerce d'idées, de discussions philosophiques et matérialistes, qui devient vite une communion étroite de sentiments et un désir de sensations communes. La duchesse, seule, désœuvrée, éperdue, se laisse aller à ce penchant et accorde un rendez-vous.

Au milieu de son désarroi moral, elle est entrée dans une obscure église de Grenelle, elle s'est agenouillée parmi les pénitentes devant le confessionnal, elle a confessé sa passion à un prêtre inconnu.

Ce prêtre se trouve être le frère du docteur Morey. Après une longue absence, il vient voir le savant pour lui demander d'être le médecin d'un sanatorium catholique. Le docteur refuse. Il ne veut pas soigner des malades qui attribueront leur guérison au docteur Dieu.

— Un redoutable concurrent, observe le prêtre.

Cette conversation entre les deux frères est fort belle. Elle est l'éternel débat du matérialisme et du spiritualisme, de la science et de la croyance, de la raison et de la foi. Si la matière

(1) Comédie-Française : *Le Duel*, pièce en 3 actes en prose, par M. Henri LAVEDAN. Première représentation, le 17 avril 1905.

n'est pas neuve, elle est ici habilement moulée sur le sujet, et elle engage le drame, car le prêtre donne à son frère athée, comme exemple des cures qu'accomplit la religion, le cas d'une pénitente inconnue, qui vient à son tribunal divin, puiser la force contre un amour coupable. Le docteur reconnaît sa duchesse. Le duel s'engage. Qui des deux frères l'emportera?

Le docteur a suivi son aimée, et il l'a vue entrer chez le prêtre, à qui elle vient demander du réconfort contre sa faiblesse et son amour. Le prêtre est absent, appelé pour une extrême-onction. Et c'est une des plus belles situations du théâtre, celle qui met ainsi aux prises l'amoureuse, l'amant, puis le prêtre, au moment de la faute. Le docteur accable de reproches, et la femme qu'il accuse, dans son aveugle jalousie, d'aimer le ministre divin, et son frère, qu'il soupçonne d'aimer sa pénitente; ces paroles sont le mauvais levain qui fermente. Le prêtre ressent d'étranges troubles. Jadis, il a connu la vie mondaine, les femmes, l'amour, et ces souvenirs remontent avec une obsédante cruauté.

Le jeune prêtre va maintenant, comme a fait sa pénitente, se confier à un digne vieillard, un courageux missionnaire qui a souffert le martyre pour sa foi en Extrême-Orient, et qui regarde la vie avec indulgence, fermeté et hauteur. Il dicte à ce jeune confrère son devoir : celui-ci gardera la sainte robe et acceptera sa croix et son martyre. La duchesse est devenue veuve : il la guidera vers le mariage avec le docteur qu'elle aime. « Les dix petits doigts d'un enfant sont les grains du rosaire qu'elle devra désormais baiser. » C'est une belle et intéressante figure, celle de ce saint et brave évêque des missions : M. Paul Mounet en fit une silhouette pleine de noblesse.

Le mariage s'accomplit et les deux frères s'embrassent. Le duel est clos.

M. Le Bargy a joué l'abbé Daniel dans la manière âpre et chaude qu'exigeait le rôle; M. Rafaël Duflos a tenu celui du docteur avec une élégance robuste et une éloquence vibrante; Mme Bartet a rendu admirablement, dans le rôle de la duchesse

de Chailles, les détresses d'une âme en peine, noblement attachée au devoir et douloureusement vouée à l'amour.

Sire (1) est une charmante comédie, tirée du roman qui porte le même titre, et dont l'auteur trouva le sujet dans la réalité. Mme de Saint-Salbi a existé. M. Lavedan a joliment agencé cette histoire qui s'ajoute aux annales des faux Louis XVII, et son type Roulette, le roi malgré lui, est une des plus heureuses trouvailles. Toute l'époque de Louis-Philippe est admirablement croquée en mille détails savants, et la pièce est d'une facture sûre et spirituelle, malgré la gravité dramatique d'un dénouement auquel ne prépare pas le sourire des premiers actes.



Jules Lemaître nous a donné deux pièces et un livret. D'abord à la Renaissance, en 1905, *La Massière* (2).

C'est le cas d'un artiste de cinquante-cinq ans qui s'éprend de la massière de son atelier, Juliette Dupuis, et qui doit la céder à son fils. On y trouve une analyse perspicace de la crise que traverse l'homme à l'âge où il doit renoncer à l'amour. Le sujet est traité avec une légèreté distinguée, dans un langage spirituel et naturel. Le quatrième acte est quelque peu traînant.

M. Guitry, Mmes Brandès et Judic ont brillamment servi la cause de l'auteur.

A la Renaissance encore, et encore en 1905, *Bertrade* (3). Drame tragique où Bertrade, élevée en recluse dans les principes de la plus stricte honnêteté, empêche son père, le duc de Mauferrand, ruiné, de descendre aux plus basses compromissions, en vendant sa fille à un gendre riche mais véreux, et en se vendant lui-même à une ancienne fille devenue baronne

(1) Comédie-Française : *Sire*, pièce en 5 actes, par M. Henri LAVEDAN. Première représentation, le 22 novembre 1909.

(2) Théâtre de la Renaissance : *La Massière*, comédie en 4 actes en prose, par M. Jules LEMAITRE. Première représentation, le 11 janvier 1905.

(3) Théâtre de la Renaissance : *Bertrade*, comédie en 4 actes en prose, par Jules LEMAITRE. Première représentation, le 4 novembre 1905.

autrichienne. Le duc éclairé par son enfant voit clair dans la noirceur de son âme et, pour expier, il se tue.

Le style est sobre et net, avec des touches d'un esprit charmant, comme l'évocation de l'époque du second Empire; le portrait du duc de Mauferrand est d'une analyse curieuse, et c'est bien un type, ce noble qui excuse ses vilains calculs en disant : « Jadis, le roi aurait payé mes dettes. »

M. Guitry, Mmes Brandès et Judic ont rendu à *Bertrade*, le même office qu'à *La Massière*.

A l'Opéra-Comique, *Le Mariage de Télémaque* (1) fut dû à l'ingénieuse collaboration de MM. Jules Lemaître et Maurice Donnay.

Malgré la scène sur laquelle cet opéra-comique fut représenté, malgré la part importante qu'y occupe la musique, ce livret, par le nom de ses auteurs et la place qu'y prend le texte, appartient à la littérature. Il est exquis, de grâce antique et de poésie; il n'offre pas toute la gaîté que semblaient promettre et le genre et le nom de M. Donnay, mais il exhale un suave parfum de flore des îles ioniennes, et les chœurs en sont délicieux. La parodie y est si timide, qu'on sent les auteurs épris et respectueux de la Grèce, séduits par l'évocation, involontairement lyrique, de la grande ombre des aèdes homériques.



Catulle Mendès (2), appela son *Scarron* (3) : *comédie tragique*. Le tragique et le comique s'y mêlent en effet. C'est le drame romantique, l'ancienne comédie larmoyante, ou tragédie bourgeoise.

(1) Théâtre-National de l'Opéra-Comique : *Le Mariage de Télémaque*, comédie-lyrique en 5 actes et 6 tableaux, par MM. Jules Lemaitre et Maurice Donnay, musique de M. Claude Terrasse. Première représentation, le 4 mai 1910.

(2) Mort en 1909.

(3) Théâtre de la Gaîté : *Scarron*, comédie tragique en 3 actes, en vers, par M. Catulle Mendès, musique de M. Raynaldo Hahn.
Distribution des principaux rôles :
Scarron, *M. Coquelin aîné.*
Ninon de l'Enclos, *Mlle Gilda Darthy.*
Françoise d'Aubigné, Mlle *Sylvie.*

Un personnage domine tout l'ensemble. C'est Scarron, dont ce drame est une sorte de biographie, qui vaut celle de Guizot : Scarron, chanoine au Mans, poursuivi par la foule en temps de carnaval, se cachant dans un marais, d'où il sort perclus et en forme de Z (1). Il épouse Françoise d'Aubigné. Ici intervient le poète pour imaginer que la jeune femme aime Villarceaux, et se fait surprendre par Scarron qui meurt de jalousie. A vrai dire, Scarron n'était pas un héros qui semblât désigné, pour inspirer un poète aussi subtilement lyrique que Catulle Mendès. Plus encore que son Tabarin, son Scarron est tragique, larmoyant, geignard, et ses gaîtés n'ont pas, dans le drame, la fantaisie primesautière et légère qu'il fallait. Elles ont plus de grossièreté que de verve.

Le style a quelques faiblesses, et la prosodie, qui fait rimer la *rose* avec la *phlogose* (I, 1), invente le verbe *s'harmonier*; quant au vers :

> De perfide douceur ou de douceur perfide

il appelle la correction sans doute omise :

> De douce perfidie ou de...

On n'aime guère un *diaphane gel de l'œil,* ni des amants qui servent de passage *vers où l'on va.*

Ces taches gâtent la belle tonalité de ce lyrisme ardent et élégant, où les couplets ont une noble envolée, et où l'on peut isoler de beaux vers.

> Un grand rêve battant de l'aile vers les nues...

Les stances que récitent les acteurs du Roman Comique, Le Destin, L'Étoile,

> Et ce geste qui sort de l'inouï mystère
> En levant un manteau de tonnerre et de jour,

ne sont pas très « dix-septième », mais peut-on blâmer un poète d'avoir laissé chanter son âme, au lieu de s'être appliqué à des pastiches?

(1) Cf. tome II de la présente Littérature, p. 281 sq., et 300. sq.

La documentation littéraire et historique est très minutieuse (1), très complète. Les indications de la mise en scène sont des tableaux tout faits, comme ceci :

LES HALLES DU MANS, VERS 1637.

Voir pour le décor l'image qui se trouve en tête du Roman Comique (second volume de l'édition d'Amsterdam MDCCXXXVII).

Quant aux nécessités de la pièce :

A droite, au premier plan, sous un vaste auvent, que surmonte l'enseigne du tripot, — « une biche, la patte en l'air », — l'extérieur du tripot, avec l'entrée vers le jeu : une haute cheminée flambante, où rôtissent d'énormes chapons, un escalier tournant qui va vers une porte en face du public. En avant, plus haut, un peu en biais, un tréteau où sont étalés des chapons déjà cuits, des jambons, des pâtisseries, où grésillent des poêles.

Au delà du tripot, du même côté, l'ouverture d'une écurie avec de grands tas de paille.

Plus haut, tournant un peu, le commencement montant d'une rue. Presque au fond, en face du public, un peu à gauche, devant le haussement de la ville où l'on distingue une place montante et le pont sur la Sarthe qui fait le gros dos vers l'église de Saint-Julien pas trop lointaine, — il y a une manière de baraque de foire, avec des toiles peintes où est grossièrement représentée (voir l'image en tête du *Typhon*, quatrième volume de l'édition ci-dessus mentionnée) la lutte des géants et des dieux. Plus à gauche, un large espace, entre de petites maisons à pignons rondelets, à petits toits en triangle. Tout à fait à gauche, devant des maisons basses, une tonne sur des ceps de vigne croisés. La tonne enveloppée de pampre est surmontée d'une selle, ou plutôt d'un bât de mulet ; un long tuyau de cuir sort de la bonde ; au-dessus de la tonne, on lit : « vin nouveau » avec ces deux lignes :

Bien saura de quoi elle est pleine
Qui la humera d'une haleine!

Et, dans ce décor, où abondent — parmi les zézaiements de mirlitots et les râles de cornets à bouquin — des brandons fichés aux volets, des drôleries charbonnées aux pignons, des bannières coloriées d'imageries grotesques ; va et vient, en habits de fête, en costumes de carnaval, se démène, crie, une foule bourgeoise et populaire, compacte, grouillante, rude, en joie — la joie déjà saoule d'une frairie qui ressemble aux kermesses.

Car c'est le dimanche des Brandons, où le carnaval enterré renaît avec plus de fureur, dans plus de liesse et de bombance. Au fond, sur la pente de la place praticable, se déroule éperdument cette espèce de farandole du Maine qu'on appelait le jeu de l'Aiguille de Paris ;

(1) Sauf quand Collet l'Esprit (acte IV) en 1650, parle de saint Labre, qui est né en 1784.

les femmes sont couronnées de paille, les brandons pas encore allumés; il n'est guère que cinq heures du soir.

Parmi le tumulte s'agitent surtout deux masques : un *Scaramouche noir* et un *Scaramouche rouge :* c'est *Armentières* et *Rosteau ;* ils sont partout à la fois, prestes, facétieux, mystificateurs; et tandis que des joueurs de paume, raquette en main, entrent au tripot de *La Biche*, montent de l'étal la fumée et l'odeur des beignets à la graisse.

L'intérieur de Scarron à l'hôtel de Troyes, et l'appartement de Ninon de Lenclos sont décrits avec le même bonheur.

Des indications scéniques sont bizarres ou inutiles, trop longues, trop exigeantes, comme ceci au hasard :

FRANCINE, qui n'est peut-être pas sûre de dire la vérité.

Non.

Ce sont manières qu'il faut laisser au Beaumarchais d'*Eugénie* (1).

Le sujet de la pièce tient tout dans ce vers de Ninon de Lenclos :

Oh! Scarron, soyez juste!
Qui donc serait cocu si vous ne l'étiez pas?

Il ne l'est pas, puisque Francine resta vierge; mais son amour pour Villarceau, ses rendez-vous la nuit, valent adultère, et c'est tout comme.

Faut-il dire que des pressentiments annoncent à M[me] Scarron, née d'Aubigné, qu'elle sera M[me] de Maintenon (2)?

Dans la pièce intitulée *Glatigny* (3), l'auteur a mis en scène l'élégant poète que fut Albert Glatigny, dont *Le Bois* fut jadis joué sur cette même scène de l'Odéon.

C'est une intéressante biographie scénique : Glatigny vit dans son pays natal, à Lillebonne, amant de la douce receveuse des postes. Il part avec une troupe de comédiens pour suivre

(1) Voir tome III de la présente Littérature, page 395 sq.

(2) A la cour,

On annonça la reine et j'ai cru que j'entrais.

Et la prédiction du maçon « qui plâtrait des pilastres » et lisait dans les astres.

(3) Théâtre national de l'Odéon : *Glatigny*, pièce en 5 actes et 6 tableaux en vers, par M. Catulle Mendès. Première représentation, le 17 mars 1906.

Lizanne aux cheveux d'or. Nous le retrouvons dans les brasseries de Montmartre, puis sur les tréteaux, où, comme dans *La Femme de Tabarin*, il fait le boniment, la mort dans l'âme, tandis que sa maîtresse s'enfuit. Il revient à sa ville natale, retrouve son ancienne amie, tombe malade, et veut suivre *les voix*, pour repartir vers la grande bohème.

Il meurt sur la grand'route.

La pièce est d'une belle émotion, conçue avec un don poétique du pittoresque. C'est à la fois un drame humain et poignant, et un hommage au curieux poète qu'Anatole France avait déjà portraituré :

C'était un grand et maigre garçon à longues jambes terminées par de longs pieds. Ses mains, mal emmanchées, étaient énormes. Sur sa face imberbe et osseuse s'épanouissait une grosse bouche, largement fendue, hardie, affectueuse. Ses yeux retroussés au-dessus des pommettes rouges et saillantes, restaient gais dans la fièvre... Avec son innocente effronterie, ses appétits, jamais satisfaits et toujours en éveil, son grand besoin de vivre, d'aimer et de chanter, il représentait fort bien Panurge. C'était Panurge, mais Panurge dans la lune...

La même année, nous avons eu du même poète *La Vierge d'Avila* (1), où, dans sa robe blanche, Thérésa de Cépéda répand autour d'elle dans des parfums mystiques, l'esprit de grâce et de justice : œuvre de beau lyrisme où l'on a accclamé Mme Sarah-Bernhardt.

En 1909, Catulle Mendès donnait *L'Impératrice* (2), loyal poème d'une inspiration élevée, d'une tendresse profonde et d'un enthousiasme ardent, où se dresse la fière silhouette de l'Empereur à l'île d'Elbe, surveillé par l'Anglais, et anxieux de revoir Marie-Louise, qu'il attend et qui ne vient pas. C'est Mme Walewska qui vient à sa place, et qui va peut-être monter sur le trône. Mais le souvenir du petit Roi de Rome l'emporte, et la Walewska repart avec son enfant au milieu de la tempête.

(1) Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Vierge d'Avila*, pièce en 5 actes et 9 tableaux en vers, par M. Catulle MENDÈS. Première représentation, le 10 novembre 1906.

(2) Théâtre Réjane : *L'Impératrice*, pièce en 3 actes et 6 tableaux en prose, par M. Catulle MENDÈS, musique de scène de M. Raynaldo HAHN. Première représentation, le 3 avril 1909.

Dans une prose glorieuse, le poète a conté ce touchant épisode d'amour, de défiance, de politique et de volonté.

***

Les Affaires sont les Affaires (1) de M. Octave Mirbeau reprennent le type qui fut *Turcaret* de Lesage, que Balzac incarna dans son Mercadet, Émile Augier dans Vernouillet et dans *Maître Guérin*, et qui inspira encore à Dumas fils son Jean Giraud.

Isidore Lechat demeurera comme un modèle durable de financier hardi et sans scrupule, piétinant tout pour s'enrichir, hâbleur désossé de tous principes, insolent, insensible, époux terrible de la timide et modeste M[me] Lechat, père de l'intelligente M[lle] Lechat, qu'écœurent les turpitudes de la maison et qui prend pour amant le secrétaire paternel; père aussi du prodigue et viveur Xavier Lechat. Ce forban a rêvé de marier sa fille à un noble ruiné, qui finit par accepter cette carte forcée, mais la fille se contente de refuser en disant : « Je ne suis pas libre, j'ai un amant. » Et elle jette l'expression de son dégoût à la tête de son père, accablé au même moment et par cette révélation et par la mort de son fils, tué en automobile. C'est une œuvre forte, bien charpentée, une très vigoureuse étude de caractère, avec des scènes superbes, comme celle qui met en présence le madré corsaire et l'honnête noble ruiné; et celle où la fille juge son père; et celle, à la fin, où, au milieu des catastrophes qui assaillent sa maison, le hardi manieur d'argent ne perd pas la tête, et redresse un contrat dont les termes falsifiés allaient le ruiner. M. de Féraudy a fait là une création importante. M. Leloir, le noble correct, M[me] Pierson, M[lle] Lara, M. Georges Berr ont réalisé un merveilleux ensemble digne de cette tragédie profondément humaine.

Du même M. Octave Mirbeau, la Comédie-Française donna, en 1908, après bien des vicissitudes, *Le Foyer* (2).

(1) Comédie-Française : *Les Affaires sont les Affaires*, pièce en 3 actes en prose, par M. Octave MIRBEAU. Première représentation, le 20 avril 1903.

(2) Comédie-Française : *Le Foyer*, comédie en 3 actes en prose, par MM. Octave MIRBEAU et Thadée NATANSON. Première représentation, le 7 décembre 1908.

Le Foyer de MM. Octave Mirbeau et Thadée Nathanson a fait grand bruit en son temps, et fut joué par autorité de justice, si l'on peut dire, en ce sens que le tribunal interpréta comme un engagement ferme, les pourparlers entre les auteurs et la Comédie-Française. Cette affaire est déjà lointaine et oubliée. Il n'en reste qu'une brochure, celle de la comédie jouée en 1908.

L'action est d'invention hardie. Le sénateur académicien Courtin est président d'une œuvre philanthropique, *Le Foyer*. On y recueille des petites filles abandonnées, et celles-ci exécutent de menus travaux, pailletage, couture, en échange de l'hospitalité qu'elles reçoivent. Cette œuvre est subventionnée par l'État, sur les fonds du Pari Mutuel. L'académicien sénateur président Courtin a eu l'impudence et l'imprudence de puiser dans la caisse du *Foyer* pour subvenir aux dépenses du sien. Il doit 300.000 francs à son œuvre. A qui les emprunter ? Car il faut les représenter. Une enquête va avoir lieu. Une sous-maîtresse a puni l'une des fillettes par un châtiment prévu dans le règlement : elle l'a enfermée dans un placard pour deux heures. Mais elle l'y a oubliée tout un jour. La pauvrette est morte, et cela s'est su. La directrice, congédiée, exige l'apuration des comptes : Courtin ne peut plus reculer. Il faut trouver de l'argent pour masquer l'abus de confiance.

Mme Courtin a eu autrefois un amant, Biron, colossalement riche et toujours épris d'elle. Dans une scène singulièrement osée, Courtin prie sa femme d'aller revoir Biron, qui paiera. Celle-ci refuse d'abord, non par délicatesse, mais parce qu'elle aime un jeune avocat. Enfin, dans la situation critique où vont sombrer son luxe et son honneur, elle sacrifie celui-ci, et va chez le financier.

Biron est ravi du retour, et il promet tout : il n'y aura pas d'enquête, les fonds disparus reviendront dans la caisse, et tous les intéressés partiront en croisière sur son yacht *Argo*: Biron, Mme Courtin, M. Courtin, et aussi le petit avocat, car il ne gêne pas Biron, qui permet cette invitation.

Reste le *Foyer* : il ne coûtera pas cher à Biron. Il le vend à Lerible, un homme d'affaires, qui fera travailler à force les

fillettes, pour que l'établissement rapporte; il remboursera Biron sur les bénéfices.

Toutes ces affaires arrangées, tout ce monde embarque sur l'*Argo*, et vogue la galère ! C'est le mot qui convient pour tout ce gibier. Biron reprend Thérèse dont le mari écrira pendant ce temps, par une antiphrase piquante, son rapport à l'Académie sur les Prix de Vertu.

Par l'inspiration et le sujet, le drame est de l'école de Henri Becque et des *Corbeaux*. Il est le tableau ingénu de la plus impassible immoralité; le vice luxueux s'y étale avec cynisme. Tous ces gens sont ignobles; le baron Courtin, va jusqu'à conseiller de forcer les offrandes charitables, par le chantage autour des tares et des secrets de familles; il dilapide les fonds des pauvres, et demande à sa femme un service de nature telle qu'il faudrait avoir recours au vocabulaire sous-marin pour le désigner. La baronne est une gourgandine aux jolies manières. Biron est un grossier jouisseur et un bourreau d'argent. Quel triste monde !

Encore a-t-on supprimé à la représentation tout un acte, le deuxième, que la brochure reproduit. Il était inutile de le conserver. Il traîne la vue sur des spectacles indécents, comme la scène entre la directrice et une de ses gentilles élèves; l'argot que parlent les petites filles du peuple n'est pas fait pour rehausser le ton de l'œuvre. La visite d'une princesse protestante à l'asile est d'une satire banale et lourde. C'est la partie la plus faible de l'ouvrage.

Les trois actes conservés sont d'un style ferme et clair, sans trait ni esprit, mais le dialogue a une grande force de naturel et de vérité. Les scènes sont conduites avec beaucoup d'art et d'habileté; certaines donnent l'impression de la vie, — vue avec des verres troubles.

Les rôles de Biron, Courtin et Thérèse furent l'occasion d'un grand succès pour Mme Bartet, MM. de Féraudy et Huguenet.

***

M. G. de Porto-Riche, fécond et puissant écrivain drama-

tique, a donné *Le Vertige, Un drame sous Philippe II, Les Deux Fautes, L'Infidèle, Bonheur manqué* (1903), (poésies), *Les Malfilâtre* (1904) (1), *Le Vieil Homme* (1911).

Les Malfilâtre sont une paysannerie sentimentale et tragique, qui nous intéresse à des menuisiers d'un village normand. Philippe, comme le Jean de *L'Arlésienne*, aime mieux fuir avec sa femme coupable que la chasser et la quitter. C'est la force et le triomphe de l'Amour, fils de la Vénus terrestre.

M. de Porto-Riche nous conte lui-même qu'il eut une enfance triste et sans affection.

Ma mère m'appelait : De trop !
Je ne fus pas jaloux du frère
Qui, plus que moi, fut embrassé...
Mais les baisers dus à l'enfant,
L'homme aujourd'hui vous les réclame.

Né à Bordeaux, élevé à Gonesse, placé chez un banquier qui le chassa pour cause de paresse, il écrivait des vers — il publia *Prima Verba*, fit jouer *Le Vertige, Un drame sous Philippe II*, dont l'acte II fut acclamé. Il ne put d'abord faire jouer *Les Deux Fautes, Le Calice, Le Comte Marcelli, L'Infidèle*. La chance lui vient avec *La Chance de Françoise*, qui marque sa rupture avec l'école romantique et son acheminement vers les études minutieuses du cœur. Et il s'attarda devant le type de l'amoureux, monstre terrible et doux. Il fit Marcel de *La Chance de Françoise*, Renato de *L'Infidèle*, Étienne d'*Amoureuse*, François Prieur du *Passé*, Fontanet du *Vieil Homme*. Tous disent comme le poète du *Bonheur Manqué*, avec un égoïsme féroce :

Elle pleurait...
Mais je connais des yeux plus noirs
Qui me verront dans la soirée
Je ne me sens de vrais devoirs
Qu'envers la femme désirée...
A plus d'une qui fut trop brave
Mon égoïsme a coûté cher,
Défends ton cœur, défends ta chair,
Hélas ! m'aimer c'est chose grave.

(1) Théâtre de la Renaissance : *Les Malfilâtre*, comédie en 2 actes. Première représentation, le 28 avril 1904.

Fontanet est aussi un doux féroce, qui ne peut dépouiller *Le Vieil Homme* (1); — et le drame qui porte ce titre, puissante étude d'un éternel amoureux et d'une mère héroïque — est une des plus vigoureuses œuvres de ce temps : nous l'étudierons dans le volume suivant, auquel sa date la renvoie.

***

M. Marcel Prévost (2), dans *La plus faible*, a fait un drame de fine psychologie qui met aux prises la charmante maîtresse de Jacques Nerval, Germaine, avec sa bourgeoise famille et surtout sa sœur, Mme Angélique Lebrun. Celle-ci calomnie Germaine, mais vainement. Jacques et son amie se retrouvent après de cruelles épreuves pour ne plus se séparer. « L'épreuve, déclare Jacques, a réveillé ma conscience. Quand l'homme a trouvé sa compagne, qu'avec elle il s'est créé un foyer, il n'a pas le droit d'accepter qu'elle assume les devoirs de l'épouse et ne soit pas l'épouse. Le monde s'insurge contre de telles abnégations : il juge dangereux pour l'ordre que la vertu conjugale fleurisse hors du mariage régulier. Ma famille n'est pas cruelle et elle m'a torturé. Je déteste mon inertie, mon égoïsme d'hier, mes vaines théories sur la liberté de l'amour. Aucune théorie ne permet à l'homme de faire de sa compagne, parmi toutes ces faibles que sont les femmes de la société moderne, la plus désarmée, *la plus faible.* »

Un souffle généreux anime cette œuvre d'un beau sentiment et d'un style pur. M. de Féraudy et Mme Marie Lecomte en ont été les dignes interprètes.

M. Marcel Prévost a encore fait représenter *Pierre et Thérèse*, comédie dont le sujet, tiré du roman, est traité scéniquement, avec une émotion pathétique.

(1) Théâtre de la Renaissance : *Le Vieil Homme*, pièce en 5 actes, par M. DE PORTO-RICHE. Première représentation le 11 janvier 1911.

(2) M. Marcel PRÉVOST. — Comédie-Française : *La plus faible*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 25 avril 1904. — Théâtre du Gymnase : *Pierre et Thérèse*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 20 décembre 1909.

***

Edmond Rostand habite Cambo, pays vallonné, pittoresque, calme et d'âmes simples.

Derrière l'entrée monumentale du parc, au bout de la longue avenue, se dresse l'habitation ; un grand chalet de pur style basque, vaste comme un château, large, percé de nombreuses fenêtres aux volets et aux montants rouges, avec un toit rouge immense, aux deux ailes à peine abaissées.

Dans le vaste hall, tapissé de belles et rares éditions, voici Rostand. L'exil volontaire dans lequel il vit, la solitude, l'éloignement, ont créé autour de lui, une vague légende, fausse comme toutes les légendes.

N'a-t-on pas dit que Rostand est un être étrange, bizarre, neurasthénique, maniaque, vain, hautain, qu'il se promène dans son parc en parlant tout haut, qu'il griffonne de temps à autre un vers sur une feuille de carnet, déchire le feuillet, et Mme Rostand le suit, ramasse ces feuilles d'or, et les rapporte dans une corbeille, moisson harmonieuse du jardin d'Apollon?

La réalité a plus de simplicité et n'a pas ce ridicule.

Il est vrai que Mme Rostand est l'ange gardien de céans.

Elle est la muse presque maternelle de son poétique époux, l'Égérie nécessaire de son génie.

Elle aime les vers, elle en écrit de charmants.

Cette union intime explique le genre de vie adopté par ce poétique couple. Ici encore, la légende a déformé la réalité. L'opinion publique n'est pas éloignée de se représenter Rostand comme un ermite, un sauvage, un être à peine sociable, dédaigneux et retiré hautainement dans sa tour. C'est une erreur. Rostand est affable, accueillant et bon, bon pour tous, gens et bêtes.

Il aime ses chiens, ses cygnes. J'ai compris à Cambo la genèse de *Chantecler*. Elle a son explication dans la maison

et dans le parc. Dans la maison, parce qu'elle renferme une magnifique bibliothèque, avec de belles éditions princeps et des in-folio ouverts aux pages des jolies gravures, sur des lutrins. Rostand est un érudit. Son Cyrano constate une connaissance approfondie de la littérature du grand siècle, de la préciosité et des *minores*. Étant averti de l'histoire littéraire, il a pratiqué le XVIIe siècle, le XVIe et au delà. Il a lu le roman de Renart, et y a trouvé le nom de Chantecler.

Rostand doit beaucoup à notre passé et il le connaît à merveille. Il n'est ni créateur, ni précurseur dans le sens le plus élevé du mot. Victor Hugo disait en parlant de lui-même :

— Je ne sais pas ce qu'on fera, mais sûrement on voudra faire autre chose, il y aura sûrement réaction contre mon influence.

Et il se rendait compte par là de l'éclipse que subirait son nom après sa mort, pour reparaître ensuite et briller d'un éclat fixe et durable. Tous ceux qui ont profondément agi sur leur temps, éprouvent en mourant cette ingratitude hostile de la génération qui a senti leur autorité. Rostand plaît, sans régenter, ni imposer une formule neuve. Son secret est d'utiliser des trésors qu'il sait découvrir dans le passé, dont les mines sont loin d'être épuisées. Il le sait et il le veut ainsi. Il pourra mettre sur la couverture de son Théâtre complet, en exergue, ces deux vers qu'il écrivit dans un charmant petit poème composé pour ses jeunes camarades de Stanislas :

On peut faire sonner le talon des aïeux
Même sur nos trottoirs modernes et paisibles.

Il a eu l'intuition que les siècles morts laissaient de riches filons, et il a assuré une charmante renaissance à la préciosité, au symbolisme, à la rodomontade du *Cid* ou des héros de Scarron. Il a fait sortir *Chantecler* de cette ménagerie amusante qui distrayait nos pères, intéressés par les faits et gestes de Noble, d'Isengrin, de Tibert, de Brun l'Ours et de Renart le Bestourné, seigneur de Maupertuis.

Il a fait renaître cette ancienne symbolique chrétienne qui peuplait d'animaux les murs des cathédrales, et qui était prêchée au peuple, le dimanche, par les diacres, grands lecteurs des Bestiaires et des Volucraires.

Et là, comme dans toute son œuvre, il fait claironner cette vieille gaieté française qui est l'une des plus précieuses traditions de notre race.

Mais Chantecler n'est pas seulement un oiseau échappé des grillages de la bibliothèque. J'ai dit que sa genèse a son explication dans la maison, et aussi dans le parc de Cambo. Surtout dans le parc.

Après sa réception à l'Académie, Rostand s'installa, vers 1903, à Cambo. Je ne dirai pas qu'il découvrit alors la campagne : mais pour la première fois il vécut vraiment de la vie des champs. Avec sa sensibilité ténue, affinée, délicate et à fleur de peau, il fut violemment saisi et dominé par ce milieu nouveau. La nature s'empara de lui. Son tempérament est, de façon rare, perméable aux influences ambiantes. Il devint bucolique. Les arbres, les fleurs, les bêtes, les cieux, les éléments l'intéressèrent, le captivèrent, et ce fut sur ces thèmes nouveaux que travaillèrent sa pensée et ses rêves. Un chien, un coq d'Andalousie (Chantecler) devinrent pour lui, les personnages les plus importants de la terre; il songeait à eux, et ils envahirent son âme. Il fraternisa avec la Nature, d'où avait soudain disparu pour lui l'humanité; les hommes, leurs calculs, leurs émotions, leur politique n'existaient plus. Il se forgea un monde, où les seuls êtres seraient des animaux, et il les anima, il se passionna pour eux, il vécut pour eux, et il leur prêta sa vie, son âme, son intelligence, sa fantaisie, son éloquence, son génie; et on eut *Chantecler*.

On voit volontiers dans Rostand un inactif, un oisif, et l'on ne serait pas éloigné de le déclarer épuisé, comme un arbre qui a jeté toute sa sève dans une splendide floraison, se rabougrit et s'étiole. Non, l'activité de Rostand n'est ni ralentie ni appauvrie. Il travaille. Outre les petits poèmes qu'il donne de-ci de-là, deux comédies sont à peu près terminées.

En attendant les ouvrages de demain, ouvrons ceux d'hier : *L'Aiglon* et *Chantecler*.

L'Aiglon (1) sera peut-être considéré comme la meilleure œuvre de M. Rostand, pour la chaleur du lyrisme et la fièvre de l'enthousiasme. *Cyrano* est plus scénique, plus accessible à la masse; *L'Aiglon* a plus d'allure, et si l'amour et la gaîté y ont une part plus mesurée, l'éloquence et la force compensent cette restriction. Cyrano est une pièce mieux construite; *L'Aiglon* a la démarche de l'épopée, de la chanson de geste. N'y cherchez pas l'intrigue : que pèse-t-elle auprès de ce drame d'âme qui nous émeut pour cet adolescent, le Roi de Rome, religieusement amoureux de la gloire paternelle, tendu vers un idéal qu'il n'atteindra pas?

C'est d'abord le jeune duc de Reischtadt, attristé par un entourage déprimant et hostile; ses parents, ses précepteurs, Metternich. Sa mère est frivole et infidèle au souvenir du héros. Lui-même, il est tout ce qui reste sur terre de l'Empereur. Il s'interroge avec anxiété. Est-il digne de son père? Il a du sang autrichien dans les veines. Arrivent deux visiteurs : un tailleur, une couturière. Lui, c'est Prokesch; elle, c'est une princesse du sang de Bonaparte, la comtesse Camerata. Ces amis ont pénétré sous ce déguisement jusqu'au prince. Ils l'interrogent. Est-il vrai qu'on lui laisse ignorer l'épopée impériale? Non, il la sait; il dit les victoires paternelles, et tout ce qu'on lui voudrait laisser ignorer : et c'est une petite amie, Fanny Essler, qui les lui apprenait. On sent en lui la flamme, l'ardeur, l'amour de la France, la haine de l'Autriche, la tristesse de voir sa mère se répandre en inutiles plaisirs. Et le rêve se forme d'aller là-bas restaurer le trône de l'Empereur.

Le deuxième acte se passe à Schœnbrunn. Le décor est copié d'après nature.

Le duc de Reichstadt avait le plus bel appartement du château donnant sur le jardin. A côté, sur la cour, était celui de l'archiduc François-Charles, père de l'empereur actuel. L'appartement occupé autrefois par le fils de Napo-

(1) Théâtre Sarah-Bernhardt : *L'Aiglon*, drame en 6 actes, en vers, par M. Edmond Rostand. Première représentation, le 15 mars 1900.

léon — et considéré comme le plus beau du palais — sert encore aujourd'hui pour les réceptions des visites princières. Tous les souverains y ont passé, et tous ont couché dans le lit où est mort le duc.

Rien n'est changé, d'ailleurs, dans sa chambre, sauf la tenture. Depuis 1873, cette pièce est tapissée de très beaux Gobelins du XVIIIe siècle — scènes militaires et scènes flamandes; — autrefois la tenture était de riche damas cramoisi. Quant aux meubles, ils sont du plus pur Louis XVI, ornés de cuivres finement ciselés, d'appliques d'argent doré traitées en bijouterie.

La scène est dans le salon des Laques. L'Aiglon souffre de sa captivité déguisée, sur laquelle il sourit tristement; et des rêves de gloire ne cessent de passer devant ses yeux, au désespoir de Metternich. Avec Prokesch, dans une scène charmante, il évoque les batailles de l'Empire, il combine des mouvements stratégiques; il entend les cloches, le canon.

Oh! vouloir à l'histoire ajouter des chapitres,
Et puis n'être qu'un front qui se colle à des vitres!
Je tâche d'oublier, quelquefois. — Quelquefois
Je m'élance à cheval, éperdument. Je bois
Le vent; je ne suis plus qu'un désir d'aller vite,
De crever mon cheval et mon rêve; j'évite
De regarder courir au loin les peupliers,
Pareils à des bonnets penchés de grenadiers;
Je vais; je ne sais plus quel est mon nom; je hume
Avec enivrement la forte odeur d'écume,
De poussière, de cuir, de gazon écrasé;
Enfin, vainqueur du rêve, heureux, brisé, grisé,
J'arrête mon cheval au bord d'un champ de seigle,
Lève les yeux au ciel — et vois passer un aigle!

Il fait de la stratégie avec des petits soldats, toujours hanté par l'idée lancinante de faire des Wagram et des Eylau. Ils ont l'uniforme autrichien. O joie! un bon génie lui a repeint ses soldats, et en a fait des Français. Le bon génie, c'est Flambeau, un vieux grognard de la Grande Armée, qui se cache sous la livrée d'un laquais autrichien. Metternich arrive pendant la séance de stratégie en chambre.

Alors toute l'armée est française aujourd'hui?
D'où vient qu'on ne voit pas d'Autrichiens?
— Ils ont fui!

Metternich, pour faire souffrir le duc, lui amène Marmont, le maréchal qui a trahi son père. Le duc le traite avec une hauteur méprisante. Marmont s'excuse platement,

A la fin nous étions trop fatigués !...
— Et nous?...

crie une voix de tonnerre; c'est celle de Flambeau, le faux laquais autrichien, qui évoque avec une verve héroïque la vie des petits, des obscurs, des sans-grades.

Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
Sans espoir de duchés ni de dotations;
Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions;
Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne;
Nous qui, par tous les temps, n'avons cessé d'aller,
Suant sans avoir peur, grelottant sans trembler,
Ne nous soutenant plus qu'à force de trompette,
De fièvre, et de chansons qu'en marchant on répète;
Nous sur lesquels pendant dix-sept ans, songez-y,
Sac, sabre, tourne-vis, pierres à feu, fusil,
— Ne parlons pas du poids toujours absent des vivres ! —
Ont fait le doux total de cinquante-huit livres;
Nous qui coiffés d'oursons sous les ciels tropicaux,
Sous les neiges n'avions même plus de shakos;
Qui d'Espagne en Autriche exécutions des trottes;
Nous qui pour arracher, ainsi que des carottes,
Nos jambes à la boue énorme des chemins,
Devions les empoigner quelquefois à deux mains;
Nous qui pour notre toux n'ayant pas de jujube,
Prenions des bains de pied d'un jour dans le Danube;
Nous qui n'avions le temps, quand un bel officier
Arrivait, au galop de chasse, nous crier :
« L'ennemi nous attaque, il faut qu'on le repousse ! »
Que de manger un blanc de corbeau sur le pouce,
Ou vivement, avec un peu de neige, encor,
De nous faire un sorbet au sang de cheval mort;

Ses souvenirs ont une gaieté sympathique,

Mais un jeudi matin ! dans le parc de Saint-Cloud !...
— Le maréchal Duroc, la dame de service
Regardaient Votre Altesse user d'une nourrice
Si blanche, il m'en souvient, que j'en reçus un choc.
« Approche ! » me cria le maréchal Duroc.

J'obéis. Mais j'étais troublé par trop de choses...
L'enfant impérial, les grandes manches roses
De la dame d'honneur, ce maréchal, — ce sein...
Bref, mon plumet tremblait à mon bonnet d'oursin.
Si bien qu'il intrigua les yeux de Votre Altesse.
Vous le considériez rêveusement... Qu'était-ce?
Et, tout en lui faisant un rire plein de lait,
Vous sembliez chercher si ce qu'il vous fallait
Admirer davantage en sa rougeur qui bouge,
C'était qu'elle bougeât, ou bien qu'elle fût rouge.
Soudain, m'étant penché, je sentis, inquiet,
Que vos petites mains tripotaient mon plumet.
Le maréchal Duroc me dit d'un ton sévère :
« Laissez faire Sa Majesté ! » Je laissai faire.
J'entendais — ayant mis à terre le genou —
Rire le maréchal, la dame, et la nounou...
Et quand je me levai, toute rouge était l'herbe,
Et j'avais pour plumet un fil de fer imberbe.
« Je vais signer un bon pour qu'on t'en rende deux ! »
Dit Duroc. — Je revins au quartier, radieux !
« Hé ! psitt ! là-bas ! Qui donc m'a déplumé cet homme? »
Dit l'adjudant. Je répondis : « Le Roi de Rome. »
— Voilà comment je fis connaissance, un jeudi,
De Votre Majesté. Votre Altesse a grandi.

Il raille de façon amusante le mobilier de ce palais d'Autriche :

Vous n'allez pas ici. C'est lourd ! c'est riche !

MARMONT

Comment, tu vois ça, toi?

FLAMBEAU

Mon frère est tapissier,
Et travaille, à Paris, pour Fontaine et Percier.
Ça veut nous imiter. Mais ils vous ont, tonnerre !
Un Louis-Quinze, ici, — qui n'est pas ordinaire !
Je ne suis pas un grand connaisseur, mais j'ai l'œil !...

(Il saisit un fauteuil que sa large main enlève comme une plume, et désignant le lourd bois doré, d'un goût allemand.)

Est-ce assez siroté, le bois de ce fauteuil !

(Il le repose, et montrant la tapisserie montée dans ce bois.)

Mais la tapisserie !... hein? ce goût... ce mystère !
Ça chante !... ça sourit !... ça fiche tout par terre !
Pourquoi? Vous le savez : ce sont des Gobelins !
Et comme on voit que ça, c'est fait par des malins !
Ça jure, là-dedans, ce goût, cette élégance !...
— Vous aussi, Monseigneur, on vous a fait en France.

Et c'est une scène jolie, celle où il sort de ses poches tous les petits bibelots bonapartistes qui constatent la popularité de Napoléon Ier, toujours persistante à Paris.

Tandis qu'un complot d'enlèvement s'ébauche, la garde joue dans le parc le *Kaiser-Marche* de Haydn.

Au troisième acte, l'empereur François-Joseph reçoit les suppliques de ses sujets. Un suppliant se présente, c'est l'Aiglon. La scène est d'une gaminerie touchante, et le grand-père se laisse peu à peu enjoler :

— D'où tenez-vous l'art des gamineries?
— Mais c'est d'avoir joué, petit, aux Tuileries.

L'air de Vienne, déclare le petit duc, ne lui vaut rien, il lui faut celui de Paris, et le petit-fils entend déjà son aïeul

Dire mon petit-fils, l'Empereur des Français !

Mais survient tout à coup Metternich. Il accepte l'idée de ce retour en France, mais à quelles conditions !

Le libéralisme et le bonapartisme
Se tenant... il faudra couper le petit isthme;
Craindre l'esprit nouveau, dangereux et brillant...
Expulser Lamennais...

LE DUC, s'éloignant d'un pas de son grand-père.

Mais...

METTERNICH, impassible.

Et Chateaubriand.
Ah ! et puis... se résoudre à museler la presse...

Supprimer le drapeau tricolore, symbole de liberté !
La liberté et l'empire, dit le duc,

On peut très bien jouer ces deux airs à la fois
Et cela fait un air qui fait sauver les rois.

Il cingle de son mépris la sévérité jalouse de son geôlier. Il évoque tous les souvenirs de son père :

.....Fermez la persienne.
Cette étoile pourrait me parler de la sienne !

Il s'exalte.

Non! non! Si je suis là, c'est qu'on vous a battu!
Vous ne pouvez avoir pour moi que de la haine,
Puisque je suis Wagram vivant qui se promène!

A présent, tout est perdu, il n'obtiendra plus rien. Il fait le signal qu'attendent les conspirateurs. Il pose sur la carte de France, le petit chapeau de l'Empereur. Alors, dans la nuit, avec une fantaisie vaillante et une joie lyrique, Flambeau dépouille la livrée autrichienne; il apparaît en uniforme de grenadier français; il monte la garde devant la porte du Roi de Rome. Il est ainsi surpris par Metternich qui croit à une hallucination en voyant ce grognard et en regardant le glorieux petit chapeau. Toute la scène a une magnifique allure. Elle pourrait coûter cher au brave grenadier, s'il ne s'échappait par la fenêtre. La vengeance de Metternich est atroce. Il montre au duc les portraits de la maison d'Autriche et sa propre image dans une glace, pour lui prouver qu'il a le masque de ses ancêtres autrichiens, Charles-Quint, Jeanne la Folle.

METTERNICH

Regardez-vous pâlir dans le miroir!

LE DUC

Assez!

METTERNICH

Sur votre lèvre, là, vous la reconnaissez,
Cette moue orgueilleuse et rouge de poupée?
C'est celle qu'eut, en France, une tête coupée:
Car ce qu'il a volé, c'est aussi le malheur!
— Mais haussez donc le candélabre!

LE DUC, défaillant.

Non! j'ai peur!

METTERNICH, presque à son oreille.

Peux-tu te regarder, la nuit, dans cette glace,
Sans voir, derrière toi, monter toute ta race?
— Vois, c'est Jeanne la Folle, au fond, cette vapeur!
Et ce qui, sous la vitre, arrive, avec lenteur,
C'est la pâleur du roi dans son cercueil de verre!...

LE DUC, se débattant.

Non ! non ! c'est la pâleur ardente de mon père !

METTERNICH

Rodolphe et ses lions, dans un affreux recul !

LE DUC

Des armes ! des chevaux ! c'est le Premier Consul !

METTERNICH, désignant toujours, dans le miroir, quelque sombre aïeul.

Le vois-tu fabriquer de l'or dans une crypte?

LE DUC

Je le vois fabriquer de la gloire, en Égypte !

METTERNICH

Ha ! ha ! et Charles-Quint ! le spectre aux cheveux courts,
Qui meurt d'avoir voulu s'enterrer !

C'est un des passages les plus saisissants et les plus éloquemment douloureux du drame.

Le quatrième acte est au bal masqué. Parmi les farandoles et les masques, le complot s'ourdit. Le duc déguisé entend soudain insulter Napoléon; il va venger son père et se trahir, quand un Français, attaché d'ambassade, prend sa place. Le duc reconnaissant, remercie l'officier avec effusion, et dans un élan de gratitude, lui dévoile le complot :

Je n'ai que mon secret, monsieur, je vous le donne.

L'acte est très animé, et les héroïques plaisanteries de Flambeau, caché dans une crypte, ont une belle fierté.

Au cinquième acte, le prince fugitif et les conjurés sont sur le champ de bataille de Wagram. Ils ont été poursuivis, les agents de Metternich se saisissent d'eux. Flambeau, plutôt que de se laisser prendre et fusiller, se poignarde. « Tu t'es tué », demande le prince?

Non, Monseigneur,
Mais je me suis refait la légion d'honneur.

Seul, devant ce cadavre, l'Aiglon a une hallucination superbement épique. La plainte du vent à travers la plaine, devient

pareille au gémissement des mourants. Ce sont les blessés de Wagram qui hurlent de douleur, qui se lamentent désespérément, et qui trouvent encore dans leur agonie, une joie délirante à crier : « Vive l'Empereur ! » L'Aiglon comprend que lui, tout blanc comme une hostie, il est la victime expiatoire, l'holocauste qui doit payer tout ce sang répandu.

Et je sais ce que c'est que le sang que je crache.

Au moment où, dans son rêve, il croit foncer sur l'ennemi, il se heurte à son propre régiment.

Au sixième acte, la fièvre a empiré ; l'Aiglon va mourir. Il voit et il comprend le cérémonial funèbre usité à la cour, quand un prince va s'éteindre. A côté de son lit, il fait apporter son berceau, et il meurt en se faisant lire à l'heure de sa mort, le récit de sa naissance.

C'est là un drame superbe, poignant, héroïque, où le poète a trouvé des inspirations nobles, élevées, où il a su rendre Metternich odieux, Marie-Louise frivole, François-Joseph faible ; et quant à l'Aiglon, l'auteur dramatique a évité l'écueil dont un tel rôle présentait le danger, la monotonie. L'aventure du complot qui échoue ne remplit pas l'action de péripéties multiples, et le développement des scènes n'est que l'exposition variée des regrets impuissants du royal héritier : le poète a pu mettre dans ce tableau, assez d'émotion, de lyrisme, d'enthousiasme pour nous tenir constamment en haleine.

Le style a des envolées hardies, et la part est réduite des jovialités ou jeux de mots où se complaît souvent l'auteur au détriment de la pureté du goût.

C'est une belle œuvre, et qui demeurera.

Chantecler (1) ajoute-t-il à la gloire de Rostand ? Il ne faut rien exagérer dans un sens ni dans l'autre. Chantecler ne mériterait ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

S'il n'apporte pas d'éléments absolument nouveaux, il

(1) Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Chantecler*, pièce en 4 actes en vers, par M. Edmond Rostand. Première représentation, le 7 février 1910.

montre de façon éclatante et éloquente, toutes les faces déjà connues de ce riche talent qui s'y affirme et s'y confirme.

Pour en marquer quelques-unes, nous retrouvons ici, brillamment présentées, les mêmes qualités que dans *Cyrano* et l'*Aiglon*, gaîté, esprit, goût parfois aventureux, poésie de la nature, générosité, loyauté, et cet enthousiasme au-dessus duquel quelque chose bouge, un panache.

Les personnages vêtus en oiseaux le sont habilement, et l'œil s'habitue très vite à cette convention, comme l'esprit accepte les oiseaux d'Aristophane, les bêtes de La Fontaine ou celles de Granville. La première impression est celle d'un conte dans le genre anglais ou danois, Dickens ou Andersen; puis le ton s'élevant, on écoute avec joie ces belles pages de forme lyrique, d'opéra sans musique, et l'on oublie les plumes des acteurs, pour rendre grâce à la plume de l'auteur. En particulier, Chantecler appuie sur une chanterelle aimée du poète. Rostand a un faible pour ce qu'on appela jadis la Préciosité, et qui fut l'attention, d'ailleurs fort utile, prêtée par quelques dames savantes aux questions de grammaire et de langage. Il excelle dans les concetti, les jeux et cliquetis de mots, et comme Victor Hugo, plus que lui, il va jusqu'au calembour.

Ce trait est notable, car il nous montre au fond, chez Rostand, un philologue. Le calembour, l'allitération, l'assonance, l'à-peu-près sont des acrobaties de styliste en gaîté qui vise au fin du fin, qui jongle avec les syllabes comme avec des boules d'or, qui s'attarde aux mosaïques patientes de diphtongues habilement enchâssées, qui exerce sa virtuosité sur les touches du vocabulaire, qui joue au « puzzle pastime » avec le dictionnaire.

Il faut s'intéresser aux mots pour les faire jouer, comme des enfants: il faut les aimer pour se préoccuper de les accoupler avec agrément pour eux, et pour nous par surcroît.

Tout styliste raffiné est un lexicologue.

Les Précieuses furent par-dessus tout des philologues : Molière leur fait surtout un grief de s'occuper du langage, de Vaugelas et des syllabes sales.

Chez Mlle de Gournay, on faisait passer les mots nouveaux

par le « gueuloir » d'un valet de pied bien bâti, pour juger, par sa sonorité, s'il était digne d'être accepté. L'homme qui connut le mieux les affinités des consonances, ce fut le philologue Darmesteter.

Quand cette science se colore et se dore de poésie, c'est une joie.

Il y a beaucoup d'affinité entre deux poètes qu'on n'a pas encore pensé à rapprocher : Malherbe et Rostand. Tous deux ont le culte délicat du style et le raffinement du détail, mais Malherbe avec plus de morgue et de gravité; tous deux marquent une époque importante dans l'évolution de la langue française. Après le *vieux françois* du XVIᵉ siècle, Malherbe a fixé la langue moderne pour trois cents ans.

Aujourd'hui, cette même langue tricentenaire a, comme disait Philaminte, des remuements; la science et le progrès l'ont chargée d'une infinité de mots neufs; il faut que tout cela se classe et se tasse; nous sommes à l'époque où le vocabulaire réclame, pour se fixer, un Ronsard, un Malherbe, un Descartes. Rostand sera de cette lumineuse pléiade.

Le souci du logographe est si manifeste, quoique sans doute inconscient, qu'il apparaît dans *Chantecler* avec une persistance presque indiscrète.

Ne parlons pas de Cyrano; là, les concetti (relisez la scène du balcon) étaient une vérité historique de plus, Cyrano ayant été l'ornement de la Chambre Bleue. Mais rappelez-vous maints autres endroits où la préciosité, l'euphémisme, la pointe, le trait sont imprévus. Le grave Metternich :

Le libéralisme et le bonapartisme
Se tenant, il faudra couper ce petit isthme.
.....Bicorne qui leur sert à nous faire les cornes

La Samaritaine où l'Évangile gambade avec des pirouettes à la Voiture :

Je t'apporte les cœurs sur le coussin du mien.

Les Fleuves,

L'applaudissent de leurs mains vertes,

Les fleuves n'avaient jusqu'à présent que des bras, il était juste de leur ajouter des mains.

Et l'Ode à la Grèce, « cette main » qui pend au bras de la carte de l'Europe :

> Avec, pour bague d'or, Athènes
> Et Sparte pour bague de fer.

L'Italie était bien une botte; pourquoi la Grèce ne serait-elle pas un gant?

Il n'y a qu'à se baisser pour cueillir dans l'œuvre de Rostand, des gerbes de ces fleurettes mignonnes.

Dans *Chantecler*, elles grèlent comme des pétales de pivoines sous la brise. Saluez-les au hasard.

Un coq sur l'échelon de son poulailler promet de faire de grandes choses sur une petite échelle; une fourmi qui tourne autour d'une boule de quille fait le tour du monde en 80 secondes; un pot de fleurs dans lequel un merle s'est caché pour entendre, est en fait moins sourd qu'on le croit. « Qu'importe le pot, pourvu qu'on ait l'ivresse », déclare le merle enchanté des beaux vers qu'il a entendus de sa cachette; et ils sont en effet, parmi les plus beaux de la pièce.

Il félicite le coq de son ingéniosité. Le coq séduit la faisane en lui persuadant que par son chant matinal, il éclaire et colore le monde, ce que le merle définit :

> Faire lever le jour pour lever des faisanes !

Et il ajoute :

> C'est simple mais pourtant il fallait le trouver
> C'est dans l'œuf de Colomb qu'on a dû te couver !

L'oiseau qui chante sur un poirier devient le « chantre de M. Poirier ». A une huître : « Tu perles ! »

Le paon est né d'une aventure du phénix : « Phénix culpa ! »

Le canard organise pour un five o'clock un gymcanard; le coq cochinchinois a autant de chinoiserie que de cochinerie; le coq sans arrière-train : « Quel culot ! » A-t-il la tête rase, il lui convient de « s'annexer la Crète ».

Chantecler prend en pitié ces « oiseux oiseaux » et ces « crapules de crapauds », et les esthètes qui parlent à la fois « la langue d'oc et la langue toc ».

— Mademoiselle, ne coupez pas ! dit-il à une libellule, pendant qu'il téléphone dans le calice d'un liseron.

Chantecler ne veut pas que les promeneuses foulent aux pieds les fleurs, qui doivent toutes mourir ensemble sous la faulx, comme des sœurs. On ne doit pas

Écraser une fleur même avec une femme !

Lors de la conspiration des nocturnes contre Chantecler : « Le minuit bouge », observe le merle.

« Ah ! guano ! » dit dans un moment d'ennui un moineau qui, jadis, se percha sans doute sur l'épaule de Cambronne.

J'entends bien, et je m'empresse de le dire, que toutes les calembredaines du rôle du merle sont désapprouvées par Rostand, qui inflige au pauvre emplumé, une dégelée de semonces, une volée d'injures, à l'acte III.

Mais il n'empêche que Rostand lui accorde la faveur de son attention, de sa faconde et de ses rimes, et il le fait avec tant de verve, qu'il serait pire encore, s'il ne s'y était pas complu un tantinet.

Je vous l'explique, ce sont grelots et cliquetis, sonneries et clochettes, dont la musique l'amuse et l'attire, parce qu'en dehors du sens et de l'idée, Rostand adore le son et le choc des mots, les combinaisons des syllabes, les entrelacements du verbe et les croisillons lexicographiques. C'est un philologue. Au demeurant, les sentiments qu'il a accoutumé de peindre et fort heureusement dans ses autres pièces, nous les retrouvons ici avec le même bonheur :

L'amour, dans les duos délicieux du coq et de la faisane; — le culte de la simplicité claire, nette, française, naturelle dans la caricature des snobs et des compliqués, produits artificiels des cultures forcées; au five o'clock de la pintade, qui s'appellerait justement Mme Pimbêche, ce sot petit esthète de paon est divertissant comme un Mascarille de salon précieux; — la bravoure, dans la crânerie du coq, se rendant au thé

de la pintade, sachant qu'il y rencontrera des coqs de combat aux ergots armés de rasoirs; il les brave avec audace et fierté; comme Cyrano, il a son duel avec accompagnement de stances, et avec panache : « Mon panache est en chair ! » et le merle s'écrie : « Nous sommes des chevaliers ! »; — la bonté qui fait que Chantecler protège contre l'épervier, ses ennemis même, et aussi les petits poussins des couveuses :

Vous prenez les poussins?
— Il le faut bien : leur mère est artificielle !

et il fait honte au merle qui gobe un limaçon :

Pour faire un mot, éteindre une petite flamme !

— la vaillante et belle humeur faite de loyauté et de courage, telle qu'il la dépeint dans sa mercuriale au merle :

Il faut savoir mourir pour s'appeler Gavroche !

Comme dans la *Princesse Lointaine*, *Cyrano* et *L'Aiglon*, les mêmes blasphèmes jaillissent avec énergie contre le scepticisme, la blague, la veulerie, l'envie, tout ce qui est bas, vil et laid.

C'est encore l'enthousiasme, la ferveur, la foi, l'action, la poésie, la lumière et l'azur, la chimère ! Et celle du coq est de croire que son chant appelle et attire le soleil, et d'aimer la clarté, de flétrir les nocturnes, comme Cyrano aimait Roxane et comme Geoffroy Rudel aime Mélissinde.

Et sur tout cela, jetez le manteau diapré, souple et lumineux de la claire poésie, du lyrisme éperdu et de la délicatesse.

Où cacher la faisane poursuivie par le chasseur, et si merveilleusement belle dans son plumage rouge et or?

Où cacher l'arc-en-ciel s'il était en danger?

Il est, en particulier, quatre ou cinq scènes qui sont, d'ores et déjà, des morceaux d'anthologie.

Quand, à l'acte deuxième, le coq explique à la faisane comment il prend contact avec la terre en grattant le sol pour

lancer son cocorico, et comment alors il sent passer en lui l'espoir des moissons futures, et les plaintes de tous les humbles que cache la glèbe :

> La terre parle en moi comme dans une conque !

Le morceau est superbe.

C'est aussi à cet acte, après le couplet de l'artiste à la fois fier et anxieux de son génie, l'hymne au lever du soleil par Chantecler, qui ordonne au jour de paraître; enfin à l'acte IV, le procès des ironistes et l'éloge de la foi.

Ajoutez tant de pages délicieuses, le prologue d'une ingéniosité originale, charmante, pittoresque, évocatrice, picturale, créatrice d'atmosphère et d'ambiance; l'hymne à la nuit par le chœur des nocturnes, enfin la villanelle du rossignol.

Voilà plus qu'il n'en faut, pour assurer à l'œuvre une vie durable au théâtre, et plus durable encore dans le livre et l'anthologie.

Signalons, pour finir, un poème de M. Rostand, d'une fantaisie débridée, *Le Bois Sacré*, dit, le 20 avril 1910, au Théâtre Sarah-Bernhardt.



Victorien Sardou est mort le 8 novembre 1908. La fin de sa vie fut marquée par quelques œuvres nouvelles qui ne portent la trace ni de l'âge, ni de la fatigue d'une longue et laborieuse carrière : *La Sorcière* et *L'Affaire des Poisons*.

Parlons d'abord de *La Sorcière* (1).

Nous sommes en Espagne, en 1504. Les chrétiens ont vaincu et chassé les Arabes. Ceux-ci sont traqués, persécutés; ils se convertissent en masse pour échapper à la mort. L'amour est sévèrement défendu entre maures et chrétiens. Si le cas se présente, l'homme est lapidé, la femme est murée vive. Ce sont les dragonnades andalouses. Comme dans *Patrie*, la

(1) Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Sorcière*, drame en 5 actes, de M. Victorien SARDOU, musique de scène de M. Xavier LEROUX. Première représentation, le 15 décembre 1903.

Flandre gémit sous le poing de fer de l'Espagnol, ici la race arabe est décimée par l'Espagnol vainqueur. C'est la croisade d'Europe. Le chrétien poursuit l'infidèle, et fait flamber ses chairs sur les bûchers.

Voilà quel moment choisit don Enrique, officier de la ville, pour aimer une belle veuve arabe, la Zoraya, fille de médecin, médecin elle-même, instruite par son père dans tous les secrets de la science rationnelle. Et cependant, il va se marier. Or, sa fiancée est malade, et Zoraya la soigne, ce qui lui donne ses entrées. C'est ainsi qu'elle est surprise de nuit avec Enrique. Celui-ci tue l'espion, agent du Saint-Office. Le couple est arrêté, jugé. Zoraya feint d'être sorcière, d'avoir ensorcelé Enrique; celui-ci, dès lors n'est plus coupable; il n'était que possédé. Il est acquitté. Mais il apprend le pieux et héroïque mensonge de son amante : il meurt avec elle.

Deux grandes idées dominent l'action : l'auteur a voulu peindre le fanatisme religieux des catholiques et l'ignorance de leurs médecins. Il a, dans un superbe quatrième acte, fait rudement son procès au Saint-Office : Zoraya devant Ximénès, c'est une comparution qui a sa grandeur, son éloquence émue, forte et profonde.

Le drame n'est pas si étroitement charpenté qu'il n'ait quelques fissures. C'est par exemple un gros postulat d'admettre que le jour des noces, au sortir de l'église, la mauresque peut pénétrer dans le *patio* rempli d'invités, étrangement voilée, gagner la chambre de la mariée, endormir celle-ci sans que l'éveil soit donné, sans que les dames de service s'étonnent, sans que nul ne sache que la mariée a sa crise. Puisque Enrique n'est pas là encore, la mariée avait certainement des gens auprès d'elle. Le moment est mal choisi pour une passade d'hypnotisme.

Quant aux caractères, le principal personnage est Zoraya. Quelle femme étrange ! Quand tous les Maures ont fui, elle est restée fidèle à son dieu et à sa terre, et elle ose se livrer à la médecine, qui était le métier le plus dangereux par l'assimilation qu'on en faisait avec la magie, la chimie et l'alchimie.

En France, cent cinquante ans plus tard, on brûlera des docteurs pour avoir disséqué des cadavres. Elle vit seule avec une duègne, dans un château à mi-côte de la montagne voisine de Tolède, où il est surprenant qu'elle n'ait pas encore été massacrée par les chrétiens ou par les voleurs. Elle rencontre Enrique, et dès qu'elle s'aperçoit de son charme sur lui, elle encourage son amour, par haine, pour faire faillir un chrétien; mais elle se prend à son piège, et elle aime davantage.

Le style, en général, manque de trait et de vigueur, sauf dans les belles imprécations de Zoraya contre l'odieuse Inquisition. Elle dit là quelques bonnes et fortes paroles, pleines de justesse et de sens. Dans le reste, les effets sont rares. Le pathétique et l'intérêt sortent des situations, non des mots. L'auteur n'a pas voulu faire appel à la verve coutumière de son esprit, bien qu'il l'eût pu faire au moins dans les propos que tiennent les dames de la ville, quand elles caquettent le jour de la noce, et devisent sur les amours défendues.

L'interprétation eut une importance capitale, surtout par sa protagoniste.

Mme Sarah-Bernhardt porta tout le poids de l'œuvre. Elle y fut de tous points admirable; elle y donna l'impression pleine et chaleureuse d'un talent complet, sûr et souple, par la passion ou la tendresse, la colère ou la douceur, la beauté plastique des lignes et des attitudes, la poésie des étoffes, la musique de la voix, la précision des effets, le tout enveloppé d'un charme traînant et capiteux, d'effluves sonores et doux, d'élégance féline, d'une grâce bien féminine, de sourires et d'éclairs, de susurrements et d'éclats; ce fut une évocation séduisante. Et quelle variété! Il fallait la voir au début, debout dans les rochers, une gerbe de fleurs dans les bras, la faucille d'argent à la main, vêtue de gaze et d'or, coiffée de marjolaine, pareille à Mélusine dans la forêt enchantée; on la retrouvait, à l'acte suivant, blottie amoureusement contre son amant, à qui elle dit de sa voix d'or des choses douces et tendres; puis la voici, debout et fière devant le tribunal de l'Inquisition, bravant la mort et les tortures, et flagellant de sa colère sagace et indignée, les vils manèges de ces

suppôts du terrestre enfer. Tour à tour câline, coquette, aimante, fière ou subjuguée, émue, terrible, héroïque, elle excella dans la série diverse de ces attitudes, dont chacune fut celle où on la préférait. Elle fut Carmen, elle fut Lesbie, elle fut Chariclée, elle fut Clorinde, elle fut l'amour et la bravoure.

Mme Moreno, en artiste véritable, ne recula pas devant un rôle qui enlaidit. Le rôle d'Afrida est hideux, avec ses haillons, ses mèches de cheveux verdâtres et pendantes, ses traits grimaçants, ses hoquets de folle. L'artiste ne ménagea pas sa coquetterie, elle combla la mesure, et elle fut récompensée de son héroïsme; elle tira hors de pair une figure accessoire, et elle se fit un succès avec un rôle de dix minutes, tant elle y mit d'âpre haine, de fureur aiguë, de sarcastique ironie, d'implacable imbécillité et de prurit sabbatique. Elle fut une belle vieille et hideuse sorcière! Quand elle était là, cela sentait le roussi.

M. de Max mérita le même éloge. Il n'avait qu'une scène : il en tira un des effets les plus saisissants du drame. Il personnifia le cardinal Ximénès, président du tribunal du Saint-Office; et il en fit une figure redoutable, au teint cadavéreux, à l'œil creux, avec la voix de la haine et de la cruauté, sonnant dans un glas lugubre parmi les cris effarés de la terreur et de l'angoisse. Il compléta par l'aspect et le ton, ce que le rôle offre d'un peu sommaire et incomplet dans le texte. Ces gens en arrivaient à se persuader qu'ils rendaient service à leurs victimes en les brûlant à petit feu, et qu'en leur faisant subir un petit enfer à la fin de leur vie, l'expiation suffisait et leur ouvrait par delà la mort les portes des limbes. Rappelez-vous dans Villiers de l'Isle-Adam, le *Supplice de l'Espérance* : ce condamné de l'Inquisition, dont le geôlier oublie un matin de fermer la porte; haletant d'espoir, il s'évade, traverse en tremblant les corridors vides et la cour déserte; il arrive au bout, à la petite porte qui donne sur la campagne : là un grand moine l'attend, laisse tomber sa lourde main sur l'épaule du fugitif, et le ramène; on lui a infligé le supplice de l'espérance, qui porte en soi le châtiment pour l'ingratitude de l'impie, car c'est être ingrat de

vouloir fuir et de si mal reconnaître le bon office qu'on lui rend, en le faisant brûler ici-bas pendant une heure, pour lui éviter de brûler pendant l'éternité.

La musique de M. Xavier Leroux soutint à la cantonade l'émotion des scènes gracieuses ou terribles.

Les décors furent pittoresques, et firent un cadre heureux à l'action; le pont fortifié du Tage près de San Martino, dans une gorge sauvage et parmi des rochers abrupts, étonnés de voir un si beau pont dans leur solitude; la salle mauresque, chez Zoraya, qui semblait habiter l'Alcazar de Séville; le *patio* chez don Enrique, avec de curieux effets de lucarnes qui s'éclairaient dans la frise; la sombre salle du tribunal de l'Inquisition, pareille à la crypte de la cathédrale de Léon, avec les fresques et la Pieta murale; la rue de Tolède, avec ses maisons d'ocre et ses tortes ruelles : ce fut un voyage en Espagne dans un fauteuil.

A la Renaissance, *L'Espionne* (1) fut une version modernisée de *Dora*, créée en 1877.

C'est aux Variétés que fut donnée *La Piste* (2), vaudeville d'entrain, de verve et de gaieté, dont toute l'intrigue procède ingénieusement de la découverte d'un télégramme, et où les situations les plus inattendues, les plus originales sont imaginées avec ingéniosité.

La fureur inquiète avec laquelle le second mari de Florence veut dater une faute dont celle-ci fixe l'époque au temps de son premier mari amène des scènes charmantes, d'une psychologie avisée et d'une gaieté irrésistible.

L'Affaire des Poisons (3) est le drame historique à la manière de Dumas père, avec plus d'érudition, d'adresse, de maîtrise scénique.

Le lieutenant de police La Reynie trouve un auxiliaire précieux dans la personne d'un abbé défroqué, vague gazetier,

(1) Théâtre de la Renaissance : *L'Espionne*, comédie en 4 actes, par M. Victorien SARDOU. Première représentation, le 6 décembre 1905.

(2) Théâtre des Variétés : *La Piste*, comédie en 3 actes, par M. Victorien SARDOU. Première représentation, le 15 février 1906.

(3) Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *L'affaire des Poisons*, drame en 5 actes et un prologue, par M. Victorien SARDOU. Première représentation, le 7 décembre 1907.

Griffard, qui a reçu d'importantes confidences d'un compagnon de bagne sur les agissements de la devineresse la Voisin, où fréquente la Montespan : celle-ci vient lui demander des philtres pour affermir sa situation à la Cour. Une criminelle substitution risque d'empoisonner Louis XIV. Tout se découvre à la fin et s'éclaire; les innocents sont graciés, et quant aux manœuvres de La Montespan, le Roi étouffe le scandale en promettant de les ignorer.

C'est un intéressant mélodrame, bien fait et ingénieusement charpenté, ce qui n'est pas pour étonner de la part de Sardou. Retenez-en, par exemple, ces deux artifices de scène qui sont d'un maître dramaturge. Griffard a assisté chez la Voisin à la messe noire où Mme de Montespan, masquée, offrait son corps en guise d'autel. A un moment un des assistants laissa choir sur elle la cire de son cierge, et elle s'écria : « Maladroit ! » Griffard veut s'assurer que cette cliente masquée et la Montespan ne font qu'une. A une fête à la Cour, il fait trébucher contre elle un des valets. La favorite crie de la même voix et avec la même intonation : « Maladroit ! » C'était bien elle.

Griffard est deviné par la Montespan qui poste des sbires, pour qu'à la sortie, ce confident imposteur soit assassiné. « Hum ! dit Griffard, il ne fait pas bon pour moi ici. » S'il sort seul, il sera tué. Il a besoin d'une escorte. Alors, il vole sur le buffet une cuiller d'argent. Aussitôt on l'appréhende et on le mène en prison sous bonne garde. C'est ce qu'il désirait. Il se justifie, est remis en liberté, et esquive ainsi les mauvais coups de la favorite. Il fallait voir Coquelin aîné, radieux et malin, sortant de la salle des fêtes, protégé par les domestiques qui ignoraient leur rôle, et sauvaient celui qu'ils pensaient écrouer. Tout le drame est solidement charpenté et ne vieillira pas.



M. Pierre Wolff (1) a écrit depuis dix ans : *Le Béguin*,

(1) M. Pierre Wolff. — Théâtre du Vaudeville : *Le Béguin*, comédie en 3 actes. première représentation, le 8 février 1900. — Théâtre du Palais-Royal : *Sacré Léonce*,

Sacré Léonce, Le Secret de Polichinelle, L'Age d'aimer, Le Ruisseau, Le Lys, Les Marionnettes.

Le Béguin, offre le cas banal d'Yvonne, femme entretenue, qui trompe son amant de cœur, par un caprice passager, et le regrette jusqu'au retour de l'ami qui pardonne.

La pièce est émaillée de mots charmants qui font passer sur l'immoralité et la pauvreté du sujet. Mme Réjane fit une Yvonne charmante.

Sacré Léonce est une drôlerie sans grande portée, où Léonce, venu de sa province avec toute la naïveté d'un nigaud, se déniaise, au point de faire regretter son ancienne rudesse.

Le Secret de Polichinelle, est d'allure honnête — bien qu'il y ait à dire, et nous le dirons tout à l'heure. Cette comédie, qui sollicite les fibres délicates de la sensibilité, fait jouer habilement les cordes nerveuses de l'amour maternel, attendrit, comme à coup sûr, devant les grâces de l'enfance, et démontre, somme toute, la supériorité du sentiment sur l'esprit, et de la bonté sur la blague. L'ironie est courte d'effort et d'effet; elle est stérile et desséchante. Croire et aimer, voilà le ressort qui ne s'use pas et qui soutient une œuvre. Toutes les œuvres de scepticisme ont péri par leur sécheresse même.

Le Secret de Polichinelle a eu une vogue aisée d'attendrissement et de larmes douces. C'est un retour à Florian et à Berquin, avec un petit point noir au fond de ce bol de lait. C'est une bergerie de blanches brebis, dont une est bien un peu galeuse, mais si innocemment ! Ils sont tous purs, candides, aimables, charmants, et si bons qu'on appliquerait volontiers à cette pièce l'un des titres des comédies florianesques : *Le Bon Père*, ou bien *La Bonne Mère ou la suite*

comédie en 3 actes. Première représentation, le 3 avril 1901. — Théâtre du Gymnase : *Le Secret de Polichinelle*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 16 février 1903. — Même théâtre : *L'Age d'aimer*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 1er avril 1905. — Théâtre du Vaudeville : *Le Ruisseau*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 21 mars 1907. — Même théâtre : *Le Lys*, pièce en 4 actes, avec la collaboration de M. Gaston Leroux. — Comédie-Française : *Les Marionnettes*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 26 octobre 1910. — Autres œuvres : *Le Petit Homme, Fidèle, Leurs Filles, Les Maris de leurs Filles, Celles qu'on respecte, Le Boulet, Le Cadre, La Cruche* (avec la collaboration de M. Courteline).

du Bon Père; ou bien *Le Bon Ménage ou la suite de la Bonne Mère.*

Voici d'abord les faits dans leur touchante simplicité.

Acte premier. — Le salon de la famille Jouvenel, à Paris. Une amie, Mme Santenay, propose à Mme Jouvenel un parti pour son fils, Mlle Geneviève Langeac. L'offre agréée, M. et Mme Jouvenel font la proposition à leur grand garçon, Henri, qui répond : « Impossible, j'ai une maîtresse et un enfant de quatre ans. »

Et nous voilà dans le sujet de *Petite Amie*. Mais nous en sortons aussitôt. Le père menace :

— Nous causerons demain.

Rideau.

Nous avons recueilli dans ce premier acte des documents sur le caractère des époux Jouvenel. Tout est là, et le genre de ce ménage à part est le point sur lequel l'action évolue. M. et Mme Jouvenel vivent à l'état permanent d'une aimable hypocrisie vis-à-vis l'un de l'autre. Ils sont unis, aimants, conciliants, si conciliants qu'ils se sont fait un masque pour l'intimité, et chacun d'eux ne connaît l'autre que sous ses traits d'emprunt. Madame croit Monsieur très sévère; Monsieur croit Madame très rigide. Chacun d'eux à part soi, est persuadé que l'autre a un chagrin mortel de la liaison de leur fils. En réalité, ils portent tous deux allègrement ce malheur.

Acte deuxième. La chambre de Marie l'ouvrière. Elle fait des fleurs artificielles, dont elle explique la fabrication à son Henri. Des joujoux encombrent les meubles. Le petit Robert, le petit bâtard en litige, joue au chemin de fer, et toute la scène, très analogue à celle du *Bon Ménage* de Florian — à tourner dans le même genre, on se rencontre ! — est des plus gracieusement enfantines. Mais, dans le grand fauteuil, qui voyons-nous, dormant à poings fermés? M. Jouvenel père. Depuis que le petit a été gravement malade, il est venu, il est revenu, et à présent, chaque jour, il fait là son stage de deux à quatre heures. C'est son cercle. Il s'en cache, et sa femme n'en sait rien. Mais elle aussi, de son côté, a même pensée et même désir. Et elle n'y résiste plus : elle veut em-

brasser le petit. Et elle arrive. La chambre de la maîtresse devient le quartier général de la famille.

Un ami commun, M. Trévoux, assiste à tout ce manège pour le diriger vers le dernier acte.

Acte troisième. — Trévoux encourage séparément le père et la mère. Ceux-ci timidement risquent quelques confidences, puis se débondent, et tombent en pleurant dans les bras l'un de l'autre pour l'amour du petit Robert. Henri épousera Marie, qui est déjà de la famille.

Ajoutez, comme scènes épisodiques, celles où paraîssent Geneviève Langeac et sa mère, qui ont des vues sur Henri, — et celles où Trévoux et Mme Santenay se taquinent avec beaucoup d'esprit, jusqu'au moment où la « blague » tombe, le cœur reste et un mariage les unit.

Cette intrigue simple est menée avec art et avec une science habile du sentiment. Mais peut-être ces différents traits apparaîtront-ils davantage à l'examen des caractères et de l'interprétation.

Mme Jouvenel, ce fut Mme Anna Judic, qui fut excellente, simple, touchante, gracieuse, avec sa voix caressante, les perles de son petit rire ému, la douceur aimante de sa maternelle affection. Elle incarna admirablement son rôle, qui lui dut beaucoup. Mme Jouvenel est fine, douce, intelligente, elle a l'esprit large et comprend les choses. La scène d'explication avec son mari, au dénouement, est une fort jolie page.

M. Jouvenel, figuré par M. Huguenet, est un mélange de ganache et de brave cœur; tout au juste l'Arlequin de Florian. Il a des scènes moins bonnes quand il radote ; il est sympathique quand il adore et amuse son petit-fils. Une scène des meilleures est celle où la jalousie le prend quand il voit que le petit Robert connaît et aime mieux l'ami Trévoux; ce sentiment est très vrai, bien observé et rendu.

Henri est un excellent jeune homme qui paraît enchanté de son ouvrage.

Trévoux, l'ami nécessaire, le *deus ex machina*, a de l'esprit alerte et de la malice, de l'émotion aussi dans sa déclaration à Mme Santenay.

Celle-ci fut pimpante sous les traits gracieux de Mlle Jeanne Rolly. Marie l'ouvrière est touchante, d'un type banal; c'est l'excellente fille qui travaille de ses dix doigts, et fait un rejeton sans presque savoir pourquoi, qui vit en fille entretenue, ou du moins soutenue, et qui exige notre pitié, voire notre admiration. Mlle Suzanne Demay fit tout pour la lui conquérir.

Geneviève Langeac est appelée dans la pièce « une petite dinde ». Respectons le texte. Mlle Lantelme fit cette incarnation peu flatteuse.

Beaucoup de mots touchants, et quelques-uns sont gais :

— La main sur ma conscience !

— Vous n'en avez pas !

— Sur la vôtre !

Quand Mme Langeac va dire une grivoiserie, elle appelle cela « une pensée sans chemise ». Elle propose sa fille pour Henri, et Jouvenel n'en veut pas.

— Pourquoi?

— Elle n'a pas d'enfant !

L'œuvre ɿ quelques défauts.

Le plus grave est d'être une fausse pièce morale, à fond d'immoralité. Le bonheur du jeune faux ménage est si entier, si pur, qu'il est enviable; c'est un encouragement à l'union libre. Cette berquinade sape, en vérité, la loi sacrée du mariage, tel que l'exige le contrat social. On y fait l'apologie de quelque chose qui n'est pas très recommandable et qui consiste pour un jeune homme à séduire une petite ouvrière et à en faire une fille-mère.

Encore si l'auteur avait pris soin de nous présenter sa victime sous un jour particulièrement intéressant; mais nous ne savons rien de cette ouvrière, Marie, sinon qu'elle fait des fleurs artificielles, et qu'elle envoie son amant porter ses cartons au magasin. Comment a-t-elle fauté ? Sous l'excuse de quelle nécessité ou de quel entraînement? On nous le dit si peu qu'il semble naturel au premier chef, et comme fatalement logique, qu'une ouvrière blonde ait un amant et un enfant.

La vraisemblance est légèrement froissée. Pour un fils qui vit régulièrement dans sa famille, est-il si aisé d'avoir une

maîtresse et un enfant de quatre ans sans qu'on ne se soit jamais douté de rien chez lui? Et quelle est la famille où on accepterait la nouvelle avec cette charmante philosophie?

Voilà où nous entrons dans le vaudeville et la fantaisie. Dans la réalité, il y aurait toujours une douloureuse résignation dans l'acceptation de ce sort pour un fils qui eût pu se bien marier.

L'Age d'aimer est une pièce qui n'est pas sans analogie avec *Amants, Le Passé,* et avec *Maman Colibri.*

Geneviève Clarens approche de la quarantaine. Son premier amant est mort, le second la fait tant souffrir qu'elle a juré de ne plus aimer; aussi s'éprend-elle aussitôt de Maurice Gérard, qui la trompe bientôt avec un mannequin de la rue de la Paix, ensuite avec une autre femme. Geneviève reconnaît amèrement qu'il y a un âge d'aimer, au delà duquel on n'est plus aimée. Après de violents reproches, elle s'apaise, et dans sa soif d'amour, elle concède à son amant le droit de la faire souffrir longtemps encore.

Les rôles accessoires et les scènes secondaires ont un charme qui fait de ce superflu le nécessaire.

Les principaux interprètes furent MM. Huguenet, Dumény; Mmes Réjane, Dorziat, Félyne, Lantelme.

Le Ruisseau est une touchante histoire d'où il appert qu'on peut trouver dans le ruisseau, c'est-à-dire en l'espèce dans un restaurant nocturne de Montmartre, une femme charmante, aimante et fidèle. Cette comédie est de premier ordre et excellente.

M. Louis Gauthier et Mlle Yvonne de Bray s'y sont fait applaudir.

La pièce suivante fut *Le Lys.* « Les lys, dit M. Gaston Leroux, le collaborateur de M. Wolff, ce sont ces pures jeunes filles, plus tout à fait jeunes, et qui, si tristement, si joliment, si héroïquement, quand elles sont toutes seules, se regardent devenir vieilles. Mais, quand on va vers elles, elles redressent leur taille, penchée déjà sur le passé; elles se parent d'un éclat nouveau, elles sourient, elles rient, elles sont joyeuses et pleines de grâces, et jamais vous ne vous douteriez que, der-

rière tant de charmes vivants, elles ont des cœurs désespérés, remplis déjà de la terreur de mourir... de mourir sans avoir vécu... de mourir sans avoir aimé. On ne les entend jamais se plaindre, car elles ont toutes les pudeurs, et si, par hasard, vous les méprisez, combien, sur leur peine solitaire, il faut être un très vieil ami pour qu'elles vous permettent de soulever le voile blanc de leur mélancolie... Elles n'ont prononcé aucun vœu, elles ont gardé leur lourde chevelure, elles ne sont pas défendues du monde par les barreaux du cloître; Dieu même n'est pas venu les prendre... et cependant, elles passent dans la vie du monde où tout aime, où tout s'aime, où tout vibre et tressaille et soupire et meurt d'amour, plus chastes que les carmélites réfugiées aux pieds de Jésus... Elles coiffent sainte Catherine, les lys. » Cette comédie présente une peinture curieuse et très poussée du martyre des vieilles filles qui finissent dans un hosanna tardif à l'amour. Rien n'est plus émouvant que le supplice d'Odette, qui, à trente-cinq ans, assiste au spectacle des tendresses voisines et qui chante intérieurement l'amour, fut-ce l'amour libre, plutôt que de n'avoir jamais aimé. Mlle Suzanne Desprès fut poignante dans la tirade de ces revendications amoureuses.



Dans *Les Marionnettes*, jouées à la Comédie-Française par MM. de Féraudy, Grand, Mme Piérat, le marquis Roger de Monclars est forcé par sa mère, sous peine d'être réduit à la portion congrue, d'épouser une voisine de campagne, Fernande, à peine sortie du couvent. Il ne voit en elle qu'une petite provinciale rusée, dont les intrigues, pour devenir marquise et riche, ont décidé sa mère à ce mariage. Il lui dit nettement qu'il ne découvre en elle ni beauté, ni esprit. Fernande, au contraire, a aimé Roger tout de suite, et désire devenir sa femme. La franchise presque brutale de Roger la fait cruellement souffrir.

Celui-ci, sous prétexte d'un voyage dans le Midi, va passer

un mois à Montreux avec une ancienne maîtresse, Mme de Jussy. A son retour, dans une fête mondaine, il retrouve Fernande transformée, provocante, très entourée, dans une toilette audacieuse. Elle n'a plus rien de la provinciale guindée. Il la trouve charmante, séduisante, et il le lui dit; mais Fernande le repousse avec hauteur, et il quitte la fête le cœur troublé.

L'oncle de Fernande, M. de Ferney, qui l'a élevée comme sa fille, a surpris entre elle et l'ami d'une de ses anciennes camarades de couvent, Pierre Vareine, une intimité qui est déjà une passion ardente chez Vareine, et qui pourrait bientôt devenir de l'amour chez Fernande. Dès cet instant, M. de Ferney n'a plus qu'un désir, ramener la paix dans le ménage, qu'une imprudence de Vareine manque de troubler tragiquement. En effet, il téléphone à Fernande au milieu de la nuit, et Roger, rentrant tout à coup, surprend la communication. Les paroles échangées lui laissent supposer qu'il est trompé. Il interroge sa femme avec colère, il exige le nom de celui avec qui elle causait. Comme elle refuse de le lui faire connaître, il la brutalise et, dans son affolement, il ne sait s'il doit l'étrangler ou l'étreindre. Cette violence éclaire Fernande sur les sentiments de son mari : Roger l'aime, et elle voudrait lui dire qu'elle ne l'a jamais trompé, qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer. Mais l'oncle de Ferney l'empêche de commettre cette imprudence. Il faut, avec une marionnette telle que Roger, si elle veut, sûrement et pour toujours, le voir vaincu à ses pieds, qu'elle continue à lui laisser croire qu'elle a été infidèle, et à jouer l'indifférence. Ce conseil, auquel Fernande se rallie, réussit pleinement. La pièce est charmante; la métamorphose de Fernande est d'un effet amusant et juste.

*
* *

Tels sont quelques-uns des grands fournisseurs des scènes parisiennes.

Nous sommes loin pourtant d'avoir présenté tous les bons

dramaturges de ce temps. Le tableau de la littérature théâtrale de ces dix années écoulées ne sera complet que s'il comporte encore la présence de tous ceux dont nous allons à présent passer la revue, en les répartissant par ordre alphabétique, dans les genres dramatiques où ils se sont plus particulièrement classés : théâtre historique; théâtre social, où sont abordées des questions intéressant la société, et dont M. Brieux, comme nous l'avons vu, a précisé le type; théâtre de mœurs, où sont posés des cas psychologiques ; tragédie et drame romantique; théâtre des poètes; mélodrame; vaudeville et auteurs gais, enfin spectacles des petites scènes. Nous aurons ainsi un aperçu sommaire du mouvement dramatique (1) depuis dix ans.

Théâtre historique.

M. Émile Bergerat (2) a fait dans *La Pompadour*, une intéressante évocation de la grande favorite et de son époque, et *Le Capitaine Blomet* est une spirituelle fantaisie dans un cadre Second Empire. *Petite Mère* est l'amusante histoire de la maîtresse du roi Omar « qui ne tousse pas dans les camélias ». *La Fontaine de Jouvence* est une mythologie autour d'une fontaine vraiment merveilleuse.

En 1910, M. Bergerat a encore donné *Vidocq, empereur des policiers*.

(1) Nous remercions ici les auteurs, par nous consultés, de l'excellente collection annuelle *Les Annales du Théâtre et de la musique*, par Edmond Stoullig (Ollendorff, éditeur), et des consciencieuses nomenclatures de l'*Almanach des Spectacles*, par Albert Soubies.

(2) M. Émile BERGERAT. — Porte-Saint-Martin, *La Pompadour*, pièce en 5 actes et 7 tableaux. Première représentation, 13 novembre 1901. — Théâtre Antoine : *Le Capitaine Blomet*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 3 décembre 1901. — Théâtre du Vaudeville : *Petite Mère*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 29 avril 1903. — Comédie-Française : *La Fontaine de Jouvence*, comédie en 2 actes en vers. Première représentation, le 5 juillet 1906.

De M. Arthur Bernède (1), *La Duchesse de Berry* est un drame historique; le pivot est celui de la fameuse plaque de cheminée, derrière laquelle la duchesse de Berry faillit être brûlée à Nantes, dans la maison où elle s'était cachée quand elle fut trahie par Deutz. C'est une bonne page d'histoire. Du même, *La Soutane* est un drame de conscience autour du secret de la confession. On peut le rapprocher de celui de M. Ancey. *Nos Magistrats*, est un drame solide et vigoureux.

Le Rabelais de M. Albert du Bois (2) a de la verve, de la philosophie, de l'émotion, du savoir. On a moins goûté dans *La Conquête d'Athènes*, la prédication monotone et l'action trop lente du drame.

Avec M. Édouard Adenis, M. Henri Cain (3) a, sous le titre *Les Révoltés*, présenté un épisode dramatique, dans la manière de Sardou.

M. Michel Carré (4) a écrit dans tous les genres scéniques: *Miss Chip*, *Pour être aimée*, *Muguette*, *Sans Mère*, *La Belle au bois dormant*, *Le Clos*, *L'Ame du Héros*. Plusieurs de ces œuvres le classent en bon rang dans le genre qui nous occupe. Il convient de citer à part *La Courtisane de Corinthe*, émouvante et sombre histoire d'amour dans le cadre antique de la Grèce, au temps des guerres médiques.

M. de Cottens (5) a d'abord écrit, avec M. P. Veber, *La Dame du Commissaire*, avec M. P. Gavault, *Chéri!* et *Fin de rêve*; puis, avec M. Pierre Veber et, pour la musique, M. Louis

(1) M. Arthur Bernède. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *La Duchesse de Berry*, drame en 5 actes et 8 tableaux. Première représentation, le 17 mars 1900. — Théâtre Molière : *La Soutane*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 18 janvier 1905. — Même théâtre : *Nos Magistrats*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 27 mars 1908. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Révolution française*, pièce en 4 actes et 14 tableaux, avec la collaboration de MM. H. Cain et Paul Clèves. Première représentation, le 18 septembre 1909.

(2) M. Albert du Bois. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Rabelais*, comédie en 3 actes en vers. Première représentation, le 11 décembre 1904. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Conquête d'Athènes*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 11 octobre 1910.

(3) MM. Henri Cain et Édouard Adenis — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Révoltés*, drame en 5 actes et 6 tableaux. Première représentation, le 20 novembre 1908.

(4) MM. Michel Carré et Paul Biliaud : *La Courtisane de Corinthe*, drame en 5 actes et un prologue. Première représentation, le 8 avril 1908.

(5) M. Victor de Cottens. — Théâtre des Variétés : *Mademoiselle George*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, avec la collaboration de M. Pierre Veber, musique de M. Louis Varney. Première représentation, le 2 décembre 1900.

Varney, il a donné *Mademoiselle George.* C'est autant une opérette qu'une comédie; la querelle de Mlle George et de la Duchesnois donne prétexte à une intrigue animée, encadrée d'une mise en scène somptueuse où l'on usa d'un procédé neuf de perspective : des enfants figurant au loin des personnages à une grande distance, qui reparaissent ensuite plus près en grandeur naturelle. Mme Simon Girard fut très appréciée.

M. Ernest Daudet (1) avec M. Henri Cain, a placé *La Citoyenne Cotillon* dans un cadre Directoire.

M. Louis Decori (2) a écrit *La Fille du Garde,* avec le concours de M. Fontanes, et *Jean Chouan,* avec celui de M. Paul Olivier. Ce dernier drame est un pathétique épisode des guerres de Vendée.

M. Pierre Decourcelle (3), plus connu dans un autre genre, a tiré du roman de Gœthe, un *Werther* qui a été brillamment joué par M. de Max, Mme Sarah Bernhardt dans le rôle de Werther, et Mlle Blanche Dufresne dans celui de Charlotte. *L'Autre France* est un drame habilement tiré par le même, du livre d'un historien colonial très informé, *Le Maître de l'Heure,* de M. Hugues le Roux : les spahis sont en grand péril, les arabes sont intrépides, et le capitaine La Vendôme épouse sa fiancée, Mlle Corona Mazurier, fille du maire de Ravin-Rouge, échappée aux pires dangers.

M. Decourcelle a encore présenté *La Môme aux beaux yeux,* en digne héritier de son oncle Adolphe d'Ennery; enfin son « énigme historique », *Le Roi sans royaume,* est une intéressante fiction autour de Louis XVII, qui fait Napoléon Ier prisonnier à l'île Lobau. C'est ingénieux, imprévu, attrayant.

(1) M Ernest Daudet et H. Cain. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *La Citoyenne Cotillon,* pièce en 4 actes et 6 tableaux. Première représentation, le 12 décembre 1903.

(2) M. Louis Décori et M. Fontanes. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *La Fille du Garde-chasse,* drame en 2 parties, 5 actes et 6 tableaux. Première représentation, le 14 août 1901. — L. Decori et P. Olivier. — Théâtre de la Gaîté : *Jean Chouan,* pièce en 5 actes et 6 tableaux Première représentation, le 15 septembre 1906

(3) M. Pierre Decourcelle. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *L'Autre France,* pièce en 5 actes et 8 tableaux. Première représentation, le 20 décembre 1900. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Werther,* pièce en 5 actes. Première représentation, le 6 mars 1903. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *La Môme aux beaux yeux,* drame en 5 actes. Première représentation, le 30 décembre 1906. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Le Roy sans royaume,* énigme historique en 3 actes et 7 tableaux. Première représentation, le 23 septembre 1909.

M. Georges d'Esparbès (1) dans *La Guerre en dentelles* fait une gracieuse reconstitution de la vie militaire, pendant la guerre de Sept Ans, mouches et mousquets, balles et bonbons, canons et musettes, dentelles et drapeaux. M. de Max y fut galant et brave, gracieusement entouré par Mmes Valentine Page, Franquet, Rabuteau, Marthe Régnier, Maud Amy, Muraour, Garrick. M. Ginisty encadra dans une charmante mise en scène, ce conte bien français, pétri de courage et d'insouciance, un peu lent d'allure pour la scène.

Nous avons vu que M. Robert de Flers a, dans le genre historique, fait représenter *La Montansier* (2).

M. Eugène Foreau (3) a fait une œuvre intéressante, *La Chute de l'Aigle*. C'est l'histoire de Napoléon Ier entre Waterloo et sa prise par les Anglais. On assiste au spectacle dramatique de l'Aigle tombé, traqué par la haine de Fouché, qui tente de faire assassiner l'empereur par le traître de Maubreuil. Napoléon se retourne au moment de l'attentat; Maubreuil, pris de peur, laisse tomber son épée et s'enfuit. L'empereur le rappelle, pour lui dire en poussant l'épée du pied :

— Monsieur, vous oubliez ça !

La scène a fait beaucoup d'effet, comme aussi celle qui met en face l'empereur et sa mère. C'est un tableau largement brossé, de détresse et de désespoir. Une intrigue y est insérée : une jeune fille, Louise de Bervilly, filleule de l'empereur, aimée et protégée par l'aide de camp Gaetano Padovani, est poursuivie et menacée par Maubreuil; celui-ci trouve dans la mort, le juste châtiment de ses crimes. Napoléon tente de s'enfuir, de s'embarquer pour l'Amérique; il est arrêté sur la grève par les royalistes et les Anglais. L'action se passe dans le cabinet de Fouché, puis à la Légion d'honneur de Saint-Denis, dirigée par Mme Campan, qui eut bien de la notoriété à ce moment-là, puisque chaque soir, elle paraissait en même

(1) M. Georges d'Esparbès. — Théâtre national de l'Odéon : *La Guerre en dentelles*, drame en 5 actes et 7 tableaux. Première représentation, le 19 octobre 1900.

(2) Voir page 81.

(3) M. Eugène Foreau. — Théâtre du Château-d'Eau : *La Chute de l'Aigle*, pièce historique en 5 actes et 7 tableaux. Première représentation, le 21 janvier 1903.

temps et au théâtre du Château-d'Eau, et au théâtre Sarah-Bernhardt dans *Théroigne*. Nous allons ensuite à la Malmaison, et de là à La Rochelle, dans la cabane d'un pêcheur, puis sur la grève où l'empereur espérait pouvoir s'embarquer. Ce drame s'est fait écouter sans ennui; il constitue une excellente leçon d'histoire, où le document et la fantaisie s'entrelacent avec agrément.

M. Louis Forest (1) dans son drame *Le Colonel Chabert* a fait une adaptation du roman de Balzac.

M. Chekri Ganem est l'auteur d'un drame en vers : *Antar* (2), poème arabe qui met en scène, dans une poésie chaude, vibrante et colorée, le fameux héros Antar, vainqueur des Perses. Il dit comment Antar fut victime de la rivalité jalouse de l'émir d'Amarat et de ses calomnies, comment, pour l'amour d'Abla, il défit les ennemis de sa patrie, comment l'aveugle Robéir le blessa d'un trait empoisonné, dont le fer rouge ne put guérir la blessure, et comment il mourut d'une mort superbe, au fond d'une gorge sauvage, à cheval, tout seul, au bord du ravin. C'est un magnifique poème pittoresque et ému, qui chante l'héroïsme, l'amour pur, la beauté et le sacrifice, qui exalte les plus nobles passions et les plus superbes sentiments dans un langage éloquent et vibrant. La mort d'Antar est une page d'admirable allure :

Je mourrai sans témoins. C'est bien ainsi. C'est mieux.
Je puis dire à présent ma douleur, et mes yeux
Peuvent pleurer aussi sans faire pleurer d'autres.
Mes forces manquent : mais j'en ai doublé les vôtres.
Nul de vous ne m'aura vu faiblir, ni souffrir.
(Un rayon de soleil perce la brume et vient le frapper au visage.)
Le soleil ! comme nous, tu nais pour voir mourir.
Va, plutôt, vers les miens, soleil, fais-leur cortège !
Et dis-leur que, vivant ou mort, je les protège !
Adieu ! rêve d'amour et d'avenir ! Adieu !
Ah ! je sens que le froid m'envahit peu à peu,
Mes yeux se troublent. Quoi? c'est déjà ton étreinte,
O mort ! Attends ! C'est moi qui t'étreindrai sans crainte,

(1) M. Louis Forest. — Théâtre Antoine : *Colonel Chabert*, drame en 4 actes. Première représentation, le 13 février 1903.

(2) Théâtre national de l'Odéon : *Antar*, pièce en 5 actes en vers. Première représentation, le 12 février 1910.

Mais à cheval et lance au poing, comme autrefois,
Quand je te contraignais d'obéir à ma voix,
Et que mon bras guidait ta marche aveugle et folle...
(Il monte, dans un dernier effort, sur son cheval.)
Et maintenant, mon âme, ouvre tes ailes, vole.

M. Paul Gavault, dont nous aurons à parler quand nous serons arrivés au groupe des « auteurs gais » a écrit *Le Frisson de l'Aigle* (1).

M. Gustave Geoffroy (2) prend place ici pour sa pièce historique *L'Apprentie*, tirée du roman du même nom : drame d'une vérité intense et vécue, qui évoque de façon saisissante la vie de Paris pendant le siège de 1871 et la Commune.

M. Paul Ginisty (3), dans sa pièce *Le Fanion*, met en scène un épisode de son livre *Paris intime en Révolution*.

M. Eugène Gugenheim et M. Georges Le Faure ont fait, dans l'*Épave* (4), un bon drame napoléonien.

M. Edmond Haraucourt (5), dans son *Jean-Bart*, a donné une belle et noble leçon de loyauté, de courage et d'énergie. Il l'a agrémentée d'une intrigue peut-être superflue, où paraissent Mlle Hélène de Farges et Henri de Forbin; la vie de Jean Bart est si belle qu'elle suffisait à la beauté de ce drame, où l'auteur a écrit des actes excellents pour l'éducation populaire.

Je n'ai pensé, dit-il, donner à mon héros que du bon sens et de la bonne humeur, parce qu'en ces deux choses une âme honnête trouve

(1) Théâtre Sarah-Bernhardt. 5 actes. 27 janvier 1906.

(2) M. Gustave Geoffroy. — Théâtre national de l'Odéon : *L'Apprentie*, drame historique en 4 actes et 10 tableaux. Première représentation, le 7 janvier 1908.

(3) M. Paul Ginisty. — Théâtre-Antoine : *Le Fanion*, drame en 1 acte. Première représentation, le 21 novembre 1907.

(4) MM. Gugenheim et Georges Le Faure. — Théâtre du Gymnase : *L'Épave*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 17 octobre 1903.

(5) M. Edmond Haraucourt. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Jean Bart*, drame historique en 5 actes et 7 tableaux. Première représentation, le 5 avril 1900. — Théâtre de la Gaité : *Les Oberlé*, pièce en 5 actes, d'après M. René Bazin. Première représentation, le 17 novembre 1905. — 1890 : *La Passion*, 5 actes en vers. — 1891 : *Seul*, recueil de vers. — 1892 : *L'Effort*, contes philosophiques. — 1893 : *Héro et Léandre*, poème dramatique. — 1898 : *Don Juan de Marana*, 5 actes en vers. — 1899 : *L'Espoir du Monde*, recueil de vers. — 1900 : *Jean Bart*, 5 actes en prose. — 1902 : *Les Naufragés*, contes en prose. — 1904 : *Les Benoît*, roman. — 1907 : *Les Oberlé*, 5 actes en prose. — *Circé*, 3 actes en vers; *La Peur*, contes en prose, — 1909 : *Trumaille et Pelisson*, roman. — 1910 : *Les merveilleuses aventures du Prince Dieudonat*, roman.

la joie du devoir, et que la joie du devoir porte à tous les courages. Je n'ai souhaité ni grands bras, ni grande rapière et je ne lui ai pas demandé de grands cris. Mais simplement je l'ai conçu heureux de vivre et d'agir, comme je voudrais voir les enfants de mon pays...

M. Coquelin aîné a personnifié ce rude et brave marin avec bonhomie et bonheur. Le poète s'est contenté ici de la prose : on peut le regretter.

Enfin le drame patriotique *Les Oberlé* fut par lui adapté avec talent du roman de M. René Bazin.

M. Léon Hennique après avoir donné au théâtre *Jacques Damour, Esther Arondes, Amour, La mort du duc d'Enghien, L'Argent d'autrui, Deux Patries*, a encore composé dans le genre historique, avec la collaboration de M. Johannès Gravier, *Jarnac* (1), drame pittoresque dont l'intrigue tourne autour du fameux coup de Jarnac.

Sous le titre *Les Larmes de Corneille*, M. Le Lasseur (2) a écrit un à-propos intéressant pour la Comédie-Française.

M. Gabriel Leloir (3) qui, dans son *Roman de Françoise*, joué en 1903, avait commenté un douloureux épisode du siège de Paris en 1870, a fait de *Mademoiselle Molière*, une bonne pièce historique en collaboration avec M. Gabriel Nigond.

M. G. Lenôtre (4) est l'auteur de *Les Trois Glorieuses*, et, avec M. H. Lavedan, de *Varennes*, deux pièces également rattachées au genre qui nous occupe. La première de ces œuvres nous fait revivre les journées de juillet 1830. C'est documentaire et un peu lent, mais il règne dans cette comédie une belle franchise.

Il convient de parler plus longuement de *Varennes*.

L'histoire est connue. On sait comment, en juin 1791, le

(1) Théâtre national de l'Odéon : *Jarnac*, drame historique en 5 actes et 6 tableaux. Première représentation, le 17 novembre 1909.

(2) M. Le Lasseur. — Comédie-Française : *Les Larmes de Corneille*, à-propos en 1 acte en vers. Première représentation, le 6 juin 1906.

(3) M. Gabriel Leloir. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *Le Roman de Françoise*, drame en 2 parties et 7 tableaux. Première représentation, le 1er avril 1903. — Théâtre national de l'Odéon : *Mademoiselle Molière*, pièce en 4 actes en vers. Première représentation, le 10 mai 1910.

(4) M. G. Lenotre. — Théâtre national de l'Odéon : *Les Trois Glorieuses*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 20 avril 1902. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Varennes*, pièce en 6 tableaux. Première représentation, le 23 avril 1904.

Roi songea à se mettre en sûreté et à placer la frontière entre sa sécurité et les menaces de la Révolution. Le jour du départ, Lemoine, valet de chambre de Louis XVI, qui la veille avait aidé le Roi à monter dans son lit, fut étonné, quand il s'approcha au matin de l'alcôve royale, et dit : « Sire, il est sept heures », de s'apercevoir que le lit était vide. Paris sut aussitôt l'événement. Romeuf, l'aide de camp de La Fayette, se mit à la poursuite des fugitifs et prit la route de Meaux. Depuis Étoges, après Montmirail, la famille royale ne doutait plus du succès, et voyageait avec confiance, fenêtres ouvertes. Entre Chaintrier et Châlons, les chevaux s'abattirent trois fois. A Sainte-Menehould, le fils du maître de postes Drouet reconnut le Roi, donna l'alarme, et la population arrêta les fugitifs à Varennes. Il fallut rentrer à Paris. Le coup était manqué.

MM. Lenôtre et Lavedan ont habilement mis en scène cet épisode. Ils l'ont découpé en six tableaux.

A l'hôtel de Noailles. Nous apprenons que Mme de Rochereul a été la maîtresse d'Axel de Fersen, gentilhomme suédois, qui lui est infidèle parce qu'il aime la Reine. Elle veut se venger, et ayant surpris le secret des préparatifs du départ, elle le révèle à La Fayette et à Barnave. Les fugitifs sont trahis.

Aux Tuileries. Nous passons avec la famille royale la soirée des adieux. Là, nous entrons en pleine vérité, et le tableau est poignant. Après un simulacre de vrai « coucher du Roi », on réveille les enfants, on les déguise, et cela les amuse, comme les préliminaires d'un bal masqué. Le petit Dauphin, le futur Louis XVII, dort à moitié; on l'habille en fille. On sent le péril incessant de ce palais habité, où les allées et venues du service peuvent créer un malheureux hasard, qui ferait tout découvrir. Il a fallu s'assurer que les pièces voisines seront libres, que tout ce monde, le Roi, la Reine, les enfants, la tante, l'institutrice, M. de Fersen, Mme de Rochereul, dame d'honneur, pourront sortir et gagner le quai sans éveiller le soupçon. L'angoisse plane.

A Sainte-Menehould. Des détachements de dragons attendent le convoi royal pour l'escorter. Leur présence a indisposé la population, qui flaire quelque manigance. Un des officiers

a richement payé une servante avec un assignat, sur lequel les paysans viennent de regarder le portrait de Louis XVI, quand la berline arrive. Drouet, maître de postes, aperçoit le Roi par la portière, le reconnaît. Il selle un cheval, et court à Varennes par un chemin de traverse.

Varennes. Drouet arrive le premier chez le maire, l'épicier Sauce, qu'il met au courant. Quand passent les voyageurs suspects, on les arrête, on examine leurs papiers, on les accable de questions : ils se trahissent, et tout se découvre. On les retient.

L'évêché de Meaux. C'est le triste retour vers Paris. La Reine trouve une faible consolation dans l'amour que Barnave a pour elle, et elle n'a pas la force de cacher à Fersen, qui va partir, qu'elle l'aimait.

La place royale à Paris. La berline rentre, huée par la foule. C'est l'aube sanglante des drames de 1793.

Tout cela est poignant de vérité et d'émotion. Un peu d'imagination se mêle à la vérité. Il n'était pas nécessaire. La partie inventée est la plus faible : le rôle joué par le coiffeur, Léonard, est platement comique, et la trahison de Mme de Rochereul est inutile, puisque la vérité n'en a pas eu besoin.

Les caractères? Louis XVI est faible, bon homme, accommodant, endurant, selon le calembour qu'il fit, alors qu'il était déguisé en intendant du nom de Durand : « Je suis le roi en Durand. » Il aime la nation, qui ne le lui rend pas, il serait volontiers ami de tout le monde. La Reine est l'altière autrichienne, dédaigneuse, superbe, dure pour le peuple qu'elle hait et méprise, persuadée, comme l'était toute l'aristocratie d'alors, que le peuple tient « le milieu entre l'huître et l'homme ». M. de Fersen est le loyal et parfait gentilhomme, qui met sa vie au service d'une reine aimée. Léonard est un bouffon dont le caractère rend tout à fait invraisemblable le rôle qu'une reine lui confie. Barnave est digne, ferme et tendre; comme il n'a qu'une scène, il ne se montre que d'un côté. Ce n'est pas là son portrait; c'est un croquis de biais. Drouet est un peu trop bruyant, même pour un homme accoutumé à malmener les chevaux, et à faire claquer son fouet. Il se

démène trop, il est la mouche du coche. Mme de Rochereul est le type féminin du traître du mélodrame, sans vie intense ni caractère fortement marqué. Tout irait de même sans elle. C'est un gros défaut pour un personnage. Les auteurs ne sachant que faire d'elle, finissent par la jeter dans une bagarre où elle est écharpée.

Il y a encore une soixantaine d'autres personnages : chacun ne peut faire qu'une apparition.

Ici, nous touchons au véritable caractère de cette œuvre pathétique. Les individualités y sont peu de chose. C'est le tableau d'un peuple à une heure grave de son histoire; c'est le drame de la chute de la royauté, au moment où elle fait un dernier effort pour échapper au réseau qui l'enserre. Le vrai protagoniste, c'est la France.

De là l'importance de la figuration, qui est la foule. Elle fut admirablement réglée. Les figurants eurent la vie, la vérité, le feu sacré. Il y eut deux effets de foule : dans l'épicerie Sauce, à Varennes, et à la place royale de Paris. Le drame tient entre ces deux tableaux populaires. Chez Sauce, c'est le peuple des campagnes qui conserve encore le culte du Roi, qui s'incline, le sert, le vénère comme un envoyé divin; mais déjà l'on voit quelques têtes chaudes, quelques esprits forts qui ont perdu ce préjugé, et qui ont conscience de leur vigueur et de leur avenir; et les bonnes femmes s'épouvantent de la familiarité avec laquelle osent parler aux dieux ces marauds.

Place Royale, nous sommes au milieu de la population plus insolente de Paris, et le préjugé monarchique est mort; ce ne sont que quolibets, cris, injures.

Et justement, voilà le défaut du drame. Le théâtre veut de la netteté, des situations tranchées avec une décision qui est rare dans la réalité. Le moment d'histoire que marque l'épisode de Varennes n'a pas cette précision, et laisse quelque chose de douteux dans l'esprit. Il signifie plutôt une transition qu'un état. A travers la place Royale, on promène deux écriteaux :

Qui saluera le Roi sera mordu !

Qui insultera le Roi sera pendu !

Toute la situation est dans ce distique. On ne voit pas nettement ce que veut le peuple, et il ne le sait pas lui-même. Pourquoi et comment rattrape-t-il son Roi? Est-ce regret et amour? est-ce haine et vengeance? Les deux notes se mêlent et se brouillent; les uns vocifèrent, les autres s'apitoyent; l'ensemble est confus, et ne constitue pas un de ces grands et pleins courants d'opinion, qui dévalent parfois avec puissance, et avec une majesté terrible, au penchant de l'Histoire. Aussi n'est-ce pas à proprement parler, un sujet scénique.

Le mérite n'a pas été mince aux auteurs d'avoir pallié cette grosse difficulté. Ils ont logé tout l'intérêt, et cet intérêt est puissant, dans la résurrection d'un temps; ils ont recréé le fait, évoqué et reconstitué l'autrefois; nous revivons avec eux ces minutes tragiques, qu'ils ont arrachées au passé, pour les jeter pantelantes à notre émotion.

Le décor et la mise en scène ont joué un rôle considérable dans cette œuvre de survie. Avec M. Lavedan, collectionneur avisé et bien muni des bibelots de l'époque révolutionnaire; avec M. Lenôtre, l'historien érudit et charmant des vieux papiers et des vieilles maisons, il n'était pas à craindre que la fantaisie osât profaner le tableau. Les décors furent d'un pittoresque intéressant : la place de Sainte-Menehould, le relai, l'enseigne, les harnais, la berline, et l'épicerie Sauce, et la place Royale : ce fut un album du touriste en France, en 1791.

L'interprétation fut de choix : Mme Sarah Bernhardt eut de la noblesse, de la dureté, de la distinction, de la tendresse, de la grâce. Elle avait trois grandes scènes : aux Tuileries, quand elle préside aux préparatifs du départ furtif; elle est la femme de tête et de décision; la scène du départ des enfants fut d'une émotion touchante et attendrie. Son attitude hautaine à l'épicerie Sauce la désigne entre toutes pour la Reine sous le déguisement de la femme de chambre, par la distinction et la majesté. Mais sa plus belle scène, elle la joua à Meaux, quand Fersen lui avoue son amour. Tout ce couplet fut mené avec une discrétion et une sûreté admirables.

— Nous n'aurons pas aimé ! s'écrie Fersen.

Mme Sarah Bernhardt prenait un temps, regardait son

ami, étendait lentement le bras, lui posait la main sur le front, et lui répondait à demi-voix : « Si ! »

C'était d'un bel effet de sobriété et de sentiment contenu.

Le Meilleur Parti de M. Maurice Maindron (1) est un drame historique, intéressant, sinon par la fable elle-même, qui a ses coins souriants et spirituels, et aussi ses lenteurs, du moins par la conscience et l'exactitude savante de la reconstitution des costumes et des milieux : l'officine d'un alchimiste au XVIe siècle, la vie au château pendant les arquebusades des guerres civiles, la grossièreté des mœurs; ce fut une page d'histoire toute frémissante de vérité pittoresque.

M. Jules Mary (2) a, dans *La Chanson du Pays*, exalté, au cours d'un drame patriotique, les volontaires de 1792. Il est revenu avec plus de succès au genre historique avec les *Dernières Cartouches*. Il y a deux éléments dans ce drame où s'enlacent, comme les ophidiens de la colonne de Phidias, le souvenir de la guerre de 1870, et celui du procès du marquis de Nayve.

Le mélodrame est un genre simple. Il ne comporte que des anges et des diables, des blancs et des noirs. Il n'y a pas de gris. Pas de purgatoire entre le paradis et l'enfer.

Ici, deux méchants et trois bons. Les bons? Le comte de Lantenay, qui a pris en pitié une jeune fille riche et jolie qui a un enfant. Lantenay passe l'éponge, et, comme il ne veut devoir sa femme qu'à l'amour, il laisse croire qu'il est ruiné, alors qu'il possède 200 millions. Sa femme est une blanche créature qui se trompe sur le compte de son comte, et qui lui demandera pardon. Quant à la petite bâtarde, Marcelle, c'est un autre ange de courage et de beauté.

Les méchants? C'est l'ami d'enfance de la comtesse Berthe de Lanthenay, le sournois hypocrite et visqueux Gervais, et son âme damnée l'ouvrier Becker.

(1) M. Maurice MAINDRON. — Théâtre-Antoine : *Le Meilleur Parti*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 31 mars 1905.

(2) M. Jules MARY. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *La Chanson du Pays*, pièce en 5 actes et 8 tableaux. Première représentation, le 12 févrer 1901. — Même théâtre : *les Dernières Cartouches*, pièce en 4 actes et 10 tableaux. Première représentation, le 14 janvier 1903.

Que faut-il? Que Berthe aime son mari. Nous en sommes loin. Elle le déteste. Pourquoi? Parce que Gervais, Iago infime, lui persuade qu'il l'a épousée pour son argent. D'ailleurs, sa vie va se passer à troubler le bonheur de ce ménage, sous couleur de l'adorer.

Berthe ignore où son père a caché l'enfant de sa faute. Elle doit l'apprendre le jour de son mariage. Mais ce jour-là, le père, ayant trop bu, meurt subitement, laissant son secret à Gervais, qui hâte la mort du vieillard. Puis il envoie Becker enlever et tuer la fille en question, tout en avertissant Lantenay du lieu où elle se trouve. Celui-ci va pour la ramener, ne la trouve plus et on l'accuse du crime.

Lantenay absent, accusé d'avoir tué sa belle-fille, rentre juste à temps pour recueillir une seconde accusation d'assassinat, et on le soupçonne d'avoir tué aussi une vieille tante. Bref, ce gredin de Gervais tue, pille, vole, et garde toujours l'air radouci et innocent d'un ami dévoué. C'est Tartufe l'Apache.

Mais tout se découvre. De braves ouvriers ont saisi Becker et lui font griller la plante des pieds; ils obtiennent toutes les révélations désirables. Gervais est confondu et arrêté; Lantenay est innocenté, il pardonne et vivra heureux.

Ce drame côtoie la guerre de 1870; il la précède, la longe, la suit, sans s'y mêler bien intimement. Les premières de *Mlle Fifi* firent un peu de tapage. Ceci n'en fit plus. On vit les Bavarois cribler les maisons de Bazeilles de balles et d'obus, nos pauvres soldats tirer et tomber; il y en eut peut-être dans la salle qui virent cela; il y eut peut-être des fils qui l'entendirent raconter par leurs pères qui y furent. Et, comme on dit en style de théâtre, « cela a passé », sans rien remuer ni effondrer, devant une salle plutôt saisie de curiosité qu'étreinte d'émotion. Le temps est un terrible niveleur.

Deux tableaux furent remarqués : la reproduction de la scène des *Dernières Cartouches*, d'après de Neuville, et la sortie de la maison après la capitulation.

Trente-deux ans ont suffi à faire d'un événement contemporain un événement historique. Quand Racine conta

dans *Bajazet* la mort d'un sultan, survenue trente ans avant, il disait :

— Le recul dans l'espace remplace le recul dans le temps.

Ici, il s'agissait d'un fait tout proche, et les héros de Bazeilles n'étaient pas tous morts; ils pouvaient avoir cinquante ans. Le général Lambert était mort depuis un an à peine. L'officier bavarois qui lui avait laissé son épée et lui avait témoigné son admiration, vivait encore, à Munich, et n'avait cessé d'honorer le vaincu d'une touchante affection et d'hommages flatteurs, pour cette défaite glorieuse à l'égal d'une victoire. Imaginez le général Lambert encore en vie et assistant, le 14 janvier 1903, pour la seconde fois, à ce drame de Bazeilles, qui se déroulait devant nous avec l'affreuse vérité de ses minutes tragiques : quel serrement de cœur, quelle angoisse l'eussent étreint, de revivre ainsi ces effrayantes secondes devant les cartouchières vides ! La capitulation, la sortie du groupe de héros devant les Bavarois ivres de colère, l'hommage rendu à tant de courage par l'officier ennemi, tout cela constitua un tableau qui eut sa grandeur.

M. Max Maurey, que nous retrouverons avec les auteurs gais, a aussi donné un drame historique intitulé *La Savelli*, ingénieuse mise en scène du pittoresque roman de M. Gilbert-Augustin Thierry. Ce fut un succès, et pour l'auteur, et pour Mmes Réjane, Lantelme, MM. Tarride, P. Magnier.

M. E. Moreau (1) a habilement tiré *Quo Vadis* du fameux roman de Sienkiewicz, puis il donna *Madame Margot*, avec la collaboration de M. Ch. Clairville, et enfin, *Le Procès de Jeanne d'Arc*.

Madame Margot est un fort amusant drame historique, où Henri IV est plaisamment portraituré. Il est inutilement émaillé de grossièretés qui, pour être des traits de vérité historique, déparent un genre réputé honnête. Et puis, il s'agit de savoir si Henri IV sera tué par les d'Entragues : on sait trop

(1) M. Em. Moreau. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin. *Quo Vadis*, drame en 5 actes et 10 tableaux. Première représentation, le 17 mars 1901. — Théâtre Réjane : *Madame Margot*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 23 décembre 1909. —Théâtre Sarah-Bernhardt : *Le Procès de Jeanne d'Arc*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 25 novembre 1909.

à l'avance que non, et que Ravaillac réclamerait, s'il en était autrement.

M. Alfred Mortier (1) est auteur d'un *Marius vaincu*, une œuvre de fort belle tenue.

MM. Mouézy-Eon, Auganet et Faral (2) ont fait jouer une comédie antique, *Amours d'Ovide*, d'une fantaisie aimable.

De M. Gabriel Nigond (3), *Le Cœur de Sylvie* est une délicieuse comédie XVIIIe siècle écrite en fort jolis vers, qui évoquent les paysages bleutés de Watteau. Du même, *Le Dieu Terme* est une comédie antique, où Mlle Marie Leconte fut charmante de grâce et de séduction devant Coquelin cadet, pétrifié en dieu Terme. Quant à *1812*, c'est l'évocation de l'épopée impériale et le drame lamentable d'un amour trahi. De deux frères, l'un déserte et se fait aimer de Francine, dont le fiancé accomplit héroïquement tout son devoir, et revient manchot de la Bérézina, pour assister au désastre de ses rêves. C'est un tableau émouvant de la vie paysanne sous le Premier Empire, et le coin de la retraite de Russie est peint avec une vigoureuse touche. Les vers ont une frappe sûre, nette, sonore.

L'œuvre de Jacques Normand (4), depuis 1900, se compose de *Les Vieux Amis*, *L'Amiral*, *La douceur de croire*, trois comédies en vers; *M. et Mme Dugazon*, comédie historique : c'est le tableau pittoresque et fort réussi des démêlés du ménage Dugazon. Ajoutez un petit drame où Mme Piérat fut émouvante : *On n'oublie pas*.

(1) M. Alfred MORTIER. — Théâtre des Arts : *Marius vaincu*, tragédie en 3 actes. Première représentation, le 24 mai 1910.

(2) MM. MOUÉZY-EON, AUGANET et FARAL. — Théâtre de l'Œuvre : *Amours d'Ovide*, comédie en 2 actes, en vers. Première représentation, le 7 juin 1908.

(3) M. Gabriel NIGOND. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Le Cœur de Sylvie*, comédie en 3 actes et en vers. Première représentation, le 25 novembre 1906. — Comédie-Française : *Le Dieu Terme*, comédie antique en 1 acte en vers. Première représentation, le 25 février 1907. — Théâtre-Antoine : 1812, pièce en 4 actes en vers. Première représentation, le 1er mars 1910. *Autres œuvres* : POÉSIE : *Contes de la Limousine. Novembre. L'ombre des Pins. Memor. Le Feu sous la cendre.* THÉATRE : *Mihien d'Avène. Réroubinos, Perlot Mademoiselle Molière. Monsieur de Treux.*

(4) M. Jacques NORMAND. — Théâtre national de l'Odéon : *M. et Mme Dugazon*, comédie-drame en 4 actes. Première représentation, le 28 décembre 1901. — Comédie-Française : *On n'oublie pas*, pièce en 1 acte en prose. Première représentation, le 9 juillet 1904.

M. Georges Ohnet (1) dans *Les Rouges et les Blancs*, a reproduit, comme M. Bernède, un épisode de la tentative vendéenne de la duchesse de Berry, en faveur de son fils Henri V.

M. Édouard Rod (2), génevois et protestant, a donné au Théâtre Réjane *Le Réformateur*, pièce sobre, éloquente et documentée où est évoquée, non sans grandeur, la figure de Jean-Jacques Rousseau.

M. Romain Rolland (3), qui fut l'auteur de *Les Loups*, *Danton*, *Triomphe de la Raison* pour le Théâtre du Peuple, s'est plu à dégager quelques grandes leçons du tableau des journées célèbres de l'histoire. Il a encore donné avec le même souci, *Le Quatorze Juillet*.

Mme Séverine (4) s'est essayée au théâtre historique dans *A Saint-Hélène*, pièce émouvante, pleine de la tristesse de l'exil.

Le Théâtre social.

M. Georges Ancey (5) a fait « œuvre sociale » dans *Ces Messieurs*. Il n'a décrit à notre sentiment, qu'un cas passionnel. Il a eu le mérite d'une déclaration intéressante.

(1) M. G. Ohnet. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Les Rouges et les Blancs*, drame en 5 actes et 6 tableaux. Première représentation, le 25 janvier 1901.

(2) M. Édouard Rod. — Théâtre Réjane : *Le Réformateur*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 28 mai 1906.

(3) M. Romain Rolland. — Théâtre de la Renaissance : *Le Quatorze Juillet*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 21 mars 1902.

(4) Mme Séverine. — Théâtre Antoine : *A Sainte-Hélène*, pièce en 2 actes. Première représentation, le 11 avril 1903.

(5) M. Georges Ancey. — Théâtre du Gymnase : *Ces Messieurs*, pièce en 5 actes, Première représentation, le 2 juin 1905. — *Monsieur Lamblin* ; *Les Inseparables* ;

« J'ai essayé, sans subterfuges et sans faux-fuyants, mais en termes propres, en accents sincères, de dénoncer dans ma pièce une des nombreuses maladies sociales qui nous abêtit et dont nous mourons; j'ai voulu simplement et sans parti pris, n'accusant personne, ou tout au moins accusant en face, j'ai voulu montrer la terrible influence que peut prendre le prêtre sur la femme, pour le plus grand péril de tous deux, et cela inconsciemment, sans préméditation d'aucune sorte, par ce seul fait qu'il porte un splendide uniforme et qu'il a de beaux gestes. Histoire presque universelle qui pourrait s'appliquer à tous les prêtres de toutes les religions! L'idée est juste, et le danger permanent. Il mérite qu'on y pense. Aussi qu'est-il arrivé? On m'a interdit... Il est vraiment insoutenable qu'à l'heure où les meetings ont pleine licence de se réunir, où les cabotins de tous les genres ont le droit de se jeter à la face les plus hautes injures, que les gens qui vivent dans leur coin et qui peinent, soient les derniers à ne pouvoir exercer leur métier. »

Cette pièce fut en effet longtemps interdite. Elle est vigoureuse et franche d'exécution; on y voit un prêtre troublant par ambition la tête, le cœur et les sens d'une femme; un autre prêtre haineux trahissant le secret de la confession; un prêtre méritant, dont la bonté et l'abnégation deviennent les causes de sa disgrâce; une femme qui devient folle par exaltation religieuse, et qui communique à une jeune fille sa maladie mystico-sensuelle. Tel est le caractère de cet ouvrage osé et un peu déplaisant, qui constate de belles qualités d'homme de théâtre, sûr de la conduite des scènes, et habile à pousser en plein relief les caractères.

M. Arnyvelde (1) dans *La Courtisane*, met face à face la nature et la société. Comme dans *Si j'étais roi*, un paysan y devient ministre, et cet homme des bois bouscule les abus et les préjugés. La favorite du roi l'adore, puis le trompe, puis

Grand'mère; L'École des Veufs; La Dupe; l'Avenir; Ces Messieurs; Athènes, couronnee de violettes...

(1) M. Arnyvelde. — Comédie-Française : *La Courtisane*, pièce en 5 actes en vers. Première représentation, le 16 octobre 1906.

s'exile. *Ruy Blas*, *Angelo*, *Quasimodo*, *Struensée*, *La Fille Sauvage*, *L'Ennemi du Peuple* dansent une ronde de revenants dans cette pièce étrange, où de belles pages excusent des longueurs et des impérities. Pyrenna la Courtisane, c'est Messaline ou Marguerite de Bourgogne, en quête de frissons inconnus. Robert, nouveau Ruy Blas, fait du royaume une Salente heureuse, et finit par ennuyer son amante en s'occupant trop de politique : aussi le trompe-t-elle avec qui se trouve là, puis s'en va d'un État où va fleurir le collectivisme.

Henri Becque mort en 1896, avait commencé en 1885 *Les Polichinelles*, qu'il laissa inachevés. M. Henri de Noussanne a complété le manuscrit, et on nous a donné à lire les deux œuvres. Nous pouvons du moins faire le partage de ce qui revient à un habile arrangeur, et de ce qui est le bien propre d'un homme de génie puissant, mais capricieux.

Becque ne connut pas à fond les financiers de sa génération, et la mort ne lui laissa pas le temps d'étudier ceux de la nôtre. Il n'avait pas mis d'intrigue qui liât les scènes de son manuscrit.

Ce que nous avons de lui est donc comme un édifice sans plan, d'un style ancien, laissé en construction interrompue. C'est un document du plus haut intérêt pour l'histoire d'un écrivain, mais de faible utilité pour celle du théâtre contemporain.

C'est une agréable, mais un peu mince comédie que *Les Tabliers blancs*, de M. Benière (1). Elle est du genre qu'on appelait autrefois la « comédie de condition », c'est-à-dire dans laquelle le sujet et l'intérêt sortent de la profession, du métier des gens. Cela a commencé par les *Deux Amis*, de Beaumarchais. On en a fait la comédie sociale. On nous a montré le drame qui émerge de la condition des nourrices, des diplomates, des matelots, des cultivateurs, des médecins, des métallurgistes, des juges. Aujourd'hui, c'est le tour des

(1) M. L. Benière. — Théâtre Antoine : *Les Tabliers blancs*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 8 janvier 1903. — Même théâtre : *Les Experts*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 3 février 1905. — Même théâtre : *Papillon, dit Lyonnais le Juste*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 1er octobre 1909.

bonnes en tablier blanc, bonnes à tout faire, femmes de chambre, cuisinières.

Et la thèse sociale s'est dressée devant M. Benière, qui a mis à la scène le mot de Figaro :

— Aux qualités que les maîtres exigent de nous, combien y en a-t-il qui seraient capables d'être des domestiques?

Nous sommes dans une ville de province, chez Mme Jamain, une petite femme élégante, coquette, frivole, exigeante et dure pour sa pauvre bête de bonne, Joséphine. Elle la houspille, la malmène, l'injurie, la bouscule; et la bonne bête se multiplie pour contenter les caprices de sa dame.

Dans cet intérieur modeste d'un employé d'enregistrement arrivent des visites, et ces dames potinent, se débinent, tombent à langue raccourcie sur leurs domestiques.

Quand tout le monde est sorti, deux bonnes du voisinage, deux coquines, viennent sommer Joséphine d'avoir à se rallier au parti qui va se former demain, pour déclarer la grève des Tabliers Blancs. Elles veulent cinquante francs par mois au lieu de vingt et dix-huit francs. La grosse bête accède à ce désir, et s'enrégimente dans le parti gréviste.

A l'acte suivant, elle fait sa malle. Madame la visite, l'inspecte, la traite de voleuse. Joséphine se révolte, toute sa foncière honnêteté se regimbe, et elle dit la plus belle tirade de la pièce. Elle part pour rejoindre ses indignes compagnes. Le ménage Jamain demeure seul, et comme il a le soir M. l'Inspecteur à dîner, et comme Madame se refuse à allumer le fourneau, elle prétexte une migraine, se retire, et vous laisse Monsieur se débrouiller.

Au dernier acte, la maison n'est plus tenable. La grève met les dames dans l'impossibilité de remplacer les bonnes. Il faut se servir soi-même, faire les commissions. Comme Madame ne lave pas la vaisselle, on a sali tout le service ordinaire, tout le service doré et toutes les assiettes accrochées au mur. Il ne reste plus que la ressource de s'en servir en les retournant. Le lit n'a pas été fait depuis quinze jours. Et c'est dans toute la ville ainsi. Les ménages se disputent. Ce ne sont que divorces. Il est temps que la grève finisse : et celle-ci se termine par

la capitulation des bonnes qui, ayant mangé leurs économies, reviennent faire des excuses et reprendre leur place.

Accessoirement, un vieux célibataire, qui vient d'épouser sa bonne, échappe à cet ennui, sa femme étant doublement de ménage.

L'accueil qu'on lui fait dans la société est des plus frais. Elle ne rencontre de sympathie que près de Mme Jamain, chez qui on n'eût pas supposé tant de condescendance et de bonté, étant donnée la mesquinerie de cette petite peste.

Une scène assez réussie est celle qui réunit ces deux femmes d'origines différentes, la femme de l'employé d'enregistrement et la petite bonne épousée. Elles échangent leurs services. Mme Lavernet enseigne à Mme Jamain l'art de balayer, et celle-ci apprend à son tour à la petite parvenue l'art de tenir conversation dans un salon, où quelques formules suffisent. Elle les lui apprend, et elle la sacre femme du monde, à peu près comme Sganarelle est sacré docteur. Il y a là une bonne satire habilement indiquée.

Mais que prouve-t-on? Que les domestiques ne sont pas toujours en joie? Qu'il y a des patronnes bien ennuyeuses! Qu'il y a de bonnes et de mauvaises bonnes? Que les grèves sont toujours le crime de quelques stupides meneurs? Tout cela, on le savait. Et le remède? Aucun. Et les conseils? Dire aux bonnes d'être patientes? Dire aux dames d'être douces? Il faudrait réformer l'humanité. Il n'y a donc autre chose là qu'un tableau, un épisode mis en scène, une historiette vite dénouée. C'est un peu maigre pour trois actes. La pièce est raréfiée, avec des trous et des vides. Un acte condensé eût été plus fort, plus probant, plus vigoureux.

Il est invraisemblable que la femme d'un employé d'enregistrement à 4.000 francs, soit aussi incapable que Mme Jamain de vaquer au ménage, et ignore à ce point l'art accessible de tenir un plumeau, et d'émonder la vaisselle. L'absence d'une bonne n'a peut-être pas toutes les conséquences qu'on nous dit. Une femme sait faire son lit, tant bien que mal. Les soldats le font bien. Les émigrées ruinées, à Coblentz, ont été ouvrières, servantes, et elles s'en tiraient. Ponsard, qui

n'était pas un réaliste, a chanté ces comtesses devenues aubergistes :

> Tenez, moi qui vous parle, eh bien ! j'ai de ma main
> Lavé les gobelets aux environs du Mein;
> Alors on me voyait, de gros souliers chaussée,
> Avec un tablier sur ma jupe troussée.

Ce que fit la marquise de Maupas, Mme Jamain pouvait le faire.

Le style a du naturel et de la justesse, sans trait ni éclat. Le dialogue a de l'aisance.

M. Benière a donné peu après, en 1905, *Les Experts*, satire plaisante des experts, dont les travaux absorbent presque toutes les indemnités qu'ils font obtenir.

L'auteur des *Tabliers Blancs* et des *Experts*, a aussi donné *Les Goujons* et *Papillon, dit Lyonnais le Juste*, et c'est encore, avec une verve réjouissante, une caricature; c'est Mlle de la Seiglière, poussée à la charge — à la charge contre la magistrature bourgeoise.

M. Lucien Besnard (1) dans *Le Domaine*, met en conflit avec force et relief la vieille noblesse usée, les Marbois-Grandchamps, et la jeune démocratie intelligente, active, généreuse, personnifiée par François Javel, la providence du pays et le tombeur des ducs.

Vint ensuite, du même auteur, *La Plus Amoureuse*, ou du danger, pour deux jeunes ménages, de trop voisiner, quand l'un des deux maris est de la lignée de Don Juan ou de François Prieur, à qui sa victime Marthe peut dire, non sans une certaine éloquence :

> C'est la loi, la loi d'amour, l'implacable loi que l'un des deux aime plus que l'autre. Et c'est moi qui aimais. Toi qui n'as même pas compris la violence de la passion que tu m'avais inspirée ! Comment comprendrais-tu un sentiment que tu es incapable d'éprouver ! Tu es un être de charme, un être léger. Léger avec des yeux si profonds !... A combien de femmes encore le regard de tes yeux et la caresse de ta voix donneront-ils l'illusion de l'amour? Va, Pierrot, suis ta route, mais

(1) M. Lucien Besnard. — Théâtre du Gymnase : *Le Domaine*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 14 février 1901. — Théâtre du Vaudeville : *La Plus Amoureuse*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 3 octobre 1906.

si tu rencontres encore une vraie amoureuse, écarte-toi de ton chemin, épargne-là... Je te pardonne, tu n'es pas méchant. Tu es comme les autres hommes. L'amour s'en va; c'est le mal du temps. Vous continuez de répéter ce grand mot, vous autres hommes, mais vous n'en connaissez déjà plus le sens divin et redoutable...

M. Louis Bruyerre (1) a fait représenter *En Paix*, drame pénible, dont le sujet est la séquestration arbitraire d'un normal chez les fous. Ses colères, ses révoltes, ses indignations sont imputées à la démence. C'est sinistre, désagréable et peut-être utile, car l'internement des fous est quelquefois un tragique abus que la législation ne prévient pas.

MM. Antoine, Gémier et Arquillière tenaient les principaux rôles.

Nous arrivons au nom fameux de M. François de Curel (2). « Il est aisé, a dit Voltaire, de ramener au joug une âme barbare et tremblante qui ne raisonne point, mais il est bien difficile de subjuguer un esprit vertueux qui a des lumières. » Ce peut être la morale de cette étrange et symbolique aventure de *La Fille sauvage*, tombée dans un piège à ours, capturée par le roi Abelias, achetée par le prince Kigerik, amoureuse d'un singe, emmenée par l'explorateur Moncel, élevée au couvent, toute confite de foi; puis éprise de l'explorateur, elle va à Bayreuth, elle devient reine des sauvages de son pays, déteste la religion, chasse et fait tuer les missionnaires, détruit dans les âmes toute foi et toute vertu. Et tout ceci est présenté avec un grand souci d'art, dans un style plein de noblesse; et l'on voit que le siècle est un ouvrier de perdition, qui détruit les germes féconds et purs de la croyance. Mais la haute philosophie de cette belle œuvre, ne l'a pas sauvée du défaut d'être peu scénique; elle a étonné plutôt que charmé.

Le Coup d'aile est la sombre odyssée d'un officier qui s'est laissé griser en Afrique, par le soleil et le désert; qui s'est cru César, et a accueilli à coups de fusil, les soldats envoyés pour

(1) M. Louis Bruyerre. — Théâtre-Antoine : *En Paix*, drame en 5 actes et 6 tableaux. Première représentation, le 8 janvier 1900.

(2) M. François de Curel. — Théâtre Antoine : *La Fille sauvage*, pièce en 6 actes. Première représentation, le 17 février 1902. — Théâtre Antoine : *Le Coup d'aile*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 10 janvier 1906.

contrôler son commandement. Il a fui dans la brousse, a gagné l'Angleterre, et revient en France, où il retrouve sa fille qui a ses instincts de révolte, qui vole le drapeau du régiment de passage, et qui goûte un âpre plaisir à se sentir matée par ce père terrible. Un peu d'obscurité plane sur le drame et sur les caractères, mais il a des pages d'une envolée superbe, d'une psychologie âpre, d'une éloquence rude, et le type de Michel Prinson, le révolté, le traître, est buriné avec une vigueur nerveuse.

M. Lucien Descaves (1), auteur du *Tiers État*, l'état que constituent les femmes divorcées et entretenues, nous apporte ici *La Préférée*, poignant problème qui met en balance dans l'âme d'un père, ses deux affections pour ses deux filles, dont l'une n'est pas son enfant.

M. Émile Fabre (2) a donné successivement *La Vie Publique*, *La Rabouilleuse*, *Les Ventres Dorés*, *La Maison d'argile*, *Timon d'Athènes*, *Vainqueurs* et *César Birotteau*. *La Rabouilleuse* et *César Birotteau* sont très habilement inspirés par les romans de Balzac.

La Vie publique est le tableau réussi des mœurs électorales et de la lutte entre les partisans des trois listes : radicale-socialiste avec M. Fessier, le maire de Salente; socialiste avec Maréchal; réactionnaire avec le marquis de Riols. C'est vécu, drôle comme la vie politique.

Les Ventres dorés sont une fort intéressante étude de caractères, qui met au premier plan un hardi financier, le baron de Thau, président du Conseil d'administration de la Société de la Nouvelle Afrique, pour la construction des chemins de fer, routes, canaux et ports, encadré d'autres types portraiturés

(1) M. Descaves. — Théâtre Antoine : *Tiers État*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 6 mai 1902. — Théâtre national de l'Odéon : *La Préférée*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 24 octobre 1906.

(2) M. Émile Fabre. — Théâtre de la Renaissance : *La Vie publique*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 14 octobre 1901. — Théâtre de l'Odéon : *La Rabouilleuse*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 11 mars 1903. — Même théâtre : *Les Ventres dorés*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 4 mars 1905. — Comédie-Française : *La Maison d'argile*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 25 février 1907. — Théâtre Antoine : *Timon d'Athènes*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 12 avril 1907. — *Vainqueurs*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 25 novembre 1908. — *César Birotteau*, pièce en 4 actes, le 7 octobre 1910.

en plein relief, le féroce baron d'Hurth, le malin Chovelot, le juif Knobb, et l'honnête Vernières, fourvoyé dans cette caverne où il laissera sa vie et son honneur. C'est un puissant drame d'affaires, d'un pathétique intense, d'une vérité douloureuse que Henry Becque eût aimée. Le dénouement, le salut de la Société financière assuré par l'apoplexie de Vernières, l'anxiété du Conseil d'administration, la fureur des souscripteurs, sont des tableaux tracés avec vigueur, maîtrise et émotion. Les principaux rôles ont été tenus par MM. Gémier, Candé, Janvier, Coste et Mmes Félicia Mallet, Sergine, Madeleine Carlier.

La Maison d'argile est un drame ingénieusement charpenté, où une mère divorcée est empêchée de déshériter son fils d'un premier lit, au profit de la fille du second. Le rôle du fils reparaissant pour exiger son héritage, a beaucoup de vigueur dramatique. Le second mari est un triste sire, et quant à la mère remariée, elle est ballottée entre des situations bien étranges, et des sentiments pénibles.

Timon d'Athènes est une œuvre d'une belle envolée qui n'est ni celle de Lucien ni celle de Shakespeare, et qui nous donne un tableau sombre, à la Pétrus Borel, de la société, des riches qui vendent la patrie pour devenir plus riches, des pauvres qui tuent leurs frères pour jouir eux aussi. Cette tragédie en prose a grande allure, elle est d'un art sobre et haut, d'une vérité farouche, d'une émotion un peu froide cependant, mais d'une démarche noble. MM. de Max, Gémier, MMmes Gilda Darthy, Suzanne de Behr s'y sont fait apprécier.

Les Vainqueurs présentent le violent tableau de l'ambition parlementaire : un brillant avocat-député accepte imprudemment l'argent d'un ancien amant de sa femme pour sortir d'une impasse. Le scandale est révélé. Le père triomphe politiquement, au moment où son fils meurt en duel pour lui.

Cette œuvre passionnante et forte a de belles qualités scéniques.

M. Maurice de Faramond (1) a écrit et fait jouer *La Dame*

(1) M. Maurice de Faramond : *La Dame qui n'est plus aux Camélias*, tragi-comédie, en 3 actes. Première représentation, le 16 décembre 1908.

qui n'est plus aux Camélias, drame triste et amer sur l'amour et l'argent.

M. Anatole France (1) avait déjà montré sa blanche évocation des *Noces Corinthiennes*, en 1884, mais la représentation de 1902, fut une véritable résurrection.

Le théâtre de la Renaissance a représenté le 28 mars 1903, trois tableaux tirés par M. Anatole France d'une de ses nouvelles, et intitulés, du nom du héros, *Crainquebille*.

C'est une œuvre étrange, poignante dans sa simplicité, éloquente de compassion naïve et de vérité banale, satire forte par son impassible fidélité à la vraisemblance, sans charge ni haine, tableau cruel et doucement pénible, populaire sans laideur, réaliste sans brutalité, socialiste sans déclamations, humaine sans bassesse; plaidoyer attendri pour les humbles et les petits, les vieux et les enfants, les déshérités de la vie, de l'âge, de l'intelligence, exhortation insinuante vers la bonté, la pitié, la fraternité, la charité, et tout cela pittoresque, localisé, bien parisien avec ses gamins de la laïque qui usent le fond de leurs tabliers noirs en glissant sur la rampe des escaliers de la rue de Beaujolais.

Il est joli, ce coin de Paris, le carrefour de la rue de Beaujolais, un cabaret à gauche, une voûte à droite, au fond l'escalier étroit qu'encadrent le magasin d'une marchande de chaussures et une boutique en réparation. C'est bien le cadre qui convenait à ce poème de la rue, fait de flâneries, d'observation, de stations parmi les rassemblements. C'est si exact ! Il faudrait n'avoir jamais aimé à muser par les quartiers commerçants, à écouter le titi et le gavroche, à suivre le pas saccadé de petits pieds, à se mêler aux foules, à prendre parti pour le perroquet échappé de sa cage, pour le chat de gouttière en détresse sur un arbre, pour le bicycliste qui bouscule un cheval, pour l'ouvrier faubourien qui vous fait

(1) M. Anatole FRANCE. — Théâtre national de l'Odéon : *Les Noces Corinthiennes*, drame en 3 actes et 1 prologue en vers. Première représentation, le 30 janvier 1902. — Théâtre de la Renaissance : *Crainquebille*, comédie en 3 tableaux. Première représentation, le 28 mars 1903. — Même théâtre : *Le Mannequin d'Osier*, comédie en 4 actes et 8 tableaux. Première représentation, le 22 mars 1904. — Même théâtre (1906) : *Au Petit Bonheur*.

confident de son indignation ou de son enthousiasme, à converser avec le conducteur d'omnibus, à regarder avec la foule, la fenêtre close derrière laquelle s'est perpétré le crime de la veille, à écouter le boniment du camelot, il faudrait n'avoir jamais vécu dans la rue, ni participé à ce frisson du trottoir, qui rend trépidantes l'existence et l'agitation des gens dehors, pour ne pas goûter et reconnaître les impressions de M. Anatole France, un vrai Parisien de Paris.

Et voici d'abord le camelot, qui vous vend pour quatre sous une canne pliante, un savon à détacher et une garniture de chemise; voici les gamins, moucherons voltigeants du pavé, grimpés partout, sur l'arrière des voitures, sur les pas des portes, sur les escaliers; et voici le pauvre marchand des quatre saisons, l'honnête Crainquebille, le Juif errant de la Salade !

Car le règlement, encore aujourd'hui, est absurde, mais formel. Le marchand des quatre saisons reçoit de la préfecture de police une plaque de cuivre qui lui donne le droit de vendre des légumes dans une petite voiture, mais jamais le droit de *stationner!* Il est en faute toutes les fois qu'il s'arrête. Ce droit ne lui est strictement concédé que durant le temps qu'il faut au client pour regarder, choisir, payer sa marchandise. Aussitôt après, hop ! en route ! Il doit circuler entre chaque opération commerciale. La raison? Peut-être la crainte de l'encombrement, mais beaucoup plus la crainte de *l'électeur*, qui est boutiquier, qui a des frais généraux, qui ne peut pas vendre à d'aussi bas prix que le nomade, et qui déteste en celui-ci un concurrent heureux. Si l'agent ne pourchasse pas le *quat'saisons*, ce sont des plaintes qui affluent chez le conseiller municipal du quartier, et comme celui-ci tient à sa réélection, il envoie des avis comminatoires à la Préfecture de police, et le lendemain les *quat'saisons* sont dispersés, traqués, perclus de contraventions. Il est dommage que M. Anatole France n'ait pas montré ni utilisé ce côté politique de son sujet; car c'est la politique qui rend irrémédiable le malheur de Crainquebille et de ses pareils. Il n'y aura rien à faire, tant que les boutiquiers seront électeurs.

Circulez ! Mais comment ce pauvre Crainquebille s'en irait-il? La marchande de chaussures lui a acheté un chou-fleur, et a été chercher, dans sa caisse, les quatorze sous de son achat. Faudra-t-il donc que le bon vieux s'éloigne et perde son dû? Qu'a-t-il fait pour tant de dureté? Et pourquoi cet agent — ceux de cette espèce sont heureusement devenus rares — en veut-il à cet être blanchi et inoffensif, compatissant et doux, qui aime les tout petits enfants et se laisse gruger par eux, qui donne une poire — une perte de deux ou trois sous — à un bon gavroche son voisin; qui ne ferait pas de mal à une mouche, brave homme, faible et attendrissant, dont la misère fait déjà peine, avant qu'elle se complique d'iniquité?

Circulez ! Et l'agent n'entend rien, ne comprend rien, sinon qu'il représente le règlement, et que le *quat'saisons* doit marcher encore et toujours. Le malheureux vieillard à la tête chenue songe à ses quatorze sous qui n'arrivent pas :

— Cette Madame Bayard ! où donc qu'elle se cache?

— Hein? hurle l'agent; il a dit? Il a crié : « Mort aux vaches ! » Son compte est bon !

Rassemblement, cris divers, bousculade. Crainquebille est l'occasion involontaire d'un scandale public. La scène est d'une note juste, exactement observée, avec le Monsieur décoré qui intervient, prend la défense de la victime, et les réflexions si vraies de la foule égoïste et basse :

— Un Monsieur bien mis qui se fourre là-dedans !

— Vas-tu te taire ! Ne vas pas te faire prendre comme témoin !

Car témoigner, être cité, c'est déjà, pour le peuple, un commencement de honte et un danger : la police et la justice sont des choses dont il a peur; pour lui, ce n'est pas la protection, c'est la menace.

Et il n'a pas tort. On le voit bien au second tableau, au tribunal. Quel jugement, ou plutôt quelle exécution ! L'agent a déposé; rien ne pourra infirmer ce témoignage administratif, plus solide désormais que les murs mêmes de la Conciergerie, et plus inébranlable qu'une montagne de cubes de pierres. Rien, ni la vérité, ni l'évidence, ni la bonne foi, ni

l'autorité des témoins ne sera capable d'entamer la conviction bornée et entêtée du juge. Il mande à regret, et n'écoute pas, les témoins à décharge; quant à l'avocat, il le subit: peu à peu, le juge devient hostile à tous ceux qui ne sont pas là pour accabler ce Crainquebille dont le nom seul l'énerve.

Toute cette scène du jugement, traitée dans le goût des fantaisies de Courteline, est divertissante et prise sur le vif : le style ampoulé et comique de l'agent, les commérages à côté de la femme Bayard, l'indifférence comateuse de Crainquebille, qui ne comprend pas, qui ne peut pas comprendre ni le juge ni l'avocat, parce qu'ils parlent une langue qui n'est pas la sienne. Aussi, comment pourrait-il s'expliquer, se défendre? Il laisse aller, et il assiste à son procès en spectateur étranger, intéressé par le langage incompréhensible de ces messieurs « si polis » à qui il n'a pas entendu une fois dire « de gros mots ». Mais lui? Que dira-t-il? Il est un honnête homme... depuis quarante ans, il vend dans la rue... il ne ferait de tort à personne... un sou est un sou...

La plaidoirie de l'avocat est un joli morceau d'une ironie plaisante. Le commentaire de « Mort aux vaches » par le panégyrique des vaches « ces bonnes laitières, reines indolentes des prairies »; l'argument de l'hallucination, la citation des paysans de La Bruyère, tout cela est d'une drôlerie achevée.

Et cependant Crainquebille n'arrive ni à comprendre ni à se justifier autrement qu'en répétant : « Moi, je suis strict... un sou est un sou... »

Et il attrape ses quinze jours de prison.

Au troisième tableau, il a purgé sa peine, il est revenu, comme à sa niche, à l'angle de sa rue de Beaujolais; tous lui tournent le dos, même les plus indignes: il ne lui reste que la sympathie tiède d'un marchand de marrons, et l'amitié du petit gavroche à la poire. On lui a volé sa voiture, ses légumes, il couche dans une remise inondée par la pluie; pauvre être instinctif et inconscient, misérable, accablé d'années. Comme une bête traquée, il ne comprend pas ce que lui veut le sort; il boit pour oublier et supporter; il veut mourir, le petit gavroche

le recueille dans sa boutique en démolition, et le vieux y entre en disant :

— T'as pas fait quelque chose de fameux; t'as sauvé un homme !

Minuit sonne, dans la rue déserte; le rideau tombe sur cette affreuse angoisse du lendemain implacable, et du réveil fatal.

Ce petit drame est poignant. Il fut bien joué et l'auteur fut secondé à souhait. M. Guitry fut excellent; il fit de Crainquebille une composition intéressante, observée, vécue, lamentable; le type était pittoresque dans sa misérable pénurie; les attitudes, la démarche, la voix, tout concourut à l'effet d'immense pitié qui auréole cet obscur martyr.

M. Anatole France a encore tiré d'un de ses livres, *Le mannequin d'osier*. Mais M. Bergeret est trop délicieusement livresque pour remplir les conditions et les vides de la scène. Et pourtant l'interprétation fut remarquable avec M. Guitry et Mlle Rosa Brück.

Léon Frapié avec M. P.-L. Garnier a fait jouer, en 1906 (1), *Sévérité*, un bon drame social.

M. Lucien Gleize (2) a fait dans *Une Blanche*, une mordante satire de notre administration coloniale, et, dans *L'Étrange aventure*, il a conté la vraiment étrange et amusante aventure, l'odyssée d'un lot de snobs, dont un cyclone vient divertir l'ennui.

M. Albert Guinon (3), qui est l'auteur du *Partage* et l'un des auteurs de *Manoune*, a aussi composé, avec Mme Jeanne Marni, *Le Joug*, œuvre amère et cruelle, où Courtial élève, comme Arnolphe, la petite Juliette, pour en faire, plus tard, une maîtresse à son gré : la fine mouche se fait épouser, et s'impose si victorieusement à son professeur, devenu sa victime, que celui-ci ne pourra plus jamais secouer le joug.

(1) MM. Léon Frapié et P.-L. Garnier. — Théâtre Antoine : *Sévérité*, pièce en 1 acte. Première représentation, le 3 avril 1906.

(2) M. Lucien Gleize. — Théâtre de la Renaissance : *Une Blanche*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 21 novembre 1901. — Théâtre national de l'Odéon : *L'Étrange aventure*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 21 mai 1906.

(3) M. Albert Guinon. — Théâtre du Vaudeville : *Le Joug*, comédie en 3 actes, avec la collaboration de Mme Jeanne Marni. Première représentation, le 29 novembre 1902. — Même théâtre : *Décadence*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 17 février 1904.

Voici les faits : Le premier acte nous ouvre le cabinet de toilette de M. Henri Courtial, un oisif élégant de quarante-deux ans, qui s'ennuie et se soigne. Henri s'occupe comme il peut, se cure les ongles, geint avec son domestique, renvoie ses maîtresses qui viennent lui faire des scènes : Élise Verveine, qui l'injurie et, après la demi-mondaine, la femme du monde, Mme de Brauver. Henri repousse les offres et les avances, renonce à l'automobile; il a le spleen que ne dissipe pas un ami d'enfance, pauvre raté diplômé, Jacques Arrivel, mais non arrivé, entrepreneur fécond et stérile qui vit aux crochets de l'amitié.

Mais voici, par l'escalier de service, venir une femme bizarre, chaisière d'église et cocotte retraitée, qui a souffert toute sa vie de ne pas avoir trouvé une position stable, et d'avoir été ballottée de l'un à l'autre comme une raquette. Elle rêve un sort plus doux pour sa fille, un amant unique et fixe, un petit logement coquet et passable, sans aléa ni changements, une permanence. Et elle vient demander à son vieil ami Henri, s'il ne connaîtrait point parmi ses pairs, un monsieur bien, ayant besoin d'une liaison tranquille, sûre et durable, à bail, pour sa chère enfant. Henri ne tient pas cet article pour le moment, mais désireux de voir l'objet, il fait entrer Juliette, s'amuse de cette gavrochine effrontée, fleur de pavé, gamine de malice et d'argot, petite crevette dessalée; Henri la garde à déjeuner.

Au second acte, il réédite l'École des femmes. Il a résolu de former, de façonner à son usage une petite femme stylée et modelée par lui, pour lui, à sa convenance. Il a dégrossi, épousseté, nettoyé, poli et verni le petit gavroche qu'était Juliette. Il a réussi. Elle est devenue d'une docilité, d'une propreté, d'une économie exemplaires; elle est l'idéale femme d'intérieur, la femme d'Ischomaque dont parle Xénophon. Elle coud, brode, obéit à l'œil et au doigt, surveille son langage. A-t-elle un oubli? Henri siffle, et elle se reprend. Un petit chien dressé ne ferait pas mieux. Et Henri s'enorgueillit, car il pourrait se comparer à son collègue, le prince Nekludoff, de *Résurrection*; il a ramené vers le beau et le bien, racheté, réhabilité une âme.

De la part de Juliette, ce jeu n'est que comédie hypocrite. Elle s'en explique et le fait subodorer dans ses entretiens avec sa mère, qui l'engage à se montrer « gentille » avec le bienfaiteur et l'ami de la maison, Jacques, le pauvre raté, pour qui elle aura tendresse d'âme. Car Henri n'a pas encore fait de Juliette sa maîtresse : ce sera pour ce soir. Il a voulu la façonner d'abord, s'imaginant qu'il lui suffirait de parler pour l'avoir à ses ordres. Il a compté sans son hôtesse. Elle, si docile, elle lui refuse ses faveurs. Notre malin égoïste a trouvé plus fin que lui, et la petite mâtine, qui feint de se laisser dompter, prépare au contraire ses mesures, pour jeter le joug sur celui qui la veut subjuguer. Le chasseur est pris par sa perdrix. Juliette sait le prix de la vie. Sa mère se fût contentée d'une liaison : c'est le mariage qu'a décidé sa fille.

Et la sainte nitouche arrive à son but. Au dernier acte, elle est Mme Courtial, et elle est maîtresse de la situation; elle couche sur ses positions; elle gaspille, s'amuse, gruge le mari, flirte avec l'ami, à qui la mère offre ses services pour les rendez-vous dehors; ce sont des fréquentations de bas étage, le désordre dans les comptes et les domestiques, les souvenirs d'enfance qui rapprochent la jeune épouse de Jacques le raté; le mari les surprend, les rosse, s'emporte et, refaisant la grande scène du misanthrope, finit par demander pardon. Alors, Juliette joue le début de la farce du cuvier, en ce sens qu'elle dicte ses conditions et les impose à son mari, à qui elle donne son « rollet » : elle pardonnera si Henri courbe la tête, s'humilie, accepte et porte le joug qu'il a voulu lui donner; le mari est maté.

Cette comédie est agréable, et porte à la scène une observation juste, d'un fait fréquent. Comme il y a les parveneurs, il y a aussi les femmes arrivistes qui assurent leur vie et leur avenir par un bon mariage, et savent devenir les maîtresses d'une situation qui fut d'abord pour elles une humble sujétion. La pièce fut bien jouée. Mme Réjane y a trouvé l'occasion de déployer toutes les ressources de son talent spirituellement vulgaire et intelligent. M. Grand fut excellent. M. Dubosc eut de l'humour dans son impassi-

bilité qui finit par se réveiller en bousculades et en supplications. M[me] Daynes Grassot fut la gaîté, la fantaisie, l'entrain, le cynisme dans l'inconscience.

Le style est bien du style de théâtre, et n'était trop de lenteur dans le second acte trop vide, le plan est adroitement combiné. Il y a des mots drôles :

— De la bénédictine?

— Une larme.

— Et vous?

— Un sanglot.

Décadence, du même M. Guinon, est une œuvre agressive. C'est le conflit de la noblesse catholique et de la banque juive. On y trouve des scènes brillantes, des répliques spirituelles, des mots acerbes, d'émouvantes paroles d'amour.

M. Guinon a encore donné *Partage* en 1906, et *Son Père* en 1907. *Son Père*, c'est la conquête par le père de sa fille, élevée par sa mère divorcée. Le caractère de Sylvie est traité avec une fort délicate psychologie.

M. Guinon a donné, en outre, un intéressant drame social, *Décadence*.

M. André Ibels (1) dans *Autour de la Lampe* nous offre une étude amère et violente de la vie bourgeoise.

M. Jean Jullien (2) est l'auteur de *La Poigne*, *L'Écolière*, *L'Oasis*, *Mineure*, *Les Plumes du Geai*, *Les Étoiles*.

Jean Jullien a été l'un des créateurs du théâtre vivant. *Le Maître* et *La Mer* sont demeurés des types d'un art violent et fort. *La Poigne* est de la même lignée, une comédie socialiste de ton sombre et d'observation implacable, traitée avec un vrai talent d'homme de théâtre. Théodore Ferrand, avo-

(1) M. André Ibels. — Cercle des Escholiers : *Autour de la Lampe*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 12 mai 1908.

(2) M. Jean Jullien. — Théâtre du Gymnase : *La Poigne*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 29 octobre 1900. — Théâtre de la Renaissance : *L'Écolière*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 30 septembre 1901. — Cercle de l'Œuvre : *L'Oasis*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 17 décembre 1903. — Grand-Guignol : *Mineure!* pièce en 1 acte. Première représentation, le 24 février 1903. — Théâtre Molière : *Les Plumes du geai*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 14 février 1906. — *Les Étoiles*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 9 février 1907. Autres œuvres : *Le Père Basselet; Les Droits du Cœur; En Paradis; La Môme; Paternité; Mick et Lip.*

cat de province, est nommé préfet. Il sera préfet à poigne, il pourchasse les socialistes, et refuse un futur gendre dont le père est mal noté par le gouvernement. Ce jeune homme enlève sa fiancée; les socialistes malmenés font une émeute et le préfet désabusé n'ose pas la réprimer par la force. Il démissionne et laisse la place à son gendre. L'œuvre est de belle et noble sobriété. La scène de l'émeute rappelle celle du *Roi* de Jules Lemaître. De très fortes scènes mettent en relief des caractères nettement dessinés, avec perspicacité et relief. MM. Gémier, Janvier, Arquillière, Dubosc, Maxence, Mmes Samary, Milo d'Arcyle, Ryter, Andral ont trouvé pour ces silhouettes vivantes, d'heureuses expressions de leur talent.

Comme dans *La Petite Fonctionnaire* de M. Capus, comme dans *Blanchette* de M. Brieux, comme dans *La Maîtresse d'École* de M. Tarbé, il s'agit dans l'*Écolière*, d'une jeune fille instruite qui veut rester honnête, Noémie Lambert, directrice d'école, objet de la convoitise de tous les représentants de l'autorité. Violentée par le délégué cantonal, elle le jette dehors et celui-ci se venge en la calomniant. Elle perd sa réputation et son fiancé, et elle quitte cette ingrate carrière pour vivre de son travail manuel. Mme Andrée Mégard, M. Gémier, M. Beaulieu ont bien tenu leurs rôles, dans ce drame amer et peu encourageant pour les jeunes brevetées.

Mineure ! est une forte saynète d'une touche audacieuse, qui met en scène un problème social, celui de la prostitution, et qui flétrit justement la cupidité cynique des entremetteurs, et gratuitement, la débauche des magistrats, pour fournir un effet comique au dénouement.

Les Plumes du Geai est une ingénieuse aventure d'un jeune banquier riche qui simule la pauvreté, afin de se faire aimer pour lui-même, comme le Pierre de Sorbier, de Henri de Rothschild. La pièce a une gaieté faite de perspicace observation, et de situations joliment inventées.

Dans *Les Étoiles*, on assiste aux aventures de la fille d'un général — c'est de ses étoiles qu'il s'agit — heureuse d'échapper à un vilain capitaine pour en épouser un bon. Le style est

noble, la pensée haute, et on y rencontre des scènes magistrales.

M. Maurice Lefèvre (1) a donné de 1905 à 1908 : *Le Crime d'un fils*, bon mélodrame; *De l'Amour aux Larmes*, pathétique drame d'un ménage à trois; *L'Homme de proie*, avec le concours de M. Ch. de La Porte, étude émouvante de la question du divorce.

M. Gaston Leroux a fait applaudir à l'Odéon, en 1907, une forte satire sociale, *La Maison des Juges*, qui est l'histoire de trois générations de magistrature dans la même famille.

M. Camille Le Senne (2) et M. Adolphe Mayer ont collaboré dans *Le Bâillon*, intéressante étude du secret médical, qui permet aux maladies les plus terribles, de s'installer au foyer des jeunes ménages.

M. Paul-Hyacinthe Loyson (3) a traité dans *Les Ames ennemies*, le même sujet que M. Trarieux dans *L'Otage*. C'est le conflit de croyances contraires dans une famille, entre le savant darwiniste, et sa femme catéchisée par un abbé. Il y a trop de dissertations et de lenteur. Les protagonistes étaient MM. Janvier, Bour ; M[lles] Moreno et Marie Kalff.

MM. Paul et Victor Margueritte (4) ont soutenu, dans *Le Cœur et la Loi*, une thèse en faveur du divorce, par le consentement d'un seul. L'infortunée M[me] Le Hagre, prisonnière de son indigne mari, se met hors la loi, puisque la loi est impuissante à faire justice.

L'Autre est une étude perspicace d'une crise d'âmes mala-

(1) M. Maurice Lefèvre. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *Le Crime d'un fils*, drame en 5 actes. Première représentation, le 8 septembre 1905. — Théâtre des Arts : *De l'Amour aux Larmes*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 29 décembre 1906. — Théâtre Molière : *L'Homme de proie*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 21 février 1908.

(2) MM. Camille Le Senne et Adolphe Mayer. — Théâtre Antoine : *Le Bâillon*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 30 octobre 1901.

(3) M. Paul-Hyacinthe Loyson. — Théâtre-Antoine : *Les Ames ennemies*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 16 juin 1907.

(4) MM. Paul et Victor Margueritte. — Théâtre de l'Odéon : *Le Cœur et la Loi*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 9 octobre 1905. — Comédie-Française : *L'Autre*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 9 décembre 1907. — Même théâtre : *L'Imprévu*, comédie en 2 actes. Première représentation, le 19 février 1910.

dives, où il demeure avéré qu'un mari a beau pardonner la faute de l'épouse, il ne peut l'oublier. Le souvenir, l'ombre de l'*autre* apparaît dans leurs embrassements, et Claire s'en va parce que la jalousie rétrospective de Jacques rend le foyer intenable. M. Grand et Mme Cerny ont puissamment animé ce tableau sombre.

L'Imprévu est un drame noir qui semble un fait divers. Denise Vigneul meurt chez son amant, François Mareuil, et son mari la trouve là, dans un déshabillé accusateur. Une amie, Hélène, que le mari aimait, se sacrifie en se compromettant, et en se donnant pour la maîtresse de Mareuil : elle venait rompre et elle avait prié Denise de l'accompagner de peur d' « être faible ». Pierre Vigneul pleure le double deuil de la mort de sa femme, et de la mort morale de cette Hélène qu'il croyait si pure. Alors, François Mareuil ne peut tolérer plus longtemps ce mensonge et ce sacrifice, et il se dénonce comme le vrai, le seul coupable. Hélène est digne de l'estime de Pierre, qui retourne vers elle toute son affection.

La brochure de *L'Imprévu* met en lumière une habitude de plus en plus répandue et constante chez nos dramaturges, celle des longues indications scéniques. MM. Hervieu, Capus en usent aussi beaucoup. On se croirait reporté au temps du *Père de Famille* de Diderot ou d'*Eugénie* de Beaumarchais (1). Je prendrai cet exemple. Pierre vient d'apprendre que sa femme Denise était la maîtresse de son ami Jacques Mareuil ; et qu'elle est morte en venant au rendez-vous d'amour. Il apprend en même temps, que l'amie adorée Hélène est intacte, et au-dessus de tout reproche et de tout soupçon. Voici ce que l'acteur doit faire :

JACQUES

C'est assez d'un malheur !..... Je saurai disparaître. — Pour moi, tout est fini..... Vous.....

Pierre demeure immobile dans une incertitude cruelle entre ses sentiments contradictoires : haine pour Jacques, douleur pour Denise, tendresse reconnaissante pour Hélène. — Enfin celle-ci est la plus forte. — Après un regard de pardon qu'il accorde et qu'il demande à la morte, il contemple longuement Hélène d'un grave et lourd regard que l'amour, malgré lui, éclaire. — Puis avec une tristesse infinie :

(1) Voir tome III de cet ouvrage, page 396.

PIERRE

Nous ? Ah ! Pauvres êtres que nous sommes !.....

En silence, il prend, serre la main d'Hélène d'une lente, grave étreinte, qui est comme le symbole de leur affection profonde, de leur union future. — Puis se tournant vers la chambre, pieusement à Hélène.

Allons près d'elle.....

C'est toute une page de psychologie. Il eût mieux valu qu'elle passât dans le texte. Racine fut le plus grand explorateur des âmes et des sentiments : il n'use jamais d'indications scéniques. L'auteur, s'il en abuse, écrit moins une comédie que, pour cette part, un livret de pantomime. Il repasse à l'acteur la fonction qu'il a assumée en se faisant peintre des âmes. Il faut réprouver cet usage qui dénonce une faiblesse.

MM. Pierre Morgand et Claude Roland (1), dans *L'Homme du jour*, présentèrent une très divertissante satire des ambitions politiques, dont on nous dévoile les arcanes avec humour.

M. Saint-Georges de Bouhélier (2) a fait dans *Le Roi sans couronne*, une pièce sociale, d'un symbolisme philosophique et d'un ardent socialisme. *Le Carnaval des Enfants*, du même, est une pièce sombre, écrite d'un style parfois étrange, qui met en scène le contraste de la joie du carnaval au dehors, et du deuil dans une humble boutique de lingerie, où sombrent, parmi des querelles, l'honneur et la vie d'une pauvre femme agonisante au son des trompettes et des rires. Saint-Georges de Bouhélier est encore l'auteur de *La Tragédie royale*, pièce en trois actes, donnée en 1909 à l'Odéon. C'est la dramatique aventure d'un roi détrôné, qui se trahit au péril des jours de sa fille, pour sauver l'honneur royal. Le tableau de la révolution populaire a de la grandeur et de la vigueur.

(1) MM. Pierre Morgand et Claude Roland. — Théâtre du Gymnase : *L'Homme du jour*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 1er septembre 1903.

(2) M. Saint-Georges de Bouhélier. — Théâtre des Arts : *Le Roi sans couronne*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 11 février 1906. — Odéon : *La Tragédie royale*, 3 actes, 7 janvier 1909. — *Le Carnaval des Enfants*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 25 novembre 1910.

M. Gaston Schefer (1) dans *Le Roi* a dit la cruelle situation d'un roi, obligé par la raison d'État, de donner sa fille en mariage à l'amant de la Reine. Une émeute renverse la royauté, le roi et le prince devenus simples citoyens se battent, le prince est tué. Justice est faite. Les protagonistes de ce drame ont été M. Paul Mounet, Mmes Segond-Weber et Marie Leconte.

M. Jean Thorel (2) a repris dans *La Race*, l'idée des *Fossiles* de François de Curel. Un aristocrate épris de l'idée de race n'a que deux filles. La première n'est pas de lui, la seconde ne sera jamais mère. Il en est réduit à accepter, pour continuer le nom, de transmettre ses titres et son héritage au bâtard issu de sa fille aînée et du plébéien Philippe Gauthier, ce qui constitue une descendance d'une pureté douteuse.

Nous devons à M. Gabriel Trarieux (3) *Sur la Foi des Étoiles*, *La Guerre au Village*, une étude de mœurs où, dans une rapide lutte d'opinions, il y a encore trop de dissertations, *L'Alibi*, *La Dette* et *Un Soir*.

Dans *Sur la foi des Étoiles*, un médecin, Olivier, qui doit beaucoup à Claude, soigne celui-ci, le guérit de la tuberculose, et devient cependant l'amant de la femme. Le mari lui prodigue ses bienfaits : mais les deux amants clament devant lui leur faute. Le mari, comme le Jacques de Georges Sand et le comte Hermann de Dumas, se tue pour leur laisser la place libre. Drame sombre, qui fut bien joué par M. Grand, Mme Cora Laparcerie, M. Kemm et M. Antoine.

L'Otage, joué à l'Odéon le 14 mai 1907, montre plaisamment

(1) M. Gaston Schefer. — Comédie-Française : *Le Roi*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 12 octobre 1901.

(2) M. Jean Thorel. — Théâtre Antoine : *La Race*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 12 mai 1905.

(3) M. Gabriel Trarieux. — Théâtre Antoine : *Sur la Foi des Étoiles*, drame en 3 actes. Première représentation, le 14 novembre 1900. — Même théâtre : *La Guerre au Village*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 7 novembre 1903. — Théâtre national de l'Odéon : *L'Alibi*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 25 avril 1908. — Même théâtre : *Un Soir*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 18 octobre 1910. — Poèmes : *La Chanson du Prodigue*, *La Coupe de Thulé*, *le Portique*. — Théâtre : *Les Vaincus* (Trilogie : Joseph d'Arimathie. Hypathie. Savonarole); *L'Aveu; L'Otage*. — Roman : *Élie Greuze*. (Histoire d'un jeune homme.) — Essais : *La Lanterne de Diogène*; *Les Petites Provinciales*.

l'inconvénient, pour un préfet républicain, d'avoir une femme et une fille pieuses.

L'Alibi est un drame d'enquête, où un capitaine croit charger un lieutenant qu'il n'aime guère, et son instruction ne sert qu'à lui apprendre son infortune conjugale. Le sujet, qui eût fourni aussi bien une comédie, est traité avec une vigueur pathétique et sévère, qui produit un grand effet.

Dans *La Dette*, M. Trarieux fait preuve d'un talent âpre, fruste, sans agrément, tout austère, tout en force et raison. Il nous intéresse au cas de Daniel qui veut venger son père (d'Orcagne) sur son beau-père (Barthe), tout en aimant Édith qu'il n'épouse pas.

M. E. Zola (1), MM. Raoul de Saint-Arroman et Charles Hugot ont tiré de *La Terre*, un drame de même nom.

Le Théâtre de Mœurs.

M. Paul Adam (2) n'est pas un familier de la scène. Il s'y est essayé sans trop de mal, en donnant à la Comédie-Française *Les Mouettes*. Il y développe une thèse noble, qui montre l'amour se sacrifiant jusqu'au martyre, une épouse donnant elle-même son époux à la femme qu'il aime. Celui-ci a la bonne grâce de refuser et de garder sa femme, Mouette blessée, qui reprend son essor vers la mer et vers le soleil.

C'est là un bel effort, dont le résultat constate une logique sobre et nette, présentée dans un style ferme.

M. Aderer (3), l'auteur de *Isora*, drame en quatre actes,

(1) E. Zola, Raoul de Saint-Arroman, Charles Hugot. — Théâtre Antoine : *La Terre*, drame en 5 actes et 10 tableaux. Première représentation, le 21 janvier 1902.

(2) M. Paul Adam. — Comédie-Française : *Les Mouettes*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 14 novembre 1906.

(3) MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm. — Théâtre national de l'Odéon : *Jeu des Ans et de l'Amour*, comédie en 2 actes. Première représentation, le 21 mai 1906.—

d'*Egmond*, de *La Première du Misanthrope*, de *L'Agneau sans tache*, a donné à l'Odéon *Le Jeu des Ans et de l'Amour*, aimable anecdote qui fait revivre et sourire le temps de Louis XV; et, à la Comédie-Française, *Comme ils sont tous*, excellente comédie, faite de fine psychologie, d'observation et d'esprit. Ces deux pièces ont été composées avec la collaboration de M. Armand Ephraïm.

M. L. Artus en écrivant *Cœur de Moineau*, a fourni au genre de la comédie sentimentale, une heureuse contribution. Nous le retrouverons avec le drame romantique. Mais nommons encore ici *Le Petit Dieu* : c'est Éros; il rend l'amour et la beauté à Mme de Chateaulansac, qui pensait en avoir fini avec son officier Montracy : elle se trompait (1). L'œuvre est charmante.

Les Ames en peine, de M. Marcel Ballot (2), est une comédie sentimentale, et même un drame passionnel.

M. André Beaunier (3) a finement déterminé *Les Limites du Cœur*.

Mme Sarah Bernhardt (4) après avoir écrit, *Un Cœur d'homme*, a fait jouer sur son propre théâtre, *Adrienne Lecouvreur*, drame ou mélodrame intéressant, documenté d'après l'étude de Gustave Larroumet. On applaudit fort Mme Sarah Bernhardt, déclamant dans son rôle, pour répondre au confesseur du roi, le panégyrique de l'art qui fut celui d'Adrienne Lecouvreur et le sien.

Vous voulez que je renie ma profession d'artiste? Vous voulez que je foule aux pieds, que je brûle et jette aux quatre vents ces divines émotions dont j'ai vécu? moi, une des prêtresses de cet art, vous voulez que je le renie?... mais le connaissez-vous, cet art que vous maudissez, mon père? Il est noble, réconfortant, éducateur! Il prêche

Comédie-Française: *Comme ils sont tous*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 9 septembre 1910.

(1) Première représentation. Athénée, 8 octobre 1910.

(2) M. Ballot. — Comédie-Française : *Les Ames en peine*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 2 juillet 1903.

(3) M. André Beaunier. — Comédie-Française : *Les Limites du Cœur*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 16 juin 1910.

(4) Mme Sarah Bernhardt. — Théâtre des Arts : *Un Cœur d'homme*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 22 décembre 1909. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Adrienne Lecouvreur*, drame en 6 actes. Première représentation, le 3 avril 1907.

avec douceur ce que vous prêchez avec rudesse ! Il évoque le vice, mais pour le confondre ! Il chante la beauté des choses ! Il glorifie Dieu, il éveille le patriotisme, il frappe à tous les cœurs, il les émeut, les transporte, les électrise ! Il châtie, il flétrit, il pardonne !

Les humanistes approuvèrent en disant : *De te fabula.*

M. Berr de Turrique a composé, seul ou en collaboration, plusieurs comédies ou drames qui ont beaucoup plu. *Château historique*, avec M. Bisson (1900), *Le Supplice du silence* (1903), *Les Trois Anabaptistes* (1904), *Le Mannequin* (1904), *Les Plumes du Paon*, avec M. Bisson (1907).

De M. Berton (1) *La Belle Marseillaise* est une intéressante pièce historique, qui évoque l'époque du Consulat. *La Rencontre* est un drame fort bien fait, où la situation est à un moment donné tout à fait pathétique et forte : une honnête femme se donnant par sacrifice à l'homme qu'elle aime, et outragée par l'épouse qu'elle a ainsi sauvée. C'est une des plus ingénieuses données, et la pièce est d'un habile homme de théâtre.

Signalons du prince Antoine Bibesco, *Le Jaloux*, perspicace étude psychologique (Théâtre Antoine) et *Jacques Abran* (Théâtre Réjane).

M. Henry Bordeaux (2) a fait jouer *L'Écran brisé*, délicate invention où l'héroïsme d'une sœur sauve la réputation d'une morte. L'action se passe dans un cadre charmant de floraison japonaise.

M. Jean Bouchor (3) prend rang ici avec *Bienheureuse.*

M. Édouard Bourdet (4) s'est révélé dans *Le Rubicon*, œuvre agréable qui fait d'un début une promesse. Le mérite y est de

(1) M. Berton. — Théâtre du Vaudeville : *Yvette*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 26 octobre 1901. — *Un Cœur de Reine*, 1901. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *La Belle Marseillaise*, pièce en 4 actes et 5 tableaux. Première représentation, le 3 mars 1905 — Comédie-Française : *La Rencontre*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 17 juin 1909. — Théâtre Réjane : *Bridge*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 22 avril 1910.

(2) M. Henry Bordeaux. — Comédie-Française : *L'Écran brisé*, pièce en 1 acte en prose. Première représentation, le 22 juin 1908.

(3) M. Jean Bouchor. — Théâtre national de l'Odéon : *Bienheureuse*, pièce en 1 acte en vers. Première représentation, le 4 décembre 1908.

(4) M. Édouard Bourdet. — Théâtre Michel : *Le Rubicon*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 17 janvier 1910.

présenter avec décence et avec charme, un sujet qui pouvait passer pour graveleux. C'est la tradition française de nos conteurs moraux du XVIIIe siècle. Germaine, mariée à Georges Glandeau, s'est jusqu'à présent refusée à son mari. Dans *Josette ma femme*, André Ternay est volontairement le mari honoraire de Josette; dans *Le Rubicon* l'honorariat est involontaire. Or, Germaine a tendresse de cœur pour François Mareuil, et celui-ci espère bien tirer du mariage de cette jeune femme, les avantages qu'offre la situation. Car François Mareuil est un jeune homme pratique, et il attendra patiemment qu'un mari endosse les responsabilités de son plaisir. Mais il apprend qu'entre Germaine et son époux, rien ne s'est encore passé. Ceci ne lui va plus. Il faut que la mariée se marie, il le lui persuade. Celle-ci parachève donc l'œuvre; elle passera le Rubicon. Elle se grise et s'exécute. Mais l'initiateur gagne du coup toute son estime; elle se garde à son mari, et met à la porte son ignoble soupirant. Au second acte, on assiste à une représentation d'amateurs dans un salon. C'est un hors-d'œuvre, mais il est plaisant et offre une satire amusante des prétentions et des ambitions mondaines.

MM. Jules Case et Eugène Morel (1) content dans *Stella*, une histoire d'argent, où la fille d'un financier véreux, Stella Lemilan (le milan est un oiseau de proie) préfère un professeur qu'elle aime à un vieux riche qui sauverait son père de la banqueroute.

M. Georges Clémenceau (2) est l'auteur d'une agréable comédie chinoise, *Le Voile du Bonheur*.

Le chinois Tchang-I, riche mandarin devenu aveugle, après deux ans de mariage, est heureux près de sa femme dévouée Si-Tchang. Il répand le bien autour de lui. Un étranger met le comble à son bonheur, en lui rendant la vue. Mais alors commence son martyre : il découvre toutes les infamies au milieu desquelles il vivait sans le savoir. Celui-ci lui a volé la

(1) MM. Jules Case et Eugène Morel. *Stella*, pièce en 4 actes. Première représentation le 25 janvier 1902.

(2) M. Georges Clémenceau. — Théâtre de la Renaissance : *Le Voile du Bonheur*, comédie chinoise en 1 acte. Première représentation, le 4 novembre 1901.

propriété d'un livre dont il est l'auteur; son fils le berne; un homme dont il a sauvé la vie le vole; son ami lui a pris sa femme. Il n'a plus qu'à souhaiter de redevenir aveugle. Les détails locaux et pittoresques de cette pièce en font le charme; elle a beaucoup plu. M. Gémier et Mme Andrée Mégard s'y montrèrent excellents.

Mme Louise Dartigue (Mme Cruppi) a mis beaucoup de tendresse et d'émotion dans *Répudiée*, triste aventure d'une épouse férocement abandonnée par son mari, qui lui préfère une autre femme. C'est un chaleureux plaidoyer pour l'amour fidèle et la sécurité des ménages (1).

Madame de La Pommeraye de M. Paul Degouy (2) est un épisode emprunté à Diderot qui, dans *Jacques Le Fataliste*, a conté ce cas d'une femme délaissée mariant, pour se venger, son amant à une fille du plus bas étage.

Dans *Les Complaisances*, de M. Gaston Devore (3), l'auteur de la *Conscience de l'Enfant* a étudié le conflit des soucis intimes avec les obligations de la vie publique, chez un député. *Page Blanche* est une étude probe, mais naïvement inconvenante de la question de savoir, comment les parents doivent initier les jeunes filles aux choses de l'amour.

M. Félix Duquesnel (4) a réalisé, avec M. André Barde, dans *La Maîtresse de Piano*, l'idéal de la pièce de bon ton et d'émotion à mi-côte. *La Peur* est une exquise comédie de Félix Duquesnel seul : une veuve s'y remarie, moitié par amour, moitié par peur des cambrioleurs.

M. Duquesnel a encore fait, avec M. Hennequin, une amusante pièce intitulée *Patachon* (1907).

M. Georges Duval et M. Xavier Roux (5) ont composé une

(1) Théâtre Antoine, 1er octobre 1908.

(2) M. Paul Degouy. — Théâtre national de l'Odéon : *Madame La Pommeraye*, comédie en 3 tableaux (d'après Diderot). Première représentation, le 17 juin 1901.

(3) M. Gaston Devore. — Théâtre de la Renaissance : *Les Complaisances*, comédie en 5 actes. Première représentation, le 30 décembre 1901. — Théâtre de l'Athénée : *Page blanche*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 5 novembre 1909.

(4) M. Félix Duquesnel. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La mai resse de piano*, pièce en 5 actes, en collaboration avec M. André Barde. Première représentation, le 4 octobre 1907. — Théâtre des Capucines : *La Peur*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 10 octobre 1903.

(5) MM. Georges Duval et Xavier Roux. — Théâtre de l'Athénée : *Le Chant du Cygne*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 29 mai 1908.

œuvre charmante de fine et discrète émotion, *Le Chant du Cygne.*

M. Maurice de Féraudy (1) est l'auteur de *L'École des Vieux* (1901), de *Leurs Amants* et du *Béguin de Messaline* (1904). La tradition des comédiens auteurs, comme furent Molière, Montfleury, Hauteroche, Baron, se renouvelle avec nos modernes auteurs écrivains, Truffier, G. Berr, de Féraudy.

Dans *Leurs Amants*, nous sommes chez une femme entretenue, Liliane; elle est dans son salon. Elle joue du piano. Elle a trois invités qui jouent aux cartes, et, comme l'un d'eux, vieillard à barbe blanche, Alfred Nerviers, gagne toujours, l'un de ses partenaires, Robert Brangy, jette les cartes en criant avec amertume :

— Veinard ! Pas étonnant ! C'est bien naturel ! Une veine de pendu, parbleu !

— Vous voulez dire? demande le vieil Alfred.

— Oh ! rien ! répond Robert le jeune.

— Eh bien, si ! repart le vénérable Alfred. Vous voulez dire que je suis... parfaitement, et par vous. Vous êtes l'amant de Liliane, ma maîtresse. Je le savais, et, puisque l'occasion s'en présente, je déclare que j'en ai assez. Il faut qu'elle choisisse entre nous deux.

Esclandre. Scandale. Le vieux sort par la gauche, le jeune sort par la droite. Le troisième ami, Gaston, reste là pour prendre son café, et ennuyer le tapis en causant avec la femme de chambre.

Suivent deux scènes jumelles et nécessaires.

Le vieil Alfred revient, penaud, honteux, repentant. Il aime tant sa Liliane, qu'il lui pardonne, et lui permet tous les caprices. Mais il ne peut se passer d'elle, et il se traîne à ses genoux, lui offre son nom, sa main, sa fortune. Elle refuse et le congédie.

Il était temps. Voici Robert le beau, l'aimé. Liliane lui dit qu'elle est libre, elle a écarté le vieux, muselé sa mère. Nos deux amoureux se sauvent et partent en voyage.

Deuxième acte. — Un pauvre petit atelier abrite Liliane et

(1) M. DE FÉRAUDY. — Théâtre de l'Athénée : *Leurs Amants*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 16 décembre 1902.

Robert. C'est la gêne. Les dettes criardes hurlent. Il faut songer à gagner sa vie. Liliane en est ahurie. Sa mère lui conseille de retourner près de son vieux. La jeune femme s'indigne. Fi ! jamais ! elle adore Robert, et veut souffrir avec lui !

Troisième acte. — Liliane a rejoint son vieux et retrouvé son luxe. Elle fait signe à Robert ; on se reverra, et ce sera comme devant. Nous nous retrouvons à peu près dans la même situation qu'à l'acte premier, et la pièce pourrait recommencer, tournant sur elle-même, comme un serpent qui se mord la queue. Tout au moins irait-elle jusqu'à la fin de l'acte premier, qui donne le véritable dénouement.

Ma bonne cousine, de M. Flers (1), est une œuvre d'agréable gaîté, dans laquelle il faut savoir gré à l'auteur d'avoir su se borner dans la complication.

C'est l'écueil du genre vaudevillesque, d'en faire une algèbre complexe jusqu'à devenir indéchiffrable. Ici, rien de trop. Le jeune peintre Arthur Laversin veut quitter sa maîtresse Marguerite pour faire une fin et se marier. Il va épouser Mlle Fernande Dutalus, fille de M. Dutalus, un veuf, et nièce de M. et Mme Lebardou. Ils sont bien d'accord, sauf deux petits points. Fernande n'aime pas M. Laversin et n'en veut pas. D'autre part, Marguerite s'oppose à ce mariage, parce que, si elle consent que son amant se marie, elle désire que ce soit avec elle-même. Elle est servie à souhait. Les circonstances font que Laversin se voit dans l'obligation de présenter la donzelle à ses futurs parents comme une cousine à fort héritage. Aussi est-elle reçue, choyée, aimée, estimée par toute la famille. Le père, le veuf Dutalus, veut même l'épouser. Elle ensorcelle tout le monde par sa grâce, son aimable caractère, elle, qui jusqu'alors, avait été désagréable et grondeuse.

Tout s'arrange, Arthur épouse Marguerite, et Fernande épouse Edmond qu'elle aime. Cet Edmond est l'ami d'Arthur, un docile, un timide, qui paie tous les louis que son ami réclame, et qui conviendra aux instincts dominateurs de sa femme. L'esquisse des caractères est intéressante : Dutalus, le veuf

(1) M. P.-L. Flers. — Théâtre Cluny : *Ma bonne cousine*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 17 janvier 1903.

égrillard, qui lutine les modèles et s'en rapporte en tout à sa sœur, une maîtresse femme, Mme Lebardou, surnommée Louis XIV, créature impérieuse et sommaire, qui tranche et décide avec autorité. Son mari est une douce ganache, qui se console par des joies extérieures.

Ajoutez quelques autres figures : Gardon, le directeur du Casino de Caillou-les-Bains, à la fois directeur, croupier, buvetier et maître nageur, dont le Casino est une salle ingénieusement aménagée avec de simples écriteaux, qui marquent l'emplacement, dans les divers coins, de la salle de jeu, de la salle de concert, du coin des phonographes, du salon de lecture, du bar américain, du salon des dames — une table surmontée d'une glace.

Le modèle de Laversin est la belle Bidonnette qui, si elle ne fait pas beaucoup avancer l'action, exhibe différents costumes.

Enfin, Mlle Bapoulet est un type amusant de vieille cousine du midi qui a six héritiers, et qui vit deux mois de l'année chez chacun d'eux, en les accablant d'injures.

Le style est facile, sans beaucoup de trait ni de mots, car ce n'est pas assez d'avoir trouvé cette définition du mariage, une liaison sans chaîne :

— Un collage acatène.

MM. J.-J. Frappa et Mme R. Maquet (1) sont les auteurs de *Le Jouet*, sujet qui reparaîtra dans le *Rubicon*. *Isidore* est de M. J.-J. Frappa seul; c'est un auteur fécond et souvent heureux.

Mme Judith Gautier (2) a écrit *Princesse d'amour*, aimable conte bleu tout irisé de couleur japonaise.

Le Friquet, de M. Gauthier-Villars (3), est un pittoresque épisode de cirque. Mlle Polaire y triompha.

En Fête, de M. Aug. Germain (4), eut le succès du roman dont la pièce est tirée. *Le Bonheur passe*, du même, est une

(1) M. J.-J. Frappa. — Cercle des Escholiers : *Le Jouet*, pièce en 2 actes (collaborateur : Mme R. Maquet). Première représentation, le 26 avril 1907. — Théâtre des Capucines : *Isidore*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 24 février 1908.

(2) Mme Judith Gautier. — Théâtre du Vaudeville : *Princesse d'amour*, pièce en 4 actes et 7 tableaux. Première représentation, le 27 janvier 1907.

(3) M. Gauthier-Villars. — Théâtre du Gymnase : *Le Friquet*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 30 septembre 1904.

(4) M. Aug. Germain. — Théâtre de l'Athénée : *En Fête*, comédie en 5 actes. Première

aimable comédie, où un jeune marié ébauche avec la couturière de sa femme un flirt dérangé par un garçon coiffeur, qui est lemari de la midinette.

Avec M. R. Trébor, M. Auguste Germain a donné *Fred*, gentille comédie de bon ton; puis, *L'Irrésistible*, qui renouvelle ingénieusement le thème ancien des rapports du gendre et de la belle-mère.

P.-B. Gheusi (1), auteur de romans et de livrets à succès, a mis au théâtre *Trilby*, et a collaboré avec M. Guiches pour écrire la belle comédie *Chacun sa vie*, dont nous parlons ci-dessous.

M. Marcel Girette (2) a fait œuvre de délicate psychologie dans *Sans lui*, pièce interprétée par Mme Bartet et M. Le Bargy. Un amant trop subtil y est surpris de se voir remplacé plus vite qu'il ne pensait.

M. Guiches (3) est l'auteur de *Ménage moderne*, *Le Nuage*, *Chacun sa vie*, avec P. B. Gheusi, *Lauzun*. Cette dernière pièce a pour sujet l'aventure de Lauzun avec la Grande Mademoiselle. *Ménage moderne* est une œuvre déplaisante. Elle place un mari entre deux femmes trop étroitement unies, et n'offre qu'une idée amusante, celle d'un cocasse inventeur.

Le Nuage fait apparaître sur la scène un nuage qui est assez opaque, puisqu'il porte dans ses flancs les aventures passées d'un mari, ce qui est normal, et, ce qui est plus grave, les

représentation, le 25 janvier 1901. — Comédie-Française : *Bonheur qui passe*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 21 mai 1901. — Théâtre Molière : *Fred*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 31 octobre 1905. — Théâtre des Nouveautés : *L'Irrésistible*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 6 mars 1906.

(1) Depuis 1900 : THÉATRE, *Les Barbares* (avec Victorien Sardou). Musique de Camille Saint-Saëns (Opéra). — *Orsola*, musique de P.-L. Hillemacher (Opéra). — *Trilby*, avec Lomon (Comédie-Française). — *Fiorella*, avec V. Sardou, Musique de Webber (Londres). — *Chacun sa vie*, avec Guiches (Comédie-Française). — *Le Miracle*, avec Mérane. Musique de G. Huë (Opéra).

HISTOIRE : *Montsalvat*. — *Midi*. — *Gambetta par Gambetta*.

ROMANS : *Sous le volcan*. — *Les Atlantes*, avec Lomon. — *La Mameloucke* — *Biarritz des Goëlands*. — *Le Puits des Ames*. — *L'Opéra Romanesque*. — *Les Pirates de l'Opéra*.

(2) M. Marcel GIRETTE. — Comédie-Française : *Sans lui*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 16 mars 1903.

(3) M. Gustave GUICHES. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Ménage moderne*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 18 mars 1901. — Comédie-Française : *Le Nuage*, comédie en 2 actes. Première représentation, le 15 décembre 1901. — Même théâtre : *Chacun sa vie*, comédie en 3 actes, en collaboration avec M. P.-B. GHEUSI. Première représentation, le 10 septembre 1907.

aventures passées de sa femme. Ces deux époux pleins de souvenirs, conviennent qu'il vaut mieux oublier qu'évoquer le passé, et le pardon réciproque dissipe le nuage, pour l'instant.

Chacun sa vie est une œuvre originale et attrayante. François Desclos entoure de luxe sa femme Henriette qui ne l'aime guère et qui s'est éprise du comte Jacques d'Arvant.

Celui-ci est également aimé par une petite employée, Pauline Clermain.

Mais l'amour de Pauline est malheureux et rudoyé. Le beau Jacques l'a mise à la porte. Pauline se désole et confesse son chagrin à son patron François Desclos.

— Il a fallu que je l'entende m'ordonner de ne jamais reparaître !... Me dire ça, lui !

— Il vous l'a dit.

— Oui, et avec une impatience, une dureté !...

— Il a bien fait.

— Oh ! comment pouvez-vous dire !...

— Mais oui, il a bien fait. Je blâme sa dureté mais j'approuve sa conduite. C'est celle d'un honnête homme. Il a fait son devoir.

— Comme vous êtes cruel, vous voyez bien que je souffre.

— Mais je vous plains ma chère petite..., et je voudrais pouvoir vous consoler.

— Oh ! me consoler !...

— Au moins vous calmer... Et quelle raison vous a-t-il donnée?

— Il m'a dit qu'il n'avait pas le droit de vous compromettre — qu'il n'était pas libre.

— Ah !

— Si seulement, je savais qui c'est.

— Qui donc?

— Cette femme qui lui commande, car ce n'est pas de lui-même qu'il agit ainsi.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire?

— Je voudrais le savoir !

— Et vous ne soupçonnez pas? Sapristi ! ma chère enfant, vous êtes bien la seule qui ne le sachiez pas !

— Vous la connaissez?

— Parbleu ! si je la connais !

— Qui est-ce donc?

— C'est ma femme !

Desclos donne à la pauvre enfant de sages conseils qui sont la morale de la pièce.

Il faut faire comme moi. Vous êtes une vaillante. Il faut travailler,

vous distraire... et votre chagrin qui est peut-être plus une déception qu'un chagrin, passera, je vous l'assure. Et vous ferez courageusement votre existence, comme moi je referai la mienne. Ce n'est pas une raison parce qu'on s'est trompé, ma petite Pauline, pour en rester bêtement là et accepter le malheur, surtout s'il est injuste. Non. Il faut réagir et reprendre la bonne route. Chacun sa vie ! C'est le secret du bonheur.

Desclos, averti que sa femme prépare un voyage en Italie avec son amant, rend à celle-ci une liberté dont elle s'indigne d'abord, avant de l'accepter avec joie, ce qui est d'une psychologie assez fine. Tout va s'arranger. Henriette épousera Jacques, François épousera Pauline. Une dernière péripétie retarde ce dénouement. Jacques appartient à la noblesse : il se refuse à épouser une femme divorcée. Elle lui suffit comme maîtresse. Le mari est obligé d'intervenir et d'insister.

Vos idées religieuses sont-elles conformes à la religion? Moi aussi, j'ai su mon catéchisme et mes commandements de Dieu, et que vous disent-ils? « Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin. » Or, l'avez-vous assez convoitée la femme de votre voisin ! Vous la lui avez même prise, sinon de fait, du moins de consentement. C'est à ce moment-là qu'il fallait les invoquer, vos croyances ! A présent, c'est trop tard ! J'admire vos principes s'ils vous servent de sauvegarde; mais je les lâche en plein, s'ils vous servent d'excuse. Et j'ajoute qu'on ne fait pas la cour aux femmes mariées, quand on ne peut pas leur promettre le mariage. Puisque vous avez lancé tant de modes, vous auriez dû lancer la mode de réparer hautement vos torts. C'eût été ce qu'il y avait de plus chic. Vous ne l'avez pas compris, tant pis pour vous ! mais comme moi je n'ai ni principes qui me gênent, ni religion qui m'excuse, quand un devoir s'impose à moi, je l'accepte, et entre ma liberté et le malheur d'une femme qui a eu mon affection, je n'hésite pas : je la garde.

A cela que dire? Jacques ne dit plus rien, il épousera. Le nouveau quadrille se reforme et chacun refera sa vie.

Les principaux interprètes de cette œuvre intéressante ont été M. de Féraudy et M[mes] Sorel et Piérat.

M. Ambroise Janvier (1) a fait représenter, sur diverses

(1) M. Ambroise Janvier. — Théâtre de l'Athénée : *Francine ou le Respect de l'Innocence*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 28 avril 1900. — Théâtre du Gymnase : *Le Prestige*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 21 mai 1901. — Théâtre national de l'Odéon : *Les Appeleurs*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 26 février 1903. — Comédie-Française : *Les Ames en peine*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 2 juillet 1903. — Théâtre national de l'Odéon : *Le Patrimoine*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 12 janvier 1905.

scènes, *Francine ou le Respect de l'Innocence, Le Prestige, Les Appeleurs, Les Ames en peine, Le Patrimoine.*

Francine est une comédie légère, de fantaisie, d'esprit, de sentiment, de perversité. Deux amies, Francine et Denise, évoluent entre Prébécourt et un petit vieux.

Le Prestige constate le prestige de l'art, de la politique, de la richesse, du talent, qui fait passer au-dessus de bien des choses : les vices d'Hélène Sterck, les fredaines de la duchesse de Villeguerac, l'insignifiance de Martial Legru. Le prestige excuse ou efface tout.

Les Appeleurs sont un curieux symbole emprunté à la chasse aux mouettes. Les êtres heureux, doivent nous encourager à croire au bonheur.

Quant aux *Ames en peine*, c'est une bizarre histoire d'un ménage à trois, le mari, la femme et l'ombre de feue la poétesse Renée Zanelli, aux talents riches, variés et disparus.

D'un genre tout différent, *Le Patrimoine* est presque un vaudeville.

M. Henry Kistemackers (1), a fait jouer *La Blessure, Le Premier Client, Œdipe voit, La Rivale, L'Instinct, Le Marchand de Bonheur.*

La Blessure raconte ceci : Jacques Hervay, comme Étienne Feriand, d'*Amoureuse*, ou François Prieur, du *Passé*, est un homme à succès; il trompe sa femme Hélène, qui en souffre cruellement. Jacques aime follement une nouvelle conquête, Raymonde de Brême: Hélène en meurt, et les amants se séparent attristés par ce crime, cette blessure mortelle qu'ils ont faite.

L'Instinct est un drame intéressant qui eût gagné à être mieux bâti.

Dans *La Rivale*, Jane, la femme légitime se voit disputer son empire par une jeune fille recueillie, Simone, dont son mari

(1) M. Henry KISTEMAKERS. — Théâtre de l'Athénée : *La Blessure*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 11 décembre 1900. — Théâtre Molière : *L'Instinct*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 18 janvier 1905. — Comédie-Française: *La Rivale*, pièce en 4 actes, en collaboration avec M. Eugène DELARD. Première représentation, le 13 juin 1907. — Théâtre du Vaudeville : *Le Marchand de Bonheur*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 15 octobre 1910.

s'est épris. Après une fugue, le sculpteur volage, André, revient de Simone à Jane.

Mmes Piérat et Cerny ont bien défendu la pièce.

Le Marchand de Bonheur marque un grand progrès sur les précédentes œuvres. C'est une comédie de bonne observation et de bon ton. Elle constate l'impossibilité du bonheur par l'argent. Des épisodes sont charmants, comme celui de la pauvre actrice soudain secourue (le rôle fut joliment joué par Mme Lantelme); ou touchants, comme celui des essais de l'aviateur généreusement subventionné. Cet ouvrage a mérité son succès.

Comme dans *Amoureuse*, de M. Porto-Riche, ou *Hedda Gabler*, d'Ibsen, la *Pitié*, de M. Maurice Leblanc (1), nous montre un auteur excédé par la tendresse jalouse de sa femme; il finit par l'abandonner parce qu'elle l'empêche de travailler.

MM. Camille Lemonnier et Pierre Soulaine (2) ont fait jouer, sur le théâtre de l'Œuvre, *Le Droit au Bonheur*. M. Pierre Soulaine est l'auteur de *L'Héritier* (3), amusante satire de la vie provinciale, et de *La Variation*.

MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie (4) ont arrangé de façon pittoresque, d'après le roman, *La Femme et le Pantin*. M. P. Frondaie a, dans *Montmartre*, brossé un curieux tableau des milieux montmartrois, avec une intéressante étude de nostalgie populaire, chez une fille de ce pays.

M. Maurice Maeterlinck (5) après *Monna Vanna*, représentée en 1902, donna *Joyzelle* en 1903 : la douce Joyzelle confond l'enchanteur Merlin, et rachète par l'amour la vie de son fils Lanceor. En 1905, *La Mort de Tintagîles* émut nos nerfs et nos cœurs.

(1) M. Maurice Leblanc. — Théâtre Antoine : *La Pitié*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 7 mai 1906.

(2) M. Camille Lemonnier. — Théâtre de l'Œuvre : *Le Droit au Bonheur*, pièce en 2 actes, en collaboration avec M. P. Soulaine. Première représentation, le 20 mai 1907.

(3) Théâtre de l'Odéon : *L'Héritier*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 29 octobre 1903.

(4) MM. Pierre Louys et Pierre Frondaie. — Théâtre-Antoine : *La Femme et le Pantin*, pièce en 5 actes et 5 tableaux. Première représentation, le 8 décembre 1910. — Théâtre du Vaudeville : 24 novembre 1910, *Montmartre*, comédie en 4 actes, prose, par Pierre Frondaie.

(5) M. Maeterlinck. — Théâtre du Gymnase : *Joyzelle*, conte d'amour en 5 actes. Première représentation, le 20 mai 1903. — Théâtre des Mathurins : *La Mort de Tintagîles*, drame en 5 tableaux. Première représentation, le 21 décembre 1905.

Mme Jeanne Marni (1) a conté dans *Manoune*, la touchante et étonnante histoire d'une bonne, que son patron a rendue mère. L'enfant est élevée par la patronne, comme si c'était sa fille. Geneviève grandit ainsi entre la sévérité de sa fausse mère et la sollicitude invisible de sa bonne Manoune. Sa vraie mère veille sur elle avec un soin jaloux et une discrétion douloureuse. Le cas est bizarre; il a permis à Jeanne Marni d'exercer toutes les finesses de sa psychologie aiguisée. Mme Juliette Adam l'en félicita chaleureusement par cette lettre rendue publique :

Je viens de voir *Manoune* et je ne résiste pas au désir de vous dire sur l'heure la joie que j'ai eue à vous applaudir.

Manoune est une conception superbe et une mère seule peut comprendre ce grand beau drame, fait de nature et d'art.

Le dénouement amené, voulu, trouvé, est admirable au moment où la voix grossissante de Manoune s'élève en autorité jusqu'à dire : « Tu ne sortiras pas... parce que je ne *veux* pas; je ne veux pas parce que je suis ta mère ! »

J'ai eu l'âme remuée et je ne suis pas sûre de n'avoir pas jeté un cri...

Et puis, la mère adoptive qui s'est *apprise*, malgré elle, à devenir mère, qui se fond à la fin, quelle douceur on emporte de cette dernière scène !

Comme vous avez bien compris qu'il fallait alléger une telle intensité de situation par de l'esprit. Et il y a du vôtre *tout plein*.

Le premier acte est la vie elle-même; on est chez ces gens-là.

Et puis, et puis les détails ! Manoune disant à la jeune fille : T'as toujours été bien soignée par elle, rappelle-toi les belles petites robes de mousseline, la montre en or ! Est-ce assez servante venue de son village, assez peuple, assez observé !

Cette Manoune est intégrale.

Toute ma sympathie enthousiaste, Juliette ADAM.

Mme Régine Martial (2), dans *Sacha*, expose la dramatique jalousie d'une mère qui tue la maîtresse de son fils.

M. Francmesnil (3) a tiré *Le Grillon* du conte charmant de

(1) Mme Jeanne MARNI. — Théâtre du Gymnase : *Manoune*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 27 septembre 1901.

(2) Mme Régine MARTIAL. — Théâtre du Gymnase : *Sacha*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 5 mars 1906.

(3) M. FRANCMESNIL. — Théâtre national de l'Odéon : *Le Grillon*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 1er octobre 1904.

Dickens, et M. Massenet illustra le texte d'une musique imitative qui a plu fort.

MM. Yves Mirande et René Guillebert (1), ont écrit *Le Résigné*, jolie comédie qui rappelle *J'épouse ma femme*, de Guinon et Denier.

M. Georges Mitchell (2) aime les sujets sociaux et historiques, et aussi les vaudevilles. Nous avons eu de lui *Papa Beau-Père*, pièce gaie; *La Maison*, *L'Absent*. Ce dernier ouvrage, accompagné de la musique de M. Fernand Le Borne, est un palpitant drame hollandais.

Dans *La Maison*, un chef de maison de commerce veut transmettre à ses petits-enfants le nom de la maison Bornadon. Mais la femme de son fils, on le découvre, a eu un amant, et un des deux petits-enfants est un bâtard ! Bornadon veut savoir lequel est l'intrus, il veut le chasser : mais il les aime tous deux, et il les garde avec une égale tendresse.

C'est un drame larmoyant, bien conduit et déduit.

MM. François de Nion et G. de Buysieulx (3) sont les auteurs de *Le meilleur Moyen*, fine comédie psychologique.

M. Nicodémi (4) a donné *Le Refuge* et *La Flamme*. *Le Refuge* contient une excellente étude de caractère. Gérard de Volmières cherche avec âpreté dans la solitude et dans l'amour une consolation à ses malheurs conjugaux : et le débat est ingénieux de savoir si sa tendresse pour sa maîtresse est amour ou revanche.

M. Nozière (5) a fait jouer aux Escholiers et au Théâtre-

(1) MM. Yves MIRANDE et René GUILLEBERT. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Le Résigné*, comédie en 2 actes. Première représentation, le 28 octobre 1906.

(2) M. Georges MITCHELL. — Théâtre Déjazet : *Papa beau-père*, vaudeville en 3 actes. Première représentation, le 24 janvier 1900. — Théâtre national de l'Odéon : *La Maison*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 27 novembre 1901. — Même théâtre . *L'Absent*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 28 novembre 1903.

(3) MM. François DE NION et G. DE BUYSIEULX. — Théâtre Michel : *Le meilleur Moyen*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 14 octobre 1910.

(4) M. NICCODÉMI. — Théâtre Réjane : *Le Refuge*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 6 mai 1909. — Même théâtre : *La Flamme*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 28 février 1910.

(5) M. NOZIÈRE. — Théâtre des Escholiers : *Le Hasard du coin du feu*, en 3 tableaux. Première représentation, le 26 avril 1907. — Théâtre du Vaudeville : *La Maison de danses*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 13 novembre 1909.

Fémina *Le Hasard du coin du feu*, en trois tableaux, d'après Crébillon fils, puis au Vaudeville *La Maison de danses*, qui est un pittoresque épisode de la vie des danseuses espagnoles, d'après le roman de Paul Reboux; c'est œuvre de reconstitution ethnique. Mme Polaire s'y est fait apprécier.

MM. Camille Oudinot et Abel Hermant ont présenté, sous le titre *Chaîne anglaise*, une intrigue un peu mince, fort joliment brodée, qui met le soleil de l'Italie, puis les brumes de l'Angleterre sur les amours du duc d'Azay avec Thérèse Nerbault et Wimie Davis.

MM. René Peter et Robert Danceny (1) ont fait jouer, en 1904, avec succès, *Chiffon*.

M. André Picard (2) l'auteur de *Bonne Fortune*, pièce élégante, alerte, spirituelle, a donné ensuite *Jeunesse*, fort jolie comédie, où une modeste lectrice, Moricette, ramène la jeunesse, le sourire et l'amour en l'intérieur de Don Juan vieilli, sous les traits de Roger Dautran. Le vieux député apprend à ses dépens que la jeunesse attire la jeunesse, et l'âge se charge de dissiper les rêves, que la vue de Moricette avait fait éclore dans son cerveau et dans son cœur.

Puis ce fut *Le Faux Pas*, ou le prestige de l'héroïsme, même du faux héroïsme, auprès des femmes.

L'Ange Gardien, du même André Picard, étudie le cas étrange d'une femme foncièrement vertueuse, austère et rébarbative, qui souffre de jalousie et d'amour, se donne, puis se reprend. C'est le « roman d'une heure » d'une sainte, une escapade de recluse, une griserie de nonne, un oubli éphémère d'Hippolyte femelle : et la psychologie en est finement déduite, avec esprit et perspicacité.

En 1910, M. Picard a fait représenter *La Fugitive*, œuvre

(1) MM. René Peter et Robert Danceny. — Théâtre de l'Athénée : *Chiffon*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 4 novembre 1904.

(2) M. André Picard. — Théâtre Antoine : *Bonne fortune*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 13 février 1903. — Théâtre national de l'Odéon : *Jeunesse*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 12 décembre 1905. — Théâtre des Variétés : *Le Faux Pas*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 20 décembre 1907. — Théâtre Antoine : *L'Ange gardien*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 19 janvier 1910. — Théâtre du Gymnase : *La Fugitive*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 14 décembre 1910.

lucide et pittoresque d'une belle et noble inspiration; elle étudie le cas intéressant d'une mère qui veut être une amante· le salut de sa fille l'arrache à l'amour.

M. Michel Provins (1), a mis une délicate psychologie dans *Le Vertige*. On y voit, cruellement éprouvé, l'amour de M. de Roville pour sa femme volage, puis repentante.

M. Daniel Riche (2) a écrit *La Femme au masque* avec M. Léo Marchès, et seul *Le Prétexte*, gentille historiette de jeune fille, dont les parents sont divorcés.

M. Henri de Rothschild (3), après plusieurs comédies heureuses, a, dans *La Rampe*, retracé des scènes de mœurs théâtrales. Une femme du monde, fourvoyée au théâtre, s'est éprise du comédien Bourgueil, qu'elle aime plus que la comédie, et pour qui elle se tue. C'est une fine analyse de la jalousie professionnelle dans les ménages de gens de théâtre.

M. Stanislas Rzewuski (4), l'auteur du « Comte Witold » s'est délassé dans un petit badinage, *Les Roses de Bellagio*, qui n'ajoute rien à sa réputation, bien qu'il puisse faire honneur à une carrière de vaudevilliste. Un ménage, qui a dix ans de mariage, ne retrouve plus à Bellagio, l'ardeur amoureuse du voyage de noces. Les époux se querellent : mais le spectacle d'un autre jeune couple leur rend leur première ferveur, et les roses d'antan refleurissent un instant. C'est aimable et sans autre prétention.

M. Edm. Sée (5) a composé *L'Indiscret* dans le genre classique de la comédie de caractère.

MM. A. Theuriet et Georges Loiseau (6) ont arrangé

(1) M. Michel Provins. — Théâtre de l'Athénée : *Le Vertige*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 22 avril 1901.

(2) M. Daniel Riche. — Théâtre de Cluny : *La Femme au masque*, comédie-bouffe en 3 actes, avec la collaboration de M. Léo Marchès. Première représentation, le 23 février 1905. — Comédie-Française : *Le Prétexte*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 13 juillet 1906.

(3) M. Henri de Rothschild. — Théâtre du Gymnase : *La Rampe*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 19 octobre 1909.

(4) M. Stanislas Rzewuski. — Théâtre du Gymnase : *Les Roses de Bellagio*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 20 décembre 1900.

(5) M. Edm. Sée. — Théâtre Antoine : *L'Indiscret*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 5 mars 1903.

(6) MM. A. Theuriet et Georges Loiseau. — Théâtre national de l'Odéon : *Les Maugars*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 1er octobre 1901.

Les Maugars, très habilement, d'après le roman connu.

M. Geo Thurner (1) fit de la satire sociale dans *Le Bluff* et *Le Passe-Partout*, et de la comédie sentimentale dans *Gaby*.

Le Bluff est une œuvre, fortement pensée qui met à nu le débat d'un médecin avec lui-même, au moment de bluffer, de tromper le public, sur l'efficacité d'un sérum dont il doute encore.

Le Passe-Partout est une suite de scènes intéressantes de la vie des journalistes, dans laquelle s'encadre une gentille histoire d'amour.

Gaby est une fine comédie, où un brave homme de mari l'échappe belle, quand sa femme s'éprend d'un jeune voisin. Ceux-ci s'aiment, projettent de s'enfuir, mais l'épouse entend son mari parler d'elle en termes si touchants, qu'elle est attendrie, et congédie son amant présomptif. Le mari agira prudemment en n'invitant pas trop souvent celui-ci à dîner. Ce dénouement a un air provisoire. La pièce est joliment écrite et déduite.

Mlle Darsenne (2) a traduit avec bonheur la comédie de l'italien G. A. Traversi, *Les plus beaux jours*.

M. Fernand Vandérem (3), sans rappeler la subtile psychologie du *Calice*, nous présente dans *Les Fresnay*, d'une façon amusante, des gens réclamant le droit au bonheur, et le privilège de vivre chacun sa vie.

(1) M. Geo Thurner. — Théâtre Antoine : *Le Bluff*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 10 janvier 1907. — Théâtre du Gymnase : *Le Passe-Partout*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 30 octobre 1908. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Gaby*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 10 février 1910.

(2) Mlle Darsenne et G.-A. Traversi. — Théâtre national de l'Odéon : *Les plus beaux jours*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 18 octobre 1910.

(3) M. Fernand Vandérem. — Comédie-Française : *Les Fresnay*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 13 mai 1907.

Tragédie, Drame romantique, Théâtre poétique

MM. Eugène et Édouard Adenis (1) ont fait représenter au Théâtre Sarah-Bernhardt, le 21 décembre 1910, *Les Noces de Panurge*, pièce à spectacle, cinq actes et six tableaux, aimable comédie en vers pimpants et en couplets galamment troussés : le héros de Rabelais y fait fort bonne figure.

M. Jean Aicard (2) a donné au même théâtre *La Légende du Cœur*. C'est la sanglante aventure du troubadour Guillaume de Cabestaing; il mourut pour avoir aimé Alice Carbonelle, à qui son mari fit manger, dans un plat de venaison, le cœur de son amant. Au tournoi des troubadours, Cabestaing chanta :

Écoutez ma chanson, dames et demoiselles,
Si vous mangez mon cœur, il vous viendra des ailes,
J'ai mis dans mes chansons le plus pur de mon cœur.
Et c'est nourrir mon cœur que de vous nourrir d'elles.
Les chevaliers qui vont contre les infidèles,
S'ils mangent de mon cœur reviendront en vainqueurs.
Mon cœur mangé rendra l'orgueil aux cœurs serviles.
Qui mange de mon cœur saura prendre des villes,
Et conquérir le ciel et conquérir les cœurs !
Dans mes chansons mon cœur bat d'une force étrange,
Le plus lâche sera valeureux s'il en mange;
Vous tous qui m'écoutez, vous mangez de mon cœur !...

Et c'est dans ce couplet, qu'une laide sorcière, Léonarde, trouve l'idée d'une vengeance pour le mari qu'elle sert, vengeance digne des Atrides : l'amant dévoré par les chiens, et son cœur mangé par sa maîtresse, qui se tue dès qu'elle connaît la vérité. Ce drame a toute l'épouvante des vieilles tragédies légendaires. Mlle Moreno jouait le trouvère Cabestaing, et

(1) MM. Eugène et Édouard Adenis. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Noces de Panurge*, pièce en 5 actes et 10 tableaux. Première représentation, le 21 décembre 1910.

(2) M. Jean Aicard. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Légende du Cœur*, drame en 4 actes en vers. Première représentation, le 28 septembre 1903. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Le Manteau du Roi*, pièce en 4 actes en vers. Première représentation, le 22 octobre 1907.

M. de Max, le braconnier qui est l'instrument de la vengeance de son maître et seigneur.

Le Manteau du Roi, c'est le manteau sur lequel il faudrait broder cet hémistiche de la pièce qui en donne la morale: « Bonté, vertu suprême ! » Le peuple, symbolisé par la grande figure du Pauvre, vole le manteau du roi Christian d'Ouranie, et le dépouille à son profit, de tout son prestige. Le Roi subit les pires épreuves, se repent et — ce n'était qu'un rêve — se réveille bon, comme le roi de Hugo dans *La Bonne Puce et le Méchant Roi*.Cette œuvre constate un noble effort; on y entend des vers harmonieux et sonores que firent bien valoir Mlle Marthe Mellot, MM. de Max, Dorival et Jean Coquelin.

M. Armand d'Artois (1) a donné, en collaboration avec M. Georges Duval, un *Gil Blas de Santillane*, et, seul, *Les Bergers de Théocrite*. La première de ces pièces est une maladroite adaptation d'un roman qui est un pur chef-d'œuvre, et dans lequel il y avait assez d'étoffe pour n'y pas ajouter de médiocres inventions. La pastorale qui a suivi est fort agréable.

M. Louis Artus (2) a fait jouer *La Duchesse Putiphar*, *Cœur de Moineau*, comédie qui a plu longtemps, et enfin *Le Petit Dieu*, dont nous avons déjà parlé dans le chapitre de la Comédie de mœurs.

La Duchesse Putiphar, est une œuvre agréable, peu scénique, très littéraire, d'un sentiment factice, mais d'une facture intéressante. C'est le drame à panache et à rimes sonores qui tintent comme les éperons d'acier sur les étriers d'or, ou comme les hanaps de vermeil contre les cuirasses niellées. Mille influences se font sentir dans cette fantaisie, et Scarron avec son *Don Japhet d'Arménie*, et Anatole France, avec sa *Pédauque*, et Maurice Maindron avec son *Saint-Cendre*, et Théophile Gautier avec *Maupin*, et Rostand avec

(1) MM. Armand Dartois. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Gil Blas de Santillane*, pièce à spectacle en 5 actes et 8 tableaux. Première représentation, le 26 novembre 1903. — Comédie-Française : *Les Bergers de Théocrite*, pastorale en vers. Première représentation, le 16 juin 1910.

(2) M. Louis Artus. — Théâtre de l'Athénée : *Cœur de Moineau*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 5 mai 1905. — Même théâtre : *Le Petit Dieu*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 8 octobre 1910.

son *Cyrano*, et Pétrus Borel, le Lycanthrope Basiléophage, et toute la lignée romanesque des bousingots, des fauves, des hirsutes, des aèdes sonores et des parnassiens mélodieux. Des rimes, des tirades, de grands gestes, des pourpoints de drame et d'opéra-comique, des bahuts de chêne sculpté, des hennins pointus et voilés au chef des dames, des bombardes et des pierriers sur les machicoulis et les tours crénelées du castel, des hallebardiers, des haquebutiers, des gens d'armes, prompts à brancher les gens haut et court, des ogives, bref tout le bric-à-brac du genre. Cela amuse toujours. Les romantiques n'étaient point des benêts, et nous vivons encore sur leur fonds. Le drame commence par un prologue flamboyant et jovial, sonore comme un hennissement de haquenée. Quant à l'action? Elle est la trame qui supporte la broderie, le canevas qui reçoit les enjolivures, le substrat des ornements poétiques, la sertissure des perles.

Le brigand José Falsacappa s'empare du château où habitent des cousins, la vieille coquette duchesse d'Albucède, sa jeune et jolie cousine Alix, et son cousin Don Ruy Perez. José rosse Perez, bafoue l'âgée duchesse, et caresse la belle Alix. Mais le château qui paraissait pris n'est pas pris. Les archers ducaux sont vainqueurs. José est dans la souricière. La duchesse lui laissera la vie au prix d'une heure d'amour. José ne se sent pas le courage d'affronter ce vieux spectre, et en envoyant un baiser d'adieu et d'amour à Alix, il va à la potence, ayant laissé son manteau entre les bras avides de la mûre duchesse, la moderne Putiphar.

Les vers sont d'un bon métal, biens frappés, avec des colorations amusantes et des reflets lointains. La musique de M. Bemberg fut ingénieuse, picturale et doucement émue.

M. Jules Bois (1) prend place ici avec *Hippolyte couronné* et *La Furie*.

Hippolyte couronné est inspiré d'Euripide, avec une origi-

(1) M. Juies Bois. — Théâtre national de l'Odéon : *Hippolyte couronné*, drame antique, en 4 actes en vers. Première représentation, le 23 mars 1905. — Comédie-Française: *La Furie*, drame en 5 actes en vers. Première représentation, le 17 février 1909.

nalité qui donne un caractère nouveau à l'inoubliable histoire, touchante et pure.

Le poème de M. Jules Bois est plus hardi et ardent, que celui d'Euripide. Il se rapproche plus d'une sorte de barbarie ingénue où il y a à la fois plus d'inconscience, plus d'exaltation vertueuse et religieuse. L'effet est singulier et très émouvant.

Ce voyage au pays de l'ancienne Grèce, encore sauvage, déjà inquiète des grands problèmes de l'esprit et de l'âme, sera compté comme un épisode caractéristique dans la carrière littéraire de M. Jules Bois.

Dans *La Furie*, le poète a aussi fait un superbe effort d'art, vers une forme dramatique haute, éloquente, chaleureuse. Malgré un défaut de composition qui scinde le drame en deux, c'est une œuvre harmonieuse, vigoureuse et documentée. Le retour d'Héraklès qui a interrogé la mystérieuse Égypte sur le problème de la mort, le châtiment qu'il inflige à Lykos, usurpateur de son trône et de son lit, la jalousie de Lyssa, type curieux de vestale mystique et prophétesse, sont de beaux épisodes dont l'action se ralentit à la fin, par de philosophiques et humanitaires déclamations. Les vers sont francs, solides, sonores. L'action s'embrume dans le symbole.

M. Auguste Dorchain (1) a fait représenter, en 1901, *Pour l'Amour*.

C'est un beau drame en quatre actes et en excellents vers.

La préface, qui est une dédicace à Sully-Prudhomme, est de style châtié et de pensée ferme. Elle caractérise l'ouvrage.

La tragédie, il ne faudrait pas la confondre avec deux genres qui, actuellement, paraissent être davantage en possession de la faveur du public : le mélodrame en vers et la tragi-comédie romanesque. — Ce n'est point sous Voltaire et Crébillon que le mélodrame en vers a produit ses œuvres les plus belles, c'est depuis 1830 et jusqu'aux dernières années du siècle qui vient de finir. — Et ce n'est pas au temps de Rotrou, de Scudéry et de La Calprenède, c'est hier seulement, vous le savez que la tragi-comédie romanesque a donné sa fleur la plus exquise. — Pourtant dussé-je m'attirer par là quelque disgrâce, il me faut bien avouer que c'est plutôt une tragédie que j'ai voulu écrire. — Certes, vous y trouverez un peu de romantisme dans l'apparence : le

(1) M. Dorchain. — Théâtre national de l'Odéon : *Pour l'Amour*, drame en 4 actes en vers. Première représentation, le 17 avril 1901.

lieu de la scène, l'Espagne, exigeait déjà qu'il en fût ainsi; et pourrions-nous, poètes de théâtre, ne point profiter de cette aisance dans l'allure, de cette variété de tons, de ces agréments de couleur que nous ont enseignés les illustres drames de Victor Hugo? L'essentiel, c'est que nous sachions bien que tout cela n'est que le moins important, et d'ailleurs le plus fragile, de notre art. — L'apparence de romantisme écartée, vous jugerez, ce me semble, que, disciple très humble mais très pieux des maîtres classiques, c'est plutôt dans leur voie que j'ai, de loin, pensé conduire cet ouvrage..... — Donc, c'est dans l'âme des personnages que j'ai porté les causes de l'action et l'action même de mon drame. — Carlos et doña Flor, — pour ne parler que des protagonistes — ne sont point, comme Hernani, des « agents aveugles et sourds », des « forces qui vont », mais des êtres conscients et libres qui, à tous les carrefours de leurs destinées, regardent, écoutent, choisissent et marchent. — Leurs intimes résolutions, bien plus que les événements du dehors nouent et dénouent l'intrigue. — Une fois qu'une rencontre de hasard a mis les acteurs en présence, ils deviennent les seuls artisans de leurs actes; les rares interventions de faits que je me permette ensuite, ne sont que des moyens de rendre ces âmes de plus en plus conformes à elles-mêmes, et d'extérioriser, pour ainsi dire, les activités, que je leur avais, dès le début, données en puissance.

Voilà donc ce que le poète a voulu: écrire un drame d'âmes. Mais la psychologie n'est pas le but; elle est subordonnée à une grande et belle leçon de pureté et d'idéal :

Et j'ai appelé ce drame *Pour l'Amour* parce que j'ai tenté, avec lui, d'apporter au théâtre autre chose que des images souillées, et même que de gracieux et légers simulacres de l'amour; — parce que j'y ai montré, dans le grand amour, un principe de progrès moral, et dans ce progrès moral, le moyen d'atteindre à un degré plus haut encore de l'amour; — parce que j'y ai fait voir des amants dont la faute, atténuée mais certaine, est de n'avoir pu concilier l'amour et le devoir, et qui, plutôt que de sacrifier l'un à l'autre, en arrivent à se hausser ensemble, jusqu'à la volontaire immolation de leur bonheur et d'eux-mêmes.

La scène est en Espagne, près de Grenade, au milieu du XVIIe siècle, sous Philippe IV, « costumes selon Velasquez ».

Don Miguel de Solis a tué, dans un accès de jalousie, sa femme Renza Careñal, qui lui a laissé un fils, Carlos, jeune homme remarquable par sa beauté et sa jolie âme.

Ce père farouche va se remarier. Il fait venir sa future épouse Doña Flor, du couvent où elle vivait. Aussi Carlos, l'ayant vue par hasard, s'est pris d'un immense amour pour

elle, sans savoir qu'elle est destinée à devenir sa belle-mère.

Le mariage a lieu. Le père enjoint à son fils d'y assister et d'être aimable, afin qu'on n'impute pas la mauvaise humeur assez fréquente chez un beau-fils, au dépit de voir compromis par ce mariage, son futur héritage.

Aussitôt après la cérémonie, le père est appelé à Naples par ordre du roi.

Phèdre et Hippolyte restent seuls au palais; mais Hippolyte ici brûle de la flamme la plus ardente. Carlos devient l'amant de sa jeune et jolie belle-mère.

Le père revient et surprend cet amour. Il se venge en imaginant un complot qui compromet l'honneur de Doña Flor, et il fait poignarder sa femme par son fils.

Tel est le drame qui ne manque pas d'étoffe. Sur cette trame solide, le poète a brodé d'éclatants motifs de noblesse, d'amour, de bravoure. Carlos exprime avec chaleur, et souvent en beaux vers, sa passion ardente.

> Aujourd'hui même encor, non, je ne l'aime pas.....
> Et cependant mon cœur déjà tout rempli d'elle,
> S'il ne l'aimait demain, se croirait infidèle.

Et quand il ose se déclarer, il le fait avec délicatesse.

> Mais du moins, mais déjà, madame, je peux dire
> Qu'après les sombres jours où l'âme se retire
> Il en est de joyeux, il en est de vermeils;
> Que je les voudrais tous à celui-ci pareils;
> Et qu'hier j'étais triste, et qu'en une échappée
> Voici que j'ai connu l'ivresse de l'épée,
> De l'espoir, de la vie, et toutes à la fois,
> Et que c'est un délice, et que je vous le dois!

Puis, quand ils s'aiment tous deux : n'est-ce pas dit Doña Flor,

> .... qu'il faudrait mourir en ce moment,
> Côte à côte étendus, près, tout près?..... Doucement,
> Nous sentirions sur nous, de plus en plus profonde,
> Tomber la chaste paix, et s'effacer le monde.
> Tout en nous s'éteindrait par degrés : tour à tour,
> La lumière, les bruits, les songes..... Mais l'amour,
> Seul immuable en cette fuite universelle,
> Soudain nous jaillissant du cœur en étincelle,
> Pour des rêves, des chants et des soleils meilleurs,
> Nous réveillerait purs, libres, ensemble, — ailleurs!.....

La fin, avec le retour et la vengeance du père, a une énergie farouche. C'est le triomphe de l'amour sur le reste du monde.

M. Émile Fabre (1) a fourni, à la même série théâtrale, une excellente comédie, *Timon d'Athènes.*

M. René Fauchois (2) a composé *La Fille de Pilate,* drame mystique d'une belle puissance lyrique. Il est encore l'auteur d'un *Beethoven,* drame noble et élevé, biographie éloquente et émue. Quelques scènes notamment, celle du mendiant qui bafoue les délicatesses psychologiques de l'amour, l'évocation des neuf symphonies, et le salut de Gœthe apporté par Bettina, ont assuré le succès de cette œuvre puissante et vibrante.

M. Louis de Grammont (3) a offert au public de l'Odéon, une bonne adaptation et, grâce à M. Antoine, une admirable représentation de *Jules César,* de Shakespeare.

Le Chaperon rouge, conte en trois actes, en vers, de M. Lefebvre (Henri) (4), est une adaptation un peu égrillarde du conte de Perrault, à laquelle M[mes] Marthe Régnier et Cora Laparcerie (en mère Grand) apportèrent leur jeune talent.

M. Maurice Magre (5) a écrit une émouvante tragédie: *Velléda,* inspirée des *Martyrs* de Chateaubriand.

M. V.-E. Michelet (6) est l'auteur d'une fantaisie lyrique: *Le Pèlerin d'amour.*

C'est l'aventure d'un pèlerin d'Amour, qui débarque dans le décor charmant de l'île de Cythère, où parmi les buissons de roses, brûle la flamme éternelle devant l'image de l'Amour, dans un pavillon aux colonnes de marbre.

(1) M. Émile Fabre.— Théâtre Antoine : *Timon d'Athènes,* pièce en 5 actes. Première représentation, le 12 avril 1907.

(2) M. René Fauchois. — Théâtre des Arts : *La Fille de Pilate,* pièce sacrée en 3 actes en vers. Première représentation, le 12 avril 1908. — Théâtre de l'Odéon : *Beethoven,* pièce en 3 actes en vers. Première représentation, le 9 mars 1909.

(3) M. Louis de Grammont. — Théâtre national de l'Odéon : *Jules César,* adaptation du drame de Shakespeare, en 5 actes. Première représentation, le 4 décembre 1906.

(4) M. Henri Lefebvre. — Théâtre national de l'Odéon : *Le Chaperon rouge,* conte en 3 actes en vers. Première représentation, le 7 avril 1900.

(5) M. Maurice Magre. — Théâtre national de l'Odéon : *Velléda,* tragédie en 4 actes en vers. Première représentation, le 27 mars 1908.

(6) M. Victor-Émile Michelet. — Théâtre national de l'Odéon : *Le Pèlerin d'Amour,* fantaisie lyrique en 1 acte. Première représentation, le 11 janvier 1903.

Le jeune Lelio a vingt ans; son âme s'ouvre à l'amour et ses lèvres au baiser. Il est venu aimer. Il aperçoit sur son siège de porphyre une jeune beauté endormie, que son approche réveille. Elle attendait l'amant; il cherchait l'amie; ils s'entendent aussitôt et fuient vers les bosquets.

La jeune beauté revient seule. Comme la Galatée antique, elle a eu la coquetterie espiègle de disparaître pour se faire chercher. Elle rencontre une vieille à qui elle confie son bonheur et ses projets, qui sont de cueillir cet amour nouveau, jusqu'à la satiété, pour la faire succéder à tant d'autres qu'elle a déjà connues, et pour attendre toutes celles qui viendront. Mais Lélio, caché derrière le feuillage, l'a entendue et reconnaît la perfidie volage de son infidèle. Il la maudit et s'éloigne, l'âme blessée. La douleur a empoisonné son premier baiser d'amour.

Cet acte odéonien a une saveur douce. S'il fallait faire quelques restrictions, on regretterait que l'hiatus se soit logé à demeure dans ces vers faciles, que le lyrisme n'ait pas un plus vaste essor, et que le sentiment n'ait pas plus de vigueur. C'est aimable et gracieux dans l'ensemble.

La belle *Iphigénie* de M. Jean Moréas (1), lui a valu le surnom de « Ronsard du symbolisme ».

M. Mounet-Sully (2), avec la collaboration de M. Jules Barbier, a écrit *La Vieillesse de Don Juan*, qui fut jouée à l'Odéon.

M. Mounet-Sully interpréta lui-même le rôle de Don Juan de Marana. Il mit toute sa fougue sincère au service du grand amoureux vieilli, qui dans son déclin, séduit encore une jeune fille de vingt ans, et sentant les glaces de l'âge, aime mieux mourir que vivre sans amour.

En beaux vers exprimant de saines et fortes pensées, ce drame met dans un saisissant relief cette immortelle figure qui avait déjà séduit Molière, Beaudelaire et Delacroix.

(1) M. Jean Moréas. — Théâtre national de l'Odéon : *La Belle Iphigénie*, tragédie en 5 actes. Première représentation, le 10 décembre 1903.

(2) MM. Mounet-Sully et Barbier. — Théâtre national de l'Odéon : *La Vieillesse de Don Juan*, pièce en 3 actes en vers. Première représentation, le 27 avril 1906.

M. Alfred Poizat (1) a fait une éloquente et sincère adaptation d'*Électre*. M. Sylvain, secondé par Mlle Dudlay et Mme Sylvain, a fait revivre ce cri d'âme, jeté il y a plus de deux mille ans.

M. Jean Richepin (2) a écrit les œuvres théâtrales qui sont les types mêmes du genre: un drame romantique, *La Gitane*, puis *Don Quichotte*, puis *La Belle au bois dormant*.

La Gitane, c'est la femme fatale, c'est Carmen. Elle affole Jacques de Moreuse, et quand celui-ci la rejoint, après avoir divorcé, elle ne pense plus à lui et aime Hourgue, un de ses congénères. Les deux rivaux s'entre-tuent, et Riba a déjà pris un autre amant. L'œuvre fut jouée par MM. de Max, Janvier et Mmes Marie Laurent, Mellot, Rita, Suzanne Després.

Don Quichotte est une flamboyante et vibrante adaptation du roman de Cervantès. Leloir y fut admirable. L'épisode des galériens est magistralement traité. « Je punirai » dit l'archer; Don Quichotte riposte :

Qui donc a ce droit-là : punir?
Quel être se plaçant au-dessus d'un autre être
Peut oser devant soi le faire comparaître?
Quel pécheur est armé d'un privilège tel?
Du fond de quel palais? Du haut de quel autel?
Quel cœur est assez pur pour qu'on l'en investisse?
Quel juste est assez Dieu pour rendre la justice?

Et lyriquement, à son épée :

Toi par qui, face à face avec Dieu, j'ai juré,
Envers et contre tous, fer, je te brandirai.
Mon serment nous oblige à ne pouvoir sans crime
Laisser sans défenseurs des pauvres qu'on opprime;
Et quoi qu'aient fait ces gens que je vois malheureux,
Puisqu'ils sont opprimés, viens nous battre pour eux.

(1) M. Alfred Poizat. — Comédie-Française : *Électre*, tragédie en 3 actes. Première représentation, le 4 février 1907.

(2) M. Jean Richepin. — Théâtre Antoine : *La Gitane*, pièce en 4 actes en prose. Première représentation, le 12 janvier 1900. — Comédie-Française : *Don Quichotte*, drame héroïque en vers, en 3 parties et 8 tableaux. Première représentation, le 16 octobre 1905. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Belle au bois dormant*, féerie lyrique : 1 prologue, 2 parties, 14 tableaux, avec la collaboration de M. Henri Cain et la musique de M. Francis Thomé. Première représentation, le 24 décembre 1907. — Théâtre du Vaudeville : *La Route d'Émeraude*, drame en vers en 5 parties, d'après le roman de M. Eug. Demolder. Première représentation, le 4 mars 1909.

Puis, lorsque les ingrats lapident celui qui vient de les délivrer : Qu'importe, leur crie-t-il,

O malheureux, ô racaille stupide,
Dussiez-vous me tuer, abominables fous,
Je ne regrette pas ce que j'ai fait pour vous.
Hurlez ! Frappez ! soyez infâmes !
Je vous ai dit des mots sonnant l'éveil des âmes;
Et je mourrai joyeux sous vos coups outrageants
Pour qu'un seul d'entre vous renaisse, ô pauvres gens !

Tout le drame a cette hauteur de vue, cette ferveur et cette noblesse.

Nul artiste mieux que Leloir n'eût pu donner une physionomie plus caractéristique au chevalier de la triste figure. Maigre, long, les moustaches hérissées, les joues creusées par la méditation ou la folie, des yeux qui semblent toujours suivre une idée fuyant dans l'espace, de grands gestes saccadés et nerveux qui sentent à la fois le noble hidalgo et l'halluciné, des jambes droites et raides comme des pincettes : on l'eût dit descendu d'un dessin de Gustave Doré. M. Brunot, M. Fenoux, Mlle Leconte, Mlle Rachel Boyer, ont animé les autres principaux personnages.

La Belle au bois dormant est une jolie et élégante adaptation du vieux conte, avec des trouvailles charmantes et des ajoutés heureux, comme le jeu des pigeons dans le cloître où la princesse vit avec ses camarades prisonnières. Tout le poème est frais coloré, délicieux.

Il convient d'en noter le prologue où les bêtes regrettent avec esprit le temps des jolis contes. Les crapauds, la chouette, les oiseaux dialoguent avec agrément sous la feuillée. C'est une page exquise qui précéda *Chantecler*, et qui lui demeure supérieure.

M. Jean Richepin a encore fait jouer *La Route d'Émeraude*, d'après le roman de M. Eugène Demolder.

Son fils, M. Jacques Richepin (1) a tour à tour fait

(1) M. Jacques RICHEPIN. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *La Cavalière*, pièce en 5 actes en vers. Première représentation, le 27 janvier 1901. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *Cadet Roussel*, comédie en 3 actes, en vers. Première représentation, le 10 décembre 1903. — Même théâtre : *Falstaff*, pièce en 5 actes, 7 tableaux, et en vers. Première

applaudir *La Cavalière, Cadet Roussel, Falstaff, La Marjolaine, Xantho chez les Courtisanes.*

La Cavalière est un drame chevaleresque et romantique de l'Espagne du XVIe siècle, où Mira de Amescua, dans son mépris de l'homme et de l'amour, s'attire un soufflet de la part du cavalier Cristobal qui la prend pour un caballero : il n'en faut pas plus pour qu'elle l'aime, le soigne pendant une maladie, le haïsse ensuite au point de vouloir le faire assassiner, et s'offre elle-même au coup qu'elle a dirigé. L'intrigue est bien menée, le dialogue a de la vivacité; les vers, de la facilité. Mme Cora Laparcerie a trouvé, dans cette cavalière, un rôle adapté à sa nature et à son talent fougueux.

Cadet Roussel, est un poème dramatique, amusant, sonore, harmonieux et pittoresque.

Falstaff a de la verve, de l'éloquence, de l'ingéniosité et un ton alerte, sonore et brillant.

Dans *La Marjolaine*, avec la musique de Tiarko [Richepin], Jacques Richepin continua de mettre en scène nos vieilles chansons de France :

> Qui donc passe ici si tard,
> Compagnons de la Marjolaine?

L'intrigue est adroitement imaginée et évoque avec agrément les types et les succès du vieux Paris de la Régence. Les vers ont de l'aisance et de la fougue.

Il était une bergère, Le bon roi Dagobert, sont le lot de M. André Rivoire (1). La première est une délicieuse bergerie dans la note des contes de jadis. La seconde est une charmante opérette sans musique, dont il faut goûter, sinon la vérité historique, du moins l'art, la finesse et l'ironie, les silhouettes pittoresques de Dagobert et d'Éloi, et la figure aimable de Mantilde,

représentation, le 28 janvier 1904.— Même théâtre : *La Marjolaine*, pièce en 5 actes en vers. Première représentation, le 20 avril 1907. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *Xantho chez les Courtisanes*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 17 mars 1910.

(1) M. Rivoire. — Comédie-Française : *Il était une bergère*, comédie en 1 acte en vers. Première représentation, le 7 avril 1905. — Même théâtre : *Le bon roi Dagobert*, comédie en 4 actes en vers. Première représentation, le 7 octobre 1905. — Théâtre de la Renaissance : *Mon ami Teddy*, comédie en 3 actes, avec la collaboration de M. Lucien Besnard. Première représentation, le 29 avril 1910.

reine un instant honoraire avant de monter sur le trône.

Le même poète a composé, en collaboration avec M. Lucien Besnard, *Mon ami Teddy*.

M. Rivollet (1) a fait représenter *Alkestis* en 1900 et *Les Phéniciennes* en 1905. La première de ces tragédies est une intéressante adaptation de l'*Alceste* d'Euripide. Elle avait déjà été jouée sur le théâtre d'Orange. M. Albert Lambert fils, tenait le rôle d'Admetos; M[me] Wanda de Boncza, celui d'Alkestis; M. Paul Mounet jouait Hercule et M[lle] Henriette Fouquier, une servante.

La deuxième tragédie est à la fois inspirée d'Eschyle *Les Sept chefs contre Thèbes*, et d'Euripide *Les Phéniciennes*. C'est l'histoire de la lutte d'Étéocle et de Polynice.

M. Camille de Sainte-Croix (2) a, d'après la *Jérusalem délivrée* du Tasse, donné *Armide et Gildis*. C'est un noble effort artistique.

M. Albert Samain (3) avait laissé un admirable drame antique, *Polyphème*, qui fut joué en 1908 à la Comédie-Française.

C'est une merveilleuse vision de l'antiquité, entrevue à travers une claire, sonore et émouvante poésie.

M. Émile Veyrin (4) a tracé une gracieuse estampe XVIII[e] siècle, *L'Embarquement pour Cythère*.

M. Miguel Zamacoïs (5), après deux fantaisies amusantes et spirituelles, *Le Gigolo* et *La Vie de Château*, deux pièces

(1) M. Rivollet. — Comédie-Française : *Alkestis*, tragédie en 5 actes. Première représentation à Paris, le 16 novembre 1900 (précédentes représentations à Orange en 1898 et 1899). — Même théâtre : *Les Phéniciennes*, drame antique en 4 actes, en vers. Première représentation, le 10 juillet 1905.

(2) M. Camille de Sainte-Croix. — Théâtre national de l'Odéon : *Armide et Gildis*, drame en 5 actes, en vers. Première représentation, le 26 novembre 1904.

(3) M. Albert Samain. — Comédie-Française : *Polyphème*, drame antique en 2 actes et en vers. Première représentation, le 19 mai 1908.

(4) M. Émile Veyrin. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *L'Embarquement pour Cythère*, comédie en 4 actes en vers. Première représentation, le 13 octobre 1904.

(5) M. Miguel Zamacoïs. — Théâtre des Nouveautés : *Le Gigolo*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 24 janvier 1905. — Théâtre des Mathurins : *La Vie de château*, revue. Première représentation, le 10 avril 1905. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Les Bouffons*, comédie en 4 actes en vers. Première représentation, le 25 janvier 1907. — Comédie-Française : *La Fleur merveilleuse*, pièce en 4 actes en vers. Première représentation, le 23 mai 1910.

de la même année 1905, a donné un chef-d'œuvre, *Les Bouffons*, délicieux badinage en vers banvillesques. Comme dans Gringoire, la lueur de l'âme éclipse la beauté physique. Dans le concours dont Solange est le prix, le beau Narcisse est vaincu par le bossu Jacasse, et comme dans les contes de fée où la vilaine vieille se mue en belle princesse, le bossu rejette sa fausse bosse et devient un prince charmant. Ce fut Mme Sarah Bernhardt qui retrouva dans ce rôle, toute la grâce de Zanetto ; elle sut faire un sort enviable à tous les concetti du poète, et à de fort jolis couplets sur la Bosse et sur la Brise. Le cadre de l'action, dans un vieux « château de la misère », ajoute pour le détail pittoresque à l'attrait de ce poème spirituel.

En 1910, M. Zamacoïs a fait représenter au Théâtre-Français *La Fleur merveilleuse.* Le drame commence comme un mélodrame de cape et d'épée avec taverne, brigands, orage nocturne, voyageur accompagné d'un brave laquais; et il continue et s'achève en douce vision de la paisible Hollande où fleurissent les tulipes. L'intrigue est courte et un peu indifférente, car il importe médiocrement que Gilbert épouse Griet Anestel, promise à l'horticulteur le plus habile; qu'une bohémienne par sortilège, donne à Gilbert, par amour, un oignon merveilleux; que Gilbert soit fou, puis revienne à la raison; ces péripéties n'ont pas l'agencement facile des pièces nettement conçues. Mais ce qu'on écoute, ce sont les vers amusants, harmonieux, lyriques ou spirituels, aisés, pimpants, alertes que disent tous ces personnages pittoresquement costumés. Il y a dans le dialogue et les tirades, une verve ensoleillée, une émotion douce, parfois de la grandeur. Ces vers de Frans Hals sur l'art du portrait sont délicatement pensés.

Mais qui diable veux-tu plus tard qui s'intéresse
Au portrait d'un bourgeois, d'un gueux, d'une pauvresse,
D'un archer de Saint-George ou de Saint-Adrien?
Mais de tout ça, Frans Hals, il ne restera rien !

FRANS HALS, pensif.

Et moi j'aime à penser qu'ayant bien su le peindre
J'éternise un regard que la mort doit éteindre,

Et c'est encore un peu de quoi s'enorgueillir,
Ne pouvant pas créer, d'empêcher de mourir !...
Peindre la chair vivante et l'œil avec sa flamme,
Et se dire : Frans Hals ! Cet homme et cette femme,
Parce que du néant tu les voulus sauver,
Continueront toujours de rire ou de rêver !
Grâce à toi certains gueux à la sale guenille,
Quand les vers rongeront tous les rois de Castille
Et tous les grands du monde aux linceuls brodés d'or,
Dans leurs cadres de bois s'esclafferont encor !...

Et le couplet de l'accent, de l' « assent », est fait pour les anthologies :

GOBELOUSSE

De l'accent ! de l'accent ! mais après tout en ai-je?
Pourquoi cette faveur? pourquoi ce privilège?
Et si je vous disais à mon tour, gens du nord,
Que c'est vous qui, pour nous semblez l'avoir très fort;
Que nous disons de vous, du Rhône à la Gironde :
« Ces gens-là n'ont pas le parler de tout le monde ! »
Et que, tout dépendant de la façon de voir,
Ne pas avoir d'accent, pour nous c'est en avoir...

Brusquement sérieux, et avec émotion.

Eh bien, non ! je blasphème ! Et je suis las de feindre !
Ceux qui n'ont pas d'accent, je ne puis que les plaindre !
Emporter de chez soi les accents familiers,
C'est emporter un peu sa terre à ses souliers !
Emporter son accent d'Auvergne ou de Bretagne,
C'est emporter un peu sa lande ou sa montagne !
Lorsque loin du pays, le cœur gros, on s'enfuit.
L'accent? Mais c'est un peu le pays qui vous suit !
C'est un peu, cet accent, invisible bagage,
Le parler de chez soi qu'on emporte en voyage !
C'est, pour les malheureux à l'exil obligés,
Le patois qui déteint sur les mots étrangers !
Avoir l'accent, enfin, c'est chaque fois qu'on cause,
Parler de son pays en parlant d'autre chose !...
Non, je ne rougis pas de mon fidèle accent !
Je veux qu'il soit sonore, et clair, retentissant !
Et m'en aller tout droit, l'humeur toujours pareille,
En portant mon accent fièrement sur l'oreille !
Mon accent ! Il faudrait l'écouter à genoux !
Il nous fait emporter la Provence avec nous,
Et fait chanter sa voix dans tous mes bavardages
Comme chante la mer au fond des coquillages !
Écoutez ! En parlant je plante le décor
Du torride Midi dans les brumes du Nord !

Mon accent porte en soi d'adorables mélanges
D'effluves d'orangers et de parfums d'oranges;
Il évoque à la fois les feuillages bleus-gris
De nos chers oliviers aux vieux troncs rabougris,
Et le petit village où les treilles splendides
Éclaboussent de bleu les blancheurs des bastides!
Cet accent-là, mistral, cigale et tambourin,
A toutes mes chansons donne un même refrain,
Et quand vous l'entendez chanter dans ma parole
Tous les mots que je dis dansent la farandole!

Des rondeaux, des ballades, des couplets, des traits, des mots, une langue précise et imagée, c'est de quoi recommander une œuvre de grand charme et de véritable valeur.

Le Mélodrame.

M. Serge Basset (1), après *Poste restante* qui est de 1903, *Laure* également de 1903, *Racine chez Arnauld*, à-propos joué en 1905, *Ce qui arriva au précepteur*, comédie dramatique donnée en 1906, a fait représenter *Une aventure de Frédérick Lemaître*. C'est F. Lemaître, sauvant une femme de la folie, en jouant devant elle, avec une émotion profonde et saisissante, pendant sa prostration. Le rôle fut tenu par M. Séverin Mars.

Poste restante est un curieux cas de conscience d'un employé des postes, qui sauve l'honneur d'une femme aimée par une héroïque discrétion.

L'Auberge rouge, du même, est un épisode angoissant, tiré de la nouvelle de Balzac, comme *Un cas de conscience* est tiré de P. Bourget.

(1) M. Serge Basset. — Théâtre du Grand-Guignol : *Laure*, comédie en 1 acte, 10 octobre 1903. — Théâtre de l'Œuvre : *Une Aventure de Frédérick Lemaître*, comédie en 2 actes. Première représentation, le 7 juin 1907. — Théâtre Antoine : *L'Auberge rouge*, drame en 2 actes. Première représentation, le 1er octobre 1908. — *Un Cas de conscience*, en collaboration avec Paul Bourget, 1910. Cf. page 37.

M. Robert Charvay (1) a fait représenter en 1904, *Papa Mulot*, au Théâtre Antoine.

MM. Fontanes et Louis Décori ont ensemble composé *La Fille du Garde-Chasse*, jouée à l'Ambigu, en 1901.

Nous avons rencontré plus haut M. Pierre Decourcelle; il est un grand fournisseur du genre.

Les *Émigrants* de M. Ch.-H. Hirsch (2), offrent une terrible scène de chaufferie à bord d'un steamer.

M. André de Lorde (3), qui s'est fait une spécialité du théâtre de terreur, a d'abord écrit *La Dormeuse*, pièce inspirée par le cas fameux de la dormeuse de Thénelles. Ici, la dormante se réveille et apprend tous les deuils, toutes les misères qui sont tombés sur sa maison. L'émotion la rendort. « Elle est mieux ainsi », dit le mari.

Par la suite, M. André de Lorde a connu les plus grands succès, avec des drames sombres qui tordent les nerfs; Crébillon père est de beaucoup distancé.

En 1903, avec M. Masson Forestier, il a donné une drôlerie, *L'Attaque nocturne*, où l'on voit un commissaire qui ne regrette pas son dérangement. Puis ce fut *L'Obsession*, en collaboration avec M. Alfred Binet; *La Petite Fille*, avec M. Pierre Chaine, et avec M. Eugène Morel *Terre d'épouvante*, ingénieuse fiction inspirée de l'éruption du Mont Pelé, et habilement mise en scène de façon à reproduire l'horreur de ce cataclysme.

Le volcan fume à l'horizon, puis les flots de lave engloutissent les villages, la fine poussière recouvre d'un linceul les êtres et les choses. C'est du théâtre panoramique, où l'intrigue et les caractères sont réduits à leur plus simple expression.

(1) M. Robert Charvay. — Théâtre Antoine : *Papa Mulot*, comédie-drame en 3 actes. Première représentation, le 12 février 1904.

(2) M. Ch.-H. Hirsch. — Théâtre de l'Odéon : *Les Émigrants*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 21 octobre 1909.

(3) M. André de Lorde. — Théâtre de l'Odéon : *La Dormeuse*, pièce en 2 actes. Première représentation, le 9 février 1901. — Théâtre Antoine : *Attaque nocturne*, pièce en 2 actes et 4 tableaux. Première représentation, le 6 mai 1903. — Grand-Guignol : *L'Obsession*, pièce en 2 actes. Première représentation, le 17 mai 1905. — Même théâtre : *La Petite Fille*, pièce en 1 acte. Première représentation, le 5 décembre 1907. — Théâtre Antoine : *Terre d'épouvante*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 17 octobre 1907. — Grand-Guignol : *Une leçon à la Salpêtrière*, tableau dramatique en 2 actes. Première représentation, le 15 mai 1908. — Théâtre-Cluny : *Cochon d'enfant*, vaudeville en 3 actes. Première représentation, le 5 mars 1909.

Car, est-ce une intrigue d'avoir imaginé que le gouverneur reçoit sa fille qui arrive d'Europe, le matin du cataclysme, pour être asphyxiée; que les derniers survivants sont des prisonniers enfermés dans une cave qui les abrite jusqu'au moment où elle s'ouvre et laisse voir derrière sa porte calcinée, le gardien mort debout, carbonisé; l'air pénètre, pestilentiel et mortel. Il y a quelque ironie ingénieuse a avoir sauvé du désastre un seul homme, un condamné à mort, qui a tout ignoré et tout esquivé dans son cachot. Le héros est le volcan, dont la brutalité terrible n'a ni nuances ni psychologie; il tonne et il tue, c'est tout son rôle, et un volcan n'est pas scénique; la lave n'est pas matière de drame. Le style est faible, fautif même. « Tu te rappelles de lui », dit le gouverneur, et sa fille n'a pas reçu une meilleure éducation, car elle demande à son père : « Quand c'est-il que le Courrier de France n'a pas eu de lettres pour toi ? » et plus loin : « Père, tu n'as plus ta force de dans le temps. » Je n'attache pas plus d'importance qu'il ne faut à ces négligences, et je suis de l'avis de Dumas fils : « Au théâtre, pensez comme Eschyle et écrivez comme Scribe, et l'on vous tiendra quitte. » Mais elles constatent la rapidité avec laquelle cette ébauche a été brossée pour profiter de l'actualité, comme un tableau de cinématographe, de journal graphique. C'est un fait divers, et non une œuvre d'art.

M. de Lorde a composé seul *Une leçon à la Salpêtrière*, et enfin, avec MM. Raphaël et Cl. Roland, *Cochon d'enfant*, pièce écrite pour faire jouer un nain qui fait tantôt l'enfant, tantôt l'adulte : c'est de mauvais goût et déplaisant.

M. Georges Maldague (1) a composé sous le titre *Le Blé de lune*, un terrible mélodrame, joué au Théâtre Molière.

Nous avons plus haut croisé Jules Mary.

M. Oscar Méténier (2) a tiré du roman de Guy de Maupassant, *Boule de Suif*, une comédie qui est le tableau d'une existence lamentable, celle d'une misérable fille, loque humaine à laquelle le Prussien s'essuie.

(1) M. Maldague. — Théâtre Molière : *Le Blé de lune*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 11 janvier 1906.

(2) M. Oscar Méténier. — Théâtre Antoine : *Boule de Suif*, comédie en 3 actes et 4 tableaux. Première représentation, le 6 mai 1902.

MM. Parker et Jacobs (1) avec la collaboration de M. Robert Nunès, ont donné dans ce drame excellent, *La Main de Singe*, une chose effrayante, fantastique et non pourtant sans vraisemblance.

MM. Péricaud et Desfontaines (2) ont tiré du roman de W. Collins *La Pierre de Lune.*

Le Vaudeville.

M. Tristan Bernard (3) donne presque tous les ans deux, trois ou même quatre pièces réjouissantes. Il a fait jouer successivement, en 1899, *L'Anglais tel qu'on le parle;* en 1901, *La petite femme de Loth, L'Affaire Mathieu;* en 1902, *La Bande à Léon, Daisy, La Famille du Brosseur;* en 1904, *Le Captif;* en 1905, *Les Coteaux du Médoc, Le Chasseur du Tigre*

(1) Théâtre Antoine : *La Main de Singe*, comédie-drame en 3 tableaux. Première représentation, le 13 octobre 1904.

(2) Porte Saint-Martin : *La Pierre de Lune*, drame en 5 actes et 7 tableaux. Première représentation, le 15 juin 1909.

(3) M. Tristan Bernard. — Théâtre du Palais-Royal : *L'Affaire Mathieu*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 24 octobre 1901. — Théâtre de la Renaissance : *Daisy*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 13 mai 1902. — Théâtre des Folies-Dramatiques : *La Famille du Brosseur*, vaudeville en 3 actes. Première représentation, le 17 janvier 1901.—Théâtre des Mathurins : *Le Chasseur du Tigre blanc*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 29 mai 1905. — Théâtre des Capucines : *L'Ardent Artilleur*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 20 septembre 1905. — Théâtre de l'Athénée : *Triplepatte*, comédie en 5 actes, avec la collaboration de M. Godfernoux. Première représentation, le 30 septembre 1905. — Théâtre des Mathurins : *Le Flirt ambulant*, pièce en 3 actes, *En pays conquis*, 1 acte, *Je vais m'en aller*, 1 acte. Première représentation de ces trois pièces, le 4 mars 1907. — Théâtre Antoine : *Monsieur Codomat*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 17 octobre 1907. — Théâtre de l'Athénée : *Sa Sœur*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 7 février 1907. — Théâtre Michel : *Le Poulailler*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 3 décembre 1908. — Théâtre de l'Athénée : *Le Danseur inconnu*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 29 décembre 1909.—Comédie-Française : *Le Peintre exigeant*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 21 février 1910. — Théâtre du Gymnase : *Le Costaud des Épinettes*, comédie en 3 actes, en collaboration avec M. Alfred Athis. Première représentation, le 14 avril 1910. — Autres œuvres : *Les Pieds Nickelés ; Le Fardeau de la Liberté ; Allez! Messieurs ! ; Franches Lippées ; Sylvérie ou les Fonds Hollandais*, en collaboration avec Alphonse Allais ; *Le Seul Bandit du village ; Le Cambrioleur ; Une Aimable Lingère ; Le Vrai Courage ; Octave* ; *La Mariée du Touring-Club.*

blanc, L'Ardent Artilleur, Triplepatte, Avant-hier matin; en 1907, *La Peau de l'Ours, En pays conquis, Monsieur Codomat, Sa Sœur, Le Flirt ambulant, Je vais m'en aller;* en 1908, *Les Jumeaux de Brighton, Le Poulailler, Cabotine* (en collaboration avec M. Athis)*;* en 1909, *Le Danseur inconnu;* en 1910, *Le Peintre exigeant* et *Le Costaud des Épinettes.*

L'Affaire Mathieu est un pendant drôlatique à la *Mariée du Touring-Club.* Ce sont les aventures désopilantes d'une malle où des gens se trouvent enfermés à la place des habits. Elles mettent en branle la justice sur la piste d'un assassinat présumé avec tout le cortège le mieux fourni des quiproquos et des alibis imprévus.

Daisy est une étude du point d'honneur dans le monde des cambrioleurs.

La Famille du Brosseur est la consciencieuse application de toutes les formules classiques du genre, imbroglios, quiproquos déguisements, méprises, surprises, impairs, gaffes, pataugements, ahurissements, scandales, inepties, bêtises d'hommes et roueries de femmes, alertes, poursuites. Si vous avez le malheur de tourner la tête, les gens ont déjà changé de noms, de costumes et de place; vous n'êtes plus au fait et vous ne comprenez plus rien. C'est dire toute l'attention que nécessite l'audition d'un tel spectacle, qui tient de la prestidigitation par la succession rapide des escamotages de noms et de personnes.

A Poitiers, est un commandant qui loge à l'hôtel avec sa femme Léonie; que celle-ci aime platoniquement le fils Colfat qui fait ses vingt-huit jours comme brosseur du commandant, et cela s'appellerait bien *L'Amour brosseur.* Or, le fils Colfat a autour de lui des gens qui lui tiennent de près, et qui ont pour lui tant d'affection qu'ils sont tous venus à Poitiers faire leurs vingt-huit jours avec lui. Ce sont : son père, sa sœur, son beau-frère, son domestique et sa maîtresse.

La difficulté est d'éviter que le commandant connaisse l'état civil de son brosseur. Aussi ce vénérable officier tombe-t-il dans d'étranges erreurs. Il soupçonne son brosseur d'être un voleur, le fils d'un cultivateur éhonté et épais, le

frère d'une gourgandine; à cette fin, un respectable magistrat doit endosser la limousine des bergers du Cantal, une petite grue doit passer pour sa fille, et il doit l'embrasser publiquement, tandis que son honnête et vraie fille est traitée comme une pantoufle.

Mais le conteur se lasserait de conter plutôt que l'imagination de fournir. On rit, il n'en reste rien, qu'importe? le temps a agréablement passé.

Il y a foison d'idées comiques. Presque trop. C'est parfois trop touffu pour une claire intelligence. Mais il y a des trouvailles, et ce sont les plus simples qui sont les meilleures. Celle-ci, par exemple.

Le brosseur Colfat est riche. Il s'est fait domestique par amour. La caissière a prévenu le commandant que son ordonnance fait des dépenses surprenantes pour sa condition. Le commandant soupçonne :

— Serait-ce un voleur?

Il laisse dix francs traîner sur la table pour tenter une épreuve de probité. Puis, au moment de sortir, il les reprend machinalement.

La commandante avertit son amoureux.

— Il est monté contre toi; il a mis dix francs pour t'éprouver.

— Dix francs?

— Tiens ! où sont-ils? Disparus ! Ah ça, je n'ai pas l'envie qu'on me prenne pour un voleur.

Il tire dix francs de sa poche et les place sur la table.

Le commandant rentre. Il a changé cent francs. Cette fois il va tenter l'épreuve et exposer la pièce d'or. Il va la placer, quand il voit celle que Colfat a mise.

— C'est étrange ! Je croyais l'avoir reprise.

Il descend s'assurer à la caisse qu'il a bien remis dix francs tout à l'heure, et il emporte les deux pièces.

Colfat revient : il s'aperçoit que la pièce a encore disparu, et, par excès de probité, il replace au même endroit une nouvelle piécette.

Jugez des rires du public quand le commandant re-

trouve cette seconde rondelle d'or. Loin d'être volé, il est comblé !

M. Coquet a animé de sa verve le rôle voltigeur de Colfat fils, poursuivi par tant de gens importuns. M. Milo se fit un succès dans le rôle d'un domestique qui doit passer pour son maître et s'appeler le Comte Victor; il fut d'une drôlerie achevée. Il y a une certaine conversation, entre une femme du monde et le faux comte sur leurs relations communes, qui est désopilante, Victor connaissant et toisant les gens à son aune :

— Le comte de X...? dur au pourboire ! Le duc de Z...? connais très bien ! Il crotte beaucoup ses pantalons !

La dame observe :

— Il a de belles relations; mais quel esprit pratique !

La bonne d'hôtel dit que la dame du 23 frotte des allumettes sur le papier, cela fait des lignes lumineuses :

— On dirait des revenants.

— Ma fille, opine la caissière, les morts ne reviennent pas dans les hôtels; on a déjà bien de la peine à y faire venir les vivants.

Triplepatte est une désopilante comédie de caractères, pleine d'observation, de finesse et d'humour, satire souriante de la vie parisienne, avec un portrait réussi du caractère faible et indécis. Le mariage de Triplepatte qui ne peut se décider à aller à la mairie, l'attente des invités dans la salle de mariage sont certainement parmi les scènes les mieux venues de notre théâtre comique.

Sa Sœur a de l'esprit et de l'émotion bien dosés. Les caractères sont curieusement fouillés. Le langage est narquois et plein de verve, avec une touche discrète et charmante, pour noter les premiers émois de l'amour naissant entre Jeannine et Rimber.

Monsieur Codomat est une désopilante histoire, dans le genre pince-sans-rire, qui met en scène l'immoralité ingénue d'un bon bourgeois descendant aux pires compromissions entre l'amour et l'argent. C'est un petit chef-d'œuvre; c'est un vrai type, celui du bourgeois inconsciemment cynique, qui

se fait sans s'en douter le protecteur ou plutôt le soutien, et presque le souteneur d'une jolie locataire, dont il prend l'amant pour gendre. C'est d'un cynisme naïf et comique. Ces gens seraient odieux sans leur air tranquille. L'intrigue a des invraisemblances, et peut-être n'est-il pas si commun de voir une fille entretenue fréquenter chez son propriétaire et frayer avec sa femme. Il y a peut-être des exemples. Le caractère du jeune amant Henri est trop chargé, et confine à la caricature; mais M. Codomat et la jeune personne entretenue sont des portraits au vif et de véritables types de bonne comédie.

Le Poulailler est l'hilarante histoire de Bertrand le trop aimé.

Le Danseur inconnu est une bonne comédie qui conte l'aventure un peu embrouillée d'un jeune homme fiancé, sous de fausses apparences de fortune, à une jeune fille qu'il ne connaissait pas. La scène de rencontre de ces deux jeunes gens à une soirée de mariage, où l'on entre comme au moulin, est une des plus charmantes conversations entre un jeune homme et une jeune fille : c'est un modèle.

Le plan de l'homme d'affaires Balthazard, qui touchera le tant pour cent sur la dot, est laborieux.

Le Peintre exigeant est une farce un peu grosse, où la caricature déforme à l'excès la réalité.. Le type du peintre Hotzeplotz qui étonne, abrutit et méduse les bourgeois chez qui il vient peindre, sort du bon caractère et de la vérité : il grimace, et ne fait plus rire.

M. Georges Berr (1) travaille volontiers en collaboration. Avec M. P. Gavault, il a donné *Madame Flirt*, en 1902, et *Balancez vos dames*, en 1903; avec M. Froyez, *Plaisir d'amour*, en 1903;

(1) M. Georges Berr. — Théâtre du Palais-Royal : *La Carotte*, pièce en 3 actes, en collaboration avec MM. Paul Dehère et Guillemaud. Première représentation, le 24 novembre 1902. — Comédie-Française : *L'Irrésolu*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 21 juillet 1903. — Théâtre du Palais-Royal : *L'Escapade*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 18 avril 1904. — Même théâtre : *La Grimpette*, pièce en 3 actes, avec la collaboration de M. Maurice Guillemaud. Première représentation, le 7 février 1906. — Théâtre des Nouveautés : *Dix minutes d'auto*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. Pierre Decourcelle). Première représentation, le 13 novembre 1908. — Théâtre du Palais-Royal : *Le Million*, comédie-vaudeville en 5 actes (collaborateur : M. Marcel Guillemaud). Première représentation, le 28 octobre 1910.

avec M. A. Vély et M. P. Gavault, *Les Aventures du Capitaine Corcoran*, en 1904; avec MM. Paul Dehère et Guillemaud, *La Carotte*; avec M. Maurice Guillemaud, *La Grimpette*, un pimpant vaudeville, en 1906; avec M. Pierre Decourcelle, en 1908, *Dix minutes d'Auto !* amusante histoire d'un pharmacien, de sa femme et de son premier mari, et, encore avec M. Maurice Guillemaud, *Le Million*, en 1910, comédie à la fois ingénue et bien conduite.

Seul, M. Berr a donné *L'Irrésolu*, jolie étude de caractère dans le genre des œuvres de Destouches, *L'Escapade* et *Le Satyre*.

La Carotte, nous l'avons dit, a trois pères : M. Georges Berr, le sociétaire de la Comédie-Française, comédien-auteur tout comme Champmeslé; M. Paul Dehère, M. Marcel Guillemaud. *La Carotte* est une julienne où ces trois éléments s'associent sans se mêler. Les questions de droit s'y entrelacent aux fantaisies comiques, et quand trois hommes prennent la tâche d'embrouiller un écheveau sans lâcher les fils, pour les rattraper à la fin, ils réussissent à confectionner l'imbroglio le plus savant. Je ne vous conterai pas comment M. Raverdy, ayant besoin de tromper sa femme, se fait arrêter par de faux gendarmes, qui se trouvent être des Pandores authentiques; aussi l'arrestation est-elle véritable, parce que Raverdy a laissé croire qu'il s'appelait Dubizot; or sa future maîtresse est la femme du capitaine de gendarmerie qui le détenait, et qui le relâche. Le ménage Raverdy, le ménage Rouquet, le cousin Dubizot, après bien des péripéties, erreurs, quiproquos, scènes de caresses et de boudoir, finissent par retomber sur leurs pieds sur le coup de minuit. Les caractères sont aussi inconsistants que le demande le genre; si le dessin était serré, leur vraisemblance gênerait peut-être l'intrigue, qui est folle. Dans tout ce tourbillon de fantoches, il y a un type, c'est Patouille, dit Blair d'Amour, le cambrioleur qui éprouve combien, de nos jours, un pauvre criminel a de peine à pouvoir se faire arrêter. Le style est supérieur au ton ordinaire de ces folies. Il y a de jolis mots. Une dame à une autre, qu'elle rencontre pour la première fois :

— Voulez-vous être mon amie d'enfance?

Cette note chante de-ci de-là.

Le ton? Convenable; il le fut presque trop, au gré des dîneurs assoupis en quête de digestions secouées.

L'interprétation fut excellente; M. Raimond, l'éternel ahuri, fut un Raverdy jovial; M. Cooper un capitaine de gendarmerie; Galipaux un amoureux qui fait le tour du monde à chaque déconvenue, et M. Lamy, excellent en voyou philosophe, dont il fit un type intéressant.

M. Paul Bilhaud (1) et M. Hennequin ont donné *M'amour*, *Nous deux*, *Heureuse*, *La Gueule du Loup*, *Ça et le reste*, *Le Gant*, *Nelly Rozier*, *Les Dragées d'Hercule*, pharmacopée réconfortante.

M. A. Bisson (2) fut, en ces dernières années, l'auteur de *Château historique*, avec M. Berr de Turique (3); de *Nick Carter*, avec MM. Livet et Kühn; *Le Bon Juge*, *Le Bon Moyen*, *Les Trois Anabaptistes*, cette dernière pièce avec la collaboration de M. Berr de Turique, *Le Péril Jaune*, avec M. Albert de Saint-Albin, *Mariage d'Étoile*, avec M. Georges Thurner. Seul, il a écrit *La femme X...*

Château historique eut un joli succès. Cet aimable vaudeville présente de façon amusante, les inconvénients des demeures privées, classées comme monuments historiques, avec le défilé

(1) M. Paul Bilhaud. — Théâtre du Palais Royal : *M'amour*, comédie en 3 actes (en collaboration avec M. Hennequin). Première représentation, 22 janvier 1901. — Théâtre des Nouveautés : *Nelly Rozier*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. Maurice Hennequin). Première représentation, le 12 novembre 1901. — Théâtre du Palais-Royal : *Les Dragées d'Hercule*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. Hennequin). Première représentation, le 17 janvier 1904.

(2) M. A. Bisson. — Théâtre des Nouveautés : *Le Bon Moyen*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 12 novembre 1901. — Théâtre de l'Odéon : *Château historique*, comédie en 3 actes (collaborateur : M. Julien Berr de Turique). Première représentation, le 18 décembre 1900. — Théâtre du Vaudeville : *Le Bon Juge*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 5 janvier 1901. — Même théâtre : *Les Trois Anabaptistes*, comédie en 4 actes (collaborateur : M. Berr de Turique). Première représentation, le 16 septembre 1904. — Même théâtre : *Le Péril Jaune*, comédie en 3 actes (collaborateur : M. Albert de Saint-Albin). Première représentation, le 1er février 1906. — Même théâtre : *Mariage d'Etoile*, comédie en 3 actes (collaborateur : M. G. Thurner). Première représentation, le 8 mai 1908. — Théâtre de la Porte-Saint-Martin : *La Femme X...*, pièce en 5 actes dont un prologue. Première représentation, le 15 décembre 1908. — Théâtre de l'Ambigu-Comique : *Nick Carter*, pièce en 5 actes et 8 tableaux (collaborateurs : MM. G. Livet et J. Kuhn). Première représentation, le 4 novembre 1909.

(3) M. Berr de Turique. — Théâtre du Palais-Royal : *Le Mannequin*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 12 septembre 1904.

importun des visiteurs, interrompant les scènes familiales ou tendres. Il y a un rôle de faux poète, chargé de dégoûter une jeune épouse de son favori, qui est une trouvaille spirituelle. L'ensemble est divertissant et trouva une digne interprétation avec MM. Henry Mayer, Albert Lambert père, Cornaglia, Coste, Siblot, Adès, Mmes Cécile Sorel, Garrick.

M. A. Bisson a collaboré aux *Plumes de Paon* avec M. Berr de Turique. C'est la peinture comique et satirique du monde des théâtres.

Le Bon Juge est un vaudeville qui s'égaie aux dépens de la magistrature et de M. Leplantois, juge folâtre, berné par ses accusés, et victime, à Fleurville-sur-Mer, de la même hallucination qui servit déjà dans *Le Contrôleur des wagons-lits*, du même auteur.

Les Trois Anabaptistes sont une bonne comédie et *Le Péril Jaune*, un vaudeville selon la formule. *Mariage d'Étoile*, est une comédie du genre léger. *Nick Carter* fut un attrayant drame policier dans le genre alors à la mode.

M. Ernest Blum (1) a mêlé dans *Un Soir d'hiver*, l'adultère et le verglas.

M. Georges Feydeau (2), l'auteur de *Champignol malgré lui*, *Un Fil à la patte*, *Le Ruban*, *Feu la mère de Madame*, a mis encore les ressources de sa force comique dans *La Duchesse des Folies-Bergères*, et orienté *La Main passe* vers la fine comédie de sentiment; on y suit les allées et venues ou plutôt le chassé-croisé de l'infortunée Francine qui passe de Chanal à Massenay, et revient à Chanal; les scènes du

(1) M. Ernest BLUM. — Théâtre Cluny : *Un Soir d'hiver*, vaudeville en 3 actes. Première représentation, le 21 mars 1910.

(2) M. Georges FEYDEAU. — Théâtre des Nouveautés : *La Duchesse des Folies-Bergères*, pièce en 3 actes et 5 tableaux. Première représentation, le 3 décembre 1901. — Même théâtre : *La Main passe*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 1er mars 1904. — Théâtre des Variétés : *L'Age d'or*, pièce en 3 actes et 12 tableaux (collaborateur : M. Maurice DESVALLIÈRES). Première représentation, le 1er mai 1905. — Théâtre du Vaudeville : *Le Bourgeon*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 1er mars 1906. — Théâtre des Nouveautés : *La Puce à l'oreille*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 2 mars 1907. — Même théâtre : *Occupe-toi d'Amélie*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 15 mars 1908. — Théâtre des Variétés : *Le Circuit*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. F. DE CROISSET). Première représentation, le 29 octobre 1909. — Théâtre des Nouveautés : *On purge Bébé*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 12 avril 1910.

début, celle des labadens, et les derniers actes, sont de la vraie comédie, avec une pointe de petite émotion qui manquait aux folies précédentes.

L'Age d'or, où M. Feydeau a pris la collaboration de M. Maurice Desvallières, est une pièce féerique à grand spectacle et aussi une folie philosophique, une amusante revue des âges, avec des mots amusants. Follentin tue Henri IV en duel. Étonné, celui-ci s'écrie : « Et Ravaillac alors ! »

Le Bourgeon est une étude un peu plus élevée et plus poussée sur l'adolescence, ses instincts, ses bouffées, ses vertiges; c'est l'hosanna de la jeunesse et de l'amour parmi des mots impayables, des situations qui font frémir la pudeur. C'est très observé, très juste, très gai.

La Puce à l'oreille est une œuvre cocasse, vertigineuse, endiablée où règnent la netteté sûre, la vraisemblance dans la folie, l'ingéniosité dans le rêve.

Occupe-toi d'Amélie est une farce d'ironie, de gaîté, de folie, de belle humeur, de bouffonnerie.

Le Circuit déçut l'attente d'une pièce signée par Feydeau et Francis de Croisset.

On purge Bébé est le dernier ouvrage paru de M. Feydeau. C'est désopilant, irrésistible, moins une comédie qu'un tableau fidèle de la vie chez de petits bourgeois, dans la note de Henri Monnier.

MM. André de Fouquières et Charles Casella (1) ont fait jouer, en 1905, *Une Nuit*.

M. Léon Gandillot (2) l'auteur de *Les Femmes collantes*,

(1) M. André de Fouquières.— Théâtre Molière: *Une Nuit*, pièce en 1 acte (collaborateur : M. Charles Casella). Première représentation, le 15 décembre 1905.— Comédies: *C'est pas chic* (Th. des Capucines); *Sensationnel article* (Palais-Royal); *J'attends Zoé!*; *Le Subterfuge*; *Ne changeons pas nos habitudes*, en collaboration avec M. G. Casella; *Recommencement*, un acte en vers, en collaboration avec Jacques de Fouquières; *La Bonne à rien faire*, 2 actes en collaboration avec Jacques Monnier (La Scala).

(2) M. Léon Gandillot. — Théâtre du Palais-Royal : *Zigomar*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 20 mars 1900. — Même théâtre : *Moins Cinq*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. G. Berr). Première représentation, le 21 novembre 1900. — Même théâtre : *L'Inconnue*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. G. Berr). Première représentation, le 18 décembre 1901. — Théâtre du Vaudeville : *Le Devoir conjugal*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 15 janvier 1903. — Théâtre Antoine : *Vers l'Amour*, comédie en 5 actes. Première représentation, le 10 octobre 1905. — Théâtre du Vaudeville : *L'Ex*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 27 avril 1909.

La Mariée récalcitrante, *La Tournée Ernestin*, *La Tortue*, *Le Sous-Préfet de Château-Buzard* a, depuis 1900, augmenté son œuvre de quatre pièces au moins, qui méritent de nous retenir.

Zigomar est un vaudeville à quiproquos drôles, fort habilement maniés, qui mettent Amédie Zigomar en fâcheuse posture entre les deux amants de Laure d'Argenteuil, un homme du nord et un homme du sud.

Vers l'Amour est d'un tout autre genre. C'est d'une vérité douloureuse, intense et poignante, mêlée à des notes gaies et touchantes : simple histoire d'un amant qui quitte sa maîtresse pour se marier, puis regrette son geste, et veut revenir à sa chère Blanche. Il est trop tard, c'est celle-ci à présent qui est mariée; ils se revoient cependant, mais entre eux, peu à peu le temps fait passer l'amour.

L'Ex est comme la précédente, une comédie sentimentale, délicate histoire d'une ancienne maîtresse qui devient l'ange du foyer de son ex-amant. Dirk est un charmant bohème, débauché, vorace, poétique, gueux, capable de tous les dévouements.

Il y a dans *Le Devoir conjugal*, un personnage qui fut merveilleusement joué par M. Lerand : M. Durochet. Il n'agit pas, il regarde, il écoute et il passe son temps à dire : « Dieux ! ils n'en finissent pas ! »

Ce personnage joue le rôle du chœur antique. L'auteur a mis son juge dans son œuvre.

Elle est lente et trois actes écrasent une action aussi menue.

Tout le drame se passe dans le salon des Durochet, à Aix. Ils ont des invités, M. et Mme Morin, jeunes mariés, qui semblent s'adorer. Je dis « semblent », car en réalité le jeune ménage ne s'accorde pas. Tous deux se plaignent et font successivement leurs confidences à leurs hôtes. Mme Morin confie à Mme Durochet :

— Mon mari est plein de bonté, de prévenances; il ne se dérange jamais, ne me quitte jamais; je l'épie, je le surveille, je fouille ses poches, je le suis, et jamais je ne découvre rien de suspect; il est d'un

caractère égal, doux, dévoué ; mais malgré tout ce beau semblant, il ne m'aime pas ; je suis sûre qu'il a une maîtresse.

— Il ne vous aime pas? Qu'est-ce qu'il vous faut? Une maîtresse? Quel indice avez-vous?

— Aucun.

Ce mystère s'éclaire dans la scène suivante, où M. Morin confie à M. Durochet qu'il aime sa femme, qu'il a pour elle bonté, affection, tendresse, dévouement, mais c'est tout. Il n'en a jamais le désir, et ce désir ne naît jamais, il meurt à peine né. Il ne désire qu'être mari honoraire. Et pourtant, il se sent valide.

Sa femme a entendu ce propos derrière la porte ; elle est blessée dans sa dignité ; elle hait cet homme qui la dédaigne. Il faut divorcer.

Le jeune ménage dissocié se prépare à partir. Cécile Morin fait grise mine à son époux. Arrive un de ses anciens soupirants. Elle l'autorise devant l'époux à demander sa main, dès qu'elle sera libre. Celui-ci accède à cette étrange et prompte proposition, en faveur de laquelle il quitte sa maîtresse Craquette, que Morin agacé console. Les scènes conjugales succèdent aux scènes. Les deux époux s'énervent, s'irritent, jurent de se venger, et Cécile donne fébrilement rendez-vous à un snob, M. de Vilogne, pour consommer la vengeance. Elle revient et se vante de sa faute. M. Morin est fort en peine. Mme Durochet travaille comme elle peut à réconcilier les deux ennemis. Ce qui arriva déjà à Francillon arrive derechef. En entendant dire que de Vilogne s'est vanté de sa bonne fortune, Cécile le dément. Elle est restée pure. M. Morin, toujours penaud et ennuyé, pleure et accumule les déclarations d'amour. Sa femme et lui se raccommodent, et l'on trouva qu'il était temps.

M. Paul Gavault (1) avec la collaboration de M. Georges Berr, a écrit *Moins cinq*, *L'Inconnue*, *Madame Flirt*, *La Dette* ;

(1) M. Paul Gavault. — Théâtre de l'Athénée : *Madame Flirt*, comédie en 3 actes (collaborateur : M. G. Berr). Première représentation, le 27 décembre 1901. — Théâtre du Palais-Royal : *Les Dupont*, vaudeville en 3 actes. Première représentation, le 18 octobre 1902. — Théâtre de l'Athénée : *L'Enfant du Miracle*, comédie-bouffe en 3 actes (collaborateur : M. Robert Charvay). Première représentation, le 23 fé-

avec celle de M. Robert Charvay, *L'Enfant du Miracle, Mademoiselle Josette ma femme;* et seul, *Les Dupont, Le Frisson de l'Aigle, La Petite Chocolatière.*

Moins cinq est une expression d'argot qui signifie : il était temps, un peu plus et c'était trop tard ! On peut bien le dire de la vertu d'Hélène Sougenot, une autre Francillon qui veut bien rester honnête, mais à condition que son mari ne la trompe pas. Son amoureux fait tout ce qu'il peut pour faire trébucher l'époux à son profit. Il y réussit presque, mais Hélène reste pure : il était temps.

Les interprètes furent MM. Raimond, Boisselot, Ch. Lamy et Mlle Cheirel.

L'Inconnue dit les inconvénients de la bonté, qui attire à Philippe Ardelot les pires disgrâces, griffes, divorces, expropriation, duels : c'est un comique vaudeville.

Madame Flirt est une jolie comédie où une amie prend à son compte la faute d'une épouse qu'elle veut sauver. Ce sacrifice de Fernande ne l'empêche pas à la fin, où tout se découvre, d'épouser Jacques qu'elle aime. C'est agréable et amusant.

L'Enfant du Miracle eut un grand succès et ce fut un immense éclat de rire. Cette histoire de testament mit à la mode le terme judiciaire : « curateur au ventre ».

La Dette est une pièce touffue, avec de quoi rire et de quoi pleurer.

C'est un délicieux badinage que *Mademoiselle Josette ma femme*, où André Ternay, après avoir accepté d'être, par un mariage blanc, l'époux honoraire de Josette, s'éprend follement de sa petite femme pour rire, et en devient effectivement l'époux.

vrier 1903. — Théâtre national de l'Odéon : *La Dette*, pièce en 5 actes et un prologue (collaborateur : M. G. Berr). Première représentation, le 17 mars 1904. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *Le Frisson de l'Aigle*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 27 janvier 1906. — Théâtre du Gymnase : *Mademoiselle Josette ma femme*, comédie en 4 actes (collaborateur : M. Robert Charvay). Première représentation, le 16 novembre 1906. — Théâtre de la Renaissance : *La Petite Chocolatière*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 23 octobre 1909. — Autres œuvres : *Plutus, Le Papa de Francine, Les Aventures du Capitaine Corcoran, Le Pompier de service, Le Jockey malgré lui, Family-Hôtel, Une Affaire scandaleuse, La Dame du 23, Chéri, Monsieur Zéro, Le Bonheur de Jacqueline.*

Le Frisson de l'Aigle est, nous l'avons vu, un drame à la façon d'Alexandre Dumas, agencé autour de la conspiration du général Malet.

La Petite Chocolatière est un vaudeville renouvelé par la fantaisie de l'auteur et de sa principale interprète, Mme Marthe Régnier.

M. Grenet-Dancourt (1) a donné, depuis 1900, *Ceux qu'on trompe, Le Vampire, Le Fils surnaturel, Les Gaîtés du veuvage, L'Agrafe, Les Tribulations d'un gendre, L'Assassiné*, composé d'après la nouvelle de M. Gaston Bergeret.

Dans *Le Fils surnaturel*, écrit avec la collaboration de M. Maurice Vaucaire, un mari s'assure sa liberté et ses ressources, en faisant croire à sa femme qu'il a eu un enfant avant son mariage, et qu'il doit subvenir à ses besoins et surveiller son éducation.

M. Sacha Guitry (2) a fait jouer une douzaine de pièces gaies : *Le Page, Le Kurtz, Le Mari qui faillit tout gâter, Nono !, Chez les Zoaques, Les Nuées d'Aristophane, La Clef, Le Crin, Petite Hollande, Le Mufle, Le Scandale de Monte-Carlo*, qui est une aimable fantaisie.

On a joué de M. Maurice Hennequin (3), *Le Coup de fouet*, en 1901; *Heureuse*, écrite en 1903, en collaboration avec M. Paul Bilhaud; *Florette et Patapon*, en 1905; *Vous n'avez rien à déclarer?* en 1906; vaudeville scabreux et au demeurant

(1) M. Grenet-Dancourt. — Théâtre Cluny : *Le Fils surnaturel*, comédie-bouffe, en 3 actes (collaborateur : M. Maurice Vaucaire). Première représentation, le 20 septembre 1901. — Théâtre Antoine : *L'Assassiné*, comédie en 4 actes. Première représentation, le 12 février 1904.

(2) M. Guitry. — Théâtre des Mathurins : *Nono !* comédie en 3 actes. Première représentation, le 6 décembre 1905. — Théâtre du Gymnase : *Le Scandale de Monte-Carlo*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 22 avril 1908.

(3) M. Maurice Hennequin. — Théâtre des Nouveautés : *Le Coup de fouet*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. Georges Duval). Première représentation, le 10 janvier 1901. — Théâtre du Vaudeville : *Heureuse*, comédie en 3 actes (collaborateur : M. Paul Bilhaud). Première représentation, le 25 mai 1903. — Théâtre des Nouveautés : *Florette et Patapon*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. Pierre Veber). Première représentation, le 21 octobre 1905. —Même théâtre : *Vous n'avez rien à déclarer?* pièce en 3 actes (collaborateur : M. P. Veber). Première représentation, le 6 octobre 1906. — Théâtre du Vaudeville : *Patachon*, comédie en 4 actes (collaborateurs : M. Félix Duquesnel). Première représentation, le 23 octobre 1907. — Théâtre des Nouveautés : *Une Grosse Affaire*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. P. Veber). Première représentation, le 21 janvier 1909. — Même théâtre : *Noblesse oblige*, pièce en 3 actes (collaborateur : M. P. Veber). Première représentation, le 6 janvier 1910.

fort gai; *Patachon*, en 1907, œuvre divertissante, *Une Grosse Affaire*, en 1909, due à la collaboration de M. Pierre Véber, et en 1910, avec la même collaboration, *Noblesse oblige.*

Le Coup de fouet, est une plaisante imagination, où un mari, qui a coutume de se dédoubler pour faire ses frasques, se trouve immobilisé par une crampe au mollet, et fort gêné pour faire manœuvrer son sosie dont il a besoin. M. Germain fut excellent dans ce rôle.

Le Théâtre du Vaudeville a représenté *Heureuse*, où triompha Mme Réjane. Une épouse, Gilberte, est mal contente de son mari. Elle lui donne d'abord un coadjuteur, Antonin, puis, pour plus de bonheur encore, elle divorce, épouse son amant, et elle éprouve cruellement la différence qui sépare un amant d'un mari. Le charme est rompu. Antonin est parfait comme ami périodique; le mariage le rend insupportable par l'assiduité, l'habitude, la conjugalité, toute différente de l'amour en fraude. Pailleron, qui connaissait les femmes, quand on lui demandait quelques mots sur un album ou un éventail, écrivait souvent ce quatrain passe-partout :

> Être indéfinissable et toujours défini,
> La femme est l'instrument ou qui chante ou qui beugle,
> Dont le mari joue en aveugle,
> Et l'amant en Paganini.

Et voilà : Antonin marié, c'est Paganini devenu Bélisaire. Aussi passe-t-il, lui aussi, sous la même fourche où il fit passer son prédécesseur; il en a donné; on lui en donne, et sa femme le trompe avec le mari de jadis.

M. Ernest Lajeunesse (1) a fait jouer, au théâtre Antoine, *L'Huis clos malgré lui.*

Le *Pylade*, de M. Louis Legendre (Odéon, 4 décembre 1908) est spirituel, paradoxal et désopilant.

M. André de Lorde, qui a droit d'être mentionné en

(1) M. Ernest Lajeunesse. — Théâtre Antoine : *L'Huis clos malgré lui*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 14 novembre 1900.

divers genres et que nous avons cité en parlant du mélodrame a une place dans le genre réjouissant avec *Attaque nocturne* et *Cochon d'enfant.*

MM. Antony Mars et Maurice Desvallières (1) ont apporté une verve trépidante, renouvelée et adroite dans *Le Fils à papa.*

M. Max Maurey (2) appartient au même genre par: *Depuis six mois, Le Chauffeur*; par une fantaisie drôlatique sur le reportage *Asile de nuit,* par *Monsieur Lambert marchand de tableaux,* quiproquo comique dans lequel les interlocuteurs se prennent les uns les autres pour des fous, et *Le Stradivarius,* désopilante version moderne de « l'avocat Pathelin ». Nous avons nommé ailleurs *La Savelli.*

M. Georges Mitchell (3) a égayé sa plume dans *Papa beau-père.*

MM. Mouézy-Eon et Francheville (4) ont fait dans *L'Enfant de ma sœur,* un vaudeville sans prétention, d'une gaîté irrésistible.

M. Franc-Nohain (5) a donné, avec *L'Heure espagnole,* une comédie dans le genre de Scarron et de Zamacoïs. Le même aimable écrivain a fait jouer *La Fiancée du Scaphandrier.*

M. Jules Rateau (6) est l'auteur amusant de *Le Pijama* et de *La Vengeance d'Ephraïm.*

M. Jules Renard (7) fait songer au « Bourgeois gentil-

(1) M. Antony MARS. — Théâtre du Palais-Royal: *Le Fils à papa,* vaudeville en 3 actes (collaborateur : M. Maurice DESVALLIÈRES). Première représentation, le 27 novembre 1906.

(2) M. Max MAUREY. — Théâtre Antoine : *Asile de nuit,* comédie en 1 acte. Première représentation, le 13 octobre 1904. — Même théâtre : *Monsieur Lambert, marchand de tableaux,* comédie en 2 actes. Première représentation, le 12 mai 1905. — Théâtre Réjane : *La Savelli,* pièce en 4 actes, 7 tableaux. Première représentation, le 15 décembre 1905. — Comédie-Française : *Le Stradivarius,* comédie en 1 acte. Première représentation, le 29 juin 1909.

(3) M. Georges MITCHEL. — Voir page 199.

(4) MM. MOUÉZY-EON. — Théâtre Déjazet : *L'Enfant de ma sœur,* pièce en 3 actes (collaborateur : M. FRANCHEVILLE). Première représentation, le 12 novembre 1908.

(5) M. FRANK-NOHAIN. — Théâtre national de l'Odéon: *L'Heure espagnole,* comédie-bouffe en 1 acte en vers. Première représentation, le 28 octobre 1904.

(6) M. Jules RATEAU. — Théâtre des Mathurins : *La Vengeance d'Ephraïm,* comédie en 1 acte. Première représentation, le 15 septembre 1903. — Même théâtre : *Le Pyjama,* comédie en 1 acte. Première représentation, le 29 mai 1905.

(7) M. Jules RENARD. — Théâtre Antoine : *Monsieur Vernet,* comédie en 2 actes.

homme » dans son *Monsieur Vernet.* Son célèbre *Poil de Carotte* est l'histoire, qui rappelle *Sévérité*, d'un enfant aux cheveux rouges élevé durement, et tristement résigné, qui trouve une douce consolation dans la compassion de son pauvre homme de père.

A M. André Sylvane (1) on doit un des plus grands succès de l'époque, la pochade militaire *Tire au flanc*, écrite avec M. Mouézy-Eon.

M. Pierre Véber (2), déjà plusieurs fois cité comme collaborateur d'écrivains peu tristes, doit encore être mentionné pour avoir écrit seul ou avec divers concours, *La Main gauche*, œuvre de gaîté, de vivacité, de finesse, où l'on comprend les inconvénients d'une ancienne liaison dans un nouveau ménage; *Ma Fée*, *Loute*, *L'Amourette*, agréable chassé-croisé; *Chambre à part*, *Qui perd gagne* habilement adapté du roman d'Alfred Capus; *Les Grands*, écrit avec M. Serge Basset, charmante scène de la vie de collège.

Le sujet de *Ma Fée* est l'histoire d'un jeune époux, aidé dans sa carrière par sa femme qui est sa fée et son Égérie. De ce vaudeville amusant, on a retenu une scène fort comique ; elle se passe au musée du Louvre devant une pudique anglaise qui copie un saint Bruno. Mmes Cécile Sorel et Yvonne Garrick ont été applaudies.

M. A. Vély (3) avec M. Léon Miral a donné au Théâtre des Capucines, *Monsieur Tranquille*.

Première représentation, le 6 mai 1903. — Même théâtre : *Poil de Carotte*, comédie en 1 acte. Première représentation, le 2 mars 1900.

(1) M. André SYLVANE. — Théâtre Déjazet : *Tire au flanc*, comédie en 3 actes (collaborateur : M. MOUÉZY-EON). Première représentation, le 10 novembre 1904. — Théâtre de l'Odéon : *Second Ménage*, comédie en 3 actes (collaborateur : M. Maurice FROYEZ). Première représentation, le 27 mai 1902.

(2) M. Pierre VÉBER. — Théâtre Antoine : *La Main gauche*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 14 mai 1900. — Théâtre des Nouveautés : *Loute*, pièce en 4 actes. Première représentation, le 17 mai 1902. — Théâtre Antoine : *L'Amourette*, comédie en 3 actes. Première représentation, le 3 février 1905. — Théâtre national de l'Odéon : *Ma Fée*, comédie en 4 actes (collaborateur : M. Maurice SOULIÉ). Première représentation, le 4 mai 1901. — Théâtre du Palais-Royal : *Chambre à part*, pièce en 3 actes. Première représentation, le 22 avril 1905. — Théâtre Réjane : *Qui perd gagne*, pièce en 5 actes. Première représentation, le 14 mars 1908. — Théâtre national de l'Odéon : *Les Grands*, pièce en 4 actes (collaborateur : M. Serge BASSET). Première représentation, le 26 janvier 1909.

(3) M. Adrien VÉLY. — Théâtre des Capucines : *Monsieur Tranquille* (collaborateur : M. Léon MIRAL). Première représentation, le 31 décembre 1902.

Cette comédie a beaucoup plu. L'observation y soutient le comique. *Monsieur Tranquille* est un type qui condense et résume, et ramasse une foule de types que nous connaissons. C'est de la bonne synthèse.

M. Tranquille est un paisible, un flegmatique, un pince-sans-rire, un humoriste. Il se plaît à laisser les gens aller au cours de leur colère et de leur bavardage, pour les arrêter quand bon lui semble, et les réfuter d'un mot.

L'agent du chemin de fer et le commissaire, lui dressent procès-verbal pour être monté dans un wagon de première classe avec un billet de troisième. Rapport, colère, injures, mépris du fonctionnaire pour ce colis encombrant qu'est le voyageur, c'est une avalanche qui pleut assez longuement sur le crâne de M. Tranquille. A la première éclaircie, il s'explique :

— Je suis aussi abonné en première classe.

Le commissaire, qui ne veut pas lâcher sa proie, avise la décoration du prévenu :

— C'est le Christ de Portugal ! Et vous avez arraché la petite croix ! Port illégal de décoration. Votre compte est bon.

Tranquille le laisse aller, puis soudain :

— C'est que je suis aussi Chevalier de la Légion d'honneur.

A l'arrière-plan, passe une rieuse figure de buraliste très courtisée. Quant au voyageur si malmené, les fonctionnaires apeurés apprennent qu'il est le beau-père du directeur de la Compagnie. Tout cela est simple et drôle, et vrai. Il faut la vérité dans le rire; or les tracasseries administratives et le sang-froid plaisant des philosophes sont deux faits. M. André Dubosc, avec ses yeux doux et fixes et ses lèvres pincées, fut excellent de drôlerie, de patience résignée, sûre et vindicative dans ce rôle de Tranquille.

M. Pierre Wolff dont nous avons précédemment rappelé les comédies psychologiques et sentimentales, y a mêlé un vaudeville, *Sacré Léonce*, qui atteste la souplesse de ses talents variés.

M. Léon Xanrof (1) a joint à son actif *Pour être aimée*,

(1) M. Léon Xanrof. — Théâtre de l'Athénée : *Pour être aimée*, comédie fantaisiste.

écrite en partie avec M. Michel Carré : c'est une fantaisie légère qui fait, elle aussi, l'éducation d'un prince. Il faut y ajouter *Le Prince Consort*, ou les inconvénients pour un mari d'être consort, et d'avoir une femme sur le trône. C'est un mélange déconcertant et impayable d'émotion et de drôlerie.

Nous voici arrivés au terme de cette longue nomenclature, longue et d'ailleurs incomplète, car bien des noms importants manquent à la liste, et nous nous en excusons. Comment pourtant ne pas saluer ici tant d'autres dramaturges féconds et heureux : MM. Armont et Nancey. — Athis. — M. Bernard. — Bertol-Grévil. — Émile Blémont : *La Raison du moins fort*, à la Comédie-Française (1907) avec M. Valade. — Caen. — Alfred Delilia : *La Valse des Roses* est un charmant vaudeville en un acte, et avec Serge Basset, souvent nommé plus haut, il écrivit *Un Mari trop malin*, 1 acte (avril 1908). — MM. Delorme (Hugues) et Francis Gally, son collaborateur. — R. Dieudonné. — Dubout : *La Guerre de l'Or*, Porte Saint-Martin (mai 1902). — Edmond Ducotet : *Le Barbier de Midas*, comédie en trois actes en vers (juin 1902). — Dumur et Y. Josz; — Esquier. — Gabriel Ferrier, l'heureux auteur de *La Troisième Lune*, comédie en trois actes, en collaboration avec Fred Grésac, Théâtre du Vaudeville (7 mai 1904); *L'Araignée*, comédie en un acte : Théâtre du Vaudeville (23 mai 1906); *Nuit de Février*, un acte en vers (25 février 1908); *La Cornette*, comédie en trois actes, en collaboration avec Mlle Jeanne Paul-Ferrier, Théâtre de l'Athénée (8 octobre 1909). — Galipaux, comédien auteur, comme Esquier; — Jean Gascogne. — Lucien de Gorsse. — A.-E. Hérold : *Au Hasard des chemins*, poèmes; *Une Jeune Femme bien gardée*, comédie en un acte et en prose (Grand-Guignol, 1900); *Les Contes du Vampire*, contes (1904);

en 3 actes (collaborateur : M. Michel CARRÉ). Première représentation, le 27 février 1901. — Même théâtre : *Le Prince Consort*, comédie fantaisiste en 3 actes (collaborateur : M. CHANCEL). Première représentation, le 25 novembre 1903. — Théâtre des Bouffes-Parisiens : *S. A. R.*, opérette en 3 actes (collaborateur : M. CHANCEL, qui a donné en outre au théâtre : *L'Auréole* (1902) ; *Madame l'Ordonnance* (1904) ; *Gri-Gri* (1907). Citons encore parmi les romans et études de M. Chancel, *Le Pari d'un Lycéen* (1902) et *Les Enfants à travers l'Histoire* (1899-1907).

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise, roman (1908); *Electre* tragédie, traduite d'Euripide, Odéon (1909); *Andromaque,* tragédie, traduite d'Euripide, Odéon; *Maison Seule,* pièce en trois actes en prose, Nouveau Théâtre d'art; *Les Sept contre Thèbes,* tragédie, traduite d'Eschyle, Odéon (1909). — Eugène Héros. — Vicomte Robert d'Humières, le grand et habile adaptateur des chefs-d'œuvre étrangers: (*Du Désir aux Destinées* (vers, 1903); *L'Ile et l'Empire de la Grande-Bretagne* (1905); *La seconde Madame Tanqueray* (trad. de Pinero 1905); *Le Grand Soir* (trad. de Kampf, 1907); en collaboration avec L. Fabulet, traductions de R. Kipling; de J.-M. Barrie, de J. Conrad. *Lettres volées,* roman (1911). — Kéroul et Barré. — Léo Marchès. — G. Marot. — Marsolleau. — Matrat. — Meunier. — Mirande. — Édouard Noël, le délicat auteur des *Vacances d'Antoinette,* Gymnase (16 novembre 1904). — Ordonneau. — Robert Oudot. — Rip et Bousquet, les leaders de la revue aristophanesque. — Émile Rochard. — Sonolet, L'*Ame du Passé :* Odéon (1904). — Abel Tarride. — Timmory. — Mme Tola Dorian, *La France au Transvaal* (1902). — Antony Valabrègue. — Pierre Valdagne, le fin romancier qui a réussi aussi au Théâtre avec L'*Amour du Prochain,* comédie en quatre actes, Bouffes-Parisiens (5 octobre 1901). — Vitoux, etc,. etc.

Le "Théâtre à côté"

Nous croyons devoir aux petites scènes que l'on nomme parfois « théâtres à côté », une mention à part. Nous avons cité déjà beaucoup des pièces qu'elles ont présentées au public, nous ne songeons pas à reproduire le catalogue de leur répertoire. Ces théâtres sont de création récente. Ils ont donné l'un ou l'autre, vingt à trente œuvres en chaque saison. Ils ont le grand mérite d'avoir décidé la renaissance de la comédie en un acte, jusqu'alors sacrifiée en lever de rideau.

Le Théatre des Capucines a été ouvert le 9 janvier 1903, et dès cette première année, donna plus de vingt ouvrages, dont plusieurs dus à des écrivains estimés : MM. Zamacoïs, de Féraudy, Romain Coolus, A. de Caillavet, Duquesnel. Ce petit théâtre a joué, en 1904, *Ludine*, de M. Jean Lorrain, *Les Deux Courtisanes*, de M. Francis de Croisset, Le *Je ne sais quoi*, de Croisset et de M. de Waleffe; en 1906, *Surprise au bain*, de M. Ernest Després, *Pâris ou le bon juge*, de MM. de Flers et de Caillavet, *Potage bisque*, de M. Henri de Rothschild, *Adrien, lâche ma femme*, de M. Serge Basset. Nous avons parlé plus haut de la plupart de ces auteurs.

Les Mathurins ont pris rang parmi les scènes parisiennes à la même époque, le 24 janvier 1903, et dès leurs débuts ils eurent le concours de M. Xanrof, de Mme Gyp, de MM. Tristan Bernard, Abel Tarride, Romain Coolus, Serge Basset, Michel Carré.

Entre autres succès ils ont donné en 1906, *Les Symptômes*, de M. Michel Provins, *En douceur*, de MM. Xanrof et Pierre Véber, *L'Extra*, de M. Pierre Véber.

Le Théatre Michel fut inauguré le 3 décembre 1908. En 1910, il donna : *Le Feu du voisin*, comédie en deux actes de M. Francis de Croisset; *La Dame du second*, fantaisie en un acte de M. Miguel Zamacoïs; *A l'impossible*, comédie en un acte de M. J.-J. Frappa, etc., etc.

Le Grand Guignol fut ouvert en 1903. Il donne bon an mal an trois douzaines de comédies, drames, fantaisies, opérettes même. C'est une ruche bourdonnante. Rappelons quelques succès.

Le Héros, pièce en un acte de M. de Marsan, met en acte une idée ingénieuse, mais le développement est si écourté, que les caractères ont la vague pâleur des projections insuffisamment éclairées. C'est le retour dans son village d'un paysan parti aux colonies, cru mort, consacré héros et martyr; la municipalité lui dresse une statue pour créer l'occasion d'une descente de palmes académiques; ce retour fâche et contrarie

tout le monde, les autorités, les candidats, l'épouse même, à qui une rente de veuve a été accordée : on mène le héros en prison pour vagabondage, afin de laisser le champ libre à l'inauguration de sa statue. L'invention est drôle.

Mille regrets! pièce de MM. Hugues Delorme et Francis Gally, est une œuvre assez réussie. C'est du théâtre technique, de la comédie de condition ou de profession; le comique sort du métier exercé par le héros; le ressort agit dans le cercle des occupations journalières d'un professionnel; dans l'espèce, c'est un directeur de théâtre. Malgré les communiqués : « salle comble, création d'un second bureau de location, présence des grands-ducs », ce théâtre est un désert ruineux. On y fait 2 fr. 75 de location. Arrive l'huissier qui va instrumenter. Il aime le théâtre; il a une pièce; le directeur malin l'empaume, accepte le manuscrit, à la condition que l'auteur fera tous les frais et paiera les dettes du théâtre. Et son mot à double entente, bien que renouvelé de Molière, n'en est pas moins joli :

— Vous serez l'homme le plus joué de France et de Navarre.

La réception des auteurs, les engagements d'artistes, les fausses communications au téléphone, la dèche et les expédients, tout cela est observé, drôlement satirique.

Le Pape et l'Empereur, de M. Jacques des Gachons, est une page d'histoire qui a sa grandeur et qui fera pendant, un peu au-dessous, à celle d'Alfred de Vigny. Il s'agit de la signature du Concordat de 1813 par le pape prisonnier à Fontainebleau. Ce fut peut-être un peu austère et un peu élevé pour un tel endroit où l'on vient plutôt chercher des émotions fortes ou hilares, que de la belle littérature. Cet acte est bien écrit, bien documenté et intéressant.

La bouffonnerie de M. Charles Esquier, *Les Deux Bosses*, fantaisie en un acte, fut tirée d'un conte de M. Duquesnel. C'est dans quelque vague Orient, chez le barbier. Aniza aime son mari parce qu'Abalassam ne ressemble pas aux autres. Il est bossu. Il gémit de cette infirmité. Allah le guérit et le redresse. Et le voyant droit comme tout le monde, sa femme n'en veut plus. Abalassam demande alors à Allah par télé-

phone — vous devinez les allitérations. Allô ! Ali-Allah ! — de lui rendre sa bosse. Le dieu lui en rend deux. Sa femme le trouve affreux et s'enfuit. Cette inconstance dans les goûts est bien féminine.

En 1903, le GRAND-GUIGNOL a aussi donné l'inoubliable *Système du Dr Goudron et du professeur Plume*, d'André de Lorde, puis *Deux heures du matin, quartier Marbeuf*, de MM. Jean Lorrain et Gustave Coquiot.

En 1904, il a offert au public : *Interwiew*, de M. Octave Mirbeau. *Le Vieux de la Rouquine*, de M. Ch. Foley. *Mais quelqu'un troubla la fête*, de M. Louis Marsolleau. *Monsieur Parent*, en 2 actes, d'après G. de Maupassant, par M. Gémier. *Hôtel de l'Ouest, chambre 22*, de MM. Jean Lorrain et Gust. Coquiot. *La dernière Torture*, de MM. André de Lorde et Eug. Morel, et plusieurs bons ouvrages de MM. Delilia, Serge Basset, Timmory, Mirande. En 1906, la même scène a donné : *Aristide*, de MM. Max Maurey et Xavier Roux. *Baraterie*, pièce en 2 actes, de MM. André de Lorde et Masson Forestier. *Une Conquête*, de MM. Jean Lorrain et Charles Esquier. *Le Truc de Simplisset*, de MM. Alfred Delilia et Serge Basset. *L'Arriviste*, de M. Miguel Zamacoïs. En 1907, l'un des meilleurs ouvrages représentés fut *La Matérialisation de Miss Murrey*, de M. Fr. de Nion. L'actif de 1908 est copieux : nous rappellerons au moins *La Première mise*, de M. Léon Frapié ; *Les Donadieu*, de MM. Maurice de Féraudy et Jean Kolb. En 1909 : *Un Concert chez les fous*, par MM. André de Lorde et Ch. Foley ; *Depuis six mois*, par M. Max Maurey ; *Horrible expérience*, par MM. André de Lorde et Alfred Binet, très horrible, en effet ; *Le Hangar de la rue de Vicq-d'Azir*, par MM. F. Fauré et Ed. Helsey, noire aventure de guillotine ; *La Halte*, par M. Fr. de Nion. En 1910 : *La Porte close*, drame en 2 actes, de M. R. Francheville. *Le beau Lothario*, pièce de M. H. Caen. *L'Attentat*, pièce de MM. Léo Marchès et G.-Ch. Richard. *Appassionato*, pièce de M. de Féraudy. *Vitriolé*, de M. Montrel. *Saturnin*, un acte de M. Ed. Thurus. *Un peu d'idéal*, un acte de M. Urbain Gohier. *Sabotage*, un acte de MM. Hellam, Valeros et Pol d'Estoc. *Condoléances*, un acte

de M. Paul Arosa, fort comique. *Figures de cire*, deux actes de MM. André de Lorde et G. Montagnac. fort horrible. *Le Pharmacien*, 1 acte de M. Max Maurey.

Il nous resterait à parler du « Théâtre en plein air », mais il faut encore attendre. Il y a eu, depuis quelque deux ou trois ans, un certain déclin.

Il y aurait injustice à ne pas donner un hommage aux tentatives et aux œuvres de M. Pottecher, l'auteur de *Le Chemin du Repos*, poèmes (1900). Ses idées sont explicitement présentées dans : *Le Théâtre du peuple, renaissance et destinée du théâtre populaire*, et dans *Notice illustrée sur le Théâtre du peuple*. Il ne s'en est pas tenu à la théorie, il a largement fourni sa contribution par des adaptations, des traductions et aussi des compositions originales : *L'Héritage, C'est le vent, Macbeth, A l'Écu d'argent, La Passion de Jeanne d'Arc, La Reine Violante, Le Château de Hans, Molière et sa femme.* Cet exemple a été suivi par plusieurs : MM. Maurice Magre, Saint-Léger, Fournier, L. Payen, Elzéar Rougier, Dr Corneille, Jules Princet, Henry Guerlin, etc.

Le théâtre rencontre une concurrence sérieuse dans la vogue des *music-halls* et des cafés-concerts, où l'on représente des comédies et des revues, comme au XVIIIe siècle dans les théâtres de la Foire. On y chante des chansons souvent ineptes ou ordurières, mais pas toujours. La scène du café-concert est une tribune d'où il peut tomber d'utiles avis, des consolations, des exhortations en faveur de nobles causes, des confidences émouvantes. Une ligue a été créée pour en améliorer le genre et la portée. Tout n'est pas à condamner dans le café-concert français. Le contraire serait étonnant. Il serait surprenant que des milliers de Français fissent la fortune constante et persistante de ces sortes d'établissements, si on n'y entendait que des horreurs. Il y a une pudeur publique. Elle exécute d'elle-même les auteurs coupables d'excès prolongés. Ce serait faire tort à notre grand public, de croire qu'il est attiré par la seule odeur de l'impureté.

Le café-concert, surtout en province, apparaît tout autre. Ce qui plaît, ce qui porte, ce sont les couplets qui expriment les sentiments généraux, ceux que font naître les situations naturelles et fréquentes de l'existence, de l'amour à la mort.

Et c'est là le caractère même de la poésie en général. La chanson, c'est une province de la poésie, une province frontière.

Le succès du chansonnier est de même aloi que celui du poète : il n'y a qu'une différence d'étage social. Au café-concert, le succès est populaire et démocratique, et l'expression est naïve, niaise souvent et enfantine. Ce n'est qu'une question de degré. Tous ne peuvent pas être des Pierre Dupont et des Darcier.

Comme le poète, le chansonnier de café-concert exprime à sa façon simple les sentiments de tous, et ceux qui reconnaissent dans les paroles du chanteur leur propre émoi, leur tristesse, leur angoisse ou leur joie, applaudissent parce qu'il leur fait plaisir d'entendre exprimer ce qu'ils ressentent confusément eux-mêmes.

Tous les grands succès du café-concert, qu'on dit ineptes, ne le sont souvent pas.

Celui-ci chante la fin des amours. Et tous ceux qui viennent de souffrir ainsi, toutes celles qui ont été délaissées, frémissent sympathiquement à ce tableau de leur émotion.

Celui-là avait une maîtresse infidèle. Il l'a chassée; mais il souffre trop sans elle, il regrette de n'avoir point pardonné, et il crie : Reviens ! Le cas est si fréquent, que cette sorte de thème déchaîne toutes les émotions.

Cet autre a épousé sa jolie maîtresse; puis celle-ci s'est lassée de la misère, et a fui avec un riche amant, en abandonnant l'enfant au pauvre père. Ceux qui ont frôlé des circonstances approchantes ont le même frisson que si Victor Hugo avait parlé.

On pourrait multiplier ces exemples. Ils donnent la clé du succès persistant des cafés-concerts. Alfred de Vigny n'y ferait pas recette. Mais le gros public se plaît à entendre dire devant tous ce qu'il éprouve lui-même. On peut assurer que chaque chanson sentimentale, la forme et l'expression fussent-

elles niaises, a sa clientèle toute prête dans chaque salle de café-concert.

C'est là le propre de ce qu'on appelle le lyrisme. Certains êtres savent proclamer ce qui sourd au fond du cœur des autres. S'ils le font avec génie, ce sont de grands poètes, un Hugo, un Musset, un Sully-Prudhomme. Mais il y a place aussi pour les poètes menus et modestes, qui s'expriment avec gaucherie et incorrection, dans le langage du peuple. Il suffit qu'il luise dans leur œuvre populaire une petite lueur d'émotion vraie, humaine, profonde, pour que les gens du commun le saluent comme un frère qui parle leur langage, qui sait se faire comprendre sans effort ,et qui dit pour tous ce que tous ont senti.

Voilà la vraie force du café-concert et la vraie raison de sa vitalité. Il est le Conservatoire du lyrisme démocratique.

Deuxième Partie

ROMAN

DEUXIÈME PARTIE

ROMAN

Le Roman. — Tendances générales du roman français contemporain. — Le roman d'idées sociales. — Le roman psychologique et romanesque. — Le roman de mœurs. — Le roman régionaliste. — Le roman d'aventures. — Le roman exotique — Les auteurs gais et les humoristes. — Le roman féminin. — Le roman étranger.

A la fin du siècle dernier, le romancier de l'école naturaliste se piquait d'être uniquement un observateur froid, sagace et impartial, qui regardait la vie et le monde, et tâchait d'en reproduire fidèlement l'image. Le littérateur ne sortait guère du cercle de ses idées littéraires; les écoles rivales se dénigraient, se critiquaient entre elles.

De nos jours, le spectacle est tout autre. Il n'y a plus d'écoles : le naturalisme, après avoir atteint son apogée vers 1890, a rapidement décliné. Mais rien ne l'a remplacé. Le symbolisme, école poétique, et d'ailleurs très vite affaiblie, n'a pas eu d'action sur le roman. Et si l'on parle aujourd'hui d'école traditionnaliste, voire même d'école régionaliste, ces groupements correspondent, non à des principes littéraires, mais à des préoccupations politiques ou religieuses. Sur ce point, le changement a été net : le roman tend chaque jour davantage à se transformer en apostolat, et les livres destinés aux enfants s'en ressentent aussi. Cette transformation fait songer à celle qui marqua le début du XVIIIe siècle. Comme alors, les gens de lettres sont sortis de leur tour, pour se pénétrer des idées modernes.

Ce n'est pas seulement chez les jeunes auteurs, que ces tendances se manifestent. Les auteurs en vue de l'époque précédente en ont senti l'influence, et c'est un signe des plus importants. Nul homme ne paraissait plus étranger qu'Émile Zola à tout ce qui n'était pas littérature; ses *haines* (comme il disait) étaient purement livresques. Pourtant, lorsqu'il mourut, il avait rompu avec tout son passé. Lui, le théoricien de l'école naturaliste, il avait cédé à un désir de propagande d'idées sociales. En même temps, par une coïncidence frappante, M. Paul Bourget, psychologue sceptique, entreprenait une évolution analogue, et écrivait des romans à thèse.

Ainsi, trêve des querelles littéraires, et lutte d'idées sur le terrain social et religieux, tels sont les deux caractères essentiels du roman français au début de ce XXe siècle. Aussi allons-nous commencer notre revue des romanciers contemporains par ceux qui ont écrit, des œuvres inspirées de théories sociales, d'ailleurs fort différentes entre elles.

***

Le roman social peut aujourd'hui se glorifier des noms les plus fameux parmi les romanciers contemporains. En tête, un nom qui fut très célèbre de son vivant, pour des raisons littéraires et non-littéraires, Émile Zola. Rien ne souligne plus nettement l'importance de l'évolution accomplie en quelques années, que de retrouver ici, sous cette rubrique nouvelle, le nom de celui qui fut, au siècle dernier, l'apôtre fougueux et le chef incontesté de l'École naturaliste. Les premiers indices de cette transformation s'étaient manifestés pendant les dernières années du XIXe siècle, lorsque à l'énorme série des *Rougon-Macquart* avaient succédé les *Trois villes :* Lourdes, Rome et Paris. Elle apparut définitive, avec le premier roman de la série singulièrement intitulée : les « Quatre Évangiles », *Fécondité* (1900). A ce moment, par un singulier hasard, Zola qui jusque-là avait travaillé en sens directement contraire à ses aspirations intimes, revient à sa véritable nature.

L'imagination colossale et romantique, que sa volonté puissante et ses principes littéraires avaient jusque-là refoulée et contenue, éclate librement et se donne carrière dans des œuvres touffues, compactes, de caractère nettement symbolique, et où passe un souffle de sombre et âpre enthousiasme.

La fable de *Fécondité* est complexe et pourtant simple; complexe, car elle fait agir un nombre considérable de personnages, et par là elle était bien servie par le talent spécial de Zola, qui réussit mieux à faire remuer les masses qu'à analyser le cas individuel d'un seul héros. Il lui faut de vastes horizons, des agglomérations d'hommes et d'idées à faire mouvoir; il se trouve à l'étroit dans les études trop menues et particulières d'une aventure singulière; des régiments, des foules, des classes sociales l'ont mieux inspiré, soit dans la *Débâcle*, soit dans *Germinal*, soit dans *L'Assommoir*, que la psychologie personnelle d'un docteur Pascal. C'est un tacticien d'idées, grisé et inspiré par le nombre et les multitudes.

Et cependant la fable est simple, par la convergence de tous ces groupes en marche vers le but unique, jamais perdu de vue, la mire absorbante de cette colossale manœuvre.

Les personnages sont multiples, mais on ne les confond pas, et ils ne se confondent pas. Leurs histoires s'entremêlent sans se fondre ni s'amalgamer : chacun conserve son caractère, et nous n'avons pas de devoir plus pressant ni mieux indiqué tout d'abord, que de séparer cet écheveau, de démêler cette tresse entrelacée, d'en isoler les lices pour étaler devant vous la trame claire de cette magistrale tapisserie.

Cinq familles prennent une part directe à l'action, et il n'est pas inutile de les cataloguer.

Au premier plan, le ménage Mathieu Froment, qui joue le grand rôle. Mathieu est employé à l'usine Beauchêne. Il a vingt-sept ans à la première page du récit. Il en a quatre-vingt-dix à la fin. C'est dire qu'il est la vedette et le héros.

Il est le mari de Marianne, une belle et saine jeune femme de vingt-quatre ans, mère de nombreux et robustes enfants. A eux deux, ils symbolisent les deux grands principes qui sont glorifiés dans ce livre : l'intelligence active et honnête, et la

maternité. De vingt-quatre à quatre-vingt-sept ans, ce qui est la durée de son rôle dans ce roman, elle n'a d'autres fonctions que de mettre au monde une famille nombreuse, saine, joyeuse de douze enfants, qui sont sa parure et son orgueil. Son mari représente l'intelligence active et droite, le père, le patriarche qui voit s'étendre autour de lui ses rejetons, comme un chêne qui ombrage la forêt issue de lui. D'abord, petit employé, il se livre à la culture, défriche des terrains réputés stériles, met à la tâche ses fils devenus ses sergents, prospère, s'enrichit et supplante ses patrons appauvris de sang et de ressources. Il est le père diligent et fécond, qui sème la moisson des enfants et des blés, qui a foi dans la fécondité de la nature, et à qui la nature donne raison. Ses fils devenus grands le secondent et couronnent son œuvre. Son aîné, Blaise, devient patron de l'usine où son père travailla jadis comme petit employé; il est assassiné par l'ancienne patronne de son père; mais la moisson ne périt pas par la mort d'un épi; son frère Denis le remplace et reprend la tête de l'usine, que ses anciens maîtres ne peuvent plus soutenir ni diriger.

La gentille Rose met le sourire de sa grâce dans ce milieu laborieux : elle prend froid à bicyclette, un jour de pluie, et meurt. Mais Ambroise, le suivant, devient directeur d'une des plus puissantes maisons de crédit d'Europe; Gervais fait fructifier les cultures paternelles; Grégoire fonde un moulin qui prend des proportions superbes; Dominique va faire souche au Soudan, et réussit dans ses essais de colonisation. Cette nomenclature ne comporte que sept enfants; il y en a cinq autres dont l'histoire, moins en vue, s'estompe dans un lointain horizon tout enfiévré par la rude activité et le labeur fécond.

Au cours du récit, ce sont, parmi cette colonie pressée, des mariages, des baptêmes, un essaim de petits-enfants qui viennent se ranger autour des aïeux dans un groupe charmant et pour un spectacle réconfortant, vivifiant, édifiant, dont la description (cf. pp. 725 sq.) est un catalogue, un dénombrement homérique d'une fière, orgueilleuse et salutaire splendeur. Quand Mathieu et Marianne célébrèrent le soixante-dixième anniversaire de leur mariage (VI, v) et qu'ils dressèrent la liste

de leur descendance, ils trouvèrent, nés de leur sang, cent cinquante-huit enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants; en ajoutant les alliances, maris et femmes venus du dehors, on fut à la table trois cents, et il fallut faucher une prairie pour dresser le couvert.

Avec la simplicité des paraboles de l'Orient, la destinée de Mathieu et de Marianne s'accomplit, se déroule, croît et se développe, sans secousses, dans la douceur tenace, persévérante, lente et calme de la végétation féconde, des arbres sains, de la nature elle-même. C'est le chêne que les années couronnent sans bruit, d'une frondaison de plus en plus splendide et luxuriante. La famille s'augmente, le domaine s'agrandit, la richesse s'amasse avec la placide sécurité des développements naturels, des bourgeonnements généreux, des poussées de sève printanière; et les petites fibres disloquent les plus lourds rochers. Pas de heurts, pas d'incidents dans cette poussée lente et sûre, dans ce provignement victorieux. Dans la série des générations, des rejetons meurent, doucement, comme des feuilles qui tombent, sans regret ni tristesse; et l'arbre continue à refleurir et à sourire au soleil. Aussi l'histoire de Mathieu et de Marianne n'est pas mouvementée; elle est d'une monotonie évangélique. A peine, à un moment, voit-on deux des enfants se prendre de querelle pour une question de mitoyenneté (p. 698); les frères interviennent, et les deux révoltés se réconcilient, les bras noués autour du cou de leur vieille mère; et le bel arbre continue à s'étendre, ayant vite recouvert de son écorce gonflée de sève la légère cicatrice dont on ne voit bientôt plus la trace.

Et Mathieu contribuait ainsi à combattre la dépopulation en France, il repeuplait son pays, et au delà, puisque sa puissante famille ayant bientôt occupé toute la place disponible, un de ses fils alla coloniser, s'installa au Soudan, défricha les rives du Niger, et les Froment se mirent à pulluler en Afrique, comme ils avaient fait en Europe, pour le meilleur bien de la plus grande France.

C'est un épisode joliment inventé que cet incident de la fête par laquelle Mathieu et Marianne célèbrent leurs noces d'or.

Un jeune homme inconnu arrive, se découvre; toute la famille s'interroge; et c'est le fils de celui qui est parti là-bas, de Nicolas le colon soudanais, qui est revenu pour embrasser ses grands-parents qu'il ne connaît pas. Ses récits mettent dans ce roman parisien une clarté soudain éclatante de soleil africain; l'horizon s'élargit et craque, en échappées sur les paysages de là-bas, les forêts de lianes gohines, les rochers du Niger, les cases des cercles de Segou, de Bammako, de Say, les marchés mauresques de Tombouctou, les voiles noires des Touaregs, les champs de mil et de manioc, les troupeaux que font paître les Peuhls et les Toucouleurs, les danses aux sons des guzlas que frappent les Griots, ces Pindares du continent noir.

Telle est l'histoire, — non, ne disons pas l'histoire, mais bien la parabole de Mathieu et Marianne, car leur vie ressemble à un évangile, un évangile de bonté, de tendresse, d'amour, de fraternité, de fécondité.

Mathieu apparaît comme le patriarche des temps nouveaux, le tronc plein de sève et de force, dont parlent les Saintes Écritures, et sa généalogie fait penser à quelque vitrail sur lequel s'étalerait en couleurs fulgurantes et chaudes, un symbolique et moderne Arbre de Jessé.

La pensée de l'auteur n'est ni obscure ni douteuse; elle est suffisamment dénoncée par le titre général de l'œuvre, qui est la première partie d'une série, *Les Quatre Évangiles*, et par les formules mêmes dont le retour rappelle les proses de l'Église, se répétant avec la monotonie éloquente de l'*Autem genuit :*

« Deux ans se passèrent. Et, pendant ces deux années,
« Mathieu et Marianne eurent un enfant encore. Et cette fois,
« en même temps que s'augmentait la famille, le domaine de
« Chantebled s'accrut aussi. » (Cf. pages 371, 373, 399, 402, 425, 428, 456, 458, etc.)

C'est la formule, le *carmen* rituel qui commence à chaque fois le nouvel évangile, et chaque fois, comme un répons liturgique, le même verset chante, dans la verte et fraîche senteur des champs ensemencés et fertiles.

Et ainsi, l'histoire de Mathieu et de Marianne, riches par leurs enfants, riches par le travail, devient l'hymne sacré de

la production, l'épopée de la vigueur créatrice qui fait pulluler les forces, qui répand et étend la conquête du sol par les êtres, qui chante l'hosanna de la création sans bornes — le Cantique de la Terre et le Cantique de la Mère.

J'ai dit que cinq familles jouaient le principal rôle dans ce roman. Voyons les quatre autres.

D'abord les Beauchêne, dont Marianne est parente. Son cousin Alexandre Beauchêne a épousé l'altière Constance, qui se refuse à donner un frère à son fils, Maurice, qu'elle veut dans l'avenir très riche et très puissant. Maurice meurt, et quand Constance veut un autre enfant, il est trop tard. Elle voit cependant les Froment, dont la fécondité insulte à sa stérilité, devenir les maîtres de l'usine, tandis que son mari, qui a séduit une de ses ouvrières, Norine, croule dans la débauche. Elle veut opposer à la prospérité des Froment le bâtard même de son mari; elle tue un des fils Froment, elle roule au crime sur la pente de l'ambition. Le caissier Morange tue à son tour le crapuleux bâtard, et quant à elle, elle meurt misérablement, vaincue dans son orgueil par sa stérilité trop longtemps volontaire.

Avant de quitter cette famille Beauchêne, il faut encore parler d'une sœur d'Alexandre Beauchêne, appelée Sérafine, une fille vicieuse et détraquée de débauche, enlevée à dix-huit ans par un baron Lowiez, et roulant à travers des ignominies dont nous sommes obligés d'épargner ici le sommaire aux lecteurs et surtout aux lectrices. Elle tente et aguiche les hommes, jette un instant son dévolu sur Mathieu, mêle la chirurgie à ses pratiques honteuses, débauche la fille du comptable Morange, qui en meurt, et ramasse des vauriens, parmi lesquels elle trouve le bâtard de son frère, que sa belle-sœur cherchait et à qui elle le rend. C'est un type effrayant de luxure et de vice, dont le sourire malade devient avec les années un rictus atroce et une contorsion morbide qui la font jeter dans le cabanon des aliénés, maigrie, affreuse, osseuse et hagarde. Elle y meurt.

Voilà la famille Beauchêne.

Dans cette histoire, un nom a été mêlé, le nom de Morange.

Le ménage Morange a son drame aussi, pénible et saisissant, né de la même cause qui perd toutes les victimes de ce récit, et son aventure est une des bonnes parties du roman, par la vérité saisissante des personnages, des caractères, par la vie et l'émotion des scènes.

Ce sont de petits bourgeois; Morange est comptable chez Beauchêne, avec de maigres appointements. Sa femme, Valérie, est ambitieuse, avide, éprise de luxe; c'est une honnête lionne pauvre. Son mari n'écoute qu'elle, et elle veut qu'il gagne beaucoup d'argent; elle le pousse à quitter son état pour risquer l'avenir dans une Société financière; elle a voulu habiter dans une maison neuve, dont les vitraux et les tapis font illusion et font croire à un loyer plus fort qu'il n'est. Elle a une fille qu'elle adore, qu'elle met au pinacle, et qu'elle voudrait voir sinon sur un trône, au moins sous une couronne titrée, sa petite Reine, qu'elle adule, qu'elle choie, qu'elle habille richement et qu'elle laisse aller chez Sérafine, parce que celle-ci est baronne, a des voitures et mène un train luxueux; une pareille amie la flatte.

Elle aussi, non plus que Constance, elle ne veut pas que Reine ait une sœur, car un second enfant aggraverait leur gêne, diminuerait l'avenir et anéantirait les espoirs qu'elle forme pour sa Reine chérie. Mais, un jour, une terreur, une surprise douloureuse l'envahissent. Elle va de nouveau être mère. Une horrible femme lui promet de la tirer d'embarras; Valérie en meurt, subitement, d'une hémorragie, dans une chambre sale d'un asile louche et sombre. Toute la scène est d'une vigueur poignante.

Le pauvre Morange, affolé et épouvanté, reporte toute son affection sur sa fille Reine. Celle-ci continue à fréquenter Sérafine, qui la jette au vice. La jeune fille passe à son tour par les mêmes épreuves que sa mère, et, à la même place, la malheureuse meurt de la même façon. Tout ce récit est d'une cruauté douloureuse et puissamment tragique.

Le vieux Morange reste seul. Il continue à être comptable à l'usine. Chez lui, il vit bizarrement, solitaire, distrait, un peu fou; dans une chambre toujours close et ténébreuse, il a

accroché des quantités de portraits de sa femme et de sa fille, et, comme ces deux créatures chéries n'avaient durant leur vie d'autre ambition ni d'autre rêve que la richesse, il dépose sur une table, devant leurs images, à peu près tout l'argent de ses appointements, dont il ne dépense presque rien pour lui-même.

Or, à l'usine, il a surpris la haine de Mme Constance Beauchêne contre le fils Froment, ce Blaise qui est devenu patron. Un jour qu'il se trouvait dans l'atelier avec elle, il voit la barrière d'un monte-charge ouverte sur le trou béant et profond de la cage. Il descend pour donner les ordres nécessaires et faire placer un gardien, après avoir recommandé à Mme Beauchêne de demeurer là pour empêcher que personne n'approche. Mais celle-ci sait que Blaise doit tout à l'heure passer par cette galerie obscure; au lieu de rester, elle rentre chez elle. Blaise arrive, tombe et se fracasse le crâne au fond du trou.

Constance déclara que Morange en la quittant ne lui avait rien dit ni recommandé. Le comptable se tut, mais il comprit le crime. Il l'expia de façon terrible. Quand il vit, plus tard, que Constance allait dresser en face de l'autre fils Froment, le fils naturel de Beauchêne, il résolut de réparer sa quasi-complicité. Il feignit de promener dans l'usine le nouveau venu pour l'acclimater : il l'amena dans le couloir obscur devant la barrière ouverte de la cage du monte-charge, et les deux hommes tombant dans le vide allèrent s'abîmer et s'écraser à la place où Blaise avait péri. Morange avait vengé le crime et préservé le frère du sort de son aîné.

Ce sont de tristes et lamentables figures que celles de ces Morange, petits bourgeois ambitieux rêvant un sort meilleur, et le demandant à la stérilité volontaire, cause première de tous ces cataclysmes. Leur intérieur modeste, égayé de faux luxe, fait un tableau navrant, vrai, vécu, et le pauvre Morange, victime innocente de fatalités épouvantables, est un des types les plus puissamment burinés de cette galerie de pauvres êtres.

Celui que ce justicier farouche précipita avec lui dans le vide du monte-charge, ce fils naturel et abandonné d'Alexan-

dre Beauchêne, s'appelait Alexandre-Honoré, et par sa mère Norine Moinaud, il nous amène dans cet intérieur minable d'ouvriers, le ménage Moinaud, où la fécondité maternelle entretient la misère et engendre le vice. Le vieux père Moinaud était ouvrier à l'usine Beauchêne; la Moinaude lui avait donné plus d'enfants qu'il ne fallait : Norine, Euphrasie, Eugène, Victor, Cécile, Irma. C'est Norine que séduisit Beauchêne — une belle fille grasse et blonde. Elle abandonna son enfant, continua une vie d'aventures, eut un autre enfant, et celui-là, elle se décida à l'allaiter et elle s'installa chez sa sœur Euphrasie, épouse stérile de Bénard, qui câlina sa nièce comme si c'était sa fille. Mais un jour un coup de poing retentit à la porte : et ce fut Alexandre-Honoré, le bâtard, qui, ayant su qui était sa mère, venait la retrouver et lui demander de l'argent. Ce vaurien terrorisa ainsi Norine pendant quelque temps, extorquant des pièces de monnaie, volant le linge, brisant l'armoire, et son coup de poing dans la porte, quand il venait, jetait l'épouvante dans la chambre. Un jour, il vit chez Norine une dame, Mme Angelin, une amie de Marianne, une mère stérile qui se consolait par la charité. Il sut qu'elle reviendrait le samedi suivant, avec des fonds de secours dans son sac; il alla la guetter dans un terrain vague, l'étrangla et la vola. Il mena une vie de vol, de rapine, de vices et de honte, et roula dans la boue où il fut rencontré par la baronne Séraphine de Lorriez, qui y fréquentait aussi. On a vu comment Constance Beauchêne se proposait d'opposer ce fils de son mari aux fils Froment, quand Morange le justicier le fit périr dans une trappe.

La nomenclature n'est pas finie des personnages qui contribuent à ce grand drame de la création. Il faut aussi aller chez les Séguin, dans ce ménage bien moderne où la femme, Valentine, joint la frivolité à la sécheresse de cœur, abandonne ses trois enfants, Lucie, Gaston, Andrée, aux bonnes débauchées et aux nourrices, fréquente les théâtres scandaleux et les cabarets louches, sans retenue dans ses manières ni dans son langage, vicieuse et évaporée, dont la maison devient un enfer, et dont l'honnêteté fragile sombre dans l'adultère, au

scandale de sa propre fille révoltée par tant d'infamie, tandis que le père complaisant ferme les yeux sur le crime de l'épouse, autorise l'amant, le pervers romancier Santerre, et entretient la propre institutrice de ces enfants, marqués pour l'immoralité précoce.

Mais ce qu'il faut évoquer encore, à côté de ces acteurs directement engagés dans le drame, c'est tout un monde louche et gluant, de comparses horribles, qui croupissent dans leur ignominie, dans la boue et le sang; chirurgiens criminellement complaisants comme le docteur Gaude, comme le docteur Mainfroy, sages-femmes que le bagne guette, et qui ne doivent la vie sauve qu'à leur audace et à leurs mensonges; mégères épouvantables aux mains sanglantes, qui sèment la mort et barrent le chemin à la vie. C'est Mme Bourdieu, trop habile opératrice; c'est la Rouche, l'étrangleuse; c'est la Couteau, la meneuse de nourrices, croque-mort en jupons des nouveau-nés; c'est la Couillard, dont la masure est la tombe des nourrissons, et qui vit du trafic des petits à tuer. Toute cette partie du tableau est sombre à faire frémir d'épouvante, à faire crier les nerfs : et l'horrible, c'est que cela est.

Ce roman s'étaye sur une documentation qui, pour être, à la vérité, un peu rapide, n'en donne pas moins à l'œuvre un échafaudage résistant. La fable se double de quelques enquêtes, sur la question des nourrices, sur l'ovariotomie, sur les sages-femmes. Ce sont là des problèmes à la fois de physiologie, de gynécologie, de sociologie qui offrent un intérêt poignant. Zola a signalé quelques-uns de ces abus stupides et infâmes, qui font des taches noires autour de la blonde et rose maternité de Marianne, soignée par le brave et excellent docteur Boutan, dont la bonne figure et la parole joviale réconfortent, au milieu des turpitudes de la médecine étalées là, sur la table de l'écrivain, comme sur une table d'amphithéâtre, dans le fade relent du sang, des morts et des plaies qui suintent.

Avec sa vigueur coutumière, Zola a exposé toutes pantelantes devant nous, les horreurs de notre société dégradée, le marchandage des nourrices, le commerce du lait humain, les

atrocités de la nourriture en province, le voyage des nouveau-nés dans les trains de nuit, à travers l'air glacé, les maisons de nourrices devenant des maisons mortuaires, avec les courants d'air, la malpropreté, les imprudences, les bouillies épaisses qui font à l'enfant, s'il résiste, le ventre ballonné et hideux; il a dit et décrit, avec sincérité, les prévoyances criminelles de sages-femmes et leurs réparations meurtrières; il a donné tous les repoussoirs les plus sombres et les plus horribles, à la belle cause qu'il veut défendre, la maternité triomphante et l'orgueil de l'allaitement par la mère : il ne se peut pas de plus noble idéal à proposer à notre temps, que trop de prudence et trop de calcul conduit au crime.

Il fallait marquer ce côté social de l'œuvre, qui n'est pas un roman, mais un évangile, et qui doit semer le bon exemple par la bonne parole. A la vérité, nous ne pouvons le faire ici bien librement, tant seraient étranges les matières auxquelles il nous faudrait toucher. Nous avons dû pourtant indiquer le caractère dominant d'un livre dont il nous reste à présent à juger la valeur littéraire.

A ce point de vue, cette œuvre constate une abondance rare de développement, qui gagnerait de-ci et de-là à être resserrée. C'est un flot puissant et magnifique qui entraîne, et parfois submerge.

Une grande variété de ton distingue ce récit, écrit dans une langue aisée, riche, ample, étoffée, musicale, correcte — car les endroits sont rares où la plume emportée s'oublie et écrit comme à la page 72 :

— Les gens où il avait mis les pieds.

La note est tantôt gracieuse, tantôt brutale et triste, tantôt lyrique et philosophique. Ce sont les trois tons fondamentaux que rend cette grandiose symphonie matrimoniale.

La note la meilleure, la plus pleine, la plus sonore est assurément celle du milieu, la brutale et la triste. Zola ne fut pas un délicat : il eut la force, la puissance, l'ampleur; il n'eut pas la grâce. En face du petit poupon rose qui gazouille au sein de sa mère, en face de la jeunelle en toilette claire qui gambade, rit et met l'éclair de sa gaieté dans le tableau de sa jeunesse,

certes, Zola ne fut pas embarrassé, et il fit fort proprement de bon ouvrage; mais il est facile de sentir qu'il n'était pas dans son élément, et qu'il forçait son talent vers un genre pour lequel il était moins désigné. Gustave Droz et Legouvé eurent certainement plus de grâce et plus d'agrément à peindre l'un les bébés, l'autre les fillettes.

Viennent les scènes brutales, douloureuses, les martyres, les morts, les atrocités de l'égoïsme bourgeois, les horreurs des bas-fonds populaires, les terreurs du luxe inquiet (car Zola ne peignait jamais le luxe heureux et avenant), le crime des escarpes, la mélancolie douloureuse des petits ménages bourgeois, que rongent l'ambition et l'avidité, les scènes affreuses que cachent les maisons humides et noires, aux allées gluantes, les cris des opérés dans une clinique, les déchirements d'un cœur de mère blessée à mort dans son enfant : alors Zola n'eut pas son pair pour brosser des toiles vigoureuses, qui donnent le frisson, et émeuvent dans les âmes le frémissement de la pitié et de la douleur.

Quelle scène, d'une vérité poignante, quand Norine, à dix-neuf ans, abandonne le petit nouveau-né, qui deviendra une brute ! La meneuse, qui flaire une cliente, la travaille pour qu'elle mette le petit en nourrice par ses soins, au lieu de l'abandonner : et Norine lutte avec douleur contre sa maternité en révolte :

Et, prise d'une véritable crise d'énervement et de désespoir, elle sanglota :

— Je vous en supplie, laissez-moi tranquille... Voilà quinze jours que vous me torturez avec cet enfant, à le garder là, près de moi, en croyant que je finirai par le nourrir. Vous me l'apportez, vous me le mettez sur mes genoux, pour que je le regarde et le baise. Vous êtes toujours à m'occuper de lui, à le faire crier, dans l'espoir que je m'apitoierai, que je lui donnerai le sein... Eh ! mon Dieu ! vous ne comprenez donc pas que, si je détourne la tête, si je ne veux ni le baiser, ni même le voir, c'est que j'ai peur de me laisser prendre, de l'aimer comme une bête, ce qui serait un grand malheur pour lui et pour moi. Il sera plus heureux tout seul... Entendez-vous ! je vous en supplie, qu'on l'emmène tout de suite, qu'on ne me martyrise pas davantage !

Elle était retombée, elle pleurait à gros sanglots, la face enfouie au fond de l'oreiller, échevelée avec ses belles épaules à demi nues, dans son désordre.

Ce sont des pages de forte venue que celles où il raconte la mort de Morange, le retour d'Honoré chez sa mère, ou son départ de chez la sage-femme à sa naissance, la mort de Reine, la scène de Lucie ayant surpris le crime de sa mère, et s'obstinant dans sa honte, dans sa colère, dans son dégoût, à demeurer renfermée, immobile dans les draps de son lit, comme en un linceul. On pourrait multiplier ces références au texte; il abonde en types énergiquement tracés, en plein relief, en scènes d'une vérité crue et forte, en émotions poignantes.

Ce réalisme ne descend jamais, dans ce volume, à l'immonde; il a de la tenue, et il en faut féliciter l'auteur, car la pente était dangereuse et raide. Au contraire, il est tempéré, nettoyé, relevé par une certaine poésie, par des élans de lyrisme que soulève la parabole du grand semeur — semeur d'enfants et semeur de blé — dans cet hymne grandiose à l'éclosion des êtres et des choses. Il en résulte un piquant alliage de bassesse et de grandeur, de vilenies et de candeur, de crime et d'amour, et les tons alternent avec aisance, soit qu'il faille décrire les assassinats du voyou Honoré ou ceux de la funèbre Couillard, soit qu'il faille entonner le cantique sacré des semailles et des épousailles, de la perpétuité des êtres entretenue par la perpétuité des moissons.

La partie faible du travail — celle qui nuit à la lecture et la rend traînante, c'est la composition : et il faut bien convenir que, dans un pareil assemblage de personnages, c'était l'écueil. Il y a des longueurs, des redites, des moyens factices, et trop faciles. Il faut bien préciser le reproche puisque nous l'émettons.

Ainsi, dès le début, la nécessité de bien poser le sujet et de faire converger tous les détails vers le même but, contraint l'auteur à une convention fâcheuse, qui ne constate pas un très grand art de ce qu'on appelle les préparations et l'exposition. Il faut exposer sans en avoir l'air. Ses personnages, ici, ont tous le même souci, et cette uniformité devient de l'invraisemblance, car il n'est pas vrai, dans la vie, que deux personnes qui se rencontrent n'aient qu'une question aux lèvres :

— Désirez-vous avoir beaucoup d'enfants?

Or, c'est un peu ce qui se passe ici. Quand Mathieu sort de chez lui, il n'entend pas parler d'autre chose. On dirait une gageure. Il entre chez son patron, et la première chose que celui-ci lui dit :

— Vous avez trop d'enfants. Moi, je sais me borner.

Un ouvrier, le père Moinaud, entre, et la première question est :

— Père Moinaud, combien avez-vous d'enfants?

Mathieu a une réparation de zingueur à demander à son propriétaire : de quoi entend-il parler? de Malthus, de la dépopulation, de l'amour sans enfant.

De là, il va déjeuner chez le comptable Morange, et c'est toujours le même sujet de conversation, Morange déclarant :

— Si j'étais riche, j'aurais une ribambelle d'enfants.

Le soir, avant de prendre son train, il traverse le boulevard Montmartre, et dans cette cohue mêlée où des femmes coudoient des hommes, c'est encore la question de la maternité qui l'obsède. Et enfin, quand il rentre chez lui, il propose à sa femme attristée :

— Si nous nous arrêtions?

C'est un mot donné, une obsession lancinante.

Ce procédé d'exposition est trop facile : on était plus exigeant jadis dans l'art des préludes.

Autre faiblesse de composition : elle est dans la façon dont tous ces nombreux personnages se retrouvent, se croisent pour s'aborder et causer entre eux. Le moyen n'est pas raffiné, et c'est trop simple. La plupart du temps, ils se rencontrent dans la rue. Mathieu aperçoit sur le trottoir les gens dont il apprend par là les plus secrets desseins, tantôt le ménage Morange pénétrant dans la maison obscure d'une sage-femme louche, tantôt Euphrasie, qui lui donne des nouvelles de Norine, tantôt Séraphine, qui l'accoste pour lui faire ses confidences, tantôt Mme Séguin, qui monte en fiacre avec Santerre, tantôt Mme Beauchêne, qui se cache pour entrer avec Mme Angelin chez la sage-femme; enfin une mouche de police verrait moins de choses intéressantes, que le hasard n'en fournit à Mathieu, quand il est dans la rue, et l'invraisem-

blance éclate. Plus d'art l'eût fait disparaître, car c'est l'art qui donne l'impression du vrai, et qui supprime la convention, trop flagrante ici.

Telle est cette œuvre énorme qui eût écrasé un moins audacieux et un moins robuste. Cet évangile modernisé fait penser, par le mélange du sacré et du profane, du présent et de l'éternel, à ces vastes toiles des maîtres florentins, qui habillaient les apôtres à la mode du XVI[e] siècle. L'enseignement en est édifiant, sain, utile et opportun; la pensée première en est haute et généreuse : l'expression en est lyrique, pleine d'effusion, d'abondance, de richesse, et l'auteur est assuré d'une chose, c'est qu'il n'a jamais lui-même manqué à sa thèse ni à son titre, car son livre demeurera dans l'histoire littéraire comme un copieux exemple de fécondité.

Le livre qui suit immédiatement *Fécondité*, dans la série des « Quatre Évangiles », *Travail* (1901) est une œuvre étrange, un peu déconcertante et inégale, qui tantôt s'élève dans les hauteurs de la philanthropie, de la religion, de l'amour, de la beauté, de la bonté, tantôt se traîne en longueurs oiseuses, en résumés, en reprises, en délayages.

D'action? il y en a à peine, puisqu'il ne s'agit pas d'une intrigue, ou de personnalités : c'est l'épopée d'une idée en marche.

De caractères? Comment y en aurait-il, pour cette même raison, qui doit fondre les individualités et les contingences dans le travail et dans la fusion bouillonnante des principes et des éléments sociaux?

Il faut donc d'abord dégager l'élément philosophique, qui est capital. Est-ce une théorie? Si le romancier dit oui, le penseur répond : non ! C'est le rêve d'une belle âme. C'est le vœu d'un homme bon qui souhaiterait le bonheur pour tous, par l'alliance amicale du capital, du travail et de l'intelligence, par le triomphe de l'amour, la prolixité des mariages, l'éducation esthétique des masses, la création d'une mentalité supérieure chez le peuple, par une révolution, en un mot, qui serait douce, alliciante, conciliante, patiente, dont l'effet prochain serait de supprimer la haine, la misère, la guerre,

les grèves, et de faire reculer la mort. Voilà un programme alléchant, et l'on sent comme un frisson à l'idée que la clef est peut-être dans les feuillets de ce livre.

Quand on pose une devinette impossible, on a un instant d'avide curiosité. Va-t-on posséder le secret magique et merveilleux ! La réponse, par sa fantaisie décevante, fait tomber à la fois vos illusions, vos espérances, vos inquiétudes, et vous pensiez *in petto :*

— Aussi, cela eût été trop beau !

On a un peu cette impression en lisant ce livre. On croit y trouver la panacée universelle, le moyen d'assurer à une société l'amour, l'union, la fraternité, la beauté, et on lit avidement ces pages révélatrices du secret divin qui doit tous nous guérir — mais c'est pour retomber ensuite du haut de notre rêve, désenchantés et presque mécontents, en murmurant :

— Oui, c'était impossible, cela eût été trop beau !

Car il n'y a pas d'apparence que le remède suffise, et de relire Fourier, d'appliquer sagement ses idées, de fonder un nouveau phalanstère, de poursuivre un idéal de socialisme qui répudierait et le collectivisme et l'anarchisme, c'est sans doute un rêve magnifique, aimable, céleste, mais ce n'est qu'un rêve, disons même parfois une utopie. Telle de ces pages nous présente les forgerons et les fondeurs de la Crècherie si purs et si blancs, que le souvenir de Florian s'impose. La fantaisie se mêle à un faux réalisme qu'elle finit par dompter et dessécher, et telle description du bienheureux pays ne saurait se comparer qu'aux pays merveilleux des fables de Fénelon. L'esprit du XVIIIe siècle, l'esprit d'un J.-J. Rousseau ou d'un Bernardin de Saint-Pierre pénètre tout ce roman, qui semble lui devoir ses aspirations vertueuses vers la sensibilité attendrie, la bonté mouillée et la fusion des cœurs. Il y a des paysans des contes de Saint-Lambert qui sont tout proches cousins des forgerons sympathiques et bons de M. Luc.

Le héros s'appelle Luc. Ce qui convient à l'un des Quatre Évangiles.

Cette philosophie sentimentale et douce est épandue, comme

un baume bienfaisant, à travers toute cette simple histoire, qui est le drame d'une lutte. A droite, le haut fourneau d'autrefois — celui de nos jours — imparfait, nourri et travaillé par des ouvriers noirs et haineux, des grévistes, qui hurlent contre les patrons pourris.

A gauche, le haut fourneau de demain, propre et puissant, sans charbon, sans saletés, chauffé par l'électricité, réglé par des enfants : deux mille degrés au lieu de quinze cents, propreté, économie, rendement décuplé : le phalanstère, établi sur la triple alliance du capital, du travail et de l'intelligence, ne compte que des amours sincères et des prospérités bénies. Là-bas, le vieux monde, représenté par l'Abîme et ses vilains habitants. Ici, le monde futur, excellent, brave, heureux, la Crècherie, qui inaugure l'âge d'or de demain.

L'utopie bienveillante sourit à chaque chapitre; la vérité consolide de-ci de-là, l'édifice avec les boulons rugueux et rouillés du réalisme brutal. Les types les plus vrais, hélas pour nous! sont les plus vilains : cette méchante Fernande, la femme vicieuse d'un patron imbécile, ou Ragu, le spécimen terrible de l'ouvrier hargneux. C'est dans cette partie réaliste que nous lirons quelques citations, car elle est la mieux venue. Ceci, par exemple, tout le début, Ragu rejetant à la voirie la fillette qu'il a séduite, et celle-ci, comme un chien boueux, le suivant de loin, implorant la clef pour ne pas coucher dehors, car elle n'a pas de domicile, elle n'a rien, et une cisaille lui a emporté un doigt la semaine d'avant. Chassée, battue, elle s'acharne à suivre son homme, n'ayant que ce frêle et tragique espoir dans le néant de ses ressources. Le long des fossés de la route, elle l'a rejoint, elle entre dans le cabaret, lui demande la clef. Ragu, attablé, se retourne :

— Tonnerre de Dieu, c'est encore toi ! Qu'est-ce que tu viens fiche ici?

Il avait donné un tel coup de poing sur la table que les verres et les litres dansèrent.

— Il faut bien que j'y vienne, puisque tu ne rentres pas, dit-elle, très pâle, fermant à demi ses grands yeux apeurés, devant la brutalité qu'elle pressentait.

Mais Ragu, n'écoutait même plus, s'enrageait, gueulait pour la galerie de camarades.

— Je fais ce qu'il me plaît, je ne veux pas qu'une femme me moucharde. Tu entends, je suis mon maître, et je resterai ici, tant que ça me fera plaisir.

— Alors, dit-elle éperdue, donne-moi la clef, pour que je ne passe pas au moins la nuit sur le trottoir.

— La clef ! la clef ! hurla l'homme, tu me demandes la clef !

Et d'un mouvement de sauvagerie furieuse, il se leva, il l'empoigna par sa main blessée, la traîna au travers de la salle, pour la jeter dehors.

— Quand je te dis que c'est fini, que je ne te veux plus !... Va donc voir si elle est dans la rue, la clef !

Josine égarée, trébuchante, jeta un cri perçant de douleur.

— Oh ! tu m'as fait du mal !

Dans la violence du geste, le pansement de la main droite venait d'être arraché, le linge rougit tout de suite d'une large tache de sang. Ce qui n'empêcha pas l'homme, aveuglé, fou d'alcool, d'ouvrir toute grande la porte, de pousser la femme au trottoir. Puis quand il fut revenu s'asseoir lourdement devant son verre, il bégaya avec un rire épais :

— Ah bien ! si on les écoutait, on en aurait du plaisir !

Une scène encore qui a sa grandeur et son émotion est celle où le patron de la vieille usine ruinée, Delaveau, au seuil de la faillite, apprend la misérable conduite de sa femme depuis douze ans. Ils sont dans la chambre close, et chauffée par le poêle rouge.

La fureur l'aveugle, et il cherche le moyen de tuer sa femme perfide. N'ayant pas d'arme, il lance un coup de pied dans le poêle :

D'un coup de pied terrible, il renversa la cheminée, il la jeta au milieu de la pièce, répétant son cri :

— Tu vas mourir ! tu vas mourir !

Le coke embrasé s'était répandu sur le tapis, en une nappe rouge. Les morceaux avaient roulé jusqu'à une fenêtre. Les rideaux de cretonne flambèrent d'abord, tandis que le tapis s'allumait. Puis, les meubles, les murs s'enflammèrent avec une rapidité effrayante. Bâtie légèrement, la maison prenait feu, pétillait et fumait comme une bourrée.

Alors ce fut effroyable. Fernande, épouvantée, s'était mise debout, ramenant ses jupes de soie et de dentelle, cherchant le passage où les flammes ne les atteindraient pas encore. Elle se précipita vers la porte donnant sur le vestibule avec la certitude qu'elle avait le temps de s'échapper, qu'elle serait d'un bond dans le jardin. Mais là, devant la porte, elle trouva Delaveau dont les poings lui barraient le passage. Elle le vit si terrible qu'elle se précipita vers l'autre porte, celle qui ouvrait sur la galerie de bois, reliant le cabinet aux bâtiments voisins

de l'usine. Déjà il n'était plus temps de fuir par ce côté, la galerie brûlait, faisant cheminée, avec un tel appel d'air, que les bureaux de l'administration étaient menacés. El elle revint au milieu de la pièce, aveuglée, suffoquée, trébuchante, prise d'une rage à sentir sa robe qui flambait, ses cheveux dénoués qui prenaient feu à leur tour sur ses épaules nues criblées de brûlures. Et elle râlait, d'une voix affreuse :

— Je ne veux pas mourir ! je ne veux pas mourir ! Laissez-moi passer, assassin ! assassin !

De nouveau, elle s'était jetée vers la porte du vestibule et elle tâcha de forcer le passage en se ruant sur son mari, toujours là, debout, immobile, dans sa volonté farouche. Il ne criait plus ; il répéta seulement, sans violence :

— Je te dis que tu vas mourir !

Et comme pour passer, elle lui entrait les ongles dans la chair, il dut la saisir, il la ramena une fois encore au milieu de la pièce changée en brasier. Ce fut alors une atroce lutte. Elle se débattait avec une force décuplée par la peur de la mort ; elle cherchait, les portes, les fenêtres, d'un élan instinctif d'animal blessé ; tandis que lui la maintenait parmi les flammes, où il voulait mourir, où il voulait qu'elle mourût avec lui, pour tout anéantir à la fois de leur abominable existence. Il n'avait pas trop de ses deux bras solides, les murs se fendaient, et, à dix reprises, il l'écarta des issues. Enfin, il l'emprisonna, il l'écrasa dans une dernière étreinte, lui qui l'avait adorée, qui l'avait si souvent prise et possédée ainsi. Ensemble, ils tombèrent parmi les braises du plancher, les tentures achevaient de se consumer comme des torches, les boiseries laissaient pleuvoir des tisons ardents. Et, bien qu'elle l'eût mordu il ne la lâchait pas, il la gardait, l'emportait au néant, incendiés l'un et l'autre, brûlant du même feu vengeur. Et ce fut fini, le plafond s'effondra sur eux, en un écroulement de poutres flamboyantes.

C'est le symbole de la ruine du vieux monde. C'est par symboles ainsi concrétisés que l'auteur a procédé. Autre exemple : le four électrique supplante le vieux haut fourneau du puddleur, le grand puits émergeant, la large tour qui brûle dix ans le minerai, les scories, et qui se vide toutes les cinq heures par un flot orange incandescent, pailleté d'étoiles scintillantes et de flammes multicolores. Le vieux haut fourneau ne meurt pas seul, car son vieux puddleur, devenu émérite et honoraire, ne lui survit pas. Comme on lui fait visiter les fours nouveau style, il passe sous le câble adducteur, qui doit foudroyer celui qui le toucherait. Quelqu'un a dit :

— Il faudrait une rude poigne pour le rompre.

— Tu crois, une rude poigne? finit par dire Morfain, se décidant à parler. Voyons donc ça, mon garçon !

Et avant qu'on eût même le temps d'intervenir, il saisit le câble entre ses mains durcies par le feu, pareilles à des pinces de fer. Et il le tordit, il le rompit, d'un effort surhumain, comme un géant irrité casserait la ficelle d'un jouet d'enfant. Et ce fut la foudre, les fils s'étaient touchés, une étincelle formidable avait jailli, éblouissante. Et tout le hangar fut plongé dans une obscurité profonde; on n'entendit plus, parmi ces ténèbres, que la chute d'un grand corps, le grand vieillard foudroyé qui tombait d'un seul bloc, ainsi qu'un chêne abattu.

On dut courir chercher des lanternes. Jordan et Luc, bouleversés, purent seulement constater la mort, pendant que Petit-Da criait et pleurait. Étendu, la face vers le ciel, le vieux maître fondeur ne semblait pas avoir souffert, colosse intact de la vieille fonte, sur lequel le feu ne pouvait plus mordre. Ses vêtements brûlaient et il fallut les éteindre. Il n'avait sans doute pas voulu survivre au monstre aimé, à ce haut fourneau antique dont il restait le dernier fervent. Avec lui finissait la lutte première, l'homme dompteur du feu, conquérant des métaux, courbé sous l'esclavage de la douloureuse besogne, fier de se faire une noblesse de ce long labeur écrasant de l'humanité en marche pour le bonheur futur... Et il tombait en héros farouche et têtu de l'ancienne et terrible corvée, en Vulcain enchaîné à sa forge, ennemi aveugle de tout ce qui se libérait, mettant sa gloire dans son asservissement, refusant comme une déchéance que la souffrance et l'effort pussent un jour être diminués. La force du nouvel âge, la foudre qu'il était venu nier, insulter, l'avait anéanti et il dormait.

Il y a des scènes plus réalistes. La plus frappante, la plus belle au point de vue de l'effet, de l'art, de l'émotion, est celle où la vilaine Fernande va dénoncer à Ragu les amours de Josine et de Luc. Elle en est punie — ou récompensée — d'une façon telle que je ne vous la dirai pas, mais, *per Bacco!* quelle page! Elle brûle le papier!

Et avec cela, des réminiscences personnelles qui documentent avec vigueur le récit.

Le procès de Luc, le palais de justice gardé par la troupe, l'accusé attendant chez le concierge que sa sortie soit possible, la foule le poursuivant dans la rue, sa douleur d'être si mal compris; comme aussi, d'autre part, Luc rejoint sur la route par un ouvrier, frappé dans le dos, tombant à terre et guérissant de sa blessure — tout cela, pour qui se rappelle nos annales contemporaines n'est point fait de chic et la fiction a calqué l'histoire.

Des scènes encore ont leur beauté, et celle où le vieil apoplec-

tique Jérôme, aux yeux clairs comme de l'eau de source, recouvre la parole et prêche la communion des hommes, et celle où les vieilles femmes, à la fin, comme dans un *vocero* corse, haranguent et vaticinent, et des scènes d'enfants, d'une grâce un peu lourde, le retour de Ragu le meurtrier, vaincu et désarmé par le spectacle du bonheur. Enfin des mariages, et des fécondités, et des théories scientifiques sur la carburation, la fonte et l'électricité, et la vie améliorée par les inventions au point qu'à certains moments on se demande si on lit du Zola ou du Jules Verne, et des résumés à large allure, des inutilités, des longueurs, des silhouettes falotes et pâles de boutiquiers de village.

Sur le tout un style abondant, pas toujours limpide, parfois prétentieux par des tournures et des répétitions homériques ou bibliques; voilà quelques caractères de ce livre, qui représente un gros effort, mais qui ajoute peu, il faut bien le dire, à l'ensemble et au passé glorieux des œuvres de son auteur.

Deux livres devaient continuer la série entreprise par Émile Zola : *Vérité* et *Justice*.

L'accident qui termina si tragiquement sa vie, ne lui permit d'écrire qu'une partie seulement du premier, qui parut à l'état d'ouvrage inachevé. C'est aujourd'hui la plus difficile à relire de ses œuvres : ce n'est qu'une transposition, dans un village perdu de province, d'une affaire qui passionna longtemps la France entière. Il est à remarquer, d'ailleurs, que jusqu'ici cette affaire n'a guère porté bonheur aux romanciers qui ont voulu s'en inspirer; tout au plus en a-t-on pu tirer quelques romans d'aventures, en la prenant par son côté anecdotique et romanesque : police secrète, espions, contre-espions, documents livrés et repris, et traîtres démasqués.

Ainsi s'est terminée l'œuvre colossale, puissante et massive d'Émile Zola. Peut-être est-il encore trop tôt pour l'apprécier en toute impartialité : la part qu'il prit à la grande lutte qui a si cruellement divisé la France, ne nous permettrait pas de parler de lui sans blesser, puisque les colères et les affections qu'il avait fait naître sont encore vivantes, et semblent veiller autour de son tombeau. Son œuvre n'en demeure pas moins,

pour l'histoire de la littérature, doublement caractéristique de l'histoire de toute une génération, et par les principes littéraires qu'il a si bruyamment manifestés, et par la très remarquable évolution que marquent ses derniers romans.

***

Zola, c'est le passé. Le présent, c'est le renouveau de catholicisme et de tradition auquel préside, en maître de chœur, M. Paul Bourget. Qui l'eût pensé vers 1887? C'est un Bourget tout nouveau qui nous est apparu.

Au début du nouveau siècle, il était encore dans la note des œuvres précédentes.

L'Écran brisé (1900) est un roman charmant sans aucune intention philosophique ou sociale. C'est une action simple, dans un milieu élégant et anglais, une série de situations normalement amenées, et des analyses d'état d'âme correspondant à ces situations. C'est le propre du roman psychologique, genre commode, car il permet à l'auteur de décliner toute discussion en affirmant que son héroïne est par lui conçue de telle manière, que, dans tel cas donné, il sait qu'elle doit fatalement se comporter comme il nous dit qu'elle se comporte. Ne vous récriez pas : si sa conduite est ordinaire, elle ne vous étonnera pas; si elle vous étonne, c'est, vous dira-t-on, que vous avez affaire à une âme d'exception. Et le dernier mot ne vous reste jamais.

L'Écran, c'est ce que Musset appelait le *Chandelier*, et c'est toujours, dans un cas comme dans l'autre, un accessoire emprunté à la cheminée. Mais l'écran a l'avantage de se définir de lui-même.

Le vicomte Bertrand d'Aydie est l'ami intime d'une femme mariée, Emmeline de Sarliève. Il fait ostensiblement la cour à une autre femme, Arlyette de Lautrec, avec laquelle il ne se passe rien. Tout le monde regarde Arlyette; personne ne songe à regarder Emmeline, et le tour est joué. Voilà les amours coupables abritées contre l'indiscrétion, derrière Arlyette, l'amie écran.

Écran inconscient, Arlyette prend un secret plaisir a la cour que lui fait Bertrand. Elle ignore le rôle qu'on lui fait jouer.

Le sujet du roman, c'est la découverte de cette petite indélicatesse par l'intéressée.

Arlyette a la réputation d'une incorruptible et d'une irréprochable vertu. Elle est l'amie intime d'Emmeline. Partout, on invite Bertrand, pour qu'il rencontre Arlyette : et Emmeline est toujours là. Des mensonges mal expliqués et surtout l'indiscrétion d'une porte ouverte à propos renseignent complètement Arlyette. La jalousie éclaire son cœur; elle y voit clair; elle sent qu'elle aime son flirt. Mais elle est une âme élevée, généreuse; elle a l'occasion de perdre d'honneur et d'estime son amie devenue sa rivale; elle la sauve, pour ne pas compromettre Bertrand; celui-ci, avec un esprit d'amusante justice distributrice, lâche la première amie, et se met à aimer la seconde.

Le plan pourrait avoir plus de rigueur. Il ne ménage ni les allées et venues, ni les chassés-croisés, ni les hasards, ni les rencontres; il y a toute une histoire de lettre trouvée par un mari, qui détermine un incroyable déclenchement de personnages courant les uns chez les autres. C'est bâti avec légèreté, comme une maison dont on aurait négligé les charpentes, parce qu'il ne s'agit pas de charpentes, mais seulement de panneaux à couvrir de fresques et de tapisseries. Les panneaux sont bien traités, en pendants, et c'est là que le talent de l'auteur excelle. Scribe ne lui est de rien. L'ancienne scolastique distinguait la comédie d'intrigue et la comédie de caractère. Bourget n'est aucunement d'intrigue. Il est de caractère, — caractère de groupes sociaux, et surtout dans l'aristocratie; caractère des individus, et surtout chez les femmes.

Les groupes? Il les comprend, les simplifie, les définit par ses modes, ses goûts, ses appétits, et le trait est juste, comme telle remarque sur le cosmopolitisme de la vie parisienne contemporaine.

En quelques notes, il peint la société de Londres.

Ceci encore est observé au sujet des relations de la société

avec les israélites, et de leur situation dans la gentry anglaise :

Trop bien élevé, ou peut-être trop peu énergique, tout simplement, pour aucun fanatisme. Il se tenait cependant vis-à-vis d'Israël sur une réserve qui lui permettait de n'accepter qu'une invitation sur trois dans certaines maisons : « Mais oui... Je ne sais plus qui me citait ici, l'autre jour, ce mot de lord Beaconsfield : « Le Juif dans un pays » est comme le homard dans un estomac, excellent pourvu qu'on le » digère. » Vous ne trouvez pas ça drôle? Et mon interlocuteur ajoutait : « Nous avons très bon estomac, nous autres Anglais, et nous digérons tous les étrangers, les Juifs comme les Américains, les Allemands comme les Italiens et nous en faisons de la bonne vie anglaise. Que n'en faites-vous autant en France avec vos israélites... »

Les caractères de femmes sont analysés avec une égale perspicacité, et c'est dans ces études intimes que réside la maîtrise spéciale de M. Bourget, qui sait, derrière les apparences, saisir le secret et la vérité des âmes. Cette page, sur la délicate pureté des rêveuses éprises d'idéal et de beauté morale est pleine de finesse :

Ces rêveuses ne se plaisent qu'à une vision flottante, indécise, partielle, des choses et des gens. Ont-elles tort? Quand vous respirez une rose dans un bouquet, n'êtes-vous pas heureux qu'elle soit séparée de ses racines, de la terre humide et noire, de l'humus malpropre où elle a grandi?... Ces belles et craintives sensibilités raisonnent de même avec l'existence. Elles sont tendres et chimériques, et quand un brutal incident ne leur permet plus le mensonge de leur illusion, quand il leur faut voir ces choses et ces gens dans une vérité le plus souvent grossière, une angoisse les étreint à ne pas la supporter. Il y a de tout dans cette angoisse : l'impression humiliante de la duperie, l'écroulement d'un joli château de songe où s'abriter. Il y a surtout comme la contagion d'une flétrissure. Certains secrets, une fois découverts, salissent la mémoire où ils sont déposés. Ce que nous connaissons de honteux fait, en un sens, partie de nous-mêmes, et notre indignation contre certaines images nous déflore l'esprit, en nous forçant à les contempler, à les sentir sinistrement, hideusement réelles.

Et cette autre, sur le côté pratique et positif des âmes qu'on appelle romanesques, n'est pas sans vérité :

C'est presque toujours le cas pour les femmes qui ont des aventures. Ces romanesques sont au fond des positives. Conduire une intrigue parmi les espionnages si perspicaces du monde, à travers l'ensemble de surveillances quotidiennes que représentent une maison montée, de nombreux domestiques, une voiture, des relations, à côté d'un mari qui

n'est pas un sot — quel tour de force ! Il suppose, avouez-le, chez ces soi-disant étourdies, une imperturbable froideur de calcul au service de leurs plaisirs, une constante maîtrise de soi, un tact infaillible, enfin des qualités d'action, bien plus que des dons d'émotion.

Écrit d'un style excellent, ce conte est intéressant, dans le goût de ces nouvelles qui plurent au temps de Mme de Villedieu et de Mlle de La Force; il est précédé d'une préface un tant soit peu sérieuse, bien inutile pour servir la cause du petit roman qui la suit, et qui peut s'en passer.

Ainsi se terminait en beauté, la série gracieuse des romans de la première manière de M. Bourget. Il allait bientôt, par une surprenante et heureuse aventure, renouveler et transformer entièrement son talent par des idées et des aspirations nouvelles.

Dix ans déjà avant la fin du siècle, *Le Disciple* avait marqué avec éclat le début d'une évolution importante dans l'âme de M. Paul Bourget. Ce n'était rien moins — et la préface fameuse en faisait foi — que la rupture complète avec la conception déterministe de la vie, jusqu'alors dominante dans les esprits; c'était l'annonce de temps nouveaux, d'une génération nouvelle, et Taine, que M. Bourget jusqu'alors réclamait pour son maître, ne s'y méprit point. « Ce livre m'a touché, écrivait-il, dans ce que j'ai de plus intime... Je ne conclus qu'une chose : c'est que le goût a changé, que *ma génération est finie*, et je me renfonce dans mon trou de Savoie. Peut-être la voie que vous prenez, votre idée de l'inconnaissable, d'un au delà, d'un noumène, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme de christianisme. » Ainsi prévoyait-il d'un mot la transformation qui allait s'accomplir dans toute une génération littéraire, et en particulier chez M. Paul Bourget.

Comme il arrive souvent en pareil cas, il y eut chez l'auteur du *Disciple* un temps d'arrêt assez prolongé, avant qu'il s'engageât plus avant dans la nouvelle voie qui s'ouvrait devant lui. Le passé semblait l'avoir reconquis; et *Le Disciple* paraissait devoir marquer seulement un moment singulier de la vie de son auteur; peut-être même, comme l'a si justement observé M. Victor Giraud, M. Bourget y avait-il

mis plus de choses qu'il n'avait cru y mettre, dans la fièvre et la demi-conscience de la composition. Mais voici que surgit tout à coup la grande crise morale, qui bouleversa tant de cœurs et transforma tant d'esprits, en 1898 : M. Paul Bourget la ressentit profondément; il en sortit catholique et traditionaliste enthousiaste, et la première affirmation de sa foi et de sa doctrine nouvelle, il nous l'a donnée dans *L'Étape* (1901).

L'idée dominante de ce roman, la thèse, est tout l'opposé de la démocratie moderne, qui n'envisage que l'individu, et déclare que tout homme doit pouvoir occuper n'importe quelle situation s'il a montré une aptitude à la remplir. Non, dit M. Bourget, il faut avant tout envisager l'unité fondamentale, la famille, et non l'individu. Il n'est pas bon qu'une famille, fût-elle représentée par un homme bien doué, s'élève brusquement d'une situation sociale inférieure à l'un des premiers rangs : cette brusque transformation amène infailliblement un manque d'équilibre d'où naîtront des catastrophes, soit pour l'individu lui-même, soit pour la société. Les familles, dans leur ascension, doivent procéder par étapes, et monter, génération après génération, les divers échelons de l'échelle sociale. « On a cru, dit l'un des personnages du livre, à la toute-puissance du mérite personnel. Ce mérite n'est fécond, il n'est bienfaisant que lorsqu'il devient le mérite familial. » La thèse est nette et hardie, elle peut être contestée (et M. Bourget lui-même a dû l'atténuer un peu par la suite, et reconnaître, à propos du cas de Guizot et de Pasteur, qui lui avait été opposé, que « le talent, quand il est d'un certain degré, échappe aux lois générales ») mais ce qui nous importe, c'est que pour illustrer cette conception abstraite, M. Paul Bourget a écrit le roman le plus vivant et le plus sobre à la fois, plein de types inoubliables et d'une intense individualité.

Dans une antithèse un peu cherchée peut-être, mais puissante, il a opposé les deux familles universitaires, les Ferrand et les Monneron, l'une issue de vieille souche bourgeoise et pourvue d'une solide aisance, tandis que Joseph Monneron, fils de paysans bien doué, est arrivé brusquement à vivre l'existence de la bourgeoisie intellectuelle. De là, tout naturel-

lement, ses idées démocratiques et antireligieuses; de là aussi, les malheurs qu'éprouvera sa famille; sa fille, séduite, abandonnée, conduite au suicide, tandis que son fils, échappant à son influence, se convertit au catholicisme pour épouser la gentille Brigitte Ferrand. Parmi tant de personnages si vivants, la figure de Joseph Monneron se détache avec un beau relief : on sent que l'auteur l'a longuement étudiée, rassemblant en un type idéal d'innombrables observations; il a entendu apporter à cette étude autant d'équité et de conscience que d'antipathie, et il faut lui rendre cette justice qu'il y a réussi autant qu'il est possible de le faire en une pareille entreprise; il a créé un de ces personnages-types auxquels on compare les vivants.

Dans le même ordre d'idées, M. Bourget a continué son apostolat avec *Un Divorce* (1903). D'aucuns ont voulu chicaner l'auteur sur ce que le cas étudié peut avoir de particulier. Mais qu'importe? Quand bien même le roman ne *prouverait* pas autant que l'a voulu l'auteur, encore serait-on obligé d'en constater toute la puissance dramatique; et le drame est si apparent que le sujet est tout naturellement passé du livre à la scène, ouvrant ainsi à M. Bourget une nouvelle et glorieuse carrière (1). Comme dans l'*Étape*, les personnages sont admirablement dépeints; quelques-uns peut-être, d'un trait un peu plus sobre, mais dans aucune des œuvres de M. Bourget, on ne pourrait trouver un type de femme plus vivant, et en même temps plus minutieusement étudié, que celui de la jeune étudiante Berthe Planat, apôtre de l'individualisme absolu, et d'une noblesse morale parfaite dans l'application de ses idées les plus audacieuses.

Est-ce encore parmi les romans « à thèse » qu'il convient de classer *L'Émigré* (1907)? A coup sûr, parmi les romans « à idées ». Certes, l'étude de la situation faite aux représentants de l'ancienne noblesse par les mœurs et les institutions modernes, se trouve compliquée et même transformée par un détail particulier, la naissance adultérine du marquis Landry.

(1) Page 33

Qu'importe? Tel est le charme du récit, coloré, captivant et puissant, que nous n'avons pas le loisir de nous arrêter à la thèse. Quel vivant et chaud portrait que celui de l'émigré, peint à fortes touches sur un dessin sûr et précis, comme celui de quelqu'un de nos vieux maîtres français du XVII[e] siècle. En lui semble s'incarner toute une classe d'hier, à qui la vie moderne ne sait plus réserver la place qui lui serait nécessaire; son fils en a la douloureuse conviction, et c'est pourquoi, aux dernières pages, nous le voyons partir vers la Nouvelle-France. Est-ce bien une solution définitive, et n'y a-t-il pas mieux à faire pour un jeune noble qu'à quitter la France, en une époque où notre pays n'aurait assurément pas trop du concours de toutes les volontés et de toutes les forces de ses enfants, déjà trop peu nombreux? On peut discuter : ce qu'on ne peut nier en tout cas, c'est la splendide maturité de ce talent toujours renouvelé, qui fait de lui l'un des plus glorieux représentants du roman français contemporain.

Si la gloire du romancier faisait tort, chez M. Paul Bourget, au talent du nouvelliste, il y aurait injustice. Bourget a donné autant de volumes de nouvelles que de romans; il ne lui a peut-être manqué que de se consacrer d'abord exclusivement à ce genre, comme Maupassant. Mais sans cesse, au cours des années de son labeur incessant, M. Bourget a eu recours tour à tour aux deux modes d'expression, suivant la nature du sujet choisi. Les derniers recueils de nouvelles de M. Paul Bourget ne le cèdent en rien à leurs aînés; on y peut surprendre d'heureuses tentatives, pour sortir du milieu mondain ou intellectuel où on lui a parfois reproché de s'enfermer; ainsi cette attachante excursion dans le monde ouvrier parisien, *Monique*.

Il y a une jolie légende que conta Jacques de Voragine, où des pèlerins qui vont à Saint-Jacques de Compostelle, s'arrêtent à Toulouse. Là une servante pria d'amour le fils de ces pèlerins et fut refusée. Pour se venger, elle cacha une tasse dans la besace de son insensible, qui fut pris et pendu. Mais M. Saint Jacques le soutint par les pieds, et le pendu ne mourut pas. On cria au miracle, et l'innocence de ce nouveau Joseph fut proclamée.

Joseph est bien le nom qui lui eût convenu d'ailleurs, et à cause de Mme Putiphar, et à cause de la coupe d'or cachée dans son sac.

M. Paul Bourget a modernisé cette histoire ou ce cas dans sa *Monique.*

Le sujet, pour l'invention, a toute l'allure d'un conte de la morale en action. Ce ne peut être un reproche. La bonne Monique est une enfant trouvée qui a été élevée par l'ébéniste Franquetot. Celui-ci a une épouse, une brave et bourrue auvergnate, et une fille, la vilaine Marguerite, jalouse de l'élégante Monique. Elle vole les titres et les coud dans une jupe de sa victime, iniquement soupçonnée et chassée. Mais le bon Marcel aime Monique, et la sait innocente. Et tout se découvre. La vilaine Marguerite est punie par ses remords, et la bonne Monique se marie et a des enfants. L'innocence cesse ainsi d'être persécutée.

Les caractères sont de bonnes études, surtout le père Franquetot, mi-ouvrier, mi-artiste, brave et excellente nature, âme un peu trop blanche peut-être pour la vraisemblance, et pour échapper à l'obsession de Berquin ou de Mme de Genlis. Sa femme, la rude et loyale arverne, est un type moins poussé, mais encore intéressant. Les autres, la fille, les ouvriers, s'estompent dans un groupement qui a son intérêt.

Monique et Marcel, se mettant d'intelligence pour épargner à Franquetot la honte de sa fille, par la généreuse connivence d'un silence accusateur et compromettant, montrent de si belles âmes, que M. Bouilly lui-même eût eu peine à en inventer de semblables.

Les fils de l'action sont gros — du fil de tapisserie. Monique reconnaît l'embûche à la grosseur du fil dont Marguerite s'est servie. Marguerite met le chapeau de Monique pour aller vendre un titre chez un changeur et donner le change. Elle est prise par son écriture, ayant signé en faux au bordereau. Toute cette convention naïve, sous ses airs de fatale réalité, n'est pas pour déplaire.

Ce qu'il y a de plus précis est la peinture du milieu spécial où l'action se développe, chez un réparateur artiste de meubles

anciens, un amoureux des styles du XVIIIe siècle, qui a travaillé ses manuels Roret d'ébénisterie ancienne, qui en a gardé des formules et des listes de noms, qui connaît et admire les vieux meubliers de jadis, Boule, Cressent, Oeben, Beneman, Riesener surtout, qu'il adore. Mais il n'aime pas Martin.

Il fulminait contre le système de décoration inauguré par ce maître, contre ces paysages que rien n'encadre dans la constitution des éléments du meuble. Ces horizons que le simple maniement d'un tiroir décompose faisaient en particulier l'objet de ses ironies.

« Vous trouvez cela joli, disait-il dans ses boutades, ces arbres dans le feuillage desquels ce monsieur a plaqué une serrure?... Et ces nuances fuyantes de la laque, vous approuvez qu'il les marie avec du bronze?... quel est le plan, je vous le demande, qui doit appuyer l'œil, celui du métal de l'applique, ou bien celui du vernis? »

Le style a parfois de fâcheuses lassitudes. Ici, c'était quelque chose « d'à la fois gracieux et professionnel »; ailleurs, on aimerait plus de distinction, comme dans ce détail brutal : C'est ainsi que Monique — le marmot — était *une môme.* Là, si Franquetot a les cheveux blancs, c'est à cause des « conditions qui ont contribué pour beaucoup au *blanchiment* de ce père adoptif ». Les monologues des personnages sont lents et froids, quelquefois inutiles.

Le volume contient, en outre, trois récits de guerre qui ont de l'allure; deux autres nouvelles, *Les Gestes*, où une mère refuse un gendre pour lui épargner des désillusions sur le compte de sa fille — idéale belle-mère préventive dans le décor connu de Pompéi; — *Reconnaissance* une courte étude de caractère américain qui est, à mon sens, ce qu'il y a de meilleur : le caractère de M. John-W. Kerley de Syracuse (U. S.) est, en deux pages, démontré de main d'expert.

Le volume publié sous ce titre : *Un Homme d'affaires* (1902) rassemble quatre nouvelles qui datent d'époques diverses : la première, la plus importante, fut achevée en octobre 1900; *Dualité* est de 1898; *Un Réveillon* est de 1897; *L'Outragé* est de 1899.

Un Réveillon conte l'héroïsme d'un jeune savant, Charles Durand, qui pour résister à son amour, imagine de se faire surprendre en bonne fortune par le mari de la femme aimée. Le conte est rapide, intéressant; la figure du jeune étudiant blond, rose et sage qui fait de la philologie et de la musique, qui écrit une thèse sur le parallélisme des sentiments religieux et de la science astronomique et musicale chez les asiatiques, qui a été élevé par un curé très savant du petit village de Raon-en-Montagne, qui prie son ami d'inviter chez lui quelques filles avec la pure indifférence qu'il mettrait à convoquer une Commission de linguistique, ce type est charmant, naïf et doux. C'est une réplique heureuse à ces débraillés, ces bohèmes, ces fantoches en pantalons à carreaux du quartier Latin des Romantiques. Le souper honnête avec deux modèles est une fiction ingénieuse, que la messe de minuit à Saint-Sulpice fleurit d'un mysticisme imprévu. La silhouette deux fois entrevue de l'aimée, Mistress Mitford, jeune et blonde, puis mûre et grisonnante, est laissée habilement dans une pénombre où se répand un parfum pénétrant d'amour chaste et discret.

Dualité, histoire d'une fille de joie qui a un fils, qui l'aime, la respecte, et lui cache ce qu'elle est — dualité, *fille* et *mère* — est surtout remarquable par la mise en scène. L'arrivée de l'auteur à Rapallo, près Gênes, la pension meublée, la patronne la brune et dodue Mme Balbi, le galant valet Umberto, la salle à manger, la table d'hôte et ses convives, la jolie Mme de La Charme et son fils blond Percy, l'anglais qui aime la mère et dont la fille aime le fils Percy, tous ces personnages sont posés avec netteté et visibles. La description du voyage Nice-Gênes n'est pas neuve, mais la page est jolie et devrait être citée, comme il se pratique en Amérique, dans les horaires et guides de la région.

Un caractère spécial de tous ces contes est l'intrusion constante du conteur dans son récit. C'est à lui que ces choses sont arrivées, et ses nouvelles sont des pages de ses *Mémoires*. Il raconte en usant de la première personne. Il nous met au fait de ses impressions, de ses confidences, de ses réflexions,

de ses hésitations sur le mode de narration qu'il adoptera. N'ayant pas la prétention de savoir comme Balzac ou Maupassant « pousser l'intensité du rendu à un degré de relief qui impose la croyance », il se contentera d'analyser les faits et les sentiments, pour en saisir et en rendre la logique. Pure coquetterie qui cherche un compliment, et nous ne le lui marchanderons pas : oui, il pousse, lui aussi, l'intensité du rendu à un degré de relief remarquable. L'héroïne de *Dualité* lui offre le double sujet d'une étude perspicace : la mère Mme de La Charme; la fille de joie, Blanche de Saint-Cygne ou « Tendresse et Malines », cette dame au Camélia qui refait à son cœur une virginité périodique par l'amour maternel, comme Lucrèce Borgia. Le lys fleurit sur le fumier.

Le trait le plus piquant de ce caractère de femme est sa franchise. Elle ne rougit pas de son état, elle l'aime. Cette professionnelle estime sa profession, et une fois passées les heures maternelles, elle y revient avec délices, parce que le métier lui fournit des bas à jour et des dessous de dentelles.

Elle ne pourrait pas se passer de luxe, et dame ! elle l'achète au prix coûtant. Mais il ne l'empêche pas de bien aimer son enfant, qui ne se doute de rien, parce qu'il a vécu en pension et en Angleterre.

Cette fille de joie est par ailleurs un honnête homme. Si la fille de sir Cobay s'éprend de son jeune rejeton, elle ne finaude pas, elle prévient le père, elle lui dit tout. Cobay se cabre, puis se raisonne. Et Cynthia épousera Percy.

L'*Outragé* est un récit fort court qui se passe « par un après-midi d'automne bleuâtre et voilé, vaporeux et transparent ». Michel a été trompé par sa femme. Il a dédaigné les complices et les a laissés s'épouser. Il souffre longtemps. Mais la vie lui réserve cette joie de l'amener devant la tombe de son rival, et cette tombe est abandonnée, inculte. Il conclut que le traître n'a pas eu l'amour de sa complice, puisqu'elle ne lui apporte pas de fleurs; et il se réjouit, et il fleurit la pierre tombale. Cette joie nous paraît irréfléchie, nerveuse et sans motif, car la floraison des tombes n'est pas toujours un indice certain de l'amour. Il se peut que cette femme soit une

spiritualiste mystique qui ait gardé son culte pour l'âme de son ami en négligeant sa dépouille mortelle, à présent désuète et inutile. Au surplus, peu importe.

Dans *Un Homme d'affaires*, le type de Firmin Nortier s'affirme avec un relief plus intense et une vérité plus violente que les profils aquarellés dans les précédentes esquisses. Cette figure de financier moderne suffit à recommander cette nouvelle qui vaut par là plus que par la fable ou le relief des autres figures. Comme d'habitude dans les bonnes œuvres de Bourget, la présentation du début est nette, précise, complète : Nortier, le robuste financier, travailleur acharné, dirige des affaires considérables, et mène cette existence de labeur terrible parallèlement avec la vie mondaine, five-o'clocks, dîners, opéra, chasses :

— C'est l'aristocrate de la démocratie, cet homme d'affaires, et qui se carre dans les maisons, les habitudes et les vices des anciens nobles avec autant d'arrogance qu'eux. Celui-ci occupe à Paris, en plein faubourg Saint-Germain, l'hôtel d'un des derniers connétables de France — cherchez. Il s'est payé l'autre année le luxe du château de Malenoue, qui fut aux Guises. Il a pour maîtresse la jolie Camille Favier, la célèbre comédienne de la rue de Richelieu, comme Maurice de Saxe avait Mlle Lecouvreur. Ces tirés qui lui servent de pièges à politiciens étaient, au siècle passé, ceux d'un duc et pair, lequel n'avait certes pas à prélever sur ses vassaux des droits supérieurs aux dîmes que recueillent sur le naïf gallo-romain, cet éternel administré, et à propos de chaque émission d'une valeur nouvelle, les innombrables chefs du bureau du *Grand Comptoir*, ces intendants du tout-puissant financier. Était-ce la peine de réunir les États en 89, de prendre la Bastille, de massacrer les innocents Foullon et Berthier, de multiplier crimes sur crimes, d'assassiner le plus débonnaire des rois et la plus gracieuse des reines, André Chénier, Lavoisier, Malesherbes, de mettre l'Europe à feu et à sang, de gagner les cinquante batailles inscrites sur l'Arc de Triomphe, pour installer cette aristocratie à la place de l'autre? En admettant, avec les misanthropes, qu'elles se valent, le coût du virement a été un peu cher.

Il n'est pas juif, et dans le luxe correct, patiemment étudié, de son train de maison, à certaines minutes on retrouve le paysan français, de forte carrure, le regard cruel et cupide, l'instinct rural, primitif, féroce, « une tête de brochet de proie ». Il a accumulé les ruines, les amitiés, les désespoirs sous le

piédestal doré de sa fortune. Il est une force qui va, écrase, domine et réussit.

Mais cet homme fort a une faiblesse inexplicable. Il tolère depuis vingt ans que sa femme ait un amant, un comte italien, M. de San Giobbe, qui est le vrai père — l'auteur nous l'affirme — de Béatrice Nortier.

Pourquoi cette longue tolérance? Pourquoi? Parce que M. de San Giobbe est de première force au pistolet et à l'épée; parce que le mari n'a pas voulu faire de scandale, prévenir les domestiques que M. de San Giobbe, reçu pendant vingt ans, ne le serait plus; parce que sa femme est de naissance noble et lui est utile au point de vue des relations; pour ne pas peiner sa fille aînée, par le sacrifice de la fille cadette.

Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Nortier est un autre *Père Lebonnard.* Il sait la faute de sa femme, et il sait aussi qu'elle la paiera. Mais à son heure.

Et cette heure est venue, l'heure de la vengeance, « un plat qui se mange froid ». Béatrice aime un jeune officier rempli de qualités, Gabriel Clamand; son père légal lui impose un mariage avec une franche canaille, qui porte un grand nom, le marquis de Longuillon, dont le père consentira à cette condition à patronner la candidature de Nortier au Jockey-Club. Cette affaire est machinée par une actrice de la Comédie-Française, qui partage ses bonnes grâces entre Nortier et le jeune marquis.

Quand M. de San Giobbe, devenu infirme par l'âge, oppose quelques objections, Nortier qui n'a plus peur de son pistolet le prie de se mêler de ce qui le regarde. Et il met sa fille au courant de l'inconduite maternelle. Celle-ci se tait, se sacrifie héroïquement : elle est la seule victime, et la vengeance du mari en devient plus odieuse.

Toute cette histoire est un peu péniblement machinée, mais les caractères sont tracés d'une ligne ferme, d'un contour juste et vigoureux. La psychologie du conte vaut plus que son affabulation, et elle est de première marque. L'étude de la mentalité de Nortier est faite avec maîtrise. Le type de San Giobbe est noblement campé. Le style a de la clarté, de

la précision, malgré quelques négligences comme : « Se dépensant beaucoup dans l'action physique, ses idées prennent ce ton. » C'est incorrect. La nuance fleur de pêcher qui s'harmonise *à* la beauté délicate, l'est un peu aussi. On n'aime pas beaucoup que l'auteur prenne dans son œuvre même, un argument en faveur de la vérité d'un axiome, comme si sa fiction avait toute la force du réel : « Femme entretenue après avoir, comme tant d'autres, caressé un noble rêve d'art, voir *La Duchesse Bleue.* » Ce sont choses qu'on ne dit pas soi-même. Quant à la fiction qui fait lire, par les rayons Rœntgen, dans le cerveau de deux interlocuteurs, ce qu'ils pensent derrière ce qu'ils disent, ce n'est ni très adroit ni de goût très sûr. Mais ces vétilles n'ôtent rien à la solide valeur de cette belle œuvre d'analyste clairvoyant.

Les Détours du cœur sont un recueil de douze nouvelles : c'est trop pour un volume et pour Paul Bourget, qui n'est pas fait pour le récit court. Son talent est d'étaler l'analyse, de sonder, de scruter les motifs, de prolonger son investigation psychologique, de décrire les états psychiques, de noter le retentissement des faits et des passions sur la personne. Au contraire, le conte bref tient son intérêt du jeu pathétique des circonstances et des événements, il exige une invention féconde puissante, dramatique, en situations et en conjonctures, il ne laisse pas le temps d'analyser, il enregistre, et nous heurte contre la brutalité trépidante des actes. Ce n'est pas là que Paul Bourget excelle. En écrivant des contes courts, il s'ampute lui-même d'une part de sa supériorité.

Cette série de contes a pour unité l'étude des détours du cœur. « Les curieux de nature humaine retrouveront dans cette anecdote un étrange exemple après tant d'autres des inexplicables détours du cœur », dit-il dans *L'Indicatrice.* Les autres contes du volume sont ces *tant d'autres*, et leur inexplicable nous y est expliqué.

Voyez l'invention : elle n'est nulle part ni forte, ni spontanée, ni séduisante, elle a quelque chose de tiré, de cherché.

Le Brutus, un divorcé qui s'abrutit de boisson, pour qu'on attribue à son ivrognerie son divorce, et ce mobile reste obscur.

La Vie est aux jeunes, un quinquagénaire qui espère un instant être aimé d'une jeune femme, mais ce n'est pas pour lui.

Complicité, un voyageur qui découvre que la femme de son meilleur ami a un amant et un enfant ; il n'en dit rien, après avoir hésité.

La Menace : une bru qui empêche sa belle-mère de lui faire de la morale en lui rappelant qu'elle a fait la noce jadis.

L'Épreuve : un baigneur de Nauheim annonce faussement à sa femme, une cardiaque, la mort d'un ami qu'il soupçonne. Ensuite il lui avoue son stratagème. La femme indignée et innocente meurt d'une embolie.

L'Enlèvement, un divorcé vient de nuit pour voler son enfant à la mère. Il s'aperçoit que son ancienne femme fait croire au petit qu'il est en voyage. Il voit dans la cheminée de Noël un paquet qu'il est censé avoir envoyé de loin à son fils. Il pleure et s'en va.

Le Fils, un fils, par la persistance obstinée de son amour pour son père mort, empêche sa mère de se remarier.

L'Indicatrice, une fausse femme de chambre est la maîtresse d'un apache à qui elle indique un coup à faire chez sa maîtresse du moment. Celle-ci est si bonne que la complice, touchée, fait échouer le vol projeté.

Le Piège, un jeune cercleux vend habilement à un usurier mondain un faux rubis pour un vrai.

L'Eventail de dentelle, furtive rencontre, joliment ménagée, d'une grande dame du monde avec une célèbre courtisane qu'elle a connue jadis femme d'un officier de marine : cela arrive.

L'Expert, cas de la prodigieuse perspicacité d'un docteur qui, avec 20.000 francs de revenu annuel, a son automobile, mais qui surtout déjoue l'habileté d'un simulateur dans une expertise d'instruction criminelle.

La Parole donnée, un jeune châtelain aide la fuite d'une jolie et criminelle nihiliste.

Ce sont des *cas :* l'auteur eût gagné à prendre plus de place pour les étudier. Tout cela va un peu vite, et nous comprenons

mal pourquoi la femme de chambre est si bonne pour sa maîtresse qu'elle a voulu faire suriner, pourquoi le père divorcé viole le château de sa femme, ainsi que ferait un apache; pourquoi Le Brutus se saoule; il y a quelque bizarrerie dans le cas du mari qui invente la mort d'un ami; il y a quelque imprudence dans le cas d'une belle-mère au passé orageux à gourmander sa bru sur ses flirts; l'histoire du faux rubis est bien compliquée.

L'Éventail de dentelle, L'Expert, — psychologue déjà vu, dont le regard a « la profondeur du regard des confesseurs et des chirurgiens », comme tous les profonds penseurs de Bourget, — *La Vie est aux jeunes, Complicité* sont les meilleurs de ces contes et se feront relire avec agrément (1).

Comme Balzac, Bourget ramène dans ses récits les personnages de ses autres romans, San Giobbe, Fauriel; il nous en parle comme de communes relations, ce qui marque l'intensité de vie dont il les a doués, au point, comme Balzac, de croire qu'ils ont vécu. Il nous renvoie ainsi à *Voyageuses*, pour savoir de quelle façon il rencontra Mme de Megret-Fajac, etc.

Ce qu'on nous y montre de psychologie est, comme il faut l'attendre de Bourget, délié et perspicace. On épinglerait dans un album quantité de jolies pensées, réflexions, maximes, comme :

— Les libertins arrivent vite au divorce absolu des sens et du cœur.

Ce fin moraliste a lu Joubert :

— La débauche suppose beaucoup de froideur d'âme.

Nous retrouverons Paul Bourget parmi les sociologues et nous l'avons croisé au théâtre. C'est assez parlé du romancier.



Parmi les écrivains qui se sont consacrés à la littérature

(1) Ce qui fait de ces pages une lecture captivante, c'est le charme de la forme qui garde partout de la tenue et de la correction. Le style est ferme et net, et l'auteur ne cherche pas des effets par des brutalités choquantes et inutiles autant qu'impuissantes. Si le mot pochard glisse sous sa plume (*Le Brutus*) il s'en excuse, et s'il forge le joli mot « sodaliser » (*id.*) il s'en explique. Quand il écrit « d'ici à pas bien longtemps » (*Le Piège*), il s'oublie; c'est rare.

d'idées, il en est peu qui aient subi une évolution aussi remarquable que celle de M. Maurice Barrès. Le contraste est saisissant entre son point de départ et son point d'arrivée, et cependant il est possible, avec quelque attention, de discerner le lien logique qui relie son état d'âme actuel à celui d'autrefois.

Théoricien heureux et applaudi du culte du moi, M. Barrès avait débuté par professer l'individualisme le plus pur, et il avait fait école parmi la jeunesse. Mais son esprit ardent et positif à la fois ne pouvait se contenter longtemps du nihilisme intellectuel, et il ne tarda pas à ressentir le besoin d'une discipline morale. A défaut de croyance religieuse, il se prit tout naturellement à ce qu'il y a de plus solide en nous, au sentiment héréditaire; il sentit alors avec intensité le lien étroit qui le rattachait aux générations disparues, et c'est ainsi que l'auteur d'*Un Homme Libre* a fini par devenir l'apôtre éloquent et chaleureux de la tradition, de la famille, de la grande et de la petite patrie.

Il fut un des premiers en France à protester contre la tendance qui porte l'enseignement universitaire à effacer autant qu'il le peut les particularités des idées provinciales, pour y substituer l'uniformité artificielle d'une culture nationale. On sait quelle fortune a fait l'épithète de *Déracinés*, qu'il a donnée pour titre au premier volume de son roman de l'Énergie nationale. Le sujet en était heureux : suivre la carrière d'une poignée de jeunes Lorrains, lancés au sortir du lycée, à travers la vie parisienne, à la conquête de la puissance, et entreprenant d'y parvenir par le journal, c'était s'ouvrir un champ d'observation presque illimité, et l'auteur ne s'en est pas fait faute : la vie d'étudiant, la vie du journaliste, de l'homme d'argent, tout cela se trouve dans ce livre, et aussi — aubaine inattendue et heureuse — toute une longue digression, le récit des années d'enfance de l'arménienne Mme Aravian, où chatoie toute la splendeur lumineuse de l'Orient, et qui est captivante.

Le journalisme amène nos jeunes Lorrains à la vie politique, et c'est ainsi que M. Maurice Barrès a utilisé fort heureusement les souvenirs personnels que lui avait valus

un premier et rapide séjour à la Chambre — on sait qu'il y est revenu depuis — pour écrire *L'Appel au soldat* (1900), un roman où les aventures des héros s'effacent devant la brillante étude de la crise du boulangisme. D'autant que leur action personnelle apparaît assez faible : ils regardent, ils pensent et ils voyagent beaucoup, ce qui n'est pas le moins agréable pour le lecteur : voici le voyage de Sturel en Italie, où le vent soulève de la poussière tragique : Lombardie, Toscane, Vénétie, Pise et Sienne « qui nous rendent nationalistes », et toutes ces régions « que l'homme du Nord ne devrait jamais visiter que vêtu d'un cilice, car s'il néglige de contrarier leurs délices par quelque souffrance volontaire, comment plus tard s'accommodera-t-il de son aigre patrie? » En pendant, voici le séjour de Rœnnerspacher parmi les étudiants de Heidelberg, sentant toutes les pulsations de l'âme allemande, analysant la science germanique et sa méthode. Enfin, le voyage de Sturel et de son ami Saint-Phlin à travers la Moselle, et les pages inoubliables où l'auteur évoque sous ses aspects divers l'âme de sa chère terre lorraine. L'intensité de leur vie se concentre tout entière au dedans, et près d'eux celui qui fait figure de personnage de roman, c'est le Général lui-même, héros romantique égaré dans la vie politique, et qui devait finir en grand amoureux.

Le caractère historique, très marqué dans *L'Appel au soldat* s'accentue encore dans *Leurs Figures* (1902), à tel point qu'on ne sait plus au juste par instants, si on lit un roman ou un livre d'histoire. Histoire passionnée, à coup sûr, et partiale en dépit d'un très réel souci de l'équité, et où certaines journées parlementaires de la tragique époque du Panama sont retracées avec la précision d'un témoin oculaire, et en même temps avec une puissance d'évocation faite pour décourager d'avance les futurs historiens de cette période agitée.

A côté de ces œuvres fortes, voici des pages charmantes sur l'enfance, dans le livre appelé un peu singulièrement *Les Amitiés françaises* (1903) : c'est l'histoire du développement intellectuel d'un petit garçon, étudié avec un soin pieux et tendre par le père; et de son initiation progressive à la masse

des idées générales qui le relieront aux Français d'autrefois et d'aujourd'hui.

Le Voyage à Sparte (1906), est un récit attachant où se trouvent quelques-unes des plus belles pages descriptives de M. Barrès, et où s'opposent sans cesse les deux tendances de son esprit : le culte passionné de l'hellénisme, source de civilisation universelle, et l'attachement jaloux à la patrie française et lorraine. Puis une nouvelle manière semble apparaître dans l'œuvre de M. Barrès avec ses derniers romans consacrés aux *Bastions de l'Est*, aux pays annexés qui vivent sous la domination allemande une existence pénible et courageusement résignée. *Au Service de l'Allemagne* (1906), est l'histoire d'un bon Alsacien, qui se résout à porter l'uniforme allemand par un effort patriotique froidement réfléchi : il estime que le vrai devoir n'est pas de passer en France, comme un Jean Oberlé, au risque d'abandonner la place à quelque allemand d'outre-Rhin, mais de demeurer à son poste en pays annexé pour y défendre, et s'il se peut y accroître encore, le patrimoine sacré de civilisation française que les nouveaux maîtres voudraient effacer sans pitié pour y substituer la *culture* germanique.

Colette Baudoche (1908), est l'histoire plus simple encore d'une petite messine qui garde pieusement le souvenir de la patrie perdue, et chez qui vient loger un professeur prussien, fraîchement débarqué de Kœnigsberg. En présence de cette existence demeurée toute française, l'Allemand s'étonne d'abord, puis s'émeut, et peu à peu se laisse conquérir par le charme de cette civilisation toute nouvelle pour lui, et en même temps par la grâce discrète et simple de la jeune fille. Il la demande en mariage; Colette, surprise, et qui n'est pas demeurée insensible à son affection muette, hésite un instant. Puis, en assistant à la messe annuelle du Souvenir français, elle comprend que toute alliance avec le vainqueur serait impie, et très simplement, elle refuse. C'est beau, simple et cornélien. L'effort même qu'a dû s'imposer l'auteur pour atteindre à la parfaite simplicité lui a été grandement profitable : le récit est net, direct, débarrassé de toutes ces digressions qui

alourdissaient parfois les œuvres précédentes, et la phrase elle-même s'est épurée : toujours aussi forte et aussi harmonieuse, elle a pleinement dépouillé ces accents soudains d'âpreté qui troublaient autrefois la lecture. Aussi ces deux volumes sont-ils les premiers dans son œuvre qui aient été vraiment accessibles au grand public. M. Maurice Barrès a atteint ce degré suprême du talent littéraire : la sérénité simple, et il ne nous reste plus qu'à en attendre les nouveaux effets.



M. René Bazin présente cette particularité — rare aujourd'hui — de n'avoir jamais varié dans ses idées, s'étant trouvé tout d'abord au point où sont arrivés les autres. Il avait atteint la grande notoriété dans les dernières années du XIXe siècle, avec *La Terre qui meurt*, un chef-d'œuvre d'une parfaite sobriété, un roman paysan sans fadeur ni déclamation, d'une grandeur simple, forte et virile.

M. Bazin (1) a depuis lors donné l'exemple d'une remarquable continuité dans l'inspiration, à travers la diversité des sujets : toutes ses œuvres témoignent d'une foi profonde, et d'une confiance sereine dans le triomphe final du bien.

Les Oberlé (1901) sont le roman de M. René Bazin que le grand public a accueilli le plus favorablement, et il le mérite à bien des égards. Il a eu surtout l'avantage de nous renseigner exactement sur la situation morale des provinces perdues, après trente années de domination allemande, et alors que l'opinion française en était restée à l'Alsace protestataire de

(1) René Bazin : *Les Noellet* (1890). — *A l'Aventure*, croquis italien (1891). — *La Sarcelle bleue* (1892). — *Sicile* (1893). — *Madame Corentine* (1893). — *Les Italiens d'aujourd'hui* (1894). — *Terre d'Espagne* (1895). — *En province* (1896). — *De toute son âme* (1897). — *Contes de Bonne Perrette* (1898). — *La Terre qui meurt* (1898). — *Croquis de France et d'Orient* (1899). — *Les Oberlé* (1901). — *L'Enseigne de vaisseau P. Henry* (1901). — *Le Guide de l'Empereur* (1901). — *Donatienne* (1902). — *Récits de la plaine et de la montagne* (1903). — *L'Isolée* (1905). — *Le Duc de Nemours* (1905). — *Questions littéraires et sociales* (1906). — *Le Blé qui lève* (1907). — *Mémoires d'une vieille fille* (1908). — *Le Mariage de Mlle Gimel* (1909). — *La Barrière* (1910).

1872, M. Bazin nous a fait assister aux poignants conflits qui peuvent se produire au sein d'une famille alsacienne, où les uns cherchent à se faire une place supportable dans le nouveau régime, tandis que d'autres regardent pieusement derrière eux, vers la civilisation française, dont ils sont encore tout imprégnés. Ces conflits ont vite fait de tourner au drame, et l'on pourrait dire, parfois, au mélodrame : pourquoi faut-il que la grande scène entre le vieil Oberlé, paralytique glorieux, et le sous-préfet allemand, nous fasse songer malgré nous au vieux Noirtier de *Monte-Cristo*, cet autre infirme si follement invraisemblable? Et au dénouement, lorsque Jean Oberlé prend le parti de se soustraire au service militaire allemand, et de quitter l'Alsace pour aller vivre en France, rien ne l'empêcherait, en bonne raison, de s'en aller tout tranquillement, et il a fallu bien de l'ingéniosité à l'auteur, pour amener son héros à une désertion émouvante, avec chasse à l'homme, fusillade nocturne, blessure grave. Mais ces critiques disparurent dans l'approbation du grand public, séduit peut-être par ces défauts eux-mêmes — et les délicats ont été vite consolés par l'apparition de *Donatienne* (1903).

La très belle simplicité de *La Terre qui meurt* se retrouve tout entière dans *Donatienne*. Rien n'est moins compliqué que cette histoire d'une petite paysanne bretonne, venue à Paris pour y être nourrice, et qui, isolée dans la grande ville, lentement démoralisée, se laisse séduire, oublie son enfant et son mari. Lui, le paysan pauvre, lutte jusqu'au bout pour sauver son lopin de terre, puis un beau jour, vaincu, il abandonne tout, et part à l'aventure. Alors, c'est la vie errante, presque bestiale, du manœuvre nomade, la liaison avec une compagne de hasard, puis la maladie, la misère, l'abandon dans un pays ignoré du centre de la France. Mais la fillette a appris par hasard que sa mère est vivante, elle l'appelle au secours, et c'est une vision émouvante que la petite Noémie allant chaque jour, à l'entrée du village, attendre, dans sa foi obstinée d'enfant confiante, celle qui doit venir de Paris. Et voici qu'en effet la mère paraît très simplement, reprend sa place au foyer misérable, et sans une parole inutile, se met

au travail du ménage. C'est sobre, émouvant, et c'est du grand art.

La préoccupation des événements contemporains a inspiré à M. René Bazin l'*Isolée* (1905), histoire d'une petite religieuse, brusquement rejetée dans la vie du monde par la fermeture de son couvent.

C'est pourtant dans les milieux catholiques que le roman a été accueilli avec le moins de faveur : on trouva qu'il faisait scandale. C'est qu'elle tombe bien bas, la pauvre petite « isolée », privée de l'appui de ses compagnes : sa première faute l'entraîne de chute en chute jusqu'à la prostitution, et les pharisiens se sont récriés devant ce spectacle, ne comprenant pas que c'est précisément cette dégradation qui constitue pour la malheureuse le début de l'expiation et du rachat.

Le *Blé qui lève* (1907) est le récit de la conquête de l'âme d'un paysan par le catholicisme social, et l'on ne peut guère reprocher au roman qu'un peu d'indécision dans la composition, qui l'empêche d'égaler ses glorieux aînés.

Faut-il ajouter maintenant que M. René Bazin a rencontré dans la nouvelle (*Contes de la bonne Perrette*, *Récits de la Plaine et de la Montagne*, *le Mariage de Mlle Gimel, dactylographe*) un succès presque égal à celui de ses romans? La qualité supérieure de son style clair, harmonieux et sobrement précis comme celui d'un attique, suffirait à l'expliquer.



M. Henry Bordeaux (1) a succédé à M. René Bazin dans une situation non officielle, celle du romancier « qui sera de l'Aca-

(1) Henry Bordeaux, né à Thouars-les-Bains (Haute-Savoie), le 29 janvier 1870.
Ouvrages : *Ames modernes* (1894). — *Sentiments et idées de ce temps* (1897), couronné par l'Académie, prix Bordin. — *Le Pays natal* (1900). — *La Voix sans retour* (1901). — *La Peur de vivre* (1902), couronné par l'Académie, prix Monthyon. — *Pèlerinages littéraires* (1902). — *L'Amour en fuite* (1903). — *Le Lac noir* (1904). — *Vies intimes* (1904). — *La Petite Mademoiselle* (1905). — *Les Roquevillard* (1906). — *Paysages romanesques* (1906). — *L'Écran brisé* (1907). — *Promenades en Savoie* (1907). — *Les yeux qui s'ouvrent* (1908). — *L'Écran brisé*, pièce en un acte, représenté à la Comédie Française, le 22 juin 1908. — *Portraits de femmes et d'enfants* (1909). — *La Croisée des chemins* (1909). — Prix Narcisse Menant de l'Académie française en 1909.

démie». C'est une place qu'on occupe à tour de rôle, comme dans certains salons d'attente, le fauteuil situé près de la porte du cabinet de consultation.

M. H. Bordeaux est le romancier de la famille. C'est bien là l'idée centrale de son œuvre, celle à quoi tout se ramène en définitive, car dans la notion de famille, telle que l'entend M. Bordeaux, on peut aisément distinguer bien des éléments constitutifs : tradition, devoir, sacrifice, travail, foi et aussi l'amour passionné du pays natal où ont vécu, où ont travaillé et où dorment les ancêtres. On le voit, c'est toute une philosophie de la vie qui tient dans ce mot vite prononcé.

Le *Pays Natal* (1900), c'est le titre même d'un des meilleurs romans de M. Henry Bordeaux : il y étudie le charme qu'exerce le clocher sur le déraciné, comme dit Barrès, de retour dans son foyer. C'est une reprise de possession par la petite patrie, et la thèse est vraie à la condition qu'on ait laissé là des souvenirs d'une enfance assez longue, et surtout un amour en germe qui se développe avec l'âge.

Autrement, il y a bien à parier qu'il faudra renvoyer la « voix de la petite patrie » là où a déjà émigré la « voix du sang ». Il n'y a au fond que la voix de la mémoire et des habitudes, où que celles-ci soient localisées.

C'est l'histoire d'un amour malheureux. Lucien Haland aimait Annie Mérans, mais celle-ci épouse un député, Jacques Alvard, qui est naturellement un vilain sauteur. En littérature, le député est devenu le type du traître d'autrefois. Cet Alvard est, en effet, un mari déplorable, quoique ministre; il a pour maîtresse une Italienne mariée, Mme Ferresi, qui devient soudain veuve. Annie connaît l'indignité de son époux; elle le quitte, et ne tarde pas à mourir. Lucien épouse la sœur de la malheureuse.

Cette action comporte une curieuse étude de mœurs électorales, et aussi des descriptions ingénieuses et pittoresques de Talloire et des rives du lac d'Annecy, que nous connaissions déjà très bien par André Theuriet. Mais il y a bien deux places pour Talloire, dans la maison des éditeurs.

C'est encore au pays alpin, en Dauphiné cette fois, que

M. Henry Bordeaux a placé le cadre de son roman le plus puissant, *Les Roquevillard* (1906).

Ici, l'identification est entière entre la terre, le domaine familial, et la famille elle-même. C'est en vain qu'une crise passionnelle égare un instant l'un des Roquevillard, un jeune homme atteint par la contagion des idées individualistes modernes; accusé d'un abus de confiance dont il ne veut pas se disculper en chargeant une femme, il est défendu aux assises par son père, qui se borne à évoquer, en un magnifique langage, tout le bien qu'ont fait les Roquevillard au temps passé et à l'heure présente : le domaine fondé par les ancêtres, et pieusement conservé depuis, le père l'a sacrifié sans hésiter; n'est-ce pas aussi pour expier et racheter les torts du coupable que son frère, officier, est allé combattre et mourir aux colonies? que la jeune sœur a fait le sacrifice de son amour et de son bonheur, en se vouant à la vie religieuse? La famille forme un tout indissoluble; c'est elle tout entière, non un individu, que les jurés auront à juger, dans l'ensemble de ses mérites et de ses démérites; — et c'est elle en effet qu'ils acquittent et qu'ils acclament, sans bien comprendre eux-mêmes toute la portée de leur verdict. C'est le salut, et c'est aussi le rachat d'une âme un instant dévoyée, mais qui s'est reprise, et qui est rentrée dans la voie droite du dévouement à l'idée du devoir familial. L'intense préoccupation du côté moral de l'œuvre n'a pas nui au charme émouvant du drame d'amour, retracé avec tout le sérieux et tout le feu de la passion sincère.

Il faudrait pouvoir raconter en détail tous ces beaux, nobles et sains romans : *La Peur de vivre* (1902), *Le Lac noir* (1904), *La Croisée des Chemins* (1908), surtout cette émouvante étude sur les responsabilités de la vie conjugale : *Les Yeux qui s'ouvrent* (1908), où l'épouse outragée finit par sentir qu'elle n'avait pas su donner à son mari le bonheur qu'elle lui devait, et courageusement pardonne, pour fonder à nouveau une vie familiale mieux assise; et ce livre d'un ton plus souriant, qui met en valeur toute la souplesse du talent de M. Henry Bordeaux; *La Petite Mademoiselle*, où il nous

enseigne qu'il y a quelque chose de supérieur au courage devant la mort, celui de regarder la vie en face; et aussi les volumes de nouvelles, comme *L'Écran brisé*, où l'on retrouve toute la qualité d'émotion de M. Bordeaux, avec tout son talent de composition, et la belle tenue de sa prose ferme et précise.

***

Il faut aujourd'hui placer parmi les auteurs de romans sociaux M. Anatole France, en dépit de ses origines. Le nouveau siècle l'a trouvé tout occupé à terminer son *Histoire contemporaine*, mais on pouvait dès lors remarquer que le dernier volume : *M. Bergeret à Paris* (1901) n'avait plus, à beaucoup près, la sérénité tranquille et malicieuse de *L'Orme du Mail*. Ce n'était pas seulement difficulté de soutenir longtemps une entreprise de ce genre (et rien n'est si court que l'ironie); mais il y avait une raison plus immédiate de ce changement de ton : c'est que le livre a été écrit en pleine bataille d'idées. Tel de ses chapitres n'avait-il pas paru d'abord dans un journal d'opinion adverse — obligé par traité de l'insérer — entre deux articles de MM. Jules Lemaître et Quesnay de Beaurepaire? Il faut avouer qu'il y paraît un peu, aujourd'hui que les passions de jadis ont eu le temps de se refroidir, toute une partie du volume risque de n'avoir plus pour nous qu'un intérêt historique Mais la vie domestique de M. Bergeret, entre son chien Riquet et sa vieille bonne Angélique, est contée dans une langue exquise, et sur un ton de noblesse familière, qui fait songer aux genres héroï-comiques du XVIIe siècle.

— C'est un petit poulet de grain, dit la vieille Angélique en posant le plat sur la table.

— Eh bien, veuillez le découper, dit M. Bergeret, inhabile aux armes, et tout à fait incapable de faire œuvre d'écuyer tranchant.

— Je veux bien, dit Angélique; mais ce n'est pas aux femmes, c'est aux messieurs à découper la volaille.

— Je ne sais pas découper.

— Monsieur devrait savoir.

Des dialogues de ce genre, les chapitres encore sur la psychologie du chien Riquet, la mélancolique et charmante évocation, que font M. Bergeret et sa sœur Zoé, dans l'ancien appartement familial dénudé, des ombres du temps de leur jeunesse : tout cela est exquis, et continue exactement les pages analogues de *L'Orme du Mail* ou du *Mannequin d'osier*. Mais prêtez bien l'oreille et vous surprendrez, dans cette harmonie, une note nouvelle. Suivez M. Bergeret dans sa promenade sur les quais, alors ravagés par les ingénieurs.

— J'ai perdu mes amis, songeait-il, et voici que tout ce qui me plaisait dans cette ville, sa paix, sa grâce et sa beauté, ses antiques élégances, son noble paysage historique, est emporté violemment. Toutefois il convient que la raison entreprenne sur le sentiment. Il ne faut pas s'attarder aux vains regrets du passé, ni se plaindre des changements qui nous importunent, puisque le changement est la condition même de la vie. Peut-être ces bouleversements sont-ils nécessaires, et peut-être faut-il que cette ville perde de sa beauté traditionnelle, pour que l'existence du plus grand nombre de ses habitants y devienne moins pénible et moins dure.

Et M. Bergeret, en compagnie des mitrons oisifs et des agents indolents, regardait les terrassiers creuser le sol de la rive illustre, et il se disait encore :

Je vois ici l'image de la cité future où les plus hauts édifices ne sont marqués encore que par des creux profonds, ce qui fait croire aux hommes légers que les ouvriers qui travaillent à l'édification de cette cité, que nous ne verrons pas, creusent des abîmes, quand en réalité, peut-être, ils élèvent la maison prospère, la demeure de joie et de paix.

Cette préoccupation de la cité future, on put craindre un moment qu'elle n'égarât le talent si pur de M. Anatole France, dans les régions stériles de la politique : n'alla-t-il pas jusqu'à préfacer le recueil des discours parlementaires d'un ancien Président du Conseil? Nous en fûmes quittes pour la peur. *L'Histoire comique* (1903) eût suffi à elle seule à nous rassurer. *Comique*, l'épithète doit s'entendre non pas au sens moderne et banal du mot, mais dans celui du *Roman comique* de Scarron, car il s'agit d'une étude du monde des théâtres. M. Bergeret n'y fréquente pas et ce serait tant pis, si le docteur Socrate, malicieux, ironique et pénétrant, ne lui ressemblait

souvent comme un frère en sagesse. Notons surtout la description si pittoresque de la messe funèbre du comédien, où les camarades, hommes et femmes, défilent avec leur besoin irrésistible d'attitudes étudiées, l'involontaire étalage de leurs petites préoccupations professionnelles, tandis qu'à travers l'église, en coup de vent, dans un tourbillon de conversation colorée, nourrie d'anecdotes, éblouissante d'esprit, passe le grand dramaturge, en qui chaque lecteur a reconnu Sardou.

Dans le même temps, la nouvelle âme de M. A. France se répand aussi en des récits d'inspiration un peu différente, comme ceux qu'il a réunis dans le volume : *Crainquebille, Putois, Riquet, et autres récits profitables* (1904). C'est avec un accent nouveau, un sentiment de sincère pitié pour les humbles, qu'il nous conte l'aventure pénible de ce marchand des quatre saisons, qui, pour avoir été mal à propos soupçonné par un agent d'avoir proféré les paroles séditieuses et consacrées : « Mort aux vaches », se voit condamner sans y avoir rien compris. Le reste du volume se compose essentiellement de dialogues et récits philosophiques, qui font plus d'une fois songer à un Voltaire d'expression moins crue, et d'analyse peut-être plus pénétrante. C'est encore au genre du dialogue philosophique qu'appartiennent les nouvelles publiées sous le titre : *Sur la Pierre blanche* (1905). Jamais peut-être le conteur n'a été plus captivant que lorsqu'il nous montre, quelques années après le drame ignoré du Calvaire, des Romains lettrés et philosophes qui cherchent à discerner d'avance la marche future des idées religieuses dans le monde, sans se douter que dans la querelle de Juifs qui les interrompt une minute, ils eussent pu, s'ils y avaient prêté attention, surprendre le mot de l'avenir.

Ce n'est point ici le lieu d'apprécier l'œuvre capitale de M. A. France dans cette période : cette *Histoire de Jeanne d'Arc* (1908), depuis longtemps méditée, et où apparaissent, si curieusement juxtaposées, deux manières très différentes de sentir et de juger les faits. Mais c'est bien un roman, et des plus singuliers, que *l'Ile des Pingouins* (1909), qu'il faisait paraître presque au même moment. Les pingouins baptisés

mal à propos par le vénérable et myope apôtre saint Maël, et miraculeusement transformés en hommes, ont subi au cours des siècles des péripéties bien semblables aux nôtres, s'il faut en croire M. A. France, et la mentalité qu'il leur prête a bien chance d'être celle de nos ancêtres, dépouillée du prestige historique. L'auteur a d'ailleurs pris soin lui-même de ne pas nous laisser ignorer son intention.

« — Un des leurs, Jacquot le Philosophe, composa une sorte de récit moral dans lequel il représentait de façon comique et forte, les actions diverses des hommes, et il y mêla plusieurs traits de l'histoire de son propre pays. Quelques personnes lui demandèrent pourquoi il avait écrit cette histoire contrefaite, et quel avantage, selon lui, en recueillerait sa patrie.

« — Un très grand, répondit le philosophe. Lorsqu'ils verront leurs actions ainsi travesties et dépouillées de ce qui les flattait, les Pingouins en jugeront mieux et, peut-être, en deviendront-ils plus sages. »

Mais à cette « histoire contrefaite », quelle conclusion consolante va donc donner l'auteur, qui tout à l'heure encore, avec M. Bergeret, regardait, non sans complaisance, les destructions nécessaires qui précèdent la construction de l'édifice futur? Hélas, rien n'est plus impitoyablement pessimiste que le dernier chapitre : une civilisation matérielle prodigieuse, l'écrasement sans pitié des pauvres par une oligarchie financière, puis les révoltes de quelques hardis savants amenant la destruction par d'horribles explosions des villes énormes; le pays s'appauvrit, se dépeuple, retourne lentement à la barbarie, et puis l'aube d'une nouvelle civilisation se lève, l'histoire recommence son cours, et nous ramène aux grandes villes surpeuplées, au triomphe du capital; et cela peut durer ainsi à jamais : c'est « l'histoire sans fin ».

Après ces évocations peu rassurantes, M. A. France semble avoir retrouvé toute son insouciance d'antan, pour nous apprendre l'*Histoire véritable de Barbe bleue* (1910). L'exquis conteur s'est diverti à nous présenter sous un jour tout nouveau l'aventure légendaire : tout le mal, assure-t-il, vint de la méchante femme du riche et débonnaire seigneur à la barbe

bleue : la mère, sœur Anne elle-même, et ces deux mauvais sujets de frères, le mousquetaire et le dragon, c'était une bien triste famille, et voici encore une erreur judiciaire à reviser. Au milieu même du récit, par une coquetterie suprême, l'auteur s'est complu — combien s'en seraient cruellement repentis ! — à enchâsser quelques lignes de la prose de Perrault : et par un miracle inouï, nous ne sentons à la lecture aucun heurt, aucune dissonance. A peine peut-on noter chez Perrault un peu plus de concision et de rapidité dans le récit, tandis que la causerie familière de M. A. France, qui file par tous les sentiers de traverse, va, revient, s'égare, fait mille tours comme Jeannot Lapin, rappelle la manière des conteurs de fabliaux du Moyen âge, ou celle de leur élève La Fontaine.

Ainsi subsiste, identique, la forme impeccable, sous laquelle apparaît de moment en moment plus nette, la profonde évolution qui s'est sourdement opérée chez le prestigieux écrivain.



Il y a quelque complexité dans les œuvres comme dans le caractère de M. Édouard Rod (1), trop tôt enlevé aux lettres françaises. Il était venu de la Suisse romande, et avait conquis dès la fin du siècle dernier, un rang glorieux parmi nos romanciers. Il le devait à une combinaison singulièrement attachante de qualités qu'on eût pu croire inconciliables. Il avait gardé de son origine protestante le besoin d'une discipline morale rigoureuse et la préoccupation du devoir individuel et social, mais une flamme ardente et généreuse le portait à compatir aux souffrances des âmes en proie à la passion. C'est sous ce dernier aspect qu'il s'apparaissait le plus volontiers à lui-même, et peut-être ne se trompait-il guère sur ses

(1) *A propos de l'association* (1879). — *Palmyre Veillard* (1881). — *La Course à la Mort* (1885). — *Etudes sur le dix-neuvième siècle* (1888). — *Le Soir de la Vie* (1889). — *Les Idées morales du temps présent* (1891). — *La Vie privée et la seconde Vie de Michel Teissier* (1893 et 1894). — *Le Silence* (1894). — *Le Ménage du facteur Naudin* (1898). — *L'Eau courante* (1902). — *Un Vainqueur* (1905). — *L'Indocile* (1905). — *L'Ombre s'étend sur la montagne* (1907). — *Aloyse Valérien* (1908). — *Les Unis* (1909), etc., etc.

aptitudes, lorsqu'il disait un jour : « Je suis le romancier de la passion. » Ajoutez à ces traits, une curiosité toujours en éveil, des idées générales et la préoccupation, rarement portée à un si haut degré, d'exposer loyalement les thèses opposées, de développer, avec la même conscience, les arguments que l'on peut faire valoir pour ou contre une théorie. Tels sont les caractères essentiels dont nous pouvons suivre tour à tour le développement dans ses derniers ouvrages.

La peinture des milieux paisibles de la Suisse française et des rives du Léman, lui a inspiré des pages exquises dans *Mademoiselle Annette* (1901) : histoire très simple d'une âme jolie, toujours prête à se dévouer sans bruit à ceux qui ont besoin d'une aide morale; elle sème autour d'elle le bien si discrètement, qu'il faut quelque attention à ceux mêmes qui l'approchent pour s'en apercevoir.

Voici maintenant le penseur tourmenté par les problèmes sociaux contemporains. Dans *Un Vainqueur* (1904), il a mis en opposition, chez un grand industriel, l'idéal individualiste contre les tendances à la protection légale des faibles. Ces théories lui sont odieuses. Elles le tiennent en échec dans sa propre usine, par l'intervention de l'inspecteur du travail, puis pénètrent dans sa propre famille, et séduisent son fils et sa fille. Bientôt tout son bonheur apparent vient sombrer dans un drame passionnel qui se joue chez lui, et dont le « vainqueur » sort définitivement vaincu, ruiné dans le sentiment intime de sa force, dont il était si fier.

L'Indocile (1905), qui fait suite au roman précédent, met cette fois en opposition l'esprit de liberté — non plus sous la forme libérale, mais sous l'aspect libertaire — avec le socialisme : c'est une curieuse étude sur le cas des riches industriels qui, par un snobisme un peu spécial et par crainte de paraître enfermés trop étroitement dans le cercle de leurs intérêts économiques, affichent des tendances socialistes, non sans éprouver parfois quelques secrètes inquiétudes sur les conséquences possibles de leur propagande, qu'ils voudraient inoffensive. C'est également une idée bien malheureuse qu'a l'un d'eux d'envoyer à Rome son fils, dont les tendances

religieuses l'inquiètent, dans l'espérance que la vue des côtés matériels, des préoccupations politiques et financières de la capitale du catholicisme, le détacheront de la religion. C'est un plan subtil et hasardeux. Au Moyen âge, c'était un thème favori des conteurs de fabliaux. Ils nous ont narré comment un juif, sur le point de se convertir au christianisme, s'avisa d'aller visiter la cour papale; il en revint scandalisé ; il jugea qu'une religion aussi honteusement conduite par les hommes devait être inspirée de Dieu pour ne pas périr; et il se fit tout aussitôt baptiser. Le voyage de Rome a pour notre jeune homme le même résultat —, pour des motifs tout opposés. Il s'éprend de la poésie chrétienne de la Ville Éternelle, s'exalte à la pompe magnifique des cérémonies pontificales, et il en revient catholique déclaré, tandis que son jeune précepteur, dégoûté par les besognes d'espionnage louche qu'ont voulu lui confier certains chefs socialistes, aigri par ses insuccès réitérés à la licence, tombe tout à la fois à la vie besogneuse du déclassé et à l'anarchie.

M. Édouard Rod nous avait fait espérer une suite à cette série, mais d'autres œuvres l'ont absorbé, et il a disparu sans nous l'avoir donnée.

C'est encore une étude sociale, presque un roman à thèse, que *Les Unis* (1909) : avec une impitoyable sûreté d'analyse et d'exposition, le romancier s'est pris à l'union libre : il a montré tous les dangers qu'elle présente, et comment elle aboutit en dernier résultat, soit à la désunion aggravée d'un désastre matériel pour la femme — légalement fille-mère — soit à un véritable mariage, que l'intérêt des enfants commande de régulariser. Et cependant, là encore, à y bien regarder, il est visible que l'auteur condamne le mariage libre, non pas tant pour des raisons théoriques que pour ses conséquences inéluctables, et bien des lecteurs qui ont chaleureusement applaudi à la condamnation prononcée par lui auraient peut-être manifesté un assentiment moins enthousiaste s'ils avaient mûrement pesé les considérants du jugement.

Mais voici les romans de passion, les plus personnels peut-être, qu'ait écrits M. Édouard Rod. Dans *L'Ombre s'étend sur*

la montagne (1907), c'est chez l'artiste, la passion mise hardiment au-dessus de tous les devoirs, considérée comme sacrée, puisqu'elle est devenue nécessaire au génie créateur de beauté, purifiée d'ailleurs par la souffrance et par la mort. Le drame est plus poignant encore, pour être tout intérieur, chez *Aloyse Valérien* (1908) : mère autrefois coupable et aujourd'hui repentante, condamnée à voir, sans pouvoir l'empêcher, sa fille s'engager à son tour dans la route de l'amour défendu. Seulement, et l'observation est très juste, une différence essentielle se révèle entre les deux générations : aux prises avec la même passion, la fille a une attitude plus résolue que la mère : elle rompt ouvertement avec le mariage, et entreprend de chercher le bonheur dans l'union extra-conjugale. Il y a dans ces œuvres singulièrement attachantes un état d'esprit très particulier : M. Rod ne croit pas, comme autrefois les romantiques, au caractère divin de la passion, qu'il conçoit comme destructrice de tout bonheur, mais c'est précisément pour ce motif qu'il la considère avec une « horreur sacrée » au sens antique, et en même temps avec une très grande pitié, si profonde qu'elle lui ôte jusqu'au courage de blâmer.

M. Rod était revenu au roman de mœurs avec sa dernière œuvre : *Le Pasteur pauvre* (1910). Une des difficultés pratiques contre lesquelles doit lutter le protestantisme est la situation pénible où se trouve placé un pasteur dénué de toute fortune personnelle, et chargé de famille; le ministre de l'Évangile est aux prises avec un problème bien plus malaisé à résoudre que pour le prêtre catholique, seul en son presbytère. Le héros de M. Rod en a souffert, mais il a pourtant triomphé de l'épreuve, lorsqu'une fortune inattendue lui échoit; sa conscience se trouble à la pensée de posséder la richesse, lui ministre d'un Dieu de pauvreté : son angoisse est si vive qu'il y succombe, et l'opinion publique blâme amèrement la faiblesse du pauvre homme qui, après tant de privations, n'a pu, croit-on, supporter courageusement la joie d'une richesse inespérée.

C'est en pleine production que la mort a frappé M. Édouard

Rod. Ce Français de cœur, né en terre étrangère, laissera dans notre histoire littéraire mieux qu'un souvenir : il est de ceux dont les œuvres demeurent.

***

Entre toutes les questions brûlantes de l'heure présente, celle de l'antimilitarisme s'est imposée plus fortement qu'aucune autre à notre attention, et il n'est pas étonnant qu'elle ait attiré celle de plusieurs romanciers. M. Paul Acker (1), auteur de jolis volumes d'une aimable psychologie, à diverses reprises couronnés par l'Académie (*Petites Confessions*, 1903; *La Petite Madame de Thianges*, 1906; *Le Désir de vivre*, 1907), a franchement abordé le problème dans une œuvre forte et saine : *Le Soldat Bernard* (1909). Sans exagération aucune, et avec un parti pris marqué d'équité, il a décrit l'arrivée au régiment d'un antimilitariste convaincu, ses préventions et ses répugnances, leur lent fléchissement devant le spectacle des faits, puis la conversion finale. Le même sujet avait déjà inspiré à M. Léon Berthaut *Le Réveil* (1907), et à M. Henry Guerlin *L'Inutile Révolte*. Il est d'ailleurs bien différent, l'antimilitarisme moderne, doctrinaire et résolu, de ce qu'on appelait il y a une vingtaine d'années du même nom, et qui n'était en réalité qu'un sentiment de mécontentement, fait de vague humanitarisme et de répugnance à l'obéissance devant un gradé inférieur d'éducation. M. Descaves, dont les ouvrages firent jadis tant de bruit, n'a rien désavoué de son passé, mais il faut reconnaître qu'il semble moins ardent dans ses dernières œuvres, *La Colonne*, 1900; *La Commune*, 1901; *Flingot*, 1907.

M. Maurice Cabs s'élève dans *L'Exode* (1906) contre l'émigration continue qui dépeuple les campagnes au profit des villes « tentaculaires ».

La rentrée dans le monde des religieuses sécularisées a inspiré, outre *L'Isolée* de M. René Bazin, *Sécularisée* de M. J. Bou-

(1) *Dispensé de l'article 23. — Humour et Humoristes. — Un Amant de coeur. — Petites Confessions* (2 vol.). — *La Petite Madame de Thianges. — Le Désir de vivre. — Le Soldat Bernard. — Une Aïeule contait...*

vier (1904), *Les Revenantes* (1905) de M. Champol, et *Sœur Violette* de M. Xavier Bayr.

***

C'est au triomphe de la tradition française dans tous les domaines que s'est voué avec ardeur M. Léon Daudet, fils du grand écrivain Alphonse Daudet. Dès la fin du siècle dernier, il avait conquis une place importante parmi les romanciers. Membre de l'Académie des Dix, il semblait destiné uniquement à une glorieuse carrière littéraire, qu'il a remplie, mais les agitations de la vie publique contemporaine l'ont d'assez bonne heure entraîné vers la politique. Il n'a pas, heureusement, déserté la lutte littéraire, qui pour lui s'est vite transformée en apostolat : il apporte, dans les deux ordres si divers d'activité, la même fougue passionnée, au point que, souvent, il est impossible de dire s'il a fait œuvre de romancier ou de polémiste. On peut regretter qu'il n'ait pas consacré, au service de l'art pur, ses qualités d'écrivain, sa vision pénétrante, son imagination et son style nerveux. Il lui arrive parfois, sans jamais perdre de vue ses prédilections et ses haines, de revenir plus complètement vers la littérature, et c'est alors pour nous une bonne fortune à laquelle nous sommes redevables d'œuvres attachantes comme *Le Partage de l'Enfant* ou *Les Deux Étreintes*.

Préoccupé de même du devoir social, mais dans un tout autre sens, M. Gabriel Trarieux nous peint dans *Élie Greuze* (1907) l'histoire sentimentale et intellectuelle d'un jeune homme très candide, pendant la grande crise de « l'Affaire ».

Tout à fait à l'extrême gauche du roman social, voici enfin les libertaires : Jean Grave (*Malfaiteur*, 1902) et Charles Malato (*La Grande Grève*, 1905). Mais il est temps de nous arrêter : nous sortons du roman pour toucher aux œuvres de pure politique.

***

Depuis que le genre *roman* fut inventé, l'amour est demeuré

en privilège d'y régner. Aussi sont-ils toujours nombreux les romans qui, sans aucune autre prétention, soit aux idées générales, soit à la peinture des mœurs, se réduisent à n'être que le récit d'une histoire d'amour. Tantôt l'auteur s'attache à étudier la psychologie de ses héros; tantôt il se contente de s'intéresser et de nous intéresser aux péripéties de leurs sentiments.

M. Adolphe Aderer a su rajeunir de façon charmante, le thème des amours d'une grande dame et d'un professeur (*Une grande dame aima*, 1906), et nous montrer comment un sentiment très pur, né tout naturellement, vers 1867, entre un officier prussien, descendant de huguenots exilés, et sa belle cousine, femme d'un officier français, se trouve brisé net par les événements de 1870 (*Le drapeau ou la foi?* 1908). Il y a quelque pessimisme dans les romans de M. Quilicus Albertini (*Le Prix d'un Baiser*, 1905; *Chercheur d'amour*, 1907), comme dans les nouvelles de M. Arsène Alexandre, l'écrivain d'art bien connu qui débuta dans le roman (*Berthe et Rhoda, ou les Deux Illusions*). On peut mettre dans toutes les mains les romans gracieux de M. H. Ardel (*Le Rêve de Suzy*, 1905; *L'Absence*, 1906; *L'Été de Guillemette*, 1908), de MM. d'Arnoldi (*Marie de Kéroulas*, 1906), Gaston Auvard (*Désemparée*, 1908) et Henri Barante (*La Fatale Méprise*, 1905). On n'en peut dire autant de *L'Enfer* de M. Henri Barbusse (1908), mais ces aventures aperçues dans une chambre d'hôtel, à travers la cloison, sont du moins attachantes et philosophiques. Il y a toute une thèse sur l'opposition inéluctable des classes dans *Amour oblige* de M. Barracand (1905), mais aussi, ce qui vaut mieux, beaucoup de noblesse de sentiment, comme aussi dans son autre roman : *Le Cheval blanc* (1907). M. Marcel Barrière a entrepris toute une comédie humaine nouvelle qui doit se composer de neuf volumes et s'appeler *Les Hommes de demain :* n'attendons pas que l'œuvre entière soit parue, pour dire le bien qu'il faut penser des premiers volumes : *Le Roman de l'Ambition*, et *Le Nouveau Don Juan*. M. Émile Baumann, dans *L'Immolé* (1908), nous montre comment on peut revenir à la foi par la souffrance, et atteindre au bonheur par le dévouement.

M. André Beaunier, conteur très philosophique des aventures de *Picrate et Siméon* (1904), a donné *La Fille de Polichinelle* (1909). C'est une peinture saisissante du mal que peut produire l'intransigeance des sentiments dans une âme très haute. Claire a quitté son mari, quinze jours après son mariage, parce qu'elle a appris qu'il avait eu une maîtresse. Hélas! au bout de plusieurs années, elle doit s'apercevoir qu'elle le regrette; elle se décide à aller le rejoindre : elle le retrouve lié par un faux ménage et par un enfant; elle n'ose le disputer. La fière Claire, assagie par le malheur, se résignera à n'être que la maîtresse légitime de son mari.

Signalons encore les contes de M. Émile Bergerat (*Contes de Caliban*, 1909), les aimables romans de M. Frédéric Bertold (*Mirage d'Amour*, 1906); *Les Métèques* (1906), une œuvre âpre et forte de M. Binet-Valcour, le délicat auteur du *Gamin tendre*. MM. J. Blaize (*Similia*, 1900; *Rêve de lumière*, 1908), et Paul Bonhomme (*Les Demoiselles de la poste*, 1909), charment les vraies jeunes filles. M. G. Bonnamour montre la permanence du lien du mariage en dépit du divorce (*Vers l'autre*, 1905) et la guérison d'une âme féminine malade par le pèlerinage de Lourdes (*L'Heure de Dieu*, 1906). M. Marcel Boulanger, amant passionné de Chantilly, ne peut se tenir d'en faire le décor de ses œuvres qui sont d'ailleurs d'une jolie légèreté de ton (*Au pays de Sylvie*, 1904; *L'Amazone blessée*, 1907). Albert Boissière a écrit avec fécondité quinze romans en dix ans (*La Tragique Aventure du Mime Properce*, *Aimée*, *L'Homme sans figure*, *Jolie*, etc.) Saint-Georges de Bouhélier a moins de fécondité et plus de studieuse attention (1).

M. René Boylesve (2), écrivain délicat, mérite une mention pour le charme de son style, et la grâce souriante, mélan-

(1) *La Route Noire*, roman. — *La Tragédie du Nouveau Christ*, pièce. — *Histoire de Lucie*, roman. — *Les Chants de la Vie Ardente*, poèmes. — *Julien ou les Relations amoureuses*, roman. — *Des Passions de l'Amour*. — *Le Roi sans Couronne*, pièce. — *La Tragédie Royale*, pièce. — *Le Carnaval des Enfants*, pièce.

(2) *Le Médecin des Dames de Néans*. — *Les Bains de Bade*. — *Sainte-Marie-des-Fleurs*. — *Le Parfum des îles Borromées*. — *Mademoiselle Cloque*. — *La Becquée*. — *La Leçon d'amour dans un parc*. — *L'Enfant à la balustrade*. — *Le Bel Avenir*. — *Mon Amour*. — *Le Meilleur Ami*. — *La Jeune Fille bien élevée*.

colique, de ses récits (*La Leçon d'amour dans un parc*, 1902; *La Jeune Fille bien élevée*, 1909).

M. Henri Buteau, dans *L'Otage* (1909), nous montre l'impossibilité pour la femme, mariée et mère, de trouver le bonheur au dehors de son foyer. M. Georges Casella évoque des aventures dramatiques dans de belles descriptions de la montagne (*Le Vertige des cimes*, 1907). Il faut signaler les livres bien ouvrés du styliste Henri Céard (1), et le récent début de M. Émile Clermont : son roman *Amour promis* (1910) fait songer parfois à Bourget et à Fromentin : nous entendrons parler de lui dans quelques années. M. Michel Corday a un talent souple qui sait se renouveler et évoluer des études les plus aisées et les plus saines sur les problèmes physiologiques de l'amour (*Vénus ou les deux Risques*, 1901; *Les Révélées*, 1909) ou des sujets médicaux les plus poignants (*Les Embrasés*, 1902; *Les Demi-fous*, 1905) aux aventures sportives ultra-modernes : *Monsieur, Madame et l'auto* (1907), *Les Casseurs de bois*, épisodes de la vie des aviateurs (1910).

Il y a beaucoup d'esprit et de verve amusante dans les récits de M. Henri Duvernois : *Crapotte*, 1908; *Popote, le Mari de la couturière*, 1909. M. Édouard Estaunié a obtenu en 1908, le prix de la *Vie Heureuse* (car le jury féminin qui décerne ce prix chaque année, se plaît parfois à récompenser le mérite masculin) avec un très beau livre : *La Vie Secrète*. Il a excellé à mettre en lumière tout ce qu'il peut tenir d'intérêt ou de passion insoupçonnée dans la vie la plus banale, la plus insignifiante en apparence. M. Paul Flat est aussi distingué romancier que fin critique (2). M. Gabriel Faure, fervent des routes et des petites villes d'Italie, a doré du soleil méridional son roman : *L'Amour sous les lauriers roses* (1905).

Nous rentrons en France avec M. Jacques des Gachons :

(1) *Une belle journée.* — *Mal Éclos.* — *Terrains à vendre au bord de la mer.* — *Préfaces des Œuvres d'Alphonse Daudet et des Lettres de Jules de Goncourt* (1881-1906).
THÉATRE : *Tout pour l'honneur.* — *Les Résignés.* — *La Pêche.*

(2) *Journal d'Eug. Delacroix.* — *Essais sur Balzac.* — *Seconds Essais sur Balzac.* — *Deux Ames souffrantes.* — *Les Ames sans frein.* — *Pastel vivant.* — *Le Roman de la Comédienne.* — *Les Premiers Vendéens.* — *L'Illusion Sentimentale.* — *Nos Femmes de Lettres.* — *Le Musée Gustave Moreau.*

La Maison des dames Renoir (1904) touche aux sujets graves de l'hérédité et de l'influence de l'éducation; c'est un roman vivant et agréable. Les romans de M. Paul Gavault (*Snob*, *Mon Bon Oncle*) ont le charme de ses comédies.

M. Rémy de Gourmont fait alterner, avec les réflexions philosophiques, des romans (*Une nuit au Luxembourg*, 1906; *Un Cœur virginal*, 1907, et des contes (*Couleurs*, 1908), où se retrouve tout le charme des volumes précédents.

Le délicat poète qu'est M. Ed. Haraucourt se plaît de préférence au genre de la nouvelle, non point brève et concentrée : il l'étend au gré de sa fantaisie, s'égarant volontiers dans le pays bleu du merveilleux, et parfois aussi revenant à la vie réelle, pour en exprimer la beauté secrète, celle des âmes ignorées. L'un de ces derniers récits, peu à peu, s'est développé sous la plume de l'auteur jusqu'à devenir un véritable roman, et il s'est trouvé que ce roman est tout près d'être un chef-d'œuvre. C'est l'histoire d'une pauvre servante qui recueille l'enfant orphelin d'une voisine. Pour l'élever, pauvre elle-même, elle doit lutter avec la pire misère, descendre jusqu'à la prostitution clandestine lorsqu'il faut payer la note de la nourrice. Tout cela, elle le fait simplement, sans idée nette de la morale, sans croire accomplir un acte de dévouement, dans la muette affection de l'animal pour son petit. Cependant l'enfant grandit : exceptionnellement intelligent, il se distingue à l'école, entre au lycée comme boursier, y obtient des prix, toujours soutenu par la tendresse attentive de l'humble fille, qui va jusqu'à supporter la passagère ingratitude de l'enfant. Le jeune Benoît entre à l'École Normale, en sort professeur, affiné; c'est lui qui doucement fait entrer un peu de lumière, dans l'esprit inculte de l'ancienne servante au cœur d'or. Puis, comme la malveillance s'occupe de ce couple exceptionnel, et menace de créer un scandale, très simplement, le jeune professeur oblige la pauvre fille épouvantée et ravie, à accepter son nom et à devenir sa femme. Ainsi, l'impitoyable réalisme du début semble se fondre en un délicieux conte bleu, et il eût été d'un poète de s'arrêter là. Hélas ! l'aventure s'achève, et le sens commun bravé

reprend bien vite ses droits : Benoît, une fois marié, est victime d'un accident fort commun, mais qu'il n'avait pourtant pas prévu : il devient amoureux d'une autre. De là beaucoup de souffrances pour tous, et deux morts. Cette fin est pénible et l'impression de malaise s'augmente des fragments de pensées de Benoît, qui forment comme l'épilogue du roman, et visent à lui donner une portée philosophique qu'il ne semblait pas comporter tout d'abord. Philosophie d'une originalité contestable, et qui se ramène à cette idée que Benoît aurait été plus heureux dans une situation plus modeste, et que sa mère adoptive n'a gagné à son affinement que de la douleur. Toute la première moitié du livre est très belle, et très simple.

Il faut réserver une place à part aux *Contes extraordinaires* d'Ernest Hello, visionnaire grandiose dont le catholicisme exalté revêt parfois des allures d'apocalypse. Le talent distingué de M. Edmond Jaloux, déjà apprécié des lettrés, a été révélé au grand public par l'attribution, en 1909, du prix de la *Vie Heureuse* à son beau livre : *Le reste est silence.* M. Eugène Joliclerc s'ingénie à placer ses personnages dans des situations fort particulières, qu'il réussit cependant à dénouer : *Demi-maîtresse*, 1905; *Les Enchaînés*, 1907; *L'Éva*, 1908. M. Gustave Kahn a peint dans ses *Contes hollandais* de curieux tableaux, de riches intérieurs et de petites villes paisibles où, le dimanche, les habitants sortent deux à deux, font, en suivant à dix pas le couple précédent, la même promenade, et rentrent de la même façon, placides, sans s'être adressé la parole. M. Georges Lechartier, croyant sincère, nous montre dans la foi, *L'Irrésistible force* qui triomphe de toutes les forces de la vie. Mais il ne faut pas que cette foi elle-même s'égare, comme l'éprouve le héros du *Vaisseau de plomb* (1909), prêtre en danger de sombrer dans le modernisme et sauvé par l'affection d'un cœur de femme

M. René Maizeroy a un style précieux et caressant, un charme particulier qui fait songer aux contes de Catulle Mendès. M. Marcel Lheureux a un talent aimable (1). M. Mareschal

(1) *La Possession. — Les Malfaisants. — Cabotinage d'Amour. — Journal d'une Jeune Fille d'aujourd'hui.*

de Bièvre, qui descend comme on sait d'un très grave personnage, le premier chirurgien du roi, et d'un homme fort gai, le marquis de Bièvre, si célèbre pour ses bons mots, a choisi de ressembler à celui-ci, et ses romans écrits pour être mis en toutes les mains, sont amusants sans mièvrerie; le titre l'indique : *Un mari en loterie* (1906).

La collaboration de MM. Paul et Victor Margueritte (1), commencée à l'occasion de leur œuvre historique, s'est continuée encore longtemps et nous lui avons dû plus d'un roman moderne d'un intérêt très vif, *Vers la lumière*, 1902; *L'Eau souterraine*, 1903, etc. Elle semblait devoir durer, bien que M. Paul Margueritte eût signé seul quelques études autobiographiques d'enfance : *Les Pas sur le sable*, *Les Jours s'allongent* (1906), qui peuvent compter parmi les meilleurs livres consacrés à l'âme enfantine. Au bout de dix ans, le lien littéraire se rompit : ainsi deux romanciers nous étaient donnés, ayant chacun du talent comme deux. Ils ont depuis lors continué l'un et l'autre à écrire et à publier des œuvres de valeur : le premier roman de M. Victor Margueritte, *Prostituée*, œuvre de tendances généreuses d'ailleurs, a paru comporter quelque convention dans la composition, par le parallélisme un peu artificiel qu'il établit entre la destinée de deux femmes, vouées également à l'amour vénal, mais l'une dans le luxe et la liberté malfaisante du demi-monde, l'autre dans la pauvreté et dans l'esclavage administratif de la prostitution réglementée, l'une jusqu'à l'apothéose et l'autre jusqu'à la mort tragique. Ses autres romans ont fait preuve d'un talent plus mûri. Dans *L'Or* surtout, vaste composit on qui rappelle par plus d'un côté le souvenir de Balzac, il nous a donné une peinture puissante de la société contemporaine. De son

(1) MM. Paul et Victor Margueritte : *Le Désastre* (1898). — *Les Tronçons du Glaive* (1900). — *Les Braves Gens* (1901). — *La Commune* (1904).

Le Jardin du Roi (1900). — *Les Deux Vies* (1902).— *Vers la Lumière* (1902). — *L'Eau Souterraine* (1903). — *Le Prisme* (1905). — *Sur le Vif* (1905). — *Vanité* (1907).

Paul Margueritte : *Les Pas sur le Sable* (1906). — *Les Jours s'allongent* (1906). — *La Princesse Noire* (1908). — *La Flamme* (1909). — *La Lanterne Magique* (1909) (nouvelles).

Victor Margueritte : *Prostituée* (1907). — *Jeunes Filles* (1908). — *Le Talion* (1909). — *L'Or* (1909).

côté, M. Paul Margueritte a poursuivi tranquillement et avec le même bonheur son œuvre déjà considérable : dans *La Flamme,* il a su trouver une note personnelle pour exprimer l'horreur de la vieillesse, que l'homme sent venir, inexorable, éteindre la flamme demeurée vivante trop tard dans son cœur.

M. Francis de Miomandre a peu produit, mais la qualité littéraire de son œuvre lui a valu, dès son second volume : *Écrit sur de l'eau,* le prix Goncourt en 1908. On sait que l'Académie des Dix se plaît à rechercher et à découvrir les jeunes talents. M. de Miomandre a publié en outre : *Visages,* 1907, et *Le Vent et la Poussière,* 1909. M. Jean Morgan pourrait tout comme un autre exceller dans la psychologie, mais il a quelque défiance de cet exercice, et son héros prouve qu'à vouloir en trop faire, on risque en amour, d'être *la Dupe* de son esprit : il est vrai, c'est l'aimée qui en meurt, ce qui choque un peu notre idée de justice (1909). M. John-Antoine Nau a été, en 1903, le premier lauréat du prix Goncourt, ouvrant ainsi la voie à une troupe d'élite : MM. Frapié, Farrère, etc. Il nous a donné depuis lors un roman assez complexe, et teinté d'exotisme : *Le Prêteur d'amour* (1905) et *La Gennia,* « roman spirite hétérodoxe » (1906). Signalons aussi les aimables récits de M. de la Noë, *Les Pantins, Suzanne et les Deux Vieillards* (1908).

***

M. Georges Ohnet fut jadis le dramaturge et le romancier le plus en vogue de Paris, puis on sait qu'une réaction cruelle le voua, pendant des années, aux dédains de ces mêmes snobs qui l'avaient célébré auparavant. Il a bien fallu reconnaître cependant que si la forme était souvent inférieure dans ses œuvres, et sommaire la psychologie, ses romans étaient du moins solidement charpentés, et les situations bien amenées. Indifférent aux railleries, M. Georges Ohnet a continué régulièrement son labeur de romancier : *La Ténébreuse, La Marche à l'amour, La Route rouge,* et d'autres romans, sont venus

chaque année émouvoir ses lecteurs. Car il en a beaucoup encore, mais ils ne s'en vantent plus.

Encore un nom qui fit jadis du tapage : celui de M. Joséphin Péladan; dépouillant sa robe asiatique et son titre de Sâr, M. Péladan s'est réduit à un style plus simple et à des sujets plus humains que sa fameuse « éthopée » d'autrefois; *Pereat* notamment est une œuvre où passe un frisson d'humanité vraie, le sujet en est difficile à indiquer, mais il a été traité avec réserve et avec talent. MM. Pontsevrez (*L'Amour commande*, 1906) et E. Pouvillon (*Petites gens*, 1905) déduisent des sujets beaucoup plus simples en des romans paisibles et charmants.

***

M. Marcel Prévost s'était tout d'abord révélé le peintre voluptueux des sensualités naissantes ou épanouies. Sa voix était l'écho des plaintes, des soupirs, des appels des jeunes filles inquiètes. Il y avait quelque chose de libertin dans son genre accoutumé; il était le Saint-Aubin ou le Fragonard de la femme moderne. Son roman avait ce double et net caractère, d'être à la fois sensuel et sentimental, mais d'une sentimentalité dont l'attendrissement ne monte pas beaucoup plus haut que les émotions de la sensation.

En écrivant les *Vierges fortes* (1900), au grand étonnement du public français, qui n'aime pas à modifier ses idées, M. M. Prévost rompit avec ce passé. Il tourna le feuillet, et des choses très nouvelles apparurent. Au lieu du petit entresol capitonné, de la chambre bien close et des dentelles froissées, voici la salle nue et sonore de la prédication biblique. Plus de coquets retroussis, de minois fripons, de trottins faciles : les héroïnes de son roman ont la triste et luisante pauvreté des filles de la *Salvation Army*. Il n'y a plus de quoi sourire ou s'émoustiller; cela est grave, doctoral, sentencieux, protestant, austère comme ces petits livres qu'on distribue aux portes de ces églises évangéliques, qui ont un toit en zinc tuyauté.

Il faut reconnaître, dans ces deux volumes des *Vierges*

fortes, un effort considérable, un travail vaste et bien informé, un talent solide. L'écrivain qui a créé tout ce monde bizarre est un esprit robuste, un observateur, un écrivain et un conteur.

Voyons d'abord le sujet de *Frédérique* et de *Léa*, qui lui fait suite.

Christine Sûrier, fille séduite, s'est laissé marier par le père de son séducteur avec un employé tuberculeux et alcoolique, qui meurt. Christine élève fort mal ses deux filles, Frédérique, le fruit de sa faute, et Léa, la fille de l'ignoble mari. Celles-ci sont bientôt orphelines. Elles se laissent embaucher par une hongroise, Romaine Pirnitz, dans une secte de féministes un peu illuminées, dont le siège social est à Londres. Elles vont vivre dans la grande cité anglaise et deviennent toutes deux amoureuses d'un peintre, leur voisin, Georg Ortsen, qui vit là avec sa sœur Tinka, une originale finlandaise. Georg n'a d'yeux que pour Léa. Ils sortent souvent ensemble. Ils se marient, mais sans renoncer aux principes dirigeants de la secte à laquelle ils appartiennent; ils ne consomment qu'un mariage mystique, pure union des âmes. Ils surmontent les regrets ou les envies que leur donne parfois leur intimité. Quand Léa comprend que la tentation va être la plus forte, elle se sauve en France.

Frédérique, obscurément jalouse, se consacre à l'éducation des élèves du collège féministe, fondé avec les fonds d'une vieille paralytique, Mlle de Sainte-Parade, sous la direction de Mlle Pirnitz, à Paris.

Mais la fondatrice est un jour ruinée par un agent d'affaires. L'École des arts de la Femme est absorbée par l'État. Tout se disloque. Les fidèles ont des défaillances. Léa lâche tout, et, bourrelée de regrets, court à travers le monde pour retrouver son Georg, qui consent à l'épouser autrement que par mystique alliance. Mais Léa a contracté, à Londres, des fièvres de consomption : elle meurt entre les bras de son mari.

Sur cette trame simple s'amoncellent les épisodes, qui mettent en mouvement une très grande quantité de personnages, dont la galerie est curieuse et artistement composée; tous et

toutes ont leur physionomie vraie, vivante, spéciale : d'abord, le père Legay, qui paraît un instant au début, le père philosophe de la peu délicate Christine, une névrosée; Sûrier, le répugnant phtisique; M. d'Ulzac, le banquier sans scrupule, qui se croit quitte envers sa fille abandonnée en lui envoyant cent francs par an; puis vient l'étrange séquelle des adeptes de la secte de Mlle Romaine Pirnitz, une apôtre laide, bossue, jaune, parcheminée, qui n'a aucun mérite à renoncer aux hommes, qu'elle eût découragés par son seul aspect. Peut-être a-t-elle un regard un peu trop extraordinaire. Il suffit à Frédérique de la croiser dans l'escalier pour être troublée, la poitrine agitée comme par un appel vers l'inconnu, « et une aurore se leva devant elle ». Puis viennent, en file, Mlle Heurteau, une hypocrite; Mlle Duyvecke Hespel, une flamande sentimentale, dévouée, qui laisse là les apôtres, et épouse un brave ouvrier; Geneviève Soubize, sage-femme hystérique, qui finit en cour d'assises; Daisy Craggs, vieille laide fille au teint couperosé, une irlandaise; et voilà quelques-unes des principales têtes de l'étrange état-major dans l'école de Mlle Pirnitz.

Mais les deux héroïnes sont les deux sœurs, Frédérique et Léa Sûrier : toutes deux fort jolies, mais inégalement résistantes à la tentation du mariage. Léa tient bon tant qu'elle peut; elle finit par déserter la cause et par retrouver celui qu'elle aime.

Elle meurt vénérée et admirée, ce qui ne se comprend guère; car, d'avoir renoncé à ses engagements, d'avoir abandonné sa secte à son malheureux sort, pour aller se bourgeoisement marier, mérite-t-elle le brevet de sainte, de martyre, d'Ève prochaine et de vierge forte que lui décerne la Pirnitz en quittant la maison mortuaire? La vierge forte a faibli.

Frédérique est la vraie, la seule vierge forte. Les autres, laides ou vieilles, sans aucune affection au cœur, restent célibataires par nature, et comme par définition.

Frédérique est jeune, elle est belle; elle traverse toutes les occasions, toutes les tentations; elle aime le peintre Georg; elle est poursuivie par le patron de l'usine où elle a travaillé, qui lui offre une situation pécuniaire superbe; elle dédaigne

tout, brave tout, et passe triomphante, dans tout l'éclat de sa jeune beauté, à travers les séductions de l'amour, sans autre récompense que la satisfaction intérieure de sa fidélité, à son serment de chasteté. Cruauté inutile, car tout sombre autour d'elle; ses amies, compagnes de son sacrifice, se dispersent; les unes renoncent à leur vœu superflu; sa sœur meurt; son beau-frère, devenu veuf, dédaigne son secret amour et s'en va « vers la lumière ». C'est le dernier mot du deuxième volume. Peut-être Frédérique retrouvera-t-elle le beau Finlandais sur son chemin, et alors, qui sait si, vaincue, elle ne désirera pas goûter au bonheur de Léa? Du moins, durant tout le roman, elle a été inflexible, malthusienne décidée, amazone irréductible, éperdument solitaire, docile aux préceptes de ce féminisme morbide qui veut vaincre l'homme par l'abstention.

On connaissait déjà les hommes ennemis jurés de la femme, les *misogynes*. Les disciples de Pirnitz sont des femmes ennemies jurées de l'homme, qu'elles détestent pour l'infériorité où il les tient; il faudrait inventer pour elles le mot parallèle de *misandrie;* elles sont les *misandres.*

Voilà le sujet assez simple qui emplit les deux tomes.

Ce récit est long; les conversations, les dissertations, les exposés de doctrine y tiennent beaucoup de place; l'œuvre eût gagné à être resserrée, comprimée, moins étalée. Deux volumes, l'un de 493 pages, l'autre de 564 pages, constituent deux très prolixes romans pour une matière qui eût pu comporter moins, que le total de ces deux tomes, 1057 pages!

C'est énorme; c'est trop. On bavarde beaucoup. Des résumés de romans dans le roman allongent le récit et le répètent presque.

Au demeurant, les deux volumes sont différents de ton, de conception, de manière. Le premier, *Frédérique*, est lent, doctrinal, très anglican, genre pasteur protestant. L'action y est peu mouvementée; ce sont des prêches, des conférences.

L'auteur est plus à l'aise dans le second volume. On voit qu'il s'est déchargé dans le premier d'un poids lourd de documents; il marche mieux et devient allègre, gai, satirique, enjoué. Voyez tout le début de *Léa*, la scène du curé et de

l'adjoint; cela repose. Il y a si longtemps qu'on n'avait souri.

Dans Léa, il y a moins de conférences et plus de péripéties; les belles scènes sont fréquentes. Il est dommage que tout le début alourdisse la tête du volume.

C'est le résumé en 50 pages des 493 pages de *Frédérique*, pour ceux ou celles qui voudraient lire *Léa*, sans ouvrir le volume précédent. La précaution est peut-être sage; mais le chapitre est faible, car, tout naturellement, c'est ou trop court ou trop long.

Dans cette œuvre énorme. il y a d'excellentes pages à retenir.

On ferait là un choix de portraits, de descriptions, de paysages pour une pittoresque et artistique galerie. Vous connaissez déjà quelques personnages; ajoutez-y Maria, une servante toulousaine, un type réussi de bonne bourrue, qui soigne sa maîtresse infirme avec la religieuse à demeure, mêlant dans la volubilité de ses discours, le français, le patois, les jurons et les formules de prières.

Des scènes sont traitées avec force et sobriété. Lisez le séjour de Léa à l'hôpital des *Consumptives*, c'est un épisode excellent, fait de pitié et d'amour.

On y reconnaît le Prévost attendrissant des précédentes œuvres; et nous le retrouvons encore dans le récit pathétique et doucement triste de la mort de Léa, à Torquay.

Les deux manières se mêlent ainsi dans ce roman. Pour la plus grande part, c'est de la philosophie, de la métaphysique, de la chimère orientée vers l'espoir d'un progrès social. Ce genre était tout nouveau sous la plume de Marcel Prévost, et il y a réussi. C'est nettement pensé, déduit, étudié, bien écrit. Mais c'est le genre qui n'est pas séduisant; il n'est pas dans les genres qui sont bons. On se prend parfois à regretter l'originalité si pimpante, si alerte, si mousseuse de ce talent qui paraissait fait entre tous pour écrire les *Lettres de femmes*. C'était déjà du féminisme, évidemment, mais combien aimable, délicat, attrayant !

Ce Prévost-là, qui semblait un petit neveu du père de *Manon*, on ne lé retrouve guère dans les *Vierges fortes*. L'élé-

gant dandy, le familier des boudoirs, a soudain revêtu la redingote lévite du pasteur protestant, boutonnée jusqu'au col, et il a chaussé les besicles sous le chapeau à larges bords. Il est tout à fait respectable, tout à fait.

Et pourtant, si l'on pouvait ainsi dépouiller entièrement sa personnalité en endossant une redingote, il faudrait que cette personnalité fût bien mince et bien légère. Ce n'est pas le cas. L'ancien Prévost reparaît, de-ci de-là; c'est comme un coin de gilet blanc et de cravate mauve qu'on apercevrait derrière les boutonnières de la lévite. On le retrouve dans ces scènes faites de sentimentalité délicate et discrète, traitées avec tact et mesure, d'une touche habilement sobre : la promenade de Georg et Léa à Richmond et Hampton Court, où ils n'ont même pas vu, tout préoccupés d'eux-mêmes, la fameuse vigne et les belles toiles peintes du château; et surtout le retour de la gare, en voiture, leur tendre enlacement, la fuite de Léa et son arrivée chez sa sœur; ou encore la lettre si simple et si touchante, une vraie lettre de femme, où Mlle Duyvecke explique à la directrice de l'École, comment elle a passé la nuit au chevet d'un enfant malade; et aussi, cette veille chez Remineau qui adore respectueusement sa garde-malade :

Il s'en alla — aussi loin d'elle que le permettait l'étroit logement : il se réfugia dans la cuisine. Duyvecke, assise au pied du lit de Gaston, appuya sa tête sur le traversin, joue contre joue..... L'enfant la caressa quelque temps de ses mains moites, la frôla de ses lèvres, puis s'endormit. Elle s'endormit elle-même d'un profond sommeil.

Cependant l'ouvrier sculpteur, installé sur un escabeau, dans la cuisine, les talons sur un des barreaux, les mains en cercle autour de ses genoux, regardait par la fenêtre ouverte un coin de ciel bleu, palpitant d'étoiles, découpé entre les cheminées et les mansardes des maisons voisines. Il n'avait pas envie de bouger. Il était heureux.

C'est d'une réserve charmante. Lisez encore l'épisode de Léa piquée à la jambe par un moustique, et Georg veut la panser; toute la scène est d'une pudeur délicate, d'une grâce bien féminine. Marcel Prévost excelle dans ces peintures où se montre l'exquise discrétion de la femme. Il est le peintre de la féminité. Mais les femmes féministes ne sont pas féminines;

elles mettent au contraire tous leurs soins à mériter le reproche que formulait Joseph de Maistre :

« Le plus grand tort d'une femme, c'est d'être un homme. »

Aussi Marcel Prévost est-il plus heureux, quand il montre ses héroïnes dans leur faiblesse et leur grâce de vraies femmes.

Frédérique et Léa sont toutes deux troublées par le voisinage du beau peintre finlandais et blond Georg; couchées l'une près de l'autre, elles ne dorment pas : « Frédérique demeura les yeux ouverts fixés sur la nuit, toujours cherchant en elle-même le secret de son inquiétude, du mécontentement qu'elle éprouvait de soi, et n'en trouvant pas l'explication suffisante dans le souci, probablement imaginaire, que lui causait sa sœur cadette. — Minuit sonna à l'horloge d'un club voisin; puis, à des intervalles qui parurent courts à son insomnie, tintèrent les trois coups isolés, qui s'espacent de demi-heure en demi-heure jusqu'à une heure et demie de la nuit... Comme le dernier venait de retentir la voix de Léa murmura : « Dors-tu, Fédi ? » Cette voix inattendue troubla Frédérique. — Léa, elle aussi ne dormait donc pas ? Le cœur de l'aînée se mit à battre violemment; elle ne répondit pas. — Elle sentit qu'elle ne pouvait pas en ce moment parler à sa sœur. — Ce tacite mensonge était le premier qu'elle eût fait à Léa, qu'elle eût fait de sa vie... Pourtant, elle continua de se taire. — Il lui semblait qu'un fil, un fil ténu de confiance et d'amour, entre Léa et elle, venait de se rompre. »

Il y a encore le rez-de-chaussée galant de M. Duramberty, à peine aperçu, où Geneviève Soubize essaye de l'assassiner, et où l'assaut se tourne contre elle; ou aussi l'entretien de l'usinier avec son employée Frédérique, à qui il propose de lui faire une situation : ce sont de vagues touches de galanterie et de modernisme, que le pinceau du peintre a frottées là par habitude.

Le Parisien reparaît vaguement derrière le salutiste qui cite des versets de la Bible. — On dirait une toile d'Edelfelt, où l'on apercevrait, au coin de la plage, derrière les pêcheurs finlandais, l'amorce du boulevard Haussmann.

Des noms de témoins du procès de Rennes passent dans

le cortège : Painlevé est ministre, et Mme Bodson meurt à l'hôpital.

Le style est châtié, précis, sans ces acrobaties et ces fuligineuses nouveautés dont nous lassent tant de modernes « écoliers limousins ». Si l'on peut souligner le *conservatisme* de la nation anglaise et les steppes *boréales*, en revanche, depuis la circulaire ministérielle sur la réforme de l'orthographe, il n'y a plus rien à reprendre à la phrase d'une femme qui dit, comme Léa : « N'ai-je pas l'air trop lasse? »

Partout, la forme est d'excellente qualité, ferme, d'un son clair, d'une trempe forte, d'une souplesse heureuse. Pour toucher, par exemple, un point spécial, nul, mieux que Marcel Prévost, n'a réussi à donner, en demeurant correct et français, l'impression que c'est un étranger qui parle. Il a le secret de mettre l'accent, et comme la prononciation dans la phrase écrite, qui reste pourtant régulière, et conforme aux lois de notre langage. Molière faisait parler patois à ses Picards ou à ses Suisses; Marcel Prévost fait parler ses personnages étrangers en français, mais c'est un français tel qu'il évoque l'accent spécial de l'étrangère qui parle, l'Anglaise qui a de certaines tournures de phrases affectionnées, des répétitions, des riens, tout cela indiqué avec la plus grande réserve, sans approcher du baragouin, sans rien qui lui ressemble. Écoutez Georg le finlandais :

Une chaleur enivrante descendait à présent en nappes d'or du ciel purifié : elle dilatait à la fois les tiges menues des graminées, et l'écorce des troncs qui craquaient doucement. Les ombres un peu violettes du printemps découpaient sur le vert ingénu des pelouses l'image oblique des groupes d'arbres.... Ce coin de la bruyère de Highgate était, en ce moment, silencieux et oublié. Georg et Léa se sentaient vraiment seuls dans la nature frémissante.

— Léa, dit Georg, appuyé du coude sur le tronc d'un chêne, je vois que réellement vous vous réveillez, selon le mot de Tinka : vous tressaillez aujourd'hui dans le printemps ! Cela m'apparaît manifeste, comme ce réveil des choses autour de nous. Tinka disait vrai : elle et moi, notre printemps, notre réveil, ne sont pas encore venus, mais je sens en moi déjà comme une fermentation secrète : mon âme s'étire, il me semble, à la veille de vivre. Léa, il faut que vous ne me quittiez pas, ou je dormirai toujours dans ces limbes qui m'oppressent.

Est-ce que vous n'entendez pas, dans ces mots, le Finlan-

dais, l'homme du nord, la langueur fade de ce blond lent et musical, qui suit doucement le rêve que reflètent ses yeux bleus comme les lacs de son pays?

Quant aux Anglaises, il les fait parler très drôlement, sans y mettre la charge excessive avec laquelle Abel Hermant fait s'exprimer ses désopilants *Transatlantiques :* et cela est très bien fait.

Maintenant, où l'auteur des *Vierges fortes* a-t-il voulu en venir? La conclusion? C'est l'inanité des rêves de ces femmes détraquées, l'impuissance de leurs efforts, le ridicule de leur originalité, le danger pour la femme de mépriser l'autre sexe, et la nécessité de se soumettre à lui. Voyez-les toutes, ces apôtres, elles sont grotesques, ou fausses, ou lâches. Les unes sont « plaisantes à voir » et on les appelle « les monstres », parce qu'elles sont tortes ou bossues, par conséquent désintéressées dans la question de l'amour. Les autres? Daisy voit emprisonner sa fille adoptive, et dès que ses sentiments les plus chers sont en jeu, écoutez-la :

— J'en ai assez de leur École ! Qu'elle aille au diable !

Geneviève est une folle qui se livre et qui tue; Mlle Heurteau est une hypocrite qui se fait nommer directrice par le gouvernement; Mlle de Sainte-Parade « a la réputation d'une vieille folle »; Tinka aboutit au doute; Léa lâche nettement ses amies; Georg ne persiste pas non plus, et reconnaît « avoir tenté l'impossible »; Mme Sanz est d'avis que les mariages mystiques « possibles en Scandinavie » ne sauraient convenir « à une Latine », bref, c'est une débandade; et la plus ferme de toutes, Frédérique, porte pourtant au cœur l'ulcère d'un amour malheureux. On ne peut mettre dans une plus vive lumière, l'utopie oiseuse et l'inutilité d'une doctrine qui échoue piteusement. Ce qui ressort de ces deux volumes, c'est la banqueroute du féminisme et la faillite de ses espérances.

Voilà pour la doctrine. Si l'on s'interroge sur la place que tiendra cette tentative dans l'œuvre du romancier, ce livre énorme présente un grave défaut. Il ne semble pas tant avoir été écrit pour des Français, que pour des Anglo-Saxons. Il a un air d'exotisme qui nous déconcerte. N'était la

saveur singulière du style, on dirait une traduction ou une adaptation de quelque roman scandinave ou finlandais.

Nous ne reconnaissons là ni nos mœurs ni nos habitudes, ce qui, à vrai dire serait indifférent, si les mœurs qu'on nous présente étaient intéressantes. En France, en général, nous sommes rebelles à l'intérêt que peut offrir tout ce vague mysticisme septentrional, dont on a voulu, voilà tantôt vingt ans, nous imposer les beautés occultes et subtiles. Nous nous sentons trop de race latine, pour goûter, dans leur plénitude, les rêves et les aspirations morbides de ces gens de l'Extrême Nord, qui nous paraissent brumeux et nébuleux. Lugné-Poé a vaillamment travaillé à introduire chez nous cette littérature de brouillards et d'apparitions, de rêverie vague et indécise. Il a mené cette cohorte de nordistes passionnés.

Je n'ose décider s'il a réussi. L'effort a été vigoureux, et le « nordisme », si l'on peut dire, n'a jamais agi avec autant d'efficacité sur l'esprit public en France. Je ne crois pas, cependant à une influence bien profonde ni bien décisive. J'y vois une mode qui séduit un instant, mais dont la légère caresse ne saurait entamer ni modifier les instincts profonds de notre race, qui sont la précision, la clarté, la netteté. Les plus rêveurs, mettons rêvasseurs, de nos génies, à commencer par Chateaubriand, sont des gens pratiques, à côté des rêveurs allemands ou russes. Aussi n'est-ce point le fait d'avoir décrit un état d'esprit exotique que je regrette : non, mais je ne vois pas l'intérêt de ces rêveries. Décrire les mœurs des Apaches ou des Malgaches me semblerait plus attrayant que l'étude de ces hallucinés, qui demandent des soins.

C'est un roman pour l'Extrême Nord. Il y a deux Parisiennes : elles y sont fourvoyées, et si on l'oublie bientôt, c'est qu'elles vont à Londres s'anglicaniser de telle sorte qu'on ne se rappelle plus leur patrie, et Paris ne leur est plus rien.

C'est une œuvre de mysticisme boréal, et il éclate à chaque page, et tous les personnages en conviennent eux-mêmes à foison, quand ils en ont assez. « Je ne suis plus l'enfant indécis qui vivait parmi les limbes crépusculaires, séparé de la vie », déclare Georg en renonçant à la secte. Cela est bien dit. Toutes

ces héroïnes vivent et évoluent dans ces « limbes crépusculaires » qui rappellent les cieux de la Norvège. La Norvège? Mais il n'est question que d'elle. Dans toutes les verbeuses déclarations de l'apôtre hongroise, M[lle] Romaine Pirnitz, la Norvège est le *Walhalla* vers lequel tendent toutes les aspirations, toutes les imitations. Lisez le discours qu'elle débite lors de l'inauguration de son école, à la fin du volume *Frédérique :* c'est un cours de philosophie anglo-saxonne, où elle passe en revue tous les États de l'Europe boréale : « Les Scandinaves nous donnent l'exemple d'un culte vraiment pieux pour les droits sacrés de la conscience humaine... Un des endroits du monde où la transformation des idées sur la femme a été singulièrement prompte et digne d'intérêt, c'est l'ensemble des pays septentrionaux, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Finlande... » Ajoutez l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique du Nord. Ah! qu'une fringante Espagnole ferait bien dans le tableau! Mais non, elles viennent toutes du Nord, comme la lumière au temps de Voltaire; mais elles n'apportent plus que des brumes. Ce ne sont que noms de là-bas, Edith, Georg, Ebner qui s'appelle de son petit nom Justus, Pirnitz, Sanz, Duyvecke Hespel, et l'on finit par penser comme l'industriel Duramberty :

— Quel ramassis d'anglaises, de juives, d'allemandes, de polonaises!

Je pressens bien la réponse :

— Ce sont les peuples du Nord qui ont les premiers rêvé l'émancipation de la femme. C'est de là que doivent venir les apôtres!

Mais valait-il la peine d'aller les chercher? Elles sont si ennuyeuses!

Et nous sommes si mal faits pour les comprendre?

D'ailleurs, je ne pense pas qu'on puisse soutenir, que le féminisme est d'origine boréale; que, par suite, il ne peut aller sans le mysticisme des gens du Nord. Il y a un féminisme français qui ne doit rien à la Finlande, croyez-le bien. Le Nord n'est pour rien dans la nécessité sociale qui force la femme à reconquérir sa dignité, sa liberté, son gagne-pain. Christ avait

déjà relevé, ennobli la femme, et il n'était pas Danois. La Vierge, élue entre toutes les femmes, dans cette société orientale où la femme est moins que rien, donnait l'exemple de la plus éclatante revanche que les femmes ont jamais pu rêver. Et elle n'était pas du Nord. L'indépendance par le célibat? Ce ne sont pas les Scandinaves qui l'ont inventée; la fondation des ordres religieux n'a pas eu d'autre raison. Le mariage mystique? La religion chrétienne le proclame. Pirnitz ne parle pas autrement que Fénelon, notre doux évêque, quand il écrivait dans son *Traité de l'éducation des filles :*

« Le mariage est un état *moins parfait que la virginité.* »

Cette opinion, prétendue scandinave, a été celle d'une partie considérable de la société française la plus brillante, sous Louis XIV, et d'entendre disserter Georg et Tinka, on ne peut se défendre de se rappeler les *Précieuses*, la métaphysique galante de Mlle de Scudéry, le Code de la galanterie d'après *Clélie* ou *le Grand Cyre*, et les dialogues, dans les *Femmes savantes*, d'Armande et d'Henriette :

Les suites de ce mot, quand je les envisage.....

Frédérique, choquée par la vue de l'honnête chambre à coucher de Mme Remineau, et « étouffant dans cette atmosphère conjugale », pense et parle comme la prude de Molière.

Des deux parts, chez nos Scandinaves et chez les habituées de l'hôtel du Marais, c'est la même horreur de l'homme, du commerce charnel, le dégoût des amours physiques, la crainte de céder à l'homme, pour le mieux tenir dans l'esclavage et la dépendance, et pour ne pas tomber en son pouvoir. Mais les précieuses et les femmes savantes, qui étaient riches et avaient de quoi vivre, ne voulaient sauvegarder leur indépendance que pour se réserver, se consacrer toutes à la science.

Les féministes modernes ont des aspirations plus poignantes. Elles veulent vivre par elles-mêmes. Un proverbe persan dit :

— La femme est comme la vigne : elle s'appuie, et elle enivre.

La femme moderne ne se soucie pas d'enivrer; mais elle ne veut plus s'appuyer.

Cette prétention peut aller sans le mysticisme scandinave. Et c'est ce qu'elle fait. Il y a un féminisme plus vrai, plus intéressant que celui de Frédérique et de Pirnitz : c'est celui des femmes pauvres qui veulent travailler pour vivre, simplement, sans savoir ce qu'on fait en Finlande. Celles-là, elles sont légion, et la peinture de leurs revendications, de leurs luttes, eût été autrement poignante que celle des visions de quelques folles. Celles-là, les malheureuses qui soutiennent le combat pour la vie, elles sont autrement vivantes, autrement pitoyables. Aux détraquées de l'École des *Arts*, on n'accorde ni pitié ni souhaits. L'auteur les appelle lui-même des hallucinées. Mais les autres, les vraies ? Elles n'ont rien de commun avec ces visionnaires; elles sont aux antipodes de ces chimères; et elles sont les vraies héroïnes. Quand Georg et Léa vont assister aux meetings de la grève des dessinatrices de la maison Clariss and Sons, nos deux fiancés mystiques sortent et s'écartent avec dégoût. « Épris des idées plus que de l'action, ils furent blessés par l'âpreté terre à terre des revendications. » Ah ! rêveurs lunatiques ! C'est justement ce qui leur manque, le sens pratique et positif qui les rattacherait à la vie commune, et les rendrait utiles à la réalité. Et c'est pourquoi on ne saurait dire que l'auteur des *Vierges fortes* a étudié le féminisme, et a apporté un argument ou jeté une arme, dans le combat des femmes contre l'injuste égoïsme des hommes.

Il a analysé une maladie spéciale d'une petite secte mystique, dans le grand et large mouvement féministe contemporain, et toute l'utilité qui se dégage de cette étude, c'est de mettre en garde contre cette folie, qu'il condamne, et dont il montre la sotte et fatale inanité.

Et du féminisme en général, que pense-t-il? Il ne le dit pas. Il bat en brèche le mysticisme, sans décider si le féminisme est bon, quand il laisse la vision pour le positif. Lorsque Tinka ébranlée ne sait plus que croire, elle écrit des livres où certains de ses personnages prononcent *contre* l'affranchissement des femmes des plaidoyers si éloquents « que parfois je me demande : N'ont-ils pas raison? »

Et l'apôtre Pirnitz lui répond :

— Ce sont des livres de doute et d'émotion.

C'est un de ces livres-là que Marcel Prévost a écrit.

M. Marcel Prévost semble avoir bien vite senti combien le féminisme intégral, à la manière septentrionale, répugne invinciblement à nos âmes latines. Et tout en restant un apôtre fervent et éloquent du développement de la personnalité féminine, il n'a pas tardé à trouver, comme d'instinct, l'accord possible et désirable entre les aspirations nouvelles de la femme et de la jeune fille, et la vieille tradition française : autant une rupture complète serait regrettable, autant une évolution décidée et raisonnée apparaît souhaitable. Ce sont ces idées qu'il a développées dans ses gracieuses *Lettres à Françoise* (1902), dont le recueil forme un cours complet d'éducation moderne, rédigé en conseils à une petite pensionnaire de couvent, et d'agréables dissertations sur tout : les expositions rétrospectives, le passé national, le passé familial, le luxe, la toilette, la coquetterie comprise d'une certaine façon, l'éloquence de la chaire, la Noël, les couvents, les clartés de tout, les livres de classe, les occupations champêtres, le cotillon, la cuisine, la gymnastique, les sports féminins, les lectures pour jeunes filles, le mariage, les longues fiançailles, le règlement de la vie, le mobilier, les examens, les belles-mères, les voyages et, en particulier, le voyage de noces, la province, la philosophie du bonheur, le trousseau, les enfants. Tout cela est intéressant, fin, disert, un peu confus, et l'absence de plan y est regrettable; mais dans l'aimable décousu des lettres, de jolies pages piquent d'utiles vérités, comme tel développement sur l'époque post-scolaire de la vie des jeunes filles.

Utile en même temps qu'agréable, cet ouvrage permet aux jeunes filles de lire Marcel Prévost, et d'apprendre à devenir des femmes éclairées, intelligentes, et gracieuses.

Après les jeunes filles, les jeunes femmes peuvent trouver d'excellents conseils pour l'organisation de leur bonheur conjugal dans les *Lettres à Françoise mariée* (1908), qui procèdent de la même veine de confesseur laïque, d'analyste délicat de l'esprit féminin.

En 1906 parut *Monsieur et Madame Moloch.* Psychologie savante, puissance de conception, charme du style, tout concourt à faire de ce roman une des œuvres définitives de la période contemporaine. La donnée en est volontairement très simple, sans cesser d'être attachante : le jeune précepteur français, placé dans une petite cour allemande, est aimé de la sentimentale princesse Else, et après une rapide intrigue toute de cœur, ils sont sur le point de fuir à l'étranger, mais le jeune homme se reprend à temps, et revient en France. Autour de ce drame intime, gravitent des personnages profondément caractérisés : le Prince autoritaire et borné, le jeune prince Max et sa camarade d'un instant, la capricieuse et gentille petite française Gritte, et surtout ce couple inoubliable, « M. et Mme Moloch », c'est-à-dire le savant Zimmermann et sa femme. Le véritable sujet du livre, est le tableau de l'Allemagne moderne, militarisée à la prussienne, et faisant un si vif contraste avec la vieille Allemagne d'hier, rêveuse, savante et sentimentale, et qui est toujours en réalité la vraie Allemagne. La thèse est peut-être contestable : si nous sommes enclins à imaginer que la vieille Allemagne était la forme idéale de ce pays, n'est-ce pas parce qu'elle n'était pas gênante pour nous ? Mais on ne peut que louer l'auteur de nous avoir donné un portrait — je devrais plutôt dire deux portraits différents et vivants, — et si vrais tous deux, du pays voisin, sous la forme attrayante d'un roman simple, captivant et vécu.

*
* *

Sous une légèreté apparente, les nombreux romans dialogués de M. Michel Provins (1) et ses nouvelles dénotent une

(1) *Lettres d'hommes.* — *La Femme d'aujourd'hui.* — *Dégénérée.* — *Les Lendemains.* — *Les Passionnettes.* — *Heures conjugales.* — *L'Entraîneuse.* — *Comment elles nous prennent.* — *Le Fond secret.* — *Nos Petits Cœurs.* — *Les Sept Cordes de la Lyre.* — *Le Cœur double.* — *Les Joies.* — *Les Illusions.* — THÉATRE : *Dégénérés.* — *Le Talion.* — *L'Ecole des Flirts.* — *Les Arrivistes.* — *Le Feu sous la cendre.* — *Le Fruit défendu.* — *Le Grain de sel.* — *Le Désir.* — *Le Vertige.* — *Le Médecin du Cœur.*

connaissance profonde du cœur humain en général, et du cœur féminin en particulier. Ce n'est pas toujours gai, mais c'est étincelant et vrai.

M. Henri Rabusson porte, dans les drames intimes de la vie conjugale, une émotion et une noblesse qui lui sont toutes particulières : *L'Hostilité conjugale*, 1903; *Le Grief secret*, 1907; *Frissons dangereux*, 1908. M. Jean Rameau écrit paisiblement des histoires très douces et très poétiques : *Le dernier bateau*, 1900; *Tendre folie*, *La blonde Lilian*, 1902; *Brimborion*, 1905, etc. Ce n'est pas qu'il n'y trouve des scènes violentes, des duels, des machinations perfides, mais ne nous frappons pas, tout s'arrangera.



M. Henri de Régnier, comme tous les vrais poètes, est en même temps excellent prosateur. Il est même romancier, ce qui a été dénié à de très grands poètes. Dans une langue sobre, qui trouve l'effet sans l'avoir cherché, il conte des récits attachants : *Le Mariage de minuit* (1903), *Les Vacances d'un jeune homme sage* (1903), *La Peur de l'amour* (1907), etc. Les personnages principaux ou épisodiques, se détachent avec relief dans une curieuse individualité.

M. Jean Reibrach unit la hardiesse des idées au charme du récit dans *La Nouvelle Beauté* (1903) ou *Les Sirènes* (1904).

Les frères Rosny, de plus en plus, ont incliné vers le roman à épisodes et à tendance optimiste, où ne circule plus que bien rarement, la belle flamme de leurs premières œuvres. Leur style, par contre, s'est assoupli de la façon la plus heureuse, et a perdu cette recherche qui le rendait parfois un peu fatigant. Leur labeur si remarquable s'est poursuivi sans une défaillance au cours de ces dix années : à peine peut-on citer quelques titres parmi tant d'œuvres : *Le docteur Harambur*, *Les Fiançailles d'Yvonne*, 1904; *Le Testament volé*, 1906... Puis, la collaboration s'est terminée, comme celle des frères Margueritte. Et nous avons maintenant les romans signés J.-H. Rosny aîné (*Marthe Baraquin*, 1909; *La Vague rouge*, 1910) et les

romans signés J.-H. Rosny jeune (*L'Affaire Derise*, 1909).

M. Albert-Émile Sorel écrit, dans la note sentimentale, des romans d'une fine psychologie : *Les Sentiers de l'amour*, 1907; *L'Offrande*, 1908; *La Carrière amoureuse de M. Montsecret*, 1909. M. Maurice Talmeyr, dans *La Cité du Sang*, 1901, a dépeint non pas une ville où les hommes s'entr'égorgent, mais les abattoirs parisiens, lieu d'épouvante. MM. Jérôme et Jean Tharaud ont obtenu, en 1906, le prix Goncourt avec un très mince volume : *Dingley, l'illustre écrivain*, qui constituait une concise mais excellente étude sur l'impérialisme anglais contemporain, et sur le poète qui l'incarna un moment, Rudyard Kipling. Les derniers romans d'André Theuriet ne font pas oublier les pages délicieuses que ce disparu nous a jadis données sur sa forêt chère. M. Léon de Tinseau continue à écrire dans le genre bien personnel qu'il a créé : il a trouvé le secret d'être, attachant sans incidents dramatiques, touchant sans emphase, et consolant sans fadeur (*Au coin d'une dot*, 1901; *La Chesnardière*, 1908; *Le Secrétaire de Mme la Duchesse*, 1904; *Le Port d'attache*, 1908). Il y a beaucoup de délicatesse et de noblesse de sentiment dans *Le Miroir tragique* (1902) de M. G. Toudouze.

Il convient de consacrer mieux qu'une simple mention à un auteur regretté, esprit d'élite qui n'a malheureusement abordé le roman que sur la fin de son existence, mais qui a montré comme il pouvait y réussir brillamment : le vicomte E.-M. de Vogüé. Chacune de ses œuvres, en ce genre, a marqué un progrès : après avoir donné dans *Jean d'Agrève*, un admirable poème d'amour en prose, un roman qui, par un rare privilège, a pu être écrit sur le mode lyrique pendant trois cents pages sans donner au lecteur un instant de fatigue, il avait abordé avec les *Morts qui parlent* l'étude du monde parlementaire. *Le Maître de la mer* avait conservé toutes les qualités d'observation exacte et avertie du précédent volume, avec plus de naturel et de vie. Le type de l'Américain milliardaire, autoritaire, brutal et mystique tout ensemble, est particulièrement bien campé; l'auteur a su mettre en pleine lumière le trait caractéristique de la race anglo-

saxonne : le sens de l'idéalisme allié à la notion de la vie pratique. Et c'est en même temps une touchante histoire d'amour.

***

Le Roman de Mœurs est malaisé à définir : tout roman n'est-il pas par quelque côté une étude de mœurs? Mais cette étude a quelque chose de plus collectif que le roman psychologique, qui est individuel.

Appelons les romanciers des mœurs parisiennes, si l'on peut parler de mœurs parisiennes ? Paris est si divers qu'il faudrait y étudier plusieurs villes distinctes. Voici le Montmartre pittoresque de M. Louis Bisse, le Paris populaire du regretté Charles-Louis Philippe (*Marie Donadieu*, 1904), le Paris du boulevard, croqué sans indulgence par M. Ernest Lajeunesse ; le Paris enfin si curieusement regardé dans le : *Journal de Sonia* (1904) et le *Journal d'une étrangère* (1907) par M. Émile Berr.

M. Georges Lecomte (*Les Cartons verts*, 1901) a mis dans la peinture de la vie administrative un parti pris de critique qui n'exclut pas l'esprit et l'intérêt amusant. Se peut-il que tant de vilenies se trouvent rassemblées dans un seul bureau? La série de ses autres romans affirme et développe de rares qualités de psychologue et d'écrivain (1).

Le monde du théâtre, ce monde particulier aux mœurs caractéristiques, n'a pas manqué de peintres avertis et autorisés. M. Jules Claretie (2) avait créé en *Brichanteau comédien*, un type inoubliable de vieil artiste malchanceux, vani-

(1) Ouvrages : *La Meule*, comédie en 4 actes, jouée au Théâtre Antoine, (1891). — *Mirages*, drame en 5 actes. — *L'Art Impressionniste* (1893). — *Espagne*, 1 vol. (1896). — *Les Valets*, roman (1898). — *Suzeraine*, roman (1899). — *La Maison en Fleurs*, roman, (1900). — *Les Cartons Verts*, roman (1902). — *Le Veau d'Or*, roman (1904). — *Les Hannetons de Paris* (1906). — *L'Espoir* (1908).

(2) *La Vie à Paris* (1899-1910). — *Le Sang Français*, nouvelles et récits (1901). — *La Corde* (1901). — *Profils de Théâtre* (1902). — *La Maison de Victor Hugo* (1904). — *Brichanteau célèbre* (1905). — *Le Mariage d'Agnès* (1907). — *Thérèse*, drame lyrique (1907). — *Ma Générale*, comédie (1908). — *L'Obsession* (Moi et L'autre) (1909). — *Quarante ans après*, impressions d'Alsace-Lorraine (1870-1910). — *Deux Visions* (1910). — *Les Piétons de Paris*.

teux et généreux tout ensemble, grand enfant puéril et idéaliste qui amuse, qui attendrit, et qu'on ne peut se défendre d'aimer. Il a développé et complété heureusement le personnage dans *Brichanteau célèbre* (1905). *Le Mariage d'Agnès* (1907) est une délicieuse idylle où la comédienne apparaît femme et artiste en même temps, et où se marque l'influence de la vie factice de la scène sur les sentiments réels. Le cadre est d'ailleurs exquis, c'est l'évocation de l'ambulance, demeurée célèbre, qui avait été installée pendant le siège de Paris dans le foyer de la Comédie-Française. Nul mieux que M. Jules Claretie n'était qualifié pour nous donner la description de ce milieu, petit monde à part au sein du vaste monde du théâtre. Nous ne quittons pas la Comédie-Française avec M. Frédéric Fèbvre, son ancien sociétaire, qui nous a, lui aussi, conté dans *Le Roman d'un M'as-tu-vu*, ce qu'il a su observer autour de lui au cours de sa glorieuse carrière théâtrale.



Voici la vie parisienne à tous ses étages, dans les récits colorés de M. Abel Hermant. Il a subi, au cours de sa brillante carrière littéraire, une évolution intéressante, qui ne concorde nullement avec celle de plusieurs autres de ses contemporains. Lorsqu'il débuta dans les lettres, la mode était au naturalisme, et il y sacrifia avec un singulier talent dans ses premières œuvres : *Le Cavalier Miserey*, *Nathalie Madoré*, etc. Mais les tendances pessimistes de l'école de Zola n'étaient point le fait de son esprit, naturellement tourné vers l'ironie souriante, et c'est sans effort qu'il devint l'observateur narquois, avisé et amusé du « monde » aristocratique ou bourgeois, parisien ou exotique, et du corps diplomatique. Sa phrase aussi s'est transformée, et a emprunté la nonchalante et perfide douceur des conteurs du XVIIIe siècle; il excelle à exprimer en termes choisis les réalités les plus scabreuses.

Comment exposer, sans user d'euphémismes, le sujet des

Souvenirs du vicomte de Courpières? La vocation naturelle de ce gentilhomme était l'amour, et il s'en fait une carrière, presque une profession. Le vicomte ne semble jamais faire un calcul : il paraît agir par instinct, et c'est aussi par instinct que toutes les femmes semblent reconnaître en lui l'ami de cœur naturel. Il évolue à travers bien des mondes féminins, accompagné de son fidèle historiographe, et partout il obtient les mêmes succès. Il trouve même moyen, sans paraître y songer, de faire un très riche mariage. C'est la fin de sa carrière, et cependant, M. de Courpières marié et riche, demeure toujours lui-même, et ses nouvelles aventures, à peine différentes des précédentes, sont tout aussi amusantes. Tout cela est conté dans la langue la plus châtiée, où les réalités les plus malpropres se voilent d'une expression irréprochable qui fait songer aux correctes hardiesses de l'auteur des *Liaisons dangereuses*.

L'on fréquente, chez M. Abel Hermant, de bien singulières compagnies, et parmi ses héros, les moins mauvais ne valent pas grand'chose : parmi beaucoup d'immoralité, l'amoralité est encore une supériorité. M. A. Hermant est le chroniqueur amusé et curieux des petites sociétés singulières qui se forment au sein de la grande société parisienne. Il est au courant de la dernière mode et du plus récent scandale; et tout naturellement l'une et l'autre entrent dans ses récits. Il n'y a jamais de clé dans ses romans, et cependant son regard est si observateur, sa plume si prompte qu'on lui a plus d'une fois prêté des intentions de médisance. De son passage dans l'école naturaliste, il a gardé le goût du « document humain », et l'utilise si bien qu'en plus d'une page, un nom réel vient se substituer de soi-même dans l'esprit du lecteur à celui du personnage imaginaire, si forte est apparue la ressemblance. Il écrit au jour le jour, sous l'impression des événements contemporains, et son œuvre s'en trouve tout imprégnée. M. Abel Hermant demeurera le chroniqueur de la société parisienne d'aujourd'hui, pour le plus grand profit des historiens de demain, qui viendront le consulter. Son ironie s'est exercée tour à tour sur les bourgeois millionnaires (*Les Grands Bour-*

geois, Un Fils de Roi) et sur les gentilshommes. Le *Cadet de Coutras*, dont il nous a narré si complaisamment et si plaisamment les aventures, appartient au même milieu social que M. de Courpières, avec qui il ne laisse pas d'offrir quelque ressemblance amorale. Et ces aventures elles-mêmes sont de telle nature qu'elles échappent à toute analyse, à moins de les énumérer en détail : les héros vont, viennent à la fantaisie du conteur, et aussi suivant les détours imprimés à sa pensée par le hasard des actualités ; cependant leur caractère se dessine, se modifie et se précise avec une sûreté singulière. Le précepteur de Maximilien de Coutras, cet étonnant Gosseline, normalien érudit, aussi exempt de pédantisme que de préjugés, voire même de principes, et qui commente avec un aplomb imperturbable et ironique, tous les menus incidents de leur vie commune, pour en tirer les moralités les plus inattendues et les moins morales, ce Gosseline sur la personne de qui l'auteur ne nous a presque rien dit, finit par nous apparaître comme un personnage familier. Au cours des épisodes, voici que Maximilien et Gosseline sont soudain appelés à la caserne (car cet extraordinaire précepteur, en dépit de sa maturité d'esprit déconcertante, est exactement de l'âge de son élève), et c'est pour M. Abel Hermant une occasion de retourner avec eux au quartier, qu'il avait abandonné depuis la dégradation militaire du cavalier Miserey. Rien n'est plus curieux que de voir comme, à distance, son jugement sur les hommes et les choses s'est modifié : au lieu de l'âpre peinture de la vie militaire, sous le joug pesant de la discipline, voici qu'il nous en montre le côté humoristique, l'amusement que des esprits cultivés et avisés peuvent puiser dans une existence nouvelle. Les grèves mêmes, les charges, les briques reçues et les coups de sabre donnés, ne peuvent troubler l'ironie souriante du conteur. Le sentiment n'apparaît jamais à découvert dans l'œuvre contemporaine de M. Abel Hermant : tout au plus se laisse-t-il parfois deviner.

C'est une place toute particulière que s'est faite M. A. Hermant dans notre littérature : à mi-chemin entre les roman-

ciers et les humoristes. Il est du petit nombre de ceux qui peuvent faire tout accepter, les thèses les plus amorales, les sujets les plus osés — ou même l'absence de tout sujet, grâce à l'aisance élégante du style.

***

M. Maurice Maindron, abandonnant pour un instant son cher XVI[e] siècle, nous a donné dans *L'Arbre de Science*, l'étude d'un petit monde parisien, très spécial et assez ignoré du grand public, celui du Muséum. Il y avait même mis une thèse : l'opposition des naturalistes théoriciens, sortis de l'École normale, et des hommes de science pratique, voyageurs, chasseurs de plantes ou d'insectes. L'auteur avait beau jeu à signaler les lacunes des connaissances des premiers et il n'y a pas manqué, mais il a dépassé le but en faisant de ses normaliens, non seulement des ignares, mais encore de malhonnêtes gens, prêts à confisquer à leur profit le travail d'autrui. C'est d'une généralisation facile et gratuite : si M. Maindron avait connu de plus près la maison de la rue d'Ulm, il aurait pu y voir des caractères bien différents.

La souplesse semble être la qualité la plus caractéristique du talent de M. Charles-Henry Hirsch. Sa fantaisie l'entraîne tour à tour dans toutes les directions : les récits qu'il semble commencer au hasard se développent selon qu'il a rencontré au passage un type intéressant, dont il s'amuse tout le premier à imaginer les aventures et à développer le caractère. Ainsi pénètre-t-il, nous entraînant sur ses pas, dans les mondes les plus divers : il parcourt les divers étages de la vie galante, depuis l'exquise *Demoiselle de Comédie* jusqu'à la fille du trottoir, en s'arrêtant parmi les amis d'Éva Tumarche ou dans la famille interlope de la petite danseuse Suzanne Jaude. Puis il s'échappe vers le ménage bourgeois des Nochat, platement raisonnable et convenable jusque dans l'inconduite ; il trace, dans un milieu paysan, la silhouette tragique d'un vieux forban au repos, capable encore d'énergie sauvage, de

meurtre même, lorsque la passion oubliée se réveille en lui. Enfin, c'est la très jolie figure de Nini Godache, la petite ouvrière sentimentale, que la seule vie de Paris suffit à rendre trop affinée pour sa famille vulgaire, et qui s'éprend d'un jeune viveur ruiné; un peu bien conventionnel, cet amour d'ouvrière, de gentilhomme élégant qui pousse l'absence de scrupules jusqu'à assassiner une vieille usurière dont il a été l'amant; mais l'amour profond de Nini est observé et noté avec une parfaite précision, et un sentiment de pitié très délicate.

Le style est précieux, recherché, raffiné, maniéré. C'est une curiosité littéraire que de l'avoir fait servir à exprimer l'existence sauvage de M. Bébert dit le Tigre et de Mlle Coquelicot, et les drames qui ensanglantent la nuit, le trottoir des rues désertes. M. Hirsch en trouve plus aisément l'emploi dans ses études ironiques sur le demi-monde. Le charme particulier de ses romans, est dans l'accent de sincère pitié qui se dégage de son récit, chaque fois qu'il rencontre une âme féminine victime d'un situation fausse, et de l'égoïsme masculin; compassion discrète qui s'exprime sans fracas, et s'impose au lecteur le plus imbu d'idées bourgeoises. Elle tempère l'ironie du récit, qui, sans elle, tendrait à devenir vite monotone et fatigante : en contraste singulier avec le dilettantisme de la phrase, elle donne au talent de M. Hirsch son originalité et son charme.

Encore des *Histoires de Parisiens* (1907) : c'est M. Alfred Capus qui vient, en nous les contant, se délasser de ses succès dramatiques; elles sont faites avec la vie de Paris, et elles portent l'empreinte reconnaissable du talent finement ironique, et au fond optimiste, de leur auteur.

Il faut s'arrêter un instant devant l'étude que M. Ad. Brisson a consacrée à *Florise Bonheur*, ouvrière parisienne. C'est un genre neuf qui se greffe sur les espèces existantes. C'est l aboutissement, le confluent et la rencontre de plusieurs canaux divers. Histoire et roman, réalité et fiction, reportage et forme littéraire, tout s'y trouve et s'y mêle avec une aisance qui est la caractéristique du livre. Tout cela est fait et mené avec bonne grâce, comme en souriant. C'est du roman et c'est de l'enquête. Il y a des pages auxquelles Du Play eût souri.

Un fil ténu d'intrigue, et surtout la persistance du même guide à travers Paris, constituent l'unité de ces excursions.

Car c'est le spectacle de Paris dans ses souffrances, ses misères, ses laideurs. Avec Ad. Brisson, les laideurs mêmes deviennent sympathiques. Son optimisme voile les plaies trop saignantes, et il nous apitoie doucement sans jamais nous faire crier. Son réalisme est de bon ton et de bonne société. Quand il s'assied à la table des ouvriers, il lui est impossible de s'encanailler et de passer pour l'un d'eux. Il reste distingué sous le bourgeron. La petite ouvrière Florise Bonheur le conduit dans les milieux populaires parisiens, et quand ce n'est elle, c'est son frère. M. Ad. Brisson refait du Privat d'Anglemont à la mode nouvelle. A Sainte-Anne, chez le commissaire de police, chez l'entrepreneur, dans les beuglants, à Montmartre, à La Villette, il pénètre partout, regarde tout, assiste aux réunions, aux banquets, force les portes des ateliers, et promène, par tout cet enfer, sa sereine et compatissante curiosité.

Il raconte et écrit agréablement, d'un bon style net, sans enflure. Les scènes sont bien posées et les types ont du relief.

On peut rapprocher de *Florise Bonheur*, l'étude non moins curieuse écrite sur *Camille Frison, ouvrière de la couture*, par M. André Vernières (Lucien Delpont de Vissec).

M. Gustave Geoffroy est aussi un observateur sympathique au peuple. Il en a dépeint l'existence en des œuvres attachantes et un peu touffues : *La Servante* (1903), *L'Apprentie* (1904), *Herminie Gilquin* (1907), *L'Idylle de Marie Biré*.

M. Léon Frapié ne se contente pas d'observer et de décrire ce qui se passe sous ses yeux ; à la différence des écrivains de l'ancienne école naturaliste, il aime avant tout l'émotion humaine, qui lui semble le seul spectacle vraiment intéressant, et ses livres ont manifesté un sentiment de pitié profonde et émue pour la vie populaire de Paris. Dans *La Maternelle* (1904), roman de mœurs, il est allé d'instinct à ce qu'il y a de plus émouvant dans la misère urbaine, l'enfance : il a regardé de près ces tout petits, blêmes, mal vêtus, mal nourris, que leurs parents n'ont pas le temps de choyer, à peine celui

d'aimer; il a découvert chez eux une infinité de types variés, car c'est peut-être à cet âge que l'être humain présente le plus d'originalité : sorti tout récemment de la vie animale, il commence à peine à être soumis à l'action égalisatrice de l'éducation. L'observation de M. Léon Frapié est perspicace parce qu'il y a mis plus que son intelligence : son cœur. C'est avec le même esprit de généreuse sympathie que l'auteur a étudié ces sacrifiées de notre vie moderne, la prostituée et la servante. *La Proscrite* (1906) et *La Figurante* (1908) sont deux études consacrées à deux catégories de sacrifiées : la prostituée, parquée hors de la société et du droit par nos mœurs et nos institutions, victime expiatoire et rançon de l'honnêteté des autres femmes; — la servante traitée en bête de somme, parfois en bête de plaisir, et qui, dégradée et corrompue par l'existence que lui ont fait ses maîtres, peut à son tour devenir pour le foyer bourgeois un ferment de corruption et de désastre.

Dans la simplicité voulue de leur style, les romans de M. Frapié peuvent être mis au nombre des œuvres les plus remarquables de l'époque contemporaine. On sait d'ailleurs qu'il a été le second titulaire du prix annuel de l'Académie Goncourt, en 1904.

Les mœurs judiciaires ont été observées avec assez peu d'indulgence par M. Louis Delzons, magistrat, qui signa du pseudonyme de Louis Estang *L'Affaire Nell* (1906), et de son propre nom *Les Mascran* (1909). Les angoisses de l'officier moderne, entré dans l'armée parce qu'il a cru s'y battre un jour, et qui n'a vu venir que des incidents politiques, grèves ou inventaires, se trouvent retracées dans *L'Éternelle attente* (1907) de M. Fernand Médine et dans *Au service de la France* (1908) de M. Saint-Cénery. Citons aussi, très modernes, les romans sportifs de MM. Léon Riotor et Henry Kistemackers (*Aéropolis*, 1909).

Voici les romans provinciaux : *La Fourmilière* (1909), où M. Lucien-Alphonse Daudet s'est montré digne d'un nom, plusieurs fois illustré dans les lettres françaises. M. Gaston Rouvier a surtout vu la province convoiteuse et usurière (*Les Toits rouges*, 1908). M. Marc Villers, un jeune, a peint

d'une touche balzacienne la famille bourgeoise de province (*La Malepasse*, 1907). M. Jean Viollis a fait tenir une tragédie intime dans la vie grise du principal de collège (*M. le Principal*, 1908), tandis que M. Antonin Lavergne étudiait la vie de l'instituteur de village, aux prises avec les tyranneaux locaux et leurs exigences politiques (*Jean Coste ou L'Instituteur de Village*, 1902; *Monsieur le Maire*, 1905).

Sous le pseudonyme de Brenn, un écrivain qui connaît personnellement, sans aucun doute, la vie universitaire des très petites villes, nous en a donné une peinture précise et fouillée, exempte d'indulgence et de pessimisme tout à la fois, et toute inspirée d'une ardente passion de justice, dans le roman d'*Yves Madec, professeur de collège.* Les idées de M. Albert Thierry sont très voisines de celles de Brenn: *L'Homme en proie aux enfants* (1909) est une bien curieuse étude autobiographique de la carrière de l'instituteur d'école primaire supérieure, où sont notés jour par jour, avec une minutie scrupuleuse, les incidents de classe qui éclairent la psychologie obscure de l'écolier, et ont leur retentissement dans la conscience du maître.

La vie campagnarde revit dans les récits de M. Cunisset-Carnot, grand promeneur et grand chasseur. Jules Renard, un de nos derniers romanciers naturalistes, a vu de près le paysan, et l'a admirablement campé, dans un style net, précis et sûr (*Nos Frères farouches*, *Ragotte*, 1908). Il avait mis la même sûreté d'images à rendre la vie animale dans ses *Histoires naturelles* (1904), d'une concision de forme peut-être un peu exagérée. Ce sont également des histoires de bêtes (*De Goupil à Margot*) qui ont valu à M. Louis Pergaud, le prix Goncourt en 1910.

***

Et voici, hors cadre, les délicieuses notes écrites par M. Jules Lemaître *En marge des vieux livres.* Ce n'est pas là du pastiche littéraire, ce n'est pas non plus de la nouvelle historique, ce n'est pas de la fantaisie pure, ou plutôt, c'est un

peu de tout cela à la fois, et c'est mieux encore : la délicate rêverie d'un fin lettré qui, ayant fermé un de ces livres immortels, Homère ou l'Évangile, s'amuse à suivre par la pensée, les aventures ultérieures des héros, celles que l'auteur ne nous a pas apprises. Rien de plus léger, et de plus souple que ce procédé, qui permet à l'imagination et à la sensibilité du narrateur de révéler toute leur étendue. C'est dans un cadre semblable que M. Émile Gebhart évoque, et fait revivre à son gré maint personnage littéraire, *D'Ulysse à Panurge* (1902).

De même conviendrait-il, pour parler dignement de M. Maurice Maeterlinck dans une histoire du roman français, de créer pour lui seul une rubrique spéciale. Poète et penseur, tel il nous apparaît toujours, soit qu'il triomphe dans le drame, soit qu'il arrête son attention sur la vie des abeilles ou sur celle des fleurs, soit enfin qu'il lui plaise d'emprunter, comme dans le *Double Jardin* (1904) la forme du roman. A travers ces voiles divers, sa pensée brille toujours identique, et la même délicieuse sagesse, tout embaumée d'un très noble et très délicat idéalisme, nous montre la route qui mène à la Bonté et à la Beauté.

***

Mais à quelle place encore parler de M. Paul Adam, à moins de se résoudre à morceler à l'infini l'étude de son œuvre abondante et multiple? Il n'est point de talent plus souple, plus prompt à se transformer, que le sien. Il semble avoir voulu parcourir glorieusement toute l'étendue du champ ouvert aux romanciers; il s'est essayé dans tous les genres, et il y a également réussi.

C'est toute une fresque épique et colossale, que cette suite de romans qui va de la *Force* au *Soleil de Juillet*, en passant par *L'Enfant d'Austerlitz* et la *Ruse*. L'ancêtre des Héricourt, le vieux paysan aveugle et terrible d'énergie, a résolument poussé ses enfants dans toutes les carrières en leur enjoignant de ne jamais séparer leurs intérêts; et c'est l'histoire

de toute une famille qui se déroule devant nous, et c'est aussi l'histoire de toute une époque, de 1800 à 1830 : l'épopée napoléonienne, les chevauchées héroïques et aventureuses du colonel Bernard Héricourt; puis la Restauration, où l'âme complexe et fuyante de son fils Omer est disputée entre les tendances politiques de ses oncles; les conspirations, les carbonari, des voyages dangereux à Rome, tout cela vient aboutir à la confuse mêlée des « Trois glorieuses » journées de juillet 1830. A côté des Héricourt, s'agitent, innombrables, des contemporains. Ce serait un travail de longue haleine, que de dresser l'index des personnages de ces romans. L'auteur n'a épargné aucun artifice, pour nous donner l'illusion de la vie : les créatures de Balzac passent et repassent sans cesse dans ses récits, y coudoyant les hommes historiques, les héros de M. Paul Adam, et même ceux — beaucoup plus artificiels — des *Misérables* : Michel Chrestien s'entretient avec Enjolras et Blanqui. De sorte que nous avons l'impression de retrouver des êtres réels, que nous connaissions déjà. Mais, derrière ceux-ci, c'est toute la foule des figurants qui, par moments, envahit la scène : une foule pressée, vivante, colorée, courant et s'agitant. C'est la Vie elle-même. Et cette vie ne va pas, on le sait, dans les romans de M. Paul Adam, sans quelque penchant à la volupté : il y a d'agréables exploits de soudards, des rires de grisettes et de carabins, jusqu'à la mélancolie d'un amour muet de sœur à frère, qui rappelle singulièrement les aventures de René.

Ces puissantes facultés d'évocation, de résurrection du passé, M. Paul Adam ne les a pas appliquées seulement à l'histoire moderne, presque contemporaine, — car on a pu connaître dans sa jeunesse quelqu'un de ces beaux vieillards à l'esprit demeuré éternellement jeune, qui vous parlait de la *première* d'« Hernani » ou de la fusillade de juillet. M. P. Adam se plaît à se transporter en esprit, et à nous introduire à sa suite, dans ce monde disparu et prestigieux de l'hellénisme byzantin. Dans le double éloignement du temps et de l'espace, il anime sous nos yeux la « Cité gardée de Dieu », dans *Basile et Sophia, Irène et les Eunuques.*

Ce que Dumas père faisait pour l'époque des Valois, Paul Adam, avec plus d'ambition dans la forme, l'a tenté pour une des époques, non la moins belle, de la grande épopée byzantine.

Les Byzantins longtemps dédaignés, sont revenus à la mode. Sardou a fait *Théodora* — une très fausse Théodora, mais enfin il l'a popularisée; — il a fait une *Gismonda*. Et on a fondé à la Sorbonne une chaire nouvelle, pour un cours de byzantinisme. Cette période a sa littérature, avec Jean Lombard, avec Schlumberger, Rambaud, Diehl, Louis Tiercelin, avec Paul Adam.

Celui-ci a choisi son sujet au IXe siècle et, comme il a mis en scène des personnages historiques, il n'est pas inutile à l'intelligence de son livre de préciser d'abord les noms et les dates.

C'est un moment de cette vaste et grande période byzantine qui va de l'invasion des barbares à la prise de Constantinople par les Turcs, — période étrange et souvent fort belle, admirable par la sève féconde, l'énergie, le ressort, la constance, la puissance, le goût artistique et l'amour du beau. On a trop médit des Byzantins, et M. Paul Adam s'emploie à continuer la légende. Byzantin? Le profane voit dans ce mot le synonyme méprisant de dissolu, de mesquin, de chicanier, de raffiné; il évoque l'idée de disputes alambiquées et oiseuses sur des thèmes de philosophie, de casuistique, de sophistique. Il ne faut pourtant pas oublier que les Byzantins ont donné l'exemple d'une des plus généreuses races par le courage et le goût esthétique; qu'ils ont laissé d'impérissables monuments d'un art délicat, merveilleux, fécond, créateur et original; qu'ils ont été copiés, imités, admirés; qu'ils ont été une forte race guerrière; qu'à plusieurs moments ils ont renouvelé l'exemple de la domination romaine et ont possédé le monde; qu'ils ont traversé des crises inouïes, réduits à un moment au seul espace compris entre les murs de Constantinople, et, l'année suivante, maîtres de tous les peuples.

Longtemps, leur histoire a été ignorée. Le mouvement de curiosité vers eux a commencé en France, sous Louis XIV, qui fit faire, sous la direction de Colbert, l'admirable collection connue sous le nom de la *Byzantine du Louvre*. La rail-

lerie de Voltaire arrêta vite cet élan. Aujourd'hui, les Byzantins sont surtout étudiés par les Russes, leurs descendants immédiats, formés à leur image, héritiers directs des Paléologue.

M. Adam nous transporte à l'époque où finit la rage des Iconoclastes, qui durait depuis Léon l'Isaurien. La piété des empereurs s'était alarmée de la ferveur des peuples pour les images des saints: c'était une nouvelle idolâtrie; les images étaient adorées pour elles-mêmes, comme des idoles. Sous Constantin Copronyme, et jusqu'à Irène et au concile de Nicée (787), les images, les représentations de Dieu, de la Vierge, des saints furent proscrites et détruites. Après Irène, la secte iconoclaste revint au pouvoir, mais l'impératrice Théodora Despoina rétablit définitivement les images.

La figure de cette impératrice apparaît dans le récit de M. Adam, mais sans le reflet et la majestueuse intelligence qu'il était juste de lui donner. Fille du peuple, la Paphlagonienne Théodora Despoina avait dû à sa seule beauté de devenir la femme de l'empereur Théophile. Veuve en 842, elle gouverna avec énergie et intelligence et, n'était la large tache rouge qu'a laissée sur son règne le massacre de cent mille Manichéens, elle serait le modèle de la grande reine. Elle écarta les invasions des Bulgares, des Sarrasins; elle donna un nouvel essor au commerce et, par la cessation des briseries d'images, fit renaître les arts, qui eurent sous sa régence un éclat rayonnant et merveilleux; la postérité lui doit cet éclatant hommage.

Quand son fils Michel, à sa majorité, demanda à sa mère ses comptes de régence, bien qu'aucun impôt n'eût été créé, le Trésor regorgeait de richesses considérables. Le fils les dissipa honteusement et se débarrassa des objurgations de sa mère en l'enfermant dans un cachot.

Ce fils, c'est Michel l'Ivrogne, qui se vantait de prendre Néron pour modèle, et qui tua le messager coupable de le déranger dans ses plaisirs pour lui annoncer une attaque de l'ennemi. Excommunié par le pape Nicolas Ier, il excommunia le pape à son tour. Ignoble et débauché, il compromit l'Empire et éleva au pouvoir des créatures indignes. C'est lui qui décida

le grand schisme qui sépare encore aujourd'hui les Églises grecque et latine.

Paul Adam a développé avec complaisance le motif des sectes religieuses et de leurs pratiques : Manichéens et Pauliciens occupent le premier plan : encore n'est-ce qu'un côté du tableau que présenta cette époque, où le gros intérêt fut la confiscation du pouvoir spirituel au profit de l'empereur et au détriment du pape. C'est là l'événement capital, dont les pratiques des sectes variées ne sont que les indices subalternes de l'agitation religieuse. P. Adam les a trop tirées en avant, et le rôle religieux de l'empereur, la révolution philosophique, le grand schisme final n'apparaissent pas.

En réalité, Michel, pour écarter toute surveillance et toute opposition, remplaça Ignace, légat du pape, par un de ses capitaines, Photius, qui disputa aussitôt au Saint-Siège la suprématie sur l'église de Bulgarie récemment convertie. L'empereur mit à profit le schisme pour se défaire d'un censeur gênant, le pape, qui blâmait ses excès. « Lorsque le patriarche Ignace, à la tête de son clergé, faisait des processions dans la ville, les courtisans, ayant l'empereur au milieu d'eux, allaient à sa rencontre montés sur des ânes comme un chœur de satyres, jouant des instruments, chantant des chansons infâmes et insultant à la piété des fidèles par des gestes obscènes. » (*Le Beau.*) C'est ce mouvement d'idées qui s'étendit, s'élargit, ruina l'influence de la papauté en Orient et prépara, après Photius, par la mauvaise foi du patriarche Cérulaire, le départ définitif des légats papaux loin de l'Église schismatique et rebelle.

Ce Photius était neveu de Bardas, oncle et âme damnée de Michel l'Ivrogne, protecteur de Basile, le héros du livre de P. Adam.

C'est celui qui est connu sous le nom de l'empereur Basile le Macédonien.

Michel l'Ivrogne Porphyrogénète a régné de 842 à 867.

Il fut tué et remplacé par Basile le Macédonien, empereur de 867 à 886.

Enfant du peuple, né à Andrinople, en Macédoine, Basile

fut soldat; il fit campagne contre les Bulgares, qui le firent prisonnier. Il s'évada, arriva à Constantinople, fut recueilli par un moine qui le plaça comme écuyer dans la maison de l'empereur Michel l'Ivrogne. Celui-ci le remarqua, tant il était admirable dans l'art de dresser les chevaux. Il fit de ce maquignon un chambellan, en 861. Basile tua Bardas, pour enlever ce favori qui tenait place entre l'empereur et lui, et se vit par son zèle associé à l'empire (866), puis menacé de mort par cette brute capricieuse. Pour écarter ce risque, il étrangla Michel et prit son trône. Il fut un excellent empereur et son règne fut glorieux : justice, finances, piété, victoires, armées, tout prospéra. Ce fut un homme de valeur, intelligent, qui a laissé des œuvres intéressantes : des *Lettres*, des *Avis à son fils Léon le Philosophe*, qu'il faillit condamner à faux; ce dernier ouvrage, publié dans l'*Imperium orientale* du P. Banduri, a été plusieurs fois traduit en français et est inspiré par la morale la plus pure. Basile est l'auteur du code qu'on appelle *Les Basiliques*. C'est un grand nom de l'histoire.

Mais P. Adam n'avait pas à nous le présenter sous ce jour, puisque son récit s'arrête au moment où Basile assassine Michel : il n'avait à nous montrer que le maquignon brutal, derrière lequel nul n'eût pu soupçonner le futur empereur de gloire.

A la dernière page du livre, Basile éclabousse le palais du sang impérial; c'est l'aurore rouge d'un jour éclatant.

« Hermotine les vint chercher. Il les entraîna fiévreux, annonçant, avec des paroles confuses, le sacre. Descendus, ils arrivèrent jusqu'à la Mégaura. Basile trônait dans un cercle de mille torches flambantes, tenues aux mains des soldats. Les moines chantaient un office. La spiritualité d'Hermopolis, levant au ciel les poches de son visage mou, déclamait :

— Au nom de Jérusalem et du Plérôme universel, je déclare celui-ci, Basile-Auguste, empereur des Romains... Vous adorez....

— Triomphe, Basile, fils d'Arsace le Macédonien !...

— Longue vie à l'œil du Théos.

— L'Invoqué marche ! crièrent des bouches courageuses.

L'aube alors blêmit les fentes du vantail. Le jour d'un nouvel empire se levait sur Byzance. »

Le roman de Paul Adam comprend seize courts chapitres,

qui font un album d'aquarelles byzantines, sans action mouvementée ni lien étroit. Ce sont des études pittoresques.

Voici Basile revenu de chez les Bulgares, la bouche fendue d'un coup de sabre. Il entre dans les écuries royales, et met sa sœur Sophia sur le passage et sous les regards de l'empereur Michel l'Ivrogne. Sophia assiste aux orgies des Pauliciennes, tandis que Basile ramasse une escorte de moines et de philosophes loqueteux, dont un évêque.

Cependant le peuple gronde contre la vieille impératrice Théodora et son favori Théoctiste.

Dans la ville, ce ne sont qu'émeutes et bagarres. La faveur de Basile grandit par des turpitudes; il tue Théoctiste, il livre Sophia aux ardeurs de Michel l'Ivrogne, Sophia devenue manichéenne, déflorée, amie de la favorite impériale Eudoxie; Basile finit par égorger Michel, et voilà le nouvel empereur.

Le récit est un peu décousu, sans belle et large ordonnance. Ce sont des épisodes groupés autour d'une étude intéressante et d'une reconstitution pittoresque des cérémonies occultes des Manichéens.

Avec de l'imagination, des documents, de la science et de l'art, l'auteur a poussé avec succès quelques portraits et quelques scènes. Des types se détachent mieux : Basile, le palefrenier; la vicieuse Sophia; le capitaine Egomène, paillard et insinuant; le digne et loqueteux évêque d'Hermopolis, et déjà plus loin, avec moins de précision, Michel et sa mère, Bardas et Théoctiste.

Tout le côté occulte des pratiques et cérémonies pauliciennes est développé avec complaisance.

On sait que le manichéisme doit son nom à son fondateur Manès, qui vécut en Perse, deux cents ans après le Christ, et qui tenta de fondre les dogmes des anciennes religions d'Orient avec le christianisme, en l'amalgamant avec la religion de Zoroastre fondée sur le dualisme du Bien et du Mal. Le roi de Perse Behram le fit écorcher vif; mais les gouttes de son sang rejaillirent en pluie féconde sur le monde, où sa doctrine a fleuri. L'Asie, l'Afrique et l'Europe en ont été pénétrées; il y eut des Manichéens en Gaule, en Espagne (les Pris-

ciliens), à Byzance, en Bulgarie, en France (les Albigeois), en Italie.

P. Adam nous fait assister à des séances orgiaques de manichéisme impur, celui dont le Père Maimbourg pouvait écrire : « Comme ils croyaient que l'esprit venait du bon principe et que la chair et le corps étaient du méchant, ils enseignaient qu'on le devait haïr, lui faire honte et le déshonorer en toute manière qu'on pourrait, et sur cet infâme prétexte il n'y a sortes d'exécrables impudicités dont ils ne se souillassent dans leurs assemblées. »

A l'époque du récit de P. Adam, les Manichéens avaient été l'objet d'épouvantables massacres ordonnés par la pieuse Théodora Despoina; son fils favorisa les excès orgiaques d'une secte dont il aimait les débauches, et dont le dogme final fut le désordre des mœurs; aussi le manichéisme retrouva de beaux jours sous Michel l'Ivrogne avec les Pauliciens.

Les Pauliciens ou Pauli-Johannistes sont une secte manichéenne qui doit son nom soit à saint Paul, dont les *Epîtres* ont fourni à Marcion l'idée manichéenne du dualisme que défendit la nouvelle secte, soit à Paul l'Arménien, fils de la Manichéenne Callinice, qui fut l'apôtre de la religion nouvelle, variété du manichéisme. D'après eux, deux principes antagonistes gouvernent le monde, le Dieu évangélique et le Démiurge, Dieu des Juifs, fils des Ténèbres et du Feu.

Ils estimaient que le Démiurge avait été un instant vaincu par la venue du Sauveur; mais il n'avait pas tardé à se relever de sa défaite en faisant reparaître dans la nouvelle Église tout le formalisme judaïque, hommage détourné au Dieu des Juifs, au Dieu abhorré. Eux, ils voulaient la suppression de toutes les formes extérieures du culte, des sacrements, du clergé. Après la persécution sanglante, œuvre de Théodora Despoina, leur sang fécondant l'idée, ils devinrent un parti considérable.

Il y a encore aujourd'hui des Pauliciens en Arménie et en Thrace.

L'étude pittoresque et concrète de cette vie mystique et occulte des sectes byzantines a séduit M. Paul Adam. Et il

nous a donné une mosaïque dans le goût de l'époque qu'elle figure, confuse et miroitante, splendide et mêlée, d'un agencement naïf et sans plans distincts. L'impression dominante est fâcheuse, triste et ne correspond pas à la vérité historique. Elle évoque une ville en délire et en débauche, incapable d'effort, de sérieux, de progrès, vautrée dans la luxure, l'ivrognerie et la misère. La Byzance de Théodora Despoina et de Basile fut plus belle que ce tableau. Il y manque la peinture de la glorieuse renaissance des arts et de la puissante organisation militaire. L'historien des Pauliciennes a étouffé l'artiste, qui eût dû frémir devant les somptueuses manifestations esthétiques du byzantinisme au IXe siècle.

Mais le livre est de ceux dont il faut faire état par le talent descriptif, et, s'il faut reprocher à la description d'avoir, sous une trop luxuriante frondaison, pris toute la place de la psychologie, qui est courte dans ces pages, il convient de reconnaître quel plaisir donnent ces visions nettes et pittoresques, avec la vie agitée, tumultueuse, délirante, des foules dans les carrefours, bigarrées par des types de tous poils et de toutes couleurs, animées par le trot des mules et les enjambées des chamelles, les vociférations des partis en présence, et les acclamations du Cirque.

Ce qui manque? Plus de beauté! Plus de mosaïques rutilantes, de marbres verts de Thessalie, aigles d'agate, fleurs faites avec de petits cubes de verre polychrome, de fonds d'or, de vêtements somptueux, de murs constellés de pierreries, de sièges incrustés de perles et d'opales, de parois revêtues de béryl, de chrysocale, de topazes et d'émeraudes, de rayonnements, de ruissellement d'or, de broderies fines, de pourpre, de richesses, de dessins déliés et d'ornements rares et charmants; en un mot, une impression plus nette d'un grand effort fait par l'art, pour atteindre les effets les plus saisissants que l'ornementation a jamais réalisés : voilà ce qu'on souhaiterait davantage dans le livre de P. Adam.

La querelle des Iconoclastes servit la cause de l'art, en provoquant, par la répression, au moment de la détente, une véritable renaissance. Même les empereurs iconoclastes ne

furent nullement de grossiers barbares, et l'art eut leur protection, quoiqu'il fût dépouillé de tout caractère sacré. Le mari de Théodora, Théophile, a embelli Byzance de splendides monuments, et enrichi de merveilleuse façon le palais impérial, dont M. Adam nous a donné un croquis imparfait. Au temps de Michel l'Ivrogne, c'était un séjour fantastique et féerique que cet édifice qu'a décrit Labarte, nous promenant dans ces salles éclatantes d'or et de mosaïque, ornées d'un luxe inouï qui devait faire un décor merveilleux à la majesté mystérieusement cachée de l'empereur. Il fallait, pour arriver à l'empereur Michel, traverser les parties des palais dites la Chalcé, la Daphné, le Sacré-Lieu, par des portes d'ivoire, des cours, des théâtres, des temples, des atria aux vasques de bronze, des salles aux vases d'or massif, aux colonnes de marbre vert, les splendeurs du chrysotriclinium, de la Magnaure, avec le trône en or enrichi de pierres précieuses, devant un arbre rempli d'oiseaux mécaniques, des sièges d'or, des lions artificiels et rugissants et des orgues ornées de pierres rares et d'émaux, commandées par le mari de Théodora. Quant aux appartements privés qu'habita Basile avec sa femme Eudoxie, lisez-en les descriptions authentiques : vous aurez l'idée de l'état des arts, de l'orfèvrerie, de l'architecture, à cette époque du byzantinisme resplendissant et triomphant.

Jamais l'empire byzantin ne fut plus puissant ni plus prospère qu'au IXe siècle. Guerriers intrépides, administrateurs habiles, les souverains surent porter à l'apogée les ressources du génie hellénique. La vie industrielle et commerciale fut florissante, la vie intellectuelle eut son plus bel épanouissement : de France, d'Angleterre, il venait des étudiants à Byzance. Ce Photius, qui lutta contre Rome, était un esprit supérieur, versé dans l'antiquité profane, auteur d'une Somme remarquable, le *Myriobiblion*, et beaucoup d'autres le valaient. Le peuple avait ses épopées et ses « gestes », comme ce poème récemment découvert, sur Digénis Akritas, héros de la guerre contre les Sarrasins. C'était une floraison des esprits et des opulences : M. Paul Adam l'a un peu trop émondée.

Tout cet éblouissant décor trop rarement étalé dans *Basile*

et Sophia, M. Paul Adam semble bien y avoir renoncé de parti pris dans *Irène et les Eunuques*. Non content d'en renfermer l'action dans le Sacré-Palais, ce petit monde à part isolé dans Byzance, il a encore dédaigné d'évoquer le luxe prestigieux qui y entourait les Basileis, pour se réduire à une étude de psychologie historique. C'est bien une curieuse et captivante figure que celle d'Irène, bru du grand empereur iconoclaste Constantin V Copronyme, plus tard régente de l'empire à la mort de son faible époux Léon le Khazar, et restauratrice du culte proscrit des images; de cette Irène qui, pour conserver le pouvoir, fit ou laissa aveugler son propre fils; qui rêva peut-être un moment d'unir, en épousant Charlemagne, tout l'Occident du monde à l'Orient, et mourut enfin dans l'exil, détrônée et chassée par un usurpateur. Cette princesse toute intellectuelle, politique et ambitieuse, intéresse plus qu'elle ne touche. Sa figure si remarquable se précise encore et se complète par celle de ces ministres étranges que furent les eunuques byzantins, détachés de toute passion, et accessibles aux seuls calculs de la politique la plus compliquée et la plus tortueuse. Mais toute cette étude offrait plus d'intérêt à l'historien qu'au romancier, et le roman politique de M. Paul Adam, comme certaines tragédies politiques du vieux Corneille, nous laisse une légère déception.

Par la suite, il renonça au passé : le voici en pleine vie moderne, avec le *Serpent Noir*. Le titre énigmatique est emprunté à Nietzsche, et l'ombre du philosophe allemand domine, invisible, tout le roman. C'est l'étude d'un cas de conscience : le Dr Goulven est sur le point de découvrir un remède qui doit sauver des millions d'hommes, mais il est épuisé, presque mourant, et ne pourrait se rétablir et achever son œuvre que s'il avait la richesse; une jeune veuve, qui l'aime, lui offre la fortune, d'où dépendent pour lui la vie et le succès.

Il y a un obstacle, et c'est sa propre femme. Pourtant, dans un héroïque sacrifice, celle-ci consent à s'effacer, à divorcer : le savant ne va-t-il pas tout immoler à la conquête de son bonheur matériel et sentimental (car il a été séduit par le charme

de l'étrangère)? Va-t-il se débarrasser du « serpent noir », de la notion traditionnelle du devoir? La vieille morale du sacrifice l'emporte chez le mari : il vivra et mourra pauvre, près de sa femme, sans achever ses travaux. Par une piquante ironie, M. Paul Adam s'est plu à mettre ce récit dans la bouche d'un agent d'affaires véreux et vulgaire, nietzschéen de contrebande. Il y a là tout un drame intime, et de fait l'auteur n'a pas eu à le remanier beaucoup pour le faire passer à la scène.

Ce sont encore les idées nietzschéennes sur la relativité de la morale qui dominent la dernière œuvre de M. Paul Adam, le *Trust*, roman vaste comme un monde, où l'action se déplace d'un bout à l'autre de la terre, selon qu'une poignée de capitalistes, dans un vertigineux amoncellement de valeurs, font surgir çà et là, à Cuba, aux États-Unis, en Égypte, dans les montagnes du Dauphiné, des villes, des usines, des chantiers, toute une civilisation et une vie nouvelle. En même temps, par une conséquence fatale, des drames obscurs, des ruines, des vies humaines sacrifiées par milliers, voilà l'autre résultat de l'œuvre gigantesque, l'autre face de la vérité. Des foules innombrables, de tous pays, de toutes races, grouillent sous nos yeux confusément, tandis qu'au-dessus d'elles, dans l'apothéose du luxe suprême, plane le petit monde des Riches. Pourtant M. Paul Adam célèbre hautement la vertu du trust, la lutte de quelques énergies humaines contre les forces des choses, et leur triomphe créateur de vie, de richesse et de civilisation nouvelles. A cette œuvre grandiose et passionnante, M. Héricourt — le petit-fils d'Omer Héricourt, « l'enfant d'Austerlitz » — sacrifie impitoyablement toutes les autres existences, même le bonheur et la vie de sa fille, le seul être qu'il aime au monde. De ce roman touffu se dégage une rare impression de force.

Signalons encore les volumes de nouvelles (*Le Troupeau de Clarisse*, *Clarisse et l'homme heureux*, *Combats*, etc.), où s'épanche le trop plein de l'imagination créatrice de M. Paul Adam, et saluons en lui un magnifique ouvrier de lettres, au labeur puissant et soutenu, au talent prodigieuse-

ment souple et varié, qui possède au plus haut degré la faculté maîtresse de créer de la vie, et à qui il n'a peut-être manqué jusqu'ici que plus de simplicité dans la forme, pour obtenir du grand public, toute la faveur qu'il mérite.

***

Jean Lorrain, aujourd'hui disparu, a eu un réel talent et une notoriété spéciale. Son mérite était bien connu des lettrés, mais il était de ceux que le grand public ne saurait apprécier facilement, pour ses qualités exceptionnelles de forme : sa bizarrerie et sa nouveauté. Aussi est-il inutile de passer ici en revue les divers volumes publiés par lui : mieux vaut se borner à donner une idée un peu plus précise du roman où l'on s'accorde généralement à voir son œuvre la plus caractéristique : *Monsieur de Phocas*.

C'est assurément un livre étrange, moins compliqué pourtant qu'il ne paraît d'abord.

Dans toute œuvre d'imagination, l'examen du lecteur est sollicité par trois attraits divers. Il peut en aimer ou en goûter l'action, en apprécier les caractères, en estimer la forme. Tout est là.

Ici, est-ce l'action qui est séduisante? Elle est nulle. Il n'y a ni intrigue, ni histoire, ni récit. C'est une succession de notations psychologiques prises par le sujet lui-même, chez lui, chez son ami, au théâtre, au bar, au music-hall, à la campagne, dans un canot, dans les bouges, partout où ce pauvre fou promène sa folie.

Ceci semble nous promettre que si le premier point est manqué, c'est que tout l'effort aura porté vers le second, et que nous allons avoir une forte et pénétrante étude de caractère; c'est sans doute quelque roman, comme on disait jadis, de mœurs ou de condition?

A vrai dire, l'étude des caractères y est; il n'y a même que cela. Elle est ingénieusement fouillée. Mais ce caractère manque d'intérêt pour nous, parce qu'il est un cas d'exception, un

phénomène monstrueux, à qui il faudrait un peu de généralité et d'humanité pour mériter notre sympathie, notre compassion, notre attention même.

Il nous est tout à fait indifférent que M. de Phocas trouve dans ses pérégrinations un œil vert, du vert qu'il lui faut. Car il lui faut un œil vert. C'est une maladie comme une autre. Elle nous laisse désintéressés, et nous passons comme nous passerions devant un veau à deux têtes ou un fœtus à quatre bras, flottant en bocal.

Jugez-en. L'auteur voit entrer un jour chez lui un inconnu, moulé dans un complet de drap vert myrte, cravaté très haut d'une soie vert pâle, un long et frêle jeune homme de vingt-huit ans à la face exsangue et vieille, ayant un jonc, « d'au moins dix louis », avec une grosse émeraude à sa cravate, un frêle et blanc poignet de *fine race*, une main de princesse et de courtisane. C'est M. de Phocas — un faux nom — cinq fois millionnaire, cercleux qui a eu des succès d'écurie, voyageur fantasque; il vient voir Jean Lorrain pour lui parler de la poésie des pierres fines et des gemmes, et lui dire :

L'avez-vous assez bien chantée, cette flore orfévrie, à la fois byzantine, égyptienne et renaissance ! En avez-vous assez saisi les aspects de madrépores et de joyaux sous-marins, oui, sous-marins, car fleuris de béryls, de péridots, d'opales et de saphirs pâles, couleur d'algues et de vagues, d'un émail céruléen presque, ils ont l'air de joyaux longtemps restés au fond de la mer.

Ce visiteur est aimable. C'est un original. Il vient de tuer un peintre et il s'expatrie. Il confie à l'auteur un manuscrit : c'est le livre que nous lisons.

Pourquoi a-t-il tué un peintre?

Parce qu'il souffrait « d'une chose bleue et verte ». M. de Phocas parcourt le monde à la recherche d'un regard qui aurait cette couleur *vert liquide ou vert émeraude*, un certain vert, là, indéfinissable, qu'il a cru apercevoir deux ou trois fois, dans la prunelle d'un rameur de Billancourt, dans les yeux de l'Antinoüs, sur un très vieux pastel, enfin sur le visage d'une petite statuette qui provient d'un pavillon, où un lord anglais a été assassiné pour avoir voulu fonder une religion nouvelle.

Et tout cela, ce n'est pas encore le vert liquide rêvé, ce sont des à peu près fugitifs.

L'idéal est de sa nature fuyant et insaisissable.

Dès lors, toute les démarches de notre homme, tendent à épier les yeux de ses semblables, les teintes de la nature, les lanternes allumées, les émeraudes chez les marchands de gemmes.

Jadis une vieille coutume normande était, en mai, de porter sur soi un rameau de verdure, une feuille, un insigne vert: n'en pas avoir, c'était risquer de recevoir un seau d'eau sur la tête au cri traditionnel : « Je vous prends sans vert ! » M. de Phocas n'eût jamais reçu de seau d'eau. On ne le prend pas sans vert; car il épie, guette, pourchasse toutes les nuances visibles et invisibles de cette famille.

Cette recherche lassante et toujours en éveil ne va pas sans une tension cérébrale qui crée en lui de fâcheux instincts, dont le pire est le désir de tuer, la folie du meurtre.

Plusieurs fois il se prit à souhaiter d'étrangler des femmes. Quand un cou féminin est tendre, délicat, « souef et poli », comme disait Villon, il apparaît à M. de Phocas comme « bon pour la hache ». C'est une fâcheuse manière de voir. Il aimerait tuer, étrangler, pétrir de la chair, plonger dans le sang chaud.

Il put s'offrir ce luxe malsain. Un soir, dans un salon, un être petit, étrange, un peintre anglais chassé de son pays pour les fantaisies débridées de son humour, s'approche de M. de Phocas et lui dit :

— Ne trouvez-vous pas que la maîtresse de céans ressemble à une cigogne?

C'était assez. Voilà deux hommes aussitôt liés étroitement par un philtre secret, par la communauté de la folie. Ils ont tous deux la monomanie des masques, hideux, grimaçants. Ils s'étaient reconnu la même maladie — celle qu'avait Granville plus spirituellement et plus gaiement — de démêler des profils d'animaux dans les profils humains. Le peintre Ethal, qui est ici l'interlocuteur de Phocas, a chez lui une collection horrible de masques effrayants. On les regarde le soir, au clair

de lune, dans la nuit de l'atelier. C'est à donner des cauchemars. Ethal propose cette cure pour guérir la névrose spéciale de Phocas. Bizarre et anormal docteur !

Étrange traitement, qui consiste pour Ethal à s'absenter et à envoyer à son client des gravures abominables qui le font tressaillir et lui secouent les nerfs.

Un soir d'orgie, un Irlandais dit à Phocas :

— Je veux vous guérir.

La recette est de voyager. Ce nouvel ami a été lui aussi hanté, soigné par Ethal, et il hait celui-ci. Il met Phocas en garde contre ce méphistophélique et machiavélique docteur qui se joue des nerfs et des terreurs de son sujet. Trop tard. Phocas est devenu la chose d'Ethal : il ne peut plus faire assez effort de sa volonté; il reste accroché au monstre, fasciné. D'ailleurs, Phocas apprend d'un jockey que ce sympathique ami irlandais, ce sauveteur généreux, est un assassin condamné au bagne dans son pays. Il le laisse partir et n'y pense plus.

Mais Ethal? Phocas se prend de haine pour cet être, dont la volonté enserre et envoûte la sienne.

Ethal porte au doigt une émeraude dont l'histoire est fantastique. Elle a servi d'œil artificiel à une reine aimée qu'un roi, dans sa sauvage passion, a éborgnée d'un coup de pouce. Elle renferme une goutte d'un poison tel que le contact avec la peau suffit pour tuer.

Phocas prend l'horreur de ce bourreau qui le maîtrise, qui le torture et qui, pour mieux peindre des visages pâles, rend phtisiques et tue par des philtres les femmes et les enfants qui posent pour ses toiles. Dans un accès de fureur, il saisit la main du peintre qui tient l'émeraude fatale, et il la lui écrase sur ses dents. Ethal meurt, on croit au suicide; et Phocas sans être inquiété, part en voyage après avoir remis à Jean Lorrain le manuscrit de sa vie notée et racontée.

A défaut d'action, à défaut d'un caractère — M. de Phocas n'est qu'un être curieux et excentrique, morbide et extra-humain — il reste le style. Il joue ici le rôle capital. Comme un beau meuble inutile porte des orfèvreries, des émaux, des

ciselures, des incrustations, l'histoire fantasque et froide de Phocas est contée dans une langue soignée, sertie de trouvailles, et on lui sait gré de n'être pas trop chargée de ces faciles bizarreries, qui font ressembler la prose d'un Jean Lombard à un thème latin, ou au dialecte de l'Écolier Limousin qui transfrétait la Séquane.

Dans M. de Phocas, sauf quand une danseuse se *tuyaute* dans un bar, ou quand le client *s'embête* chez le coiffeur, ou quand Phocas invective les *ceusses* de son cercle, à part ces rares exceptions, le souci littéraire n'a pas de défaillances.

Il y a de belles pages, des morceaux de bravoure, agréablement venus : les masques; tout le récit de la fumerie d'opium chez Ethal est fort remarquable; les pages sur les toiles de Gustave Moreau, certaines descriptions d'estampes anciennes sont d'un modernisme exaspéré.

Suivons Phocas à la soirée de Claudius Ethal fréquentée par des êtres louches, anormaux, de vieilles coquettes mal éteintes, de blonds et longs éphèbes, des exotiques, des princesses, des Slaves, des Siciliennes, des musiciens, des poètes, la grande-duchesse bien connue et le grand tragédien. Dans l'atelier, on fait la nuit; de pâles cierges éclairent de vagues Javanaises qui dansent; les formes blanches des toilettes marbrent de taches les tapis des divans. On fume les pipettes d'opium et Phocas supporte assez mal ce sport. Ses visions ont quelque chose des cauchemars d'Edgard Poë, ou de Baudelaire, ou de Rollinat.

Et quels rêves, après ces visions déformées, étirées, fantomales et macabres :

> Et soudain, dans l'ombre devenue verdâtre, je voyais ricaner les faces singulièrement gonflées des deux Javanaises. Elles flottaient sans corps comme deux vessies transparentes et vernies; diadémées de longs vers blancs, leurs yeux mi-clos laissaient filtrer, comme par deux fentes, un regard huileux et mort. Les deux vessies riaient, tandis qu'approchées de mon visage, leurs quatre mains sans bras, quatre mains molles et exsangues menaçaient mes yeux de leurs ongles aigus irradiés en griffes, dans de longs étuis d'or.

Hypnotisme, névrose, sorcellerie, magie, philtres déconcertants, poisons dissolvants, ivresses délirantes et épouvan-

tables, nerfs tendus à craquer, cerveaux bourdonnants sous l'afflux du sang qui se jette en trombe dans les lobes endoloris, plaisir malin, malsain et cruel de l'artiste morbide qui se plaît à la culture des décompositions mentales et des pourritures de la volonté, qui entretient la moisissure morale, et respire les relents des champignons des âmes mortes; voilà dans quelle pharmaceutique évolue Phocas, l'homme qui cherche un œil vert, et qui tue par irritation de voir que la vie ne donne à nos rêves, si sages ou si fous soient-ils, que des à-peu-près de satisfactions, des leurres, des mensonges et des apparitions fugitives de l'insaisissable désir.

***

M. Romain Rolland, à n'en juger que par le titre, n'a écrit qu'un seul roman. D'année en année, sous des sous-titres variés, son roman s'est accru sans cesse de nouveaux volumes; c'est une œuvre exceptionnelle à tous égards, et qui mérite étude.

Jean-Christophe, c'est la vie d'un musicien. Musicien lui-même, et passionné pour cet art, M. Romain Rolland avait étudié de fort près la vie de Beethoven (qu'il nous a contée ailleurs), et il s'en est souvenu constamment, en écrivant son roman. Son héros est le fils d'un musicien allemand médiocre, et peu estimable, et d'une femme excellente et bornée. Il grandit dans la gêne, obligé d'être de très bonne heure le soutien matériel des siens, et toute la partie consacrée à cette enfance, puis à l'adolescence, est sans conteste la plus belle de l'œuvre. La formation de cette âme, d'abord semblable à toutes les âmes d'enfants, puis se précisant, s'individualisant peu à peu dans ses caractères particuliers, et bientôt exceptionnels; les crises qui la bouleversent et la transforment, l'intervention des sentiments nouveaux : amitié, amour; tout cela est observé et rendu avec l'attention et la précision d'un psychologue; les idées de Jean-Christophe sur la musique, ses engouements et ses dégoûts successifs pour telle forme

musicale, pour les maîtres de telle période, ses compréhensions, ses doutes, ses luttes avec la difficulté d'exprimer ce qu'il sent, sont notés comme seul pouvait le faire un musicien. Parmi toutes ces analyses si serrées, Jean-Christophe ne cesse pas de paraître très réel, bien vivant, et non seulement lui, mais sa mère, mais le vieil oncle, et tous les siens, et les amis, et les femmes très diverses dont il s'éprend. Cependant, l'existence de Jean Christophe s'assombrit par degrés : son génie naissant semble une mauvaise originalité, et ne lui a pas donné d'ailleurs de savoir-vivre. Après des échecs de carrière musicale et de sentiment, il est sur le point de s'enliser dans une liaison vulgaire. Et c'est tout-à-coup le salut : témoin, par hasard, de la brutalité de quelques sous-officiers allemands ivres, il intervient généreusement, frappe plus fort qu'il ne veut : il y a mort d'homme, et Jean-Christophe doit fuir en hâte, passer la frontière et se réfugier à Paris.

Qu'y va-t-il faire? Il lui faut chercher à se caser, à gagner sa vie, et ensuite à se faire connaître. Et c'est une occasion pour M. Romain Rolland de l'introduire dans le monde musical parisien, où tout d'abord Jean-Christophe ne rencontre que des gens médiocres. L'auteur a détourné son attention de son héros, pour rappeler tout ce qu'il a vu autour de lui, a donné libre expression — non pas à ses rancunes — mais à ses indignations et à ses mépris. Cette nouvelle méthode substitue les idées et les sentiments personnels de l'auteur à la peinture des milieux, et à l'étude des sentiments imaginaires. Ce n'est pas impunément que M. Romain Rolland a, pendant tant d'années, vécu en tête-à-tête avec son Jean-Christophe : il a fini par lui prêter, de la meilleure foi du monde, un peu de son âme; il fait exprimer tout haut par son héros, par son *double*, ce qu'il pense sur les problèmes contemporains.

Il y a tout un volume de *Jean-Christophe* où Jean-Christophe n'apparaît pas. Ce volume, cet « épisode » qui porte le nom d'*Antoinette*, se rattache simplement au reste du récit. Autrefois, en Allemagne, Jean-Christophe avait passé quelques heures, au théâtre, auprès d'une institutrice française qui lui était inconnue, et avec qui il avait causé de la musique

Il l'avait devinée intelligente et sympathique, mais il ne s'était pas douté que cette soirée laisserait dans l'âme d'Antoinette une trace ineffaçable. C'est l'histoire de cette amoureuse inconnue, que nous conte M. Rolland; une histoire très simple et très noble : celle d'une jeune fille demeurée seule avec un jeune frère qu'elle a élevé, et qui s'éteint, épuisée par la lutte au moment où elle a terminé sa tâche, emportant avec elle le souvenir de son amour insoupçonné. Et c'est son frère Olivier, qui, au lendemain de cette mort, va devenir l'ami de Jean-Christophe, lui donner le réconfort dont le pauvre exilé a tant besoin dans sa solitude morale, et aussi rectifier doucement ses jugements trop hâtifs et trop pessimistes sur Paris et sur la France. C'est une occasion pour l'auteur de nous confier ses amitiés, comme il nous avait fait part de ses haines. Ce sont de très belles pages que celles où Jean-Christophe, bravant le danger d'une arrestation, vient, sous la conduite de son fidèle Olivier, assister aux derniers moments de sa mère, et où la vieille Louisa s'éteint doucement, comme dans les bras de deux enfants.

C'est une œuvre de valeur exceptionnelle que *Jean-Christophe* : le seul reproche qu'on soit tenté de lui faire, c'est d'avoir si bien débuté que les volumes suivants n'ont pu se maintenir à la hauteur des premiers. De ce roman qui a commencé de paraître en 1905, les deux derniers volumes, *Les Amies*, viennent à peine d'être publiés.

***

M. Pierre Louys avait écrit au siècle dernier des œuvres d'un éclat tel, que l'on attendait de lui avec impatience de nouveaux travaux.

Mais le talent de M. P. Louys est doublé d'une égale indolence. Au cours de ces dix ans, il nous a donné seulement un conte fort agréable, *Les Aventures du Roi Pausole*, puis quelques nouvelles à de longs intervalles.

Le sujet des *Aventures du Roi Pausole* est indiqué dès le début :

— Ma fille? où est ma fille? criait le roi.

— Elle s'est sauvée du palais, répond le ministre.

— Ses jours sont menacés? Ah ! courons l'y soustraire, reprend le roi.

Et il part. Il va chercher sa fille. Il la retrouve et la ramène. C'est tout. Il n'y a pas plus là que dans toutes les opérettes et féeries; le roi ganache qui s'en remet sur ses ministres du soin de penser et d'agir pour lui; le ministre grotesque, à qui il ne manque qu'une grande clé dans le dos; le petit page adorable, spirituel, malin, adoré de toutes, page Charmant; la reine inflammable, la princesse combustible, les gardes en maillot jaune. L'honnêteté est copieusement bravée, sinon dans les mots, du moins dans les gestes, et c'est presque dommage, car ces passages scabreux, de nature à faire excommunier les lectrices, ne sont pas les meilleurs.

De vous dire comment le roi Pausole — un roi de Châtelet, qui tient un sceptre et un globe du monde, mais dans le globe il y avait une gourde à porto, et dans le sceptre un éventail — de vous dire comment il ne songeait qu'à éviter toute fatigue et toute réflexion, comment dans ses États chacun était libre et les femmes allaient non vêtues; comment il rendait la justice sous un cerisier, en becquetant des cerises; comment il mit trois jours pour se rendre à six kilomètres de son palais et y revenir; comment il s'endormit, après déjeuner dans une ferme où son page fit le diable à quatre, et où l'une des reines vint le retrouver sur un chameau; comment il logea chez M. Lebirbe, président de la ligue pour la décence des rues et la démoralisation publique, dont les deux filles étaient de fieffées petites effrontées, qui regardaient avec une lunette chez les voisins; comment la princesse fut enlevée par une danseuse peu recommandable et s'amouracha d'un page; c'est ce qui importe assez peu, car toutes ces aventures valent beaucoup moins par leur invention assez pauvre, que par la façon tout-à-fait charmante dont ces riens sont contés. La forme est tout : *materiam superat opus.*

Il y a des intentions vagues de donner par les allusions, des étais plus solides à cette fantaisie aérienne; Pausole parle de son voisin Loubet, et son ministre lui cite des surnoms très modernes, Thiers le Bref, Grévy le Gaigneur, Carnot le Juste, Faure le Bel. Pourtant, nous ne sortons pas de la féerie, et bien que ce pays de Tryphème soit délimité géographiquement à l'extrémité des Pyrénées, le rêve ne prend pas de consistance et ces fantoches sont bien imaginaires : on ne nous fait pas même leurs portraits, et si le roi Pausole est dûment costumé en roi de carton, nous manquons de données sur son âge, ses traits, son air, sa prestance. Chacun peut se le figurer à sa guise.

D'un bout à l'autre, il y a un parti pris de gaieté qui recourt à tous les moyens, même les plus gros et les moins délicats, même les effets faciles de style (*le microcoque le plus micro*, etc.).

Que manque-t-il pour que cette gaieté soit franche, communicative, et ne finisse pas par faire longueur, quand on a lu la moitié du livre? Ce qui lui manque, c'est un peu de sentiment vrai et humain, un peu d'attendrissement au besoin, un peu de vérité humaine.

Nous nageons en pleine et perpétuelle ironie; il n'y a rien de court et de borné comme l'ironie; et j'ajouterai : de fatigant. L'ironie continue ennuie. Or tout ceci n'est fait que de paradoxe, et le souci est trop apparent de nous égayer par une moquerie qui cesse d'être spontanée, et qui tourne au procédé. Nous avons des lois *contre* la licence des rues? Tryphème en aura *pour* cette même licence. Nos sociétés de sauvetage de l'enfance se proposent de sauvegarder les fillettes du déshonneur? Les lois de Tryphème les y pousseront avec une risible condescendance. Le contrepied y est de style.

Dans cette histoire, on agit peu; en revanche, on cause beaucoup, et le dialogue est, en général, mené avec esprit et habileté.

Beaucoup de luxure et de paillardise, des scènes naïvement égrillardes ou d'une perversion savante, des attitudes de reines endormies, des surprises, des accueils.

Les caractères sont soutenus et nettement marqués de leur étrangeté nécessaire; le roi, monarque indolent et imbécile qui ne redoute rien tant que de voir troubler son repos, fût-ce par le détail le plus négligeable, à plus forte raison par des questions d'État ou des responsabilités personnelles; le page Giglio, petit sacripant robuste, funeste éducateur de filles; et surtout Taxis, la figure la plus poussée de ce tableau de mythologie offenbachique.

Le style est délicat, agréable, suave et savoureux.

L'auteur a fait une grande dépense d'épigraphes dont le choix éclectique est amusant, mettant ses chapitres sous les patronages les plus variés : Montaigne, Saint-Amant, Malleville, Mme Ancelot, Saint-Evremond, Scudéry, Johannes Secundus, Ronsard, Aristote, Théocrite, Octave Feuillet, Westermarck, Rémy Belleau, Meilhac, Sapho, et le *Temps* du 20 novembre 1910 :

« *Sat prata biberunt,* comme dit le vieil Horace », citation cruelle pour M. Léon Cléry.

Une seule définition convient à ce livre : c'est un livret littéraire d'opéra-bouffe. C'est d'ailleurs, une œuvre de réel talent, et d'une lecture fort amusante. Pourtant, quand on l'a terminée, on rouvre avec plaisir *Aphrodite* ou *La Femme et le Pantin.*

Signalons enfin les intéressants romans d'Alfred Vallette. *La Vierge* et *A l'Écart,* en collaboration avec Raoul Minhar.



Le régionalisme est l'une des tendances les plus fortes de notre époque, par réaction contre la centralisation excessive. On accuse la Révolution d'avoir supprimé en France la vie propre des anciennes provinces. Tocqueville a montré comment la Révolution n'avait fait sur ce point que reprendre et compléter l'œuvre centralisatrice commencée par la monarchie. La Révolution elle-même, et les cahiers en font foi, se soucia de développer la vie locale des provinces.

A présent, le régionalisme est à la mode, et il a inspiré nombre de romanciers. Déjà, parmi ceux que nous avons cités jusqu'ici, beaucoup lui ont fait bonne place dans leurs récits. Nous voulons seulement ici mentionner rapidement quelques-unes des œuvres où ce caractère devient prépondérant.

Entre toutes nos provinces françaises, la plus chère est l'Alsace aujourd'hui deux fois française, par le cœur et par l'héroïsme. M. Charles de Rouvre, dès 1901, signalait en un très beau roman, *Française du Rhin*, la situation du pays annexé après trente ans de domination allemande. Ce fut une révélation précisée par les *Oberlé* de M. René Bazin. Le roman *Française du Rhin*, moins teinté de drame, est dans une note plus sobre; il est moins proche des *Oberlé* que du volume de M. Barrès : *Au Service de l'Allemagne*.

Depuis, deux auteurs pieusement voués au culte de la province perdue, Jeanne et Frédéric Régamey, nous ont donné *Au Service de l'Alsace* (1906), mettant en pleine valeur la lutte héroïque soutenue sur le sol alsacien par la population indigène pour le maintien et le développement de la civilisation française contre la culture germanique. Plus récemment encore, M. André Lichtenberger nous montrait dans *Juste Lobel* (1910) la conversion au patriotisme alsacien d'un ex-pacifiste convaincu, pour qui le spectacle de la vie réelle l'emporte sur les idées abstraites.

Près de l'Alsace, mais de l'autre côté de la frontière, c'est le pays lorrain que décrit M. Émile Moselly (Émile Chénin). On sait qu'un remarquable volume de nouvelles : *Jean des Brebis ou le Livre de la Misère* (1907) lui valut le prix Goncourt, et attira sur lui les yeux du public. Depuis, deux nouveaux recueils de nouvelles : *La Vie Lorraine* (1907) et *Le Rouet d'ivoire* (1908) ont confirmé l'impression de son premier ouvrage.

Comment parler de la Lorraine sans nommer M. Maurice Barrès? Nous avons montré plus haut ce qu'il a fait pour sa chère province. Et il est difficile de ne pas signaler le dernier roman publié par M. Louis Bertrand : *Mademoiselle de Jes-*

sincourt (1911), peinture de la vie provinciale lorraine, œuvre remarquable, sobre et volontairement grise, qui semble marquer dans le très beau et très coloré talent de l'auteur une transformation des plus intéressantes.

Au nord de la France, M. Camille Vergniol nous a donné de la vie flamande une description d'un réalisme puissant, parfois un peu cru, mais d'une riche sensualité (*Doménica*, 1900).

M. Pierre Hamp, dans ses études de vie locale, ne s'arrête pas à la couleur pittoresque des pays divers; il va droit aux hommes, qui l'intéressent davantage. Il les voit tels qu'ils sont, et les peint sans aucun artifice de composition. Les *Dix Contes écrits dans le Nord* montrent la vie sociale des pays usiniers, où deux castes ennemies, patrons et ouvriers, riches et pauvres, vivent face à face, sans aucune classe intermédiaire. *La Peine des hommes* est une bonne et sobre étude sur le monde du travail : sobre, car l'auteur décrit la vie laborieuse du port de Boulogne sans s'attarder à une seule page pittoresque sur les pêcheurs en mer. Son enquête s'achève en pessimisme : « Le bonheur, dit-il, est d'aimer son métier, mais où sont les métiers aimables?... L'ouvrier n'aime plus son métier, et cela ébranle le monde. »

La Bretagne a gardé plus qu'aucune autre région de la France une saisissante individualité. Les beaux romans de M. Anatole Le Braz (1) (*Le Gardien du feu*, 1900; *Le Sang de la Sirène*, 1901) lui sont consacrés. Pierre Clésio (Audic) avait montré dans *Les Renards* (1900) de vaines tentatives faites pour déprendre la Bretagne de son amour pour la patrie française, et pour l'amener à consentir à la conquête britannique. Je cite encore parmi les romans bretons, l'œuvre de M. Henry Céard : *Terrains à vendre au bord de la mer* (1906), mais ce volume sur la Bretagne n'est pas britannophile.

Des régions jusqu'alors peu étudiées, comme l'Auvergne, entrent à leur tour en lutte pour le développement de la vie régionale, avec *Terre Maternelle* (1904) du vicomte de Mira-

(1) *La Chanson de la Bretagne. — Au Pays des Pardons. — Pâques d'Islande. — Le Gardien du Feu. — Le Sang de la Sirène. — La Terre du Passé. — Vieilles histoires du pays breton. — Le Théâtre celtique. — Les Contes du Soleil et de la Brume. — Au pays d'exil de Chateaubriand*, etc...

mon-Fargues, et *L'Armoire au linge blanc* (1908) de M. Armand Delmas. Voici encore dans le même esprit, *l'Ame limousine* (1907) de M. Jean Nesmy.

Pour le Midi, le mouvement depuis longtemps commencé se développe : encore n'avons-nous à parler ici que de la littérature *française*, à l'exclusion bien entendu des œuvres en langue d'oc. Le Midi provençal nous offre les *Mémoires et Récits* du grand ancêtre Frédéric Mistral (1901), l'abondant et exubérant roman de M. Jean Aicard : *Maurin des Maures* et *L'Illustre Maurin* (1908), en tout un millier de pages pleines de galéjade, et de la bonne humeur d'une race expansive et optimiste.

Dans le Sud-Ouest, Eugène Le Roy a offert le spectacle fort rare d'un écrivain isolé au fond de sa province, et s'imposant à l'attention publique à force de talent. On sait qu'il poussa le désir de l'effacement jusqu'à refuser la croix que lui offrait un ministre bien conseillé : *Jacquou le Croquant* (1900); *Nicette et Milou* (1901); *Le Moulin du Frau* (1905) mettent en scène le rustique paysan périgourdin. M. Emmanuel Delbousquet a mis un vrai talent dans ses romans landais : *L'Écarteur* (1904) et *Miguette de Cante-Cigale* (1908). M. Paul-Henri Capdevielle, béarnais, nous montre dans *Fils de la Terre* (1908) la puissance de la passion du paysan pour la propriété terrienne, passion qui ne cède pas à l'amour lui-même. Et M. Georges Beaume (1), dans *Les Deux Rivales* (1900), nous signale une particularité curieuse du pays basque : la survivance des Gahots, race maudite et toujours méprisée, même lorsque par hasard elle détient la richesse. N'oublions pas enfin les romans de Andrée Béarn Hein.

***

On s'est plaint parfois que le roman d'aventures fût délaissé chez nous, et de fait, il tient dans l'histoire de notre littéra-

(1) OUVRAGES parus depuis 1890 : *Une Race.* — *Aux Jardins.* — *Un Vieux Coq* — *Les Vendanges* — *La Rue Saint-Jean et le Moulin.* — *Rosière et Moi.* — *Les Quissera.* — *Les Deux Rivales.* — *Sainte Nitouche.* — *Jacinthe.* — *La Bourrasque.* — *Les Robinsons de*

ture une place moins importante, semble-t-il, que chez nos voisins d'outre-Manche. Mais la qualité supplée au nombre.

Les aventures? les héros de M. Auzias-Turenne et de M. Gilbert de Voisins sont allés les chercher fort loin, vers l'ouest; celui-ci au Far-West (1) (*Le Bar de la Fourche*, 1909), celui-là plus loin encore, dans le désert perdu où l'or se tapit sous la neige (*Le Roi du Klondyke*, 1901). Ceux du capitaine Danrit (ce pseudonyme cache très peu M. le commandant Driant) les attendent sur notre territoire. On sait que M. Danrit a imaginé, en officier très documenté, ce que pourrait être la guerre la plus vraisemblable, et nous en a décrit toutes les péripéties avec une vérité si parfaite qu'on croit suivre dans ces récits une histoire réelle et formidable. Ce fut tout d'abord la guerre allemande, la revanche si longtemps attendue et prédite, puis ce fut l'hypothèse grandiose de l'invasion noire, d'un soulèvement islamique jetant sur l'Europe effarée, des millions de barbares noirs fanatisés et féroces. Survint l'incident de Fachoda, et la menace d'une rupture avec l'Angleterre : aussitôt parut *La Guerre fatale*. Le malentendu s'apaise, et l'entente cordiale se prépare, mais en revanche, une guerre éclate au loin, dans le fond de l'immense Asie, entre l'empire russe et la jeune puissance du Japon : l'auteur imagine alors le réveil possible de l'Asie, et *L'Invasion jaune* (1905) poussant jusqu'au Rhin ses fourmilières humaines armées d'engins perfectionnés. Ce sont de grandes épopées imaginaires. Les récits sont plus vraisemblables, où M. Danrit nous présente des faits possibles : la navigation sous-marine et aérienne lui fournissent des sujets tout prêts (*Robinsons Sous-Marins*, 1907; *Robinsons de l'air*, 1908). C'est sobre, émouvant, conté dans une langue claire et précise. L'auteur de tant de tableaux de batailles terrestres ou marines fait songer aux quelques pages qui terminent les *Civilisés* de M. Claude Farrère.

Paris. — La Petite Princesse. — L'Attache. — Trottins de Paris. — Les Jacques. — Pierre Cahuzac. — Monsieur le Député. — NOUVELLES ET CONTES : *Au Pays des Cigales. — Corbeille d'Or. — Le Maudit. — Perrette. — La Nuit de Maguelone.*

(1) *Adde*, Léo CLARETIE, *Les Héros de la Yellowstone* (1908).

***

M. Pierre Giffard, correspondant de guerre en Mandchourie, a rapporté de là-bas, à peine la lutte terminée, des nouvelles et des romans pleins d'imagination et d'aventures dramatiques : *Les Soirées de Moukden* (1904), *Les Diables jaunes* (1907), *La Guerre infernale* (1908). M. Charles Foley (1) excelle à faire jaillir de la situation la plus simple tout un drame poignant. La nouvelle qui a donné son titre au volume *Au Téléphone*, contient huit pages. Elle renferme, dans ce court espace, une telle quantité d'émotion qu'elle a remporté un vif succès sur la scène du Théâtre Antoine. Si la science nous a donné de nouveaux éléments de bien-être, elle a créé aussi de nouveaux moyens de souffrance, et celle qui peut étreindre au bout d'un fil téléphonique, le cœur d'un homme assistant épouvanté au péril des siens, sans pouvoir intervenir, cette souffrance-là atteint le *summum* de l'intensité. Les autres nouvelles du volume confirment, dans les diverses situations de la vie tragique, le talent de l'écrivain. Ce sont des impressions de nature analogue que donne *Un Concert chez les Fous* (1910). Mais voici que sa manière s'élargit, et que surgit une vision terrible et puissante, comme l'un des cercles de l'Enfer de Dante. Imaginez, sous une ville américaine, toute une cité souterraine creusée mystérieusement par les Chinois, habitée par eux, recélant leurs prisonniers, leurs victimes secrètement enlevées au monde supérieur et lâchement torturées par eux, cachant leurs formidables préparatifs de guerre contre les blancs : telle est *Kowa la Mystérieuse* (1908). C'est un récit curieux, captivant, obsédant.

(1) OUVRAGES parus de 1890 à 1910 : *Risque-Tout.* — *Bonheur conquis.* — *Les Cornalines.* — *Petites Amoureuses.* — *Mulot et Cendres.* — *La Dame aux Millions.* — *Monsieur Belle-Humeur.* — *Zéphyrin Baudrec.* — *Le Roi des Neiges.* — *Les Colonnes Infernales.* — *La Soif rouge.* — *Cœur de Roc.* — *L'Otage.* — *Vendée !* — *Cuilleri Cuilloré.* — *Fleur d'Ombre.* — *Un Trésor dans les ruines.* — *Drames de coulisses.* — *Au Téléphone.* — *Tuteur.* — *La Demoiselle Blanche.* — *Fiancés de Printemps.* — *Les Mauvais Gars.* — *Histoire de la Reine de Bohême et de ses sept châteaux.* — *L'Anneau Fatal.* — *L'Écrasement.* — *Jean des Brumes.* — *Kowa la Mystérieuse.* — *Un Concert chez les Fous.*

***

M. Maurice Montégut est un écrivain fécond et émouvant, dont les récits très variés sont tour à tour situés dans les pays les plus divers, et dans des temps assez éloignés. Citons entre autres le singulier roman intitulé *Rosnhéro* (1901) : c'est du demi fantastique, pour ainsi dire : un désœuvré, quittant Paris, choisit au hasard un nom de commune dans le Bottin, c'est Rosnhéro, un village breton perdu; or, un siècle auparavant, pendant la Révolution, son propre aïeul, officier bleu, y a été assassiné par le grand-père d'un châtelain chouan; tout le pays, sur la foi d'une prédiction, attend le retour de l'assassiné et l'incendie du château. Incrédule et amusé tout d'abord, le Parisien est bien vite entraîné dans le tourbillon des passions et des superstitions déchaînées : un drame sauvage éclate, on tente de l'assassiner, et enfin les villageois soulevés brûlent le château maudit. Ainsi la foi en la prédiction a suffi à en assurer l'accomplissement. D'essence analogue, en un genre différent, *la Réincarnation de Christian Chaumette* (1907) est un roman spirite, où l'action tourne autour d'une supercherie.

***

Avec M. Oscar Méténier, au talent âprement réaliste (*Tartufes et Satyres*, 1905-1908; *Notre-Dame de la Butte*, 1907), nous côtoyons le roman-feuilleton. Nous y entrons en plein avec l'œuvre de M. Pierre Maël qui, en ce début de siècle, est devenu célèbre par le nombre de ses romans variés et d'intrigue compliquée.

***

M. A. Bruant, dans ses romans militaires : *Aux Bat. d'Af.*, *Les Trois Légionnaires*, nous a donné toute une épopée popu-

laire, allant du trottoir où s'égorgent les apaches parisiens, au désert où sous l'uniforme de la Légion, les bandits devenus héros font le coup de feu pour la France.

⁂

M. Pierre Decourcelle, écrivain fécond, correct et intéressant, s'est voué de préférence à l'étude de la vie parisienne. Il excelle à montrer tout ce qu'il peut tenir de dévouement obscur, de sagesse pratique et de noblesse sentimentale dans l'âme d'une petite ouvrière parisienne; mais dans l'action attachante et serrée de ses romans, il observe, avec la même sûreté de coup d'œil, toutes les classes sociales, et son œuvre multiple finit par former une véritable Comédie sociale moderne. Citons, parmi les très nombreux romans qu'il a publiés depuis dix ans et qui sont venus prendre auprès de leurs aînés un rang honorable : *Les Fêtards de Paris, Les Deux Frangines, Les Requins de Paris, Le Curé du Moulin-Rouge, Les Ouvrières de Paris, La Môme aux Beaux-Yeux, Quand on aime, Fille d'Alsace, Le Million de la Bonne*, et d'autres encore, facilement écrits et d'une lecture agréable et attachante.



Romancier non moins fécond, M. Jules Mary sait aussi le secret de tenir sans cesse en éveil l'attention de son lecteur par l'abondance et la nouveauté sans cesse renouvelée des épisodes. *La Charmeuse d'Enfants, La Revanche de Rose-Manon, Le Fruit défendu, Les Dernières Cartouches, Le Roman de l'Enfant, La Fiancée de Lorraine, Roule-Ta-Bosse, La Bête Féroce, La Beauté du Diable* (1906), *Le Fils d'un Voleur* (1905), *Les Amants de la Frontière* (1909), *La Goutte de Sang* (1908), sont les titres de quelques-unes de ses dernières œuvres qui continuent la série commencée depuis 1877.

⁂

Il faut louer les mêmes qualités d'inlassable fécondité et d'inépuisable imagination chez M. Charles Mérouvel (*Deux Passions*, *Le Val aux Biches*, *Mortel Amour*, etc.) et chez M. Pierre Sales qui écrivit *Les Habits Rouges*, *Le Secret du Bonheur*, *Oiseau de luxe*, *Les Rois du Monde*, *Les Larmes de l'Amour*, *Les Millions d'Outre-Mer*. Tous ces maîtres du roman populaire, traités parfois avec une légèreté un peu sommaire par certains historiens de notre littérature, entretiennent cependant dans la masse du grand public le goût de la lecture, et ils ont peut-être sur les idées et les sentiments de leurs innombrables lecteurs, une influence morale qui ne le cède en rien à celle de leurs confrères plus ambitieux.



Parmi les récits d'aventures, il faut faire une place à part aux récits merveilleux, et parmi ceux-ci, il faut accorder une mention aux contes de M. J.-Joseph Renaud : *Le Chercheur de merveilleux* (1907), sobres, rapides et poignants. On retrouve les mêmes qualités dans *L'Enlisé du Mont Saint-Michel* (1909). Signalons aussi la curieuse histoire de double vue collective due à M. Jules Perrin (*La Terreur des images*, 1908) ; les romans spirites de M. le comte Léonce de Larmandie (*L'Appel du Fantôme* et *L'Amour astral*, 1909) ; un autre roman spirite bien curieux de M. Jean Richepin (*Lagibasse*, 1900), et enfin une très singulière étude de dédoublement de la personnalité *L'Obsession, Moi et l'Autre* (1909), par M. Jules Claretie.



M. Gaston Leroux avait autrefois écrit dans un grand journal du matin un roman d'aventures extraordinaires qui devait guider les lecteurs du journal à la découverte d'un certain nombre de trésors. C'est un récit demi-fantastique, demi-fantaisiste, où l'âme sanguinaire de Cartouche se réincarne en un pacifique petit commerçant, l'entraînant dans les aventures

les plus inouïes : ne retrouve-t-il pas au fond des Catacombes de Paris, une colonie de gens qui y demeurent depuis on ne sait quand, et parlent encore la langue de saint Louis, mais sont tous devenus aveugles à force de vivre dans l'obscurité ! C'est incohérent et amusant à la fois.

***

Nous retrouvons encore M. Gaston Leroux dans le roman policier, dernière province du roman d'aventures, assez rarement visitée autrefois par les littérateurs, et aujourd'hui brusquement envahie, depuis la vogue des traductions de M. Conan Doyle, disciple lui-même d'Edgar Poë et de notre Gaboriau. M. G. Leroux a créé le subtil reporter Rouletabille, plus malin qu'aucun policier (*Le Mystère de la chambre jaune*, 1908; *Le Parfum de la Dame en noir*, 1909).

M. Albert Boissière, dont les débuts promettaient autre chose, a sacrifié fort habilement aux mêmes faux dieux, dans *Clara Bill danseuse* (1906); *Un Crime a été commis* (1908); *L'Homme sans figure* (1909). Mais sans prétendre énumérer ici tous les auteurs de romans policiers, arrêtons-nous un moment devant un maître du genre, M. Maurice Leblanc, père d'Arsène Lupin (1).

C'est une singulière différence et qui vaut qu'on y prenne garde : tandis qu'en Angleterre, l'intérêt se portait directement sur Sherlock Holmes, policier admirable, sauveur des innocents et terreur des bandits, en France, le héros populaire fut Arsène Lupin, gentilhomme cambrioleur, malfaiteur insaisissable, narguant sans cesse la police et la justice, d'ailleurs sentimental et bienfaisant à ses heures, patriote même au besoin; c'est une vieille tradition française que de voir en riant berner l'autorité : tout enfants, notre plus grand plaisir n'était-il pas déjà de voir Guignol rosser gendarme et commissaire? Mais ne philosophons pas; il est d'ailleurs fort amusant, Arsène Lupin, et ses tours sont sans cesse renouvelés

(1) Ouvrages parus chez Ollendorff : *Une Femme*. — *Amédée et Claude*. — *L'Enthousiasme*. — *Les Aventures d'Arsène Lupin* (3 vol.).

et déconcertants ; aussi emplissent-ils plusieurs volumes : *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur* (1907), *Arsène Lupin contre Sherlock Holmes* (1908); *L'Aiguille creuse* (1909), etc. L'idée la plus originale est d'avoir mis en présence notre Lupin national et Sherlock Holmes (au nom légèrement modifié pour excuser l'emprunt) : le cas était embarrassant, car comment donner l'avantage à l'un quelconque des deux adversaires, tous deux étant supposés invincibles. Tel fut embarrassé le Conseil de l'Olympe au sujet du chien de Céphale et du renard thébain, tous deux prédestinés, Momus le rappelle à Jupiter au prologue du quart livre de Pantagruel : « Le chien, par son destin fatal, debvoyt prendre le regnard : le regnard, par son destin, ne debvoit estre pris. Les destins estoient contradictoires. Par mon advis, vous les convertistes en pierres. Sousdain feustes hors toute perplexité. » A défaut d'une solution aussi radicale, M. M. Leblanc a, du moins, pris soin de balancer les avantages : d'abord mystifié par Lupin, Sherlock Holmes prend sa revanche et le fait arrêter; puis comme des innocents pourraient souffrir d'un procès, il ferme les yeux sur l'évasion de Lupin. Ainsi, c'est le voleur qui l'emporte, et il continue, et il continuera dans de nombreux volumes encore. Ne l'avons-nous pas vu dans le rôle inattendu de Chef de la Sûreté, ce qui dépasse la dernière incarnation de Vautrin !

A côté de ces exploits éblouissants, elles risquent de paraître un peu bien ternes, presque banales, les histoires policières que nous conte, avec sa compétence professionnelle éprouvée, M. Goron : *Un Beau Crime, Fleur de Bagne, Le Crime de la rue de Chantilly, Coco et les Monte-en-l'air*, etc., etc. C'est pourtant autre chose que le feuilleton à la Montépin.

La partie banale du roman, d'autres l'ont faite, et mieux. Pour nous, que le feuilleton populaire émeut plus froidement, nous cherchons autre chose dans ce livre, et nous l'y trouvons, et c'est une suite très curieuse de coins de Paris obscurs et inconnus. Nous faisons la tournée des bouges avec le cicerone le plus compétent. Les futurs historiens du Paris populacier et inférieur trouveront là des peintures d'un relief pittoresque.

Tout le livre est comme un album d'eaux-fortes à la manière noire; il n'y a là ni grâce, ni ciel, ni lumière, ni nuances tendres; c'est toujours la nuit, les taudis sombres, les quinquets fumeux étalant leur lueur jaune et rouge sur des murs moisis, des faces verdâtres, des décors de ténèbres et de honte. C'est un tunnel ténébreux, et tous ces gens ont, à la longue, des airs effarés de chats-huants et de chauves-souris. C'est l'enfer parisien dans ses dessous, ses caves, ses sous-sols, ses antres, ses caveaux et ses lieux infâmes, et le sujet est si émouvant par lui-même dans son horrible vérité, qu'un peu plus de littérature et de style n'y ajouterait presque rien.

Tous ces romans ont été lus, relus, dévorés; ils ont suscité d'innombrables imitations, et après le feuilleton quotidien, des brochures illustrées et périodiques ont répandu dans la foule le récit des exploits de Nick Carter, le policier criminel. Certes, ce n'est pas toujours une saine pâture pour les adolescents et les enfants, à l'imagination inflammable et impressionnable : le résultat paraît aux chroniques judiciaires.

Soyons reconnaissants aux auteurs qui se sont donné pour tâche de divertir les enfants par des récits attachants, sains et moraux. Jules Verne n'est plus, mais de ses tiroirs, la piété de quelques collaborateurs posthumes continue à faire sortir chaque année deux romans. André Laurie aussi est mort. Mais ils ont eu des successeurs : MM. Paul d'Ivoi, Boussenard, Paul de Sémant, le comte de La Vaulx, vulgarisateur de l'aéronautique, Solange Pellat, Émile de Perceval, et tant d'autres, dans les genres les plus divers. Ils ont aujourd'hui une concurrence dans les ouvrages et les périodiques sportifs. C'est un symptôme intéressant pour qui cherche ce que seront demain les générations nouvelles.



Le Roman Historique est brillamment représenté à notre époque. La splendeur antique garde toujours ses admirateurs

tels M. Charles Callet (*Myrrhine*, 1905), M. Daniel Riche (*Le Cœur de Thellys* 1908), M. Charles Chabault (*Le Triomphe d'Aphrodite*, 1907); M. André Lichtenberger a évoqué en un récit dramatique l'heure suprême de la Grèce (*La Mort de Corinthe*, 1900). Nous négligerons, par contre, les trop nombreux romans où, sous prétexte d'antiquité, les auteurs ont cru pouvoir prendre avec les convenances d'étranges libertés. Il est regrettable que M. Louis Dumont ait apporté à écrire *La Chimère* (1902), un parti pris d'audaces qui fait hésiter à louer sans réserve le talent de cette évocation des Romains de la décadence. Le style sonne plein, l'agencement est artiste, la documentation est solide, et par des détails, semble révéler un familier de l'archéologie romaine, peut-être quelque universitaire. Il y a là des tableaux de processions, de cirques, de fêtes, qui ont du relief, de la couleur, de la vie. Mais c'est Messaline qui mène la ronde, on trébuche à chaque pas sur des ordures; on détacherait, en choisissant, de jolis panneaux d'anthologie sur cet édifice équivoque.

***

C'est toute l'histoire de l'empire romain, qu'a successivement évoquée M. Henri Guerlin dans *L'Épopée de César*, dans *La Petite Patricienne*, roman du temps de Domitien, et dans *Damaris l'Athénienne*, le plus récent et le plus coloré de ses romans, où il met en présence l'apôtre saint Paul et une fille de la pure civilisation hellénique.

M. Antoine Baumann évoque les *Martyrs de Lyon* (1905). Un écrivain singulièrement doué, mais inégal, et peut-être trop vanté, Jean Lombard, a peint de couleurs heurtées et violentes la décadence romaine (*L'Agonie*, 1901) et la si curieuse civilisation de *Byzance*. Nous avons déjà eu occasion de parler des remarquables volumes consacrés par M. Paul Adam à la société byzantine. Alfred Rambaud, un historien qui se délassait de ses travaux austères par le roman, a regardé cette même société d'un point de vue assez particulier,

en évoquant dans *L'Empereur de Carthage* (1904) la domination coloniale des Byzantins en Afrique, à l'heure même où elle allait s'écrouler sous l'impétueuse attaque des Arabes.

***

Peu de romans sont situés au Moyen âge, encore mal connu de la masse. Citons pourtant *La Tragique histoire des reines Brunehaut et Frédégonde* (1909), contée par M. Maurice Strauss dans une forme un peu indécise entre le roman et l'histoire très librement interprétée, et un roman sur les papes d'Avignon, *Blancaflour* (1908) de M. Tancrède Martel, qui évoque les époques historiques les plus diverses, qu'il s'agisse des amours du grand Henri (*La Tant-Aimée du Roy*) ou de l'Espagne napoléonienne (*L'Afrancesada*, 1909).

***

Plusieurs récits ont pour cadre l'époque colorée et enfiévrée de la Renaissance, les très curieuses reconstitutions italiennes de M. Maxime Formont (*Princesse de Venise*, 1909; *La Florentine*, 1910); *Jean des Bandes-Noires* (1901) de M. P. Gauthiez; et l'épisode de jeunesse d'Henri IV narré par M. Jacques Ballieu (*Conter Fleurette*, 1905).

***

Entre tous les écrivains qui se sont intéressés au XVIe siècle français, nul n'en a parlé avec une passion et une autorité comparables à celles de M. Maurice Maindron. Convaincu depuis longtemps qu'il y a témérité à entreprendre de situer tour à tour ses récits dans des siècles divers, il a jugé qu'il convenait de se restreindre à une seule époque pour pouvoir espérer la bien connaître et la bien peindre. Il a choisi

notre xvie siècle à son déclin, tout secoué par les guerres de religion, siècle sensuel, somptueux et cruel tout ensemble, où les hommes, abandonnés à toutes les passions déchaînées, apparaissent plus violents, plus forts, plus braves et aussi plus féroces qu'en autre temps. L'humanité a fait alors une dépense d'énergie prodigieuse, et toute cette agitation effrénée eut pour résultat de tremper solidement les caractères et les âmes pour deux générations. M. Maindron connut cette époque comme s'il y avait vécu, non pas d'un savoir livresque et pédant, mais de cette intime connaissance que peut seule donner le commerce prolongé des hommes et des choses du xvie siècle. Il a vécu, par la pensée, avec les personnages de ce temps : ce furent pour lui presque des contemporains. Non seulement il a pu décrire avec la plus scrupuleuse exactitude leurs costumes, leurs repas, leurs meubles, mais aussi (et c'est là l'essentiel, le reste n'étant que décor) leur façon particulière de ressentir les sentiments éternels de l'humanité : la joie, la douleur, l'amitié ou l'amour; en un mot leur conception de la vie et de la mort. C'est tout cela que M. Maurice Maindron avait mis dans ses romans : *Le Tournoi de Vauplassans* et *Saint-Cendre*, et il continua cette série étincelante : *Blancador l'Avantageux* fait une digne suite aux aventures de M. de Saint-Cendre. M. Maindron y a peint sous de tristes couleurs quelques-uns des pasteurs genevois de l'époque, mais il faut noter que l'auteur n'a pas manifesté de faveur trop marquée à aucun des deux partis, il estime que parmi les passions humaines, les plus élémentaires, les plus bestiales ont eu le plus de part aux actions des hommes du xvie siècle, et que les âmes d'apôtres ont été rares dans chaque camp. De vrai, il semble bien que l'histoire lui donne raison, et que parmi tous ces hommes d'épées qui « se sont faits huguenots » suivant la mention si fréquente dans les mémoires du temps, la plupart voyaient surtout dans leur nouvelle religion une occasion de continuer à se battre. Quant à son héros Blancador, c'est un personnage de tous les temps : l'ambitieux qui veut arriver et de préférence par les femmes : c'est Bel-Ami au xvie siècle. Par un contraste heureux, il se trouve

associer un moment sa fortune à celle de M. de Théligny, un de ces héros simples, doux, pessimistes et sentimentaux qu'affectionne M. Maindron : les amours de M. de Théligny finissent d'ailleurs aussi tristement que celles de Gaspard de Croisigny dans *Saint-Cendre* : c'est une tragique aventure de cupidité, dont une jeune femme innocente et faible est la victime.

Monsieur de Clérambon est la plus fouillée de ses études historiques : on y voit, minutieusement rapportée, toute l'existence d'une bande d'aventuriers pendant les guerres de religion; c'est aussi l'histoire d'un homme très remarquable et malheureux, à qui la nature a donné un cœur tendre et le talent de se faire mal juger de toutes les femmes; il devient un soudard brutal et triste. Il y a aussi de jolies observations de détail, et qui sont de tous les temps, comme le cas de cette bonne dame qui ne peut se figurer que son neveu Clérambon, qu'elle a connu et morigéné tout enfant, puisse aujourd'hui commander en maître absolu à trois mille aventuriers, et terroriser toute une province.

Et puis voici qu'en plein succès, M. Maurice Maindron a paru vouloir abandonner le genre auquel il devait tant, et quitter pour le roman moderne son cher XVIe siècle. Puis quelques nouvelles historiques ont reparu dans un récent recueil (*Le Carquois*, 1907).

En poussant jusqu'au règne du Grand Roi (1), M. Maindron se fût trouvé en concurrence avec sa propre famille, car M. Henri de Régnier en a donné dans *Le Bon Plaisir*, une évocation saisissante : la ville, l'armée, la Cour surtout, tout y est étudié et rendu avec talent. Dans tel chapitre en forme de fragment de mémoires, le pastiche est poussé jusqu'à l'illusion complète; ce sont des tableaux qui se gravent dans la mémoire à côté de ceux qu'a tracés Saint-Simon. La confusion pourra être préjudiciable aux futurs historiens, mais elle est toute en faveur du romancier.

(1) Sous Louis XIII, *Cadet la Perle*, comte d'Harcourt, par Léo Claretie (1908). Sous Louis XIV : *Marie Petit*, du même (1903).

La même époque a tenté M. Marcel Dhanys, qui s'est complu à en retracer de préférence les aventures amoureuses en des romans qui vont aussi parfois jusqu'au pastiche (*Le Rival du Roi*, 1906; *Le Roman du Grand Condé*, 1908; *La Fille de Racine*, 1910).

M. Eugène Demolder a l'originalité d'aller chercher sa documentation non pas chez les historiens ou les auteurs de mémoires, mais chez les peintres d'autrefois; aussi ses romans ne sont-ils parfois qu'une paraphrase d'œuvres artistiques célèbres : c'est tout justement le contre-pied du travail d'un illustrateur de roman. Ce procédé, qu'il avait poussé jusqu'à l'excès naguère dans la *Route d'Emeraude*, évocation des maîtres hollandais, s'est assoupli pour permettre au *Jardinier de la Pompadour* (1904) d'être une très douce et très agréable image d'une époque charmante.

Rappelons ici l'évocation de Marie-Antoinette, le joli pastiche de M. François de Nion : *Les Derniers Trianons* (1900).

La Révolution, très souvent mise en roman, est à présent plus délaissée par les romanciers, car les historiens en ont quelque peu modifié l'image légendaire. Dans ce genre nous avons eu *Le Barbier Gracchus*, de M. Jean Drault (1908), étude contre-révolutionnaire sur la Terreur lyonnaise; *La Dentelle de Thermidor* (1908), de M. Georges Rivollet, sur l'émigration et la prison de Port-Libre; *Les Chouans de la Mayenne* (1901) de M. J. Morvan; *Le Baiser de la Déesse* (1905) de M. Henry Guerlin, sur l'expédition de Bonaparte en Égypte, et *Le Trompette de Marengo* (1908), bon roman de M. Samuel Cornut.



Sur la société royaliste émigrée, pendant l'Empire, et aux premiers jours de la Restauration, nous sommes renseignés par M. Ernest Daudet, qui a consacré toute une partie de sa vie laborieuse à peindre par le roman, les époques qu'il a d'autre part si minutieusement étudiées en historien; ainsi, son œuvre se complète en une parfaite harmonie : *Le Roman d'un Conventionnel* (1904), *Drapeaux ennemis*, *L'Espionne*

(1905), *Le comte de Chamarande* (1906) sont des œuvres d'un très haut mérite.

Le roman historique peut évoquer un passé assez récent : c'est ainsi que notre Second Empire est ressuscité dans *La Grande Aventure* (1905) de M. Georges de Labruyère, dans *Sous la Tyrannie* (1900) de M. Auguste Filon, ou dans *L'Empereur* (1900) de M. Pierre de Lano, et que M. Auguste Coupey étudie le servage russe, disparu depuis un demi-siècle à peine (*Le Serf de la Princesse Latone,* 1905).

La collaboration de MM. Paul et Victor Margueritte (1) nous a valu une œuvre exceptionnelle : la série des romans consacrés à l'Année terrible, à laquelle nous n'avons pu consacrer qu'une mention trop brève dans notre volume précédent. C'est une conception très nouvelle et très intéressante du roman historique; il prend à l'histoire sa rigoureuse exactitude; pas un fait qui ne soit exact; et cependant les auteurs se sont attachés par-dessus tout à retrouver et à faire sentir à leurs lecteurs l'état d'âme des acteurs dans ce grand drame militaire. Les sentiments personnels des personnages, leurs passions même, sont emportés dans la marche irrésistible des événements, et il n'y a qu'un sujet dans ces divers volumes : la Guerre. C'est elle dont le lecteur suit passionnément la marche exposée au jour le jour avec une clarté parfaite, supérieure même à celle qu'en ont eue au moment de l'action, les véritables acteurs. Aussi les auteurs ont-ils eu soin de choisir pour héros, non de simples soldats, à l'horizon si borné, ni même des officiers de troupe, mais des officiers attachés à l'état-major général, obligés par leur situation même à se tenir sans cesse au courant de la marche des opérations.

Le Désastre avait été consacré à l'armée de l'Est, cette brillante troupe qui, sous un autre chef, eût pu être notre Grande Armée, et que les hésitations égoïstes, les calculs mesquins et coupables de Bazaine amenèrent à la capitulation de Metz. On assiste aux tâtonnements du début, à la brillante

(1) Cf. page 308.

reprise des troupes françaises sous le feu, à l'étonnement de voir la retraite succéder toujours à des succès inachevés, puis à l'énervante inaction du blocus sous la pluie continuelle, déprimante; enfin, à l'annonce de la capitulation, aux sursauts de l'honneur militaire, aux projets fous de résistance quand même. Et le problème tragique se pose devant ces braves, que des consciences également loyales ont résolu de façon opposée : un soldat discipliné a-t-il le devoir d'obéir à l'ordre supérieur de reddition, ou peut-il essayer d'échapper isolément à la capitulation pour conserver son épée à son pays? De deux amis, l'un s'évade à travers les lignes allemandes dans un acte de témérité folle, l'autre se résigne stoïquement à subir la captivité pour ne pas toucher à la discipline. Drame moral poignant et sobre; un autre officier y succombe après avoir refusé de s'enfuir, il se tue le matin de la reddition. Dans ces pages ardentes et douloureuses, c'est toute l'armée impériale, si belle et si brave, que nous voyons s'engloutir dans la catastrophe de Metz.

L'armée a disparu tout entière, mais la France est encore debout. Des *Tronçons du Glaive* brisé, elle a forgé une arme nouvelle, et ses armées, improvisées, vont entreprendre de défendre contre un ennemi aguerri et triomphant le sol de la patrie. La lutte que les Allemands croyaient finie recommence plus acharnée, dans la tristesse morne d'un hiver exceptionnellement rigoureux. Davol est là, l'évadé de Metz, et la place de son camarade, parti en captivité, a été prise par son père, vieux colonel retraité. Et ce sont les angoisses, les souffrances, les privations, les défaites aussi, et enfin le lamentable exode de l'armée de l'Est, enveloppée, obligée de se rejeter sur le territoire suisse pour ne pas déposer ses armes.

Il restait encore après ces deux volumes, bien des souvenirs à évoquer pour compléter l'Année terrible. Et tout d'abord, la malheureuse armée de Sedan, l'armée du sacrifice. C'est à juste titre que MM. Paul et Victor Margueritte ont pieusement inscrit sur leur nouvel ouvrage le nom de ces *Braves Gens*; ils ont glorieusement conquis de la bouche même d'un

ennemi, ce titre d'honneur dans la charge héroïque que lança d'un geste suprême le général Margueritte mortellement blessé. A la suite de cette fresque grandiose, voici de petites peintures des phases secondaires de la lutte géante : des épisodes de la guerre en province, et les grands sièges aussi, celui de Strasbourg, celui de Paris. Beaucoup d'héroïsmes inutiles, parfois aussi des défaillances individuelles, car MM. Margueritte ne veulent pas faire œuvre d'apologistes, mais d'historiens. Dans l'ensemble, la note générale est triste, désolante, navrante.

Une moisson de palmes victorieuses cueillies à pleines brassées dans le champ de nos triomphes, dans le jardin éblouissant de notre beau passé, donne évidemment plus de joie qu'une botte de branches de cyprès coupées sur des tombes trop fraîches dans les plaines mornes et désolantes, lugubrement fleuries.

On en peut dire autant du dernier livre qui est venu compléter l'étude de cette période tragique. *La Commune*, à parler en historien, a été la suite naturelle de l'invasion et du siège : et même la suite nécessaire, si l'on tient compte des conditions politiques dans lesquelles s'était engagée et poursuivie la guerre, tant à Paris qu'en province. Il y eut un peu de tout dans ce vaste et anarchique mouvement : des patriotes ulcérés par l'humiliation de la paix, et des membres de l'Internationale, des bourgeois disciples de la Révolution de 1793 et des ouvriers socialistes. Il faut louer le très remarquable effort d'impartialité des auteurs, avec un sujet aussi brûlant.

Et voici, pour terminer le cortège, le maître du chœur, M. Georges d'Esparbès, génie fougueux et âme épique, épris des charges héroïques et des nobles dévouements. Il parcourt tour à tour les époques les plus diverses, et il s'y trouve également à l'aise, pourvu qu'il puisse évoquer de l'héroïsme. Les titres seuls de ses ouvrages sont caractéristiques : *La Légion Étrangère* (1901), *Le Roi Henri IV* (1901), *La Légende de l'Outil* (1903), *La Soldate* (1905), *La Grogne* (1907), *Le Briseur de fers* (1908) (l'expédition du général Humbert en Irlande), *Le Vent du Boulet* (1909).

***

Le Roman Exotique compte toujours bon nombre d'auteurs fidèles. C'est un genre relativement récent dans notre littérature; il commence avec Bernardin de Saint-Pierre, dans les dernières années du XVIIIe siècle. Notez au contraire l'absence complète de tout élément pittoresque et exotique dans un roman canadien et flibustier, comme *Les Aventures de Beauchène*, de Lesage. Il a depuis lors, toujours tenu une place honorable dans notre histoire littéraire, moins par le nombre des œuvres, que par le talent de certains auteurs.

L'ardeur coloniale de notre époque n'a pas multiplié les romans consacrés aux pays lointains : si l'accroissement n'a pas été plus sensible, il faut expliquer le fait par l'abondance des récits de voyage proprement dits, qui donnent au lecteur le sentiment d'une plus grande exactitude, comme les reproductions de photographies, dans ces mêmes ouvrages, se sont substituées aux gravures. Ils sont pourtant nombreux encore, les romans exotiques publiés au cours de ces dernières années, et nous ne pourrons mentionner que les plus importants.



Nous aurons peu à dire ici de M. Pierre Loti, car nous avons eu occasion de lui consacrer une longue étude dans notre histoire du XIXe siècle, où il occupait déjà le rang d'un maître ayant atteint très vite la plénitude de son talent charmeur. Il a d'ailleurs assez peu varié depuis lors, à la différence de beaucoup d'autres auteurs contemporains, encore que M. Victor Giraud ait pu étudier chez lui une crise d'idées et de sentiments très remarquable, une aspiration ardente, mais éphémère, vers une foi perdue, et non retrouvée. La magie évocatrice de son style est restée la même, soit qu'il nous mène au Japon où l'attend *La Troisième jeunesse de Mme Prime* (1905), soit qu'il nous entraîne *Vers Ispahan* (1904), dans

l'Inde, *L'Inde sans les Anglais* (1903), ou en Égypte, *La Mort de Philœ* (1908). Il faut faire une place à part, dans les œuvres de ces dix dernières années, à ce beau livre : *Les Désenchantées* (1906).

Il y a mis tout ce qu'il y a de meilleur en lui, le double sentiment de la pitié et de la mort. Avec une compassion très vive, sans déclamation et d'un ton contenu qui émeut, il nous décrit l'existence tragique de la jeune fille turque moderne, élevée par sa famille dans toutes les idées occidentales de liberté morale, à qui des institutrices franques ont fait imprudemment une âme d'Européenne; pourtant, elle ne peut franchir les clôtures du harem, et vit sous la menace perpétuelle du mariage musulman, de l'union qui lui sera imposée avec un mari qu'elle n'aura pas choisi, qu'elle n'aura même jamais aperçu avant le jour où elle lui sera livrée; — ce mari n'aura souci, en elle, que de la beauté, et ne songera jamais qu'elle a aussi une âme. Toute cette histoire douloureuse se déroule dans le décor admirable de Stamboul et du Bosphore; et l'on pouvait craindre qu'après *Aziyadé* et *Fantôme d'Orient*, Loti ne fût à court d'expression pour nous décrire, une fois de plus, la ville où il a mis le meilleur de son âme vagabonde. Au contraire, dans toute la plénitude de son talent mûri, il nous montre à nouveau son Orient de prédilection, et s'il a su trouver de nouveaux accents pour nous en parler, c'est peut-être qu'il l'a contemplé avec cette émotion involontaire et profonde que fait naître la contemplation d'un paysage familier que l'on regarde pour la dernière fois. On a qualifié le livre du mot : « Idylle d'Automne », et Loti nous y a donné quelques-unes de ses plus belles pages, et les plus poignantes peut-être qu'il ait jamais écrites sur le sentiment douloureux de la fuite inévitable des heures et des jours, la préoccupation angoissée de la venue fatale de la vieillesse et de la mort. Quant à la magie du style, elle est aujourd'hui plus captivante que jamais.

***

Officier de marine comme Pierre Loti, M. Claude Farrère s'est fait connaître par quelques œuvres remarquables. Dès la publication de *Fumées d'opium*, on pouvait prévoir que l'auteur de ce livre douloureux et étrangement émouvant, était de ceux qui doivent écrire quelque jour des œuvres définitives, et l'Académie des Dix ne s'y trompa pas, car elle lui décerna le prix Goncourt en 1905. *Les Civilisés* marquent un progrès très sensible : la vie coloniale y est peinte avec des couleurs peu flatteuses, les personnages y sont vivants et typiques : tous ont vécu sous des cieux étrangers, frôlant des civilisations et des religions bien diverses ; ce n'est pas impunément que l'on fréquente des êtres qui professent sur les sujets les plus essentiels : famille, religion, patrie, morale, des idées très différentes de celles qui nous avaient paru être naturelles. Ils ont laissé bien des préjugés sur leur route, nos « civilisés », sans s'aviser à temps que nous vivons de ces préjugés-là, et que les détruire sans les remplacer par d'autres, c'est grande imprudence. Aussi finissent-ils mal, presque tous, et le seul qui échappe à ce destin commun, c'est l'officier de marine, ramené brusquement par la guerre aux sentiments simples et puissants de l'humanité primitive : tuer ou être tué. Les dernières pages sont inoubliables : le torpilleur qui fonce sur l'ennemi, dans la nuit, sous les rayons aveuglants des projecteurs et parmi la pluie de feu des obus, la torpille lancée, l'explosion et la joie de mourir vengé et triomphant : vision brève et tragique que M. Farrère devait reprendre et développer en un large tableau, où l'horreur et l'épouvante atteignent au sublime, pour en constituer les pages essentielles de son roman *La Bataille*. Et c'est en même temps la peinture intéressante, nouvelle encore pour nous, du Japon moderne, bien différent de ce Nippon de bibelot et de paravent un peu hâtivement regardé par Loti, un Japon tout européanisé, de costume et de décor, dans les classes dirigeantes, mais qui n'a rien abdiqué, au fond, de l'âme, des mœurs et des traditions ancestrales.

Entre temps, M. Claude Farrère nous avait convié à le suivre vers Stamboul, où il semblait qu'il fût impossible

d'écrire encore après Loti. Mais il a su nous montrer la cynique curée de la Turquie grugée par les corbeaux financiers, européens et levantins : toutes ses sympathies vont au Turc, bon et brave, et tolérant. Dans ce décor se déroule une histoire tragique, sobrement contée en gradation : c'est en justicier que le colonel de Sévigné-Montmoran assassine sir Archibald Mackenzie, pour sauver une femme qu'il sait à jamais perdue pour lui. Et ce drame, qu'un seul mot malheureux aurait pu transformer en un mélodrame, reste constamment simple, vivant et poignant. La composition remarquablement serrée et habile, ajoute à l'impression douloureuse, et il semble bien que jusqu'à présent *L'Homme qui assassina* soit le chef-d'œuvre de M. Claude Farrère.

Son talent ne s'est pas cantonné dans les pays exotiques. C'est en France que se déroule l'histoire singulière de *Mademoiselle Dax, jeune fille*, triste aventure, et qui pourrait à bon droit s'appeler, *Les liaisons dangereuses*. C'est un grand malheur pour la pauvre petite Alice Dax, âme tendre qui étouffe entre des parents qui ne l'aiment pas, et un fiancé sot et égoïste, de rencontrer des « civilisés » séduisants et affranchis de toute morale. Elle y gagne de sentir ce qui lui manque : elle rompt son mariage, s'enfuit de la maison paternelle, et délaissée par celui qu'elle aimait, n'osant mourir, elle suit un inconnu qui lui parle d'amour. Elle tombe au demi-monde. Nous la retrouvons dans *Petites Alliées*, où M. Farrère nous présente le monde où l'on s'amuse, à Toulon : un monde particulier, où l'on rencontre des femmes étonnantes. Et la sentimentale Célia (c'est Alice Dax) finit par convoler en justes noces avec un médecin colonial, qui lui fait trouver le bonheur sous des cieux lointains. Conclusion heureuse d'une carrière singulièrement accidentée.

Son dernier roman — *La Maison des hommes vivants*, est une excursion dans le monde surnaturel. L'effet en a été un peu atténué et escompté par la publication en feuilleton. Il n'y a pas de merveilleux qui résiste à cette épreuve, puisque l'interruption quotidienne dissipe constamment l'atmosphère spéciale créée par le conteur. On y retrouve les belles qualités

de sobriété, d'émotion puissante et de sensualité païenne qui ont fait de M. Farrère un de nos meilleurs romanciers.

Deux frères, MM. Marius et Ary Leblond, ont formé une de ces collaborations familiales si fort à la mode en ces derniers temps, et ont consacré leur jeune et double talent aux hommes et aux choses de nos colonies : *La Zézère*, *Les Sortilèges* (1905), *L'Oued* (1907) ont rapidement établi leur réputation naissante, et le prix Goncourt en 1909 l'a sanctionnée de manière éclatante. Le roman qui leur a valu ce beau succès : *En France* (1909) n'est cependant pas à proprement parler un roman exotique; on pourrait dire que c'en est la contre-partie. Au lieu de nous faire connaître les sensations et les étonnements de l'Européen jeté en présence de la nature tropicale, MM. Marius-Ary Lebond ont étudié dans leur roman l'impression produite par la vie parisienne contemporaine sur un jeune créole venu de la lointaine île de la Réunion. Élevé dans une société archaïque demeurée fidèle aux traditions des fondateurs mêmes de la colonie, le jeune homme se trouve surpris au contact de la vie moderne : trop entièrement dépaysé, il ne parvient pas à retrouver son équilibre mental, compromis par le changement de vie morale. Les auteurs ont cru devoir, dans leur préface, se disculper de toute intention malveillante à l'égard de Paris : ils ont seulement voulu constater à quel point il est malaisé à un « déraciné » créole, de s'adapter à une vie si nouvelle pour lui.

M. Pierre Mille n'a écrit aucun roman colonial, mais il a consacré à nos colonies et à la vie coloniale un grand nombre de nouvelles excellentes (*Sur la vaste terre*, 1906; *Barnavaux et quelques femmes*, 1908). Grand admirateur de Rudyard Kipling, il lui est arrivé parfois d'en reproduire la forme avec une telle exactitude qu'à une seule nuance près — un accent de sympathie émue — on pouvait avoir l'illusion de lire la traduction d'une page de l'auteur de Kim. Pourtant, M. Pierre Mille possède une personnalité. Son héros favori, le soldat colonial Barnavaux, a roulé par le monde autant et plus que les *Soldiers three* du romancier-poète anglais, mais

il garde sous son écorce rugueuse, une délicatesse instinctive de sentiment qui fait défaut à ses congénères de l'Armée des Indes. Il y a des trésors de pitié au fond des récits les plus rudes de M. Pierre Mille, et la fille, Marie-faite-en-fer, est pendant quelques mois de sa triste vie, une héroïne admirable. La langue a de la souplesse et de la plasticité; depuis que M. P. Mille a renoncé à pasticher le style de Kipling, il semble avoir progressé encore à cet égard.

M. Francis Varaynes, un débutant, n'a pas hésité à prendre pour cadre, la Tahiti de Rarahu, et il n'a pas eu à s'en repentir, car il a montré un sens très fin de la psychologie locale.

L'Extrême-Orient, où le prestige de la nature exotique se double de celui d'une civilisation antique et différente, a tenté bien des écrivains : M. Ajalbert (1) nous a montré dans la charmante Sao-Van-Di la femme laotienne, issue d'une race douce et sensuelle, condamnée à une éternelle enfance. M. Émile Nolly nous conte la tragique et douloureuse aventure de Hiên le Maboul, tirailleur annamite.

M. Charles Pettit s'est cantonné dans la vieille Chine, si déconcertante pour nos habitudes occidentales, et où les sentiments éternels de l'âme humaine, au lieu de se manifester simplement comme chez les peuples jeunes, y sont régis tyranniquement par tout un système de traditions plus impérieuses que les nôtres. La Chine que nous révèlent *Les Amours de Li-Ta-Tchou, Les Aventures de Mlle Bambou, Pétale-de-Rose et quelques bronzes* (1909), est assez différente de l'idée que nous nous en étions faite jusqu'ici : c'en est assez pour nous persuader qu'elle correspond davantage à la réalité. Ces romans sont d'une lecture agréable.

M. Maurice Maindron, qui unit, comme autrefois Victor Jacquemond, l'exploration scientifique aux soucis littéraires, a localisé dans l'Inde familière quelques-unes de ses plus jolies nouvelles; il évoque, dans *La Gardienne de l'Idole*

(1) Jean Ajalbert : *Le P'tit. — En Amour.— Sao-Van-Di. — Les Veillées d'Auvergne, — Les Destinées de l'Indo-Chine. — L'Indo-Chine en péril. — Sous le sabre*, etc.

Noire (1910), l'Inde d'autrefois, paradis lointain et somptueux des chercheurs d'aventures et de trésors. Le continent noir a aussi ses romanciers : des explorateurs comme M. L. Binger, des soldats comme le commandant Ferry, qui se dissimule sous le pseudonyme de Pierre Dornin. Le monde musulman plus proche de nous attire M. Hugues Le Roux, explorateur et romancier (*Prisonniers marocains*), M. Jean de Labran (*Le Maroc rouge*). Il faut mentionner surtout les très belles études sahariennes de M. Jean Saint-Yves (encore un pseudonyme) : *Le Roman d'un Officier, La route s'achève*, d'une belle puissance de description et d'une haute inspiration morale.

Deux auteurs dont le français n'est pas la langue maternelle, tous deux d'origine arabe, MM. Chekri Ganem et Seddik ben el Ouled, l'un syrien, l'autre algérien, sont venus accroître notre trésor littéraire d'œuvres où seul le nom de l'auteur n'appartient pas à la plus pure langue française. *Da'ad*, de M. Chekri-Ganem, est l'histoire curieuse d'une danseuse arabe; dans *Fils de grande tente*, M. Seddik ben el Ouled a étudié la situation des représentants actuels de l'ancienne aristocratie arabe.

C'est bien parmi les romans exotiques qu'il faut classer les romans de M. Louis Bertrand, encore qu'ils ne s'écartent pas des bords de la Méditerranée, et que l'action s'en passe même parfois en France. L'auteur de *La Cina* (1901), de *Pépète le bien-aimé* (1904) et de *L'Invasion* (1907) est un descriptif : avec lui, l'intrigue la plus propice à une action serrée se décompose d'elle-même en une succession de tableaux. Coloriste prestigieux, il prodigue à larges touches les couleurs, saisit les nuances les plus délicates de la lumière; son style est flamboyant et chatoyant comme le grand soleil d'Orient. Il semble que des qualités de forme poussées aussi loin fassent tort au fond de ses romans; le sujet disparaît parfois, tant le lecteur en est distrait par le spectacle magique de la phrase.

Les épisodes brillants font presque négliger le fil de l'intrigue. Lorsqu'il entreprend, dans *L'Invasion*, de nous montrer l'envahissement progressif du Midi marseillais par les Italiens, l'idée ne tarde pas à passer au second plan : bien avant les dernières pages, on a déjà oublié la thèse, que rappellent seuls quelques noms propres; supprimez-les, c'est toute la théorie qui disparaît, mais les tableaux de la vie ouvrière marseillaise subsisteront, et avec eux, tout l'intérêt véritable du roman. Telle page, notamment l'envahissement d'un chantier par une foule gréviste, est, en quelque lignes, un chef-d'œuvre. M. Louis Bertrand a senti le premier le caractère de son talent, et il vient de publier sous ce titre : *Le Livre de la Méditerranée*, un recueil de ses plus belles pages.

Il faut enfin, avant d'en terminer avec le roman exotique, mentionner l'Espagne colorée et enfiévrée qui revit dans *La Maison de danses* de M. Paul Reboux (1905), avec une intensité de vie extérieure exceptionnelle (1). C'est l'Espagne andalouse, celle qui se présente le plus naturellement à notre pensée, sans doute parce qu'elle est la plus éloignée de nos mœurs françaises. Pour une raison analogue, les Anglais se représentent généralement les Français sous les traits caractéristiques de nos méridionaux. L'auteur a en outre, rendu avec une vérité singulière le culte que professe pour son art la danseuse espagnole. La psychologie des personnages est un peu sommaire : tout cela est vu du dehors, en décor pour ainsi dire, et c'est ce qui accentue ici la saveur d'exotisme. C'est une impression analogue que laisse la lecture de son roman italien : *La Petite Papacoda*, 1910. Il y a mis toute la vie grouillante, bruyante et facile de Naples.

***

Les Auteurs Gais n'ont pas plus manqué à notre temps qu'au XIXe siècle. Il nous faut tout d'abord signaler le décès du brillant prince de la fantaisie et du coq-à-l'âne,

(1) *Missel d'Amitié* (Poésie). — *Jozette*; *La Maison de Danses*; *Le Phare* (Romans). *A la Manière de....* (Critique). — *Vient de paraître*.

Alphonse Allais. Ses derniers recueils : *Ne nous frappons pas!* (1900), *Le Captain Cap* (1902) présentaient toujours les mêmes procédés que ses premiers volumes, procédés heureux, mais qui commençaient à trahir quelque fatigue. Du moins, Alphonse Allais aura jusqu'à son dernier jour contribué à nous éclaircir l'existence par son inépuisable gaîté.

Nous confondrons ici auteurs gais et humoristes, qui ont entrepris avec quelque succès de naturaliser parmi nous cette qualité essentiellement anglo-saxonne, *l'humour :* ils ont emprunté à nos voisins d'outre-Manche ce flegme imperturbable qui ne se dément jamais au milieu des pires cocasseries, et aussi la saillie imprévue et mordante. Pourtant, l'humour français n'est pas sans différer quelque peu de son modèle, par plus de mesure, et aussi par un mélange bien particulier de sentimentalité latente et d'esprit toujours en éveil.

***

M. Tristan Bernard (1), nonchalant et caustique, est un des types les mieux représentatifs des humoristes modernes. Depuis l'éclatant succès, au couchant du siècle dernier, des *Mémoires d'un jeune homme rangé* (1899), il a continué de nous conter sur un ton impassible les histoires les plus divertissantes. Le caractère dominant de ses héros, c'est l'absence même de caractère, je veux dire l'absence de toute volonté. Ces pauvres gens passent leur temps à se préoccuper des actions qu'ils ont à faire, et qu'ils n'accompliront jamais; ils sont toujours sur le point d'agir, de temps en temps, ils semblent agir, ou du moins ils en donnent l'illusion à eux-mêmes et aux autres, alors qu'en réalité, ils ont fait seulement ce que les circonstances se sont chargées de leur imposer. Ils ressemblent un peu à la plupart d'entre nous; l'auteur accumule les impressions jour-

(1) Romans : *Vous m'en direz tant!* (1894). — *X...*, avec P. Veber, G. Courteline, G. Auriol, J. Renard (1895). — *Contes de Pantruche et d'ailleurs* (1897). — *Sous toutes réserves* (1898). — *Mémoires d'un Jeune homme rangé* (1899). — *Un Mari pacifique* (1901). — *Amants et Voleurs* (1905). — *Le Crime d'Orléans* (1906). — *L'Affaire Larcier* (1907). — *Deux Amateurs de femmes* (1907). — *Secrets d'Etat* (1908). — *Les Veillées du Chauffeur* (1909). — *Auteurs, Acteurs, Spectateurs* (1909).

nalières, connues, afin de donner l'impression exacte de la vie ordinaire; mais ses personnages tendent à s'en échapper pour devenir exceptionnels par le développement logique de leur caractère. Ainsi, dans les *Mémoires d'un jeune homme rangé*, Daniel Henry nous apparaît comme un bon garçon semblable à beaucoup d'autres; une fois marié, il devient ce *Mari Pacifique* (1901) fort exceptionnel, qui par faiblesse physique, incapable qu'il est de voir souffrir la femme qu'il aime toujours, va lui-même relancer l'amant qui l'abandonnait, et le ramène à sa femme. L'horreur de voir souffrir est le dernier terme, l'aboutissement normal de notre civilisation actuelle, le sentiment profond qui détermine à notre insu, nos actions, en l'absence de toute idée morale un peu haute. Ne pourrait-on dire que les personnages de M. Tristan Bernard sont plus vrais que nature, de cette vérité particulière qu'ont les images reflétées dans certains miroirs grossissants? Car dans notre époque incertaine, qui court de morale en morale, de Tolstoï à Nietzche, au hasard de la mode ou de la vogue, sans être jamais bien assurée de l'excellence et de la durée de ses engouements, les héros de M. T. Bernard se distinguent par l'absence totale, palpable, de toute morale : le parfum du flacon vide, dont parlait Renan, s'est évaporé entre leurs mains. A y bien regarder, peut-être ne trouverait-on pas de plus impitoyable portrait de toute une part de la génération contemporaine, que les *charges* de cet implacable humoriste. A peine d'ailleurs a-t-on le temps d'entrevoir au passage ces pensées sérieuses, tant l'esprit de l'auteur se plait dans le dialogue étincelant, à tirer de la juxtaposition de deux idées très simples des effets et des contrastes d'un comique irrésistible. Il a semé avec prodigalité cet esprit dans *Amants et voleurs* (1905), dans *Le Crime d'Orléans* (1906), dans *L'Affaire Larcier* (1907), dans *Les Veillées du Chauffeur* (1909) — car il a été de bonne heure l'un des fervents de l'automobilisme, comme il est aussi un apôtre de l'espéranto —, enfin dans ce délicieux *Roman d'un mois d'été* (1910) où triomphe une subtile et délicieuse immoralité, car tout finit le plus heureusement du monde par une liaison coupable et de tout

repos, qui fait le bonheur de chacun — dénouement attendu, auquel la volonté du héros n'a collaboré en rien, les événements s'étant chargés de décider pour lui dans les occasions délicates.

En regard de cet humoriste à la gaîté voilée d'ironie, plaçons deux auteurs follement joyeux, Max et Alix Fischer, deux frères siamois de la littérature amusante, dont l'œuvre entière n'est qu'un long accès de bonne humeur et de rire franc. Leur fantaisie exubérante se donne allègrement carrière, sans autre prétention que d'amuser le lecteur, et ils y réussissent sans peine. Romans ou recueils de nouvelles, tous leurs volumes nous donnent la même joie : *Pour s'amuser en ménage* (1903), *Le Vol de l'Eléphant blanc* (1905), *L'Amant de la Petite Dubois* (1905), *Détails sur mon Suicide* (1905), *La Dame très blonde* (1906), *Camembert-sur-Ourcq* (1908), *L'Inconduite de Lucie* (1909). Ils défient toute analyse : il faudrait tout raconter, de ces épisodes toujours nouveaux, où la fantaisie dans l'invention s'allie si curieusement avec des dons d'observation, de façon à donner à l'œuvre toute entière un caractère de réalité.

M. Georges Auriol, lui aussi, n'a d'autre ambition littéraire que de nous amuser; il y a réussi avec son roman au titre pittoresque : *L'Hôtellerie du temps perdu* (1905), et aussi dans ce volume de nouvelles qu'il a intitulé : *Soixante à l'heure* (1908), non pas, parce qu'il s'agit d'automobilisme, mais parce qu'il contient, « soixante contes à lire en soixante minutes ». M. Ernest Blum s'adonne également au genre de la nouvelle gaie, dans *Le Jeu de l'Amour et de la Roulette* (1905), tandis que M. Charles Castor nous conte avec légèreté ses *Contes d'Occident et d'Orient* (1905). C'est sous la forme du roman, au contraire, que MM. Serge Basset et Rodolphe Bringer nous initient aux aventures tour à tour comiques ou tragiques de Mademoiselle Libellule, étoile aux Fantaisies-Nouvelles (*Fine Mouche*, 1909). C'est à Montmartre, sur la butte sacrée où vivent les modernes rapins et les derniers bohêmes que nous entraîne M. Louis Cadet pour nous inté-

resser aux faits et gestes de *La Petite Chiquette* (1908) : gentille et curieuse petite personne délurée; nul ne connaît ses origines ni son passé; elle égaye en passant l'atelier d'un brave garçon, et elle laisse derrière elle, lorsqu'elle a disparu, lancée vers une existence banale de luxe interlope, un regret très réel, que n'avait pas prévu son ami : ce roman éclairé par la jeunesse souriante, s'achève en tristesse, et est très délicat. La gaîté fleurit aussi dans d'autres quartiers de Paris: M. Coltin dans les *Drôleries du Palais*, constate que l'austère séjour de Thémis s'égaie parfois de bien curieuses aventures.

Conteur gai, M. Franc-Nohain l'est en toute simplicité et en toute joie dans la *Fiancée du scaphandrier* (1902) ou *Les Dimanches en famille* (1902). Son humour ordinaire s'aiguise d'observation ironique et pénétrante dans ce livre très original et très neuf : la *Nouvelle Cuisinière bourgeoise* (1900), où l'auteur a voulu se faire l'interprète, disons presque le poète, de cette caste essentiellement antilittéraire, la bourgeoisie. Il l'a vue et saisie au moment le plus prosaïque et aussi le plus important de son existence : à table. Il a inventé un genre nouveau pour une caste nouvelle, et il l'a fait avec drôlerie, étant naturellement porté vers cet humour qui traite avec un sérieux imperturbable et comique les choses en soi ridicules. Les idées s'associent avec une aisance, une gaieté, imprévue. S'agit-il des pâtes d'Italie ou de macaroni?

Santa Lucia !
Traderidera !
C'est le printemps, belle odalisque !
Le printemps partout vient régner,

Et le potage bisque, bisque
De n'être pas printanier !

Calembours, calembredaines, rapprochements, utopies, paradoxes, ce sont là les éléments avec lesquels jongle Franc-Nohain. On pouvait espérer que sa verve fantaisiste, un peu calmée et assagie, nous donnerait quelque jour une œuvre définitive et durable. Le charmant auteur a été piqué à son

tour par la tarentule politique : il écrit, dans un journal fort sérieux, des articles graves. Il morigène. Attendons.

On peut ranger parmi les humoristes M. Lavedan : son talent fin, prime-sautier, alerte, ironique et parfois aussi sentimental, est de ceux qui échappent à toute classification arbitraire. Dialogues spirituels ou romans véritables, ses œuvres, du caractère le plus varié : *Le Carnet d'un petit châtelain* (1902), *C'est servi !* (1904), *Le Bon Temps* (1906), *Inconsolables* (1908), présentent les mêmes qualités de « blague » souriante, d'observation rapide, sûre et impitoyable, qu'il a portées au théâtre avec le succès que l'on sait.

M. René Le Cœur montre dans la nouvelle un talent souple et fin (*Les Plages vertueuses*, 1909). M. André Maurel a de la gaieté et de l'esprit (*Le Vieillard et les deux Suzannes*, 1905; *Poème d'amour*, 1907). MM. Max Maurey et Jubin, encouragés par l'accueil qu'avait reçu au théâtre le vagabond Haps, philosophique héros d'*Asile de Nuit*, ont imaginé de nous conter la suite des *Aventures de M. Haps* (1908) : la fantaisie n'y manque pas, et celui qu'on avait pris autrefois à tort pour un journaliste devient lui-même directeur de journal, homme politique, ministre même. Il arrive en prenant simplement le sage parti de s'endormir aux moments décisifs pour ne pas contrarier la fortune propice. M. Frédéric Mauzens narre avec une verve étourdissante les aventures extraordinaires du *Coffre-fort vivant* (1907) : pauvre diable à qui son patron a fait momentanément avaler un diamant d'un prix inestimable, et qu'une particularité physiologique imprévue empêche de restituer le précieux dépôt : c'est le tour du monde, ou à peu près, qu'il accomplit dans ces conditions singulières, toujours suivi comme par son ombre par le propriétaire du diamant. Avec une imagination aussi féconde et aussi amusante, M. Antonin Reschal expose les aventures de *Maud, femme du monde cambrioleuse* (1909). Pierre Valdagne met une fine ironie et l'esprit le plus parisien dans ses livres et ses comédies : L'*Amour par principes; Une Rencontre; La Confession de Nicaise, Mon Fils, sa Femme et mon Amie; Touti; Paren-*

thèse amoureuse; Les Femmes charmantes; La Peur de l'être; L'Amour du Prochain, etc. M. Adrien Vély s'est cantonné dans le monde des petits théâtres à l'avenir financier toujours problématique, où joue, parmi de cocasses petites actrices, *L'Illustre Saint-Gratien* (1902).

Alors qu'à l'heure présente, toute une légion d'auteurs dramatisent la question du divorce, voici que M. Fernand Vandérem, l'auteur de tant de jolis romans de mœurs et de sentiment, en a fait un livre des plus amusants. *La Victime* (1906), l'enfant que chacun plaint, c'est ici un bon gros garçon de onze ans et demi qui profite de la situation de fils de divorcés pour se faire choyer et gâter à l'envi par père et mère, jusqu'au jour néfaste où une réconciliation se produit : il trouve alors qu'il est bien triste de ne plus pouvoir être « la victime ».

C'est une gaîté spirituelle, alerte et simple qui distingue les diverses œuvres de M. Maurice Vaucaire : *Maisons de poupées* (1905), *Le Métier de Mlle Pip* (1908), *Patatras* (1907), *La petite Madame Bec-et-Ongles* (1909). L'auteur n'a cure de nous moraliser. Il lui suffit de nous dérider. En collaboration avec Marcel Luguet, il nous a conté, peut-être un peu plus copieusement que ne le méritait un sujet assez mince, les aventures de *Mademoiselle X, souris d'hôtel* (1910) (1).

M. Pierre Veber excelle autant que quiconque à faire naître le rire spontané, irrésistible, lorsqu'il lui plaît de lâcher la bride à sa verve comique. Mais il a aussi une manière bien à lui d'entendre l'humour, qui donne à réfléchir autant qu'à sourire. Dans ce genre, son petit roman: *Amour, Amour...* (1900) n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre. On y trouve un peu de tout, sauf peut-être un sujet, car tous les incidents du livre, ne sont qu'intermèdes dans la vie du héros, tandis qu'il

(1) *Chipette.* — *Le Masque de Sable.* — POÉSIES : *Petits Chagrins.* — *Le Panier d'argenterie.* — *Les Cloches du Souvenir.* — THÉATRE : *Valet de Coeur.* — *Un Beau Soir.* — *Le Carrosse du Saint-Sacrement.* — *Petit Chagrin.* — *Les Girouettes.* — *La Jeunesse de Figaro*, en vers avec la collaboration de V. Sardou. — *Souper d'Adieu.* — *Le Fils surnaturel.* — *La Reprise.*

attend patiemment d'année en année, l'occasion de rencontrer sa fiancée, Mlle de Schwartzpflantz, dont le principal charme à ses yeux est d'avoir dans son nom tant de consonnes pour si peu de voyelles. Le candide jeune homme a dans l'intervalle plus d'une aventure amoureuse, : à la gaîté du récit se mêlent par instant, une sentimentalité légère ou une mélancolie voilée et discrète ; on y pourrait trouver toute une philosophie de la vie, voire même plusieurs, car les aphorismes du bon *rasta* Manonlesco sont souvent fort contradictoires, comme lorsqu'il affirme à son naïf disciple que « tout s'arrange », ce qui est fort rassurant, et aussi que « tout se paie », ce qui l'est beaucoup moins. Livre curieux, délicat et complexe, qui amuse.

M. Willy (1), qui fut un instant le collaborateur de M. Pierre Veber, mérite aussi d'être mentionné honorablement parmi les auteurs gais, amusants, colorés et spirituels. *Claudine à l'école* (1900), écrit en collaboration avec Mme Colette Willy est une manière de petit chef-d'œuvre. Il se passe parfois de bien singulières choses dans cette école de Montigny-en-Fresnois, mais toute la vie locale est évoquée dans le livre, la paix et la senteur douce des bois, et la liesse vulgaire de la visite ministérielle. Surtout, le récit de l'examen du brevet élémentaire est excellent. *Claudine à Paris* (1901), *Claudine en ménage* (1902), *Claudine s'en va* (1903) : c'est toute une existence mouvementée, où l'héroïne glisse parfois à de bien fâcheuses fréquentations, mais où pourtant tout finit en somme par s'arranger d'une façon satisfaisante, au milieu de beaucoup de gaîté gouailleuse, de calembours parfois

(1) Critique musicale : *Lettres de l'Ouvreuse* (1890). — *Bains de sons* (1893). — *Rythmes et Rires* (1894). — *La Marche des Croches* (1894). — *Entre deux Airs* (1895). — *Notes sans portée* (1896). — *La Colle aux quintes* (1899). — *Garçon l'Audition!* (1901). — *La Roue des Blanches* (1901).

Romans : *Histoires normandes*, avec Trézenik (1891). — *Une Passade*, avec Veber (1895). — *Maîtresse d'Esthètes* (1897). — *Un vilain Monsieur* (1898). — Avec Colette Willy : *Claudine à l'École* (1900), *Claudine à Paris* (1901), *Claudine en Ménage* (1902), *Claudine s'en va* (1903), *Minne* (1904), *Les Égarements de Minne* (1905). — *La Maîtresse du Prince Jean* (1903). — *La Môme Picrate* (1904). — *Une Plage d'Amour* (1905). — *Jeux de princes* (1906). — *Le Roman d'un jeune homme beau* (1907). — *Un petit Vieux bien propre* (1908). — *Pimprenelle* (1908). — *La Tournée du petit duc* (1909).

Ouvrages historiques : *Mémoires d'un Grenadier anglais* (1897). — *Un Vétéran de la Grande Armée* (1900). — *Le Mariage de Louis XV* (1900).

ineptes et de jeux de mots. C'est là aussi la caractéristique des romans qui ont suivi : *La Môme Picrate, Une Plage d'Amour, Jeux de Prince, Un petit vieux bien propre, La Tournée du Petit-Duc,* et d'autres encore, où sous la hardiesse des anecdotes, perce une petite émotion, une sorte de sentimentalité dissimulée et comme honteuse d'elle-même. Cette note discrète, se révèle plus nettement dans son dernier volume : *Maugis en ménage* (1910) où l'incorrigible bohème, son héros, s'étant aperçu qu'il vient de faire une sottise en épousant trop tard une jeune fille délicieuse, s'arrange pour disparaître rapidement — grâce à la morphine — afin de permettre à la gentille Sadie, redevenue libre d'épouser celui qu'elle a commencé d'aimer. Triste aboutissement de tant d'œuvres pleines d'insouciante gaîté.



Combien n'ai-je pas omis d'auteurs, que je suis réduit à nommer seulement alors qu'ils méritaient un examen détaillé : MM. Jean Amade, Michel Antar, Gabriel Aubray, Louis Boulé, François Casale, Choppin d'Arnonville, le comte de Comminges, G. Couderc de Foulongue, Claude Couturier, Edmond Coz, Daverne, Charles Derennes, Roger Dombre, Arthur Dourliac, Charles Joliet, comte Gabriel de La Rochefoucauld, Victor Lesté, F. Méaulle, Jacques Morel, Antonin Mulé, Félicien Pascal, Benjamin Vallotton, Jean-Louis Vaudoyer, et tant d'autres encore qui travaillent à accroître le patrimoine de nos lettres françaises.



Un des caractères de la littérature contemporaine, est le nombre toujours croissant des œuvres féminines. Sans doute, toutes les époques on vu des femmes écrire. Mais aujourd'hui, c'est un bataillon sans cesse accru de talents très divers et très inégaux, qui s'impose à la fois par la masse et par le mérite. A peu d'exceptions près, ces femmes se sont consacrées au genre du roman, où les qualités féminines, imagination et

sensibilité, les servaient à merveille. Aussi n'est-il pas facile d'énumérer toutes les œuvres de quelque valeur écrites par des romancières depuis une décade. Nous laisserons de côté un certain nombre d'œuvres qui n'ont du roman que le titre, comme par exemple, *Mérélia, roman autobiographique* paru sous le nom de l'héroïne d'un procès fameux. Cette publication relève aussi peu de la littérature que l'exhibition de la même personne dans la cage aux lions d'une ménagerie montmartroise

Très peu de romancières ont des aspirations féministes : la plupart de nos *authoresses* sont hostiles à ce mouvement, et quelques-unes le proclament. Le féminisme, tout naturellement, doit recruter ses adeptes parmi celles qui ont souffert de la situation faite à la femme par les mœurs et les lois modernes. Or, les femmes de lettre ont réussi, sans lutte, à se créer une situation égale à celle des auteurs masculins, tout en gardant dans leur vie personnelle les prérogatives de la femme, et l'on conçoit qu'elles n'aient nulle envie de renoncer à celles-ci pour ne rien obtenir en échange, sinon des droits qu'elles ne sont pas tentées d'exercer.

Mme de Girardin déclarait qu'une femme du monde ne devait pas écrire : on ne lui permet de publier un livre qu'autant qu'il était parfaitement insignifiant. Le monde, de nos jours, s'est fait plus accommodant, et la liberté qu'il laisse aux femmes est presque illimitée. Deux courants principaux se distinguent aisément : le roman correctement sentimental, celui que les jeunes filles peuvent lire devant leur mère, et le roman passionné, à l'usage des jeunes femmes, où les sens osent s'affirmer. Ce dernier genre est périlleux, et la femme a peine à y apporter la juste mesure.

Dans l'un et l'autre cas, l'amour est toujours le sujet véritable de l'ouvrage; de quelque façon qu'on l'envisage, il tient le premier rang dans les romans féminins. Il ne s'agit pas de l'épisode obligatoire imposé par le genre même du roman, et dont parfois les auteurs masculins, attachés à l'étude d'un milieu social ou d'un pays, ou à l'exposé d'une thèse, sem-

blent faire bon marché; nos romancières savent lui mesurer largement la place.

Il faut d'abord honorer des poétesses, qui ont consenti à laisser un instant reposer leur lyre, pour parler la langue des hommes. Fille et femme de poètes et d'académiciens, Mme de Régnier, née de Heredia, a publié sous le nom de Gérard d'Houville, des vers qui l'ont placée à un rang très élevé, et l'opinion publique a ouvertement déploré, à son sujet, qu'une place ne pût être faite aux femmes dans l'Académie française. Elle nous a donné, dans *Esclave* et dans *Le temps d'aimer*, des œuvres d'une belle intensité de sentiment, d'une émotion pénétrante, et d'une langue harmonieuse. Elle a conquis une éclatante réputation de romancière, et seuls les succès poétiques ont pu faire l'ombre sur ses œuvres de prose. La note mélancolique qui se dégage du récit contribue encore à en accroître le charme.

Poète également, Mme la comtesse Mathieu de Noailles a épanché dans ses romans, la débordante sensualité de son amour effréné pour la vie et la nature. *Le Visage émerveillé*, est un livre étrange, qui nous remue pour la justesse des pointes lancées à de fréquentes reprises dans les parties vives de l'âme; quantité de mots vont très avant en nous, et viennent du profond de l'être; l'âme saute à la surface de la page. La fable est déconcertante. Une religieuse voit un monsieur à la chapelle, elle le revoit, elle le reçoit, il vient dans sa chambre, il y revient, ce sont d'abord des émois, puis des révélations, puis toute la fureur de la volupté, et c'est fini; l'abbesse conseille à la sœur d'en rester là, la religieuse reprend la règle. Qu'est-ce que ce couvent où un homme peut ainsi venir passer toutes les nuits chez une recluse sans éveiller jamais aucun soupçon? C'est assez invraisemblable.

Le récit est à la première personne. C'est un journal. Les notations en sont délicieuses, et celles qui portent sur le couvent, la vie qu'on y mène, les physionomies des diverses religieuses, les effets de lumière et de nuit dans le jardin; et celles

qui disent la succession des états d'âme chez la jeune initiée à l'amour.

La forme et la pensée ou le sentiment se pénètrent intimement, l'expression est délicieusement expressive, avec des maladresses naïves dont on ne sait si ce sont des audaces ou des exotismes. La recherche de l'épithète est minutieuse jusqu'à la préciosité, et même l'obscurité, car on ne voit pas ce qu'est une « douceur éclatante et *susceptible* ». Là se dressent « des bras pathétiques comme des clameurs »; les caresses sont *reluisantes* comme l'or; une communiante fait dans sa tête « un vide blanc », et si l'amant avec ses mains qui ont touché la bien-aimée, répand dans le monde « l'essence de votre douce douceur » c'est qu'il n'a pas trouvé d'épithète plus adéquate et, en effet, il n'y en a pas.

C'est un amusement intéressant de butter à chaque page sur ces façons étranges et un peu étrangères de parler. Je sais bien que leur bizarrerie s'accroît de l'isolement et que loin du contexte, elles prennent une valeur autre — mais elles y sont; le bruit d'un train qui passe, par une inattendue interversion des sens devient « un parfum traîné vite sur beaucoup d'espace ». Que dites-vous des flocons bleus de la chaleur? C'est l'épaissir beaucoup. « L'eau de la fontaine à l'ombre qui est comme de l'argent glacé » est une expression jolie, mais mal construite évidemment. Arrêtez-vous devant « ces deux roses sur une table : les roses du rosier rouge semblent enduites de la plus délicieuse pommade, elles font soupirer »; une autre a chaque pétale pénétré d'une douce confiture d'odeur. Que font là cette confiture et cette pommade? La page gastronomique des fruits savoureux est bien savoureuse elle-même. Les poires que l'on dévore si vite qu'on ne sait pas si elles se précipitent en nous ou *nous en elles;* et la petite fraise des bois « qui semble déjà « écrasée de peur » ; et l'abricot « qu'on imagine complètement avant d'y mordre ». Le couplet de la nèfle est mignard, mais joli :

« Et je vous aime, vous aussi, petite nèfle déjà morte, morceau d'automne qui tient dans le creux de la main, petit cadavre de fruit qu'on a composé en pilant les feuilles moisies de la terre, et qui avez

cinq beaux noyaux rond, lisses, vernis, luisants, joyeux, comme de beaux hannetons vivants, qui ont des ailes..... »

L'abbesse a de fâcheuses expressions, en rédigeant son carnet où on lit qu'elle revoit en pensée son amie Suzanne : « Elle marchait toujours seule, mais si pleine. » Il y a sans doute là un mot pour un autre. La petite négresse du couvent inspire ce portrait singulier :

« Les cheveux sont en petite laine épaisse, les espaces larges de ses joues sont des terres qui reluisent et ses deux yeux sont bons et pourtant pareils à la langue du tigre..... »

Quel contraste avec le couvent, « qui était frais et doux, parfumé comme l'intérieur d'un melon blanc ! »

L'acuité des sens y est surprenante : « Je connais bien le bruit du silence, un bruit fin qui semble se dérouler à l'envers. » Est-ce vrai?

En été, le soleil dit : « Respirez fortement, j'emplirai votre bouche de bonheur. » Le soleil a des attentions.

Ces notations un tantinet étranges, ne déplaisent pas quand on les rencontre dans ce courant qui roule des fleurs charmantes. Comme il arrive à toutes les préciosités qui cherchent le fin du fin, le trait ne porte pas toujours juste, mais quand il porte il produit un effet incomparable. Les pages exquises abondent. Voici en deux lignes, tout un joli coucher de soleil :

« Voyez-vous cette ligne jaune? Elle est comme un petit couteau d'or contre mon cœur. » Et ceci :

« N'y a-t-il pas quelque part, dans l'univers, une petite géante, pour qui toutes ces choses sont faites, pour qui le soleil est une boule légère en or; — qui, en respirant, met dans ses poumons tout l'azur, et en été, quand il fait chaud, appuie ses mains contre les beaux nuages pleins de pluie..... »

Et cette attitude de prière :

..... J'élève vers vous, au-dessus de ma tête, des bras qui se tendent, qui s'allongent. — Seigneur, comme je suis haute, comme je suis étroite, comme je monte vers vous.

Et aussi les pensées profondes :

« Une âme malheureuse est toute prête pour la mort et pour la volupté. »

« La conscience, c'est une tristesse qu'on éprouve après un acte qu'on vient de faire et qu'on referait encore..... »

La volupté, elle est ici partout; elle prend un air de pureté sainte, elle est magnifiée, dans la naïve candeur de notre pécheresse. Et il y a là aussi, à côté de l'ivresse triomphante des sens, un mysticisme curieux qui fait penser aux ascètes, aux artistes du XIIIe siècle, aux spiritualistes les plus épurés.

En somme, livre attrayant, qui vibre d'un son neuf, frais, alerte, fait de voluptueuse candeur, de panthéisme mystique et ému, d'émerveillement, de frissons, comme si une hamadryade avait trouvé une écritoire, et rédigé un roman dans la musique ensoleillée des couchants de soleil sur la forêt.

Poète encore, Mme Lucie Delarue-Mardrus, dont les récits si différents de ton et de sujet s'inspirent d'un sentiment de pitié très féminine pour les souffrances de tout ordre. Il y a une rare vigueur dans l'histoire de *Marie fille-mère*, avec une simplicité voulue qui en double l'effet. Rien de plus commun, on dirait presque de plus banal, que cette aventure d'une fille de campagne prise presque de force, un soir, devenue mère, et traînant dans les labeurs ingrats de la domesticité une existence pénible. Elle ne trouve un instant de répit que pour souffrir davantage, partagée entre son amour maternel et son affection pour l'ouvrier italien qui a consenti à l'épouser. Elle meurt dans une tragédie intime de jalousie. A peine semble-t-il qu'on puisse tirer de ce cas un simple fait divers : et pourtant, par la magie de la sympathie féminine, le récit s'anime et s'échauffe d'une compassion sincère pour toutes ces souffrances acceptées en silence, sans révolte, mal formulées et mal comprises peut-être par la victime elle-même, mais profondément ressenties en dépit d'une passivité presque animale.

Il y a dans le *Roman de six petites filles*, une bien jolie étude de l'âme enfantine; et quel décor poétique que ce grand jardin où les six fillettes courent, abandonnées à elles-

mêmes par une mère indolente et par une institutrice trop occupée du beau mari. C'est un don rare de pouvoir retrouver dans sa mémoire le souvenir exact des idées et des sentiments de l'enfance : les femmes y réussissent mieux, les poètes aussi ont parfois ce privilège, et Mme Delarue-Mardrus, femme et poète tout ensemble, y excelle. Il y a bien de la poésie aussi dans son dernier roman : *Tout l'amour.* Ame tendre et triste, un jeune homme mélancolique s'est enfermé en une maison perdue de Normandie, et il y trouve un voisine charmante, demi-fermière, demi-lettrée, qui est douée d'une voix admirable. Il l'aime, tendrement d'abord, puis ardemment; il est heureux un instant, puis il pâtit quand la jeune femme, découverte par un impresario, devient une cantatrice célèbre : il souffre dans son amour-propre, car il est pauvre et son mariage peut sembler une honteuse spéculation; il souffre surtout de sentir qu'elle ne lui appartient plus toute, prise par son art et par le souci de sa carrière; le bonheur d'un jour est brisé, et il lui faut se contenter d'en ramasser les morceaux pour se composer une demi-félicité. L'auteur oppose aux âmes passionnées, exceptionnelles, qu'elle se plaît souvent à évoquer, les créatures de saine raison et de bel équilibre souriant; ses romans se déroulent parfois dans un milieu d'exception, mais le plus souvent, elle s'applique à choisir des héros qui soient *Comme tout le monde* : tel est en effet le titre d'un de ses livres les plus volontairement simples, comme aussi les plus émus. Isabelle, jeune fille quelconque de province, épouse un jeune avoué bon garçon, d'intelligence et de cœur très médiocres; elle serait moyennement heureuse avec lui, si elle n'allait s'éprendre sottement d'un marquis du voisinage, qui ne daigne pas la prendre au sérieux; elle évite la faute matérielle, non les remords; puis viennent les chagrins de l'éducation des enfants, l'infidélité du mari découverte, la mort d'un fils longtemps méconnu : toutes les tristesses et tous les deuils dont se composent les existences moyennes, et qui nous amènent tout doucement à la sagesse suprême, la résignation. De toutes ces œuvres se dégage le même enseignement : supporter et aimer.

Mme Juliette Adam a mis la distinction de son style et de sa pensée, la chaleur de ses ardentes convictions dans ses beaux livres: *Patrie Portugaise, Petit Théâtre* (1896), *Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse* (1903); *Mes premières Armes politiques et littéraires* (1904); *Nos Sentiments et nos Idées avant 1870*; *Nos Illusions et nos Souffrances: Siège de Paris* (1906); *Nos Angoisses et nos Luttes* (1907); *Nos Amitiés politiques avant l'abandon de la Revanche.*

Et voici des romans doucement optimistes et d'inspiration élevée, de Mme Mathilde Alanic (*Ma cousine Nicole, La Fille de la Sirène*), de pessimisme résigné chez Mme Claire Albane (*L'Age de raison*).

Mme Th. Bentzon a terminé une très noble carrière littéraire, au cours de laquelle elle avait produit des œuvres fort remarquables à des titres divers. Il faut tout d'abord mentionner les nombreuses traductions auxquelles nous avons dû de pouvoir lire en notre langue plusieurs des œuvres intéressantes de la littérature anglaise, (comme par exemple cette nerveuse et vivante version de *la Fille de Lady Rose*, l'admirable roman de Mrs H. Ward). Romancière elle-même, Mme Th. Bentzon s'était appliquée jadis à nous initier aux mœurs de l'Amérique contemporaine. Mais cependant, elle ne dédaignait pas les récits français (*Tchelovek*, 1900; *Constance*, 1905), où la tranquille hauteur de la pensée s'unit sans effort à la parfaite simplicité de la phrase. Mme Henriette Bezançon constate, dans *Marie-Aimée*, les malheurs que peut causer l'intransigeante vertu d'une jeune fille ignorante des nécessités de la vie; elle observe sans indulgence les *Bourgeoises Artistes.* Mme Bouyer-Karr mérite d'être citée, non seulement pour être la petite-fille d'Alphonse Karr, mais pour le très attachant roman (*Une amoureuse*) où elle nous expose le cas douloureux d'une jeune fille dont l'âme tendre, avide d'amour, est enfermée dans un corps contrefait, et ne peut trouver le bonheur et la délivrance que dans la mort. Jean de la Brète (Mme A. Cherbonnel), l'auteur de cette œuvre exquise : *Mon oncle et mon curé*, mêle à ses récits nombreux : *La Solution, Un Réveil, L'Impossible, Un*

Mirage, des préoccupations religieuses et même politiques. Marie-Anne de Bovet unit l'abondance de sa romanesque invention au patriotisme vibrant. Mme Pierre de Bouchaud, qui avait publié sous le pseudonyme de Cardeline, *Les Destinées rivales*, une étude très complète sur le mariage, et la dignité des époux, a montré aux jeunes filles, dans *Francine Davier*, ce que l'étude et la vie intellectuelle peuvent offrir d'aliments à l'âme. Mme le docteur P. Boyer, dans *Les Souvenirs d'une doctoresse*, nous initie aux épreuves de la vie d'étudiante en médecine. Mme Ad. Brisson, née Sarcey, fondatrice et inspiratrice de l'Université des Annales, a abordé le roman avec autant de succès dans la *Route du bonheur*. Comment énumérer les titres seuls des romans parus sous la signature masculine de Guy Chantepleure : ils s'adressent à un public de jeunes filles, mais leur charme est tel qu'ils se sont trouvés bientôt dans les mains de tous, et ils y ont pris grand plaisir. C'est au même public que s'adressent Mmes Danielle d'Arthez, Adrienne Cambry, Jeanne de Coulomb : seules, des femmes peuvent écrire ces livres délicats entre tous, les « romans pour jeunes filles », et il faut que les auteurs y aient dépensé bien du talent pour que nous puissions en sentir le charme particulier. Les œuvres que Mme Danielle d'Arthez ou Jeanne de Coulomb ont écrites pour les enfants, nécessairement plus simples encore, valent celles qu'elles ont destinées aux jeunes filles. Ajoutez les jolis récits enfantins de Mme Chéron de la Bruyère.

Les romans destinés aux enfants, conduisent souvent leurs auteurs dans le domaine de l'histoire. Mme Danielle d'Arthez, en particulier, a décrit les guerres civiles de la Ligue en Bretagne avec une belle vigueur d'expression. C'est aussi le genre historique qu'a cultivé de préférence Mme Jean Bertheroy, encore que ses romans ne s'adressent pas à la jeunesse. Son œuvre antique est tout imprégnée du culte passionné de la vie et de la beauté, qui sont le fonds même de l'âme grecque; c'est un hymne enthousiaste à la jeunesse, à la lumière, une « ivresse dyonisiaque » (pour parler comme Nietzsche). Le titre du roman : *La Beauté d'Alcias* (1905), n'est-il pas comme un

résumé de son œuvre? La romancière s'est plu aussi à se transporter dans l'Italie de la Renaissance, dans le Paris de Sainte-Geneviève, même dans le monde contemporain : elle revient bien vite à l'Hellade, sa vraie patrie, à Sybaris, à Rhodes ou à Syracuse. — C'est au contraire, au couchant de la lumière hellénique, aux temps troublés de la lutte suprême entre le christianisme vainqueur et le paganisme expirant, que s'est complu Mme Jehan d'Ivray dans son attachant roman : *Janua Cœli,* où apparaît, dans le décor brillant d'Alexandrie chrétienne, la touchante figure d'Hypatie, la vierge belle et savante qui fut déchirée par une foule fanatique, fleur dernière de la haute philosophie platonicienne.

Mlle André Corthis, à qui son volume de poésies *Gemmes et Miroirs* » avait valu en 1906 le prix de la *Vie Heureuse,* a aussi un beau talent de romancière. *Mademoiselle Arguillis* (1908) est d'une lecture très attachante. L'auteur ne paraît pas avoir grande confiance en l'efficacité de la morale indépendante, surtout pour les femmes, et chez son héroïne, nature ardente et passionnée, les instincts éternels du cœur féminin reparaissent bien mal à propos pour gâcher sa vie. L'action est pittoresquement située dans la Catalogne ensoleillée, et contée avec le style chaud et coloré qui convient.

Mme Pierre de Coulevain met dans ses romans (*Ève victorieuse,* 1901; *Sur la branche; l'Ile inconnue* (1904); *Au Cœur de la Vie* (1908) toute une philosophie de la vie très haute et très noble, d'un optimisme voulu et opiniâtre. Elle y porte en outre des dons de psychologue très remarquables, sans aucune trace de pédantisme. Le souci de développer le caractère de ses héros ne nuit pas à l'étude attentive du milieu : mœurs d'Italie, d'Angleterre, de Suisse; elle juge et comprend avec ce parti pris de bienveillance qui paraît être l'une des caractéristiques essentielles de son clair talent.

Mme Alphonse Daudet, que nous retrouverons parmi les poétesses, a écrit des pages généreuses (1).

(1) PROSE : *Journées de femme.* — *Miroirs et Mirages.* — *Notes sur Londres.* — *Souvenirs autour d'un groupe littéraire* (Fasquelle, éditeur).
POÉSIE : *Au bord des Terrasses.* — *Reflets sur la sable et sur l'eau.*

Mme Odette Dulac plaide pour : *Le Droit au plaisir*. L'exquise diseuse, qui s'est improvisée romancière, a simplement voulu nous conter une histoire amusante et lestement tournée.

Nous revenons avec le livre de Mme J. Delorme-Jules Simon au roman sérieux : *Soldat* (1909). C'est là une œuvre forte et morale, où l'amour, sujet d'ordinaire inévitable des romans féminins, s'efface modestement devant un sentiment aussi ardent. L'auteur n'a pas caché sa préoccupation des idées antimilitaristes, et son intention de les combattre.

Jean Dornis (Mme G. Beer) a un talent de tout premier ordre. Elle a mis beaucoup de sentiment et de nobles idées dans ses intéressants romans : *La Voie douloureuse*, *La Force de vivre*. Dans *Le Voile du Temple* (1906), elle aborde avec une belle largeur de vues et un ardent désir de paix universelle, la question des rapports entre israélites et catholiques. La gentille héroïne, après s'être mal à propos éprise d'un officier noble que ses liens de famille empêchent de l'épouser, se console enfin en répondant à l'amour réfléchi d'un gentilhomme philosophe, qui a su découvrir derrière les dogmes qui divisent, les grands sentiments qui unissent les âmes de bonne volonté.

C'est une histoire humble et touchante que celle de *La Servante* (1905) dont nous parle Mme Edgy ; il y a une aimable psychologie dans *Cher infidèle* (1906), et une curieuse étude de mœurs italiennes dans *La Couronne de roses* (1908), roman d'amour et de superstition. Les livres de Mlle Renée Fauer : *Les Ignorantes* (1906), *Armelle et son mari* (1908), sont inspirés d'une sagesse qui s'attendrit d'émotion : ils nous enseignent à nous contenter du bonheur que nous trouvons. Mme Claude Ferval a mis beaucoup de sentiment, beaucoup d'art et le plus rare talent dans *L'Autre Amour*, dans *Vie de Château* et dans *Ciel rouge*. Les romans de Mme Claude Ferval sont empreints d'une sensibilité toute féminine. Dans *L'Autre Amour* (1901), dans *Vie de Château* (1904), dans *Ciel rouge* (1908), l'amour règne en maître, avec tout le cortège des passions qu'il déchaîne, la jalousie surtout, soit qu'au dénouement celle-ci s'apaise dans la douceur réconfortante de l'amour

maternel, soit qu'elle s'exaspère jusqu'au drame, jusqu'au crime. Ces ouvrages sont du meilleur ton et d'un goût sûr.

Mme Octave Feuillet a publié, sans être écrasée par un nom lourd à porter, des romans : *Le Vœu de Béatrice* (1903), *L'Autre* (1905), récits simples et vivants, d'où se dégage un délicat parfum de discrète sentimentalité, et dont le style limpide repose agréablement des complications de l'écriture artiste.

Dans les romans de Mlle Mary Floran le sacrifice et l'amour trouvent leur récompense. Mme Marie de la Hire, dans *La Nièce de l'Abbé Rozan* (1906), unit l'étude des mœurs provinciales à un joli don d'analyse. Mme Lucie Gauthey dans *L'Inutile Volonté* (1908), affirme que tous les succès littéraires de la vie ne peuvent remplacer, pour un vrai cœur de femme, l'amour et le bonheur du foyer domestique. Mme Henry Gréville a terminé en plein travail et en pleine maturité d'esprit une très noble carrière d'écrivain. Celle qui l'une des premières nous avait jadis initiés au charme si particulier de la vie russe, ne s'était pas enfermée exclusivement dans ce cadre un peu étroit, et elle nous donnait de jolis romans français, sains et optimismistes, comme *Zoby*, 1900) ou *Le Cœur de Louise* (1901) ; elle entreprenait, pour notre très grand plaisir, l'étude des milieux américains (*Le Roi des Milliards*, 1907) ; mais elle revenait parfois aussi à sa chère Russie, comme dans ce très beau roman (et peut-être l'un de ses meilleurs), *La Mamselka* (1901), où elle a peint avec une précision tout ensemble sévère et apitoyée un caractère de déclassée rendue méchante et coupable par son existence d'institutrice vivant en marge du luxe aristocratique. Mme Yvette Guilbert dans *La Vedette* (1901), nous a donné un tableau vivant, vécu et intéressant des coulisses de cafés-concerts.

Mme Gyp continue la série de ses spirituels romans. On sait qu'elle est comtesse de Martel, et qu'elle a dans ses veines du sang des Mirabeau. Elle a accentué son évolution vers la littérature à tendances politiques, comme beaucoup d'écrivains contemporains; elle a même commencé avant eux. Elle a aujourd'hui un peu plus de passion politico-religieuse,

et parmi la spirituelle légèreté du dialogue, un peu plus de sentimentalité voilée.

Le genre du roman n'a pas séduit Mme Judith Gauthier, et c'est assurément grand dommage : il faut nous contenter de relever ici le *Paravent de Soie et d'Or* (1904), resplendissant de toute la splendeur chatoyante de l'Orient. Nous retrouverons ailleurs la femme de lettres qui a fait aux lettres françaises l'honneur d'être leur première académicienne, puisque l'Académie Goncourt, affranchie des entraves de la tradition qui pèse sur l'Académie des Quarante, a donné ce bel exemple de l'élire au nombre des Dix.

Ils n'ont rien d'académique, certes, les héros des romans de Mlle Jeanne Landre, et l'Académie Goncourt leur apparaîtrait même un milieu bien solennel, à eux qui vivent sur la butte sacrée, hors du Paris banal et prosaïque des bourgeois. Leur monde est un peu mêlé, et la petite personne que Mlle Landre a si plaisamment baptisée d'un nom de guerre culinaire, n'a nulle prétention à la vertu. Nous étions prévenus, d'ailleurs, en lisant sur la couverture ce titre significatif : *Échalote et ses amants* (1909). Elle circule, la jeune Échalote; elle passe de mains en mains au gré d'une apparente fantaisie, et d'événements imprévus; et cependant, insensiblement, elle s'élève tout doucement sur l'échelle sociale, elle tend à conquérir une situation régulière et bourgeoise, cette commune et suprême ambition de toutes les irrégulières. Elle finira par devenir la femme légitime d'un ami, qui débuta par une profession douteuse, et qui s'intitule maintenant aviateur. C'est d'une observation fine et sûre, d'un style amusant et sautillant, d'un bon comique et d'une morale très large.

C'est au contraire, une très haute conception de l'existence que révèle l'œuvre de Mme Georgette Leblanc, *Le Choix de la vie* (1904), toute inspirée des doctrines morales de Maurice Maeterlinck.

Mme Claude Lemaître, dans *L'Aubaine* (1903) a tracé de très curieux et très vivants caractères de pêcheurs normands, d'un réalisme sobre. *Le Cant* (1905) est une intéressante étude de

mœurs britanniques, où la légende de la pudeur anglaise est quelque peu battue en brèche, et qui se double d'un roman familial très attachant.

Les romans de Mme Daniel Lesueur (1) témoignent tout ensemble d'une rare richesse d'imagination et d'une parfaite maîtrise d'écrivain. L'abondante variété des épisodes qui se pressent sous la plume est telle que souvent l'auteur consacre deux volumes à une seule action. C'est ainsi que *Madame de Ferneuse* complète et termine le *Marquis de Valcor* (1904). Sous ce titre général, *Le Calvaire d'une Femme* (1907), Mme Daniel Lesueur a enchaîné deux épisodes distincts et pourtant étroitement dépendants l'un de l'autre : dans le premier, *Le Fils de l'Amante*, c'est la haine féminine, ses perfidies et ses lâches cruautés; dans le second, *Madame l'Ambassadrice*, c'est la patiente recherche des coupables, leur découverte et le châtiment qui satisfait tout ensemble à la justice et au désir du lecteur. L'auteur ne recule pas devant les événements tragiques, sans jamais rien sacrifier de la tenue littéraire. Elle sait maintenir son récit dans les conditions de la vie courante, Il faut signaler tout particulièrement le roman intitulé : *Nietzschéenne* (1908) : rien n'est plus simple que cette noble histoire des efforts généreux d'un très jeune patron pour faire vivre d'abord l'usine que lui a laissée son père, et ensuite pour assurer dans la mesure du possible, le bien-être toujours plus grand de son personnel ouvrier. Parmi tous les obstacles qu'accumule la malveillance, le courage du jeune homme est soutenu par l'appui constant d'une femme au cœur exquis, qui a puisé dans l'étude approfondie des œuvres de Nietzsche, une morale haute et pure. Ce Nietzsche en qui souvent on n'a voulu voir qu'un maître autorisé d'égoïsme et de sensualité, est ici un maître impérieux dont la parole poétique et enflammée commande l'héroïsme de la volonté contre nos passions. Aussi l'héroïne, fidèle à la doctrine austère, a-t-elle renoncé à tout

(1) Œuvres récentes : *La Force du Passé; L'Or Sanglant; Mortel Secret; Le Meurtre d'une Ame; Le Marquis de Valcor; Calvaire de Femme; Madame l'Ambassadrice; Nietzschéenne; Lointaine Revanche; La Fleur de Joie; Lys Royal; Le Masque d'Amour; Madame de Ferneuse; Fils de l'Amant; L'Évolution féminine.*

bonheur personnel ; le très pur sentiment qu'elle porte au jeune patron s'affirme dans le sacrifice qu'elle fait de sa vie pour le sauver, au milieu d'une terrible émeute ouvrière. Ainsi cette noble interprétation de la pensée du maître calomnié aboutit, en dernière analyse, à une exaltation suprême de la volonté dans le domaine moral; le nietzschéisme de Mme Daniel Lesueur est parfois cornélien.

L'écrivain de grand talent qui signait modestement « l'auteur d'*Amitié Amoureuse* » est Mme H. Lecomte du Nouy. On retrouve dans ses récents romans comme dans les précédents la même préciosité et la même délicatesse de sentiments, le même goût de l'analyse subtile et des milieux raffinés. Pourtant, par un contraste piquant, le même auteur nous a donné dans l'*Amour guette* (1908), en collaboration avec M. Jean de Fossendal, le drame de l'adultère au village, parmi des âmes simples et inhabiles aux complications sentimentales.

Mme Jeanne Leroy-Allais est une optimiste agissante, toujours prête pour le bon combat, peintre des *Ames vaillantes* (1906), et apologiste résolue, dans *Marie-Rose au couvent* (1909), de l'éducation religieuse. Le couvent décrit dans *Le Dernier Voile* (1907), par l'héroïne de Mme Marylie Markovitch est moins pur. La spirituelle femme de lettres qui se cache derrière le pseudonyme de Madol excelle en de jolis récits contés avec beaucoup de légèreté, soit qu'elle mette en scène le monde très spécial des villes de garnison (*Ces Dames du régiment*, 1907), soit qu'elle étudie la vie animée de la rue de la Paix (*Journal d'un Mannequin*, 1907).

Mme Jeanne Marni fut la romancière de la passion. Elle a consacré trois volumes : *Le Livre d'une Amoureuse* (1904), *Pierre Tisserand* (1907) et *Souffrir* (1909), à la carrière amoureuse d'un séduisant et parfait égoïste : il sème autour de lui la souffrance dans le cœur des femmes qui l'approchent et qui l'aiment à tour de rôle. Mme Marni n'est pas indulgente à l'homme, mais elle a une sincère émotion et une grande pitié.

L'auteur a plus de sympathie pour les jeunes filles : l'héroïne de *L'Une et l'Autre* (1909), une jeune personne pleine de confiance en elle-même, et qui régente volontiers sa mère, commet force maladresses, mais elle en évite les conséquences et elle marie sa mère avec un vieil ami qui a toujours aimé celle-ci en silence.

Mme Stanislas Meunier écrit, pour les jeunes filles, des romans pleins de cette imagination féminine où le romanesque ne se sépare jamais d'un sentiment très vif des vraisemblances de la vie. Dans les contes de fées, l'on voit des rois épouser des bergères, et les femmes applaudissent toujours à un mariage d'amour, mais elles ne perdent pas de vue la nécessité d'enseigner ensuite à la bergère l'art de porter une robe à traîne et de s'asseoir sur un trône. Le héros de *La Châtelaine d'Eza* (1906), n'est ni roi, ni même prince, mais simplement un jeune ingénieur pauvre, sur le point de faire fortune par une invention mécanique, qui doit transformer l'industrie des parfums; il aperçoit par hasard, dans la cour d'un vieux castel ruiné de la Côte-d'Azur, une belle fille qui, vêtue d'une chemise blanche et d'un jupon rouge, pieds nus, bras nus et tête nue, dans la lumière radieuse d'un beau jour, fait sécher du linge au soleil comme Nausicaa, et cette vue suffit à le rendre amoureux. Mais pour que cette passion subite se termine par un mariage heureux, il faut encore, alors même que cette quasi-paysanne s'est trouvée être la descendante de comtes niçois ruinés, il faut toute une discrète et délicate intervention de la sœur du jeune homme pour faire de la belle sauvagesse, la future compagne d'un civilisé, si bien que ce petit roman sans prétention, sobrement et joliment écrit, peut être considéré comme un des meilleurs exemples de cette qualité essentiellement féminine : l'alliance de l'esprit romanesque et du sens pratique.

Mme Camille Pert remue les problèmes les plus graves de la vie de la femme: dans *Les Florifères*, dans *L'Autel* (1907), elle attaque directement les hommes qui, par égoïsme, sacrifient la maternité possible à l'amour.

Sans éviter quelques-uns des inconvénients inhérents au genre du roman à thèses, les ouvrages de Mme Camille Pert sont passionnés, chaleureux et attachants. L'histoire de *La Petite Cady* (1910), fillette mal élevée, abandonnée par l'insouciance des siens aux pires aventures, a, au fond, une portée morale.

Il y a quelque audace dans les études de mœurs de Mme Gabrielle Réval, auteur de *Sévriennes* (1900), d'*Un Lycée de jeunes filles* (1901), de *Lycéennes* (1902). Les inconvénients de la vie en commun y sont largement étalés.

Mme Valentine de Saint-Point est un poète qui s'exprime parfois en prose. Elle a écrit : *La Trilogie de l'Amour et de la Mort*! Le premier volume est *Un Amour*. C'est en soi, l'histoire éternelle : l'amant meurt et la femme demeure avec un enfant. Mais quelle perspicacité, quelle ingénieuse science de fouiller les cœurs. C'est un roman par lettres et vous jureriez que ces lettres ont été copiées au fond du tiroir où elles ont dû dormir. La forme a l'abondance nerveuse et précise des choses fortement senties et conçues. Le sentiment est énergique, d'une originalité étrange, brutale et conquérante. L'orgueil, un immense et impétueux orgueil, domine les autres passions et s'allie à une sensualité douloureuse, à une sensibilité délicate qu'un rien blesse et fait saigner. Les ailes de la folie et de la Mort bruissent autour des baisers; Albert Dürer eût fait une eau-forte de ces visions puissantes. La vie et la réalité apparaissent à travers le prisme d'une âme rare et trépidante, et l'Amour n'avait pas encore connu dans notre littérature ni dans notre poésie ces accents profonds, amers, hautains, voluptueux et sacrés.

Au cours du duo d'amour, mille sujets s'offrent, et ce n'est pas la partie la moins attrayante du livre que ces sortes d'intermèdes qui sont prétextes à des dissertations d'une originalité séduisante, car les paradoxes et les idées neuves abondent. Ce mot sur le suicide n'est pas banal :

— As-tu jamais compris qu'on osât s'arroger le droit d'empêcher un malheureux de se tuer, lorsqu'on ne peut lui offrir ce qui manque à l'harmonie de sa vie ? Intéressante morale, celle qui récompense le

sauveteur momentané d'un misérable meurt-de-faim, sauveteur qui le retire de l'eau sans lui assurer la subsistance.

Les mêmes caractères apparaissent dans *Un Inceste*, œuvre audacieuse.

Mme Georges de Peyrebrune a mis toute sa sentimentalité féminine dans ses attachants romans : *Au pied du Mât* (1900); *Les Passionnés* (1900) : *Quand l'Amour vint* (1901); *Deux Amoureuses* (1901); *Et l'Amour vint* (1902); *Une Sentimentale*, etc. La lecture en est réconfortante et pleine d'optimisme, car c'est l'apothéose de la volonté et de l'amour, ces deux éléments de bonheur. Le culte de la passion entraîne parfois un peu loin les héroïnes de Mme Georges de Peyrebrune : telle cette petite institutrice, dans *Les Passionnés*. Devenue mère, elle trouve un honnête homme pour consentir à l'épouser et à reconnaître l'enfant. Elle rencontre à ce moment celui qu'elle aimait, et disparaît avec lui, en laissant son enfant au pauvre fiancé. Je ne pense pas que l'auteur approuve cette indélicatesse, non certes; son seul tort a été de rendre trop intéressante cette jeune écervelée, mais c'est un tort qu'envieraient tant d'autres romanciers !

Mme Jean Pommerol a écrit avec un vif souci de la tenue littéraire *L'Haleine du Désert* (1900); *Chez ceux qui guettent* (1903); *Le Cas du Lieutenant Sigmarie* (1907); *Messieurs les Gens de Morlaix* (1909).

Mme Rachilde a une âpre énergie dans ses *Contes et Nouvelles* (1900) ou dans ses romans modernes, comme *Le Dessous* (1904). L'âme qu'elle prête à ses personnages est puissante et mystérieuse, déconcertante parfois. Dans son dernier roman, *Le Meneur de louves* (1905), elle a su faire jaillir de quelques lignes de Grégoire de Tours tout un tableau tragique de la Gaule mérovingienne livrée à une effroyable barbarie. La phrase, colorée, souple et forte jusqu'à la plus savante brutalité, accroît l'intensité de l'impression et entraîne le lecteur haletant jusqu'à la dernière page du récit. Et parmi toutes ces horreurs accumulées, le très pur sentiment du berger Harog pour la princesse Basine met un rayon furtif de douceur qui repose.

Mme M. Remusat a composé ou traduit de bons romans ; elle est une des plus informées parmi les femmes curieuses des littératures du Nord, qu'elle vulgarise avec goût et discernement.

Mme Marcelle Tinayre a publié pendant la dernière décade quelques livres fort intéressants, dont deux romans d'une valeur exceptionnelle : voilà dix années bien employées. *La Maison du péché* (1902) est le premier en date et peut-être le plus parfait. Le milieu choisi par Mme M. Tinayre est très particulier: une ancienne famille d'origine janséniste, où s'est perpétuée la conception redoutable de la vie qui fut celle de Port-Royal. Imaginez que le dernier descendant de cette race soit un frêle et grave jeune homme, dont la jeunesse, longtemps comprimée par l'éducation austère et par la discipline familiale qu'imposa la mère, est prête, à son insu, à s'épanouir; mettez-le en présence d'une jeune femme élevée en dehors de toute croyance, hors aussi de la tyrannie des conventions, et songez à ce que peut être l'amour entre deux êtres aussi profondément différents. C'est lui, tout d'abord, qui semble devoir attirer à ses idées la jeune femme; devant le dogme rigide, elle s'arrête obstinément, et il succombe, il devient l'amant, et est prêt à abandonner sa mère, toutes ses traditions, pour suivre cette femme. Mais l'empreinte qu'il a reçue dès l'enfance, est trop forte pour qu'il puisse l'effacer: le précepteur n'a pas de peine à le reconquérir, à les séparer. Et il en meurt.

Ce drame moral, d'une intensité singulière, et qui fait songer par instants aux puissants romans religieux de Mrs Humphry Ward (en particulier à *Helbeck de Bannisdale*) est situé dans un cadre poétique, une très petite ville provinciale de l'Ile-de-France, tout imprégnée encore de l'odeur des siècles; la maison familiale elle-même semble envelopper ses habitants dans une ombre particulière, la vieille demeure janséniste, morne et froide, où cependant un corps de logis jadis élevé par un ancêtre pour une jolie danseuse semble se faire le complice de la jeunesse et de l'amour : n'est-elle pas la « maison du péché »? Les personnages dessinés sobrement, pré-

sentent des silhouettes d'une vie saisissante. Et c'est une figure inoubliable que celle de la vieille nourrice, entêtée dans son dévouement presque animal, et qui prend peu à peu l'aspect du symbole même de la vie naturelle. Tout se rassemble ici pour faire de ce beau livre une œuvre définitive.

Non moins puissant, cet autre roman *La Rebelle*. C'est un type bien caractéristique du temps présent que celui de Josanne Valentin, mariée à un malade, contrainte de besogner comme un homme dans l'âpre métier du journalisme subalterne. Elle se juge libre, puisqu'elle entoure de dévouement son mari mourant, de revendiquer secrètement son droit au bonheur et à l'amour. L'amant s'éloigne, le mari meurt, et Josanne, seule au monde avec son enfant, lutte courageusement pour conquérir l'indifférence et se débarrasser du joug du sentiment.

Mais voici qu'un jour, elle rencontre l'homme qui l'aime, et qu'elle aime d'un amour vrai et profond. Alors, la « rebelle » se laisse délicieusement dompter par l'amour vainqueur : « Vous savez bien, songe-t-elle, que si j'ai voulu n'appartenir qu'à moi-même, c'était pour mieux me donner à vous. » Ainsi, la femme moderne n'est au fond qu'un aspect de la femme éternelle, et c'est là du très beau et très tendre féminisme. En même temps, tout un drame passionnel se joue entre Josanne et Noël, avec la jalousie et la souffrance irrésistibles; puis peu à peu, l'apaisement se fait à mesure que Noël sent davantage combien son grand amour triomphe dans le cœur de Josanne du souvenir de *l'autre*. Et l'idylle finit dans beaucoup de paix et de sérénité durement gagnées. Pour cadre, Paris, les salles de rédaction des journaux féministes, les quartiers populaires, les restaurants d'étrangers au Quartier-Latin, et par instant ces exquis paysages de l'Ile-de-France que Mme Marcelle Tinayre peint avec tant de charme. Voilà un livre solide, puissant, qui fait réfléchir et qui fait sentir : un livre qui semble avoir été pensé par un homme, et qui ne pouvait être écrit que par une femme.

Entre ces deux romans passionnés, comme un repos délicieux, voici *La Vie amoureuse de François Barbazange*, jolie comme un conte de fée; histoire d'un garçon parfaitement

beau, très noble, très pur et très simple, qui dédaigne les aventures dans l'attente de l'amour idéal, le trouve enfin dans un rêve qui fut peut-être une réalité, et meurt le lendemain, parfaitement heureux. Pour décor, la ville de Tulle, petite capitale locale, au début du XVIIe siècle. Le récit a tout le charme vieillot d'une tapisserie un peu effacée, où passeraient les héros de *L'Astrée*. C'est parfaitement original et parfaitement exquis.

Mme Marcelle Tinayre a écrit d'autres volumes intéressants. Il y a dans *L'Oiseau d'orage*, une bien curieuse situation traitée avec maîtrise. Une jeune femme honnête a eu dans sa vie un moment de faiblesse : elle est enceinte; elle ne peut savoir si l'enfant qui doit naître sera le fils de son mari, ou de l'autre, déjà disparu de sa vie; elle se désespère de ce doute, et elle s'avise d'aller supplier son confesseur de faire un miracle pour la tirer d'embarras. Le digne prêtre s'y refuse fort sagement, et l'enfant, en venant au monde, déçoit définitivement la curiosité de la jeune femme et du lecteur, car il ne ressemble à aucun des deux hommes, mais bien à sa mère. C'est une idée d'opérette. A la lecture, on ne peut songer qu'à l'angoisse maternelle, et on ne sourit pas.

Le talent aimable et souple de Mme Myriam Thelen se transporte sans effort à l'époque des Croisades, où elle imagine les aventures d'une bonne bourgeoise de Paris, et aussi dans la Bretagne contemporaine, où elle étudie les enfants, dans un roman *La Mésangère*, qui fait songer à *La Maternelle* de Léon Frapié. Les romans que Mlle Trouessart continue d'écrire pour les jeunes filles ont toujours la même noblesse morale. Mlle Hélène Vacaresco a écrit dans notre langue un très beau roman d'amour, plein de généreuse exaltation et qu'elle a intitulé *Amor vincit*. Mme Jane de la Vaudère s'était fait une habitude d'explorer le monde antique ou exotique : elle nous entraînait sur ses pas au lointain Japon, dans l'Égypte antique ou dans Ecbatane, éprise de magie et de merveilleux, évoquant les civilisations disparues, leurs splendeurs et leurs mystères, en des romans curieux et fougueux.

Mme Colette Willy a commencé d'écrire avant que son

nom figurât sur la couverture d'un volume. L'on savait déjà qu'elle avait pris une part très importante à la naissance de la jeune Claudine, mais Mme Colette Willy ne débuta officiellement dans la littérature qu'avec cet aimable petit recueil modestement intitulé : *Dialogues de Bêtes*, où elle sut prêter à son chien et à son chat des propos curieux, amusants et vraisemblables. Mme Colette Willy a revendiqué hautement son rôle de collaboratrice (ou d'auteur) dans la série des *Claudines*, et le droit de leur donner à son tour une suite, avec *La Retraite sentimentale*. Claudine, Renaud et Maugis, seront donc entraînés tour à tour dans les aventures les plus difficilement conciliables. Quant à Mionne, cette autre enfant de la collaboration du ménage Willy, un accord intervenu entre les deux auteurs a eu pour résultat la réunion en un seul volume *L'Ingénue libertine* (et sous la seule signature de Mme Colette Willy) de son histoire, allégée des chapitres écrits par l'autre collaborateur. *Les Vrilles de la Vigne* sont des récits capricieux et capiteux d'une inspiration souple, élégante, câline, et d'un style heureux.

Mme Colette Yver (1) étudie sans parti pris, dans ses romans *Princesses de Science, Les Dames du Palais*, la vie intime des femmes qui ont entrepris avec succès une carrière libérale masculine. L'auteur n'est pas antiféministe, mais elle expose impartialement les deux aspects du problème : la femme a le droit de se consacrer à la vie artistique, littéraire ou scientifique, et elle peut y réussir aussi bien que l'homme, mais alors il lui faut renoncer au bonheur de la vie de famille.

Le talent de Mme Colette Yver est du meilleur aloi; par l'invention, l'observation, la pensée, le sentiment et l'expression elle occupe un des premiers rangs dans le genre qu'elle illustre.

Mlle Marguerite Audoux est une nouvelle venue. Au cours d'une vie pénible d'ouvrière, elle eut l'idée de noter, pour elle-

(1) *La Pension du Sphynx* (1901). — *Les Cervelines* (1903). — *La Bergerie* (1904). — *Comment s'en vont les reines* (1905). — *Princesses de science* (1907). — *Les Dames du Palais* (1910).

même, ce qu'elle voyait chaque jour autour d'elle; peu à peu, elle fut amenée à tracer le tableau exact de la vie d'une couturière. L'idée se présenta tout naturellement de coordonner les divers épisodes sous la forme du roman, et ce fut *Marie-Claire*. On sait comment l'œuvre ignorée fut tout à coup, grâce à Octave Mirbeau, révélée au monde littéraire, l'accueil enthousiaste qui lui fut fait, et comment le jury de la *Vie Heureuse* consacra, par l'attribution du prix annuel, le succès éclatant de l'œuvre. Par l'ingénuité des sentiments profonds, le rare bonheur de la forme, la vérité saisissante des paysages et des décors, ferme ou couvent, la netteté des silhouettes, la sympathie qu'inspire l'héroïne, ce roman justifie pleinement la faveur qui l'a accueilli.

Il faut réserver à Mme Myriam Harry, une place à part. Des étrangers, ont souvent fait preuve d'une maîtrise singulière dans notre langue française : le cas est assez fréquent, d'Hamilton à Jean Moréas. Notez cependant qu'en toutes ces rencontres, il s'agissait d'étrangers ayant appris dès leur enfance notre idiome, ou familiarisés avec lui par un long séjour en France : l'adaptation se faisait sans difficulté. Mais voici un autre cas : celui d'une enfant qui naît à Jérusalem; elle est petite-fille d'un Israélite et d'une Slave orthodoxe, fille d'un orthodoxe et d'une protestante allemande. Jusqu'à dix-sept ans, elle n'a su que quelques mots de français. Elle a commencé par écrire en allemand dans le *Berliner Tageblatt*. Puis, elle vient en France, et séduite par la vie française, se résout à apprendre notre langage. Quelle crise pour un auteur : pendant trois ans, comme elle l'a dit elle-même, « elle n'a plus de langue », ayant renoncé à l'allemand et n'étant pas encore maîtresse du français.

Après deux livres de début, *Passage de Bédouins* et *Petites épouses*, œuvres exotiques, Mme Myriam Harry nous donna *La Conquête de Jérusalem*, « un de ces livres, a dit M. Jules Lemaître, où l'auteur se met tout entier ». La fable est à la fois bizarre et simple : Hélié Jamain, archéologue et catholique mystique, s'est réfugié à Jérusalem où le spectacle de la

mêlée des religions et des sectes lui fait perdre la foi. Époux d'une petite diaconesse allemande qui n'entre pas dans ses aspirations, il se réfugie dans un paganisme ardent, et s'éprend d'une statue d'Astarté moabite. Cependant, autour de lui, l'hostilité se fait plus forte : renié et persécuté par les parents et les coreligionnaires de sa femme, il se jette du haut d'une terrasse, après avoir donné son anneau nuptial à une lépreuse dont il est aimé. Ce beau livre vaut par le tableau vivant et saisissant de la Ville Sainte, champ clos des races et des religions, et par la passion sensuelle et fiévreuse qui l'anime; on sent passer le grand souffle de la poésie biblique.

L'Ile de Volupté, est une idylle ardente et tragiquement terminée dans Ceylan, paradis des tropiques; *Madame Petit-Jardin* est un récit tunisien, une aventure presque insignifiante d'un Français, fonctionnaire tunisien, qui vit avec une indigène; l'auteur a su exprimer avec une netteté simple et tragique et dans un style excellent, l'infranchissable distance que met, entre deux êtres jeunes, la différence des races et des civilisations.

Il faudrait encore étudier et je ne puis que nommer Mme Sergine d'Ac, et Mme Alberich-Chabrol, et Mlle Jeanne Borius, Mme la duchesse de Brissac, Mlle Marie Carpentier, Mme Chabrier-Rieda, la comtesse Clo, Mme L. Compain, Mme Laure Conan, Mme Marguerite Coppin, Mme Berthe Dalley, et Mlle Marie Diémer, et Mme Dorlisheim, Mme Mary Gill, et Mme Hector Malot, Mme Berthé-Nolé (Max Lyau), Mlle de Mestral Combremont, Mme Emma Milton, Mme Marthe Lachèze, Mme Marie Laparcerie, Mme Augusta Latouche, Mme Mac Ramey, Mme Marie Papé-Kermarel, Mme A. de Pêne, Mme Marguerite Poradowska, Mme la marquise de Pontevès-Sabran, Mme Max Reboul, Mme Marguerite Rolland, Mme Ivan Strannik, Mme Marie Thiéry et cent autres.

***

L'histoire de notre littérature ne serait pas complète si nous

ne donnions un rapide aperçu des romans étrangers contemporains et de leur action sur nos auteurs. Nous ne nous occupons ici que des œuvres traduites dans notre langue, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont récentes : c'est ainsi que nous avons tout dernièrement découvert Meredith, alors qu'il était déjà un ancêtre pour les Anglais. Au demeurant, les opinions sur la valeur respective des littérateurs se modifient très curieusement, en passant d'un pays à l'autre. Conan Doyle fort connu chez nous, n'occupe, dans l'esprit de nos voisins d'outre-Manche, qu'un rang honorable, mais secondaire.

Le fait dominant, dans la littérature étrangère contemporaine, est l'importance prise depuis peu par les pays latins, Italie et Espagne. En Italie, M. Gabriel d'Annunzio, depuis *Le Feu*, semble avoir renoncé au roman pour se donner tout entier au théâtre. Il s'est fixé parmi nous, et il vient d'écrire *en français* un mystère, joué à Paris tout récemment; un de ses compatriotes l'a traduit en italien, tout comme s'il s'agissait d'un des nôtres. Peut-être, dans un prochain supplément, aurons-nous à l'étudier parmi les auteurs français.

Un noble esprit, Antonio Fogazzaro, vient de s'éteindre en pleine lutte d'idées. Catholique fervent,il avait semblé émettre, dans son livre philosophique *Les Ascensions humaines* (si remarquablement traduit par Robert Léger), des opinions peu orthodoxes, et ses derniers romans, *Petit monde d'aujourd'hui*, *Le Saint*, le montraient penchant, de plus en plus, vers les idées modernistes. Après que Rome eut blâmé, il s'inclina loyalement, et sa dernière œuvre, *Leïla*, eut à ses yeux le sens d'un acte de soumission. Mais *Leïla* fut condamnée par la Congrégation de l'Index; du moins l'auteur est-il mort dans la pieuse conviction d'avoir satisfait à ce que demandait Rome.

Les dernières œuvres de Mme Mathilde Serao : *Après le pardon*, *Histoire d'amour*, *Vive la vie!* ont le calme et la maturité, moins de romantisme maladif chez ses héroïnes, un sens du décor encore plus développé.

Une romancière nouvelle et de grand talent nous a été révélée, et avec elle, une province jusqu'alors ignorée : M[lle] Grazia Deledda et la Sardaigne. Pays à demi-sauvage, quasi-abandonné par le gouvernement italien, la Sardaigne a conservé ses mœurs particulières, comme elle a conservé sa langue, beaucoup plus proche du romain que le toscan. *Elias Portolù*, *Cendres*, *Je meurs où je m'attache*, surtout *La Voie du Mal* ont fait connaître à l'Italie d'abord, à nous ensuite, des caractères âpres, entiers, violents, des âmes simples que la passion secoue.

L'Espagne à son tour se rappelle à nous par le talent inégal et âpre de M. Perez Galdos (*Le Roman de Sœur Marcelle*), par les œuvres de M[me] Pardo-Balzan, et surtout par les romans très colorés et très puissants de M. Blasco-Ibañez : *Terres Maudites, Dans l'ombre de la cathédrale, Arènes sanglantes*. Le premier semble être son chef-d'œuvre : jamais, peut-être, tragédie paysanne n'a été contée avec autant de vigueur et de sobriété.

D'Angleterre, nous sont venues beaucoup de traductions en ces dix années. Après le grand succès du *Livre de la Jungle*, on a mis en français les nouvelles, si diverses et si impressionnantes, de Rudyard Kipling. Nous avons pu ainsi nous faire une idée plus exacte de son acuité de vision, de sa vigueur de description, et de l'énergie brutale de ses aspirations. Tout n'est pas de premier ordre dans son œuvre, mais c'est déjà beaucoup pour un auteur que certaines pages atteignent à la perfection : dans ses nouvelles, *L'Homme qui fut* ou *Les Tambours du Fore and Aft*, ou dans les romans, toute la première partie de *Kim*, et presque en entier cette œuvre étrange, superbe de jeunesse et d'énergie quasi-sauvage : *La Lumière qui s'éteint*. Il y a surtout, dès les premières pages, la peinture d'un carré anglais enfoncé par une charge de Derviches au Soudan, qui est inoubliable; on en garde le souvesnir à l'égal de celui d'une aventure réelle. La traduction de

Histoires comme ça nous a révélé un chef-d'œuvre de littérature enfantine amusante, humoristique et ingénieuse.

Le public français a paru trouver quelque obscurité dans *Jude l'Obscur* de Thomas Hardy, mais il a reconnu en *Tess d'Urberville* une œuvre de très haute valeur littéraire. La vieille Angleterre traditionnelle s'étonne de voir des auteurs comme M. Th. Hardy se permettre de douter tout haut de la Providence. Il n'y a rien de nouveau à tirer des romans de M. Henry Harland : *Mon ami Prosper*, *La Tabatière du Cardinal*, mais on a eu raison de les traduire, car ils sont d'une lecture fort agréable. Il y a beaucoup de vigueur dans le volume de nouvelles de M. Jack London : *L'Appel de la Forêt*, et un idéalisme ému dans *Esther Waters* de M. George Moore. On a traduit le roman d'Oscar Wilde : *Le Portrait de Dorian Gray*.

Faut-il parler longuement des romans de sir Arthur Conan-Doyle? La France entière connaît le nom de Sherlock Holmes, et nous avons dit ailleurs quelle regrettable influence ces romans policiers avaient eu sur toute une classe de notre société. C'est un peu dans le même genre qu'il faut ranger les romans de W. Le Queux ou de A.-K. Greene, mais il y aurait injustice à ne pas en distinguer, malgré leur étrangeté, les romans fantastiques de Wells. On a voulu parfois le comparer à notre Jules Verne, mais ils n'ont guère de commun que le choix de certains sujets : Jules Verne était un romancier fécond et sage, dénué de tout sentiment littéraire; Wells est au contraire un admirable artiste, inégal, fatigant parfois, mais capable de donner à son lecteur le frisson d'épouvante. Il voit d'un coup d'œil toute une ville, toute une société future : *La Guerre des Mondes*, *L'Ile du Docteur Moreau*, *Quand le dormeur s'éveillera*, sont des œuvres très remarquables, et d'un caractère tout nouveau pour nous. On peut passer un peu rapidement sur les œuvres féminines de Ouida, Marie Corelli, Marion Crawford, Elinor Glynn (très amusantes pourtant, *Les Visites d'Elisabeth*), mais il faut saluer en Mrs Humphry Ward, une très grande artiste. On trouve dans ses romans des idées reli-

gieuses, politiques et sociales; on y trouve aussi la peinture la plus exacte de la société contemporaine anglaise. *La Fille de lady Rose*, où Mrs H. Ward nous a emprunté l'aventure de notre Julie de Lespinasse, est un roman magistral; il fut parfaitement traduit. M. F.-H. Benson a porté dans le roman catholique, cet amour du merveilleux qui caractérise les imaginations anglo-saxonnes. Le héros du roman *Le Maître de la Terre* est l'Antéchrist, et le livre se termine sur la fin du monde : ce n'est pas banal.

Mrs Edith Wharton, en Amérique, a pris pour sujet d'études la petite société des milliardaires, et elle excelle à en peindre le vide moral. M. Upton Sinclair, en des livres violents (*La Jungle, Chez les Heureux du monde, Le roman d'un roi de l'or*), dénonce la corruption et l'égoïsme malfaisant des fondateurs de trusts.

Parmi les romans allemands, *Petite Garnison* du lieutenant Bilsc a dû la plus grande partie de son succès chez nous, au scandale qu'il avait provoqué en Allemagne. C'est au contraire un roman très attachant que *Iéna et Sedan* de M. Beyerlein. On pourrait en faire deux, avec tout ce qu'y a entassé l'auteur; mais le tableau est coloré, peint largement, et émouvant.

De la Scandinavie, nous sont venues les œuvres singulières de M. Johan Bojer; dans *La Puissance du Mensonge*, il montre un honnête homme qui se trouve amené un jour à commettre un mensonge bien léger, bien excusable; ce mensonge a des conséquences imprévues; il faudrait avouer bien vite, mais l'homme préfère le couvrir par une seconde fausseté; l'affaire devient sérieuse, et alors il est plus difficile de reconnaître publiquement qu'on a menti avec récidive. Ainsi, par l'entêtement de l'orgueil, c'est à un crime qu'aboutit l'innocent mensonge du début. Dans *Maternité*, l'auteur nous montre une femme qui, ayant été obligée d'abandonner son enfant se venge sur l'homme qui l'a ensuite épousée, et sur son fils légitime.

Il y a un beau talent, de la réalité et du sentiment profond dans les œuvres fort remarquables de Mme Selma Lagerlof : *Les Liens invisibles, Jérusalem en Dalécarlie.*

Les dernières traductions d'œuvres de Dostoïewsky ou de Tolstoï n'ajoutent rien à l'idée que nous nous faisions déjà de ces ancêtres. On a beaucoup traduit Maxime Gorki : à côté d'œuvres de réelle valeur, comme *Thomas Gordéieff*, bien des nouvelles sont monotones. Les romans historiques de D. Merejkowski ont un accent plus occidental, malgré leur composition singulière : *La Mort des Dieux* (c'est toute l'histoire de Julien l'Apostat, depuis l'âge de sept ans jusqu'à sa mort), *La Résurrection des Dieux* (Léonard de Vinci), *L'Antéchrist* (Pierre le Grand). On sait l'immense succès qu'eut autrefois *Quo Vadis ?* Nous lui avons dû de pouvoir lire successivement toutes les œuvres de M. H. Sienkiewicz, même des romans de jeunesse, exclus par lui-même de ses œuvres complètes. Il faut toutefois se féliciter de cette abondance de traductions, car elle nous a révélé des romans d'aventures bien supérieurs à *Quo Vadis?* : *Par le fer et par le feu, Le Déluge, Messire Wolodowski* forment une trilogie héroïque, où passe un souffle superbe de bravoure folle. Alexandre Dumas se fût réjoui de lire les aventures de Jean Krétuski ou d'André Kmita. On rit fort aux hâbleries grandioses de ce Zagloba, qui est dès maintenant vivant à jamais dans notre mémoire, comme Falstaff lui-même.

Il serait injuste de terminer cette courte étude du roman étranger sans donner un tribut mérité d'éloges aux traducteurs qui nous ont donné d'œuvres inaccessibles, une connaissance parfaite : les traductions de M. Th. de Wyzewa de Mme Rémusat, ou de M. Hérelle valent des œuvres originales, et nous consolent des versions imparfaites, laides et infidèles, qui le plus souvent trahissent l'original.

Troisième Partie

POÉSIE

TROISIÈME PARTIE

POÉSIE

Parnassiens, Symbolistes, Verlibristes. — Poètes de la Nature. — Chansonniers. — Poètes de Terroir. — Décentralisation poétique. — Paris et la Province. — Les Poétesses.

Un classement des poètes depuis 1900 est devenu malaisé, car les frontières se sont aplanies entre les écoles, ou plutôt il n'y a pour ainsi dire plus de groupes présentant des caractères particuliers. Les symbolistes assagis sont revenus vers la tradition, et ce ne sont ni l'école romane ni le naturisme, qui suffisent à délimiter des provinces nettement cernées par une limite haute. Chacun suit plutôt son inspiration qu'un mot de passe. Cependant, pour mettre un certain ordre dans la luxuriante nomenclature des poètes d'aujourd'hui, nous ferons des divisions dont on sent l'artifice, et nous opposerons encore, malgré l'archaïsme, les parnassiens aux symbolistes, en mettant à part les poètes de terroir, et les chansonniers. Par parnassiens ou néo-parnassiens, nous entendons simplement les écrivains qui conservent la forme classique ou romantique des vers, tandis que les autres procèdent des partisans du vers libre. C'est à peu près toute la différence qui les sépare.

A vrai dire, après Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme, la poésie en deuil peut compter ses gloires : elle n'a plus de très grands noms, ni de ces œuvres définitives dont la structure et l'aspect offrent l'impression du marbre qui dure, et le caractère de l'éternité.

Mais la monnaie des génies disparus n'est pas menue, et l'argent pur brille encore parmi le billon. Des noms comme Jean Richepin, Anatole France, Paul Bourget, Henri de Régnier, assurent une consolation aux Muses endeuillées.

Le nom de Victor Hugo ne peut être absent du tableau de la poésie après 1900, puisque *Dernière Gerbe* a paru en 1902. Nous avons déjà étudié ce volume dans le tome précédent (1), où il nous a paru utile de présenter d'ensemble l'œuvre de Hugo, y compris les ouvrages posthumes. Nous n'y revenons pas.

Sully-Prudhomme est mort en 1907. Depuis 1900, il ne publia que son *Testament Poétique* en 1901. Ses admirateurs ont édité sous le titre *Epaves*, en 1909, un recueil de poésies datées des différentes époques de sa vie. Elles n'enlèvent ni n'ajoutent rien à sa gloire (2).

François Coppée s'est éteint en 1908 : il n'a plus donné d'œuvre poétique importante, et publia seulement quelques poésies éparses dans les journaux, et des œuvres de prose (3). Des mains pieuses ont publié ses poésies posthumes. On y rencontre des poésies, qui sont autant de trésors jalousement gardés par ceux qui les avaient reçus. M. Jean Monval les a classées avec soin et il a composé ce reliquaire qui s'intitule *Sonnets intimes et poèmes inédits*, 1862-1908. Voici l'une des pièces; c'est un sonnet intitulé : *Deux Sœurs*.

Edith rêve toujours et toujours Jeanne rit;
La blonde lève au ciel un regard de victime,
Et la brune au dehors répand sa joie intime.
Ainsi l'étoile brille et la rose fleurit.

Mais, quand un tendre émoi naîtra dans votre esprit,
Pour l'homme heureux qui garde encore l'anonyme,
Vous sourirez Edith — la rêveuse s'anime; —
Jeanne, vous rêverez — l'espiègle s'attendrit.

(1) T. IV, p. 170. De même pour *Lettres à la Fiancée* et *Post-scriptum de ma vie* parus en 1901.

(2) Cf. Tome IV, pp. 284-301.

(3) *Dans la Prière et dans la Lutte* (1901). Vers. — *Contes pour les Jours de Fête* (1903).

Sans trop savoir pourquoi, dans votre âme naïve,
Restez rieuse, Jeanne : Edith, restez pensive;
Le temps où le cœur bat sera trop tôt venu.

L'avenir à changer de rôle vous condamne;
Et d'avance je porte envie à l'inconnu
Qui fera rire Edith ou fera rêver Jeanne.

Avec Albert Samain, mort en 1900, a disparu le plus parfait exemplaire de la poésie pure, tendre, distinguée, et ce sera longtemps une joie pour les délicats d'errer *Au Jardin de L'Infante*, et d'admirer les motifs amoureusement ciselés *Au flanc du vase*.

Les Fleurs d'Hiver d'Armand Silvestre (1) sont de 1900. Malgré le titre, elles constatent de la jeunesse de cœur, de l'entrain, de l'amour fervent, du sentiment vivace.

Le recueil a quatre parties : *Le Livre de Magda*, *Impressions et Visions*, *Images de femmes*, et enfin *Au pays du Soleil*, hommages tumultueux à tout ce qui sent son Midi.

La préface du livre est une courte poésie où l'aède a cru, on ne sait par quelle faiblesse condescendante, imiter les jeunes, qui confondent l'ordre des rimes, pour dérouler leurs vers amorphes. Armand Silvestre est demeuré un vrai parnassien, et son vers est net, cadencé, césuré, rimé richement :

Sous l'herbe que la primevère
De mille tons s'en vient teinter,
La libellule entend tinter
A son flanc ses ailes de verre.

La préface n'a aucune rime masculine; cette irrégularité ne convient pas à sa prosodie toujours si correcte, et elle ne flatte pas l'oreille, anxieuse du temps fort qui ne vient pas :

Les fleurs d'Hiver, filles des tombes,
Sous la glace aux fines dentelles,
Tendent, au vol blanc des colombes,
L'or des semences immortelles.

Souvent, la musique agréable des paroles masque le néant de

(1) 1837-1901.

la pensée, ou son obscurité. On lit ces vers mélodieux, l'oreille jouit; puis la raison veut s'intéresser aussi au plaisir, elle arrive, interroge et ne trouve rien. L'air a été harmonieusement frappé par des paroles melliflues, et les vocables se laissent difficilement interpréter.

Le poète est fort mythologique, et l'arsenal de ses comparaisons n'est alimenté que par l'antiquité grecque, Vénus, les Naïades, Éros, l'Olympe, dont il use avec excès; il dit à Magda qu'en elle

Des Olympes d'antan la splendeur se devine.

Plus loin, il voit passer une jolie femme, et, à son sens, elle est

...Sans doute exilée
De quelque Olympe radieux.

Le goût de ces madrigaux n'est pas toujours très sûr ni très pur. Magda peut se déguiser en Japonaise ou en Andalouse, elle ressemble, toujours et quand même, à Hébé et aux déesses de l'Olympe :

Vous portez la fierté d'une immortelle souche.

Le mot n'est pas heureux. Il n'est peut-être pas fort opportun, non plus, de rendre hommage à la bien-aimée en comparant à elle toutes les femmes que le poète a aimées avant elles :

L'une avait ce cou fier aux lignes cadencées,
L'autre ce front hautain qui courbe les genoux,
Celle-ci ce regard calme, vainqueur et doux.

Sera-t-elle bien flattée quand on lui dira qu'elle est plus belle de loin que de près, et le poète l'affirme :

L'absence en ma mémoire accroît encor tes charmes.

On n'aime pas beaucoup une femme comparée à un jardin, parce que sa gorge sent l'œillet, sa sombre crinière sent le lilas.

Et c'est un grand jardin que ma bouche respire.

Non plus que :

L'air que vous respirez en passant par ma bouche.

Il y a de la préciosité alambiquée et renchérie : l'œillet de votre corsage aurait dû prendre sa couleur rouge dans le sang de mes souffrances; il aurait dû prendre son arôme dans « mon souffle » ! Et l'étrange sonnet se poursuit :

Que n'avait-il planté sa racine en mon flanc
L'œillet dont votre peau blanche buvait le sang.

Il écrit :

C'est l'heure divine et sacrée !

Il est subtil de différencier si nettement le sacré du divin, au point que cette « hendyadine », comme disent les philologues, ressemble à une inadvertance.

Mais passons condamnation sur tous ces griefs, pour noter de beaux vers qu'on a plaisir à se lire à soi-même, et pour leur harmonie, et pour le sentiment qui précéda l'inspiration.

J'aime assez cette variante symbolisée du sonnet d'Arvers : Au jardin de mon rêve, j'ai cueilli la fleur de mon amour,

Et j'ai pris, à mon cœur, le plus pur de sa sève,
Pour en rougir ainsi cette fleur de mon rêve
Et qu'il souffre, avec elle, en mourant sous vos pas,

Je les jette tous deux sur la route où, peut-être,
Vous passerez demain et, sans les reconnaître,
Mêlerez leur poussière et ne le saurez pas !

Voici de vraiment beaux vers :

Comme l'astre qui penche aux eaux noires d'un gouffre
De son front rayonnant l'apaisante clarté,
Et met un peu de ciel dans son flot tourmenté,
Sous ton beau regard d'or, calme mon cœur qui souffre

Dans la nuit où mon cœur mort se débat en vain,
Que ta sérénité vivante le rassure !
Verse, pour le guérir, sur ma lente blessure
Un peu de ta beauté, comme un baume divin.

Sois dans mon ciel pensif, l'étoile qui se lève
Et sur un rayon d'or m'emporte où tu voudras,
Car toi seule, ô Magda, peux, en m'ouvrant tes bras,
Me tendre pour partir, les ailes de mon rêve !

La pensée est visible et la forme est éloquente. Toute la pièce XXXVI est de même valeur; en voici la fin :

Et pourquoi les oiseaux chantent-ils dans les bois,
Dont l'hymne matinal vers le ciel bleu s'élance,
Puisque pour mon cœur mort, tout est ombre et silence,
Loin de ton cher regard et de ta chère voix.

Ce sonnet aussi a belle allure, et l'image est d'une poésie touchante :

J'écrirai ton nom cher sur une feuille morte,
Quand l'Automne, ô Magda, m'aura pris à mon tour,
Pour qu'il redise au vent du matin mon amour,
Et que le vent du soir à ma tombe l'apporte !

Au profond de ma tombe, afin qu'elle n'en sorte,
Je cacherai la feuille, en attendant le jour
Où du grand renouveau le printemps sans retour
De l'immortalité nous ouvrira la porte.

Sur ce débris sacré, quand viendra le réveil,
Ton nom scintillera sous le nouveau soleil,
Qui fera du néant, monter l'âme des sèves.

Et, sous le caressant regard des infinis,
Pour baigner de fraîcheur nos baisers rajeunis
Reverdira la feuille à l'arbre de nos rêves !

Plus loin, je trouve encore une poésie d'un accent clair et ardent, dédiée à la Jeunesse :

Toi qui portes au cœur un sang chaud et vermeil
Que brûlera l'Amour, que bercera la Gloire,
Vigne où l'Humanité future viendra boire,
Jeunesse, fleur de l'Age et fille du Soleil !

Regret de mon déclin, espoir de ma pensée,
Beau vaisseau pavoisé d'aurore et plein de chants
Qui trop tôt m'a laissé sur les sables penchants
Pour suivre à l'horizon ta route cadencée,
O Jeunesse, salut !

Le sonnet des fils de la Vierge, la chanson des Oiseaux, sont fleurs d'anthologie :

Le poète écouta les oiseaux sous les branches,
Car les oiseaux disaient, dans leur chant gracieux,
Les charmes de l'Amour et les splendeurs des Cieux,

Le beau poème où, seuls, les élus savent lire.
Qu'ils ébauchent dans l'air et que notre art finit,
Et c'est en l'arbre en fleurs où gazouillait un nid
Que pendit la douceur de la première lyre!

Et ces vers font penser à la légende persane: le roi Behram Gor et la belle Dil Aram parlaient d'amour sous un arbre où se becquetaient deux colombes; comme tous ces cœurs battaient d'accord, les chants et les paroles s'harmonisaient sur le même ton, et c'est ainsi que naquit le rythme de la poésie.

Je ne crois pas que les *Fleurs d'Hiver* ajouteront à la gloire poétique d'Armand Silvestre. Ces pages sont trop inégales, et les chefs-d'œuvre y sont balancés par trop de faiblesses. Mais c'est déjà beaucoup de trouver une dizaine de belles poésies dans un volume, et il n'en faut pas tant pour se survivre.

Ayant ainsi chanté, le poète mourut (1901).

En un volume de belle et saine poésie, *La Tour d'Ivoire* (1902), M. André Lemoine a réuni douze poèmes de facture forte et pure, où il chante les braves femmes des marins, la jeune reine Wilhelmine, *Ceux d'autrefois* — une vraiment belle page — *Les Compagnons de route*, qui lui inspirent des stances de vaillante philosophie, *La Rentrée*, un gracieux tableau, *Les Pensées d'enfant*, un aimable dialogue de l'enfant avec sa mère à qui il demande après la leçon d'histoire sainte :

De nos livres anciens, mère, que faut-il croire?

Oui, un siècle de science, de rationalisme et de critique a fait les enfants sceptiques.

Le parallèle entre Jésus et Virgile, qui l'a pressenti, est délicat et poétique :

Au fil des temps, Jésus n'est pas loin de Virgile :
Les deux pères vivaient d'un très humble métier,
L'un étant laboureur, et l'autre charpentier,
Le poète avait dû pressentir l'Évangile.

Virgile, tout rêveur, écoutait les ramiers
Au bord du Mincio, couché sous un vieux hêtre;
Aux rives du Jourdain, le jeune et divin maître
Révélait sa doctrine à l'ombre des palmiers.

Au bourg de Nazareth embaumé de lavandes,
L'enfant prédestiné vivait ses premiers ans;
Le poète latin avec les paysans
Grandissait en famille au village des Andes.

Tous deux, simples d'esprit et riches d'un cœur pur,
Émus par nos douleurs d'une pitié profonde,
Pour les infortunés qui pleurent en ce monde
Rêvaient également d'un paradis futur.

Cette poésie a une haute pensée et une éloquente allure :

LA TOUR D'IVOIRE

Habitant près du ciel ta blanche tour d'ivoire
Alors que notre siècle orageux va finir,
Dans tes pressentiments, poète, faut-il croire
A l'accord fraternel des peuples à venir?

Hélas ! je n'entrevois que de sombres fumées
Qui rampent sur les bords de lointains horizons;
Puis, de rouges lueurs au grand choc des armées,
Et des gens presque nus sortant de leurs maisons.

C'est la guerre toujours, une guerre acharnée,
Les uns chantant victoire et les autres fuyants :
La race humaine y semble à jamais condamnée,
Des glaces du Cap Nord aux soleils d'Orient.

Avec des flots de sang, de larges fleuves roulent
De pauvres toits de chaume et des berceaux déserts;
On voit de hauts clochers en flammes qui s'écroulent,
Jetant des bruits confus de tocsin dans les airs.

Et comme en tourbillons, de grands oiseaux de proie
Que n'effarouchent plus ni clairons, ni tambours,
Flairant déjà les morts, poussent leurs cris de joie !
Fête pour les corbeaux, fête pour les vautours.

Comme aux temps primitifs, les plus forts sont les maîtres
On gouverne toujours par le fer et le feu,
Et l'homme d'aujourd'hui ressemble aux anciens reîtres
Qui vivaient sans honneur, sans patrie et sans Dieu.

La *Rencontre du marin et du faucheur*, *Le Pressentiment du philosophe*, à qui manque la consolation de la poésie, la *Nuit du printemps*, les reposantes *Pensées rustiques*, complètent

un ensemble harmonieux où vibre une honnête et magnanime foi dans l'idéal, la bonté et la beauté.

Ces belles poésies font regretter la mort du poète, survenue en 1907.

A. Mérat (1) fut le peintre de jolis panneaux d'une touche légère, d'une tonalité douce, d'une technique savante, d'un tour vif, gracieux, parisien, d'un trait élégant et fin (2).

Des chansons d'amour d'une mélancolie persuasive; des madrigaux d'esprit; des camées parisiens qui retracent à petits traits des figures connues, Baretta, Blanche Pierson, Croizette, Marie Kolb, Jeanne Samary, Jeanne Granier, Judic, Théo, Aimée Desclée : tel fut son dernier recueil poétique, *Chansons et Madrigaux* (1902), dont nous détacherons ce plaisant profil de Céline Chaumont :

Un petit singe exquis, une femme, un gamin,
Des mines et des airs qu'un goût malin combine,
Madame ou bien Margot, Gavroche ou Colombine,
Des yeux de diamant, des lèvres de carmin;

Le nez en l'air, l'oreille au vent, petite main,
Pied petit, dessinant et cambrant la bottine,
Jupe courte qui rit, corsage qu'on lutine,
Fleur de piment, fleur rouge éclose d'un jasmin,

La voix d'un rossignol de Paris, filet maigre,
Tintant sur le cristal en notes de vinaigre;
Gaîté de silhouette et charme de croquis.

Elle est si vive, elle est si fine, elle est si blonde;
C'est un art infini de grâce peu profonde
— Un gamin, une femme, un petit singe exquis.

La Muse d'Auguste Dorchain (3), pensive, discrète, scru-

(1) 1840-1909.

(2) *Poésies* (1866-1873). — *Vers le Soir*, poésies (1900). — *Triolets des Parisiennes de Paris* (1900). — *Les Joies de l'heure* (1902). — *Chansons et Madrigaux* (1902). — *Vers oubliés* (1902). — *Les 36 quatrains à Madame*. — *Les 36 dédicaces*. — *La Rance et la mer* (1903). — *Quelques pages avant le livre* (1904). — *Petites Pensées d'août* (1904). — *Avril-Mai-Juin*, sonnets.

(3) *Pour l'Amour* (1901), théâtre. — *L'Art des vers* (1906), traité. — *Ronsard et son Ecole* (1907), critique.

Avant 1900 : *La Jeunesse pensive* (1881). — *L'Odéon et la Jeunesse* (1882). — *Alex.*

puleuse et sensible, s'apparente à celle de Sully-Prudhomme, et laisse regretter qu'elle ne chante pas davantage, du moins pour le public.

L'Art des Vers (1906), est comme une confidence technique du poète de *Conte d'Avril* et de *Pour l'Amour.* C'est d'un esprit droit, sain, juste, plein de précieux bon sens. En ce qui concerne l'art des vers, les jeunes veulent faire autrement que les anciens, et ils écrivent des vers sans césure, sans cadence ni règles, avec des hiatus, des rimes qui sont de simples assonances, des vers invertébrés. A. Dorchain répudie ces licences fatales au vers français, et s'en tient à la bonne et solide facture de nos classiques et de nos parnassiens. Il a conscience que les excentricités et les acrobaties ne remplacent pas le talent.

Les Paons nous seront le type de la poésie précieuse qu'affectionne M. Robert de Montesquiou (1), auteur de livres aux titres rares.

C'est un volume écrit avec des plumes de l'oiseau de Junon, une jonglerie de gemmes et de pierres précieuses. L'idée première, ou le prétexte, est une accommodation d'un passage de l'Apocalypse, la cité mystique.

L'auteur explique ainsi sa pensée :

« Loin de moi la prétention d'avoir décrit la Cité mystique. Tout au plus un village mystique, une villa gemmée. La rutilante apothéose apocalyptique m'a paru offrir le plan d'un beau livre de pierreries, que j'ai seulement ébauché, mais dans lequel l'or des auréoles et le chaton des bijoux, l'éclat des âmes saintes et le carat des pierres fines se reflètent et se réverbèrent, échangent des regards de joyaux. »

Dumas (1883). — *Conte d'Avril* (1885). — *Vers la Lumière* (1894). — *Rose d'Automne* (1895). — *Poésies* (1895). — *Le Captif* (1898). — *Stances à Sainte-Beuve* (1898). — *Ode à Michelet* (1898). — *Chant pour Léo Delibes* (1899).

(1) Poésie : *Les Chauves-Souris* (1692). — *Le chef des odeurs suaves* (1894). — *Le Parcours du rêve au souvenir* (1895). — *Les Hortensias bleus* (1896). — *Les Perles rouges* (1899). — *Les Paons* (1900). — *Les Prières de tous* (1902).

Prose : *Roseaux Pensants* (1897). — *Autels Privilégiés* (1899). — *Professionnelles beautés* (1905). — *Altesses sérénissimes* (1907). — *Assemblée de notables* (1908).

Une vague symbolique est donc au fond du poème, rappelant ces *lapidaires* du Moyen âge, où Philippe de Thaun et Guillaume Clerc de Normandie expliquaient le sens mystique des pierres précieuses, symboles de foi. Dans le même temps, Huysmans dans sa *Cathédrale*, et mieux encore Em. Mâle dans son *Art religieux du XIIIe siècle*, étudiaient ces merveilleux traités. Mais ici la symbolique s'irise de fantaisie, et malgré l'Apocalypse, malgré les douze portes, les douze perles et les douze anges, on sent que la cité mystique est un réseau d'or à plaisir tressé, pour sertir et retenir toute une rutilante joaillerie d'artiste. L'impression que laisse cette lecture n'est pas celle d'une Somme théologique : c'est bien celle d'un éblouissement merveilleux et fantastique, où les irradiés reflets d'une fantasmagorie féerique dansent parmi les ors, les jades, les rubis, les émeraudes, dans les fulgurants éclairs de toutes les pierreries du meilleur Orient.

La symbolique chrétienne ne lui est pas étrangère et le poète lui consacre quelques variations :

Tricolore est le sardonyx,
Symbole de l'homme phénix
De douceur caractérisé
De chaste candeur irisé
Et de douleur martyrisé.

La sarde est d'un rouge empourpré,
Son sang qui coule par degré
Représente les saints effrois
De martyrs pour le Roi des Rois
Et les mystères de la croix.

La chrysolithe est un brasier
Que rien ne peut rassasier,
Ce sont les célestes essaims
Des sages esprits sept fois saints
Conformes aux sacrés desseins.

Un concile de cardinaux,
C'est la chrysoprase aux anneaux
Tout ponctués de gouttes d'or.
Telle la charité, trésor
Qui, dans les maux, reluit encor.

L'améthyste est surtout lilas,
Elle émet de nobles éclats
Et d'ardents éclairs au-dessus,
Symbole de grands cœurs déçus
Qui portent la croix de Jésus.

Il n'ignore pas ses auteurs et il les cite :

O Cléandre Arnobe, Marbode,
Isidore le Sevillin
Ludovic Dolce, Solin
Qui des gemmes ont chanté l'ode.

Agricola près d'Enceluis,
Théophraste auprès d'Epiphane,
Saint Hildegarde en qui tu luis,
Joyau qui jamais ne se fane.

Césalpin, Kircher, Léonard
Ruéus, Boèce, Jeffries
Tous écrivains experts en l'art
Du langage des pierreries.

Il a pratiqué les trente-six charmants poèmes qui composent avec éclat les *Amours et Nouveaux eschanges des pierres précieuses* de Rémy Belleau.

Le poète étend à toutes les gemmes l'expansion de ses engouements, et la prodigalité de ses rimes. Chanteur des orfèvreries et des ciselures, des exotismes et des couleurs de là-bas, des velours, des dagues, du cristal et des fleurs, il exalte tout ce qui rutile, flamboie, étincelle, les couronnes de lotus et les couronnes de lis d'or, les pierres de luxe, les verrières, les enluminures, les tapisseries, les triptypes à fond d'or aux figures hiératiques.

Il est le peintre des soies flottantes, des danses roses, des étoffes légères que la lumière embrase et fait flamber comme une flamme de punch autour d'une Salomé ou d'une « Fuller Loïe ».

La note moderne se mêle doucement à la prière médiévale; entre les pâles figures de l'Escurial et de la Judée, il passe des

femmes en décolleté avec des colliers dont les perles rappellent au poète des squelettes et des morts :

La turquoise, dit-on, naît sur les os de morts,
Et j'ai parfois, Hélène, un instant de remords,
Quand je vous vois, le soir, redoubler de turquoises.

Et ailleurs :

Et je songe parfois, en nos mornes soirées
Que là-bas le pêcheur mystérieux descend
Apprêter les colliers des épaules moirées
Dont le lait de leur perle a coûté tant de sang !

Il faudrait biffer quelques trivialités inutiles (comme le calembour *patenôtre* et *notre patte*), quelques excentricités d'expressions trop obscures : le reste a une belle tenue, une artistique distinction, avec, plus rarement, sous l'art de l'orfèvre, un souffle d'émotion qui élève aussitôt le style et l'inspiration :

On eût dit ce soir-là, qu'en cette cathédrale,
Le vent mettait son souffle et l'Océan son râle,
La voix de la nature affaiblie y mourait,
Et plutôt que l'Église, on eût dit la Forêt ;
Les colonnes dans l'ombre avaient des formes d'arbres ;
Un frisson effleurait les tombeaux et leurs marbres ;
Les visages sculptés paraissaient tressaillir
Et vibrer comme autant de filles de Jaïr,
Parmi les chapiteaux et sous les archivoltes,
De saints raides semblaient s'agiter les révoltes ;
Et l'assoupissement des vitraux nébuleux
Laissait parfois cligner des yeux rouges et bleus.
Le temple était désert et sombre ; sur ses dalles
On n'entendait claquer aucun choc de sandales,
Mais des engouffrements, aussitôt assoupis,
Qui semblaient convier dans les voûtes, tapis,
Aux creux des modillons, au bord des architraves
Les clameurs du dehors à des hymnes plus graves.
Des orgues, en effet, dont, comme des joyaux
Obscurcis s'éteignaient dans l'ombre des tuyaux,
On ouït tout à coup s'exhaler une plainte
Qui sous les murs courut de la voûte à la plinthe,
Et devant tous les cris de la terre assemblés,
Le murmure des bois et le frisson des blés,
Cette moisson d'azur et cette mer dorée,
Pour qui les vents brutaux avaient forcé l'entrée

Du parvis où longtemps l'homme pieux était
Venu mêler son rêve à l'âme du motet;
Devant le bruit des bois où le vent se démène,
De l'orgue, autre forêt, chanta la voix humaine,
De l'orgue, autre océan devant le bruit des flots
La voix qui des mortels avait pris les sanglots.

Délicatement sertis, ces joyaux étincellent sans éblouir, et l'on dirait des gouttes de cristal et de rosée ourlant les bords ciselés d'un coffret de jaspe, où dorment les camées.

Puis, voici encore Maurice Bouchor (1), délicatement mystique, comme Louis Le Cardonnel et Sébastien-Charles Lecomte, apôtre des théogonies. Dans un autre style, Raoul Ponchon est le truculent Saint-Amant de nos jours; Auguste Angellier sonna rudement de la lyre dorienne. Amédée Pigeon scrute la psychologie de Chérubin. Albert Jhouney, Émile Michelet ont des accents profonds et vibrants. Et voici Ephraïm Mikhaël que les Muses ont montré, puis ravi trop tôt au Parnasse; Daniel de Venancourt, chantre des misères; Charles Guérin, le « Julien l'Apostat » du catholicisme moderne, qui eut de l'ampleur, de l'éloquence, de la sensualité.

Voici des lyriques parnassiens : Laurent Tailhade, Robert de la Villehervé, Emmanuel Signoret, Claude Couturier.

Voici des néo-romantiques : Clovis Hugues (2), Jean Rameau, Charles Derennes, Richepin.

Gustave Zidler a pieusement scellé *Le Livre de la douce vie.*

Paul de Nay est un nouveau venu dans les lettres, mais son début est de conséquence, et son poème *Orphée* est remarquable par plus d'un endroit, l'élévation de la pensée, la pureté

(1) *Tobie* (1900). — *Contes* (1905). — *Noël ou le mystère de la Nativité* (1901). — *Philoctète* (trad. 1900). — *40 chansons populaires de l'Ouest* (1901). — *Le Poème de la vie humaine* (1902-1906). — *A la recherche d'un juste* (1903). — *La Paix* (1904). — *Les Yeux de Koumala* (1905). — *Morceaux choisis de Victor Hugo à l'usage des enfants* (1902). — *Théâtre pour les jeunes filles* (1906). — *Chants pour la jeunesse.* — *Contes populaires.* — *Choix de poésies* (1908). — *Cinq pièces* (1908). — *Il faut mourir* (1908).

Œuvres parues avant 1900 : *Les Poètes de l'Amour et de la Mer* (1876). — *Le Faust moderne* (1878). — *L'Aurore* (1883). — *Trois Mystères* (1893). — *Les Mystères d'Eleusis* (1894). — *Les Symboles* (1895). — *Conte de Noël* (1899).

(2) Mort en 1908,

de la forme, l'abondance soutenue et forte de l'inspiration. Nous ne voudrions pas évoquer de trop lourds souvenirs, mais si le nom d'Hésiode pouvait, sans trop d'ambition, patronner un poète moderne, c'est celui que nous mettrions en tête de ce vaste et beau poème. Cet avis, en l'espèce, a pour lui la plus éclatante autorité, celle du plus grand poète philosophique de notre temps, Sully-Prudhomme; dans une préface qui est un admirable chapitre d'esthétique, il a donné à son jeune confrère l'accolade de bienvenue, et le témoignage de sa précieuse approbation. Cette préface suffirait à assurer du prix à ce volume, s'il n'était recommandé par le poème qu'il nous offre. Le maître, si prodigue en préfaces qui sont souvent la politesse rapide d'un salut, et le droit pour l'auteur de mettre un nom illustre sur sa couverture, a compris ici qu'il avait devant lui une œuvre digne de son recueillement et de ses spéculations; c'est un beau tournoi que cette rencontre de deux grands esprits de même famille, sinon de même âge, et de même valeur. Entendez ce résumé des systèmes par le poète de *La Justice* :

Pour le savant exclusivement déterministe, l'homme représente sur la planète la dernière en date et la plus complexe manifestation de la vie; il en est, en outre, la plus haute pour le philosophe spiritualiste, laïque ou prêtre, qui croit au libre arbitre, condition et principe de toute élévation et sans lequel ce mot n'a moralement aucun sens. Mais qu'est-ce que la vie? Je n'en sais rien, ni vous non plus, n'est-ce pas? Aux yeux du savant pressé de conclure, c'est une manifestation spéciale de l'énergie, au même titre que la chaleur, l'électricité, la lumière, la cohésion, l'affinité, en un mot tous les modes de l'énergie, soit physiques, soit chimiques, et pour lui, tout comme ces modes dont la diversité n'est qu'apparente, subjective, la vie est réductible au mode purement mécanique, dont la gravitation est le type. Les admirables résultats obtenus par la physique mathématique excusent la témérité de cette conclusion anticipée. Aux yeux du savant plus timide, mais peut-être plus correct, qui, pour se prononcer, ne se fie qu'aux démonstrations expérimentales, la vie, en attendant que la réduction présumée soit vérifiée par la science future, demeure un mode inconnu de l'énergie. Le monde organique (extrêmement complexe, puisqu'il intéresse à la fois la morphologie, la physiologie et la psychologie) prend le point de départ de son développement dans les constructions cristallines, où il est à peine discernable du monde purement mécanique, mais il s'en distingue avec netteté, du moins en apparence,

dans la première cellule végétale. Il semble bien s'en distinguer toujours davantage en ce qu'il détermine des formes susceptibles de fonctions qui les mettent en relation avec leur milieu, les entretiennent, les reproduisent, et vont se spécialisant de plus en plus pour un travail de plus en plus compliqué et divisé. Ainsi la biologie et la morphologie, comme en témoignent le scalpel et la loupe de l'anatomiste, sont solidaires et parallèles, et, au moment présent de l'évolution terrestre, c'est dans la forme humaine que ce mode de l'énergie offre l'organisation la plus spécialisée, la plus complexe et la plus harmonique à la fois. Enfin, aux yeux du spiritualiste, la vie est essentiellement irréductible au mode mécanique de l'énergie, et, en particulier, la vie psychique a son substratum foncièrement distinct de celui de la pesanteur.

Le poète a lui-même marqué le caractère scientifique, philosophique et poétique d'Orphée, personnification du poète en tant qu'il est l'homme, réunissant en lui, au plus haut degré, les caractères distinctifs de l'espèce humaine.

Tous les sentiments d'amour et de douleur, de foi et de doute, d'audace joyeuse et de découragement, de rêverie philosophique et d'investigation scientifique, d'universelle charité et d'aspiration vers la solitude, qui peuvent animer un cœur de poète, trouvent en lui un écho; il est tour à tour, dans les sept chants qui composent ce livre, le poète bachique (les Bacchantes), épique (les Argonautes), scientifique (Apollon), lyrique (Eurydice), religieux (la Charité), et couronne enfin son enseignement par un sacrifice quasi-divin.

Ces étapes, il les aborde dans un ordre logique qui marque la marche du développement normal de l'intelligence : l'aventure de cet Orphée, c'est l'histoire de l'âme de l'humanité, partie de l'instinct bestial, pour s'élever vers le progrès, la générosité, la justice et l'idéal; c'est la lutte, l'éternel combat de la bête et de l'ange, du doute et de la foi, de la fatalité et du libre arbitre, du réel et de l'idée.

C'est tout un drame : le prologue d'abord et l'hymne doré des souvenirs et du passé gros de l'avenir, l'éloge d'Orphée et le chant d'espoir. Les vers sont agréables et fermes.

Oh ! lointains fugitifs, lointains changeants, où l'âme
S'échappe d'un coup d'aile, Attente, et toi, Regret,
Papillon que déflore un contact indiscret,
Comme, au couchant surtout, quand meurt la triste flamme

Dont notre vie était une émanation,
Il fait bon, se dressant au haut de la colline,
Vous voir, fiers et dorés par le jour qui s'incline,
Resplendir, palpiter d'un suprême rayon !
Là-bas, au loin, c'est là que sont les sentes douces
Et les clairs gazouillis des ruisseaux dans les mousses,
Vers lesquels, succombant au soleil de midi,
Le chemineau lassé, de torpeur engourdi,
Aspire par delà le sable au lourd mirage,
Les chaumes secs, brûlés par un souffle d'orage,
Les labours dénudés et les sillons poudreux !
Ah ! les bleus horizons pleins de mystère, ombreux,
Aux deux bouts verdoyants de l'aride campagne :
La forêt que l'on quitte et la forêt qu'on gagne !

C'est l'enfance étourdie d'Orphée, livrée aux instincts et à la superstition; cette prière de chasse est bien harmonieuse et bien antique :

Artémis vierge pure, ô grave chasseresse,
Fière divinité, dont la mâle caresse
Fait avec plus d'ardeur battre mon cœur brûlant,
Reine des bois profonds, des étangs solitaires,
Des monts vertigineux pleins d'ombre et de mystère,
De la plaine où le cerf fuit la meute en tremblant,
Toi qui, dans la nuit claire où blanchit la rosée,
Tandis que Cypris dort, de vains feux embrasée,
Poursuis le daim furtif, jusqu'au sommet des monts
Et, laissant à tes pieds la vallée assoupie,
Vois l'aurore encor chaste et qu'Apollon épie
Rougir sous un baiser qui lui murmure : Aimons !
O ma seule maîtresse, entends la voix troublée
D'un enfant faible, hélas ! et dont la flèche ailée
Manque parfois, fuyant d'un mouvement trop prompt,
Le but, qu'aidés par toi, tous mes traits atteindront.
Si tu bénis ma chasse, ô déesse adorée,
Si tu fais plus souvent sous ma pointe acérée,
Quelque lointain que soit l'objet de mon effort,
Par les bois étonnés voler gaîment la mort,
Je te promets, fidèle à tes doux sacrifices,
Des animaux sanglants les pieuses prémices;
Le parfum de leur chair montera vers les cieux
Et je proclamerai la puissance des dieux !...

Homme, Orphée subit ses sens et tombe dans la débauche. Pour se racheter, il s'engage, il fera campagne avec les Argo-

nautes, symbole ici de la force physique et de la gloire militaire. Il n'en savoure l'ivresse que pour en découvrir le néant — en quoi il a tort, car la guerre est source d'héroïsme et d'énergie; elle est le manteau écarlate et brillant de la misère et du mal. Orphée, guerrier, renonce à l'action pour la spéculation et la science, en même temps qu'il rencontre l'amour sous les traits charmants d'Eurydice. Il goûte des joies ineffables, qui s'envolent et s'évanouissent avec celle qui en était l'objet : Eurydice meurt. Tout s'effondre; Orphée désespère. Il se relève, et se reprend par une conception plus haute de la vie, en ne rapportant pas tout à son étroite personnalité, en se rappelant qu'il a des frères; et il est ainsi conduit à l'amour universel, à la charité, à la fraternité. Il veut répandre et propager l'amour, la foi, l'espoir; il veut amener jusqu'à lui les autres qui n'ont pas encore parcouru tout le chemin, et ceux de Lesbos, et ceux de Thessalie, et ceux du pays des Bacchantes. Ceux-là ne l'entendent pas, ne le comprennent pas, ne le suivent pas. Ils retardent trop pour être à son niveau, et pour pouvoir y venir. Ils le traitent de fou, d'illuminé, et les Bacchantes le déchirent. L'instinct et les sens l'emportent. Mais pour un instant, car la tête pâle d'Orphée flottant sur le Strymon dit encore des paroles de paix et d'amour, et les Bacchantes, touchées de repentir, sentent s'éveiller leur conscience qui s'illuminera bientôt de lumière, de vérité et d'idéal. Le martyre de l'apôtre sera fécond pour le progrès et l'humanité.

Une pareille conception a sa grandeur et son intérêt. Elle est exposée avec charme et avec poésie. Sans nul embarras, sans obscures abstractions, le plan se développe et se déroule avec l'aisance d'une théorie antique. Les décors, les paysages ont leur teinte pittoresque, et reposent, parmi les discours de la philosophie. Nous voici à Lesbos, et la page est charmante comme une vision de là-bas :

Lesbos, fleur lumineuse et parfum de la mer,
Ile plaisante à vivre où, sous l'olivier clair,
La source, but joyeux des colombes fidèles,
Tinte un si fin cristal parmi les asphodèles,

Où les plages de sable ont un si fier contour,
Où si superbement montent dans la lumière
Les pics olympiens dressant leur tête altière,
Où vibre un tel frisson de langueur et d'amour !
Divine Mytilène en ton golfe enchâssée
Par le premier baiser de l'aube caressée,
Ville aux canaux de marbre, où le reflet tremblant
Des ponts fait miroiter dans l'ombre un cercle blanc;
Plus grave Methymna sur ta crête rocheuse,
Regardant vers le Nord la vague aventureuse;
Pyrra près de l'azur dans les pins t'endormant;
Erissos dont les lys sont un enivrement;
Et toi, molle Antissa, souriante et fleurie,
Où la vague parfois, venant de la patrie,
De la Grèce lointaine à l'autre bout des flots,
Apporte en se mourant le rêve ou les sanglots :
Bosquets voluptueux, où, vers la lune pâle,
Le chant des rossignols éperdument s'exhale !...

Le sentiment n'est ni écrasé ni desséché par le contact de la science, et les regrets d'Orphée devant Eurydice morte ont un accent touchant et sincère :

Nature indifférente, est-ce ainsi qu'une mère
Prend part au deuil d'un fils, avec le front joyeux,
Ces cheveux parfumés, cette flamme en ses yeux !
Ah ! tes liens à nous, dérision, chimère !
Nous ne te sommes rien; tu ne nous connais pas !
Eurydice n'est plus et tu chantes, marâtre !
Quoi, son cœur qui battait sur mon cœur idolâtre,
Quoi, la sveltesse alerte et souple de son pas,
L'esprit de son regard et cette espièglerie,
Dont le rire léger sautait comme un oiseau,
Tout mon bonheur tranché d'un seul coup de ciseau,
Ne vaut pas plus d'émoi qu'un brin de la prairie !
Où donc vous cachez-vous, quand nous vous maudissons,
Fantômes, tristes jeux de nos folles pensées,
Faisceau lié par nous de formes dispersées,
Dieux, forts de notre crainte, ivres de nos frissons?
Implacable nature, étrangère à nos peines,
Masque ardent ou glacé, languissant ou joyeux,
Sous lequel semble fuir ce mirage des dieux,
Quel néant revêts-tu de tes grimaces vaines?
Ah ! l'amour n'est qu'un mot; être heureux ou souffrir
Qu'un hasard; un chaos informe, la nature,
Puisque Eurydice est morte et qu'en cette torture
Seul je me sens frappé, seul je voudrais mourir !...

Tout serait à citer et tout est à lire dans ce poème étendu, — je ne dis pas long — où la vérité et la logique déroulent, durant cinq mille vers, le tissu diapré des grandes idées et des belles images.

***

La poésie rustique tente la plupart des poètes, qui sont en grand nombre les amants de la nature et les heureux continuateurs de l'école descriptive. Je dis heureux, car ils sont supérieurs à leurs prédécesseurs, les Delille et les Chênedollé. Ceux-ci avaient la forme; les nôtres ont le sentiment vrai. Leurs paysages ne sont plus des petits chefs-d'œuvre de virtuosité, ils sont l'expression d'une émotion. La même évolution a marqué l'histoire de la musique et celle de la poésie.

Le recueil de vers d'Antony Valabrègue, *L'Amour des bois et des champs*, présenté par une préface du poète Émile Blémont, donne une impression fraîche de rosée, de campagne et de coins pittoresques. La ferme, l'étang, l'effet de pluie, l'auberge de campagne, la banlieue mouillée par les averses, les scènes d'automne, des paysages de Paris lui sont des motifs heureux à ses rimes et à ses chants, d'une note concise et nette :

Sur le vieux toit de chaume inégal et croulant,
D'un bouquet de verdure on la dirait coiffée
De glycines en fleurs follement attifée,
Elle cache ses murs sous un manteau tremblant.

Quand le vent à travers les branches va soufflant
Et porte jusqu'au seuil une fraîche bouffée,
Chaque tige se dresse et tombe ébouriffée
Sur le fragile appui du treillis chancelant.

Tout donne un air joyeux à cette métairie.
Elle tient aux grands bois et touche à la prairie,
Dans le creux d'une roche elle semble s'asseoir.
Et pour se contempler dans sa grâce pimpante,
Elle a, près du ravin où le sentier serpente,
Un limpide ruisseau qui lui sert de miroir.

Frédéric Plessis revêt avec art des voiles de l'antiquité les blocs harmonieux de *Vesper* et de *Gallica*. Jules Tellier a laissé des regrets qui sont le plus flatteur souvenir.

Edmond Haraucourt est l'apôtre de l'énergie et de la pitié, et sa mâle poésie a des flamboiements sonores de fanfare orgueilleuse et réconfortante.

Pierre de Nolhac, Jean Psichari, Maurice Faucon mêlent à leurs vers la finesse de l'émotion et la distinction de l'humanisme.

Citons encore Abel Bonnard (1), virtuose qui prodigue avec aisance les fécondes richesses de sa facilité; — Adolphe Boschot qui se repose en des *Poèmes dialogués* (1900), de ses études critiques; — Charles de Pomairols, le fin poète du Comtisme; Ernest Dupuy, ému et savant.

Maurice Magre a la force pénétrante, le trait qui entre. Sa psychologie est durement perspicace et son expression a une mâle sûreté.

M. Jules Truffier, le comédien si apprécié, vient à nous avec un sourire, et son volume *Poésies*, dont les divisions sont déjà spirituelles : ouvertures et intermèdes, cour et jardin, l'arc-en-ciel de la rampe. Ce sont des pièces charmantes de finesse ou de sentiment, récréations délicates d'un lettré. Ce sont des à-propos, des riens exquis, de petits poèmes pleins de sève et de raison, et l'on dirait un journal poétique auquel auraient collaboré Loret et Dorat, avec des confidences, des souvenirs, des saluts à des amis, des impressions de théâtre, de fines critiques dissimulées sous une nasarde, de la bonne humeur, et partout la passion d'un art auquel ce poète s'est donné tout entier avec délices, et qui lui inspire de jolies phrases :

Se mouvoir dans l'azur des rivages exquis
Où bourgeois et valets ont des airs de marquis,
Détendre les ressorts de sa vertu civique
En scandant la tirade au nombre mirifique;
D'une Lisette rose agacer les appas;
Se croire tout de bon un esprit qu'on n'a pas;
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !
Et, tandis que chacun à son astre se fie,

(1) *Les Familiers* (1906). — *Les Royautés* (1908). — *Les Histoires* (1908).

Je m'unis âme et corps par un étroit lien
A ce reître, espagnol autant qu'italien,
Dont le joyeux Scarron, au pays de Molière,
Importa le premier la verve cavalière.

C'est une lecture réconfortante, de lire les confidences d'un homme qui a bien fait ce qu'il avait à faire, et qui aime la profession qu'il a choisie; il ne se peut pas de meilleure morale à proposer, ni de plus sage exemple à propager.

Le vicomte de Guerne est un élève de Leconte de Lisle: il honore son maître. Jean Ajalbert a une mélancolie amèrement narquoise. Paul Roinard est néo-parnassien comme Gauthier Ferrières. Léonce Depont tâche à être impeccable comme Heredia, et à cerner d'un trait sûr le contour de l'expression.

André Dumas se recueille devant la nature. La chaste Muse d'Alfred Droin, a des lignes pures et élancées. André Belessort se plaît aux horizons de la mer et des pays lointains. André Rivoire, est l'harmonieux rimeur d'une psychologie subtile et douce. Saint-Chamarande, Fernand Mazade, Émile Peyrefort, Léo Larguier, Georges Druilhet, Foulon de Vaux, Jean Tribaldy, Albert Thomas, cygne charmeur, Olivier Camelard de La Fayette et aussi les derniers naturalistes : Émile Goudeau, Paul Marrot, forment un intéressant ensemble.

Gabriel Nigond est un Rostand au petit pied; il a le panache, l'envol, l'allure, le style clair et gai, la sincérité, toutes les qualités d'un esprit bien français.

Brû d'Esquille, dans *Les Synthèses* (1909), retrouve les qualités antérieures de ses œuvres passées : *Les Revanches* (1872); *Les Apostrophes* (1874); *Larmes et Baisers* (1876).

Il y a beaucoup de délicatesse dans les *Poésies choisies* de M. Henri Fauvel, qui, avec trop de réminiscences, tourne joliment le sonnet :

Lorsque le peuple, au jour tant souhaité
Ira semant des fleurs sur mon passage
Et m'octroira la couronne et l'hommage,
Juste tribut de l'immortalité;

Je ne serai qu'un vieillard tout voûté.
Les longs labeurs, les passions et l'âge
Auront flétri mon cœur et mon visage
Et m'auront pris ma force et ma fierté.

De quelque nom alors qu'on me renomme
Voile tes yeux et pense au fier jeune homme
Tel que je fus, quand, obscur, inconnu

Je te donnais des roses à ta grille
Et des sonnets dont le charme ingénu
Troublait le soir ton cœur de jeune fille.

Un petit volume, d'une édition soignée et artiste, or sur vert, impression archaïque, double suite de bois à la sanguine: ce sont les *Métopes et Triglyphes*, poésies de Fr. de France. Dans les sonnets antiques, avec des notes qui rappellent Heredia et Leconte de Lisle, il rend en sons métalliques la rudesse des mœurs de jadis, escorte Hamilcar, fait gravir les Alpes à Annibal, embarque Thésée sur la nef qui démarre, et entre au cirque, où il prend ce vigoureux croquis :

Le peuple, amoncelé sur les gradins de pierre,
Trépigne, gesticule et crie à tout moment :
Deux Haliartéens combattent ardemment,
L'écume aux lèvres, l'œil haineux sous la paupière

Presque enlacés, ils vont par la rude carrière :
Leurs bras portent des coups affreux, éperdument;
Et leurs corps, déchirés sous l'horrible tourment,
Se tordent, évoquant une beauté dernière.

L'un des deux cependant chancelle : il est frappé
Du gantelet de plomb sur le haut de la tête.
Et la foule rugit d'ivresse et de gaîté.

Le second se raidit de toute sa hauteur;
Il rit amèrement, lugubre dans sa fête,
Et tombe comme un bloc, mort aussi, mais vainqueur !

Dans les autres parties du recueil, *Peuples et Rois*, *Harmonies intimes*, passe le même souffle, sobre et fort, qui annonce le poète.

Les Mirages, de Frem, ont de l'entrain, de l'esprit; les allé-

gories y ont de l'originalité et du piquant. L'épilogue, qui pourrait servir de préface, en donne le ton, franc et net :

Qui que tu sois, lecteur, vertueux ou pervers,
Qui par désœuvrement ou bien par fantaisie
Erres dans ces jardins fleuris de poésie,
Pour y goûter le rythme et le parfum des vers;

Tu sauras y trouver une fleur qui te plaise
Et cueillir un bouquet, candide ou capiteux,
Soit de pavots sanglants, soit de purs lis laiteux,
Dont l'arome, à ton gré, t'exaspère ou t'apaise.

Mais au sage, qui seul en sondera le cœur,
Les pires livreront leur nectar qui sommeille;
Il n'est pas, souviens-t'en, de poison pour l'abeille
Qui sait tirer son miel du suc de toute fleur.

Les Visions et les Voix, d'Émile Gabory, sont un volume intéressant, non pas tant par la force de l'expression, qui, si elle est sobre et correcte, manque encore d'envolée et d'ampleur, que par la sincérité et la vérité de l'accent très personnel. Tout le livre est comme l'histoire naïve d'une âme qui se raconte dans ses douleurs, ses joies, ses fautes et ses victoires. C'est d'abord le gouffre où elle sombre dans les laideurs de la vie, dites avec vigueur et remords; c'est comme une flagellation de cénobite. Parmi les pages de ton plus doux et rasséréné, ceci est d'une mélancolie aimable :

Dans le jardin où déjà traîne
La robe tombante du soir,
Où la foule sans fin s'égrène
En vain, j'attends mon bien, ma reine,
Sur le banc où je vins m'asseoir.

La nuit, de crêpes fantastiques
Voilant l'harmonieux décor,
Endeuille les bustes antiques,
Et verse avec ses narcotiques
Du spleen, du spleen, du spleen encor.

Tout à coup, le tambour résonne :
Le jardin, de fer défendu,
Dans ses grillages s'emprisonne;
Et dans mon âme le glas sonne
De tout espoir enfin perdu.

La Prière suprême arrache le malheureux à l'abîme dont il se dégage avec de pieuses et éloquentes visions; les paysages surtout ont du charme, un charme voilé et triste dont ce petit tableau donne assez l'idée persistante :

— Pas une voix, pas un frisson, pas une haleine;
Un silence de plomb se couche sur la plaine.
Pourtant, là-bas, là-bas, dans la sonorité
De l'écho qui répond, par l'écho répété,
Effrayé par le soir et le calme, un chien jappe,
Moins triste, moins plaintif, quand son maître le frappe.
Une femme, les reins courbés, le front penché,
Les regards attirés par le sillon fauché,
Marche et glane — évoquant des souvenirs bibliques
Sous la pâle clarté des cieux mélancoliques.

Dans leur simplicité, ce sont là des vers qui ne manquent ni d'harmonie, ni de facture. Si ce talent se soutient, dure et se développe, il promet une intéressante floraison.

Dans *Çà et là*, Jacques le Lorrain chante les armes de la femme, les fleurs, et les bêtes du Jardin des plantes, en des romances, des chansons, des cauchemars, d'une ardeur parfois un peu brutale et montmartroise :

Et bien quoi, puis après? Oui, c'est vrai, t'es un bouif.
Tu vas, les reins courbés, t'es pouilleux comme un juif,
Mal peigné, mal lingé, puis t'as la main crasseuse;
Mais tant d'autres ont, eux, l'âme abjecte et poisseuse.

Le ton n'est pas toujours celui-là, heureusement; il y a quelques notes moins relevées et plus élevées.

Heures noires, *Heures bleues*, de M. Adolphe Mony, nous arrivent des Jeux floraux de Toulouse, où ils ont obtenu, nous confie l'auteur, « un souci réservé ». Le style est juste, les images sont pondérées, les tableaux sont pittoresques, les sentiments sont doux, sans éclat, les banalités sont rares. Sa *Consolation* a une certaine allure :

Alors pour s'élever à des sphères plus belles,
L'esprit libre du corps s'élance à toutes ailes,
Il plane et, dans la paix d'un lieu supérieur,
Se retrouve plus grand pour un destin meilleur.

Les pièces *A Rouen*, *Psyché sur la montagne*, *Les Larmes du Lion*, sont loin d'être indifférentes. J'aime moins les pièces gaies, parce qu'elles sont lourdement gaies, et je n'aime pas du tout certaines trivialités comme :

Dans l'existence, hélas ! qui n'a pas un cheveu?

et ailleurs :

Il est encor très bien ce coquin d'Agenor !

Il faut demander à cet auteur plus de stabilité. Pour le moment, sa muse fait les montagnes russes.

Étienne Renaud a, dans son recueil *Amours barbares*, une belle vigueur de pensée et une fermeté nette dans l'expression. Telle pièce, comme *Les Voix de la Solitude*, est de belle venue. Ces voix parlent si bas, pour dire le secret du soleil et du vent :

Si bas, qu'il faut avoir, des rocs hospitaliers,
Longtemps foulé la mousse, où s'agite menue
Quelque tige automnale, et sur sa tête nue
Senti passer le vol des milans familiers,

Qu'il faut avoir longtemps, dans l'éclat noir et rouge
Du granit haletant aux baisers du Midi,
Savouré, sous le ciel implacable et raidi,
L'horreur de l'étendue ardente où rien ne bouge,

Pour le saisir, le chant mystérieux et doux
Du mistral qui frémit dans l'espace bleuâtre,
Ou, par les soirs d'hiver, taquine près de l'âtre
Les tisons mal éteints de genêt et de houx;

Pour entendre, ô Soleil, ce que dit ta lumière
En lourdes nappes d'or sur les plateaux dormeurs,
Et vibrer à l'écho de ces vagues rumeurs
Que rendent les grands pins à la lueur première.

Il y aurait beaucoup à citer dans ce livre, dont l'inspiration vaut la forme.

***

Les symbolistes ne se distinguent plus avec cette netteté qui marqua les débuts de leur école, quand ils inventèrent de

suggérer l'image par la seule musique ou même par la couleur des mots et des syllabes. Aujourd'hui, ils se sont résignés à devenir intelligibles, et ils se vengent de cette concession à la foule par le mépris de la prosodie usuelle, avec laquelle ils se contentent de prendre toutes licences. Encore celles-ci sont-elles singulièrement plus timides.

Le vers libre, avec des ouvriers plus habiles, s'est assagi, ne dépasse plus guère les douze pieds, rime mieux, n'abuse plus de l'hiatus, et laisse le poète juge des cas où il peut se contenter des formes traditionnelles.

On ne sait au juste qui l'inventa. L'honneur (ou la faute, selon qu'on aime), en est reporté vers l'un ou l'autre de ces deux étrangers : Jean Moréas ou Marie Kryzinska. Il appartenait en tout cas à des étrangers, qui dans leur langue maternelle ont des mots doués d'un fort accent tonique, d'imaginer un vers désossé, dans lequel leur prononciation exotique mettait des alternances de temps forts, que notre langue française, en réalité, n'a pas. Plusieurs français ont adopté ce système en contradiction avec le génie même de notre langage, comme l'éprouva jadis Rémy Belleau; les autres ont respecté l'ensemble du vers, en le traitant avec liberté : d'où le nom de vers libre.

Jean Moréas (1) en fut le père putatif. Dès qu'il cessa d'être mallarmiste, cet Athénien fut hanté par la remembrance de Ronsard, et passa des images confuses et voilées au goût plus pur et aux formes nettes que ses origines helléniques devaient lui faire aimer. On oubliera ce que sa poésie offre d'archaïque, de mignard, et partant d'artificiel, pour admirer le vrai talent et le charme de ses thèmes et de ses rythmes. Il est le père de cette École Romane que Le Goffic a justement appréciée :

« Peut-être la grâce est-elle descendue en Gérard d'Houville par le canal de cette École Romane que Jean Moréas fonda en 1892 avec Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud,

(1) *Le Voyage de Grèce* (1902). — *Feuillets* (1902). — *Iphigénie* (1904). — *Contes de la vieille France* (1905). — *Les Stances* (1906). — *Premières poésies* (1907). — *Poèmes et Sylves* (1907). — *Esquisses et Souvenirs* (1909).

Achille Delaroche, Lionel des Rieux, Hugues Rebell et Charles Maurras. Le dessein de ces poètes, subtilement interprété par Charles Maurras, était tout à la fois de rétablir dans la pensée française « la notion du fini » et de restituer à la langue et au rythme le nerf et la correction perdus par un demi-siècle d'anarchie. Ils n'y ont peut-être pas complètement réussi ; mais la vertu de la doctrine s'est affirmée en poésie dans les belles odes de Raymond de la Tailhède et dans un pur chef-d'œuvre : les *Stances* de Jean Moréas. L'école romane n'a fait pourtant, depuis sa fondation qu'un petit nombre de recrues (Paul Souchon, Joachim Gasquet, etc., etc.), encore qu'elle ait imposé un peu partout, et dans les plus mauvais milieux, quelques éléments de son goût classique, et l'adhésion des jeunes gens semble aller de préférence au groupe néo-symboliste.

Henri de Régnier (1) est l'honneur de l'école symboliste, et par sa clarté et par sa sincérité, car son symbolisme est l'expression vraie de sa façon de voir le monde, la vie, le domaine de la pensée. Il a le don supérieur de l'inspiration, et ce que son style peut avoir de vague, crée au lecteur comme un plaisir délicat de collaboration. Sa psychologie erre à travers un ciel de beaux nuages changeants et de mirages féeriques et caressants, mais la forme est précise, avec des contours arrêtés, des couleurs claires, et partout un air suprême de noblesse et de distinction. Il excelle dans ces musiques berceuses qui font ou rêver ou penser, et le parterre de sa Muse est un jardin de fleurs de songe, dont l'odeur évocatrice suggère à l'esprit des visions d'ombre mystérieuse et troublante. C'est un vrai poète, il nous berce, il nous enchante, il nous séduit, et dans le coffret précieux de sa poésie, il a enfermé les parfums troublants et rares, les joyaux aux subtils reflets, les perles du plus fin orient.

Fernand Gregh (2), fondateur de l'Humanisme, est le délicat

(1) *La Double Maîtresse* (1900). — *Figures et Caractères* (1901). — *Médailles d'Argile* (1900). — *Les Amants Singuliers* (1901). — *Le Bon Plaisir* (1902). — *La Cité des Eaux* (1903). — *Mariage de Minuit* (1903). — *Les Vacances d'un Jeune homme sage* (1903). — *Le Passé vivant* (1905). — *Les Rencontres de M. de Breot* (1904). — *Sujets et Paysages* (1906). — *Esquisses vénitiennes* (1906). — *La Peur de l'Amour* (1907). — *La Sandale ailée* (1906).

Œuvres parues avant 1900 : *Premiers Poèmes* (1895). — *Poèmes* (1897). — *Les Jeux rustiques et divins* (1897).

(2) *La Maison de l'Enfance* (1896). — *La Beauté de vivre* (1900). — *La Fenêtre ouverte*, critique (1901). — *Les Clartés humaines*, poésies (1904). — *Etude sur Victor Hugo* (1904). — *L'Or des Minutes* (1905).

et magnifique aède de la joie de vivre en beauté, influencé heureusement par Verlaine dont il a l'expression troublante, le sens des nuances douces, et des notations subtiles, le lyrisme profond et ému.

Gustave Kahn (1), est un poète d'inspiration puissante et originale, qui écrit dans un langage truculent et imagé des vers qui semblent des panneaux de tapisserie Renaissance, ou des fragments de toiles de Besnard, avec des ors et des verts nuancés, faisant fond pour des silhouettes de licornes, de lys, de glaïeuls, de paons, de cygnes, de palais crépusculaires, de somptuosités asiatiques, de rosaces traversées par des rais de lune. Il inventa peut-être le vers libre, à moins que ce ne soit Marie Kryzinska.

« Le vers libre, chez eux, n'est très évidemment que le succédané du vers Verlainien, assonancé, allitéré, sans rime quelquefois, sans césures toujours sensibles, cherchant l'impair, poussant jusqu'au quindécasyllabe, élastique, fuyant, insaisissable, mais plié encore aux règles de l'isométrie ou de la strophe à forme fixe...— Il y avait un pas à faire pour rapprocher tout à fait ce vers de la prose : c'était de l'affranchir de l'isométrie et de la strophe. — On eut ainsi des suites de lignes dans ce goût :

Mes barques ivoirières et mes arbres aux ombres d'amour et de mort,
Et mes géantes montagnes de marbre ciselé,
Et mes mers hospitalières au soleil quand il dételle
Et mes landes infrangibles et mes monstres et mes labours...

où il n'y a plus ni rimes, ni parité de syllabes, rien qu'un vague rappel d'assonances intérieures et une distribution toute subjective d'accents rythmiques, comme en pourrait marquer une prose un peu savante. Ce vers libre première manière et si l'on peut dire, tout barbare encore, ne tarde pas à se polir en passant par des mains plus expertes, et déjà des humoristes sentimentaux (Jules Laforgue, Jean Ajalbert, Édouard Dujardin, Franc-Nohain) en tirent d'heureux effets d'ironie transcendante. Jean Moréas particulièrement, chez qui l'emploi du vers libre fut en général le plus réfléchi, sut presque toujours donner à ses poèmes un rythme vraiment sensible : même dans des combinaisons de mètres

(1) Romans : *Les Fleurs de passion* (1900). — *L'Adultère sentimental* (1902). — *Contes hollandais* (1903).

Critique : *L'Esthétique de la Rue* (1901). — *Symbolistes et Décadents* (1902). — *Boucher* (1905).

Poésie : *Les Palais Nomades* (1887). — *Domaine de fée* (1895). — *Limbes de lumière* (1896). — *Le Livre d'images* (1897).

à première vue déconcertantes, il se montra singulièrement habile et délié et n'en eut que plus de mérite à rompre avec cette acrobatie pittoresque pour revenir à la simple et forte coupe classique. — Ch. Le Goffic.

Après René Ghil, Stuart Merril (*Les Quatre Saisons* sont de 1900), Georges Knopff, Albert Lantoine s'illustrèrent dans ce genre.

Francis Jammes (1), disciple de Viélé-Griffin (2), eut l'âme douce et ingénue, éprise des choses simples et des sentiments généraux, d'une sonorité musicale et charmante, éparse dans ses vers libres, doués d'une grâce naïve et primesautière.

De la même école sont Jules Laforgue, Charles Viguier, Édouard Dubus, Louis Denise, Charles Morice, « le Cerveau du symbolisme » Théodor de Wyzewa, Félix Fénéon, G. Albert Aurier, Gabriel Mourey, Adolphe Retté, Albert Mockel, Robert de Souza, Albert Saint-Paul, Adrien Mithouard, Tancrède de Vizan, Paul Fort, Mathias Morhardt, Mécislas Golberg, et ceux de la Flandre mystique, Max Elskamp, Victor Kinon, Thomas Braun, Georges Eeckhoud, et aussi Pierre Quillard, Ferdinand Herold, Rodolphe Darzens, Marcel Collière, Saint-Pol Roux le Magnifique, disciples de Catulle Mendès, qui ont évolué vers le symbolisme.

Saint-Georges de Bouhélier a édifié l'échafaudage branlant de sa nouvelle école : le Naturisme.

Les vers d'Emmanuel-Benjamin Constant, *Horizons minimes et précieux, Vers posthumes*, sont sincères, émus : la simplicité n'y est pas et elle ne pourrait pas y être sans mentir au titre de l'ouvrage, qui nous annonce du précieux. Du moins, y a-t-il du cœur, et cette noble franchise qui fait retrouver et aimer dans le livre du fils la symphathique nature de son

(1) *Le Roman du Lièvre* (1903), — *Le Triomphe de la Vie.* — *L'Église habillée de feuilles.*

Avant 1900 : *Clara d'Ellébeuse.* — *Almaide d'Etremont.* — *Clairières dans le ciel.* — *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir.* — *Le Deuil des Primevères.* — *Un jour.* — *Pensée des jardins.*

(2) De Francis Viélé-Griffin, *Poèmes et Poésies* (1885-1895), *La Légende ailée de Wieland le Forgeron* (1899), fortes et délicates impressions de nature et de vie.

père, le peintre célèbre. Un ami préfacier nous présente l'auteur mort très jeune :

Sous l'apparence calme d'un jeune héros, Emmanuel-Benjamin Constant avait une âme inquiète. La limpidité de son front, de ses yeux, de ses mains s'altérait souvent d'un frisson. Au sourire de sa bouche, gravement malicieuse, on devinait l'ironie intérieure. Il aimait avec brusquerie. Et, redoutant tout contact indiscret qui froisse la beauté, il était hautain. On croyait à de l'orgueil. C'était de la pudeur.

La forme est étrange, d'ailleurs fort moderne.

C'est dommage, et cette prosodie, qui sert aux jeunes, gagnerait à exiger plus de précision et de fermeté dans un contour plus sévère. Mais le sentiment est toujours délicat et subtil : il suffit de supposer que c'est de la belle prose :

Je joins les mains, et mon cœur se souvient de pauvres corps qui sont sous la terre...

La pluie glisse son ennui sur les choses; les pommes pourrissent au fossé; une carriole grince au lointain; j'allume ma lampe : un mendiant passe; derrière ma vitre embuée, trois peupliers...

Il y a des piétés maladroites. Le petit volume se termine par ce « fragment » qui danse seul au milieu d'une belle page blanche, un lourd frontispice en haut, un gros fleuron en bas, des astérisques à mi-hauteur, et tout cela pour qu'on lise ceci, crayonné sans doute sur un bout de papier :

En rafales exténuées
Dans mon cœur
Dansent, dansent mes douleurs.

C'est Fontenelle à qui l'on demandait :

— Que pensez-vous de mon distique?

— Il est trop long, répondit-il.

Trois vers aussi peuvent parfois être trois vers de trop.

M. Henry Muchart, dans les *Balcons sur la mer*, cultive la poésie pittoresque par assonances, car il rime par à peu près; mais ses tableaux ont du coloris, comme cette forge catalane :

Ils font, près du brasier qui flambe nuit et jour,
Leur besogne cyclopéenne, dans l'orage
De l'eau qui gronde, et de la roue, et le tapage
Des lourds marteaux battant le fer à grands coups sourds.

Dans un angle, le bloc d'argent de la cascade
Avec le jour blafard qui tombe du ciel bleu,
Se mêlent aux changeants et chauds reflets du feu,
Comme un couchant fondu dans l'éclat des nuits froides.

Et dans ce jour surnaturel, les forgerons
Semblent des dieux anciens qui domptent la matière;
Gestes humains divinisés dans la lumière,
Symboles de l'effort et du labeur fécond.

Car ils forgent des socs pour éventrer la terre,
Et rendre les labours propices aux moissons;
Ils font les coins et les marteaux des bûcherons,
Et les landiers polis riant aux flammes claires.

Ils forgent les crochets massifs avec les gonds
Où tournera le soir le lourd vantail des portes,
Et, pour les jours de fête où passent les escortes,
Ils contournent les grilles frêles des balcons.

Arthur Simand, dans ses *Heures savoureuses*, a mis beaucoup de choses et d'idées, de l'amour, des douleurs, des doutes, des croyances, et surtout un sentiment profond et de l'intéressante philosophie, bien déprimée, mais sincère. Le vers prend avec la prosodie des libertés inutiles. Mais ce volume est loin d'être indifférent.

Le problème de l'immortalité y est traité de façon curieuse, quoique logique. Le paradis ne semble possible que pour les gens distingués et bien élevés.

Les brutes

Viendront dans un Éden promener leur ennui
Et se vautrer?

Toute cette métaphysique est personnelle et piquante, avec de bons vers :

Et ma vie, au surplus, n'est pas plus nécessaire
Qu'une étoile nouvelle au fond des firmaments.

Une étoile nouvelle au fond du firmament en équilibre ferait sans doute chavirer l'univers.

*
* *

La chanson, forme primordiale du lyrisme, est un genre à la mode qui a de nombreux fervents. Le Caveau de Panard et Collé vit toujours, et ses réunions mensuelles sont l'occasion de produire les œuvres nouvelles des cavistes, gardiens des anciennes traditions. Si le café-concert a perdu de son activité, la chanson retrouve son succès dans les cabarets, Lune Rousse, Boîte à Fursy, Quat'z'arts, Pie qui Chante, etc., où les chansonniers interprètent eux-mêmes leurs odes satiriques (1).

Les chansonniers sages : Paul Avenel, J.-B. Clément, Ernest Chebroux, l'apôtre de la chanson, Eug. Pottier, Léon Durocher, s'opposent par leur calme aux fantaisies de Jehan Rictus, l'aède des bouges et de la misère, Xavier Privas, Pradels, Vaucaire, Cazals, Bruant, Meusy, Xanrof, le spirituel ironiste; le regretté Jules Jouy, Montoya, le lyrique tendre; Dominique Bonnaud, l'amusant et fin satirique; Hyspa, Fursy, le héros de la « chanson rosse ».

Jacques Ferny a réuni ses œuvres en 1901; elles ont paru sous le titre : *Chansons de la Roulotte;* c'est une amusante histoire contemporaine. Ferny a le trait, le mordant, la moquerie sèche et rude; la forme est moins serrée, moins robuste dans ce recueil que dans le précédent; il y a plus de hâte. Mais il reste encore assez de sel pour faire un relevé savoureux. Ainsi, cette satire de la mode des conférences-auditions :

Le conférencier, la chanteuse
N'opèr'nt donc que successiv'ment.
Aussi quand chante la chanteuse,
On ne sait d'où vient l'agrément,
Chacun, dans la salle joyeuse,
Se dit : « Qu'est c'qui peut m'égayer?
Est-ce la voix de la chanteuse
Ou le silenc' du conférencier?

(1) Cf. tome III du présent ouvrage, p. 202, sur le Caveau; tome IV, p. 358, sur les Chansonniers de Montmartre.

La chanteus' ne chante rien d'elle;
Ses refrains sont de tous les temps.
Les auteurs qu'elle nous révèle
Sont tous morts depuis cent ans.
Or jugez de la différence;
Le conférencier — bien plus fort! —
Est l'auteur de sa conférence!
Malheureus'ment, — il n'est pas mort!

La chronique parisienne défile dans ces pages : la mission japonaise à Paris, le tsar à Paris, le duel Orléans-Turin; M. Bérenger, Jaurès, la conférence de La Haye, M. Dupuy, les grands-ducs, M. Loubet, Casimir-Périer, Reinach, tous y passent et reçoivent la chiquenaude, qui est quelquefois une gourmade. Le rôle des bouchers de La Villette dans le complot royaliste est indiqué de façon plaisante, dans une chanson qui pourrait prendre pour épigraphe le vers de Ponsard dans le *Lion amoureux*, quand Hoche décrit le salon de Mme Tallien au lendemain de Thermidor :

Et le boucher Legendre y salue un Marquis.

Il y a aussi une profession de foi d'un candidat politique, difficile à faire après celle de Nadaud; Ferny a trouvé moyen de dire autre chose, avec plus de mordant et non moins de vérité.

M. Couyba (Maurice Boukay) a versé la sentimentalité de son âme compatissante dans ses œuvres poétiques (1), *Le Roman de Pierrot* (1904), *Les Chansons du Peuple* (1906), dignes de ses devancières : *Chansons d'Amour* (1893), *Nouvelles Chansons* (1895), *Chansons rouges* (1899).

La chanson parisienne n'est pas seule à faire sonner ses refrains, et il y a aussi de jolies chansons de terroir.

La Bretagne exerce un prestige de poésie et de mystère. Ses chantres prennent une place à part, par le caractère de leur inspiration et l'originalité extérieure de leurs chants. La littérature bretonne n'a pas plus quitté son costume que les gars bretons. Théodore Botrel (2) est un de ces bardes sincères

(1) En prose : *Classiques et Modernes*. — *L'Art et la Démocratie*. — *L'Art à l'école*. — *Le Théâtre social*. — *Les Beaux-Arts et la Nation*.

(2) *Coups de clairons* (1900). — *Chansons en sabots* (1901). — *Chansons en dentelles*

et populaires. Né à Dinan, où son père était forgeron, il a émigré de lui-même vers l'Ouest, pour s'enfoncer davantage en pleine Bretagne bretonnante, en terre celtique et trégorroise, au Port-Blanc, où il a entendu et noté les sônes et les gwerzes plaintives, et dans les chansons de Botrel, la Bretagne s'est reconnue — bien qu'à lire le préfacier, un Breton de vieille roche, Anatole Le Braz, on sente une vague appréhension de voir le pays envahi par le répertoire de Paris, comme si les temps prédits par l'enchanteur Merlin étaient révolus.

Botrel et Le Braz luttent le bon combat pour la sauvegarde de l'originalité bretonne et celui-ci le dit excellemment :

Nous sommes plusieurs qui nous efforçons de recueillir le parfum de cette fleur de sentiment qui fut la parure de la Bretagne et qui, à son heure, embauma le monde... Nous nous efforçons d'en sublimer dans nos chants la goutte de pure essence.

Ils veulent, aux refrains des casernes et des commis voyageurs, en substituer d'autres qui fleurent l'odeur des genêts et la poésie du sol armoricain. C'est vers cet idéal que tendent les deux volumes qu'a fait paraître Théodore Botrel, d'abord les *Chansons de chez nous*, puis les *Contes du Lit clos*, suivis de *Chansons à dire*. Sans trop de littérature, sans trop de vulgarité, il reste simple, tendre, touchant et doucement attristé. Cette page est d'une note juste, pittoresque, évocatrice :

Chez nous, le « chez nous » de là-bas
C'est toi, cher petit coin de terre
Qui pars d'Ille-et-Vilaine et vas
Finir avec le Finistère :

C'est toi, l'aïeule aux grands yeux doux
Des Celtes aux larges épaules,
Au cœur fort, aux longs cheveux roux,
Premiers fils des premières Gaules,

C'est toi, la terre du granit
Et de l'immense et morne lande,
Pieuse Armor au sol bénit
Par les grands saints venus d'Irlande,

(1902). — *Chansons de notre pays* (1903). — *Chansons de Jean qui chante* (1907). — *Chansons des clochers à jour* (1909).

THÉATRE : *Fleur d'ajoncs* (1094). — *Doric et Léna* (1905). — *Notre-Dame Guesclin* (1906) — *La Paimpolaise* (1908).

Où l'on rencontre à chaque pas
Des menhirs près des Christ en pierre,
Où le ciel est si bas, si bas,
Qu'on y voit monter sa prière !

Tantôt, les vieilles ballades de ces contrées légendaires sonnent comme l'écho d'un lointain biniou entre les cromlechs.

On lit avec plaisir toutes ces évocations, qui ont déjà à Paris une petite pointe d'exotisme, *Les Berceaux*, *La Dernière Écuelle*, *La Fanchette*, *Ma douce Annette*, et la plus populaire de toutes ces romances, *La Paimpolaise*, qui court les rues, cette antichambre de la Gloire.

Quittant ses genêts et sa lande
Quand le Breton se fait marin,
En allant aux pêches d'Islande,
Voici quel est le doux refrain
    Que le pauvre gas
    Fredonne tout bas :
J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son grand pardon;
J'aime surtout la Paimpolaise
Qui m'attend au pays breton.

L'air est délicieusement berceur; le livre donne le nom de l'auteur : E. Feautrier. On le regrette presque; il plairait d'y entendre l'écho anonyme des romances de là-bas, transmises par la seule tradition.

La même émotion marque le livre de Yann Nibor, *La Chanson des Cols bleus* (1901).

A la fin du volume, un tableau, par colonnes, nous fait connaître la liste des bâtiments sur lesquels Yann Nibor a fait entendre ses chants populaires du 17 juillet 1892 au 1er janvier 1901. Il y en a sept pages. Le barde du bord n'a pas chômé. Quelle étrange et intéressante spécialité que ce monopole de poète des flottes, vrai trouvère des navires, qui va sur les ponts lancer ses refrains populaires parmi les mathurins assemblés.

Il est le maître de chœur, le chorodidascale du bastingage.

Il chante, et l'on reprend en chœur; il sème de port en port la graine d'harmonie, qui germera en moisson sonore sur tous nos navires au large et sous toutes les latitudes. Il est le Tyrtée ministériel de notre marine. Il y paraît un peu, au ton officiel que prennent ces chants qui ne sont plus des chansons comme au temps des *Albatros*, mais presque des cantates. Avant, on songeait à Villon ou à Gringoire. Cette fois, c'est toutes proportions gardées, Méhul, Grétry et Joseph Chénier. Ce ne sont plus tant des impressions et des souvenirs de bord que des édifications louables pour semer en plein vent la semence des plus nobles sentiments, et cela est fort estimable. Le vieux loup de mer représente le gouvernement. Il inculque aux hommes le respect du devoir et de la cambuse officielle :

La nourritur' qu'on nous donne
Nous fait beaucoup de réconfort,
Elle est sain', copieuse et bonne
Et nul ne s'en plaint à bord.

Voilà le ton nouveau du vieux marsouin dégrossi. Autrefois, la philosophie de ses contes se dégageait d'elle-même et comme à son insu; à présent, il la dégage, il la souligne avec plus d'art, plus de conscience et d'analyse; et l'ancienne rudesse a fait place à un attendrissement ému et mélancolique :

Si vos petits, en jouant sur la grève,
Sifflent ses airs, cheveux au vent, pieds nus
Si le pêcheur, lorsque le jour s'achève
Fredonne au large un de ses chants connus,
Quand vous irez, tremblants, au cimetière,
Pleurer tous ceux que vous aurez perdus.
O mes bons vieux ! Dites une prière
Pour votre ami que vous n'entendrez plus...

C'est sur cette note triste que se termine l'œuvre commencée si vaillamment et avec tant d'entrain au temps de *Les Quatre Frères et l'Ella*; alors elle chansonnait et elle bravait la mort. A présent, le barde y songe et s'inquiète de ce qu'il adviendra de ses vers après lui; il est vraiment devenu poète et il ne vou-

drait plus, comme les autres marins, se contenter de sombrer et de couler au fond « en tas », au son du refrain : *In troun lai là!* Son âme a bu aux sources castaliennes et rêve de survivance.

Anatole le Braz est le barde ému, mélancolique et tragique de son pays, et sa *Chanson de la Bretagne* a tous les sanglots des flots déchirés par les rocs noirs des îles, toutes les vaillances des gars décidés et fiers, têtus et pieux.

La Bretagne est fière de tous ses enfants qui l'exaltent : Tristan Corbière, Lud Jan, Tiercelin, Le Guyader, Fleuriot-Kérinou, Beaufils, Berthou, Gelard, Dupouy, Poirier.

Le Mouël, le bon poète breton, chante de jolies et touchantes ballades, *Dans le manoir doré*. Il débute avec modestie :

> Je ressemble au pauvre homme ayant perdu la foi.
> Et qui, par habitude, est resté dans l'Église;
> Aussi je fais des vers sans espoir qu'on les lise :
> Ils ne plairont peut-être à nul autre que moi.

Ce serait dommage, car on prendra plaisir à ces poésies d'une saveur forte comme celle des genêts de la lande bretonne, *Le Lapidaire aux yeux de saphir*, ou bien *Olda dans la Tour de verre noir*, ou bien *L'Ombre du veilleur de nuit*, *Sa Majesté le roi Gaspard*, *L'Eucologe du moine*. Les vers sont francs, nets, sonores et colorés :

> Thibaut le Roux, vêtu de noir des pieds au chef,
> Et bravant les dangers auxquels Dieu le destine,
> Ordonna de hisser les voiles de sa nef,
> Ayant juré d'aller par mer en Palestine.
> Il y portait le cœur de son père, le Roi,
> Comme il en fit serment sur le nom des ancêtres,
> Quand le vieillard rendit son âme, en grand arroi
> De cloches, d'oraisons, de cierges et de prêtres;
> Et le cœur desséché semblait un cœur d'enfant,
> Si bien, qu'en un coffret, aux quillons de l'épée
> Thibault le suspendit. Aussitôt l'olifant
> Sonna de longs adieux... L'amarre fut coupée.
> Puis, dans le soir vermeil, la nef prit son essor.
> Libellule de songe éployant ses antennes,
> Rose et légère, avec des haubans ourlés d'or,
> Elle partit au gré des vagues incertaines.

Le régionalisme renaissant a inspiré de nombreux et bons poètes de clocher, épris de l'âme qui palpite sous le mot de patrie dans les provinces qui la composent. Ils continuent la tradition des Nodier, Souvestre, George Sand, Brizeux, André Theuriet, Fremine, Achille Millien.

Des folkloristes comme Raoul Gineste, Jacques Madeleine, Tristan Klingsor ont exploité les thèmes populaires. A tous les points de l'horizon, les chantres du pays ont accordé leurs lyres. Au Nord : Jules Breton, Léon Duvauchel, le barde de la forêt de Compiègne; Henri Potez, amoureux des clochers de Flandre et de Picardie; Amédée Prouvost.

A l'Est : Maurice Pottecher est l'apôtre du théâtre en plein air.

La Bourgogne s'honore du talent délicat de Lucien Paté (1) qui a publié *Les Souffles libres*, en 1904.

Le Quercy a Camille Delthil; la Champagne, Émile Dodillon; le Dauphiné, Émile Trolliet; la Bresse cite avec fierté Gabriel Vicaire.

Dans le Charolais, Louis Mercier fait vibrer *Les Voix de la Terre et du Temps* et chanter la vieille *Ame celtique*. Vermenouze porte en lui l'âme de tous les Arvernes; Hugues Lapaire chante le Berry. En Rouergue, François Fabié (2) dit par ses accents rudes et mâles le mystère et la force vivifiante, saine et éternelle des profondes forêts. En Franche-Comté, c'est Charles Grandmougin et Félix Jeantet. En Normandie : Charles Feret, Paul Harel.

La Renaissance du Félibrige en 1876, a été une des plus éclatantes manifestations de ce génie local, amoureux de sa petite patrie.

La Provence, fière de Mistral, s'enorgueillit aussi de Jean

(1) *Lacrymæ Rerum* (1871). — *Mélodies Intimes* (1874). — *Poésies* (1878). — *Poèmes de Bourgogne* (1889). — *Le Sol Sacré* (1896). — *Les Souffles libres* (1904). — Théatre : *David Téniers* (Odéon) — *Prologue à Bérénice* (Théâtre-Français). — *Laure et Pétrarque* (Odéon).

(2) *Par les vieux chemins* (1904).

Avant 1900. — Poésie : *La Poésie des Bêtes* (1886). — *Le Clocher* (1887). — *La Bonne Terre* (1889). — *Les Voix Rustiques* (1892). — *Vers la maison* (1899).

Théatre en vers : *Molière et Montespan*, 1 acte (1879). — *Le Moulin de Roupeyrac*, 4 actes (1879). — *Placet au roi*, 1 acte (1884). — *Sous un chêne*, 1 acte (1893).

Aicard (1), dont le livre *Miette et Noré* faisait dire à J.-J. Weiss :

« Qu'il est joli le flic-floc par où s'ouvre le poème ! Qu'il a de la fraîcheur ! Qu'il nous met bien dans l'oreille le bruit de la petite rivière provençale, courant, limoneuse, sur les cailloux ! *O ubi campi!* O vallons du Tholouet et de la Napoule ! O rives de l'Arc au pied des monts lumineux ! O bocages plantés d'oliviers ! O blanches feuilles ! O soleil !..... »

Les œuvres dramatiques, *Othello* (1900), *Le Manteau du Roi* (1907), encadrèrent *La Légende du Cœur* (1904), où se retrouve le poète vaillant et sensible de *Jésus*, du *Livre des Petits*, de *Miette et Noré*, de *La Chanson de l'Enfant*, des *Poèmes de Provence*.

Voici un jeune et excellent poète, M. Jean Renouard, avec un bon volume de vers, *Provence*. C'est d'un sentiment vrai et profond, d'une couleur nette et juste, d'une forme soignée, avec un sens concret et vif de la nature et des paysages de la Provence. Regardez cette aquarelle aux tons chauds :

Avec ses lourds tonneaux pleins de grappes vermeilles,
La charrette, le long d'un chemin rocailleux,
Dans un bourdonnement de guêpes et d'abeilles
S'en va, parmi les thyms et les rochers crayeux.

Le soleil qui décline empourpre la vallée.
L'ombre des grands cyprès traîne sur les sillons.
Soudain, ivre de bruit, de poussière voilée,
La farandole passe aux chants des violons.

Et tout seul à présent sur la plaine endormie,
Dans les derniers rayons de l'astre qui s'éteint,
Le charretier longtemps suit du regard sa mie,
Qui rieuse, là-bas, s'enfuit vers le lointain.

Il y a là, comme aussi dans *Soir d'automne*, dans *Soir de*

(1) *Othello* (1900). — *Tatas* (1901). — *La Légende du Cœur* (1904). — *Le Manteau du Roi*, pièce (1907). — *Maurin des Maures*. — *L'Illustre Maurin* (1908).

Œuvres parues avant 1900 : *Les Jeunes Croyances*. — *Rébellion et Apaisement*. — *Poèmes de Provence* (1874). — *La Chanson de l'Enfant*. — *Miette et Noré* (1881). — *Eloge de Lamartine* (1882). — *Visite en Hollande* (1879). — *Le Dieu dans l'Homme* (1885). — *Le Livre des Petits* (1886). — *Le Livre d'heures de l'Amour* (1887). — *Au bord du désert* (1888). — *Don Juan* (1888). — *Le Père Lebonnard* (1889). — *Le Roi de Camargue* (1890). — *Le Pavé d'Amour*. — *Jésus* (1896). — *Notre-Dame d'Amour* (1896).

Camargue, dans *Retour des Moissons,* dans *Soir,* des qualités solides de facture, d'expression, de dessin.

Jean Renouard a publié ensuite un livre de vers : *Jeux de lumière et d'ombre.* On retrouve là les qualités de clarté lumineuse, de vision nette, de coloris éclatant qui ont classé le jeune poète parmi nos meilleurs paysagistes de la Provence. Il est clair, limpide, accessible, agréable.

Lisez ceci, tiré de l'*Hymne à la Lumière :*

Sur le sommet des pins aux branches murmurantes,
Où le mistral s'attarde en accords prolongés;
Sur l'écume, parmi les vagues transparentes
Qui viennent s'assoupir au pied des orangers;

Sur la plaine, où le mas garni de vignes folles
Pointe son toit de brique au milieu des cyprès,
Tandis qu'au loin, sur un cheval qui caracole,
Un gardien poursuit ses bœufs dans les marais;

Sur le fichu croisé des filles de Provence
Qui vers les oliviers levant leurs bras nerveux
Pour détacher le fruit que la branche balance,
Mêlent aux clairs rameaux la nuit de leurs cheveux,

Le long du cercle uni de l'étroite margelle
Où, les doigts enlacés, des couples vont s'asseoir,
A l'heure où, sur les blés, l'or du couchant ruisselle
Et couvre de carmin l'azur sombre du soir.

Je te chéris partout; permets donc, ô Lumière!
Quand pour l'éternité je croiserai les mains,
Que j'emporte au tombeau, brûlant sous ma paupière,
Un peu de ta clarté, si douce aux cœurs humains!

En Gascogne : Henry Muchart, Marc Lafargue, Paul Hubert, Émile Despax, Charles Brun, Armand Praviel, prêtre de l'âme latine, Emmanuel Delbousquet incarnent l'âme antique de leur province. On ferait ainsi toute une géographie poétique de la France, orientée vers un avenir désirable de décentralisation.

***

Il convient enfin de faire une place au groupe gracieux et nombreux des poétesses.

Émilie Arnal, dans son recueil *Vers les sommets* (1908) atteste son culte pour Vigny et Sully-Prudhomme. Le vers y est grave, fait de mélancolie et de beauté pensive, d'une résignation courageuse qui ne désarme pas, d'une philosophie noble et sereine. Son confrère Auguste Dorchain a ainsi apprécié son volume poétique :

On devine qu'elle n'est plus une adolescente, que sa jeunesse a déjà beaucoup pensé, beaucoup lutté, qu'elle a regardé la vie avec des yeux lucides et non à travers la vague illusion de celles qui ont eu tout le loisir de rêver en paix sans avoir jamais à confronter la réalité et le rêve. — Dans cette confrontation la vie lui est apparue d'autant plus digne d'être vécue qu'il y avait plus d'obstacles à vaincre pour la vivre dignement. — Aussi point de rêverie imprécise : une claire inspiration vers un très noble idéal fait d'amour s'il se peut, fait de renoncement s'il le faut; une espérance inquiète, mais fervente; une volonté généreuse; une tendresse délicate enfin, et sans égoïsme, à laquelle il serait plus doux encore de donner que de recevoir.

Écoutez ces vers, et goûtez-en la lumineuse et franche sonorité :

Je laisserai tomber le voile noir de l'ombre
Sur mes mains, sur ma joue et sur mes cheveux lourds;
Ma robe blanche aura des reflets d'un bleu sombre
Pour le deuil de mon cœur qui n'attend rien des jours.

J'écouterai la nuit m'apprendre le silence,
Le stoïque dédain des caprices du sort;
Je m'envelopperai de calme indifférence
Pour regarder venir la vieillesse et la mort.

Puis je me lèverai dans le matin tranquille;
Personne ne lira la douleur dans mes yeux
Lorsque je reprendrai le chemin de la ville,
Emportant le secret des choses et des cieux.

Ce sont vers de bonne frappe et de clair métal.

La Baronne de Baye (1) a mis dans ses recueils une sensibilité tendre, et une couleur lumineuse dont elle puisa le secret au lieu de sa naissance, sur les rives du Bosphore. Une tristesse

(1) *Grisailles et Pastels* (1896). — *Les Heures aimées* (1900). — *L'Ame brûlante* (1905).

doucement émue alterne avec des descriptions heureuses, encadrées dans les limites rigides du sonnet.

Lya Berger (1), avec une large abondance, répand les rythmes et les rimes sur ses thèmes préférés de justice et charité.

Francine Brivet a mis dans ses sonnets *Un peu de rêve*, et la douce et tendre sentimentalité d'une âme aimante, qui se fond dans toute la nature.

Par l'inspiration, l'impression sincère, le coloris, la philosophie ingénieuse, le recueil poétique de Camille Bruno, *Les Vibrantes*, mérite mention. Le titre est une indication : c'est le chant des tressaillements intimes et des secousses de l'âme, la cantilène des émotions. En tableaux gracieux ou tristes, souvenirs, regrets, évocations en vers qui ont de douces sonorités, le poète nous livre la part la meilleure de son âme. Aux violettes bénies, au temps qui fane la beauté, aux cheveux, à l'amour, à la douleur, aux mains, aux fleurs, elle adresse des strophes altières, suppliantes ou ferventes, dans une langue dont vous prendrez idée par ces conseils :

Si quelque belle fille au galbe sculptural
Offre à ton œil d'artiste un sublime régal,
Fais tes dévotions à ses splendeurs profanes,
Admire l'objet rare, et pour le posséder,
Donne ce qu'il faudra, donne sans marchander...
On paye avec de l'or l'amour des courtisanes.

Si d'un gentil trottin tu goûtes le minois,
Au seuil de sa chambrette arrive en tapinois,
Les deux bras pleins d'iris, d'œillets, de pâquerettes.
Ajoute, si tu peux, à ton simple bouquet,
L'orchidée aux grands airs, puis tourne le loquet.
On paye avec des fleurs les baisers des grisettes.

Marguerite Burnat Provins, (2). — poétesse, peintre, confé-

(1) *Réalités et Rêves* (1901). — *Les Pierres sonores* (1905). — *L'Ame des roses*, théâtre (1903). — *Le Rêve au cœur dormant*, théâtre (1904).

(2) Poésie : *Petits tableaux valaisans* (1903). — *Heures d'automne*. — *Chansons rustiques*. — *Le Chant du Verdier*.
Prose rythmée. *Le Livre pour toi* (1907).

rencière, emprunte à l'art tous ses modes d'expressions pour traduire les vifs mouvements de son âme.

C'est un écrivain d'observation minutieuse, au style précis et serré, mais à la sensibilité d'une délicatesse maladive qui lui permet de percevoir dans leur infinie complexité les mille bruits de la nature et de la vie, d'en noter le son, de le fixer en petites phrases courtes, ou en vers comme découpés à l'emporte-pièce sur de la réalité exacte..... Elle est la contemplatrice de ces moments de la campagne où tout se tait, où un grand recueillement vous pénètre, où nous devenons attentifs au plus minuscule bruit, et sa sensibilité exaspérée perçoit tous les froissements, tous les murmures, tous les chuchotements. — Je n'ai jamais rencontré à pareil point des sens aussi aiguisés, des nerfs aussi tendus, une telle vie, un tel frémissement dans tout l'être. (Jules BERTAUT.)

Le Livre pour toi est l'hymne vibrant à la beauté virile et à l'amour, la glorification la plus voluptueuse et la plus enflammée de l'Amant, de sa force, de son attrait plastique. Cette poétesse est la vibrante prêtresse de la Beauté.

André Corthis (1) a versifié de bonne heure et n'a cessé de vivre dans l'intimité des grands esprits et des nobles poètes. Son lyrisme est sage et touchant.

Si j'ai bien compris ou bien deviné cette jeune âme que je découvrais ou que je croyais découvrir entre les pages de son livre, comme on devine à son petit bruit une source cachée, il m'a semblé que c'était une âme un peu subtile et nostalgique, mais tendre, artiste et chrétienne. — Ce sont, à mon gré, les cinq nuances, les cinq aspects de cette nature de poète qui en est encore à ses premières émotions, cinq cordes de cette jeune lyre très féminine, de cette petite harpe suspendue au vent des Jours, et que chaque frisson de l'heure qui passe fait chanter ou pleurer alternativement. (Henri CHANTAVOINE.)

L'expression est précise, concise, franche; l'inspiration est tendre et émue, originale, piquante, l'ensemble est charmant. *La Robe verte*, *Ma sœur l'eau*, *Un peu de pluie*, *Les Toits bas*, *Sur les belles Mains de Madame de Grignan*, sont des pages aimables ou fortes qui séduisent, et constatent

(1) POÉSIE : *Gemmes et Moires* (1906).
PROSE : *Mademoiselle Arguillis* (1908).

l'état d'une âme toujours en quête de frissons, d'émotions douces et neuves. Lisez :

Reste ici, j'ai besoin de m'expliquer mon âme,
En la cherchant, j'ai peur du silence irréel
Qui, plein des fleuves morts endormis en sa trame,
L'absorbe et la dissout ainsi qu'un peu de sel.

Pour m'aider, tu feindras que cela t'intéresse,
Ma vie étroite où peu de chose s'emmêla. —
— Un peu de bien, de mal, de gaîté, de tendresse —
Et mon étonnement de n'être que cela !

Ton rêve curieux voudra que je m'applique;
Alors, mieux attentive aux petites clartés,
Je tâcherai de tordre en une tige unique.
Les fils disjoints et fous de mes complexités.

C'est afin seulement qu'un autre nous comprenne
Que l'on peut le sincère et le vivant effort. —
— Reste ici, puisqu'il faut que mon âme lointaine
Pour m'être proche un peu, te soit proche d'abord. —

Mme Alphonse Daudet (1), qui fut la collaboratrice volontairement discrète du grand romancier, pratique l'art des vers par passe-temps, comme « une élévation courte et subite, nous confie-t-elle, d'une pensée féminine vers ce qui n'est pas la tâche journalière ou l'obligation mondaine : écart, intervalle, minutes de grâce d'une vie pleine, fleurs du champ défriché, assez semblables à ces plantes menues qui, la moisson faite, pointent entre les javelles, à peine assez hautes pour les dépasser ».

Elle n'a ni complexité ni subtilité; ses paysages sont de claires aquarelles, et ses poésies sentimentales ont une douceur aimable.

Marie Dauguet (2) est l'amante de la nature, qu'elle apprit à aimer dans un coin perdu des Vosges. La peinture et la

(1) Poésie : *Reflets sur le sable et sur l'eau* (1903). — *Au bord des Terrasses* (1907).
Prose : *Impressions de nature et d'art* (1879). — *L'Enfance d'une Parisienne* (1883). — *Fragment d'un livre inédit* (1884). — *Enfants et Mère* (1889). — *Notes sur Londres* (1897). — *Journées de Femmes. Alinéas* (1898). — *Miroirs et Mirages*.

(2) *La Naissance du Poète* (1897). — *A travers le voile* (1902). — *Les Paroles du vent* (1904). — *Par l'Amour* (1906). — *Clartés* (1907). — *Les Pastorales* (1908).

musique ne suffirent pas à l'expression des agitations dont son âme vibrait; elle leur adjoignit la poésie, dont elle découvrit le charme et le don pendant un hiver de tristesse et de lassitude. Elle écrivit d'abord des vers au bas d'un dessin, puis elle joua au piano les poèmes qu'elle écrivait ensuite. Elle s'est analysée elle-même dans ces confidences qu'elle a publiées :

Ma curiosité est universelle, j'ai soif de comprendre et je crois aimer presque autant la science, les sciences naturelles, que l'art. — J'ai gaspillé beaucoup de temps en dilettantismes divers, allant de la physiologie à la botanique; intéressée par les plantes, les bêtes, tout ce qui est la vie, partageant mes heures entre les champs, les jardins, les étables, la peinture, la musique et les livres... — Mon idéal? Deviner un peu de l'énigme du monde à travers les *apparences :* lignes, formes, couleurs, parfums, synesthétique vibrance de la vie. — Poursuivre la beauté qui résulte des phénomènes et lui demander son secret. — Je suis un miroir amoureux de ce qu'il reflète; et qui pense..... — Mon idéal? jouir infiniment de la vie, avec une chair, avec un cœur tout à la fois mystiques et païens; l'accepter avec courage tout entière, la chanter passionnément et croire que l'artiste *ayant ainsi fait son devoir* peut se consoler de mourir s'il emporte au front un brin de laurier ou un rayon de gloire. Mon idéal purement littéraire : — Le rendu sincère de l'émotion, l'abandon à l'inspiration; avec intervention ensuite de la raison qui corrige, organise, équilibre. — Le goût de n'être que moi dans l'expression comme dans l'idée. — Mon désir encore de fondre en mon art, d'y mêler au moins très intensément tout ce que je dois à la pratique des autres arts : peinture et musique. — Un poème ne me satisfait que s'il est très personnel, coloré et d'une harmonie — non pas correctement quelconque — mais en rapport avec ce qu'il exprime. — C'est une erreur de l'esthétique classique de croire que la douceur des sons est toujours nécessaire. — Nous la tenons de ce Régent du Parnasse, qui a fait quelques-uns des vers les plus rocailleux qui existent et l'influence de Hugo même, du symbolisme après lui, n'a pu encore nous débarrasser de ce préjugé. — Du reste, Boileau était sourd. — Il me déplaît, d'autre part, que le poète s'accorde une liberté trop grande. — Je suis partisan d'une dure discipline pourvu qu'il se la crée de lui-même et qu'il ne l'accepte pas d'autrui sans examen. — J'admets le vers libre; mais le vers régulier soumis à un frein rigoureux en devient plus nerveux et plus éclatant (1).

Son œuvre justifie les attendus de ce jugement, comme aussi le mot de Faguet : « C'est un vrai poète » que Stuart Merril a repris pour le développer :

Il y a quelque chose d'âpre, de riche, de rustique et en même temps

(1) Cité par Alph. Séché, *Les Muses.*

de sain, de robuste et de sincère dans la plupart des poésies de Mme Dauguet. — On sent « à travers le voile » des phrases, une femme forte et ardente qui pose avec confiance le pied sur la terre où dorment ses aïeux. — Ses vers sentent le thym, le bois vert et les mousserons, quand ils ne fleurent pas la fraise, l'abricot ou la pomme. — Je m'imagine, que cette rêveuse, chaque soir, quand elle a secoué de sa robe les feuilles mortes et les herbes folles, s'alanguit à jouer de quelque clavecin vieillot et à chanter dans le crépuscule les chansons de sa province.

Elle est la poétesse des parfums de la nature. M. Rémy de Gourmont a raison de noter chez elle le don des images « odorales », c'est-à-dire odorantes :

> Une odeur de bétail veloute l'air du soir,

ou encore :

> L'accord des buis amers et des œillets musqués.

Elle offre un teint plus clair de santé, une simplicité plus robuste que les sensations un peu décadentes de Mme de Noailles, qui fait passer la nature à travers son âme précieuse, tandis que Mme Dauguet laisse la nature où elle est.

Lucie Delarue-Mardrus (1) est la plus féconde de nos poétesses. Baudelairienne qui a lu Verlaine et Maeterlinck, elle exalte la vie, elle craint, défie et évoque la mort. Son œuvre est un mélange d'allégresse et d'inquiétude, de joie et de frayeur. Elle chante partout son *Carpe diem :*

> Ah ! se rouler dans la douleur et le plaisir,
> Et dans tout et dans tout, avant de ne plus être.

C'est tout un programme. Elle aime la vie, la nature, qu'elle célèbre en vraie normande avec l'accent d'un pittoresque réalisme. L'opinion de Catulle Mendès est ici à écouter :

Pas un esprit que Mme Delarue-Mardrus laisse indifférent. — Autour d'elle, vers elle, nulle tiédeur. — Elle enthousiasme ou elle

(1) Poésie : *Occident* (1900). — *Ferveur* (1902). — *Horizons* (1904). — *La Figure de Proue* (1 8).
Théâtre : *Sapho désespérée*, tragédie antique (1906). — *La Prêtresse de Tanit*, poème dramatique (1907).
Prose : *Marie, fille-mère* (1908). — *L'Acharnée* (1909).

exaspère. — C'est qu'elle porte une âme personnelle, soudaine, imprevue, vraiment neuve; et que son fier talent abonde en téméraires défis, en présomptueuses menaces. — Elle ignore les accommodements, ne consent qu'à soi-même; par l'attitude de sa personne, comme par la carrure de sa pensée et de son vers, elle se campe en face de son propre idéal — je veux dire de sa volupté — sans tenir compte des gens et des choses, vains obstacles, ombres vite traversées..... — Et certainement, Mme Mardrus n'aurait à redouter aucune rivale parmi les poétesses nouvelles, si, par une déplorable paresse, ou peut-être pour le plaisir des dédaigneuses négligences, elle ne se laissait aller si souvent — beaucoup trop souvent — à des rythmes durs, heurtés, que rien n'exige ni n'explique, à des syntaxes douteuses, où se plaisaient les mauvais plaisants du faux romantisme.....

Le vers est plein, sonore, pur, malgré quelques audaces de forme, qui vont jusqu'à la brutalité. Voici une de ses bonnes pages :

La figure de proue allongée à l'étrave,
Vers les quatre infinis, le visage en avant,
S'élance, et, magnifique, enorgueilli de vent,
Le bateau tout entier la suit comme un esclave.

Ses yeux ont la couleur du large doux-amer,
Mille relents salins ont gonflé ses narines,
Sa poitrine a humé mille brises marines,
Et sa bouche entr'ouverte a bu toute la mer.

Lors de son premier choc contre la vague ronde
Quand, veuve, elle quitta le premier de ses ports
Elle mit, pour voler, toutes voiles dehors,
Et ses jeunes marins criaient : « Au nord du monde ! ».

Ce jour la mariait, vierge, avec l'Inconnu,
Le hasard, désormais, la guette à chaque rive,
Car, sur la proue aiguë où son destin la rive,
Qui sait quels océans laveront son front nu?

Elle naviguera dans l'oubli des tempêtes
Sur l'argent des minuits et sur l'or des midis,
Et ses yeux pleureront les haures arrondis,
Quand les lames l'attaqueront comme des bêtes.

Elle saura tous les aspects tous les climats,
La chaleur et le froid, l'équateur et les poles;
Elle rapportera sur ses frêles épaules
Le monde, et tous les ciels aux pointes des ses mâts.

Edmée Delebecque (1), muse hautaine, ivre des sommets, d'air vierge et pur, désabusée, incomprise et dolente, jette des anathèmes à la vie et des flèches au sort, comme Vigny.

Jeanne Dortzal, applaudie au théâtre, a voulu et a obtenu les lauriers qui gardent les noms de vieillir. Dans le recueil au titre modeste *Vers sur le sable* (1899), dans *Vers l'Infini* (1904), dans *Le Jardin des Dieux* (1908), elle a fait la confession lyrique de son cœur, et le tableau charmant des paysages qui l'ont émue. Elle sait se souvenir, aimer, pleurer, frémir devant les beaux spectacles de la nature. L'enfance l'attendrit, et elle se rappelle les refrains d'autrefois :

J'ai là toujours dans la tête
Un vieux refrain plein de printemps,
Un vieux refrain plein de mots bêtes,
De mots enfantins et charmants.

Les joies graves de la maternité l'ont heureusement inspirée. Mais c'est surtout par le récit de ses joies, de ses douleurs, de ses regrets qu'elle atteint à la poésie et au lyrisme. Et n'ayant pour tout bien que son cœur misérable, elle envie les pauvres et simples pêcheurs dont elle décrit joliment le village.

Le tout petit village aux fenêtres mal closes
Avec ses vieux volets, sa fontaine, ses roses,
Sa rue au fond du soir, ses arbres, son clocher,
Ses maisons où la joie a l'air de se cacher.
L'air recueilli des vieux raccommodant leurs voiles,
Les femmes en béguin, le front sous les étoiles,
Disant leur chapelet d'érable avec ferveur,
Tout cela prend un air si tendre et si rêveur.

Marthe Dupuy (2), éprise de belles lignes, d'harmonie, d'élégance s'est sentie attirée vers l'harmonieuse Grèce avant de connaître la vie et ses déceptions, qui furent le thème de ses chants les plus récents :

Ma compagne est en noir, elle a nom la Douleur,
Et sous mes vêtements de deuil, je lui ressemble.
Elle a pris mon visage et j'ai pris sa pâleur,
Tant nous avons vécu d'heures lentes ensemble.

(1) Poésie : *Poèmes* (1905). — *Je meurs de soif auprès de la fontaine* (1907).
(2) Poésie. *L'Idylle en fleur* (1904). — *La Volupté de souffrir* (1906).

Mme Lucie Félix-Faure-Goyau (1), fille de l'ancien President de la République française, femme du distingué philosophe Goyau, a une culture littéraire et philosophique qui est peu commune, et qui s'enrichit d'un sens profond de la beauté. Ses études sur Dante, sur Newman, sur l'art italien sont remarquables. Jeune fille, elle vit ses premières poésies publiées par la *Revue des Deux-Mondes*. Ses vers sont écrits dans un style ferme, vigoureux, et font un manteau riche et solide à la pensée pleine d'élévation et de foi. La forme est lumineuse, harmonieuse; l'idée est sereine, majestueuse et calme. Les poésies religieuses ont leur noblesse; les poésies lyriques ont leur tendresse. Les jardins florentins aux lys fiers, les salons de la Régence, où les miroirs ternis reflètent les clavecins muets, la mer hurlante, les terres mystérieuses d'Italie et de Grèce, les ruines, les palais embrasés par la claire palette des peintres de la Renaissance, tout ce qui a de la beauté, de la pensée, de la prière, du souvenir a inspiré cette noble et belle âme, émue d'art et de bonté. Nous lirons d'elle cette méditation.

SUAVE MARI MAGNO

Variante chrétienne.

Si ton cœur est blessé, va t'asseoir en silence
Devant la mer qui songe à l'infini des cieux,
Et laisse-toi bercer du chant harmonieux,
A l'heure où nul esquif sur les flots ne s'élance,

Si ton cœur a souffert l'humaine perfidie,
Va parmi les rochers où se mire la mer,
Afin de contempler, d'une pointe hardie,
L'onde tumultueuse en proie aux souffles d'air.

Vois des flots soulevés l'immense inquiétude,
Et saisis en passant les échos du chemin.
L'accent de la tempête est sauvage, il dénude
Ton âme des rancœurs ou du mensonge humain.

(1) Prose : *Newman. Sa vie. Ses œuvres* (1900). — *Les Femmes dans l'œuvre de Dante* (1902). — *Méditerranée* (1903). — *Vers la joie. Ames païennes. Ames chrétiennes* (1906).
Poésie : *La Vie nuancée* (1905). — *Chansons simplettes pour les petits enfants* (1907).

Mais ton regard pensif entrevoit dans l'espace,
Sur les flots en courroux, l'aspect inattendu
D'un fragile bateau qui s'avance et qui passe,
Si faible, si vaillant à son labeur ardu !

Ah ! comme elle a vibré ton âme fraternelle
Omettant de haïr un peu l'humanité !
L'esquif dont le danger fascine ta prunelle
Est le seul point vivant de cette immensité.

Quel flot d'amour a pris ton âme et la soulève?
Ton regard, éperdu, suit passionnément
Le combat ignoré, visible de la grève,
Que cet homme inconnu livre à cet élément.

Battu des vagues sur l'étroite passerelle,
Il apparaît un pauvre enfant tout délaissé.
Ton ennemi ne fut qu'un lutteur aussi frêle,
Et l'heure du pardon fleurit ton cœur blessé.

La cause du passant n'est-elle point ta cause?
Oui, l'ouragan te prêche à son rude contact,
Toute une aube d'extase et de joie est éclose
En ton cœur triomphant pour ce navire intact.

L'homme vaut la pitié beaucoup plus que la haine;
Dieu qui juge a béni l'ineffable transport,
Grâce auquel tu revins à la tendresse humaine,
Pour un pêcheur sauvé qui rentrait dans le port !

(*La Vie nuancée.*)

Mme de Tannenberg (1), fille de Théophile Funck-Brentano, sœur de Frantz Funck-Brentano, l'ingénieux et érudit auteur du *Drame des Poisons* et de *L'Affaire du Collier*, a collaboré aux travaux de son père : *L'Homme et sa destinée* (1893). *Méthodes et Principes des Sciences naturelles* (1894), *La Science sociale* (1896), *Sophistes français* (1903).

Elle a contracté dans cette collaboration le goût de la métaphysique et de l'abstraction qui étendent sur ses poésies leur voile mystérieux. La forme de celles-ci est déconcertante par sa variété : elle nous fait passer de la netteté classique aux alinéas amorphes du vers libre, qui lui semble être le plus souple

(1) Claudine Funck-Brentano : *Les Appels*, poésie (1906).

et le plus fidèle instrument d'harmonie, car pour elle la poésie doit être avant tout musicale. C'est une lyre dont elle connaît les cordes, et elle sait leur faire chanter sa passion, sa tendresse, sa douleur.

Il serait injuste de ne pas nommer dans cette galerie des poétesses, Mme Rosemonde Gérard (1). Elle a publié dans des journaux quelques-uns des vers qui composeront son prochain volume : ils permettent d'affirmer que ce nouveau recueil sera digne du premier.

Mme Fernand Gregh (2) brille auprès de son mari comme un aimable reflet. Son talent est sain, honnête, son âme aimante, et son ambition ne va qu'à se blottir toute en un seul cœur humain. Elle a le sens descriptif, le ton grave ou familier, elle donne l'impression du bonheur calme et sûr, sans agitation, ni transports ni délire.

Sa personnalité, toujours à demi voilée, s'estompe, se disperse en un rayonnement sans cesse élargi; et, pour ce cœur très féminin, riche d'enthousiasmes ou de compassions, la vie intime, ou amoureuse, ou familiale, tient étroitement à celle de la nature et de l'humanité. Fraternisant avec la souffrance et la beauté universelles, il ne sera troublé que par l'angoisse de la course à la mort, par l'effroi de l'irrémédiable isolement et du perpétuel devenir auxquels nous sommes condamnés. (Marcel BALLOT.)

Voici un charmant tableau :

JEUNES FILLES

Leurs mains ont très souvent le geste de se prendre,
Et les doigts enlacés, elles s'en vont ainsi,
Et l'aube du jardin unit leur groupe tendre
Aux formes des buissons entremêlés aussi.

Le front touche le front et l'épaule l'épaule;
Entre elles passe un nom, deux noms entre elles deux;
Et dans le vent subtil et tiède qui les frôle,
Palpitent mollement des songes amoureux.

(1) *Les Pipeaux*, poésie (1889).
(2) *Jeunesse*, poésie (1907).

Elles vont, sans savoir rien d'autre que leur rêve
A l'horizon doré du bonheur ingénu;
Et leur marche parfois s'interrompt et s'achève,
Comme hésitent des pas sur un seuil inconnu.

Elles vont sans rien voir des choses de la vie,
Elles qui sauront plus qu'un homme les douleurs!
Et leur âme légère et jeune, heureuse, envie
L'aube du jour obscur où couleront leurs pleurs!

Elle excelle dans ce genre aimable et reposant.

Voici Nicolette Hennique (1). « L'étrange phénomène! — écrit M. Émile Bergerat — chanter grec, penser grec, voir grec, rêver grec, ainsi que la grande Sapho de Mitylène, et s'appeler florianesquement Nicolette! »

Cette toute jeune poétesse, qui porte un nom cher aux lettres, s'est éprise de la Grèce antique. Leconte de Lisle et Heredia furent ses modèles; elle pouvait plus mal choisir. Sa pensée erre aux bords de l'Ilissus et de l'Alphée, parmi les fleurs du Lycabète et les pierres sainte de l'Acropole. Elle porte en elle toute la mythologie, et ses familiers sont Poséidon, Héraklès, Zeus. Elle a de la virtuosité, de la facilité, de l'imagination : il convient d'attendre que la vie fasse jaillir ce que contient au fond ce cœur âgé, quand il chantait, de dix-huit printemps.

Fille de José de Heredia, femme de Henri de Régnier, Gérard d'Houville (2) ne dément pas une race si belle. Ses premiers vers firent sensation et Ch. Maurras s'écria après avoir cité ces deux vers, tirés de *L'Ombre :*

Le rameur qui m'a pris l'obole du passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit.

Quelle noblesse d'agencement! Quelle simplicité! D'où nous vient ce génie-enfant qui a su concevoir l'abstrait au milieu d'écrivains qui se noyaient dans le flot du particulier? Engendrée par un romantique,

(1) POÉSIE : *Des Rêves et des Choses* (1900). — *Les Douze Labeurs Héroïques* (1902). — *Des Héros et des Dieux* (1904).

(2) PROSE : *L'Inconstante* (1903). — *Esclave* (1905). — *Le Temps d'aimer* (1908). POÉMES signés de trois étoiles dans la *Revue des Deux-Mondes* (1894-1907).

épousée par un romantique, quel est ce classique naissant? Ah ! petit philosophe, petit sculpteur, ah ! grand poète, que d'espérances au creux des repos de ces deux grands vers !..... A la différence de son père, elle préférera la vie des choses à la sonorité des mots. — A la différence de son mari, elle cherchera dans la vie des points d'appui solides, dessinés, définis, des idées plutôt que des songes, des mots et des phrases plutôt que des airs de musique.

Sous le fracas de ce dithyrambe, on distingue deux vérités : Gérard d'Houville a le sens de la vérité, de la réalité, et le don de l'expression nette. Elle imagine clairement, elle voit et fait voir; elle a de chaudes couleurs sur sa palette et tout un trésor de nuances subtiles au fond du cœur. *Salomé* ou *L'Ombre* font vivement souhaiter qu'un recueil publié permette de relire à l'aise ces vers lumineux, épars dans les revues.

« Chères bêtes, buvez et mangez dans mon cœur ! » Ce répons de *La Litanie des Bêtes* peut servir d'épigraphe à l'œuvre de Mme Marie Huot (1), qui a voué à nos frères inférieurs sa vie, son zèle et son talent poétique. Ses vers sont l'évangile de son apostolat qui s'est traduit à maintes reprises, à coups d'ombrelle ou de révolver, par des manifestations fameuses contre la vivisection, les corridas et les mauvais traitements à l'égard des animaux. Sa poésie très correcte est douloureuse, et ne manque pas d'un charme triste.

A l'apparition des *Charmes*, de Mme Catulle Mendès (2), Marcel Ballot écrivit :

Voici de beaux et vrais vers de femme, de femme comprenant, acceptant, magnifiant son rôle et sa mission; et, depuis le fier gémissement de colombe blessée qu'exhala au siècle dernier Marceline Desbordes-Valmore, je ne crois pas qu'on ait entendu l'Enfant, l'Amante et la Mère, trinité féminine en une seule personne — confesser plus sincèrement, plus triomphalement, plus douloureusement aussi, ses désirs et ses extases, ses orgueils et ses détresses, ses sollicitudes et ses abnégations.

Oui, ce sont de beaux et de vrais vers de femme, que ceux de Mme Catulle Mendès. La forme en est heureuse, pure et

(1) Poésie : *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes* (1908).
(2) *Les Charmes* (1904). — *Le Cœur magnifique* (1909).

soignée, sans ces licences inutiles qui sont le plus souvent aveu d'impuissance. Mme Mendès ne s'est inféodée à aucun groupe.

« Je ne suis, a-t-elle dit, d'aucune chapelle et je n'ai point de théories. — J'aime les cadences nettes, la forme rude de Leconte de Lisle; j'écoute avec bonheur la grande voix de Hugo : la poésie grisâtre et doucement mélancolique me plaît souvent par ses vers,

Où la rime sans bruit glisse comme une rame.

Je sais qu'il faut des règles : on n'imagine pas un fleuve sans rives; si l'on ne prenait soin de canaliser le courant, l'eau vive se changerait peut-être en eau stagnante...

Quant à la source de son inspiration, elle est unique et féconde : son thème perpétuel est l'amour. Même quand elle devient descriptive et quand elle regarde les grands ou menus spectacles de la nature, elle songe à l'amour qui pénètre l'univers, depuis les astres qui s'attirent jusqu'aux animaux et aux plantes. Son panthéisme magnifique et voluptueux étend aux limites de la vie et du monde le règne éternel d'Éros. Vénus est la souveraine universelle; elle a embelli la nature, la vie, la poétesse elle-même, qui regarde avec effroi le soir tomber à l'horizon sur la flamme ardente de ses yeux et de son cœur. Vieillir, mourir lui semblent des crimes odieux commis par un inconnu qui se cache :

Plus tard, ô ma beauté, vous m'abandonnerez.....
Je ne serai plus rien, sous le ciel, sur la terre,
Qu'un cœur mélancolique, épars et solitaire,
Où tout est en déclin des passés adorés.....

Dépossédée un jour de vous, l'unique bien !
Je ne serai plus rien qu'un pauvre être en détresse,
Un être sans douceur, sans douleur, sans caresse,
Un cœur tout fait de rêve et qui ne rêve à rien.....

Et malgré que l'amour m'avait éternisée,
Ignorant qui l'exige, il me faudra mourir.

Elle a délicatement exprimé cette hantise de la mort inique qui osera toucher à sa beauté :

Ainsi ce jour existe en l'avenir voilé,
Rien ne l'indique encor, mais il viendra si vite !
Aucun geste ne peut faire que je l'évite,
Et par lui mon destin sera soudain scellé.

D'une pensée intense, attentive, épuisante,
Je suppose ce jour, la tête dans mes mains,
Ce jour, après lequel il n'est plus de demain;
Mais j'ai beau l'évoquer, rien ne le représente.

Quel sera-t-il? fera-t-il beau? fera-t-il froid?
Seront-ce des jasmins, des iris ou des roses;
Ou bien des fleurs d'hiver, rigides et moroses,
Dont mes amis viendront parer mon lit étroit?

Aurai-je près de moi celui que l'on exhorte
A réfréner le mal de son déchirement?
— Nul ne peut m'enseigner le suprême moment,
Et seulement je sais qu'un jour je serai morte.

Cet hymne à l'amour est d'un accent pathétique et d'une belle expression :

Amour, voici l'été, ses grâces et ses dons;
Dans le tendre jardin, les belles giroflées,
Brunes et couleur d'or, semblent des assemblées
D'abeilles au travail, de guêpes, de bourdons.

Orné de vert feuillage et de fleurs de grenade,
Le mur a retrouvé son instant éternel,
Et le glaïeul campé, élancé, solennel,
Est un adolescent donnant la sérénade;

Les roses sont un cœur que vous avez touché,
Un cœur de femme aimant ses blessures ouvertes;
L'arbre retient le vent de toutes ses mains vertes,
Comme le souffle cher d'un visage penché.....

Ce sont vers d'une artiste, douée d'une sensibilité aiguë, hautaine, parfois âpre, orgueilleuse, et douée aussi du sens de la musique dans les mots, les rythmes et les phrases.

Amélie Mésureur (1) a consacré la plupart de ses vers à l'enfance, et le sujet lui a porté bonheur. Le public lui a témoigné une sympathie dont l'Académie française lui a, à plusieurs reprises, assuré sa consécration, et ses volumes ont eu la plu-

(1) Poésie : *Nos Enfants* (1885). — *Rimes roses* (1895). — *Gestes d'Enfants* (1902). — *Garden-Party Elyséenne*, un acte en vers (1907).

Prose : *Histoire d'un Enfant de Paris* (1870-1871). — *Le Petit Monde.* — *Voyage à la mer.* — *Le Dernier des Pifferari.* — *A la recherche d'une Source.* — *Rêve fantastique.* — *Les Châtaignes.*

part la bonne fortune d'une préface due à nos meilleures plumes, ce qui permet au critique d'enregistrer à son sujet des jugements précieux comme celui de François Coppée (préface de *Nos Enfants*) :

Ces vers-là, en même temps qu'ils sont de très bons vers, sont bien ceux d'une femme aimante, d'une excellente mère, qui aime ses enfants et tous les enfants, qui leur parle et qui en parle avec une émotion sincère, profonde, partie du cœur et destinée à aller aux cœurs.

Alexandre Dumas fils dans la préface de *Rimes roses* :

Après avoir lu tous ces vers pimpants, frais, clairs, il m'a semblé, madame, que vous étiez non seulement un poète, mais un philosophe, dans le bon sens du mot, en même temps qu'une personne heureuse, ayant cherché et trouvé le bonheur là où il est sûrement, dans le bien. — Tout votre livre respire la sécurité des jours loyalement remplis par l'incessante sollicitude de la mère, par le travail, les jeux et les baisers des enfants.

C'est bien l'impression qui se dégage de l'œuvre dont son auteur a pu dire avec une touchante fierté :

Je voulais des rimes, des enfants et des fleurs. — Mes deux enfants sont tels que mon désir les apercevait. — J'ai fait des vers, j'ai dit mes joies de jeune maman, dans mes poèmes j'ai tenté de dépeindre mes enfants, et je ne sais plus si ce ne sont pas mes enfants qui ressemblent à mes poèmes.

Jeanne Neis (1), à une interview, répondait ingénuement :

Je suis née en 1883 à Pont-Croix, petite ville bretonne, chef-lieu du cap terminé par la pointe du Raz. — J'ai grandi parmi les petits paysans, puis j'ai passé mon adolescence dans un vieux couvent cloîtré — de là en Angleterre. — Au retour, j'ai donné une plaquette de vers à laquelle M. Anatole Le Braz a fait une préface beaucoup plus jolie que mes vers. — Puis j'ai vu l'Allemagne ; enfin j'ai fait deux ans de Sorbonne, et me voilà.

La voilà, dans ces vers pleins de tendresse, d'une bonne facture et d'un sentiment aimable.

Plus tard, quand je serai la « Vieille Demoiselle »
Quand mes cheveux enfin seront devenus gris,
Vous laisserez venir sans que je les appelle
Les chers petits enfants dans mon triste logis.

(1) *Humble Moisson* (190 3).— *Silences brisés* (1908).

Dans la grande maison quand je serai trop seule,
Oh ! vous me les prêterez bien par charité !
Je les adorerai comme une douce aïeule.
Dont la tendresse est presque une maternité,

Je les laisserai tous envahir les armoires,
En tirer pour jouer mes trésors d'autrefois :
Mes robes, mes bouquets, mes beaux livres d'histoires,
Je mettrai mon vieux cœur entre leurs petits doigts.

Ils le déchireront en riant, feuille à feuille;
Mes pauvres souvenirs par eux dévalisés,
Ces miettes de bonheur qu'en pleurant on recueille
Je les leur donnerai pour un de leurs baisers.....

Toute la pièce est à lire, elle est charmante.

Nous arrivons devant la comtesse Mathieu de Noailles (1). Les poèmes de *L'Ombre des Jours* honorent leur auteur; certains sont excellents, et tous nous remuent par la sincérité profonde de l'accent, par le cri pathétique de l'admiration, de l'appréhension et du désir de joie. Le livre a pour épigraphe le vers de Racine :

Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi.

L'éblouissement, l'émerveillement devant la lumière, les fleurs, la nature sont de moitié dans ce volume avec une langoureuse volupté qui convoite la conquête de tous les cœurs. La poétesse y apparaît comme une Circé ou une Lorelei qui sait par son chant charmer les âmes et les choses. La splendeur des jours est un hommage à sa grâce féminine, et elle met dans sa joie ensoleillée, autant d'orgueil que de gratitude. Elle dit son impérieux besoin d'être adulée par la nature, par les vivants, par ceux-là même qui ne sont pas encore nés :

J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse Nature.

(1) *Le Cœur innombrable* (1901). — *L'Ombre des jours* (1902). — *Les Eblouissements* (1907). — *La Nouvelle Espérance*, roman (1903). — *Le Visage émerveillé*, roman (1904). — *La Domination*, roman (1905).

Attentive aux travaux des champs et des maisons,
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme !

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,
Pour être après la mort parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur, ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles...

Elle met dans la pensée de la mort une joie anticipée de valoir plus et mieux que nos descendants, dont la vie sera pâle même auprès de son visage de morte. C'est une page de toute beauté, celle qui s'appelle Regrets :

LES REGRETS

Allez, je veux rester seule avec les tombeaux;
— Les morts sont sous la terre et le matin est beau,
L'air a l'odeur de l'eau, de l'herbe, du feuillage,
Les morts sont dans la mort pour le reste de l'âge...
Un jour, mon corps dansant sera semblable à eux,
J'aurai l'air de leur front, le vide de leurs yeux,
J'accomplirai cet acte unique et solitaire,
Moi qui n'ai pas dormi seule, aux jours de la terre !
— Tout ce qui doit mourir, tout ce qui doit cesser,
La bouche, le regard, le désir, le baiser,
Être la chose d'ombre et l'être de silence
Tandis que le printemps vert et vermeil s'élance
Et monte trempé d'or, de sève et de moiteur. —
Avoir eu, comme moi, le cœur si doux, le cœur
Plein de plaisir, d'espoir, de rêve et de mollesse
Et ne plus s'attendrir de ce que l'aube naisse;
Être au fond du repos l'éternité du temps. —
D'autres seront alors vivants, joyeux, contents,
Des hommes marcheront auprès des jeunes filles,
Ils verront des labours, des moissons, des faucilles,
La couleur délicate et changeante des mois. —
Moi je ne verrai plus, je serai morte, moi,

Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre.....
Mais ceux là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,
Vers mon ombre riante et pleine de clarté
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie,
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie.....

Partout frissonne et chante un ardent amour de la vie et des choses, de la jeunesse, du désir, du baiser, du plaisir, et la tristesse prématurée de perdre tous ces biens précieux.

Pourtant tu t'en iras un jour de moi, Jeunesse,
Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras,
Je souffrirai, je pleurerai, tu t'en iras,
Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse !
La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris,
Je te rappellerai d'une clameur si forte,
Que, pour ne plus m'entendre appeler de la sorte,
La Mort entre ses mains prendra mon cœur meurtri.

Le tableau paisible et doucement réaliste de *La Petite Ville* est délicieux, reposant, vrai comme une page de *Madame Bovary*, et poétique comme une chanson lasse de Rodenbach. Le réalisme n'est jamais rude, et se voile d'un tissu charmant qui le fait accepter dans ses plus triviales préoccupations, soit que le soleil veuille

Dorer la poire froide au nœud des branches torses,

soit que Daphnis chante à Chloé :

Quand pour prendre un citron, tu courbes une branche.

Les chemins de fer exercent sur cette âme une attirance que nous avons constatée aussi dans *Le Visage Émerveillé*, par tout ce qu'ils représentent de possibilités de paysages lointains et dorés :

Le sifflement des trains, leur halte et leur arrêt.

Cette dernière tautologie fait partie des légères négligences de style qu'il faut relever dans ces pages : « d'autres quelque part », ou « une fatigue décourbée », ou « les dents du violon », ou « l'humain ressentir ». Mais pour revenir aux trains, le

poème *Les Voyages* en dit brillamment et la poésie toute moderne et le rêve lointain.

Un train siffle et s'en va, bousculant l'air, les routes,
L'espace, la nuit bleue et l'odeur des chemins;
Alors ivre, hagard, il tombera demain
Au cœur d'un beau pays, en sifflant sous les voûtes...

Tant de rêves, brûlant aux chaleurs des charbons,
Tandis que le train va, par saccades pressées,
Éparpillant les champs, les villes dépassées,
Cinglant le vent sans force et déchirant les ponts !

Ronsard hante souvent l'esprit de la poétesse, ici comme dans *Le Visage Emerveillé :*

Ce livre où noblement la Cassandre française
Touche au linceul de gloire et sourit à Ronsard.

C'est que Ronsard, le roumain, est un peu, pour cette orientale, un compatriote.

Son imagination est si vive qu'elle décrit avec la même minutieuse exactitude les paysages qu'elle rêve et ceux qu'elle voit : c'est la preuve que dans sa vision directe, il entre beaucoup de création; c'est elle-même qu'elle regarde, elle-même influencée par la fantaisie ou par la réalité.

Elle attache à la forme un prix rare, et la qualité de son style constate avec quelle lenteur et quel labeur elle a fixé son choix sur tous les mots qui eussent pu servir : elle choisit les moins attendus, le plus piquant, et elle se plaît, comme Ronsard, aux alliances de mots, aux épithètes imprévues ou même invraisemblables.

D'origine gréco-roumaine, française par son mariage, elle joint une sensualité ardente à un don remarquable de description : elle jouit et elle souffre de la nature par tous les sens, vue, odorat, goût, toucher, et par cette sensibilité générale qui forme comme un sixième sens. Elle s'émerveille, s'attarde aux détails, s'enivre des bruits et des parfums, et met à ses expressions, une recherche si précieuse qu'on sourirait parfois, si l'on n'était touché.

Robert de Montesquiou a écrit une curieuse page au sujet de son confrère en poésie, qu'il appelle *Bittô*, du nom d'une petite bergère grecque qu'elle a chantée :

Bittô n'est pas chrétienne. — Pas une seule fois, elle ne prononce le nom de Dieu. — Mais bien qu'elle les nomme souvent, Junon, Eros, Priapos, les dieux ne sont pour elle que de poétiques mythes. — Sa déesse, la seule qu'elle invoque avec foi, c'est la Nature. — Quand nous nous exclamons : « Seigneur ! » elle s'écrie : « Nature ! ». — Elle n'aime, elle n'adore que Gaïa, la Terre.

Son art maintenant. — Il est, comme elle, vêtu à l'antique. — A l'ancienne quelquefois, notamment dans cette charmante pièce *Le Pays*, qui résonne comme d'un accent de la Pléiade. — Partout ailleurs, son vers résonne d'un timbre qu'il emprunte à cette épigraphe de Taine : « L'antiquité est la Jeunesse du monde. » — On dirait une transposition de la poésie grecque, avec parfois une attitude de Chénier, une intonation de Keats. — Ses strophes sont des frises des vases où jouent des bergers tendres et tristes, vivants et rêveurs, rieurs et sérieux. — Elles sont enguirlandées de mélisse et de réglisse, de cytises et de citrons, de résine et de menthe dont elle excelle à pénétrer, à saturer ses poèmes, comme des sachets, avec un sens de l'olfactif qui aromatise le terme et donne à l'expression quelque chose d'odorant qui ne se rencontre avec cette intensité que dans le style de d'Annunzio.

Je ne sais qui a dit : « Un paysage peint, c'est la nature aperçue à travers un tempérament. » Il en faut dire autant des descriptions de Mme de Noailles. Ce n'est pas la nature, c'est l'expression des sensations que le spectacle des choses détermine en elle. Dans son inspiration foncièrement égoïste, elle se chante elle-même quand elle paraît s'intéresser aux feuilles tombées, aux fleurs ouvertes, aux foins odorants, aux légumes. Elle nous confie les effets variés et subtils que les végétaux produisent sur ses nerfs de sensitive. Ce n'est pas la nature, c'est sa nature qu'elle exalte (1).

Jeanne Charles Normand (2), encore que ses préoccupations soient celles de presque toutes ses sœurs en poésie, l'amour, et l'appréhension d'en voir finir la saison par la vieillesse et la mort, — a du style, de la correction, de la justesse dans

(1) Voir ses romans, page 395 sq.

(2) *Le Jardin caché* (1906).

l'expression, et de la finesse dans le sentiment, un certain bonheur dans l'inspiration. Sa poésie sonne clair et doucement :

On voit, quand on regarde aux portes des chaumières,
Des vieux morts à demi, les mains sur leurs genoux.
Bien souvent j'ai pensé qu'à leurs mornes paupières
Mieux qu'à nos yeux brûlants les matins étaient doux.

.....Oui, nous butinerons encore, en ces jours pâles,
Les biens où le désir ne met plus d'aiguillon.
Et l'esprit délivré des angoisses brutales,
Quand il se tournera vers le passé profond,

Ne voudra plus revoir que souriants et tendres
Les rêves, qui, jadis, nous brisaient, pauvre chair !
Et vous réchaufferez mollement votre hiver
Aux tièdes souvenirs sommeillant sous la cendre.

Mon corps, vous serez vieux alors, et vague, et doux,
Et pour cacher la Mort qui vient et ses yeux graves,
Comme on fait pour les vieux, les enfants et les fous,
Le Passé vous dira des paroles suaves.

Anne Osmont (1) aime la nature en peintre ; sa poésie est plus visuelle qu'auditive, plus plastique qu'abstraite ; elle se plaît à « indiquer la couleur de ses symphonies crépusculaires », dit P. Quillard avec un compliment qui semble une ironie, mais qui marque justement le souci de ce poète pittoresque. Pour elle, les beautés des sites, des arbres et des fleurs sont plus qu'une jouissance, elles sont une consolation. Elle écrit d'un style pur et châtié, dans la forme parnassienne.

La baronne d'Ottenfels a cueilli un *Bouquet de pensées*, que Sully-Prud'homme a lié avec la faveur d'une jolie préface décernant à l'auteur un éloge aussi autorisé que motivé.

Jeanne Perdriel-Vaissière (2), fille et femme d'officier de marine, a grandi dans l'atmosphère où s'exalta le romantisme de Chateaubriand, près de Combourg et de Saint-Malo.

Mon enfance a été solitaire, mes grands amis furent les seuls classiques, lus dans mes livres d'étude, et Chateaubriand qui, à douze ans,

(1) *Nocturnes*, 1907.

(2) *Les Rêves qui passent* (1899). — *Le Sourire de Joconde* (1904). — *Celles qui attendent* (1907). — *La Couronne de Racine*, théâtre.

m'apprit la mélancolie. — Chateaubriand lu, dans le silence, par un enfant solitaire! Il me fut un admirable maître de langage, mais il m'eût été un fâcheux professeur de désenchantement avant la lutte, sans les ressources d'un tempérament équilibré, d'une vraie aptitude de joie que je portais en moi.

Anatole Le Braz salua ses débuts :

Une sensibilité fine et délicate s'y paraît avec aisance et sans recherche, de tous les prestiges d'un âge très sûr. — C'était un je ne sais quoi de souple et de frémissant, de discret et de passionné qui, même non soigné, vous eût, à soi seul, annoncé la femme.....

Elle a beaucoup de facilité, de la virtuosité et une réelle maîtrise dans la forme très pure. Le sentiment est délicat et tendre; comme Mme Mesureur, comme Cécile Perin, elle consacre aux enfants le meilleur de son inspiration. La nature l'attire; elle a un joli talent descriptif, et ses tableaux de la Bretagne, tout parfumés des senteurs de la lande et de la forêt, ont un peu du charme des pages de Brizeux.

Cécile Perin (1) est la Muse de la Maternité, et les pas légers de sa fillette ont marqué de façon charmante, la cadence de ses vers où l'enfant babille, joue, rit, pleure, bégaye, esquisse de menus gestes et des mots exquis, s'étonne, se cogne, se fâche, sourit et s'endort. Le second de ses volumes, tout illuminé par la poésie et la grâce de l'enfance, diffère du premier, où avec des frissons profonds et une sorte de fièvre ardente, sans souci des détails de la forme, elle épandait le flot pressé de ses émotions, soucieuse uniquement de sincérité, de spontanéité, de confidences à crier, de joies ou de douleurs à nous faire partager en nous livrant les plus intimes mouvements de son cœur.

Anie Perrey (2) avec une juvénile sincérité et une ingénue impudeur, nous dit, comme la plupart de ses sœurs les Muses, sa soif d'amour, sa tendresse pour l'homme : c'est le thème ordinaire des jeunes poétesses d'à présent. Celle-ci

(1) *Vivre*, poèmes (1906). — *Les Pas légers* (1907).
(2) *Voici mon cœur* (1907).

fait le vers avec une spontanéité aimable, une forme claire, un lyrisme ardent, et des sentiments pleins de fraîcheur. Voici de jolis regrets d'une idylle manquée :

Mon âme est maintenant comme une fleur fanée
Qui n'ose plus livrer ses incertains parfums;
Les soleils ont brûlé sa robe défeuillée
Et l'on a trop cueilli de ses charmes défunts.

A quoi bon vous donner mes rêves en déroute
Et l'infini de mes chagrins, de mes regrets;
Vous trouverez au hasard chantant de la route
D'autres fleurs de plaisir et d'autres cœurs plus frais.

Je demeurerai seule et fermerai mon âme
Aux fugitifs amours passant sur mon chemin;
Je baisserai mes yeux inquiets d'enfant-femme,
Je resterai très droite avec un cœur hautain.

Une grave douceur, fière et mélancolique,
Me restera de vous avoir un peu connu;
J'y bercerai ma fièvre ardente et nostalgique
En pleurant doucement sur cet amour perdu.

Et voici Hélène Picard (1). Quand l'Académie française décerna à Mme Hélène Picard un de ses prix pour son livre *L'Instant Éternel*, M. Jules Lemaître dit dans son rapport :

Ce n'est point un recueil de morceaux divers, artificiellement rapprochés, on y trouve unité de sujet, et composition, en somme, harmonieuse. — C'est un poème d'amour, ou plutôt, c'est le poème de l'amour écrit par une femme de beaucoup de sensibilité et d'imagination. — Certes, une critique un peu stricte y trouverait bien des choses à reprendre : de la surabondance, des à peu près, parfois quelque obscurité, de la monotonie et aussi de la bizarrerie dans les images. — Mais, avec cela, il apparaît à chaque instant que l'auteur est vraiment, je dirai même profondément poète, poète, par un mélange de passion ardente et d'ingénuité, par un sentiment très vif, très direct et partout présent de la nature et de la vie universelle, parfois par un romantisme retrouvé et qui paraît plus sincère que l'ancien.

Hélène Picard est l'une des plus remarquables poétesses de notre temps, et son rang est parmi les premiers. Vibrante et éloquente, elle chante la vie passionnée, frémissante, exaltée,

(1) *La Feuille morte* (1903). — *L'Instant Eternel* (1907). — *Petite ville... beau pays* (1907). — *Les Fresques* (1908).

exaltante; son lyrisme est ardent, confidentiel, et ses cris sont des aveux, des confessions tumultueuses, fiévreuses, sans impureté morbide. Elle aime sainement, franchement, l'amour et l'homme, avec son cœur et sa chair, sans réticence et sans impudeur. Elle ne marchande pas avec la sincérité; elle n'a pas de secrets pour nous, elle crie sa joie, son espoir, sa douleur, sa déception, nous devenons les confidents de son cœur.

La vérité de l'accent donne une force singulière à l'expression, le style a du nerf, du trait, de la concision, de la précision, et l'image est souvent heureuse; le vers est cadencé, harmonieux, nombreux; la pensée est revêtue richement du manteau sobrement élégant de cette poésie — cette poésie où palpite une fervente philosophie de la vie amoureuse. Elle s'est racontée ou romancée elle-même pour nous, et c'est à ce besoin de confidence que nous devons aussi cet intéressant auto-examen qu'elle a fourni à M. A. Séché pour son anthologie :

Je crois devoir au fervent amour de la poésie et des poètes que ma mère, dès mon plus jeune âge, m'a donné, le goût très précoce que j'eus à composer des vers.

Mon adolescence se passa dans l'enchantement de lire les grands poètes, Musset, surtout, que j'adorai, que je chéris toujours plus qu'aucun autre.

Quoique extrêmement amoureuse de la nature, j'ai pour idéal littéraire d'exprimer les grands sentiments qui font battre le cœur humain. — Je raconte librement, franchement, hardiment, mon cœur, tel qu'il est, tel qu'il sursaute, tel qu'il espère, tel qu'il souffre, désirant ardemment que les hommes retrouvent le leur dans l'expression sincère et vivante du mien. — Je crois que l'art doit être sans pudeur, c'est-à-dire sans réticences, sans timidité, qu'il ne doit pas sacrifier à une opinion, à une mesquine formule sociale. — L'art doit être absolument selon le cœur. — A celui-ci de donner une direction supérieure à celui-là. — J'estime qu'un vrai poète qui se croit tel se doit d'aimer et de rechercher les grandes et sévères vertus de l'orgueil, de la chasteté, du renoncement, de la volonté, du courage. — C'est dans le sanctuaire profond de la vie intérieure édifiée par lui qu'il entendra la voix des dieux, et j'estime que le génie, *il faut le mériter*. — Je poursuis avec désintéressement, mais ardemment, la gloire, la *vraie* celle qui pourra durer plus que moi.

Je voudrais être comprise de tous, des plus humbles, des plus chétifs. — J'essaie donc d'écarter de mon œuvre les formules contournées et nuageuses. — Je reviens avec amour et respect à la forme classique, me contentant de libérer parfois un vers de quelque règle trop étroite.

Toute son œuvre est à lire; certaines pages comme *Le Rêve, Lâcheté, La Bonne Joie* sont remarquables, et attestent les qualités de facture et d'émotion que révèle ce fragment du poème *En attendant la vie.*

Je rêve à des brasiers enflammés de joyaux,
Où le bleu parfum tord sa spirale enchantée,
D'une caresse, un peu, par la lune argentée,
A des espoirs plus délicats que des émaux.

J'évoque un grand miroir où, pâle, l'on se pare
Pour la valse, l'adieu, le baiser, le retour;
Un rire au sourd éclat et tout brisé d'amour;
Une tristesse douce ainsi qu'une guitare.

Je voudrais vous saisir, gong rouge du soleil,
Trompettes du couchant, fifre clair de l'aurore...
Oh! je rêve d'un soir qui viendrait du Bosphore,
Et d'un étrange amant beau comme le sommeil!

Je rêve à des salons pleins d'un portrait qui pense
Et qui, le doigt levé, le regard velouté,
Parmi les luths chantant autour des roses thé,
Sourit si gravement au destin d'une danse.

Le vent fait résonner mon cœur mélodieux.
J'aime les fous autant que je chéris les sages,
Je tords mes mains pour caresser les paysages,
J'adore des héros, des poètes, des dieux.

Je suis joyeuse et tendre; et lasse... et si légère!...
Une rose me dit des secrets enchantés,
J'aime mes beaux seins blancs de désirs agités,
Et, tout à coup, je jette un cri dans la lumière...

J'attends, les yeux fermés, un frisson inconnu,
Une pluie... un adieu... quelque chose de tendre...
Qu'un petit conte bleu me soit dit par la cendre...
Que meure sur ma bouche un baiser chaud et nu...

Toute mon âme court dans l'eau fraîche et jolie,
Mes espoirs sont redits par mille voix d'oiseaux.
Au crépuscule fier et profond des ruisseaux
Flotte le voile bleu de ma mélancolie.

M'embarquerai-je un soir, pour le voyage heureux,
Aborderai-je un jour aux amoureuses rives,
Où Virginie et Paul chantent près des eaux vives,
Où l'amante et l'amant se sourient d'être deux?

Je suis pâle, parfois, pressentant une attaque,
Ah ! soudain, je bondis : un dieu me touche et rit ...
Je suis à tout..... Je souffre et j'espère..... L'esprit
Plus querelleur, plus doux, qu'une mésange à Pâque

Je pleure en sachant trop quelle est ma grâce, alors.....
Mais je suis ingénue ainsi qu'un épi d'orge.
La tête de la vie est belle sur ma gorge
Je la baise en riant, tandis que je m'endors.

***

La duchesse de Rohan est une aimable poétesse au tempérament d'artiste. On a goûté ses touchants recueils poétiques : *Landes fleuries, Les Branches, Les Lucioles*, qui parurent d'abord dans *La Revue des Deux-Mondes*. Dans ces pages chante une âme délicate et sensible, soucieuse de bonté et de beauté, séduisante par la bonne grâce, le naturel, l'esprit de bon aloi, l'indépendance, la sincérité et la tendresse ; on y reconnaît la noblesse morale des ancêtres. Le marquis de Verteillac, père de la duchesse, qui débuta comme page de Napoléon Ier, conquit la croix de la Légion d'honneur par sa conduite héroïque en Espagne et en Grèce. Mlle Herminie de Verteillac, en entrant dans la famille de Rohan, put fièrement adopter pour elle la superbe devise des aïeux de son époux.

La duchesse, qui habite à Paris l'ancien hôtel de Verteillac, devenu l'hôtel de Rohan, possède en Bretagne, l'admirable château de Josselin, qui date de 1026, et dont elle a fait un joli musée. Les pièces archéologiques, les faïences anciennes, les armes y emplissent les vitrines, que complète une intéressante collection de poupées et mannequins revêtus des costumes pittoresques de nos provinces et de l'étranger.

Cette collection est d'autant plus rare et riche, que la duchesse l'a accrue à chacun de ses voyages, et elle a parcouru toute l'Europe. Son dernier déplacement l'a conduite au Caucase, où elle a séjourné assez longtemps pour en rapporter une ample moisson de documents, d'impressions, d'observations, elle y a trouvé la matière de curieux souvenirs de voyage, et de poésies colorées.

La duchesse de Rohan ne s'est pas bornée à cultiver elle-même la poésie pour exprimer les pensées que lui suggèrent ses observations et son amour de la nature : elle est la protectrice des jeunes poètes, à qui elle a ouvert ses salons pour leur permettre de faire connaître leurs poèmes devant un auditoire à la fois nombreux et choisi.

C'est une heureuse fortune pour tous les aèdes débutants de pouvoir essayer là leurs œuvres, devant ce public éclairé qui leur prodigue de précieux encouragements.

L'hospitalité qu'elle offre chez elle aux Muses n'est pas la seule forme que la duchesse sait donner à sa sollicitude attentive pour les poètes. Elle les défend et propage leurs œuvres par la parole. Elle a déjà plusieurs fois parlé des poètes en public, et surtout des poétesses; elle a pris part à tous les concours poétiques où elle fut priée de donner son avis comme présidente ou membre des jurys.

Voici d'elle, de jolis vers sur les joujoux :

Chaque âge a son joujou favori du moment,
Le bébé, le hochet et plus tard la poupée,
Le ballon, le cerceau, le léger cerf-volant,
Seuls objets dont son âme est alors occupée.

La carte est le jouet du désœuvré mondain;
Les fleurs et les joyaux et les fines dentelles,
Et les coquets atours de gaze et de satin,
Sont les joujoux aimés des gentes demoiselles.

Nous sommes ainsi faits que tous ont leurs joujoux,
A l'aube de la vie et quand le soir s'avance,
Petits ou grands enfants, les sages et les fous;
Le Panache est toujours le beau jouet en France !

Les cœurs sont les jouets de ceux qui n'en ont pas;
Comme un chat s'amusant avec les souris grises,
Ils les guettent de loin, s'approchant pas à pas,
Et brisent sans remords les âmes qu'ils ont prises !

*
* *

Blanche Sahuqué parcourt avec attendrissement, les étapes du *Chemin Solitaire* (1908).

***

Valentine de Saint-Point (1), petite-nièce de Lamartine, et petite-fille du marquis de Glans de Cessiat, a une sincérité hautaine, hardie, provocante qui défie et brutalise les timorés, les timides, les bourgeois. Elle pousse la confession publique aux dernières limites, elle s'exalte dans son rêve d'indépendance, de fièvre, de voluptueuse langueur et de spasme hurleur, sans rien d'impudique, de sadique, de volontairement osé, mais avec une confiante ingénuité et la conscience de dire sincèrement et complètement l'état de ses nerfs comme aussi l'éclat de son orgueil.

Deux thèmes dominent : le sens de la nature dont elle est un élément docile et sensible; et un orgueil hautain qui regarde en pitié le reste du monde, sans s'y mêler. Le ciel, les astres, la mer, voilà sa patrie et ses pairs. Ajoutez un sens critique remarquable et des plus fins en matière d'art, musique et peinture, qui eût fait d'elle, si elle l'eût voulu, un de nos meilleurs critiques d'art : lisez dans ses romans, ses pages sur Wagner, et dans ses plaquettes, celle qui est consacrée à Rodin. Il lui manque la mesure; sa tête bouillonne, et la poésie s'en échappe à flots comme d'un cratère plein encore de poèmes et d'épopées futures. Elle trouve au dédain altier de sa vanité, des expressions originales, imprévues, d'une truculence toute romantique, et quant à la chaleur de ses amours, elle brûle le papier. Sa prosodie a toutes les libertés d'une Muse impatiente du frein.

Voici l'aspect que présente cette poésie d'un lyrisme ardent, d'une forme toujours originale, d'un sentiment profond et fort, d'un talent incontesté :

DÉDICACE

Femmes, enfants en proie aux attendrissements,
Qui sans sensation ne goûtez pas la vie,
Qui jouez avec tout sans en avoir l'envie,
Je n'écris pas pour vous, pour vos amusements.

(1) Poésie : *Poèmes de la Mer et du Soleil* (1905). — *Poèmes d'orgueil* (1908). Prose : *Trilogie de l'Amour et de la Mort* : I. *Un Amour*, roman (1906). — II. *Un*

Vieillards qui ne savez plus du désir la joie,
De l'étreinte l'ardeur, du plaisir la valeur,
Vous que la mort effraie autant que la douleur,
Je n'écris pas pour vous sur qui je m'apitoie.

Amants de la mesure, ennemis du fortuit,
Que le rouge effarouche et qu'un éclair effraie,
Pour qui le voyage et la lutte sont l'ivraie,
Je n'écris pas pour vous, car vous dormez la nuit.

Je ne chante et n'écris que pour les jeunes hommes,
Dont l'âme écoutera ma fière âme vibrer
D'angoisse et de triomphe, ivre de célébrer
La vie et le soleil, les forces autonomes.

La conquête et l'ardeur, les vouloirs et l'instinct,
Le mépris de la mort et l'amour de la force,
Tout ce qui vaut qu'on vive et vers quoi l'on s'efforce,
Ce qui est triomphal, ce qui est indistinct.

Je ne chante l'orgueil que pour les jeunes hommes
Dont la jeunesse exulte ou se meurt de désir,
Et je leur léguerai mes émois à choisir,
Afin d'en animer leurs multiples fantômes.

Si mon sang épuisé dans mon immense essor
A su les émouvoir, qu'ils gardent ma pensée;
Lorsque dans l'Univers je serai dispersée
Qu'ils me lisent le soir et m'écoutent encor.

Et, trouvant en mes vers mon âme mise à nue,
Qu'ils rient de leur amante aux aspects enfiévrés,
Et vers l'ombre, tendus, murmurent enivrés :
« Cette femme, pourquoi ne l'ai-je pas connue? »

(*Poèmes d'Orgueil.*)



Des tableaux de Provence, éblouissants de soleil, à la Montenard, où les cigales chantent dans les oliviers tordus, autour de la bastide, où le sol craque sous la lumière, où l'air poudroie et grésille, où les violettes piquent leur note attendrie sur l'ocre

Inceste, roman (1907). — III. *Une Mort* (1910). — *Une Femme et le Désir* (1910). — *L'Orbe Pâle* (1911).
Théatre : *Le Déchu* (1909).

du rocher que lave la mer couleur d'indigo; un essai de poésie impersonnelle, ni romantique ni lyrique, ce qui est neuf comme un retour aux classiques; un large panthéisme qui cherche dans la nature l'épanouissement d'une volonté belle et forte; la foi en une âme universelle en marche vers le progrès; le souci d'élever et d'épurer le goût public par des œuvres spiritualistes, dégagées des confidences personnelles et par conséquent courtes et mesquines; voilà quelques traits de la physionomie poétique de Marie de Sormiou (1).

La duchesse d'Uzès, douairière, a mis une fantaisie charmante et du sentiment le plus délicat dans *Paillettes Grises* (1909).

Un grand souci d'art et de netteté dans la forme; une poésie plus philosophique que confidentielle; un goût décidé pour les symboles, les légendes populaires, les vieux mythes, les paysages très caractérisés, le talent de dégager de la page écrite un noble et haut enseignement, font de Vega (2), un poète de vrai talent, chez qui la femme de cœur est doublée d'une artiste.

Pour qui croirait à la métempsycose, Renée Vivien (3) fut parmi nous Sapho *rediviva*, et le caractère le plus marqué de sa poésie est le genre spécial de ses amours. Elle eut l'harmonie, la grâce, le charme des descriptions osées, elle mit dans ses vers la tiédeur des étranges étreintes et la folie des baisers anormaux. Baudelaire l'avait d'avance damnée. Elle fut classique, classique de forme, grecque d'inspiration, lesbienne d'adoption et de tempérament; elle a vécu dans la Grèce anti-

(1) *Chants de soleil* (1906). — *Ode à la Provence* (1906). — *La Vie Triomphante* (1908). — *Hyaeos*, théâtre (1908).

(2) *Légendes et Chansons* (1898). — *Le Jardin des Hespérides* (1903). — *L'Ombre des Oliviers* (1908).

(3) Poésies : *Études et Préludes* (1901). — *Cendres et Poussières* (1902). — *Évocations* (1903). — *Sapho* (traduction et paraphrase) (1903). — *La Vénus des Aveugles* (1904). — *A l'heure des mains jointes* (1906). — *Flambeaux éteints* (1907). — *Sillages* (1908).

Prose : *Brumes des Fjords*, contes (1902). — *Du vert au violet* (1903). — *Les Kitharèdes* (traduction) (1904). — *La Dame à la Louve*, nouvelle (1904). — *Une Femme m'apparut*, roman (1904).

que, et elle a passé parmi nous sans teinter à notre époque toute colorée de réactions chimiques, le bout de sa tunique dégrafée ni ses bras blancs enlacés à d'autres bras plus blancs encore. Elle a habité Paris, elle était américaine, et sa vraie patrie fut Mitylène : ce qui prouve que chacun peut choisir la sienne.

Ce fragment donnera une idée des subtilités curieuses et rares de cette nature :

CHAIR DES CHOSES

Je possède, en mes doigts subtils, le sens du monde,
Car le toucher pénètre ainsi que fait la voix,
L'harmonie et le songe et la douleur profonde
Frémissent longuement sur le bout de mes doigts.

Je comprends mieux, en les frôlant, les choses belles,
Je partage leur vie intense en les touchant,
C'est alors que je sais ce qu'elles ont en elles,
De noble, de très doux et de pareil au chant.

Car mes doigts ont connu la chair des poteries,
La chair lisse du marbre aux féminins contours,
Que la main qui les sait modeler a meurtries,
Et celle de la perle et celle du velours.

Ils ont connu la vie intime des fourrures,
Toison chaude et superbe, où je plonge les mains !
Ils ont connu l'ardent secret des chevelures
Où se sont effeuillés des milliers de jasmins.

Et pareils à ceux-là qui viennent des voyages,
Mes doigts ont parcouru d'infinis horizons,
Ils ont éclairé, mieux que mes yeux, des visages
Et m'ont prophétisé d'obscures trahisons.

Ils ont connu la peau subtile de la femme,
Et ses frissons cruels et ses parfums sournois.....
Chair des choses ! J'ai cru parfois étreindre une âme
Avec le frôlement prolongé de mes doigts.....

(*Sillages.*)

Hélène de Zuylen de Nyevelt a exprimé des sentiments ardents et des sensations rares dans son livre *Effeuillements*, (1904).

A ces poétesses françaises, il faut joindre quelques-unes de leurs sœurs qui chantent en français quoique étant étrangères. La Comtesse Eugénie Kapnist (1), est une hellène, fervente adoratrice d'André Chénier : elle posa sur sa tombe, au cimetière de Picpus, une plaque de marbre du Pentélique. Elle a le souffle lyrique, l'enthousiasme, l'inspiration soulevée par le souffle puissant du démon intérieur; le vers est sobre, nombreux, robuste, d'une frappe énergique; c'est un poète.

Marguerite Coppin est belge. C'est un esprit sain, un cœur simple qui résume la vie de la femme « en ces deux mots si doux : aimée, aimant »; qui plaint « les pauvres gens qui n'ont pas d'amour », et n'ambitionne pour son sexe, d'autre rôle que d'être la force et le bonheur de l'homme.

Mme Marie Krysinska eut l'âme poétique, et l'univers sensible inspira heureusement l'émotion de ses sentiments dans son recueil, *Joies Errantes*. Elle donna à son volume ce sous-titre *Nouveaux Rythmes pittoresques :* pittoresques, oui; nouveaux, oui aussi; et ce n'est pas ce qu'ils font de mieux. De tels vers sont de la prose typographiquement découpée; ils sont la négation même de toute prosodie. Mais c'est la turlutaine des aèdes d'avant-garde; ils dépassent le but, il en restera toujours quelque chose; leur exemple, sans entraîner tout le troupeau d'Apollon, réussit pourtant à assouplir le vers français et à le libérer un peu, dans ses limites étroites, fixes et nécessaires. Toutes les révolutions secouent des idées neuves, dont quelques-unes tombent, germent et fleurissent.

Il est toujours loisible de prendre ces vers amorphes et démesurés pour de la prose bien chantante, pleine de sentiments délicats et poétiques :

Oh ! la caresse tendre du silence autour de nous !
Et la plainte résignée des années ressurgies !
Les écheveaux de lumière se nouent et se dénouent
Fantasquement, lentement, aux flammes des bougies,
Que regardent nos yeux par le prisme cher des larmes
Nées sous la caresse tendre du silence autour de nous.

(1) Poésie : *L'Acropole* (1908).

Au fil du Temps dérivent les Heures dépouillées de leurs armes,
Car, en toi, c'est l'extase durable et le charmant repos.

— Pour quelles fêtes dans le beau-ciel dorment ces lampes?
Et ces girandoles allumées, pour quelles fêtes? —

Au fil du Temps tombent les Heures comme des larmes,
Fermons les rideaux sur notre intime et douce fête :
Que seule, la curiosité placide des estampes
Nous surveille, sans haine jalouse ni méchants propos :
Cependant qu'au beau ciel dormant s'allument les lampes.

Regardez cette aquarelle de printemps frais, jeune et fleuri, c'est gracieux et blanc comme la neige odorante des cerisiers qui moutonne sur les coteaux vallonnés :

Les anémones refleuries
Ouvrent leurs batistes légères
Comme des guimpes de bergères.

Le soleil nouveau, ivre de parfums,
Caresse les branches encore nues;
Et dans le beau ciel, les claires nues,
Sont couleurs d'ailes
De tourterelles.

Le soleil d'or paré,
Ramène Pâques fleuries
Comme une blanche épousée.
Mais les folles averses crèvent
En pleurs tumultueux
Sur les fleurettes, sur les rêves,
Et dans les tendres yeux,
Des amoureuses, des amoureux,
En pleurs tumultueux
Les folles averses crêvent.

O l'exquise saison !
O l'insigne charme
Des tristesses sans raisons,
Des baisers trempés de larmes !

Il eût coûté fort peu de faire de ces gracieux éléments, des vers véritables.

La Roumaine Hélène Vacaresco a versé toute l'ardente flamme de ses tumultueuses sensations et toute la poésie

vibrante de son âme dans ses récents recueils de vers, le *Jardin Passionné* (1908), *Lueurs et Flammes* (1903), *Le Rhapsode de la Dimbovitza* (1900), où chantent les vieilles légendes des paysans de l'Olténie.

Il faut borner là cette revue des bataillons d'Apollon et des cohortes des Muses. Les talents abondent; le génie se fait rare. Mais il est réconfortant de penser que le nombre des poètes s'accroit. C'est un heureux signe, et qui constate un retour vers la fantaisie et l'idéal, un certain dégoût de la réalité, un besoin de rêve, de noblesse, d'élévation : car on vit en prose, et on rêve en vers.

Quatrième Partie

PROSE

QUATRIÈME PARTIE

PROSE

Les Directeurs d'âmes.

SAVANTS, CRITIQUES, PHILOSOPHES, ORATEURS

Il nous reste à faire une revue rapide des œuvres écrites en prose instructive, dans les dix premières années du xx[e] siècle. Leur succession tumultueuse offre l'intérêt d'un drame. Orateurs, historiens, savants et philosophes posent presque tous des questions vitales ; ils ne les résolvent guère, mais révèlent toutes les tendances de générations opposées, et il est vraisemblable que cette anarchie sera féconde, même si la péripétie ne s'achève pas encore sous nos yeux. Les idées sociologiques sont en grand progrès, et, dès maintenant, il semble que la lumière et l'ordre d'un grand siècle de paix morale et sociale sont dans la perspective, et nous nous en rapprochons tous les jours.

J'indiquerai d'abord, pour y revenir, les maîtresses pièces de l'œuvre d'ensemble qui s'édifie.

L'année 1900 voit se continuer ou s'achever de patients travaux (comme les *Salaires et misères de femmes*, de M. d'Haussonville; les *Milliardaires américains*, de M. L. de Norvins; le *Napoléon et sa famille*, de F. Masson), et aussi paraître des livres d'orientation nouvelle : *La Civilisation païenne et la Morale chrétienne*, de M. Reynaud; l'*Appel au Soldat*, de M. Barrès; la *Vie sociale de notre temps*, de Beaumann; la *République et la paix religieuse*, de l'abbé Gayraud; *L'Esprit nouveau*, du D[r] Corlieu; les *Questions sociales*, de Waldeck-Rousseau; les *Opinions à répandre*, de Jules Lemaître.

En 1901, un épisode bruyant de notre histoire récente nous valut *La Vérité en marche*, de E. Zola; l'*Histoire de l'affaire Dreyfus*, de M. J. Reinach; le livre *Dans la prière et la lutte*, de F. Coppée, et *Les Jésuites*, du P. Du Lac. Cette même année abonde en études sur le passé : les *Mémoires* du général d'Andigné, les *Souvenirs* du comte de Reiset, les *Souvenirs de carrière* du baron des Michels, alternent avec des monographies de femmes d'antan dont les images riantes, ou graves, ou attristées, ont tour à tour charmé ou calmé les cœurs: *José-*

phine répudiée, de F. Masson; *la Duchesse de Bourgogne*, de M. d'Haussonville; Mme V. Hugo dans les *Lettres à la fiancée*, du grand poëte; *La Marquise de Sade*, de P. Ginisty; Marie-Antoinette dans *l'Affaire du Collier*, de Funck-Brentano; Mme de Maintenon, Mme de Genlis, Mme Campan racontées par M. L. Chalaud; *Mme Louis Bonaparte*, de M. d'Arpezon; Mme Swetchine dans des *Lettres inédites*; Mme d'Houdetot que fait revivre H. Buffenoir, et la Grande Mademoiselle étudiée par Mme Arvède Barine. D'autres femmes encore, presque nos contemporaines, sont peintes par J. de Chambrier dans *La Cour et la Société sous le Second Empire*; M. E. Lamy dressa en face d'elles *La Femme de demain*.

1902 vit paraître d'autres études de femmes comme *L'impératrice Marie-Louise*, par Frédéric Masson; *Louis XV et Marie Leczinska*, de M. de Nolhac; les *Souvenirs de Mme de Maintenon*, de MM. d'Haussonville et Hanotaux; une *Sorcière du* XVIIIe *siècle*, de M. Ch. de Coynart; *De La Vallière à Montespan*, par MM. Lemoine et Lichtenberger. M. Hanotaux publia l'*Énergie française*, et M. le comte de la Bédoyère son *Maréchal Ney*; M. le duc de Conegliano son *Maréchal Moncey*, M. le vicomte de Noailles *Marins et soldats français en Amérique*, et MM. P. et V. Margueritte *l'Histoire de la guerre de 1870-71*.

M. J. Bois faisait paraître, dans un ordre de soucis bien différents, *L'Au delà et les forces invisibles*.

En 1903, nous eûmes de nombreux travaux historiques : M. G. Clémenceau donne *L'Église, la République et la liberté*; H. Maret, *Pensées et Opinions*; G. Hanotaux, *La Paix latine*; G. Leygues, *L'École et la vie*.

Et cependant les historiens de Napoléon continuent : M. P. Gautier raconte *Mme de Staël et Napoléon*, et F. Masson *Napoléon et son fils*. Le sujet est loin de s'épuiser, et en 1904, M. J. Turquan publie *Le Roi de Rome*, M. G. Stenger : *La Société française sous le Consulat*, M. G. Servières : *L'Allemagne française sous Napoléon*.

D'autres ouvrages paraissent : *L'Histoire municipale de Paris* (Robiquet), *Innocent III, Rome et l'Italie* (A. Luchaire),

Apollo (S. Reinach), et les penseurs donnent les premiers livres capables de remuer l'âme incertaine du nouveau siècle : *Sur les chemins de la croyance*, de M. Brunetière; *L'Officier éducateur*, de G. Duruy; *La France en alarme*, de Léon Daudet, et les discours *Pour la République*, de Waldeck-Rousseau.

En 1905, l'effort est plus marqué. A côté des travaux historiques de M. G. Lenôtre (*Le drame de Varennes*, *La Guillotine*), de M. E. Daudet (*Histoire de l'Émigration pendant la Révolution*), du comte Fleury (*Les drames de l'histoire*) et de M. P. Gruyer (*Napoléon roi de l'île d'Elbe*), d'autres ouvrages font penser : *L'Évolution des idées* (J. Lionnet), *Le Retour à la terre* (J. Méline), *Science et Libre Pensée* (Berthelot), *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau* (R. Dreyfus), *La Vie profonde* de Marc Sangnier. Avec ces livres écrits pour le lendemain, cette même année voit s'achever ou commencer de grandes études du passé : *L'homme et la terre*, d'Elysée Reclus; *La Conjuration de Catilina*, de G. Boissier; les *Origines de la Réforme*, d'Imbart de la Tour.

L'année 1906, comme par une oscillation du goût et un rythme de la pensée, a fait accueil à plus d'œuvres de sentiment intime : *La vie de Léon Cladel* (Judith Cladel); les *Mémoires d'Aimée de Coigny*, édités par M. Etienne Lamy; la *Correspondance d'Alfred de Vigny*, publiée par Mme Sakellaridès; les Lettres de Flaubert à sa nièce; les Lettres de Balzac « à l'Étrangère »; *La Vie intime d'une reine de France au* XVIIe *siècle*, par L. Battifol. Des livres attestent une préoccupation morale : *Le livre de mes fils*, de M. Doumer; *Dieu ou pas Dieu*, de M. Beaubourg; *Les Foules de Lourdes*, de Huysmans.

Toute une bibliothèque de correspondances et de Mémoires parut en 1907 et dans les premiers mois de 1908 : Lettres de Stendhal, de Quinet, de Musset, de Taine, de Zola; Mémoires et souvenirs de Charles Bocher, de P. Bocq, de la comtesse de Boigne, de la baronne d'Oberkirch, de la duchesse de Dino, de Mlle George; le *Cahier rouge*, de B. Constant; les *Nouveaux cahiers de jeunesse*, de Renan, et en même temps et pour répondre au même sentiment, l'*Égérie de Louis-Philippe* (E. Ar-

nauld), les *Lettres d'Elvire à Lamartine* (René Doumic), *Valentine de Lamartine* (Mme Emile Ollivier): *La comtesse de Balbi* (V. de Reiset), la *Vie de l'impératrice Eugénie* (Fred. Lolliée), la *Reine Victoria d'après sa correspondance* (P. Vialles), et c'est une curiosité à peine différente qui se porta alors sur la *Vie de Jeanne d'Arc*, d'Anatole France.

D'autres parlèrent, aux esprits épris des hautes questions, le langage de la science et de la philosophie. Nous eûmes beaucoup de bons travaux de géographie et d'ethnographie: des récits de voyages en France, voyages méthodiques avec M. Ardouin Dumazet et M. Vidal de La Blache, en zigzags avec M. H. Roland, à vol d'oiseau avec O. Reclus; des relations d'expéditions françaises dues au Dr Charcot, à M. Aug. Chevalier, à Mme Mathilde Zeys; des impressions de routes, rapportées d'Allemagne, par M. J. Huret, par M. Lichtenberger; d'Italie, par M. André Maurel et par M. R. Schneider; des États-Unis, par le vicomte G. d'Avenel et par M. A. Tardieu; de Perse et d'Asie, par M. Victor Bérard, Mme la princesse Bibesco, M. C. de Lesdain; d'Espagne ou de Portugal, par L. de Fouchier, par M. et Mme Dieulafoy.

Nous eûmes aussi des méditations sur l'Art, comme *Trois Églises et trois primitifs*, de Huysmans; *Les Beaux-Arts et les Nations*, de M. Couyba; *Sandro Boticelli*, de M. Gebhart; *L'Unité de l'art*, de M. G. de Lacaze-Duthiers; *Promenades aux sanctuaires de l'art* (*Au Japon*), de M. Migeon. Des livres ont hardiment poussé en avant la pensée, ou fourni de solides contributions aux multiples et graves débats nouveaux. Il suffira de citer à cette place, *L'Évolution créatrice*, d'H. Bergson; *Le Miracle moderne*, de J. Bois; *La Vie tragique des travailleurs*, de Léon et Maurice Bonneff; *La Vérité scientifique*, d'E. Boutmy, *L'Idéal moderne*, de P. Gaultier; *La Découverte de la vie*, de G. de Lacaze-Duthiers; *L'Évolution des forces*, du Dr le Bon; *Travail et Travailleurs*, de M. Millerand; *Les conditions du Bonheur*, de M. P. Souriau; les *Leçons de la vie*, du Dr Toulouse; *Comment former un esprit*, du même; *Le Préjugé des races* et *la Philosophie de la Longévité*, de M. Jean Finot.

Dans la campagne qui suivit, du milieu de 1908 au milieu de 1909, paraissent plusieurs fortes œuvres d'histoire : *Au temps des Pharaons* (A. Moret), les *Démocrates antiques* (A. Croizet), *Au temps de la Renaissance* (L. Battifol), et nombre de monographies d'art qui sont aussi des recherches de psychologie : la pensée de Ruskin est étudiée par M. A. Chevrillon; la vie de Philippe de Champaigne et celle de sa fille, religieuse à Port-Royal, est racontée par M. Ch. Gailly de Taurines, en même temps que M. André Hallays, conte son *Pèlerinage de Port-Royal.* Fantin-Latour, Rosa Bonheur, les « Musiciens d'autrefois », la « Belle Musique » eurent également leurs historiens et leurs analystes.

L'impartialité ne règne pas dans les livres consacrés aux périodes révolutionnaire et impériale; mais ils se multiplient : *La Vie parisienne sous la Révolution et le Directoire* (Henri d'Alméras), *La Mort de Pichegru* (F. Barbey), *Le Dernier effort de la Vendée* (Comte de Courson), *L'Exil et la Mort du général Moreau* (Ernest Daudet), *Jurés du Tribunal révolutionnaire* (A. Dunoyer), *Crépuscule d'Ancien Régime* (De Guichen). En même temps, MM. P. Fremeau et Frédéric Masson donnaient, celui-ci *Autour de Sainte-Hélène*, et celui-là *Les derniers jours de l'Empereur.*

Les amis de l'histoire sentimentale ou intime ont goûté les *Lettres de jeunesse* de Fromentin et *Les Lettres à un ami* de Ed. Rousse.

Dans l'*Immortelle Pologne* de M. G. Dauchot, dans *L'Allemagne religieuse* de Georges Goyau (1), dans l'*Orpheus* de M. S. Reinach, *Un mois à Rome* de M. André Maurel, *Un séjour à Lourdes* de M. A. Rette, les amateurs de voyages ont pu faire d'utiles enquêtes, tandis que les explorateurs des grands chemins de la nature trouvaient une abondante richesse

(1) *Le Vatican, les papes et la civilisation*, en collab. avec André Pérate et Paul Fabre. — *Le pape, les catholiques et la question sociale*, sous le pseudonyme de Léon Grégoire. — *Autour du catholicisme social*, 4 séries. — *L'idée de patrie et l'humanitarisme*, essai d'histoire française, 1870-1900. — *Les nations apôtres : vieille France, jeune Allemagne.* — *L'Ecole d'aujourd'hui*, 2 vol. — *L'Allemagne religieuse : le protestantisme.* — *L'Allemagne religieuse : le catholicisme*, 1800-1870, 4 volumes. — *Sainte Mélanie.*

Prix Bordin (1897), pour *L'Allemagne religieuse : le protestantisme.* — Prix Vitet (1980) pour l'ensemble de l'œuvre.

dans les livres sur la Grèce (Louis Bertrand, G. Fougères), sur la Sicile (A. Ségard), sur l'Amérique au xx[e] siècle (M. Saint-André de Lignereux), le Japon moderne (L. Naudeau).

La pédagogie et l'esthétique ont inspiré les livres de M.M. G. Bohn (*La naissance de l'intelligence*), G. Dubuffe (*La valeur de l'art*), A. Fontaine (*Les doctrines d'art en France*), J.-F. Herbart (*Comment élever nos enfants*), Abel Faure (*L'Individu et les diplômes*), G. de Lacaze-Duthiers (*Le culte de l'Idéal*), E. Magne (*L'Esthétique des villes*), J. Peladan (*Les idées et les formes*); la morale et la sociologie posaient et débattaient les questions les plus graves; celle des associations (M. Édouard Clunet), celle de la science du bonheur (Jean Finot), celle du contrat de travail (P. Follin), celle de l'action sociale (M[is] A. de Mun, *Ma vocation sociale*), celle du Droit pur (M. Edm. Picard) et d'autres, dans les *Réflexions de M. Houlette* (M. F. de Witt-Guizot).

La philosophie scientifique dans *Les Origines de la vie*, de M. J.-M. Pargaud, les *Névrosés*, de Pierre Janet, *La Science et la Méthode*, de H. Poincaré, et *La Philosophie moderne*, d'Abel Rey, etc., se résumait en suggestives synthèses, ou proposait de neuves hypothèses.

Pour ce qui est de la période dernière, celle qui va du milieu de 1909 au moment présent, la production des œuvres de culture générale a été plus copieuse qu'aux dates antérieures. En histoire, nous avons eu, en un an, plusieurs bons livres sur Rousseau, l'un de M. Rey, l'autre de M. Edme Champion (1) et plusieurs sur Jeanne d'Arc (J. de Metz : *Au pays de Jeanne d'Arc*; — Em. Moreau : *Le procès de Jeanne d'Arc;* — Ch. Peguy : *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*).

Comme dans les années précédentes, il a paru beaucoup d'études de femmes, de récits et monographies sur la Révolution, l'Empire et le xix[e] siècle.

Le passé n'a pas été négligé; nous avons eu *La Société française au temps de Philippe Auguste*, de M. Luchaire, le *Pascal* de V. Guiraud, le *Fénelon* de Jules Lemaître, le *Louis XV*

(1) Sans parler des conférences de M Jules Lemaitre, lues en 1907, et aussitôt après imprimées.

de M. Armand Dayot, et l'*Académie française sous l'Ancien Régime* de Gaston Boissier.

On a goûté les causeries, souvenirs, correspondances du général Griois, du marquis de Castellane, du duc d'Aumale, de Cuvillier-Fleury, de l'acteur Edmond Got, de Lamennais et de Mme Cottu, du marquis de Bièvre, le fameux calembouriste, du comte de Mouy, de Joachim Murat, de Musset et d'Aimée d'Alton, de la duchesse de Duras et de Chateaubriand. Les historiens de la Révolution et de l'Empire ont fait revivre Charlotte Corday (M. H. d'Alméras); M. Eug. Defrance a évoqué Figaro, et Robespierre a inspiré M. Funck-Brentano. Quant à Napoléon, M. Th. Duret, M. G. Hue (*Un complot de police sous le Consulat*), M. Fr. Masson (*Jadis et aujourd'hui, Sur Napoléon*) n'ont pas épuisé un inépuisable sujet.

L'Histoire religieuse de la Révolution, de M. P. de la Gorce, *L'Europe et la restauration des Bourbons*, de P. Bain sont de solides études. On s'est intéressé à des biographies de femmes, comme *La Passion d'Héloïse et d'Abeylard*, de J. Bertheroy; *La Fille d'alliance de Montaigne* par M. Mario Schiff; *Les aventures du Cardinal de Richelieu et de la Duchesse d'Elbœuf*, du baron de Maricourt; *Ninon de Lenclos* par A. Galopin; *Louis XV et les petites maîtresses*, du comte Fleury, *La Vie sentimentale de Rachel* par M. V. Thompson; *La Reine Victoria* par M. Bardoux. L'émotion historique renait quand on ravive nos souvenirs récents et nos espérances, comme l'ont fait M. Delahache par *La Carte au liseré vert*, M. A. Loth par *L'Échec de la Restauration monarchique en* 1873, M. Emile Ollivier par sa *Philosophie d'une guerre* et le commandant P. Vidal par sa *Campagne de Sedan*.

La France d'outre-mer, a été décrite, défendue devant nous, et révélée à elle-même : notamment Madagascar, dans des livres dus à MM. Marius et Ary Leblond, et à M. P. Suau.

Les provinces de France, ses coins pittoresques, ses petites villes historiques ont fourni une littérature d'histoire locale ou de descriptions, par exemple *Paris au temps de Saint-Louis*, de M. Louis Boutié, *Cluny* de M. Tr.-L. Bruel, les in-

quarto de dom Grenier sur Corbie, ou de M. de Clérambault sur le château de Tornoël.

Les livres d'éthique, de spéculation philosophique ou d'économie politique sont ceux-là même, qui, de nos jours, se répandent plus vite et plus sûrement. Ainsi s'explique l'abondance et l'essor des travaux de pédagogie et de morale : *Les idées modernes sur les enfants* (A. Binet), très remarquable, *L'Éducation joyeuse* (H. Chantavoine), *Le Gouvernement de soi-même* (A. Eymieu), *L'École et la famille* (D. Gurnand), *L'Éducation morale rationnelle* (Alf. Leclerc), *La curiosité* (F. Queyrat); *La Famille, l'Église, l'État dans l'éducation* (M. Duballet).

Le nouvel esprit philosophique a fait un accueil encourageant aux travaux de sociologues, de juristes et de théologiens comme MM. Kostyleff (*La Crise de la psychologie expérimentale*), L. Chachoin (*Les Religions, histoire, dogme, critique*), A. Humbert (*Les Origines de la théologie moderne*, t. I), vicomte Combe de Lestrade (*La Vie internationale*), E. Seillière (*Introduction à la philosophie de l'impérialisme*), Corneille-Agrippa (*La Philosophie occulte*, t. I), F. Mitton (*Les Femmes et l'adultère, de l'antiquité à nos jours*), Delage et Goldsmith (*Les Théories de l'évolution*) et M. Ch. Perriollat (*Chrétien et philosophe*, essai de philosophie religieuse).

Nous sommes loin d'avoir ainsi exposé le mouvement intellectuel contemporain.

Qu'il s'agisse du travail des Académies et Sociétés savantes, ou des travaux que les savants et académiciens entreprennent par leur initiative propre; qu'il s'agisse des historiens et encore des philosophes, de ceux qui écrivent ou de ceux qui parlent, c'est toujours de science qu'est nourrie la prose didactique moderne, mais ce n'est pas là que nous verrions l'unité de la pensée actuelle, quoique cette indication puisse être une promesse d'ordre prochain. L'unité n'est pas non plus dans les idées; là règne le plus singulier désarroi. Elle est dans l'unanime bonne volonté de tous, à chercher la solution des mêmes problèmes moraux. Là se manifeste une véritable émulation.

Les meilleurs esprits sont épris d'Éducation sociale, d'Éman-

cipation intellectuelle, d'Humanité, de Vérité. Les partis sont plus de vingt sur les grandes voies du temps présent, mais, pour tous, il s'agit de savoir comment s'accorderont les droits individuels et les lois sociales; tous rivalisent à « faire sentir et reconnaître la nécessité d'établir de plus en plus la liberté de conscience dans les institutions et les mœurs ». Les ouvrages de science et de philosophie, comme ceux d'histoire et de politique, même s'ils s'inspirent d'actualités divergentes, ne se préoccupent de rien, sinon d'expliquer l'homme à l'homme, et d'exalter les énergies humaines. C'est toujours la poursuite du mieux en morale et en sociologie, avec quelque chose de nouveau, l'alliance de l'antique idéal avec la notion moderne du progrès.

Partout frémit une fiévreuse activité parmi les talents, les discussions, les contrastes: inquiétude vague des uns en présence de leurs propres conclusions, cosmopolitisme des écoles nouvelles, relâchement des traditions, mouvements confus et diffus qui pressent, menacent, débordent les antiques notions du droit public, auxquelles, depuis Rome, l'humanité attache tous ses sentiments d'ordre et de liberté; érudition bourrée de tant de documents, que l'on se demande. pour beaucoup d'auteurs et des plus graves, où ils ont pris le temps d'observer et de réfléchir.

Les éléments de la vie nouvelle sont pour le XXe siècle : la science, par ses résultats peut-être, mais sûrement par sa discipline et ses méthodes; la formation des esprits tentée en dehors des humanités, et l'on en compte déjà quelques effets décevants; enfin la nouvelle organisation sociale, dont il est légitime d'attendre beaucoup. Déjà, les livres qui ne sont pas scientifiques sont plus méthodiques, mieux documentés, mieux ordonnés.

Nous suivrons les grands genres, en prose, dans l'ordre même où ils s'étagent au-dessus d'une base scientifique, et ainsi se superposent.

Nous parlerons donc d'abord des savants, puisque, logiquement, ils sont et resteront les inspirateurs de toute l'œuvre du nouveau siècle. Nous leur rattacherons les historiens, et tous

ceux qui travaillent dans les annexes de l'histoire, puisqu'ils ont presque tous pris le parti de ne plus faire que de la science. Les philosophes, soucieux de science, et les sociologues, leurs partenaires, viendront naturellement ensuite parce qu'ils mêlent aux faits des hypothèses et des raisonnements pour guider la vie générale de l'individu et des sociétés. Quant aux orateurs, dont l'action provient toute de l'âme, et dont la voix est bien plus le jaillissement du cœur et de l'imagination, ils termineront cette revue comme pour dégager les leçons, et résumer les phases de la spéculation moderne.



Quelle orientation fut donnée au mouvement général des idées, par les grands corps savants qui se résument, presque tous, dans l'Institut de France?

Des choix faits depuis dix ans pour le recrutement des cinq Académies, et de l'attribution des innombrables prix de l'Institut, peut-on dégager une direction supérieure? Nous le voudrions, mais la complexité des motifs qui inspirent les élections et les récompenses, rend l'interprétation des unes et des autres fort délicate. Nous devrons nous borner, dans cette histoire de la littérature de dix ans, à citer quels littérateurs et savants, les Académies savantes et l'Académie française ont élus.

A l'Académie des Sciences, l'élection en 1907, comme secrétaire perpétuel, de M. Albert de Lapparent, un géologue, professeur à l'Institut catholique de Paris, auteur d'excellents manuels classiques, a paru une remarquable indication. Mais, quelques mois après, la mort a ravi à la science et aux bonnes lettres cet homme éminent. Becquerel, un physicien, son successeur qui mourut peu après, et M. Van Tieghem, un botaniste, qui remplaça Becquerel en octobre 1908, ont donné de grands travaux purement techniques. Les élections de MM. Wallerant, Douvillé, prince Bonaparte, en 1907, F. Henneguy et Villard, en 1908, Tarnier, en 1909, Lallemand et Léon Lecornu, en 1910, n'ont pas indiqué de tendances particulières.

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pour la section des langues et littératures, furent élus en 1908, M. Paul Girard, un hélléniste, et le dominicain Scheil, orientaliste et professeur d'assyriologie. C'est lui qui, au lendemain de la loi sur les Congrégations, avait été proposé en première ligne par le conseil des professeurs pour succéder à Oppert dans la chaire d'archéologie assyrienne au Collège de France. Le ministre n'a point ratifié ce choix. En 1910, furent élus M. Prou, historien, commentateur de textes, M. A. Morel-Fatio, M. Ch. Diehl, un spécialiste de l'histoire byzantine.

L'Académie des Sciences morales et politiques a une mission qui expose davantage ses choix aux critiques. Son œuvre en économie politique lui vaut cet ennui qu'elle porte allègrement.

Dans la seule année 1907, elle a élu Henri Welschinger, un historien de Napoléon Ier et de l'Alsace; G. Compayré, pédagogue chargé de fonctions officielles; M. Morizol Thibault, un magistrat qui a entrepris d'humaniser le code civil napoléonien, et M. Pierre de la Gorce, historien impartial de la Deuxième République et du Second Empire.

En 1908, M. Evellin, philosophe et inspecteur d'enseignement public, puis en 1909, M. Imbart de la Tour, historien, enfin, en 1910, M. Colson, statisticien, ont attesté le souci de la haute Compagnie d'appeler à elle des compétences variées.

Les élections et réceptions de l'Académie française restent toujours des événements attendus et discutés.

Son histoire a été écrite par M. Émile Gassier en 1906, dans *Les Cinq cents Immortels, histoire de l'Académie française*. En y ajoutant ce qui advint depuis, on trouve, qu'en dix ans. l'Académie française s'est fréquemment adjoint de grands prosateurs. De vingt-quatre élections sont sortis douze immortels qui ne sont ni des poètes, ni des auteurs dramatiques, ni des critiques littéraires. C'est tout à la gloire de la haute littérature française que d'avoir si victorieusement balancé les succès de la poésie, de la prose légère si copieuse, et de rivaux ordinairement portés à l'Académie par l'acclamation populaire. Elle a admis depuis dix ans, six hommes politiques, avocats ou publicistes : M. E. Lamy (1905), Al.

Ribot (1906), F.-M. Barboux (1907), Francis Charmes (1908), Raymond Poincaré (1909), Denys Cochin (1911); — sept historiens, dont quelques-uns avaient choisi des carrières comme l'archéologie et l'érudition d'art : M. le marquis de Vogüé (1901), Frédéric Masson (1903), Em. Gebhart (1904), le Cardinal Mathieu (1906), M. P. de Ségur (1907), M. Henry Roujon (1911), Mgr Duchesne (1911); — deux philosophes bien disants, M. Berthelot (1901), et Henry Poincaré (1908) (1).

. D'autres encouragements sont accordés à la bonne langue de la science, de l'histoire, de la philosophie et de l'éloquence. La Société des Conférences, depuis 1905, a successivement fait applaudir de grands cours donnés par F. Brunetière et MM. René Doumic, Jules Lemaître, Maurice Donnay, sur les Encyclopédistes (1905), sur Lamartine (1906), sur Rousseau (1907), sur Racine (1908), sur Georges Sand (1909), sur Fénelon (1910), sur Molière (1911) pour ne citer que les sujets purement littéraires.

On voudrait pouvoir signaler encore les effets de la réforme du Doctorat ès-lettres, édictée en 1903, mais il ne semble pas que l'abandon de la thèse latine ait favorisé le relèvement du style, autant que l'essor de l'érudition.

Les prix Nobel, fondés en 1901, et si royalement dotés, ont plusieurs fois échu à des Français, savants et hommes politiques; le prix particulier de Littérature « pour une œuvre à tendance idéaliste » a été attribué à des écrivains français en 1901 et en 1904, aux poètes, Sully-Prudhomme et Mistral. L'Académie suédoise qui le décerne attend encore qu'une œuvre de prose, en notre langue, ait, de par le monde, une assez vaste action morale.

(1) En 1911, l'Académie Française était au complet. Voici la liste des Académiciens par rang d'ancienneté : 1. Emile Ollivier; 2. Alfred Mézières; 3. Comte d'Haussonville; 4. M. Jules Claretie; 5. de Freycinet; 6. Pierre Loti; 7. Ernest Lavisse; 8. Thureau-Dangin; 9. Paul Bourget; 10. Henry Houssaye; 11. Jules Lemaître; 12. Anatole France; 13. Comte de Mun; 14. G. Hanotaux; 15. Henri Lavedan; 16. Paul Deschanel; 17. Paul Hervieu; 18. Émile Faguet; 19. Marquis de Vogüé; 20. Edmond Rostand; 21. Frédéric Masson; 22. René Bazin; 23. E. Lamy; 24. A. Ribot; 25. Maurice Barrès; 26. Maurice Donnay; 27. Marquis de Ségur; 28. Francis Charmes; 29. Jean Richepin; 30. Henri Poincaré; 31. Raymond Poincaré; 32. Brieux; 33. Jean Aicard; 34. René Doumic; 35. Marcel Prévost; 36. Mgr Duchesne; 37. Général Langlois; 38. Henri de Régnier; 39. Henry Roujon; 40. Denys Cochin.

***

Les savants en qui on peut saluer des écrivains, sont des vulgarisateurs, comme Henri de Parville qui mourut en 1909. Il a, cinquante ans durant, dont quarante passés au *Journal des Débats*, renseigné le grand public sur tout le mouvement scientifique. Ses feuilletons rivalisèrent de clarté et de bonhomie enjouée. A la fin de sa vie, il dirigea la savante et charmante revue *La Nature*.

Son successeur aux *Débats* est M. le Dr H. de Varigny, fils d'un diplomate historien, et traducteur de Darwin, de Spencer, etc... Le ton de ses chroniques se conforme au conseil de Pascal : « Il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable lui-même soit pris du vrai. » Émile Gauthier, suit *Les Étapes de la Science*. René Vallery Radot a dignement écrit un bon livre *Vie de Pasteur* (1900).

Il est des vulgarisateurs d'art fort distingués : G. Geoffroy, qui, dans d'innombrables articles de journaux et de revues, sans parler d'une immense production romanesque et littéraire, et en un style précis, a préconisé l'enseignement populaire de l'art, décrit les Musées et célébré les impressionnistes du XIXe siècle. Il fut choisi par Edmond de Goncourt pour faire partie de son Académie. Albert Cim a terminé en 1907, le cinquième volume d'une œuvre dont le titre semble n'annoncer rien que de technique, *Le Livre, fabrication, achat, classement, usage, entretien*, mais où le Livre est étudié comme moyen de perfectionnement intellectuel et moral, et où règne une sincère ferveur pour les bonnes-lettres.

Dans les Sciences pures, Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Géologie, Botanique, Physiologie, des spécialistes ont été des écrivains, à commencer par M. Henry Poincaré (1). Depuis 1900, il a publié *La Science et l'hypothèse* (1902),

(1) *Cours de Physique mathématique. — Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste. — Leçons de mécanique céleste. — Science et Hypothèse. — La Valeur de la Science. — Science et Méthode* (1908).

La Valeur de la Science (1906), et divers ouvrages de cours techniques. Élu à l'Académie française le 6 mars 1908, il a pris place le 22 janvier 1909. Ce mathématicien a prononcé ce jour-là l'éloge d'un poète, Sully-Prudhomme. Ce lui fut chose aisée, et parce que le poète avait été un métaphysicien, et parce que le récipiendaire est lui-même poète en prose par un don de nature qu'accrut peut-être la science astronomique elle-même. Le livre le plus célèbre de H. Poincaré est *La Valeur de la science*; il y regarde avec un certain scepticisme, la science faite (et celle qui se fera sans doute) sur les données élémentaires et subjectives dont notre faiblesse ne peut se passer. La liberté humaine a le droit de faire des hypothèses, mais ce ne sont que des commodités, des probabilités. Reste le génie. « Le génie, a-t-il écrit, ne fournit qu'une brève lueur, un « éclair » entre deux éternités, mais cet éclair, c'est tout. »

M. Frédéric Masson, chargé de répondre au nouvel académicien, a salué en lui l'unique exemple d'une supériorité unanimement reconnue, un mathématicien qui, dans ses plus hautes spéculations, ne peut être suivi que par trois ou quatre de ses émules.

> Original en mathématiques, a-t-il dit, vous le restez en cette branche de la philosophie; vous y appliquez, en même temps, un goût développé pour la psychologie, une aptitude rare à observer sur vous-même les phénomènes physiologiques et cette aptitude du travail mathématique qui organise la précision, et, en décuplant la subtilité, relie les arguments par des chaînes qui semblent imbrisables. N'étant arrêté par rien que vous acceptiez de confiance et *à priori*, vous élevez votre doute en face de cette science officielle et vous en sondez le néant.

Nous devons nous borner à citer, sans les juger comme écrivains, des mathématiciens comme Hermann-Laurent, mort en 1908; MM. E.-J.-B. Goursat, Painlevé, auteur de travaux remarquables, académicien et député; et des astronomes comme Callandreau, mort en 1904; J.-C. Trépied, décédé en 1907, et M. Maurice Hamy, tous attachés au Bureau des longitudes ou aux Observatoires. Nous mentionnerons cependant, la traduction due à M. Marcel Moye, du grand ouvrage de Perceval Lowell, *Mars, ses canaux et ses conditions de vie*, paru en 1909. Dans cette traduction, on trouve

un plaisir sans frivolité à faire sur le réseau des canaux de Mars, habilement décrits, des rêveries géométriques et chimiques.

En 1907, mourut un autre astronome physicien, Janssen. Il jouissait d'une universelle popularité, conquise par les missions les plus hardies jusque dans un âge très avancé. Il écrivit de nombreux mémoires que leur auteur savait, après leur publication, réduire pour le grand public aux dimensions et au ton de l'interview. Nous avons déjà nommé Lippman, titulaire d'un prix Nobel en 1908, pour ses découvertes en thermodynamique, et Henri Becquerel, lui aussi titulaire d'un prix Nobel avec M. et Mme Curie en 1903, pour l'ensemble de ses recherches sur les corps radio-actifs. Élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, il mourut en juin 1908, deux mois après.

Cette Académie élut à sa place E.-L.-M. Bouty, un autre physicien, connu particulièrement pour ses *Cours* à l'École Polytechnique. L'année de son élection, il donna une réplique à H. Poincaré par son livre *La Vérité scientifique, sa poursuite.* La discussion est toujours devant le juge. Le public connut peu Désiré Gernez, un autre physicien, mort le 31 octobre 1910, à soixante-treize ans. Pourtant, ses beaux travaux sur les propriétés des corps « hors d'équilibre » sont classiques, et sa paternelle bienveillance fut précieuse aux jeunes savants.

De grands chimistes ont disparu en ces dernières années : Ernest Bichat en 1905, Moissan et Berthelot en 1907, J.-Th. Coupier et A. Ditte en 1908, G. Arth et Louis Bouveault en 1909. Ils avaient, depuis 1900, beaucoup travaillé, mais peu écrit. M. Wyrouboff est professeur de l'histoire des sciences au Collège de France ; les rapports de M. Amagat, paraissent dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, et M. H. Labonne, de la même plume, donna, en 1901, son *Formulaire de la fabrication des parfums et des fards*, et, en 1906, un roman islandais.

Berthelot, qui fut de l'Académie française en 1900, et dont le jubilé scientifique fut célébré en 1901, s'est marqué une place à part comme fondateur de la thermochimie et comme penseur.

Lors de ses obsèques nationales (il fut porté au Panthéon le 25 mars 1907, avec sa femme décédée quelques heures après lui), on parla peut-être moins de ses découvertes et de ses douze cents mémoires sur des matières chimiques, que de sa courte et grave polémique avec Brunetière sur la faillite de la Science. Le chef du gouvernement qui présida aux obsèques de Berthelot, sans chercher à dire un mot qui put plaire aux admirateurs de Brunetière, a dégagé du matérialisme, la gloire de Berthelot. Le ministre loua le savant d'avoir su sanctifier la vie :

Selon lui, a dit M. Briand, il n'y a pas seulement une science positive exerçant ses investigations dans le monde des faits matériels , il y a aussi une science idéale, qui, sans le concours d'une volonté particulière, *extérieure aux phénomènes naturels*, éclaire de sa lumière le monde moral... Berthelot comme tout homme qui pense, avait constaté, dans l'esprit humain, un besoin impérieux et invincible de pénétrer le secret des choses..... Marcellin Berthelot ne considérait pas que ses recherches sur l'origine et sur la fin de la nature et de l'être humain fussent inféconds et vaines, ni qu'il fallût abandonner ce domaine aux religions et aux métaphysiques..... Son ami Renan a du reste donné une formule admirable de l'attitude que voulut garder Berthelot, vis-à-vis du sentiment religieux : « La vraie façon d'adorer Dieu, c'est de connaître et d'aimer ce qui est... » Berthelot pensait qu'à tout accroissement des connaissances, correspond une élévation de la moralité générale.....

Il semble bien que nous venons de quitter le domaine des sciences pures et surtout de la chimie. Il en sera ainsi fréquemment dans ce tableau de la vie intellectuelle des dix dernières années, tant la pensée contemporaine reste, en toutes spécialités, passionnément préoccupée des problèmes qui les débordent.

Venons aux géologues. Parmi ceux qui sont morts, il faut mentionner Urbain Le Verrier, fils du grand astronome, qui ajouta à ses travaux antérieurs à 1900, *Métallurgie générale* (1902) ; A. Gandry, Th. Thomas, un travailleur aussi modeste que puissant; il a distribué ses collections à d'autres savants qui en ont tiré plus de gloire que lui, la mort ne l'ayant pas laissé terminer son grand ouvrage *Essai d'une description géologique de la Tunisie* (1910); Bernard Brunhes, professeur à la Faculté de Clermont-Ferrand, qui rendit fameux l'Obser-

vatoire du Puy-de-Dôme, et dont le dernier ouvrage, *La dégradation de l'énergie* (1990), est encore à la fois un livre de vulgarisation et de haute philosophie. D'Albert de Lapparent, dont nous avons déjà parlé précédemment, et qui mourut le 5 mai 1908, il faut rappeler le dernier ouvrage, *Les silex taillés et l'ancienneté de l'homme,* où l'illustre savant discute la question de l'homme tertiaire, dont il se refusait d'admettre que l'existence fut prouvée. Les étudiants n'entendent plus sa parole claire et précise, mais ses livres restent pour eux des manuels essentiels.

Les géologues qui ont continué l'œuvre des précédents sont M. J.-A.-L. Bassot, par des missions en Orient, en Amérique, en Afrique, et par la direction de la Revue scientifique *La Nature;* M. Charles Barrois, secrétaire général du Congrès international des sciences géologiques, M. Le Chatellier, professeur au Collège de France, inventeur de nombreux insbreux instruments nouveaux, et auteur de livres considérables; M. Frédéric Wallerant, professeur à la Sorbonne (laboratoire de minéralogie); M. Kilian, professeur à l'Université de Grenoble, et directeur des Travaux géologiques de cette université, M. Lacroix, professeur au Muséum, chargé des missions de 1902 et de 1906, sur les éruptions du Mont-Pelée et du Vésuve.

Les tremblements de terre ont été depuis ces années-là de douloureuses actualités. Ils ont eu au moins pour effet d'attirer l'attention des profanes sur des savants ouvrages : celui de F. de Montessus de Ballore (1906), *Les tremblements de terre, géographie sismologique,* synthèses de patientes et scrupuleuses études, d'ailleurs fort peu rassurantes pour d'autres pays d'Europe ; et *L'Évolution souterraine* d'E.-A. Martel (1908), d'une lecture attachante et profitable.

Parmi les grands botanistes, trois sont morts en 1908 : Ch. Baltet, A.-B.-M. Boistel, P. Fliche. Ce dernier vécut près d'un demi-siècle à l'École forestière de Nancy, où il mourut après avoir achevé sa *Flore fossile du Nord-Est de la France.* Baltet naquit à Troyes et y mourut à quatre-vingt-dix ans, sans vouloir d'autre titre que celui de pépiniériste. A. Boistel,

qui fut quarante ans professeur de droit à la Faculté de Paris et collabora à la *Jurisprudence* de Dalloz, mettait au même rang que ses ouvrages juridiques sa *Nouvelle flore des lichens*, couronnée par l'Académie des Sciences en 1902.

M. R. Zeiler, à plus de soixante ans, accomplit de grandes missions dans l'intérêt de la paléo-botanique, et en donne des rapports. L.-A. Mangin et Gaston Bonnier multiplient les vastes descriptions de la flore mondiale, les anatomies scrupuleuses, les synthèses solides.

Les Physiologistes restent nombreux malgré les pertes des dernières années. En 1903 mourut Nocard, chef du service de l'Institut Pasteur; il découvrit les bacilles chez les bovidés; en 1906, disparurent B.-P.-F. Laulanié, directeur de l'École vétérinaire de Toulouse: ses mémoires fournissent toute une bibliographie publiée par l'école d'Alfort; L.-E. Javal, outre ses mémoires d'ophtalmométrie, a donné un excellent traité sur *La Physiologie de la lecture et de l'écriture* (1905) et un petit livre, *Entre Aveugles* (1905), d'une touchante philosophie (1); en 1907, le Dr Daremberg, dont la vie offre ce spectacle poignant d'un tuberculeux sentant qu'il succombera à son mal et qui, en soignant spécialement les phtisiques, met au premier rang des remèdes, la foi en la possibilité de la guérison. Il se fit aussi, par sa parole aisée et sa plume élégante, le vulgarisateur, le champion de la « morale antialcoolique » fondée sur la science. En 1908, s'éteignit Ernest Hamy, qui associa dans ses travaux l'anthropologie, l'ethnographie et l'archéologie, et, dans son activité infatigable, l'administration du Musée d'anthropologie du Trocadéro, l'histoire de son pays natal, le Boulonnais, ainsi que des missions américaines, et dans ses livres nombreux, la science sûre et l'anecdote piquante. En 1909, décéda Saint-Yves Ménard ; il ne sépara pas la physiologie pure du dévouement à toutes les souffrances de l'homme et de ses frères inférieurs. En 1910, la science perdit André Suchetet et Nestor Gréhant : ce dernier professeur au

(1) Il faut joindre à ses travaux ceux de M. l'abbé Rousselot, phonéticien, professeur à l'Institut catholique de Paris, préparateur du laboratoire de phonétique au Collège de France, qui, dans ses traités de prononciation, espère guérir les maladies d'oreilles.

Muséum et à l'École des Hautes-Études; le premier, député du Havre, jusqu'aux dernières élections, fondateur de cercles catholiques ouvriers et autres œuvres de bienfaisance régionales. Il s'est assuré une place originale par ses travaux sur l'hybridation.

M. de Lanessan, dans un autre camp, a aussi trouvé le temps de faire de la politique militante. Il est par l'âge le doyen de nos grands physiologistes. Pour lui, vivre c'est combattre : il a délaissé un moment ses travaux scientifiques pour occuper un poste difficile, celui de ministre de la marine dans le dernier ministère Waldeck-Rousseau; retiré du pouvoir en 1902, il a donné des livres de polémique philosophique, sociale, morale (*La Lutte pour l'existence et L'Évolution des sociétés, La Concurrence sociale et les Devoirs sociaux, La Morale des Religions*, etc...); quand il a dû quitter, en 1906, l'arène législative, il a retrouvé avec ferveur ses labeurs de naturaliste.

Voici des émules : M. Arloing, presque son contemporain d'âge, professeur de médecine expérimentale à la Faculté de Médecine de Lyon : il multiplie les monographies sur la tuberculose, la septicémie, les virus; M. F. Henneguy, directeur des *Archives d'anatomie microscopique*, qui s'est fait le défenseur des abeilles contre les insectes qui leur sont nuisibles (*Les Insectes*, 1904); — M. Miquel, voué à l'étude des infiniment petits, au dosage des bactéries de l'air, du sol et des eaux (*Traité de bactériologie pure et appliquée à la médecine et à l'hygiène*, 1902); — M. Bouvier, qui s'est spécialisé dans l'anatomie des mollusques et dans l'étonnante étude des onycophores; — M. Vallude, président de la société d'ophtalmologie de Paris, directeur des Annales d'oculistique, et l'un des consuls de la formidable *Encyclopédie d'ophtalmologie*; — M. Gadeau de Kerville, qui a quitté l'industrie pour la science, s'est attaché à l'étude des cécidés; — M. L. Jacquet a combattu par des conférences l'alcoolisme, qu'il rend responsable des maladies de la peau; — le bactériologiste Albert Calmette, le dermatologiste Sabouraud. L'anthropologiste Lapicque n'a pas fui les querelles politico-humanitaires; l'enthousiaste naturaliste Quinton s'est adonné à l'aviation, et M. Le Dantec, un

physiologiste, pourrait bien embarrasser un jour les amateurs de classements nets, puisque, depuis huit ans, il a donné alternativement *Les Limites du Connaissable, Un Traité de biologie, Les Influences astrales, Les Lois naturelles, La Lutte universelle,* où il y a beaucoup de science, beaucoup de philosophie et, ce qui ne peut gâter rien, le style facile, varié, d'un vrai polygraphe.

Avec M. Le Dantec, avec M. Quinton et quelques autres, la biologie a paru vouloir tout expliquer, comme, avec Descartes et Leibniz, les mathématiques prétendirent donner la raison de tout. M. le Dr Grasset a essayé de faire une mise au point dans son livre *Les Limites de la biologie* (1902). Elle n'est pas, dit-il, la science universelle et unique, et sa méthode n'est pas celle de la chimie qui la prépare, ni celle de la physiologie ou de la sociologie qui s'en séparent, ni celle de la métaphysique qui la domine. Ce sont les conclusions philosophiques d'une analyse toute méthodique et documentaire. Ce sont aussi celles que le lecteur attentif saurait tirer d'une publication périodique, *L'Année biologique,* laquelle sait se garder des incursions sur les domaines qui ne sont pas siens; *L'Initiation zoologique* de E. Brucker se borne aux lois biologiques, fondamentales, non sans étudier avec soin l'anatomie, les formes, les mœurs, l'histoire de la vie des animaux.

M. L. Cuénot a écrit *La Genèse des Espèces animales* (1910). Le transformisme darwinien traverse une crise, et déjà l'on entrevoit que certaines espèces évoluent vers un but tracé d'avance. Il fallait que le darwinisme fût précisé ou rectifié, c'est l'intention de cet important ouvrage. L'intérêt qu'inspirent, même au grand public, ces thèses grosses d'imprévu, fait le succès d'ouvrages spéciaux comme *La Structure du protoplasme et les théories sur l'hérédité, et les grands problèmes de la biologie générale,* par Yves Delage, réédité en 1903, livre célèbre qui est à la fois un traité technique et une philosophie.

On le voit, les sciences pures respectent mal les frontières de la philosophie. Il semble que leur objet propre passe au second plan et ne serve que d'illustration.

Une sommaire mention est à présent due aux savants qui

ont employé leur savoir à soulager la souffrance ou à gouverner les forces de la nature.

Les aliénistes, depuis dix ans, ont peu écrit : Joffroy est décédé en 1908, Motet en 1909, et M. A. Pitres a peu produit après *Obsessions et Impulsions*, (1902). De même Gilbert Ballet, en dehors de son cours d'ailleurs très suivi, à l'Hôtel-Dieu. Les *Demi-fous et demi-responsables* du Dr Grasset (1907), le célèbre professeur de Montpellier, ont renouvelé les éléments de la science aliéniste; il y a des demi-fous et il n'y a pas de demi-responsables.

L'État mental des hystériques, de M. Pierre Janet (1910), du Collège de France, est surtout un supplément aux contributions que ses précédents ouvrages, depuis dix ans, ont apportées à l'étude des névroses et des obsessions.

Nos grands chirurgiens quittent moins volontiers la table d'opération pour prendre la plume. Paul Poirier, mort en 1907, fut cependant un conférencier très goûté. Il ne se désintéressait pas de la vie nouvelle : sa fortune fut léguée aux pauvres de sa ville natale, sans autre condition que la création d'œuvres de puériculture. Son dernier livre est de 1906 (*Précis de dissection*). Paul Berger, G.-M. Félizet, morts en 1908, ne se sont pas laissés détourner de leurs travaux.

Il en est de même de leurs émules et successeurs, MM. Ch. Périer, qui a inventé l'extirpation du larynx sans trachéotomie préalable, opération devenue classique; L. Terrier, spécialiste dans l'ovariotomie; Ch. Monod qui a voulu approfondir tous les cas opératoires; F. Kirmisson, P.-A. Reynier, orthopédiste, qui s'est plus appliqué à la physiologie du cœur, et E. Brissaud, plus curieux de celle des nerfs. Il fut amené à étudier, dans l'histoire politique et littéraire, des névropathes fameux, comme Scarron et Couthon. M. Paul Reclus, frère des géographes, a composé de savants manuels techniques.

Le Dr Doyen, plusieurs fois désigné pour représenter la science française dans les congrès étrangers, M. J. Albarran, inventeur de vingt engins merveilleux, ont souvent écrit ou parlé.

Si nous passons aux illustrations de la médecine proprement dite au début du xx[e] siècle, nous constaterons d'abord que leurs rangs ont été éclaircis. En 1907, disparut J.-J. Grancher; en 1908, Cornil; en 1909, Dujardin-Beaumetz, et Bourneville; en 1910, Huchard, Raymond-Fulgence, Lancereau. Tous donnaient encore, dans leurs dernières années, des traités, ou de nombreuses monographies.

C'est la tradition que suivent leurs contemporains d'âge et la jeune école, M. Kelsch, médecin militaire qui a publié un *Traité des maladies épidémiques;* C.-L.-A. Laveran, qui remporta le prix Nobel en 1907, pour ses travaux sur les fièvres palustres; M. F. Glénard, fils du chimiste A. Glénard; M. Joseph Grasset, le professeur de Montpellier, dont nous avons déjà parlé, que préoccupe l'orientation moderne et matérialiste de certaines sciences, et qui fait alterner avec des œuvres techniques ou philosophiques (1) des enquêtes de curiosité, comme son *Idée médicale dans les romans de Paul Bourget* (1904), et aussi des conférences sur des questions religieuses.

Son distingué homonyme, le docteur Hector Grasset, de Rouen, a publié, depuis 1900, plusieurs bons ouvrages sur la tuberculose. Et voici les docteurs : Villejean, député de l'Yonne et professeur de chimie biologique et organique, Léon Faisans, qui combat l'alcoolisme, Marfan, spécialiste des maladies de l'enfance, F. Widal, créateur de la méthode de diagnose qui porte son nom. Maurice de Fleury, Cabanès, sont les historiens documentés des grands médecins et des grands malades.

Le nouveau siècle s'honore encore de bien des célébrités, dans d'autres ordres de sciences appliquées.

L'hydrographie a perdu, en 1909, Bouquet de la Grye qui, d'ailleurs, ne professait et n'écrivait plus depuis la fin du dernier siècle. Mais nous avons en MM. F. Houdaille et C. A. Angot d'éminents météorologistes, et en M. Gouirand, un ingénieur agronome qui a déjà une grande autorité.

(1) *Le Transformisme médical*, 1900. — *Les Maladies de l'orientation et de l'équilibre*, 1901. — *Les Limites de la Biologie*, 1902. — *L'Hypnotisme et la suggestion*, 1903. — *Le Spiritisme devant la science*, 1904. — *Le Psychisme inférieur*, 1906.

La science et l'art de l'ingénieur ont été privés d'Aimé Laussedat (qui mourut en 1907, presque nonagénaire, ayant terminé un nouvel ouvrage sur *Le Dessin topographique*); — du baron Quinette de Rochemont, décédé en 1908, à soixante-dix ans et auteur, dans ses toutes dernières années, d'une vaste étude sur les *Ports de l'Amérique;* — et de M. B.-N. Béral, homme politique qui eut des incertitudes de conscience, mais une haute compétence en matière de travaux publics. L'aviateur Ader parait être le premier qui ait volé sur un appareil plus lourd que l'air; découragé depuis que ses expériences si remarquables ont été contestées dans leurs résultats, il a interrompu ses travaux. Quant à M. Lecornu, professeur à l'École Polytechnique et à l'École supérieure d'aéronautique, membre de l'Académie des Sciences depuis décembre 1910, il a multiplié dans ces dix ans les travaux de science pure et de science appliquée. Ils sont disséminés dans un grand nombre de recueils où les industriels de la locomotion automobile et aérienne savent les trouver.



On a pu être ému de la constante anxiété des sciences à l'égard de l'avenir, elles dont la matière est le présent. L'histoire, dont l'objet est le passé, a la même passion pour le présent et la même inquiétude pour l'avenir. Au-dessus de la nature expérimentalement analysée et hardiment synthétisée, l'homme s'offre à l'étude d'une nouvelle classe de savants, sans se conformer toujours aux lois de leurs inductions, ni se soumettre aux déductions de leurs lois.

Plusieurs éléments de vie animent et distinguent les lettres du XX[e] siècle : le premier est la science. En second lieu, notez la formation des esprits en dehors des humanités, et en troisième rang, la réorganisation sociale. Nous avons parlé de la science. Passons au second élément.

Toute la part prise aux lettres antiques et classiques devra être, si elle ne l'est déjà, rendue à l'histoire et à ses annexes, encore qu'il y ait bien des écoles en histoire. Certains veulent

que l'histoire soit elle-même une sorte de biologie, qu'elle se documente comme les sciences d'observation, et qu'elle se déverse en des monographies copieuses, hérissées de notes et notules, alourdies d'appendices, de pièces justificatives et de fiches. Il en est qui tiennent au contraire, et tiennent bon, pour le travail d'adaptation des documents à une idée directrice, voire une idée morale, politique, religieuse, et qui ordonnancent, composent, écrivent. On les traite dédaigneusement de « moralistes », de littérateurs, d'artistes et de romanciers. Et la réalité nous donne en définitive des livres bien pensés, construits, rédigés sur une très forte documentation, des travaux critiques où apparaissent de réels talents littéraires et d'utiles interprétations.

C'est question de plus ou de moins; le bon sens poursuit sa besogne. Néanmoins, on s'est classé, on a pris cocarde, on est de l'école française ou de l'école allemande. Dans celle-ci, sont MM. Aulard, Ch.-V. Langlois, Seignobos; dans celle-là, MM. Frédéric Masson, Albert Vandal, Hanotaux, Henry Houssaye; et entre les deux, MM. G. Monod, Lavisse et Luchaire. Gardons-nous d'ailleurs d'un classement trop rigoureux; il recevrait un éclatant démenti au premier ouvrage un peu sincère d'un scientifique, au premier essai méthodique d'un historien lettré.

Nous suivrons l'ordre naturel des matières historiques en ouvrant et en fermant la carrière par les sciences annexes, la géographie, l'archéologie, d'une part, la philologie d'autre part. Nous voulons seulement indiquer les livres nouveaux, leur méthode, leur sens et leur attrait.

***

Au livre troisième de ses *Essais*, le bonhomme Montaigne, qui voyagea, a dit : « Le voyage me semble un exercice profitable; l'âme y a une continuelle exercitation à remarquer des choses inconnues et nouvelles, et je ne sache point meilleure école à façonner la vie que de lui proposer incessament la

diversité de tant d'autres vies, fantaisies et uzances. » Ce que Sainte-Beuve redit au premier tome de ses *Causeries du Lundi*, dans la même langue familière : « Il est bon de voyager quelquefois, cela étend les idées et rabat l'amour-propre. »

Aussi faut-il se féliciter qu'on ait beaucoup voyagé depuis dix ans et, dans ce même temps, beaucoup écrit sur la machine ronde et ses merveilles. Le goût du bibelot s'ajoutant aux anciennes raisons de le faire, on a découvert les « Villes d'Art ». Regarder une ville, et, de même, un beau site, comme un vaste et grandiose objet d'art est une de nos modes, et elle nous vaut bon an mal an un gros bagage de livres précieux, aux divers sens du mot. Bien mieux, des savants explorateurs rapportent de chez les cannibales des livres charmants, et il n'est pas jusqu'aux pôles nord et sud qui n'aient fourni des impressions nouvelles et des images inaccoutumées. Les purs géographes se sont contentés de donner des ouvrages didactiques.

Ce sont eux qui orientent les voyageurs. Ils font en définitive la critique des manœuvres. C'est bien la vocation de MM. Élisée et Onésime Reclus, qui, depuis 1900 et jusqu'à la mort du premier, en 1905, ont donné plusieurs volumes sur l'*Afrique australe*, et *L'Empire du Milieu*, et, respectivement : le premier, une importante *Introduction à la Géographie de la France*; le second, *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique*. Depuis la mort de son frère, le cadet poursuit l'achèvement d'une publication commencée par son aîné, *L'Homme et la Terre*.

La science a perdu, en 1909, M. Gabriel Marcel, l'organisateur de l'admirable département géographique de la Bibliothèque nationale, auteur d'un nombre incalculable de recueils documentaires et d'articles de revues dont la bibliographie sera difficile à faire. Il fut surtout un historien de la cartographie.

En 1910, le professeur Lannelongue, sénateur, a donné un *Tour du Monde* qui appartient certes à la géographie, mais qui a eu un autre but, et qui interroge: Quelle place notre pays occupe-t-il à l'heure présente en face des nations grandissantes? Quelles réformes est-il urgent d'apporter dans nos façons de penser

et de vivre pour lui conserver ses avantages de puissance de premier ordre, et son prestige à l'étranger? Quels exemples devons-nous suivre sous peine de décadence? A ces questions, l'auteur répond en présentant la peinture de ce qu'il a vu en Asie et en Amérique, au lendemain des dernières guerres, et en avouant ses déceptions à l'égard du rôle de la France en ces pays. Notre race, à l'étranger, passe pour brillante et légère, nous manquons d'autorité. Parmi les moyens pratiques de réagir contre ce préjugé fâcheux, l'auteur insiste sur la nécessité de relever chez nous l'esprit familial (1) et de combattre le goût de l'épargne improductive. Le prince Henri-Philippe d'Orléans a conté son *Tour du Monde* (1900) et observé *L'Ame du Voyageur* (1902). G. Stiegler a rédigé aussi son *Voyage autour du Monde en 63 jours* (1901).

Un autre voyageur qui s'était signalé dans le roman et la poésie, M. A. Bellessort, a écrit sur le Japon, la Suède, la Roumanie, en touriste qui s'intéresse à l'âme des pays.

Des marins, comme M. Bonaparte-Wyse, des soldats, comme le colonel Klobb, Eugène Lenfant, Édouard Foa, des médecins comme M. Mauchamp, des savants comme M. Calassanti-Motylinski et Duchesne-Fournet, pour citer les disparus, ou ceux dont on a, depuis peu, publié les rapports et récits, constatent que les explorateurs peuvent être des littérateurs. Ils ont un nombreux public pour les lire. M. Jules Huret (2) a décrit tout ce que ses yeux de journaliste moderne ont vu, de New-York à la Nouvelle-Orléans (1902), de San-Francisco au Canada (1903), et en Allemagne.

Le marquis de Mazelière a exploré les caves de Mafanta, les couvents bouddhistes de l'Inde, les musées allemands, la Chine et le Japon. Hugues Le Roux a rapporté d'Abyssinie et de la Cour de Ménélik, d'inoubliables souvenirs (1901-1903). M. Pierre Mille, correspondant de guerre, connaît Mada-

(1) Cf. Brieux : *La Française*, p. 45 de ce volume.

(2) *Loges et Coulisses* (1901). — *Tout yeux, tout oreilles* (1901). — *Les Grèves* (1902). — *En Amérique : de New-York à la Nouvelle-Orléans* (1903). — *De San Francisco au Canada* (1904). — *Rhin et Westphalie* (1907). — *De Hambourg aux marches de Pologne* (1908). — *De Berlin à Strasbourg* (1909).

gascar, le Congo, le Transvaal, les Lieux-Saints, et « Sur la vaste terre » (1906) écrit d'abondantes et spirituelles pages. M. Pittard, chargé de missions, contribue à l'étude anthropologique des peuples de la péninsule balkanique.

Le Voyage de la Belgica, par M. A. de Gerlache (1903), *Français au Pôle Sud* par J.-B. Charcot (1906), *A travers la banquise, du Spitzberg au cap Philippe*, par le duc d'Orléans (1907), et les traductions, par M. Ch. Rabot, secrétaire de la rédaction de *La Géographie*, des récits des explorateurs arctiques et antarctiques, prouvent que ces régions nous intéressent.

On disait : les Français n'aiment point voyager ! De combien de Français on aurait à relever les traces sur les routes de toutes les parties du monde. C'est, en Asie, le général de Beylié, qui a trouvé la mort dans les eaux du Mékong, en 1910 : il avait été l'un des plus actifs collaborateurs du *Bulletin de l'Asie française*, et d'autres publications périodiques. Il avait étudié Samarcande, l'habitation byzantine, les monuments Khmers, etc. Gabriel Bonvalot a révélé *L'Asie Inconnue*. G. Donnet a été *En Chine* (1901), et aussi Marcel Monnier. André Chevrillon a visité les *Sanctuaires et paysages d'Asie* (1903) : il a le regard net et la plume vigoureuse. Le professeur de rhétorique, F. Hémon, interrompt un volumineux Cours de littérature, pour écrire son *Journal d'une double expédition pendant la Campagne de Chine* (1904). Le comte Jean de Sabran-Pontevès a fait un *Raid en Asie*. Paul Pelliot fut désigné à vingt-et-un ans par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres comme membre de la mission archéologique de l'Indo-Chine. Il arriva en pleine guerre des Boxers, et se distingua lors de la reprise des Légations. A vingt-sept ans, il reçut la direction d'une exploration au Turkestan : il en rapporta pour les distribuer à notre Bibliothèque Nationale, au Muséum et à d'autres établissements, trente mille vieux manuscrits chinois, et quatre-vingts caisses de sculptures et peintures, des herbiers et des collections zoologiques.

Nos compatriotes ont moins écrit ces derniers temps sur l'Amérique. Nommons ici le prince Roland Bonaparte qui

décrivit *Le Mexique au début du* XXe *siècle* (1904) et consacra plusieurs fortes monographies aux Alpes et au Simplon. M. H. de la Vaulx a narré ses raids en ballon et son voyage en Patagonie.

L'Amérique est moins notre domaine que l'Afrique officiellement ouverte à notre expansion, il y a vingt ans. Depuis lors, nos écrivains africains sont légion. L'ancien député boulangiste, M. Le Hérissé, y a fait, par manière de diversion utile, un grand voyage d'études au Sénégal, au Soudan, en Guinée, sur la Côte d'Ivoire. Son livre parut en 1903. Le marquis de Segonzac a livré, la même année, dans son premier *Voyage au Maroc*, complété depuis à la suite d'autres explorations périlleuses, le secret d'un pays inconnu malgré sa proximité. M. Decorse, qui est mort en Afrique en 1907, à quarante ans, venait de décrire, du Congo au lac Tchad, *La Brousse telle qu'elle est et les gens tels qu'ils sont* (1906). Le lieutenant Louis Desplagnes a donné la première ethnographie du Plateau central algérien (1907). Le livre étrange, roman de l'avenir ou leçon de choses, de M. Marcel Barrière, paru en 1908, sous le titre *Le Monde noir* atteste une profonde connaissance du Soudan français, et est un éloquent modèle d'enseignement dramatisé. En 1909, a paru *L'Afrique occidentale française* de M. G. Deherne; couronné par l'Académie française, ce livre expose une bonne méthode positive de colonisation et toute une sociologie comparée. En 1900, M. le professeur E.-F. Gautier, qui avait déjà écrit sur Madagascar, a donné *La Conquête du Sahara* avec ce sous-titre « essai de psychologie politique »; et, naguères, M. J. Saurin, dans *Le Peuplement français en Tunisie*, proposait d'utiles leçons aux dirigeants de notre politique tunisienne, et aux particuliers qui, cherchant à occuper leurs bras et leurs capitaux, ignorent encore un des plus merveilleux champs d'action qui soient. Les rapports de Lenfant, de Foureau (*D'Alger au Congo par le Tchad*) sont passionnants, ainsi que ceux de Gentil au Maroc, ceux du Général Galliéni à Madagascar, et les ouvrages de H. Dehérain sur l'Afrique et les Boers.

On a pu se rendre compte que les migrations de nos compatriotes hors d'Europe avaient été en ces derniers temps des voyages d'études et souvent d'études sociologiques. Quelquefois certaine curiosité artistique, sans objet bien défini, s'y était mêlée, et l'on conçoit aisément que, sous ce rapport, les immenses richesses des arts asiatiques et musulmans, que les velléités artistiques des peuplades africaines, que l'archéologie américaine et les tentatives esthétiques de l'Amérique moderne, aient pu séduire les écrivains touristes. Les critiques d'art qui écrivent en voyageant préfèrent s'en tenir à ce grandiose musée qu'est l'Europe. L'art tient en effet plus de place dans les « relations » avec lesquelles on nous revient d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne. L'économie politique, la sociologie n'en sont pas absentes.

Citons MM. Jehan Witte, Marius et Ary Leblond, et Gabriel Faure.

M. Witte, depuis 1901, cherche l'histoire aux pays qu'il parcourt, et il la rappelle avec l'image des peuples et des lieux dans *L'Évolution de la question d'Orient dans les Balkans* (1901), *Des Alpes bavaroises aux Balkans* (1903). MM. Leblond, les plus jeunes de nos voyageurs célèbres, après des livres en divers genres, marquant déjà leurs préoccupations sociales, ont donné *La Pologne vivante*. recueil touffu d'impressions recueillies sur place, d'émotions morales et d'espérances politiques, où le besoin de dire tout ce qui se presse en l'âme et l'esprit, a un peu embarrassé l'expression. *La Suède* de M. Bellessort (1911), montre bien la séduction de ce pays dans sa rudesse mystique, dans sa solitude, dans ses lignes grandes et tristes « mais parfois aussi fines que les traits d'un visage », et nous avons encore dans ce livre, avec la peinture du milieu physique, l'analyse des âmes, l'histoire des lettres contemporaines, et celle des sectes luthériennes.

Les *Heures d'Italie* de M. Gabriel Faure (1910) dont les *Heures d'Ombrie* avaient été couronnées par l'Académie française en 1908, sont une suite de méditations doctes, poétiques, sur un pays, des arts et une littérature dont on n'a jamais pu parler sans passion, de Virgile à Dante, de Gœthe à Stendhal,

de Léopardi à d'Annunzio, de M. Barrès à M. G. Faure. M. de Launay a écrit un livre remarquable sur la Bulgarie.

Le plus beau royaume sous le ciel, la douce France — car il est temps de voir ce que notre pays nous a inspiré — a été la fertile matière de livres de géographes, d'ingénieurs, d'économistes : ceux de M. Termier, *Les Montagnes entre Briançon et la Valloise* (1903), *Les Nappes des Alpes Orientales et la synthèse des Alpes* (1903); ceux de M. J. du Plessis, sur *La Géographie agricole de la France et du monde* (1903); de M. Paul de Rousiers, sur *Les Grands Ports de France* (1909); de Ch. Fuster (*Bretagne*, 1904); d'Emile Sedeyn, *Le Tour de France* (1904-1909); de H. Boland, *Les Iles de la Manche* (1904); de M. Le Gallouédec, *La Loire* (1910). Il y en eut de moins techniques : *La Forêt de Fontainebleau*, d'Émile Michel (1909), magnifique comme le sujet lui-même. L'auteur étudie la nature de cette forêt inspiratrice, dans l'histoire, dans la littérature et dans l'art. De quel orgueil patriotique nous verrions se multiplier des grandes compositions comme cet ouvrage, sur toutes les régions de notre admirable pays ! Faisons une place à part à M. Ardouin-Dumazet (1), dont l'ouvrage *Voyage en France* a atteint son 55e volume.

On vient de le voir, la géographie même ne se désintéresse pas de la vie morale moderne. L'Archéologie, cette autre lumière de l'histoire, pourrait, il semble, d'après sa définition même, être plus lointaine, plus spécialisée. Mais c'est une chose étrange que, dans ce temps de prétendue spécialisation, il n'est presque aucune science qui s'astreigne à ses limites étroites. Si bien que l'Archéologie, qui se propose, suivant la définition de Champollion-Figeac, de tracer le tableau de l'état social ancien d'après les monuments, s'est dégagée rarement de l'histoire de l'art, de la philologie et de l'histoire politique. S'il est profitable de voir approfondir et détailler un coin de l'antiquité, il est bon de le voir réunir à l'ensemble dont il fait partie.

(1) Du même : *L'Europe Centrale* et *L'Algérie*.

Il est nécessaire à une claire et distincte connaissance des travaux de notre temps de séparer ici de l'Archéologie, la Philologie, ce qui n'est point impossible, et l'histoire de l'art, ce qui est plus délicat. Passons d'abord en revue les historiens des antiquités, qu'elles soient ou non de pure archéologie, par cycles régionaux.

Au premier rang des sinologues, il convient de placer MM. H. Cordier et A. Leclère. Les dernières publications de M. Cordier ont trait à la Chine moderne dans ses rapports avec l'Europe et particulièrement la France; celles de M. Leclère concernent le Laos littéraire et le Cambodge religieux. Ces mêmes savants ont écrit sur Stendhal, sur Molière, et composé des romans. M. Guinet a continué ses études orientales.

Dans les études persanes, c'est M. J. de Morgan qui précèle, depuis la retraite de M. Clément Huart.

Les résultats de sa grande mission officielle ont été publiés, en 1905, en des rapports volumineux et attachants, et grâce à lui, notre XXe siècle ne connaît pas mieux ses propres affaires que celles des Perses du XXe siècle avant Jésus-Christ.

En 1910, est mort Eugène Ledrain, un rare polygraphe. Il polémiqua sur tous les sujets, parisiens, boulevardiers, antiques, bibliques, sur le roman naturaliste et l'exégèse, et ce lui furent presque autant d'occasions de s'affirmer orientaliste authentique. Sur la Grèce, la Chaldée, Israël, l'Égypte, Carthage, il n'est guère de controverse qu'il n'ait excellemment mise au point.

Nous voici maintenant en présence du cortège imposant des égyptologues, des assyriologues, des historiens de la Grèce et de Rome. A côté des directeurs de fouilles, il est de vrais historiens, évocateurs lettrés et penseurs.

M. Pierre-Paul Guieysse, l'homme politique, champion des retraites ouvrières, est le doyen des égyptologues, mais il s'est consacré depuis longtemps aux applications des mathématiques, aux assurances sur la vie.

M. E. Amelineau qui a, comme Ledrain, fait partie du clergé

catholique et, l'ayant quitté, est devenu directeur des Hautes-Études, section des sciences religieuses, s'est rendu célèbre par ses fouilles d'Abydos (Égypte) après celles de A. Gayet à Antinoé. Elles sont exposées dans de grands rapports parus de 1900 à 1905. Ils font suite à beaucoup d'autres œuvres du même sur des matières connexes. M. René Basset, jadis sociologue, voisine avec les précédents par des publications éthiopiennes et berbères, un peu ralenties depuis 1902.

Au premier rang des assyriologues est le P. Scheil. Lors de la découverte, en 1901-1902, par J. de Morgan, de la grande stèle, dite depuis *Code d'Hamourabi*, chargée d'une énorme inscription en six chapitres, c'est le P. Scheil qui en fit la transcription et la traduction. Il a étudié aussi des *Textes alamites, anzanites* et d'autres.

Il a de jeunes imitateurs dans MM. Fossey et F. Thureau-Dangin. Le premier est monté en 1906 dans la chaire d'archéologie assyrienne au Collège de France, après Oppert. M. Fossey a donné, depuis 1901, des textes, un manuel, un dictionnaire. M. François Thureau-Dangin, fils du secrétaire perpétuel de l'Académie Française, est connu pour des recherches et des publications analogues à celles de M. Fossey.

La Grèce attire toujours de France les savants et les archéologues. Sur les emplacements de Milet et de l'ancienne Aphrodisias, M. Haussoullier, avant et après 1900, et M. Gaudin en 1903, pendant que des Grecs travaillaient à Épidaure, et des Anglais à Éphèse, ont maintenu l'heureux renom de l'École française dans l'art de découvrir un sol sacré, et de mettre en valeur le résultat des fouilles dans des livres lumineux.

L'histoire hellénique a toujours à sa tête M. Bouché-Leclercq qui a fait imprimer en 1900 ses *Leçons d'Histoire Grecque* et a publié, de 1903 à 1907, les quatre volumes de *l'Histoire des Lagides*. A. Croiset a donné: *Histoire de la littérature grecque* (en collaboration avec M. P. Croiset): *Les Démocraties antiques* (1908). L. Collignon a publié: *Pergame; Restauration du monument de l'Acropole* (1900); *Catalogue de vases peints du musée national d'Athènes* (1902-1906); *Lysippe* (1905); *Scopas et Praxitèle* (1907).

P. Guiraud (décédé en 1907) a donné, en 1900, *Main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce.* Se plaçant au point de vue social, l'auteur recherche les rapports réciproques des ouvriers et des patrons, les taux des salaires, l'accaparement de la besogne industrielle par les esclaves, ces machines de l'antiquité. Le même M. Guiraud, en 1904, ajouta à la précédente d'autres *Études économiques sur l'Antiquité* où il s'attache encore à l'actualité rétrospective en traitant de l'impôt sur le capital en Grèce et à Rome, et de l'impérialisme anglo-saxon comparé à celui des Romains, toutes leçons d'une très directe portée.

De 1901 à 1906, M. Ch. Diehl (1) avait donné *Justinien et la Civilisation byzantine au VIe siècle, Théodora, impératrice de Byzance,* et *Études byzantines* mise en œuvre savante des documents originaux.

On a crié au paradoxe à la lecture de *Les Phéniciens et l'Odyssée* de M. V. Bérard (1902-1903) et de *Pour mieux connaître Homère* de M. Bréal (1907). Le premier de ces auteurs, avec une érudition méticuleuse et une rare sagacité d'induction, fait d'Homère une sorte de génial Jules Verne qui, avec la poésie en plus, aurait mis en vers un roman géographique et pédagogique. M. Bréal pense qu'au temps de la guerre de Troie, la civilisation était bien plus avancée que ne le disent l'*Iliade* et l'*Odyssée,* et que ces épopées, à leur tour, sont d'une époque déjà raffinée; l'archaïsme des deux recueils de récits poétiques est voulu; ce sont des pastiches modernes de poèmes antiques, dont la tradition était conservée par une école littéraire savante et délicate.

Pour en finir avec les travaux récents sur l'hellénisme, nous citerons le *Lexique des antiquités grecques* de M. P. Paris et G. Roques (1909). Les auteurs en ont écarté les sujets religieux comme trop abondants, et nécessitant à eux seuls un autre

(1) *En Méditerranée* (1901). — *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle* (1901). — *Ravenne* (1903). — *Théodora, impératrice de Byzance* (1904). — *Etudes byzantines* (1905). — *Botticelli* (1906). — *Figures byzantines* (1906). — *Palerme et Syracuse* (1907). *Figures byzantines* (1908).

lexique particulier, mais ils n'ont rien négligé ou omis de tout le reste (1).

L'histoire romaine a perdu Gaston Boissier en 1908. Depuis qu'il occupait l'absorbante charge de secrétaire perpétuel de l'Académie française (1895), la préparation des rapports sur les prix académiques aurait pu lui faire abandonner ses solides et fines compositions d'histoire, ou le condamner à les produire hâtivement. Il n'en fut rien. Ni ses articles à la *Revue des Deux-Mondes*, réunis il y a quelques années sous le titre *Afrique romaine*, ni son *Tacite* (1903), ni son *Catilina* (1905), ne trahissent l'âge ou le tracas. C'est jusqu'à la dernière page même finesse psychologique et même grâce familière, et aussi même inépuisable érudition au service d'une belle élévation morale. Sa *Conjuration de Catilina* a une force pathétique et éloquente. M. A. Cartault a écrit de belles études philologiques sur Térence, Lucrèce, Virgile, Tibulle, Horace.

Ont encore écrit, en ces premières années du siècle, sur l'Afrique romaine : M. R.-L.-V. Cagnat qui dirige *L'Année épigraphique*, M. S.-Ch.-E. Gsell, M. J. Toutain, respectivement auteurs de plusieurs recueils sur l'Algérie et la Tunisie. La Gaule romaine a été également étudiée dans des monographies de M. J. Hild, dans *L'Histoire de la Gaule* (*La Conquête romaine et les premières invasions barbares*, 1910), de M. Camille Jullian, et le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, de M. J. Dechelette, commencé en 1908 : il répond pleinement à la nécessité de posséder des synthèses de nos antiquités nationales.

Peu d'essais ont été écrits en français sur les antiquités étrangères. Cependant, il faut citer *L'Art et l'Industrie de l'Espagne primitive*, de M. P. Paris, paru en 1902, et les *Antiquités américaines* (1902) de Léon Lejeal, jeune savant, mort en 1907, quelques mois après son père Gustave Lejeal, un vulgarisateur distingué.

(1) La « Bibliothèque de la Faculté des Lettres » de l'Université de Paris s'est accrue, en 1910, de *Mélanges d'histoire ancienne*. Notons aussi P. Joret : *La Flore de l'Inde d'après les écrivains grecs* (1901). — *Un Voyageur helléniste normand, J.-B. Le Chevalier* (1903). — *Les Plantes dans l'antiquité* (1904). — *Un Professeur à l'Institut Belvédère* (1907).

Nous arrivons à l'histoire de la France. Ses historiens l'ont envisagée par les petits côtés; ils ont fait de l'histoire anecdotique, de la petite histoire, toute frétillante d'aventures de femmes et d'incidents curieux. Bien peu ont travaillé à maintenir le genre dans sa finalité, sans lui imposer cette décadence.

Les Académies, les Écoles, les Sociétés savantes ont tant préconisé l'érudition, que les vastes sujets furent écartés, on se tourna vers des motifs de moindre importance, vers la curiosité, l'intimité, l'indiscrétion. Les idées générales ont fait place à l'infini détail d'une documentation minutieuse dans les travaux de la plupart de nos historiens.

Nous allons les suivre, en les groupant, autant que possible, suivant l'ordre chronologique des matières traitées, et en commençant par les œuvres d'ensemble.

Nous n'avons, depuis 1900, qu'une seule histoire générale de la France, celle dont M. E. Lavisse dirige la publication et rédige de copieux et savants morceaux, comme les belles pages sur Louis XIV (1). L'érudit est doublé d'un moraliste. Quelques-uns de ses collaborateurs sont des compilateurs; quelques-uns aussi ont composé de solides tableaux, comme celui que M. H. Carré a donné de l'activité intellectuelle qui agita la France sous Louis XV, à l'époque de ses plus grands revers. On y voit comment la France a pu, par l'esprit, reconquérir dans le monde la place que la politique lui faisait perdre.

Parmi les polygraphes, M. Ch. Malo, le critique militaire, a exploré tous les champs de bataille de France et, dans une prose vive et photographique, nous a fait revoir ces lieux tragiques (2).

M. Rodocanachi a, depuis 1900, étudié l'antiquité, la Rome des Papes, Henri IV et Napoléon. Ce sont de fins tableaux de genre.

M. Doniol, mort en 1906, avait lui aussi, dans ses dernières années, écrit sur des sujets divers, sur les serfs et les

(1) *Histoire de France.* Les chapitres sur Louis XIV sont de M. E. Lavisse.

(2) *Champs de bataille de l'armée française*, et *Champs de bataille de France* (1900).

vilains du Moyen âge, sur notre politique intérieure au XIX[e] siècle, sur La Fayette pendant la Révolution, sur la présidence de M. Thiers. C'est l'histoire étudiée par un publiciste et un administrateur.

M. Victor du Bled est bien près d'avoir terminé une histoire toute anecdotique, de la société française depuis le XVI[e] siècle jusqu'au XX[e]. Les volumes de cette collection spirituelle et patiente ont régulièrement obtenu tous les prix académiques qu'ils méritaient.

Sur l'ensemble du Moyen âge, puisque nous avons parlé ailleurs de M. Camille Jullian et de M. Enlart, il nous reste à constater que public et travailleurs s'y intéressent sans passion. M. le Chanoine U. Chevalier a refondu, en 1906, son répertoire des sources historiques du Moyen âge qui rend de si grands services. M. C.-V. Langlois a donné, en dehors de plusieurs chapitres pour l'ouvrage dirigé par M. Lavisse, des livres sur l'Inquisition (1), sur la société au XIII[e] siècle (2). Émile Gebhart a mis toute la finesse de son esprit à étudier les *Conteurs Florentins du Moyen âge* (1901), et il passa d'*Ulysse à Panurge* (1902).

Léopold Delisle, décédé en 1910, a fait, par fragments, à peu près toute l'histoire du Moyen âge. Le catalogue des œuvres du savant administrateur de la Bibliothèque Nationale, établi de son vivant et par conséquent incomplet, forme un in-8° de six cents pages. Ch. Kohler est l'annaliste des croisades.

Un autre travailleur, M. J. Flach, a mis vingt ans pour terminer en 1905, *Les Origines de l'ancienne France*. C'est un robuste édifice. Lefèvre-Pontalis (3) nous initie aux beautés de l'architecture médiévale. G. Picot nous fait mieux connaître Philippe Le Bel ; A. Luchaire évoque de façon saisissante Innocent III.

Dans la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'ensei-

(1) *L'Inquisition d'après les travaux récents* (1902).

(2) *La société française au XIII[e] siècle d'après dix romans d'aventures* (1903).

(3) *L'Architecture romane en Espagne. — Histoire de la cathédrale de Noyon. — Les Architectes et la cathédrale de Chartres au XI[e] siècle. — L'Abbaye de Noirlac, l'Eglise de Fresnay-sur-Sarthe. — La Cathédrale romane d'Orléans* (1905).

gnement de l'histoire », nous signalons en 1906, *Les Annales de Flodoard*, et en 1907, l'*Histoire de la vie de Guibert de Nogent*, l'un publié par M. Ph. Lauer, l'autre par M. G. Bourgin, fortes contributions à l'histoire du xe et du xie siècle, auxquelles les éditeurs ont ajouté de définitives notices. *Héloïse, amante d'Abélard, la fin d'une légende*, par M. Maurice de Waleffe (1910) soutient une thèse neuve et originale. M. Anatole France a fait paraître en 1908, sa fameuse *Vie de Jeanne d'Arc* et, en 1909, on a publié une traduction française d'un livre anglais, de M. Andrew Lang, sur cet ouvrage. Il était hardi à un romancier paradoxal, de choisir, pour faire ses débuts d'historien, un sujet aussi délicat, et de tenter l'entreprise au lendemain de polémiques violentes, nuisibles au calme de la critique; sur cette grave matière M. Anatole France, faut-il le dire, n'est pas d'accord avec Quicherat. L'écrivain anglais qui réfuta les deux volumes de M. France, était d'esprit plus libre que MM. Monod et Reinach, admirateurs de leur confrère français, et il conclut avec une grande sincérité. La *Vie de Jeanne d'Arc*, d'Anatole France, eut aussitôt trente éditions.

Les grands caractères, les vigoureux tempéraments du xvie siècle français, n'ont pas trouvé beaucoup d'historiens à leur taille. A peine pouvons-nous citer Frank Puaux sur *La Réforme*, le *Montluc historien* de M. P. Courteault (1908) et l'*Agrippa d'Aubigné* de M. Samuel Rocheblave (1910). M. Courteault contrôle surtout la véracité des *commentaires* du rude soldat catholique, et la déclare suffisante, tout en avouant ne pouvoir retrouver dans ses mémoires tout son personnage intrigant et souple, épris de bruit, d'honneurs, et aussi d'argent. — Le d'Aubigné de M. Rocheblave est brillamment portraituré comme batailleur, historien et poète. C'est bien une solide race, celle qui donnait, il y a quatre siècles, de tels hommes.

Avec Agrippa, nous entrons dans le xviie siècle, sur lequel la littérature récente est assez riche, mais d'une richesse plutôt anecdotique et féminine. Pour l'époque de Louis XIII,

je ne vois guère que le consciencieux et luxueux travail de M. F. Lachèvre, l'historien des petits poètes du XVIIe siècle, *Le libertinage devant le Parlement de Paris : le procès du poète Théophile de Viau*, en deux gros tomes, et l'intéressant petit volume de M. G. d'Avenel sur le monde ecclésiastique, l'armée et le Parlement (1), tableau varié d'une organisation sociale très discordante. Le marquis de Vogüé a édité les *Mémoires du Maréchal de Villars* et fait revivre *Le Duc de Bourgogne.*

Nous avons sur de grands écrivains du grand siècle quelques volumes inégaux, mais dont pas un n'est sans intérêt : Pascal est le sujet (2) d'une étude morale de M. V. Giraud; Molière, celui d'un mince mais émouvant volume de M. Lafenestre, et de conférences de M. Maurice Donnay (1911); Racine (3) celui d'un travail étrange qui le montre tel que l'a rêvé en des heures de rancune, M. Masson-Forestier; Bossuet (4), dans une correspondance éditée par M. Ch. Urbain et L. Levesque, reste le profond et aimable directeur d'âmes qu'il fut surtout; Fénelon (5) est, par M. Albert Deplanque, campé au milieu de ses ennemis. Mme Arvède Barine a laissé en mourant le manuscrit d'une œuvre charmante qui fut publiée en 1909, et où la mère du Régent (6) revit avec sa liberté de langage et de manières. Cette princesse déconcerta et son mari et la cour, elle en devint même populaire, peut-être aussi parce qu'elle détestait et qu'on aimait peu Mme de Maintenon et Dubois. Elle finit par se croire malheureuse, quand elle eut perdu Louis XIV, et quand enfin son originalité tudesque et ses lettres aggressives eurent mécontenté et la cour et le monde. Le livre qui la présente est en même temps une suite de scènes, où le pittoresque abonde. Les livres de G. Montorgueil (7) sont de bonne vulgarisation.

(1) *Prêtres, soldats et juges sous Richelieu* (1907).

(2) *Blaise Pascal, étude d'histoires morale* (1910).

(3) *Autour d'un Racine ignoré* (1910).

(4) *Correspondance de Bossuet* (1909).

(5) *Fénelon et ses ennemis* (1910).

(6) *Madame, mère du Régent* (1909).

(7) *Les Chants Nationaux de tous les Pays* (1901). — *La Tour d'Auvergne* (1903). — *Liline et Frérot.* — *Louis XI* (1906). — *Henri IV* (1907).

Plus graves, plus politiques et aussi vivants, sont ceux de M. O. d'Haussonville sur la Duchesse de Bourgogne (1) et Mme de Maintenon (2). On voudrait pouvoir parler longuement du premier qui a quatre volumes. L'impartialité s'y appuie sur une documentation des plus exactes, et des vues étendues embrassent les faits, les relient et les dominent. Le style y est toujours clair, vif, c'est de l'éloquence souvent et, à notre gré, voilà bien la manière d'écrire l'histoire et la plus française et la plus parfaite.

La fille du fameux Boutteville, décapité pour s'être battu en duel, eut, elle aussi, une vie d'aventures et d'intrigues. M. Em. Magne (3) les a racontées pour notre divertissement, et notre plaisir ne nous empêche pas d'admirer l'art avec lequel il a débrouillé les faits d'une carrière de négociations diplomatiques et scandaleuses.

M. Jean Lemoine a fait paraître, pour l'histoire de la même cour à son plus beau moment, une traduction des mémoires de l'italien Primi Visconti (4); des notes et notices contrôlent utilement les assertions ingénieuses d'un témoin préoccupé d'amuser la postérité. La Société de l'Histoire de France a fait éditer par M. P. Maréchal les *Mémoires de Turenne* (tome Ier). L'année 1908 a vu disparaître un maître de l'érudition, Michel de Boislisle, célèbre pour ses grandes publications de documents sur le XVIIe siècle et son édition des Mémoires de Saint-Simon; la science historique avait été pour lui un bien de famille, il l'a transmis à M. Jean de Boislisle qui a continué le Saint-Simon de la Collection des Grands Écrivains français, et commencé la première édition des *Mémoriaux de Conseil de 1661*, dont l'intérêt est considérable surtout pour l'histoire des questions religieuses.

Le rapport de M. Boissier, en 1907, sur les prix décernés par l'Académie française louait trois ouvrages importants sur le

(1) *La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV*, 4 volumes (1898-1903).

(2) *Madame de Maintenon*, en collaboration avec M. Hanotaux (1904).

(3) *Madame de Châtillon* (1910).

(4) *Mémoires sur la Cour de Louis XIV*, par Primi Visconti, traduits de l'italien et publiés avec une introduction, des appendices et des notes (1909).

XVIIIe siècle. Celui de M. Roustan sur les Philosophes et la Société française était finement apprécié:

Le XVIIIe siècle nous fournit trois ouvrages importants qui ont cet avantage de le résumer presque entièrement pour nous. Dans celui où M. Roustan étudie les philosophes et la société française, il s'agit d'établir la véritable part qu'ils ont eue à la Révolution. On a voulu de nos jours la restreindre; M. Roustan pense qu'on avait tort, et il me paraît difficile de n'être pas de son opinion. Dans tous les cas, elle tient d'eux le caractère particulier qu'elle a pris et qui a fait son originalité. Si elle avait éclaté en 1753, comme l'annonçait d'Argenson, avant qu'ils n'eussent achevé leur œuvre, elle aurait eu certainement pour la France de grands résultats, mais il est douteux qu'elle eût remué le monde. Elle doit aux principes qu'ils ont proclamés et qui étaient de mise partout, de n'être pas un mouvement local, cantonné dans un seul pays, mais sous des formes diverses et avec des effets différents, de s'être étendue à tous. M. Roustan, dans son livre, nous conduit successivement à tous les étages de la société de cette époque pour nous montrer la place que les philosophes y tenaient. A la fin, ils y étaient les maîtres. Les preuves qu'il se plaît à nous en donner sont nombreuses, trop nombreuses peut-être : il y en a dont on serait tenté de contester la solidité. Le XVIIIe siècle est l'un de ceux où l'on a le plus abusé de l'esprit. Un contemporain disait qu'on y vivait en état d'épigramme perpétuelle contre son prochain, aussi faut-il se garder d'attacher trop d'importance à ces malices qu'on ne savait pas retenir, et de se servir sans hésitation de ces légèretés de salon ou de ces propos de café pour juger un homme ou une époque. Ce qui ressort principalement du travail de M. Roustan, c'est la complaisance ou plutôt la complicité que les philosophes trouvaient alors partout, même dans les milieux qui devaient leur être le plus hostiles. On est surpris de voir que presque toujours leurs ennemis naturels se font par quelque côté leurs collaborateurs. Les Parlements condamnent leurs ouvrages et les brûlent au pied de l'escalier du palais; mais comme en même temps ils sont jansénistes, ils n'hésitent pas à faire campagne avec eux contre les Jésuites. En revanche, Maupeou se sert des arguments de Voltaire contre les Parlements quand il les supprime; les grands seigneurs, les abbés, les magistrats, les financiers, les gens qui avaient tout à perdre à la ruine de l'Ancien régime fournissaient des souscripteurs à l'Encyclopédie qui le démolissait. Les philosophes avaient un parti même à la cour, et l'on vit des maîtresses du roi les couvrir de leur protection. M. Roustan s'en émerveille et il leur en sait beaucoup de gré. Ne va-t-il pas même un peu trop loin lorsqu'il nous demande notre reconnaissance entière pour Mme de Pompadour, et voudrait qu'on lui pardonnât tout, parce qu'elle a servi la vérité? — La vérité veut-elle être servie de toutes les façons et par tout le monde?

Les deux ouvrages dont il me reste à parler pour achever ce qui concerne le XVIIIe siècle, sont le *Fontenelle* de M. Maigron et le *Voltaire* de M. Lanson.

Un embarras se présente, quand on veut parler de Fontenelle. Il réunissait deux personnages différents : un bel esprit et un savant. Doit-on, dans une étude qu'on fait sur lui, les séparer l'un de l'autre, sous prétexte qu'ils ne se ressemblent pas et les traiter à part? M. Maigron l'a fait, et je ne crois pas qu'il ait eu raison. Pourquoi commencer par les œuvres légères pour passer de là aux œuvres sérieuses, comme si elles représentaient des époques diverses de sa vie? Nous savons qu'il les composait en même temps; il passait des unes aux autres et se reposait des *Pastorales* par les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, et des *Lettres galantes* par l'*Histoire des Oracles*. Ce mélange même est un des caractères de son talent, et il faut le respecter quand on veut montrer l'homme comme il était. De ces deux genres de travaux, peut-être celui qui nous semble le plus futile lui paraissait-il le plus important. Il est bien possible qu'il comptât plus pour sa gloire sur ses petits vers que sur ses recherches scientifiques. C'était une grande erreur. Rien ne subsiste plus de ses tragédies et de ses églogues; pour dire toute ma pensée, je trouve que M. Maigron perd un peu son temps à s'en occuper et qu'il pourrait même s'épargner la peine de tourner ses vers en ridicule. Il suffisait, pour prouver que ce versificateur applaudi ne fut jamais un poète, de rappeler qu'étudiant les origines de la poésie il avait supposé qu'elle ne fut d'abord qu'un simple moyen de mnémotechnie.

M. Lanson n'est pas un inconnu pour l'Académie. Il y a dix ans elle couronnait un ouvrage de lui sur *La Chaussée et la Comédie larmoyante*. Ce début nous promettait un écrivain d'avenir; la promesse a été tenue. Depuis, M. Lanson s'est fait un nom dans l'enseignement et dans les lettres, il a publié des ouvrages qu'on a distingués, notamment une *Histoire de la Littérature française*, il vient de donner à la Collection des Grands Ecrivains français une grande biographie de *Voltaire*. Ce n'est pas seulement un bon ouvrage, c'est un véritable tour de force. Songez qu'il s'agissait de faire tenir en deux cent vingt pages la vie de l'homme le plus remuant qui ait existé, qui pendant quatre-vingt-trois ans a mis la main aux affaires du monde entier. M. Lanson trouve le moyen de ne rien omettre d'essentiel dans un sujet si touffu; par des analyses rapides, lumineuses, où rien d'important ne manque, il nous met au courant de l'œuvre immense d'un auteur qui ne s'est jamais reposé d'écrire, il étudie non seulement le poète, le romancier, l'historien, mais le politique et le philosophe; il aborde les problèmes les plus délicats, il discute les questions les plus irritantes sans soulever de tempêtes. Dans un sujet si souvent traité et par des plumes illustres, il met sa note personnelle, en sorte que ce petit livre garde une bonne place parmi les plus grands et que les gens les mieux renseignés ne perdront par leur temps à le lire. Il faut souhaiter qu'il nous rende le goût de Voltaire que nous avons un peu perdu. Le contact de ce grand esprit fait de lumière et de bon sens, qui ne se nourrit pas d'illusions et voit l'homme comme il est, peut nous être aujourd'hui très salutaire. Que de reconnaissance ne lui devrions-nous pas s'il nous désabusait de cet optimisme extravagant que nous avons hérité de

Jean-Jacques ! C'est le principe de toutes les révolutions, car il nous encourage à marcher en aveugles devant nous, sans défiance, presque sans précautions, en nous persuadant que nous pouvons le faire sans danger.

Puisqu'il vient d'être parlé d'écrivains du XVIIIe siècle, on jugera quel intérêt s'attache à eux au simple énoncé de quelques autres livres : M. Souriau en a écrit un nouveau sur Bernardin de Saint-Pierre. M. Jules Lemaître a publié ses conférences si goûtées en 1907 sur Jean-Jacques Rousseau, et M. Edme Champion a fait un *J.-J. Rousseau et la Révolution*. Perey et Maugras (*La Cour de Lunéville, Boufflers*) continuent leurs charmantes monographies. M. F. Lachèvre enfin, vient de raconter une fois de plus, mais peut-être définitivement, les derniers jours de Voltaire (1). M. Béclart a fait revivre S. Mercier.

« Une vie de femme au XVIIIe siècle », quand cette femme, de petite aventurière de province, devint l'une des reines de Paris et, de nonne défroquée, en vint à être regardée par des saints évêques comme une Mère de l'Église, c'est la promesse d'un livre séduisant, et tel est bien celui de M. Pierre-Maurice Masson sur Mme de Tencin (1909). Le marquis de Ségur a publié un excellent livre sur Mme Geoffrin, et d'autres sur la demeure des Condé et sur Mlle de Lespinasse. Les ouvrages d'Ét. Lamy : *Aimée de Coigny* (1900), *La Femme de Demain* (1901), *Témoins des Jours Passés* (1907), sont d'une belle tenue.

Par un contraste piquant, la même année a offert en regard l'histoire d'un grand bourgeois de Paris, et, en face de la « belle et scélérate chanoinesse », M. de Montyon, le fondateur des prix de vertu. M. Louis Guimbaud s'est servi des papiers inédits de la famille du fameux philanthrope, et le portrait qu'il en a tiré est de toutes manières en contraste : Montyon ne ressemble ni aux philosophes de sa jeunesse, ni aux humanitaristes de la Révolution, encore moins aux grands fonctionnaires de l'Empire, aux parlementaires de la Révolution; il est un peu tout cela cependant, c'est le bourgeois français. L'histoire de la politique est déduite dans le *Secret de Dubois*

(1) *Voltaire mourant* (1910).

de M. E. Bourgeois, en trois volumes; (ce sont en réalité les origines de la diplomatie secrète), et dans *Au Couchant de la Monarchie : Louis XVI et Turgot*, de M. le Marquis de Ségur. Il semble que l'appel et la disgrâce de Turgot ne furent qu'une intrigue de cour; ce fut la plus poignante des tragédies. « J'ai voulu, dit l'auteur, raconter les efforts généreux d'un jeune prince, probe et bien intentionné, et de certains de ses ministres, pour rénover la monarchie française, les pièges sournois, les obstacles perfides qu'ils ont rencontrés sur leur route, les fautes aussi et les erreurs dans lesquelles ils ont pu tomber, enfin ces funestes malechances indépendantes des volontés humaines, dont est coutumier le Destin envers ceux-là dont il a voulu la perte. » Turgot est au milieu de cette intrigue une sorte de Burrhus sans souplesse.

La Révolution fait toujours beaucoup travailler ses spécialistes, mais la politique lui a nui. On en est moins enthousiaste. Des fervents, comme M. Aulard, écrivent encore des livres d'ensemble. Les autres historiens de la Révolution sont ou des colligeurs de documents ou des chercheurs de romans policiers. M. F.-B. Mège donna dans les dernières années de sa longue vie : *Les Cahiers des paroisses, etc., en 1789*, (1899-1903) et les *Dernières années de la province d'Auvergne : les cahiers de 1789* (1904), et M. Roger Picard vient d'y ajouter *Les cahiers de 1789 et les classes ouvrières* (1910) pour la collection « Systèmes Sociaux ».

M. Aulard (1) a réédité ses *Orateurs de la Révolution*, après une nouvelle mise au point. C'est en réalité toute une histoire de la grande crise nationale et du développement de chaque parti politique pendant les dix ans de cette crise. Ce sont, fournis par les acteurs mêmes du drame, les meilleures considérations sur les causes de la Révolution, d'autant mieux que la plume érudite et fine de M. Aulard laisse à tous leur vérité, leur diversité. L'œuvre capitale d'Albert Sorel, *L'Europe et la Révolution*, commencée en 1887, a atteint son huitième et

(1) *Recueil des actes du Comité de Salut Public* (1889-1909). — *Histoire Politique de la Révolution Française* (1905). — *L'Eloquence Parlementaire pendant la Révolution française* (1907). — *Taine, historien de la Révolution* (1907).

dernier volume en 1904, et a obtenu en 1906 le Grand Prix Osiris décerné par l'Institut. La politique guerrière de la Révolution et de l'Empire fut une politique de tradition, il s'agissait pour la France d'atteindre ses limites naturelles, effort qui remonte bien à Louis XIV, s'il ne date en réalité de Louis XI. C'est le fécond point de vue que A. Sorel a introduit dans l'analyse des événements de 1789 à 1814. C'est d'une grande conception, c'est un vaste exposé; cet ouvrage, le dernier de son auteur, honore l'histoire.

Des travaux sévères encore sous leurs moindres dimensions sont ceux de M. V.-F.-A. Tournier sur la fin des Conventionnels (2) et de M. E. Lebègue sur Thouret, l'un d'entre eux (1). Mais les livres les plus répandus et les plus lus sont les histoires d'aventures, d'émigrations, de conspirations, d'intrigues policières. Ils sont nombreux et souvent romanesques, et particulièrement attrayants s'ils sont signés par M. Franz Funck-Brentano (3), M. Le Nôtre, M. E. Daudet, baron de Batz, M. Bittard des Portes, M. Paul Robiquet, Comte Fleury (4), Henri d'Almeras (5).

Figaro et ses devanciers, de M. Franz Funck-Brentano, a été écrit en collaboration avec M. Paul d'Estrée (1909) d'après les Archives de la Bastille, et les auteurs ont su faire d'une étude sur le siècle de Beaumarchais une explication de certaines causes sociales de la Révolution; *Le Drame de Varennes*

(1) *La fin des Conventionnels* (1901).

(2) *Thouret* (1746-1794) (1911).

(3) *L'Affaire du Collier* (1901). — *Les Nouvellistes* (1904). — *La Mort de la Reine* (1901). — *Les Lettres de cachet à Paris*. — *Les Brigands* (1904). — *Joliclerc*, volontaire aux armées de la Révolution (1905). — *Louis Mandrin*, capitaine général des contrebandiers (1907). — *Le Règne de Robespierre* (1909). — *La Régence* (1909).

(4) *Carrier à Nantes*. — *Louis XV intime et les petites maîtresses*. — *Angélique de Mackau, marquise de Bombelles*, 2 vol. — *Souvenirs de Delaunay*. — *Le Palais de Saint-Cloud*. — *Drames de l'Histoire*. — *Une Page d'amour sous la Terreur*, en collaboration avec Lucien Terneuse (1909); *Souvenirs du général de Fleury*.

PUBLICATIONS : *Mémoires* du colonel Biot, du comte de la Garde Chambonas, de la Comtesse de Montholon, du général marquis Amand d'Hautpoul, du caporal Wagré, de Jouslin de la Salle, etc., etc. — *Le Carnet historique et littéraire de 1898 à 1906*.

(5) ROMANS : *Les Sept Maris de Suzanne*; *Alma Mater*. — OUVRAGES HISTORIQUES : *Cagliostro*. — *Emilie de Saint-Amarante*. — *Les Dévotes de Robespierre*. — *Fabre d'Eglantine*. — *La Vie parisienne sous la Révolution*. — *La Vie parisienne sous l'Empire*. — *Les Théâtres libertins au XVIIIe siècle*. — *Pauline Bonaparte*. — *Marie-Antoinette et les pamphlets*. — OUVRAGES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE : *Avant la Gloire*. — *Leurs Débuts* (2 vol.)

de M. Le Nôtre (1) (1901), ses *Quartiers de Paris pendant la Révolution*, et son *Tribunal Révolutionnaire*, parus en 1908, sont des analyses perspicaces de mœurs et de caractères; *L'Histoire de l'Émigration*, en trois volumes de M. E. Daudet (1886-1907). *La Vie et Conspiration de Jean de Batz*, donnée en 1908 par son descendant, et l'histoire de la Contre-Révolution, du même (1910), *Les Émigrés à Cocarde noire en Angleterre, à Quiberon*, etc., de M. R. Bittard des Portes (1908), et enfin l'histoire de *Buonarotti et de la secte des Égaux*, de M. Paul Robiquet, constatent un immense dépouillement. Ces ouvrages sont bien écrits, en une prose facile, claire, avec bon sens, malgré le danger du genre. A chercher surtout le romanesque et le pittoresque du passé, on a tôt fait de projeter sur l'histoire l'imagination plus ou moins heureuse qu'on y apporte.

M. E. Herpin a reconstitué un roman vrai d'après des rapports trouvés au British Museum et d'après la correspondance des princes de Bourbon émigrés, celui d'Armand de Chateaubriand. C'était le cousin de René, on l'avait surnommé « l'Ami des Vagues » parce qu'il passa sa vie sur mer à porter d'Angleterre en France la correspondance des émigrés. Fouché le fit fusiller en 1809.

Plusieurs histoires de conspirations furent écrites en 1909 : *Conspirateurs et gens de police : La mystérieuse affaire Donadieu* (1802), par Gilbert-Augustin Thierry ; *Exil et mort du Général Moreau*, par Ernest Daudet.

Napoléon Ier est toujours à la mode.

Les Origines de l'Expédition d'Égypte furent exposées par M. Fr.-Charles Roux (2), l'Opposition religieuse au Concordat et ses suites l'ont été par M. C. Latreille (3). L'Impératrice Joséphine a été présentée à nouveau, d'après le témoignage de ses principaux historiens, par M. le baron de Méne-

(1) *Vieilles Maisons, Vieux Papiers* (1900). — *Id.*, 2e série (1903). — *Id.*, 3e série (1906). — *Tournebut* (1901). — *Le Baron de Batz* (1901). — *Le Drame de Varennes* (1905). — *Mémoires et Souvenirs sous la Révolution et l'Empire.* — THÉATRE : *Les Trois Glorieuses* (1902). — *En musique* (1902). — *Varennes*, avec H. Lavedan (1904).

(2) *Les Origines de l'Expédition d'Egypte* (1910).

(3) *L'Opposition au Concordat* (1910).

val (1), et le roi de Rome l'a été par J. Turquan (2); puis voici Napoléon et ses maréchaux étudiés par un soldat, le général Zurlinden (3), Napoléon suivi dans sa politique à l'égard de la Suisse par M. E. Quillon (4); enfin le retour de l'île d'Elbe raconté par M. Gilbert Stenger (5), et les derniers jours de l'Empereur par M. P. Frémeaux (6).

Et cependant Albert Vandal (7), Frédéric Masson (8), Henry Houssaye, Welschinger, le général Bonnal poursuivaient dans le même temps leurs beaux travaux: Albert Vandal, en racontant l'avènement de Bonaparte, M. Frédéric Masson dans *Les Quadrilles à la Cour sous Napoléon Ier*, *L'Impératrice Marie-Louise*, *Napoléon et son fils*, *Napoléon à Trianon*, etc. M. H. Welschinger en retraçant la lutte de Napoléon contre Pie VII, entre 1804 et 1815 (*Le Pape et l'Empereur*, 1905); Henry Houssaye en suivant jour à jour, pas à pas, l'acheminement vers la première abdication et en publiant un essai spirituel: *Napoléon le Grand par Victor Hugo*, et une étude technique: *Napoléon homme de guerre*. C'est l'homme de guerre aussi que le général Bonnal a étudié en Napoléon, dans une suite d'ouvrages dont l'ensemble a remporté à l'Académie française le Grand Prix Gobert. Le comte de La Bédoyère a écrit *Le Maréchal Ney* (1902), et P. Gautier, *Mme de Staël et Napoléon* (1903).

Il fut publié de nombreux souvenirs écrits pendant la glorieuse période impériale, ou un peu avant et après. En 1905, M. M. Faure a donné les Mémoires du général Championnet. En 1907, M. A. Chuquet a publié le journal de route de

(1) *L'Impératrice Joséphine*, d'après le témoignage de ses principaux historiens (1910).

(2) *Le roi de Rome* (1904). — *Mme de Montesson* (1903). — *Les Favorites de Louis XVIII* (1900).

(3) *Napoléon et ses maréchaux* (1910).

(4) *Napoléon et la Suisse* (1910).

(5) *Le retour de l'Empereur* (1910).

(6) *Les derniers jours de l'Empereur* (1908).

(7) *Les Voyages du Marquis de Nointel* (1900). — *L'Avènement de Bonaparte*.

(8) *Napoléon et sa famille* (1900). — *Joséphine répudiée* (1901). — *L'Impératrice Marie-Louise* (1902). — *Napoléon et son fils* (1903).— *Les Quadrilles à la Cour de Napoléon Ier* (1904). — *Jadis* (1905). — *Le Sacre et le Couronnement de Napoléon* (1908).

Desaix. M. Chéramy, en 1908, a édité les Mémoires complets de Mlle George. En 1910, nous avons eu une partie de ceux du général Decaen, et enfin, les mémoires si touchants du capitaine Gerbaud, mort à vingt-cinq ans.

Nous voici donc arrivés au XIXe siècle, raconté par le XXe. La production devient encombrante.

Le passé reculé n'étant pas épuisé et, n'ayant pas lassé la curiosité, il faut que l'intérêt qu'on porte à un tout récent passé soit presque celui qu'on trouve à étudier le temps présent. Il y a cette raison, il y en a d'autres : il y a notamment celle-ci que nos dernières évolutions sont moins matière pour « boîte à fiches » et beaucoup plus affaire de psychologie, et c'est là encore une fois le souci de ce siècle-ci. La science n'y perd rien d'ailleurs, car nous avons depuis peu sur le XIXe siècle des compositions fortement documentées, et ce sont les meilleures et peut-être les seules durables. Nous aurons donc à distinguer les écrits historiques qui sont édifices élevés pour assurer le souvenir de grandes choses dans l'avenir, et ceux qui sont « lectures spirituelles » pour le présent. Nous allons faire ce partage à l'occasion de chacune des phases du dernier siècle : livres de science historique, livres de psychologie. Nous paraîtrons éliminer bien des œuvres de valeur, on les retrouvera plus loin aux articles sur les moralistes et les économistes. La science, l'histoire et la philosophie ne se séparent pas aujourd'hui autant qu'elles affirment le vouloir. La science gagne tout et l'histoire en est imprégnée. L'histoire à son tour pénètre tout et légitimement prétend tout réviser. Quant à la philosophie et à la morale, elles contrôlent tout et veulent, de tout, conclure. C'est tant mieux, cette triple culture élèvera puissamment les générations montantes.

L'histoire est instrument de développement intellectuel et de culture générale; il y a tout à gagner à connaître le monde où nous vivons; le plus sûr moyen pour chacun d'y agir suivant ses facultés est de connaître d'abord le milieu complexe où elles vont s'exercer : « Impossible d'être *quelqu'un*, impossible de vivre vraiment si l'on n'a pas de connaissances complètes, profondes et personnelles, sur l'état social

dans lequel évolue nécessairement toute activité. Impossible de les posséder si l'on ne recourt pour les acquérir à l'histoire... Ce ne sera ni la philosophie, ni l'étude du code, ni les hautes études commerciales qui diront à l'homme de quelles idées sont pétris les esprits sur lesquels il doit agir, et quelles traditions ont formé le cœur de ses contemporains... La société d'aujourd'hui vit de principes et d'idées nées particulièrement dans le siècle précédent. » Ce sera donc l'étude de l'histoire d'hier, mais une étude faite avec intelligence et sagacité, avec l'application réfléchie du médecin ou du psychologue qui cherche à développer les éléments d'un tempérament, ce sera une étude attentive de l'histoire presque contemporaine qui fera l'homme complet, l'homme de son temps, l'homme capable d'agir sur les autres. L'histoire de la veille devient ainsi une des sciences directrices de la vie du lendemain, et, comme l'a dit M. Seignobos, elle est un contre-poison contre la spécialisation. Tout naturellement, et à l'encontre même des prétentions de certains, l'histoire d'hier, mieux que celle des âges lointains, est le domaine de choix de l'esprit synthétique : à cette recherche constante de la part humaine, à ce travail persévérant sur les passions de l'âme contemporaine, l'esprit s'assouplit, s'affine et acquiert plus vite l'expérience psychologique. Un excellent témoignage de cette vertu des études historiques, sur le XIXe siècle, est la brillante série des historiens modernes, de ceux qui ont donné à cette science son éclat et sa véritable méthode. Les esprits que cette histoire a séduits sont précisément ceux en qui s'étaient le mieux développées par vocation les aptitudes psychologiques. La diplomatie qui exerce la sagacité a donné à l'histoire A. Sorel, A. Vandal, G. Hanotaux, toute la pléiade de la Société d'histoire diplomatique, naguère présidée par le baron de Courcelles et M. de Voguë; la magistrature a formé Pierre de la Gorce, le meilleur de nos historiens avec ceux-là; d'autres encore ont porté la toge du magistrat ou de l'avocat d'assises; Taine, agrégé de philosophie, était un professionnel de la psychologie; Jules Simon aussi, qui écrivit dans sa vieillesse : « J'ai regretté toute ma vie de n'avoir

pas été professeur d'histoire ». Tous les hommes d'action, les entraîneurs de peuples, les hommes de gouvernement ont cultivé l'histoire. En fait, c'est dans l'histoire de leur temps que les meilleurs d'entre eux ont acquis l'esprit synthétique : tous les grands politiques, Thiers, Guizot, le duc de Broglie, Hanotaux, hommes d'action et de gouvernement, ministres d'une politique très personnelle, se sont fait une spécialité des études historiques contemporaines.

Pour la Restauration, M. Ernest Daudet a raconté *L'Ambassade du duc de Decazes en Angleterre*, riche de détails piquants et circonstanciés; M. B. de Lacombe, *La Vie privée de Talleyrand*, dont la fin entre les bras de l'abbé Dupanloup, qui l'a réconcilié avec l'Église, est un bien dramatique tableau; M. le vicomte de Reiset, la frivole et trop calomniée comtesse de Balbi; M. Pailhès, *Madame de Duras et Chateaubriand*; M. de Lacharrière, *Madame de Chateaubriand*, de qui il a publié les Mémoires, où l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* avait puisé librement. En même temps, de la comtesse de Boigne nous avons eu aussi les mémoires farcis d'anecdotes malveillantes et vraies; de Mme de Staël, sa correspondance avec Mathieu de Montmorency, et leur histoire reprise par M. P. Gautier; du baron de Frenilly des mémoires encore édités par A. Chuquet, et de Benjamin Constant, grâce aux soins de M. L.-C. de Rebecque, *Le Cahier rouge*, dont le plus curieux est qu'en contant des aventures propres à le déconsidérer, Benjamin Constant garde un prestige réel par la supériorité de son intelligence, par son esprit aigu, par toute son ironie qui est le fond de son talent. Pierre Quentin-Bauchart a consacré de bons travaux à Lamartine.

M. A. Marquiset a conté l'extravagante vie du vicomte d'Arlincourt, « prince des romantiques », qui, de Victor, passa vicomte par un lapsus de plume d'un commis d'ambassade.

C'est au régime de Juillet principalement que nous reportent des Correspondances et des Mémoires qui viennent d'être publiés : les Lettres de Mme d'Arbouville à Sainte-Beuve (1),

(1) L. Séché : *Mme d'Arbouville, d'après ses lettres à Sainte-Beuve* (1909).

les papiers inédits de Marceline Desbordes-Valmore (1), la *Chronique* de la duchesse de Dino, pour parler d'abord des femmes touchantes ou respectables auxquelles il faut joindre Delphine Gay (Mme de Girardin), racontée par M. Léon Séché dans ses rapports avec Lamartine, avec V. Hugo et d'autres, et aussi Rachel que Mlle Valentine Thomson fait mieux connaître d'après des lettres inédites. Quelques autres « histoires de femmes » doivent encore s'y ajouter, celles de Béatrice-Stéphanie de Lage de Volude, écrite par la comtesse H. de Reinach, celle de Mme de Berny (la *Dilecta* de Balzac) tentée par Mme Geneviève Ruxton. Les hommes, leurs contemporains, n'ont pas été plus discrètement traités : nous possédons depuis 1908, grâce à MM. Paupe et Chéramy, la correspondance de Stendhal, et, depuis 1909, grâce à M. Jean Mélia, la vie amoureuse du même Stendhal. Le docteur E.-T. Hamy a publié la *Correspondance d'Alexandre de Humboldt avec François Arago;* le comte d'Haussonville, celle de Lamennais avec la baronne Cottu; A. Lefranc, après maints autres, a repris pour sujet d'étude *Maurice de Guérin, d'après des documents inédits*, et nous avons lu les *Lettres de Jeunesse de Fromentin*, publiées en 1909, par M. P. Blanchon, *Les Lettres du séminaire* et les *Cahiers de Jeunesse* de Renan. *Les Souvenirs d'un médecin de Paris* (le docteur Pommiès de la Siboutie), nous font voir quelle fut sous Louis-Philippe, l'admiration de la bourgeoisie pour la famille royale bourgeoisement princière, et ce qu'était alors un Parisien qui fut bon médecin, bon père et bon garde national.

Enfin, sur le même règne, lisez les nombreuses biographies précises, riches de références, fécondes en vues de détail et en analyses morales de M. Tournedux sur Delacroix, Perronneau, La Tour; de M. Spœlberch de Lovenjoul sur Sainte-Beuve, sur Balzac; de M. Léon Séché sur Lamartine et sur Musset; de M. E. de Rougemont sur Villiers de l'Isle-Adam; de M. G. Bertrin sur Chateaubriand et Sainte-Beuve; de M. L. Maigron sur le Romantisme et les mœurs; de M. M. Salomon sur Charles

(1) J. Boulenger, *Marceline Desbordes-Valmore* (1909).

Nodier et le groupe romantique; de M. Paul Lafond sur Jules de Rességuier et ses amis, encore des romantiques; de M. M. Dumoulin sur les ancêtres de Musset, de Mme la princesse de Faucigny-Lucinge sur *Rachel et son temps*.

Même abondance de littérature épistolière datée de la deuxième République et du second Empire, mais ce sont exclusivement des lettres d'hommes : celles du musicien G. Bizet, éditées partie en 1908, partie en 1909, qui sont d'un bon fils franc et naïf quand il parle à sa mère, et d'un être enthousiaste quand il parle à l'âme d'un ami; les Lettres de jeunesse du poète Manuel; celle d'un soldat exilé, le duc d'Aumale, et de Cuvillier-Fleury, son ancien précepteur; celles des philosophes Renouvier et Secrétan, document inestimable pour l'histoire des systèmes et des idées, et où se réfléchissent les grands événements contemporains interprétés par une pensée philosophique; la correspondance entre V. Hugo et Paul Meurice, longue et intime conversation sur tous les sujets littéraires et politiques pendant plus de vingt-cinq ans; la correspondance de Taine en quatre volumes, donnée presque sans commentaire, comme Taine l'eut voulu.

Et même abondance de « Souvenirs » ou de livres qui, écrits par des témoins attentifs, passeront peut-être un jour pour des Mémoires : *Les Souvenirs d'enfance et de régiment* du comte de Comminges; les souvenirs de sa vie par le vicomte de Meaux; les « simples souvenirs » du comte de Pimodan, fils du héros de Castelfidardo, les cahiers de Nadar l'aéronaute, mort en 1910, le Journal de l'acteur Edmond Got, et *Les Mémoires* de Mandrin et d'autres fameux contrebandiers, produits par M. F. Funck-Brentano.

L'histoire de Napoléon III, par M. Émile Ollivier, paraît par volumes annuels depuis plus de dix ans. Elle est aujourd'hui complète. L'information y est vaste, l'élocution parfaite et nette, le ton digne, et néanmoins on y sent une passion qui a quelque peine à se contenir. Ni plaidoyer, ni réquisitoire, c'est une loyale discussion en des Mémoires documentés et didactiques.

Après J. de Chambier, M. Pierre de la Gorce a traité le même

sujet avec des dimensions semblables, et son œuvre est terminée depuis peu. Des prix académiques l'ont couronnée, et M. de la Gorce est entré à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1907. Son *Histoire du Second Empire*, écrite dans une pensée plus désintéressée que *L'Empire libéral* de M. Ollivier, est plus animée de ton : c'est sans doute que M. Ollivier parlant *ad probandum* a voulu paraître froid.

MM. E. Bourgeois et E. Clermont nous ont exposé en diplomates, et M. le général F. Silvestre en soldat, les affaires d'Italie, celui-ci dans une *Étude sur la Campagne de* 1859, ceux-là dans *Rome et Napoléon III*. Maurice Quentin-Bauchart a fait revivre le Prince Impérial; et Frédéric Loliée a évoqué magistralement la Société de ce temps (1). Signalons aussi les estimables livres de M. Alb. Meyrac sur ce sujet.

La guerre de 1870-71 fut contée par Maurice Quentin-Bauchart, par Lazare Carnot (1907), et Ch. Benoist, avant d'étudier *L'organisation du Travail* (1908), *Silhouetta* : *Le Prince de Bismarck* (1900). Paul Déroulède a exalté les mêmes souvenirs dans *Feuilles de Route* et *Pages Françaises* (1909) et Jules Claretie dans *Quarante ans après* (1910). De l'histoire générale de la troisième République, au moins jusqu'en 1900, il y a eu plusieurs essais, dont l'un, *L'Histoire contemporaine* de M. Gabriel Hanotaux, sera difficilement dépassé. Nous en parlerons tout à l'heure. M. de Marcère, en homme politique et en penseur revenu de bien des choses, a, en quatre volumes, étudié la même période des débuts : Assemblée Nationale et Septennat. Ce sont presque des confessions, où l'ancien ministre sait se faire sa part ; mais M. de Marcère, trop intimé dans le procès de la République opportuniste, pouvait-il garder toute sa sérénité?

La plupart des autres essais ont des proportions réduites, ce qui n'en réduit pas fatalement la portée : *Thiers et Mgr Dar-*

(1) *Histoire des littératures comparées* (1905). — *La Séduction* (1905). — *Les Femmes du Second Empire* (1906). — *La Comédie-Française, Histoire de la Maison de Molière* (1906). — *La Fête Impériale* (1907). — *La Vie d'une Impératrice* (1907). — *Frère d'Empereur. A. de Morny et la Société du Second Empire* (1909).

boy, de M. G. Gautherot, récit des tragiques négociations d'avril 1871, pour la délivrance des Otages ; — les exposés de questions coloniales, par M. Paul Vibert, ou d'expéditions en Annam et en Chine par M. le général Frey, ou les recueils parlementaires de M. Muel; les pages pénétrantes de M. E.-M. de Voguë sur les *Hommes et les choses d'hier*; les analyses de tempéraments et quelquefois de caractères, de M. Adolphe Brisson, dans ses *Portraits intimes*, *Pointes sèches*, *Nos humoristes* et *Les Prophètes*; les tableaux de mœurs contemporaines de M. Marcel Barrière; l'histoire, par M. Joseph Reinach, de la fameuse affaire Dreyfus, et la petite histoire, la Chronique de Paris, tenue à jour avec un persistant succès dans les volumes annuels de *La Vie à Paris* de Jules Claretie, et dans *La Vie de Paris* de son émule Jean-Bernard.

Quant à la *France contemporaine* de M. G. Hanotaux (1), on nous permettra d'en redire encore toute la valeur au moment d'en finir avec l'histoire de nos jours. C'est du développement de la démocratie française depuis 1871 qu'il s'agit ici, avec l'étude d'une évolution morale et le tableau du progrès dans les sciences. C'est exposé avec simplicité et calme, écrit avec élégance et sobriété. La haute tradition des maîtres de l'histoire en France a gardé sa belle vitalité, et elle reste à la fois l'école de la vie civile et du grand art d'écrire.

Nous aurions encore fort à faire avant de quitter la littérature historique de ces dix années si nous voulions tout dire. Nous n'avons pas encore parlé de ce qui nous a été départi sur Paris et la chronique provinciale.



Paris a perdu en 1909 un de ses plus charmants et savants historiens, F. Bournon, mort à cinquante ans (2). Il partagea

(1) *L'Energie Française* (1904). — *Du Choix d'une Carrière* (1902). — *Histoire de la France Contemporaine* (1903). — *La Paix Latine* (1903). — *L'Affaire de Madagascar* (1904). — En collaboration avec le comte d'Haussonville: *Souvenirs de Mme de Maintenon* (1902). — *Mémoires et Lettres inédites de Mlle d'Aumale* (1903). — *Les Cahiers de Mlle d'Aumale* (1903). — *Mme de Maintenon à Saint-Cyr* (1904).

(2) M. Sigismond Lacroix, l'homme politique, décédé en 1909, s'était, lui aussi, occupé de réunir des *Documents pour l'histoire de Paris*.

ses veilles entre de grandes et de menues publications sur Paris ancien, moderne, *intra* et *extra-muros* et des monographies sur le Blésois.

Il existe des associations d'érudits, comme la « Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France » qui, depuis trente-sept ans, a fourni trente-sept volumes de forte documentation. Il existe encore une « Collection des Richesses d'Art de la Ville de Paris ». Là F. Bournon tenait la première place, et on y poursuit son œuvre; — et une active Société Historique d'Auteuil et de Passy.

MM. A. Christian et E. Toulouse ont donné, jusqu'en ces dernières années, l'un plusieurs volumes sur le Paris des derniers siècles, et l'autre sur le Paris préhistorique. Par un juste retour de la curiosité, c'est sur le Paris moderne que MM. Georges Cain et L. de Lanzac de Laborie ont porté leurs investigations non moins éclairées et habiles. Le *Paris sous Napoléon* de ce dernier, qui a obtenu, en 1907, le prix Berger à l'Académie française, a été ainsi jugé par M. Gaston Boissier :

M. de Laborie tâche d'oublier Austerlitz et Iéna: comme il ne peut pas courir toute la France, il s'enferme dans Paris; mais sur ce terrain plus restreint, il ne veut rien omettre : il faut que son étude sur la vie qu'on mène à Paris soit complète. Il se met donc à la suite du Parisien dans la rue, ne nous fait grâce d'aucun des spectacles qu'il y rencontre, décrit l'aspect des quartiers qu'il traverse, s'arrête à regarder les boutiques, l'accompagne dans les magasins où il entre. Il monte avec lui dans la maison, il la visite, il en dépeint le mobilier, il s'assied à sa table, il assiste à ces dîners qui durent quelquefois cinq heures, et si c'est un repas de famille, il écoute chanter au dessert, quelque chanson légère dont tout le monde reprend en chœur le refrain. Ce qui donne à ces tableaux d'une vie vulgaire un prix particulier, c'est qu'on se trouve au lendemain d'une révolution qui a tout bouleversé, et qu'il s'agit de tout remettre en équilibre, qu'on veut voir comment les éléments qui restent d'un monde qui disparaît s'accommoderont d'idées différentes et ce qui sortira du mélange.

M. Georges Cain (1) fait, dans tous les coins de Paris actuel, des promenades qui nous intéressent vivement.

(1) *Croquis du vieux Paris* (1905). — *Anciens théâtres de Paris* (1906). — *Coins de Paris* 1906). — *Promenades dans Paris* (1907). — *Nouvelles promenades dans Paris* (1908.)

Un rapide tour de France nous fera voir à l'œuvre quelques-uns des savants qui établissent à cette heure, ou depuis peu, la bibliothèque historique de nos provinces. Une Collection a été entreprise en 1906, sous la direction de M. Fr. Charpin : *Bibliothèque régionaliste.* Ses petits volumes prétendent à être non seulement des guides, mais des précis d'histoire. Cette bibliothèque sera une heureuse concurrence au folklorisme dont M. P. Sebillot a commencé, en 1904, à condenser méthodiquement les découvertes, et elle sera elle-même tenue en haleine par la « Collection des Petites Monographies des grands édifices de France » qui compte déjà de nombreux et fort bons livrets, dus aux plumes les plus autorisées, sur Coucy (M. Lefèvre-Pontalis), Rambouillet (M. Henri Longnon), Vincennes (M. le capitaine de Fossa), le château de Moissac, l'abbaye de Vezelay, les cathédrales de Chartres, du Mans, de Reims, etc.

Au sortir de Paris, dans l'Ile-de-France, la moisson des sujets est abondante. Versailles, a inspiré toute une école historique : on y rencontre M. P. de Nolhac (1), M. Pératé ; mais Versailles n'est pas « la province »; c'est trois siècles d'histoire nationale. Voici Noyon et Chartres, dont l'historien a été, depuis 1900, M. Lefèvre-Pontalis, puis la Normandie, où M. G. Lavalley s'est fait l'historien de Caen, et M. Ch. de Beaurepaire, celui de Rouen.

En Picardie, Amiens et sa cathédrale ont un dévot annaliste, M. Durand. M. Louis Léger raconte Crécy et la cathédrale de Reims. En Champagne, M. Georges Hérelle s'est fait le chroniqueur du protestantisme de la province.

Si nous passons en Lorraine, nous trouvons, pour Nancy et le Barois, les livres réédités d'un modeste professeur d'histoire au Petit Séminaire de Pont-à-Mousson, devenu le Cardinal Mathieu et l'un des Quarante de l'Académie française, et, pour Metz, M. A. Grenier qui, en 1907, a décrit des habitations gauloises et des villas latines de la région. Voulons-nous prolon-

(1) *Louis XV et Marie Leczinska* (1902). — *La Création de Versailles* (1901). — *Louis XV et Mme de Pompadour* (1902). — *Les Jardins de Versailles* (1905). — *Nattier*, peintre de la Cour (1905). — *Poèmes de France et d'Italie* (1905). — *J.-H. Fragonard* (1906). — *François Boucher* (1907). — *Mme Vigée-Le Brun* (1908). — *Versailles et Trianon* (1909).

ger notre pèlerinage patriotique vers l'Alsace? Voici les livres de M. Henri Welschinger sur sa province natale, *Sainte-Odile* (1901), *Strasbourg* (1904).

Le Folklore de la Franche-Comté, sa littérature populaire, sa faune, sa flore nous sont révélés par M. Charles Beauquier.

Passons en Bourgogne. M. Léon Gauthier nous présente l'histoire des Lombards dans les deux Bourgognes. De là, si nous nous portons vers la Savoie, nous retrouvons un académicien, M. Costa de Beauregard, qui célèbre sa petite patrie et sa propre famille, ou le sénateur, M. Duval, qui dérobe à la politique le temps d'écrire des monographies.

De Provence viennent les livrets nombreux de la *Bibliothèque régionaliste* dus à M. Charles Roux, sur Aix, Nîmes, Fréjus, Vienne, Aigues-Mortes, *Le Costume en Provence*, *Les Légendes de Provence*, etc., ces petits livres qui lui valurent de Mistral des vers où il lui disait : « Ah ! si nous avions encore quelques-uns comme toi, nous verrions de notre pays revivre la vertu, et les beaux arts refleuriraient sur nos rochers arides ! » C'est aussi pour l'histoire de cette Grèce française que fut fondée la revue *Romania*.

Le Languedoc a trouvé en M. Rosbach son annaliste à la manière patiente des Bénédictins de Saint-Maur, et Mgr Douais s'en est aussi occupé. Le P. Pierre Lhande vient de faire l'histoire économique et psychologique de *L'Émigration basque*.

Les antiquaires de la Creuse nous ont intéressés à l'homme préhistorique de la Chapelle-aux-Saints, découvert en 1908.

Cette tournée peut se terminer en Bretagne, où M. de la Borderie fut arrêté dans ses travaux, en 1901, par la mort. M. Ch. Le Goffic a, en 1908, donné, dans *L'Ame bretonne*, une psychologie des Bretons qui furent des initiateurs : Chateaubriand, Lamennais, Renan. Et M. Anatole Le Braz écrit presque journellement sur sa Bretagne, et toujours avec la même tendresse.

On n'apporte ni la même sympathie ni la même érudition à faire l'histoire « étrangère », mais on y cherche aussi des leçons. A part quelques ouvrages d'ensemble pour l'enseignement supérieur et quelques biographies curieuses, les

travaux récents sur l'histoire étrangère sont aussi bien des enquêtes de politique, d'économie, que de philosophie.

Le Manuel historique de politique étrangère de M. Émile Bourgeois, commencé en 1892, a été terminé en 1905. C'est un recueil de haute culture. Comme pour le continuer, fut entreprise, il y a cinq ans, la publication *La Vie politique dans les Deux Mondes*, par un groupe de professeurs et d'anciens élèves de l'École des Sciences Politiques.

M. Paul Adam s'est proposé une tâche moins extensive dans *Le Malaise du monde latin*, et la plupart de nos historiens de l'étranger ont préféré des sujets plus réduits.

L'Angleterre est très étudiée.

Tandis que M. A. Fauchier-Magran préparait et publiait sa dramatique vie de Lady Hamilton, M. E. Boutmy donnait, en 1901, son *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au* XIXe *siècle*, et M. J. Bardoux, en 1907, un *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*. Ces deux livres se distinguent : le premier, œuvre d'un philosophe, est la conclusion de grands travaux historiques antérieurs ; le second est la condensation des résultats acquis par la politique économique de la nation anglaise dans ses dernières crises belliqueuses. *La Crise anglaise*, de M. Ph. Miller, correspondant du *Temps* à Londres, est encore de la psychologie, cette fois celle des individualistes, politiciens, électeurs, hommes d'État, et c'est encore et surtout de psychologie anglo-saxonne qu'il s'agit dans les *Nouvelles études anglaises* de M. A. Chevrillon.

La Belgique est racontée en son évolution moderne par M. H. Charriaut comme terre d'expérience, et c'est vraiment un saisissant spectacle de voir ce petit peuple de six millions d'habitants, devenir, grâce à son activité une forte nation. L'Allemagne, nous le savons bien en France, peut nous apprendre beaucoup, mais soit dédain de raffinés, soit dégoût de vaincus, nous n'allons pas volontiers à cette école. Il faut, pour nous y attirer, des livres qui ébranlent toute notre âme. M. Waddington a mis son autorité de diplomate de carrière dans son *Histoire diplomatique de la Prusse* et dans son *Histoire de*

Frédéric II (1905); M. E. Denis, son sens très sûr dans un *Essai sur la formation de l'Empire allemand*; M. André Tardieu, une logique exacte dans *Le Prince de Bulow* (1909), M. M. Bessières et G. Goyau, leur connaissance si complète de l'état religieux de l'Allemagne dans leurs *Origines du centre allemand*, écho des discussions du Congrès de Mayence de 1848. On fut ému par le modeste livre de M. G. Delahache : *Alsace-Lorraine, La Carte au Liséré vert* (1909), histoire toujours déchirante de la séparation de l'Alsace et de la Lorraine : les âmes des Alsaciens et Lorrains annexés et fidèles, bien connus de l'auteur qui est leur compatriote, y sont dépeintes éloquemment dans leur robuste foi.

Il y a plusieurs « Alsace-Lorraine » en Europe, et les cœurs français battent à l'unisson de bien d'autres, quand on leur parle des affaires danubiennes, grecques et polonaises. De là, le succès de tant de livres nouveaux sur les questions « lointaines » : *Les Commencements de l'Indépendance bulgare et le prince Alexandre*, de M. E. Queillé; *La Question crétoise vue de Crète*, de M. A.-J. Reinach; *La Politique musulmane*, de M. A. Le Chatelier; *La Rénovation de l'Empire ottoman*, de M. P. Imbert. Le besoin de comprendre a fait lire d'autres livres encore sur des matières moins directement liées à nos intérêts nationaux, mais traitées par des hommes en l'autorité de qui nous avons confiance. *Les Révolutions de la Perse* par M. Victor Bérard; *Le Mirage oriental* de M. Louis Bertrand, *Les Questions actuelles de la politique étrangère en Asie*, cinq conférences de MM. V. Bérard, le docteur Rouire, J. Rodes, Michel Revon, R. de Caix, accompagnées d'allocutions de MM. de Courcel, Deschanel, L. Étienne, le général Lebrun.

M. Boutmy, enfin, à qui l'on doit les leçons positives qui se dégagent de *La Psychologie du peuple anglais*, dont nous avons parlé, nous en a donné de toutes négatives dans un livre qui a suivi deprès le premier : *Éléments d'une psychologie politique du peuple américain*. A ce portrait du citoyen des États-Unis et à cette analyse de ses sentiments patriotiques et religieux, tels qu'ils sont, nous saisissons bien ce que nous ne sommes pas,

et ne voulons pas être. M. Louis Léger (1) et le vicomte de Voguë se sont consacrés à la Russie.

***

L'histoire religieuse, à laquelle ont collaboré de savants prêtres et de savants incroyants, a été fort abondante aussi dans ces dix ans écoulés. Depuis les récentes et profondes modifications législatives, la polémique s'est portée sur l'histoire des religions, le débat tendant encore sur ces points à se faire scientifique. On en serait certainement venu là, même sans la guerre religieuse, par la seule pente des esprits.

D'Ernest Renan ont paru *Lettres du séminaire* (1902) et *Mélanges religieux et historiques* (posthume, 1904).

L'histoire de l'Église et de ses institutions complète l'histoire politique et manifeste les préoccupations morales et spirituelles.

Les maîtres de l'exégèse ont été le P. Lagrange dans ses *Études bibliques* (1902) et ses *Études sur les religions sémitiques* (1905), couronnées par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et M. l'ex-abbé Loisy : ses livres litigieux et autres, *Les Mythes babyloniens et le premier chapitre de la Genèse* (1901), *La Religion d'Israël* (1901), *Études Évangéliques* (1902), *Le Quatrième Évangile* (1903), *Le Sermon sur la montagne* (1903), l'ont jeté d'abord en pleine polémique. Il écrivit alors *L'Évangile et l'Église* et *Autour d'un petit livre.* Il occupe à présent la chaire de l'histoire des religions au Collège de France.

Un délicat « amateur », Gustave Lejeal, père de M. Léon Lejeal, avait donné *Jésus l'Alexandrin*, le *Symbole de la Croix.*

C'est tout un catalogue maintenant qu'il faudrait composer pour faire connaître seulement ce qui a compté en ces dix ans dans ces annexes des lettres sacrées et de l'histoire : l'histoire ecclésiastique générale, celle du Moyen Age, l'hagiographie,

(1) *Le Monde Slave* (2e série). — *Souvenirs d'un slavophile.* — *Prague, Moscou* (série des villes d'art). — *La Mythologie slave.* — *Marko Kralievitch.*

l'histoire du protestantisme, celle des querelles religieuses du XVIIe siècle, et l'étude des mouvements religieux du XIXe et du XXe siècles. Nous indiquerons les principaux ouvrages parus :

HISTOIRE RELIGIEUSE PRIMITIVE ET GÉNÉRALE. : F. MOURRET, *Histoire générale de l'Église*, qui aura huit volumes (quatre ont paru). — LOUIS DUCHESNE, de l'Académie Française : *Les Origines du culte chrétien*, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne; *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, en trois volumes; *Histoire ancienne de l'Église*, en quatre volumes. — ED. DUJARDIN, *La Source du fleuve chrétien*, premier volume d'une histoire du Judaïsme ancien et du Christianisme primitif. — M. S.-A. BAUDRILLART, *Les Catacombes de Rome, La Charité des premiers siècles du christianisme. Saint Paulin, évêque de Nole.* — PAUL MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne.* — A. DUFOURCQ, *Le passé chrétien*, en cinq volumes. — DOM F. CABROL, *Les Origines de la liturgie. Histoire religieuse du Moyen Age et Vies des Saints.*

HISTOIRE RELIGIEUSE DU MOYEN AGE : DOM BESSE, *Les Moines de l'ancienne France.* — J.-M.-N. VALOIS, *La France et le grand schisme d'Occident.* — A. LUCHAIRE, *Innocent III.* — BERNARD MONOD, *Essai sur les rapports de Pascal II avec Philippe Ier* (1099-1108). — R. POUPARDIN, *Monuments de l'histoire des Abbayes de Saint-Philibert.* — F. PRAT, *Origène* — F. TURMEL, *Tertullien, Saint Jérôme.* — A. DUFOURCQ, *Saint Irénée.* — J. RIVIÈRE, *Saint Justin et les apologistes au IIe siècle.* — V. ERMONI, *Saint Jean Damascène.* — E. VACANDARD, *Saint Bernard.* — F. BRUNETIÈRE, *Saint Vincent de Lérins.*

HISTOIRE DU PROTESTANTISME, ET QUERELLES DU XVIIe SIÈCLE, etc : ALFRED BAUDRILLART, *L'Église catholique, La Renaissance et le Protestantisme. Quatre cents ans de Concordat.* — IMBART DE LA TOUR, *Les Origines de la Réforme*, — ET. DEJEAN, *Un Prélat indépendant au XVIIe siècle* (Nicolas Pavillon). — A. HALLAYS. *Le Pèlerinage de Port-Royal.* — STROWSKI, *Saint François de Sales.*

HISTOIRE DU CATHOLICISME CONTEMPORAIN : P. DE LA GORCE, *Histoire religieuse de la Révolution française.* — P. PISANI, *L'Église de Paris pendant la Révolution.* — CARDINAL MATHIEU, *Le Concordat, Le Conclave de* 1904. — LE P. PIOLET, *Les Missions catholiques françaises au* XIXe *siècle.* — G. BERTRIN, *Histoire critique des Événements de Lourdes.* — J.-K. HUYSMANS, *Les Foules de Lourdes.* — A. FEUGÈRE, *Lamennais avant l'Essai sur l'indifférence.* — A. CHAUVIN, *Le père Gratry.* — H. BRÉMOND GERBET, *Newmann.* — E. MICHELET, *Newmann.* — GASTON PARIS, *Grammaire de l'assentiment de Newmann.* — GEORGES GOYAU, *Moehler, et Étude sur l'Allemagne catholique au* XIXe *siècle.*

— J. GUILLERMIN, *Vie et pontificat de Léon XIII.* — LECANUET, *L'Église de France sous la Troisième République.* — P. THUREAU-DANGIN, *Le Catholicisme en Angleterre au* XIXe *siècle.* — A. DEBIDOUR, *L'Église Catholique et l'État en France sous la troisième République* (1870-1906). — G. WEILL, *Histoire du Catholicisme libéral en France* (1828-1908). — A. TOUSSAINT, *La Situation du Catholicisme dans le monde au début du* XXe *siècle.*

Par ces revues, à grands pas, nous nous sommes élevés à des objets qui semblent éloignés de la science. Mais on retrouve les mêmes scrupules scientifiques dans les livres nouvellement parus sur l'Art, ou même sur l'histoire de l'Art : c'est par leur histoire que tant de choses humaines, indépendantes de lois connues, idéales et subjectives, redeviennent objets de science.

Les uns veulent travailler pour une plus profonde compréhension des choses de l'Art et composent sur un point étroit de son histoire quelque savante monographie. Les autres, frappés de l'évidence de certaines vastes synthèses ou de l'utilité des hautes traditions, passent des années à une œuvre toute en extension, à des histoires générales d'un art ou de tous les arts à la fois, cherchant même, à force de philosophie synthétique et de science précise, à faire mentir l'axiome de logique que compréhension et extension sont en raison inverse l'une de l'autre.

H. Provensal a exprimé de subtiles idées dans *L'Art de Demain* (1904). Les questions générales d'art ont également préoccupé M. Lacaze-Duthiers (1).

M. Salomon Reinach, connu pour son érudition, a réussi à faire une histoire générale des Arts plastiques en un tout petit volume : *Apollo* (2).

M. André Michel, qui avait donné des études sur la peinture,

(1) *Profils littéraires* (1900). — *La Peinture contemporaine en Autriche* (1900). — *Essai sur les articles d'Octave Mirbeau* (1903). — *Préface à l'Exposition des oeuvres de Jules Coutant* (1905). — *L'Idéal de l'Art humain* (1906). — *La Découverte de la Vie* (1906). — *L'Unité de l'Art* (1907).

(2) Avant 1900 : *Manuel de philologie classique* (1880). — *Traité d'Epigraphie latine* (1885). — *Grammaire Latine* (1886) — *Catalogue du Musée de Saint-Germain.* — *Bibliothèque des monuments figurés.* — *Esquisses archéologiques.* — *Antiquités nationales.* — *Chroniques d'Orient..* — *Répertoire de la statuaire grecque et romaine.* — *Répertoire des vases grecs et étrangers.* *L'Album Pierre-Jacques de Reims* (1902). — *Apollo, Histoire*

de David à Delacroix, ou sur Boucher, a pris, en 1905, la direction d'une *Grande Histoire de l'Art, depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours*. Son but a été de coordonner les monographies publiées depuis cinquante ans avec la collaboration de spécialistes comme MM. Henri Bouchot, C. Enlard, P. Leprieur, Lucien Magne, E. Mâle, Henry Marcel, A. Pératé, P. Vitry. L'œuvre atteindra bientôt son huitième volume (*L'Art au XIXe siècle*).

M. Alphonse Germain a écrit sur l'Art, en historien et en penseur. Son livre *Le Sentiment de l'Art*, (1902), a été couronné par l'Académie française. Depuis, il a donné : *L'Art chrétien en France depuis les origines jusqu'au XVIe siècle* (1903), *Saint François d'Assise; son influence sur les Arts* (1904), *Comment rénover l'Art chrétien* (1905).

Chez M. Léon Riotor, la curiosité, aussi étendue, est plus moderne et plus anecdotique. Il a écrit de bons livres sur Rodin, sur Carpeaux et aussi sur *L'Art à l'École*, et une suite de volumes : *Les Arts et les Lettres*.

Henry D'Allemagne a, d'après ses collections, fait une vivante histoire de la vie privée de jadis (voitures, cartes à jouer, luminaire, jouets (1), sports, etc.)

M. Albert Soubies a mené parallèlement une histoire de *La musique dans les Iles Britanniques*, et celle de tous les membres de l'Académie des Beaux-Arts.

Bon juge en littérature, M. André Beaunier a révélé l'*Art de regarder les tableaux* (1906). Les grandes études d'art de Henry Lapauze (2) sont excellentes. Le *Rubens* d'E. Michel (1900) est définitif.

Voici quelques historiens de l'Art plus exclusifs, si on peut ainsi parler, car, au fond, plusieurs d'entre eux ne sont spécialistes que par occasion, et encore le sont-ils « en tous genres ».

générale des Arts Plastiques (1904). — *Recueil de têtes antiques* (1903). — *Cultes, mythes et religions* (1905-1908). — *Répertoire de peintures du Moyen âge et de la Renaissance* (1905-1907).

(1) *Adde* Léo Claretie, *Histoire des Jouch.* — *Le Monde de l'Enfance.*

(2) *Les dessins de Ingres du Musée de Montauban* (1901). — *Les portraits dessinés de Ingres* (1903). — *Le Droit d'entrée dans le Musée* (1902). — *Mélanges sur l'Art français* (1905). — *Procès-verbaux de la Commission générale des Arts* (1903).

Ainsi, M. André Hallays, qui souffre de voir restaurer les vieux murs, écrit « en flânant » depuis dix ans sur tous les sujets artistiques, archéologiques, historiques, religieux, administratifs, avec une égale facilité, une égale passion. Sa propre spécialité est la splendeur ou la grâce des villes, des sites, et plus particulièrement la beauté de Paris.

M. Henri Marcel a étudié Millet séparément (1902), et largement la peinture française au XIXe siècle (1905). M. Georges Radet a raconté *L'Histoire de l'École Française d'Athènes.*

M. A. Boschot, en 1906, a fait revivre la jeunesse de Berlioz, « musicien romantique ».

M. L. Flandrin a pénétré l'âme du grand peintre qui fut son oncle, l'illustre Hippolyte Flandrin (1909). M. Paul Lacombe a rédigé un catalogue, et des plus intéressants, des *Livres d'heures imprimés aux XVe et XVIe siècles*, M. Roger Peyre, une histoire de *La Céramique française*, et M. l'Abbé Requin, l'historien d'Avignon, une histoire des *Faïences de Moustiers* qui aura seize volumes.

Sur l'Art à l'étranger, nous avons eu également une littérature docte et expressive.

M. Henri Bouchot, qui prit l'initiative de l'Exposition des Primitifs, a étudié *La Femme anglaise et ses peintres*, et MM. Saladin et Migeon ont composé en deux volumes un *Manuel de l'Art musulman*. Mais c'est l'Allemagne, et surtout l'Italie, qui ont retenu l'attention de nos esthéticiens.

Dürer, Beethoven, Haendel ont été étudiés, le premier par M. A. Marguillier qui s'est par ailleurs beaucoup occupé de l'Art allemand et autrichien, le second par M. G. Prud'homme, et le dernier par M. Romain Rolland, un de nos plus parfaits écrivains.

L'Italie de la Renaissance est séduisante : M. Gebhart intitula un de ses derniers livres *Les Jardins de l'Histoire*, et, sous ce titre narquois, donna des histoires de brigands et de sorciers, mais parmi eux passent et repassent des artistes, dont Botticelli, et ce dernier est le sujet et son nom est le titre du dernier livre du professeur académicien. M, P. Gauthier, poète et romancier, a aussi et bien écrit sur l'Italie du XVIe siècle.

M. G. Lafenestre (1) a donné : *La Vie et l'Œuvre du Titien;* M. Emmanuel Rodocanachi : *La Femme italienne de la Renaissance*, que l'Académie française couronna en 1907. M. Raymond Fournier-Sarlovèze a fait revivre *Les Artistes oubliés* (1902) et *Les Peintres de Stanislas-Auguste*, roi de Pologne (1907). Les études d'Édouard André sur Swebach, Zorn, Fragonard ont de la justesse.

C'est enfin une œuvre de grande érudition que les *Français italianisants au XVIe siècle*, de M. Émile Picot, membre de l'Institut. Il a élevé un véritable monument à la gloire des lettres françaises et italiennes du XVIe siècle. L'auteur fait, par la variété de ses connaissances, l'étendue de ses talents, songer aux savants de la Renaissance dont il parle. Arsène Alexandre (2) est un critique d'art original, très moderne, et aussi Thiébault Sisson, Roger Marx, Benoît-Lévy, Jules Comte, directeur de la belle et excellente *Revue d'Art ancien et moderne*.

Pierre de Bouchaud (3) a voulu mêler le souvenir des grands artistes à ses rêveries de poète, et il a étudié Raphaël, Michel-Ange, Benvenuto Cellini, Donatello, Jean de Bologne.

Camille Bellaigue (4) unit l'érudition au goût sûr et à la distinction de la forme. Alfred Bruneau est d'un jugement droit. Lalo a l'esprit exigeant, juste et ferme. P.-A. Chéramy, après Chambrun et Catulle Mendès a étudié *Richard Wagner et son œuvre* (1901). André Germain a ingénieusement apprécié le peintre *Lenbach* (1904), *Franz Stuck* et *Léo Bamberger* (1903);

(1) *Jean de la Fontaine* (1900). — *Artistes et Amateurs* (1902). — *Les Images Fuyantes*, poésies (1904). — *Les Primitifs à Bruges et les Pays-Bas.* — *Vieux Maîtres de France et des Pays-Bas* (1904). — *L'Exposition des Primitifs français à Paris* (1904). — *Jehan Fouquet* (1904). — *La Peinture en Europe*, catalogues des musées de peinture des grandes villes d'Europe (1906). — *Les Peintres de Barbizon* (1907).

(2) *H. Daumier, l'homme et l'œuvre.* — *L'Art du Rire.* — *Histoire populaire de la Peinture.* — *Histoire de l'Art décoratif.* — *Jean Carriès.* — *La Maison de Victor Hugo.*

(3) *Sur les Chemins de la vie* (1900). — *La Sculpture à Sienne et à Rome* (1901). — *Raphaël à Rome* (1902). — *Michel-Ange à Rome* (1903). — *Benvenuto Cellini* (1903). — *Les Successeurs de Donatello* (1904). — *Les Heures de la Muse* (1904). — *Naples*, étapes italiennes (1905). — *La Poétique française* (1906). — *Jean de Bologne* (1906). — *Les Lauriers de l'Olympe* (1908). —*Gœthe et Le Tasse* (1908).

(4) *Etudes musicales* (1898-1903-1907). — *Impressions musicales et littéraires* (1900). — *Mozart* (1907). — *Mendelssohn* (1907). — *Les Epoques de la Musique* (1908).

Les idées religieuses de Brunetière (1904). Th.-R. de Wyzewa a beaucoup et agréablement écrit (1).

Je signale encore, comme une édifiante tentative, la collection des Bulletins documentaires de la Société « L'Art et l'Enfant » fondée en 1904, pour encourager l'éducation esthétique de l'enfance et l'orienter dès le bas âge vers le goût pur et français, vers le beau et l'idéal : c'est un signe des temps que ce besoin de renaissance idéaliste.

Notre époque rappelle dans ses méthodes la Renaissance française. Les fameux humanistes et italianisants ont été des érudits plus que des philosophes. La critique littéraire actuelle (car il y en a une en dehors de la réclame des libraires et des articles de camaraderie), quand elle n'est pas amusement d'anecdotiers ou impressionisme vague, quand enfin elle veut être forte et utile, ne s'élève pas aisément au-dessus de l'érudition. Elle laisse volontiers la métaphysique aux critiques d'art.

Le mardi 4 juillet 1911, au « Dîner de la Critique littéraire », un membre du gouvernement, le ministre même de l'Instruction publique prit la parole. On avait annoncé qu'il ferait une fois encore le procès des humanités classiques. Il en a fait l'apologie, et ce surintendant des Belles-Lettres a dit à ses convives des paroles qui définissent la fonction moderne de la Critique littéraire dans la prétendue crise de la culture française :

« Votre mission est d'être les guides du goût public, de le mettre en garde contre la fausse sentimentalité, contre la brutalité grossière et contre un vain savoir-faire que l'on confond trop aisément avec le talent. Si votre effort ne détourne pas toujours la foule de certaines admirations frelatées, du moins, votre attention toujours en éveil lui

(1) Avant 1900 : *Les Grands Peintres* (1888). — *Le Mouvement socialiste en Europe* (1890). — *Valbert* (1893). — *L'Art et les Moeurs chez les Allemands* (1894). — *Nos Maîtres* (1896). — *Ecrivains étrangers* (95-98). — *Beethoven et Wagner* (1899). *Peintres de jadis et d'aujourd'hui* (1901). — *Contes chrétiens* (1902). — *Les Maîtres italiens d'autrefois* (1907). — *Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses* (1908).

Traductions : *Résurrection* et Théâtre complet de Tolstoï. — *Légende Dorée*, de Jacques de Voragine. — *Le Reflux*, *Saint-Yves*, *Le Mort vivant*, de R. L. Stevenson. — *Le Maître de la Terre*, de R.-H. Benson. — *Saint François d'Assise*, de J. Jœrgensen.

signale les œuvres de conscience et de foi dignes de retenir son suffrage. C'est vous qui révélez les talents inconnus, vous qui réhabilitez les talents méconnus, vous qui forcez, pour le compte du génie qui se cache modestement, les portes de la gloire. Ainsi vous servez à la fois la cause de l'art et celle de l'éducation nationale. Et c'est de cette besogne quotidienne et vaillante dont je veux vous exprimer ici ma gratitude. »

Le jeune président de l'Association syndicale des Critiques littéraires et Bibliographes, M. Paul Reboux, lui a répondu par le tableau d'une jeunesse lycéenne d'autant plus éprise d'antiquité, que la culture antique lui serait moins imposée :

« Quand le maître tournerait la tête, vite les couvercles des pupitres s'ouvriraient, et les écoliers, sous cet abri, liraient passionnément le récit des voyages extraordinaires accomplis par Énée, les potins de Juvénal, les facéties de Plaute, et ce merveilleux roman d'aventures qu'est l'histoire romaine de Tite-Live.

« Voilà peut-être quel serait l'effet d'une telle réforme. Elle nous vaudrait des écrits admirables. Tous les livres que, critiques littéraires, nous aurions à juger seraient composés dans une langue parfaite, sûre d'elle-même et de ses origines. »

Quel temps fût jamais plus fertile en atticisme?

A ce banquet, outre le président M. Paul Reboux, poète, romancier et critique au *Journal*, assistaient M. Guy de Téramond, critique à *La France du Sud-Ouest*; M. Max Langlois; M. E. Langlade; M. Henri Chantavoine, critique au *Journal des Débats*, à la *Nouvelle Revue*, à la *Revue bleue*, et naguère président du Bureau de l'Association des Critiques; M. Jacques des Gachons, critique à *La Mode Illustrée*, à *Je Sais Tout*, auteur dramatique, romancier; M. René Kerdyck, auteur de diverses études littéraires; M. E. Gaubert; M. Rodocanachi, critique au *Journal des Débats*, à la *Revue Historique*, à la *Nouvelle Revue*, conteur érudit des curiosités de l'histoire d'Italie; M. André Billy; M. Joliclerc, critique à la *Revista* de Paris; M. Joachim Gaschet; M. Léon Frapié, critique littéraire à la *Grande Revue*; M. le Dr Chauvelot; M. Sébillot; M. Acrémant, M. Auguste Dorchain, critique aux *Annales politiques*

et littéraires, poète, président de la Société des Poètes français, et l'un de nos modernes « législateurs du Parnasse »; M. Gilbert Augustin-Thierry, critique à la *Nouvelle Revue*, à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue Illustrée*; M. Charles-Henri Hirsch (le romancier Hirsch fait au *Mercure de France* la critique des revues); M. Robert Catteau, critique littéraire à la *Dernière Heure* (Bruxelles); M. Paul Abram, critique à *La Petite République*; M. Georges Michel, critique littéraire à *L'Aurore*; Mlle de Villers, critique littéraire au *Petit Écho de la Mode*.

L'Association était incomplètement représentée au banquet du 4 juillet. Elle compte dans son Annuaire des personnalités qui font d'elle comme le corps officiel de la Critique : M. Ch. Le Goffic, l'historien et le poète de la Bretagne, qui juge les poètes à la *Revue hebdomadaire*, est un des vice-présidents de l'Association. Le Bureau de celle-ci compte de plus : M. Paul Duprey, critique à *L'Aurore*, au *National*, à *L'Indépendance belge*; M. Maurice Cabs, critique, pour les livres d'histoire et de sociologie, au *Gil Blas* et au *Paris-Journal*; M. Émile Langlade, critique à la *Revue Septentrionale* et à la *Nouvelle Presse*; M. d'Alméras, critique à *L'Intransigeant*; M. Marcel Ballot, le critique littéraire du *Figaro*; M. Henri Barbusse, critique littéraire au *Je Sais Tout*; M. Henri Duvernois, rédacteur à *Fémina;* le poète Fernand Gregh, critique à la *Revue de Paris* et à la *Revue*; M. Maurice Level, critique au *Phare de la Loire*; Mme Camille Pert, qui rend ses arrêts littéraires en divers journaux; M. Stéphane Pol, critique à la *Revue du Palais* et à la *Grande Revue*.

La liste des membres de l'Association porte les noms de : M. Antoine Albalat, législateur de l'art d'écrire, critique au *Journal des Débats*; M. Henri Becker, du *Siècle* et de *La Vita Internazionale* (Milan); Mlle Lya Berger, poète et critique; M. Émile Bernays, de la *Nouvelle Revue*; M. Jules Bertaut, critique attitré de la *Chronique des Lettres françaises*; M. Barret de Beaupré, du *Carnet littéraire et historique*; Mme Jean Bertheroy, poète, romancier, et historien, qui tient la plume de la critique à *La Nacion*, M. le lieutenant Bienaymé, qui apprécie les

poètes à la *Revue du Temps présent*; M. Léon Blum, critique à *L'Humanité*, au *Gil Blas*, à *Comœdia*, qui publie ses feuilletons en volumes sous le titre *En lisant*; M. Jules Bois, critique aux *Annales;* M. Paul Boncour, critique au *Figaro* et naguères ministre du Travail; M. Jean Brécourt; M. Adolphe Brisson, directeur des *Annales*, critique dramatique au *Temps*, où il succéda à son beau-père F. Sarcey; M. Francis Caillard, directeur de la *Revue du Temps présent*; M. Jean Canora, de la *Revue positiviste internationale*; M. Charles Chabault (*Revue du Temps présent*); MM. Léon Chênebenoît et Raymond Clauzel, auteurs d'études littéraires; Mme Jean de Courbesac (du *Triboulet*); M. Pierre Dauze (*Revue biblio-iconographique*); M. Henri D. Davray, rédacteur littéraire au *Times*, à l'*Athenœum*, à la *Vanity Fair* de Londres et aux *Nouvelles*; M. Gaston Deschamps, président honoraire de l'Association, qui donne toutes les semaines au *Temps* des articles bibliographiques jadis reproduits en volumes sous le titre *La Vie et les Livres*, pour la plus grande utilité des historiens de la littérature contemporaine; M. Drujon (*Journal des Débats*); M. G. Élie-Berthet (*L'Aurore*); Mlle G. Fanton (*Revue latine*); M. Robert de Flers, gendre de V. Sardou et collaborateur de M. C. de Caillavet, critique littéraire et dramatique à *La Liberté;* M. Ch. Foley (*L'Écho de Paris*); M. André Fontaine, auteur d'études littéraires diverses; M. Edmond Franck, de *L'Illustration;* Mme Jacques Frehel; M. le colonel Frocard; M. Funck Brentano, chef de la section des Archives de la Bastille à la Bibliothèque de l'Arsenal, qui juge les livres à la *Revue des Études historiques*, aux *Annales de bibliographie critique*, M. Gausseron (*Revue biblio-iconographique, La Famille, Revue des Poètes*); M. Paul Ginisty, qui est de toutes les Associations littéraires, qui a multiplié les livres de vers et de prose, et juge à *L'Étoile belge* ses émules en prose et en vers; M. G. Grappe, dont le livre sur la poésie anglaise au XIXe siècle est digne d'éloge; *L'Opinion* lui a confié chez elle la plume de la critique; M. Halpérine-Kaminski, critique à *L'Opinion*, et à la *Revue bleue;* M. Hamon, un breton; Mlle Heinecke; M. A.-F. Hérold; M. Philippe Edouard-Hervé; M. Th.

Joran; rédacteur à *La Croix* et à la *Revue du Monde catholique;* M. Gustave Kahn, chartiste et orientaliste, poète et critique, qui écrit dans le *Gil Blas*, ainsi que M. G. Pioch (Théâtres); M. Paul Lacour, critique à *La Grande Revue;* Mme La Mazière-Kuhn, critique au *Journal des Débats;* MM. Marius et Ary Leblond; M. Georges Lecomte, ex-président de la Société des Gens de Lettres; M. Paul Lecomte (*Petit Journal*, *Annales Politiques et Littéraires*); M. Camille Le Senne, un des doyens du journalisme littéraire, collaborateur à l'*Événement*, au *Siècle;* M. Marcel L'Heureux *(Publications Laffite) ;* M. Lichy; M. Jean Lorédan, critique à la *Nouvelle Revue* et à la *Revue des Études Historiques*; Mme Marie Fr. Lowndes, qui traite de la littérature française dans le *Times*; M. Paul Marion, correspondant littéraire de journaux de province; M. Alfred Martin; M. Henri Martin; M. Martin-Mamy; M. Mary-Gill, correspondant littéraire de journaux russes; M. Roger-Marx, de la *Gazette des Beaux-Arts*; M. François Mauriac (*Revue du Temps présent*); M. Monprofit (*Nouvelle Revue*); M. Mortier (*Gil Blas*); M. Moussu (*Europe*); Mme André Myra, critique à *la Bibliothèque Universelle* (de Lausanne) et à la *Revue politique et parlementaire*; Mme Jeanne d'Orliac (*Revue illustrée*); M. Ossip-Lourié, qui écrit sur les lettres françaises dans les revues russes; M. Léon Parson (*Démocratie sociale*), M. Paulowski qui tient dans *Comœdia* un sceptre ou une main de justice; M. Poinsot (*Les Pages Modernes*); M. Polak (*Athénée de France*); Mme Rachilde, qui apprécie les romans dans *le Mercure de France*; M. Michel Revon, professeur en Sorbonne; M. Eugène de Ribier, critique à la *Revue des Poètes*; M. André Rivoire, homme de théâtre et critique à la *Revue de Paris*; M. le comte de La Rochefoucauld, qui donne des morceaux de critique au *Figaro*; M. Robert Scheffert, du *Journal*; M. Alphonse Séché; M. Achille Ségard, de la *Revue illustrée*; M. E. Semenoff, rédacteur au *Mercure de France*; M. Albert-Émile Sorel; M. Sébastien Voirol, qui fait connaître les bons livres aux lecteurs de la *Revue diplomatique*; M. H. de Weindel, qui fait de même à la *Revue illustrée*; M. Maurice Wolff, qui a cette tâche à la *Revue bleue*, à la *Nouvelle Revue* et à

Femina; M. Woznicki, patriote polonais, qui révèle à ses compatriotes ce qui s'écrit de beau et de bon chez nous.

On vient de voir si le souci de renseigner le public sur la production livresque et de la diriger dans son choix, en lui épargnant des épreuves pénibles et inutiles, est une des préoccupations actuelles de la presse ! A citer tous les journaux qui ont assumé ce sacerdoce on reproduirait une bonne part de l'Annuaire de la Presse : *L'Autorité, Comœdia, Écho de Paris, Éclair, Événement, Figaro, Gaulois, Gil Blas, Intransigeant, Journal, Journal des Débats, Liberté, Matin, Petit Journal, Petit Parisien, Siècle, Temps, etc...*

Les magazines et les revues font place aux appréciations d'Aristarques familiers : Le *Je Sais Tout* et *Femina*, le *Menestrel* aussi bien que *La Chronique Médicale, L'Illustration, La Gazette des Beaux-Arts, La Mode Illustrée* et *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*). Plus appliquée et plus copieuse est la critique littéraire qui se fait à *La Démocratie sociale*, à *L'Opinion*, à *La Chronique des Lettres françaises*, à la *Revue bleue*, à la *Revue hebdomadaire*, aux *Annales politiques et littéraires*, dans *Akademos*, et plus érudite celle des *Pages Modernes*, de la *Bibliographie du bon livre français*, des *Annales de bibliographie critique*, de *La Nouvelle Revue*, de *La Revue de Paris*, de *La Grande Revue*, de la *Revue historique*, de la *Revue des questions historiques*, de la *Revue philosophique*, de la *Revue politique et parlementaire*, de la *Revue latine*, de la *Renaissance latine*, de l'*Athénée de France* et du *Mercure de France*.

Encore n'avons nous pas nommé : M. Léon Bailby, de l'*Intransigeant*; M. Ernest-Charles, de l'*Excelsior*; M. Le Page, du *Journal*; M. E. Massard, de *la Patrie*; le fin parisien Émile Blavet; le judicieux Émile Berr (*Figaro*) (1); M. Schmoll, du *Gaulois*; M. H. Simond, de l'*Écho de Paris*; M. Chaumeix qui, bien que devenu rédacteur en chef du *Journal des Débats*, y continue la critique des Lettres et de l'Art; MM. Adrien Hé-

(1) *Au Pays des nuits blanches* (1900). — *Chez les autres*, notes de voyage. Enquêtes à l'étranger (1902). — *Journal de Sonia* (1904). — *Journal d'une Etrangère* (1907). — *Les Petites Choses* (1909). — En 1910 a paru le troisième volume de *Sonia*.

brard, Paul Souday et Maurice Dumoulin, M. et Mme Jean Carrère, du journal *Le Temps*; MM. Glaser et Chevassu, du *Figaro*; MM. Pioch et H. de Noussanne, du *Gil Blas*; MM. Berthoulat et Charles (Émile), de *La Liberté.*

Parmi les plus autorisés des critiques de nos magazines ou revues à périodicité hebdomadaire, comptez encore : MM. Paul Flat, de *La Revue bleue*; Lucien Maury, de la même revue, l'auteur de *Figures littéraires*; Rageot, des *Annales*; Émile Sedeyn, du *Figaro illustré*; René Baschet, de *L'Illustration*; J. José Frappa, du *Monde illustré*; Mme C. de Broutelles, de *La Vie heureuse*; M. Ch. Chantel, de *L'Art et la Mode*; M. Victor Tissot (1) qui exerce une véritable magistrature littéraire jusque dans les menues notices de l'*Almanach Hachette*, M. Joseph Bertrand (*Revue des Deux-Mondes*); M. Louis Ganderax (*Revue de Paris*); M. Émile Faguet (*Revue latine*); M. Jean Finot (*La Revue*).

Le *Mercure de France* doit être cité à part. Il mérite attention pour son œuvre qui est double. On ne s'y restreint pas à rendre des arrêts ou à suggérer des idées, on y travaille. Le *Mercure de France* réunit une pléiade de critiques : M. R. de Bury, chargé de dépouiller les journaux; M. Pierre Quillard, qui lit les poètes; M. Alfred Valette, un romancier qui surveille avec une juste sévérité ses confrères, assisté par Mme Valette, Rachilde en littérature; M. G. Polti, qui suit la littérature dramatique; M. Jean de Gourmont, qui fait la revue générale des livres. Des ouvrages de critique et d'histoire littéraire et sociale sont publiés sous les auspices du *Mercure* par M. Rémy de Gourmont, auteur du curieux *Livre des Masques*; M. Bachelin : *Jules Renard et son œuvre*, M. Léon Séché : *Sainte-Beuve*, *Muses romantiques*; M. Edm. Lepelletier : *Paul Verlaine*, *Émile Zola*; M. Pierre Lasserre : *Le Romantisme français*; M. Marcel Coulon : *Témoignages*; M. Léon Bloy, un des aînés et l'un des plus ingénieux, qui a donné, sous un de ces titres expressifs qu'il aime (*Les dernières Colonnes de l'Église*), de bons morceaux de critique sur F. Coppée, Bru-

(1) *La Suisse inconnue*, 1 vol. — *Un Lys dans la neige*, roman. — *L'Almanach Hachette, Encyclopédie populaire des sciences et des arts.*

netière, Huysmans, Bourget ; enfin, M. Émile Magne, que nous pouvions aussi bien citer au premier rang comme l'un des plus féconds écrivains de cette jeune et savante école. Il a publié une curieuse suite de livres vivement écrits et longuement documentés sur des personnalités étranges du XVII[e] siècle : Scarron, M[me] de Villedieu, Henriette de Coligny, Isabelle de Montmorency, le plaisant abbé de Boisrobert, et autres.

Les Cahiers de la Quinzaine furent fondés en 1900. *Les Cahiers* sont un périodique dont les numéros s'espacent irrégulièrement. Ils paraissent de douze à vingt fois par an, au jour qui leur convient. C'est une revue, mais un numéro n'a souvent qu'un article, article qui peut être de vingt à quarante pages, et deux fois sur cinq l'article et le numéro sont entièrement du rédacteur en chef, M. Péguy, lauréat de l'Académie française. Quand le numéro n'est pas de lui, il peut tout aussi bien être de M. Jaurès ou de M. Clémenceau, de M. Analole France, ou de M. Paul Desjardins. Les collaborateurs les plus assidus en ces dix ans écoulés ont été : M. Romain Rolland, qui y a donné son *Jean Christophe*, Gabriel Trarieux, auteur dramatique, et M. Maxime Vuilleaume, un historien. On y a traité de tout, et surtout fait de la polémique. La littérature n'y a pas été omise et parce qu'on y a publié *in extenso* des œuvres dramatiques, poétiques et romanesques, et puisqu'on y a consacré des numéros gros d'idées à Diderot, à Gaston Paris, à Shakespeare, à Tolstoï, à Swift. Les sujets sont souvent pris à la littérature étrangère.

Les Cahiers de la Quinzaine sont un effort encyclopédique et quelque peu cyclopéen. Ils attestent que l'esprit français n'a rien perdu de sa vigueur.

La presse départementale compte : M. Clapot, du *Lyon républicain*; M. Dubar, de *L'Écho du Nord*; M. Meyrac, du *Petit Ardennais*, M. de Peyssière, de *L'Express de Lyon*: M. Jules Vincent, de *La France de Bordeaux*; M. Octave Uzanne, l'un des maîtres de la bibliophilie, qui fournit à *La Dépêche de Toulouse* d'érudite et saine critique.

Il est des critiques qui n'écrivent volontiers que des livres.

L'histoire de notre littérature intéresse encore le public en toutes ses grandes époques.

M. Victor Jeanroy — Félix vient de donner le troisième volume de sa *Nouvelle Histoire de la Littérature française;* M. F. Strowski, une nouvelle étude sur Pascal et son temps; M. Roger Le Brun, *Corneille devant trois siècles;* M. Paul Lafond, *L'Aube romantique,* et, avec lui, plusieurs de nos penseurs littéraires se sont attachés à l'étude du dernier siècle : M. H. Parigot, avec son sens droit et robuste et sûr, à Stendhal et à Alexandre Dumas père; M. E. de Rougemont, à Villiers de l'Isle Adam; M. Jacques Crépet, à Charles Beaudelaire; M. Henri Martineau, au « Roman scientifique » d'Émile Zola.

De bons volumes de « Mélanges », d'études variées, et comme on disait jadis de Miscellanées, ont été ceux de Mme Yvonne de Romain (*Semeurs d'idées*), de MM. Van Bever et Paul Léautaud (*Poètes d'aujourd'hui*), de M. Henri Bordeaux (*Pèlerinages littéraires*), de M. Ernest-Charles (*Les Samedis littéraires,* en plusieurs tomes), de M. Adrien Chevalier (*Études littéraires*), de M. Édouard Pilon (*Portraits français*); et c'est encore bien de littérature française que M. Philéas Lebesgue a écrit dans *La Grèce littéraire d'aujourd'hui,* et dans *Aux Fenêtres de la France.*

La littérature du xxe siècle a ses historiens. Tels, pour le théâtre, M. Stoullig, dont la belle collection des *Annales du Théâtre et de la Musique* s'accroît chaque année d'un volume toujours heureusement écrit; M. Soubies, qui compile les documents d'érudition littéraire et musicale; M. Romain Rolland, auteur et commentateur du Théâtre du peuple; M. Albert Fleury, qui écrivit naguère la substantielle brochure *Les Idées théâtrales en* 1906; MM. Georges Casella et Ernest Gaubert, qui ont bien caractérisé toute une époque de transition dans *La Nouvelle Littérature* (1895-1905). Les maîtres de la critique actuelle sont encore : E. Faguet, J. Lemaître et René Doumic.

M. Jules Claretie a régulièrement poursuivi la série de ses articles au *Temps,* et ils ont été périodiquement réunis en une suite de volumes *La Vie à Paris,* trésor immense d'anecdotes,

de vues ingénieuses, de souvenirs personnels, de portraits, de maximes, et, pour ne pas oublier notre point de vue, de substantielles et aimables leçons.

M. René Doumic a continué ses *Études sur la Littérature française*, dont la première série est de 1896 et la sixième de 1908. Il a donné en 1903 les *Hommes et Idées du dix-neuvième siècle;* en 1905, *Les Lettres d'Elvire à Lamartine*, et, en 1908, son recueil *Le Théâtre nouveau*. Si tous ces chapitres divers étaient présentés dans l'ordre chronologique des œuvres étudiées, nous aurions, en une dizaine de volumes, une nouvelle histoire, à la fois générale, homogène et approfondie, de toute ou presque toute la littérature française depuis le Moyen âge jusqu'à ces derniers jours.

M. Doumic apporte à sa fonction une érudition étendue, une conviction décidée, une indépendance sereine, un goût pur, ample et tout philosophique. Les livres l'ont intéressé surtout pour les questions qu'ils posent. Il a regardé sa tâche comme morale, sociale et nationale. Il croit qu'il y a une tradition, des règles, une autorité. La tradition est celle des Malherbe, des Boileau, des Voltaire, des La Harpe, des Nisard et celle de son maître et ami Brunetière. Les règles de l'art pour lui sont les mêmes que celles du bien et du vrai. Il n'y a pas à ses yeux d'autre autorité en art que celle de la raison et de la nature. Le ton dont il juge est quelquefois grondeur, indigné même. Il ne pactise jamais avec les travers du jour. Mais on lui donne confiance; on sait et on sent que son dogmatisme est fait de patriotisme et de haute dignité. M. Faguet a dit très justement de lui : « C'est un critique complet. »

Jean Lionnet, qui vient de mourir et qui avait étudié l'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, était un moraliste plein de finesse.

M. Amédée Guiard qui est du même groupe de jeunes moralistes, vient de rajeunir Victor Hugo par une savante thèse.

Le fils de M. Léon Séché, M. Alphonse Séché, essaie sur ses propres contemporains la minutieuse méthode paternelle. Gustave Bord est l'historien averti et scrupuleux des grandes actrices d'antan; sa *Rosina Stolz* est de 1908.

Après M. Gaston Paris (*Esquisse historique de la Littérature française au Moyen âge depuis les origines jusqu'à la fin du* XVe *siècle*) (1907), nous avons beaucoup d'érudits : M. A. Lefranc avec ses *Études rabelaisiennes*, M. E. Lintilhac, M. E. Roy avec leurs travaux sur *Le Théâtre au Moyen âge*, M. Joseph Bédier et ses remarquables recherches sur la formation des chansons de geste.

Les littératures étrangères se prêtent moins, vu l'éloignement des sources, à des compilations de documents ; M. Frédéric Loliée a toutefois donné une solide histoire des *Littératures comparées des origines au* XXe *siècle*, et M. Jusserand a poursuivi ses travaux sur la littérature anglaise.

Mais c'est encore l'Italie qui a le plus intéressé nos historiens et critiques littéraires, et cette Italie même dont s'occupaient concurremment les critiques et les historiens de l'Art.

Les Français qui se sont consacrés à l'étude du passé de l'Italie sont à cette heure : M. Léon Dorez, occupé de Pétrarque comme de Rabelais, M. Pierre de Nolhac qui a, un jour, laissé Versailles et ses rois pour Pétrarque, et M. Pierre Gauthiez qui a fourni un essai sur la vie et les œuvres de Dante. C'est un livre fortement documenté qui égale ceux de Fauriel et d'Ozanam en animation narrative et en joie évocatrice. Jean Dornis nous entretient excellemment de la poésie et du théâtre contemporain de l'Italie.

C'est tout une brillante troupe qu'il faut ici convoquer : Paul Albert (*Théâtre de la Foire*, 1900) ; R. Allou (*Giosué Carducci* et *Grands Avocats du siècle*) ; E. Barat (*Le Style poétique et la révolution romantique* (1904) ; V. Bérard (1) ; V. Henry Bérenger (2) ; Jules Bertaut (3) ; Victor du Bled (4) ; Léon

(1) *L'Angleterre et l'Impérialisme* (1900). — *Les Phéniciens et l'Odyssée* (1901-1903). — *Questions extérieures* (1902). — *Pro Macedonia* (1903). — *La Révolte de l'Asie* (1904). — *L'Empire Russe et le Tsarisme* (1905). — *L'Affaire marocaine* (1906). — *La France et Guillaume II* (1907).

(2) *La Conscience nationale* (1898). — *Les Prolétaires intellectuels* (1899). — *La France intellectuelle* (1900). — *Le Génie de la France* (1901). — *Le Théâtre de l'Ame* (1901). — *Le Génie* (1902). — *Pages et Discours de Libre Pensée* (1908).

(3) *La Littérature féminine d'aujourd'hui*; *La Jeune Fille à travers la Littérature française*. — En collaboration avec Alphonse Séché : *L'Evolution du Théâtre contemporain*; *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains* : George Sand, Verlaine, Gœthe, lord Byron, Diderot, Tolstoï, Balzac, Baudelaire, etc... ; *Au Temps du Romantisme*.

(4) *La Société Française du XVIe au XXe siècle* (1903).

Blum (1); Jean de Bonnefon (2); Bossert (3); L. Brémont (4); Adolphe Brisson (5); F. Brunetière (6); Calmette (*Leconte de Lisle*, 1902); Francis Charmes, directeur de la *Revue des Deux Mondes*; F. Chevassu (7); Chuquet (8); Jules Claretie (9); G. Deschamps (10); Ed. Drumont (11); Ch.-E. Dupuy (12); J.-Ernest-Charles, critique exigeant et redouté (13); Paul Ginisty (14); J. Jullien (15); V. Giraud (16); Arbois de Jubain-

(1) *Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckerman* (1901). — *Au Théâtre* (1905). — *En lisant* (1906). — *Du Mariage* (1907).

(2) *Les Belles œuvres et... les autres* (1900). — *Visages divins* (1902). — *Les cas de conscience modernes* (1904). — *La Corbeille de roses ou les dames de lettres* (1908). — *La Noblesse de France* (1908).

(3) *Essais sur la Littérature allemande* (1905).

(4) *L'Art de dire et le Théâtre.*

(5) *Portraits intimes*, 5 vol. — *La Comédie littéraire.* — *Pointes sèches.* — *Un coin du Parnasse.* — *Paris intime.* — *Nos Humoristes.* — *Scènes et types de l'Exposition de 1900.* — *Florise Bonheur.* — *Nos Prophètes.* — *L'Envers de la gloire.* — *Le Journal et la Jeunesse de Sarcey.* — *Le Théâtre*, 4 volumes.

(6) *Cinq lettres sur Renan* (1903). — *Sur les Chemins de la Croyance* (1904). — *Variétés littéraires* (1904).

(7) *Les Parisiens.* — *Visages.*

(8) *Stendhal-Beyle* (1902).

(9) *Victor Hugo* (1902). — *Profils de théâtre* (1902).

(10) *La Grèce d'aujourd'hui.* — *Le Malaise de la démocratie.* — *Marivaux.* — *Sur les routes d'Asie.* — *La Vie et les Livres.*

(11) *Figures de bronze ou Statues de neige* (1901).

(12) *Le Paradoxe sur le Comédien de Diderot* (1902). — *La Jeunesse des romantiques :* Victor Hugo et Alfred de Vigny (1905). — *Poèmes* (1907).

(13) *Théories sociales et politiciens*, 1 vol. — *Praticiens politiques*, 1 vol. — *La Littérature française d'aujourd'hui*, 1 vol. — *Les Samedis littéraires*, 5 vol. — *Waldeck-Rousseau*, 1 vol. — *La carrière de Maurice Barrès, académicien*, 1 vol. — *Le Théâtre des Poètes* (1850-1910). 1 vol.

(14) *La Marquise de Sade*, étude historique. — *Lendemains d'amour.* — *Mémoires d'une actrice* (Louise Fusil). — *Paris intime en révolution.* — *La Vie d'un théâtre.* — *Mémoires d'anonymes et d'inconnus.* — *Mémoires d'une danseuse de corde* (Mme Saqui). — *Lucinde*, roman. — *Francine*, actrice de drame, roman. — *Souvenirs de Mlle Duthé, de l'Opéra.* — *Vers la bonté.* — *Les Heures difficiles.*

THÉATRE : *Le Fanion*, (Théâtre Antoine). — *L'Auberge rouge*, id., (en collaboration avec M. Serge Basset).

(15) *Amours d'Opéra au XVIIIe siècle* (1909). — *Fantin-Latour*, sa vie et ses amitiés (1909).

(16). *Essai sur Taine, son œuvre et son influence* (1900). — *Bibliographie critique de Taine* (1902). — *La Philosophie religieuse de Pascal et la pensée contemporaine* (1903). — *Chateaubriand*, études littéraires (1904). — *Opuscules choisis de Pascal* (1905). — *Pensées chrétiennes et morales de Bossuet* (1906). — *Anticléricalisme et Catholicisme* (1906). — *Livres et questions d'aujourd'hui* (1906). — *Les Idées morales d'Horace* (1907). — *Ferdinand Brunetière*, notes et souvenirs (1907). — *Pages choisies de Taine* (1908). — *Pensées de Joubert* (1909).

ville (1); A. Lefranc (2); Jules Lemaître (3); Hippolyte Parigot (4); Alfred Mézières, esprit fin et toujours ferme (*Silhouettes de soldats; Hommes et Femmes d'hier et d'avant-hier*); G. Paris (5); Georges Pélissier (6); Henry Roujon (7), un de nos plus fins esprits; P. Rigal (8); Jules Simon (*Le Soir de ma Journée* (1901); Albert Soubies (9); P. Stapfer (10); le vicomte E. M. de Vogüé (*Spectacles contemporains* (1891), *Regards historiques et littéraires* (1892), *Heures d'Histoire* (1893), *Cœurs Russes* (1893), *Devant le Siècle* (1896), *Jean d'Agrève* (1897), *Histoire et Poésie* (1898), *Les Morts qui parlent* (1899), *Le Rappel des Ombres* (1900), *Pages d'Histoire* (1902), *Sous l'Horizon* (1904), *Le Maître de la Mer* (1904).

A travers toutes les tendances qu'accuse ce temps, le bon sens n'a pas perdu ses droits. Il y a aujourd'hui une critique germanisée, érudite, un peu lourde et roide; mais il y en a une autre, autrement alerte et vivante, humaine, large, plus admirative que dénigrante, qui veut amender celui qu'elle

(1) *Cours de Littérature celtique* (1883-1902).— *Eléments de Grammaire celtique* (1903). — *Les Celtes depuis les temps les plus anciens jusqu'en l'an* 100 *avant notre ère* (1904). — *La Famille celtique* (1905). — *Les Druides et les Dieux celtiques à formes d'animaux* (1906).

(2) *Les Comptes de Louise de Savoie et de Marguerite de Navarre* (1905). — *Les Navigations de Pantagruel* (1905). — *L'Isle sonante* (1905). — *Le Tiers Livre du Pantagruel et la querelle des femmes* (1904). — *Etudes sur le platonisme en France à l'époque de la Renaissance* (1896-1901). — *Publications des œuvres inédites d'A. Chénier* (1899-1903). — *La Langue et la Littérature française au Collège de France* (1904). — *Défense de Pascal. Pascal est-il un faussaire?* (1906).— *Leçons sur Molière et sur le Roman français au XVII*e *siècle* (1904-1909). — *Etudes sur Maurice de Guérin et sur ses œuvres inédites* (1908).

(3) *Opinions à répandre* (1900).

(4) *Emile Augier.* — *Diderot.* — *Stendhal.* — *Le Théâtre d'hier.* Ouvrage couronné par l'Académie française. — *Génie et Métier.* — *Le Drame d'Alexandre Dumas*, ouvrage couronné par l'Académie française. — *Alexandre Dumas père*, collection des grands écrivains. — *Ernest Renan.* — *L'Egoïsme intellectuel.*

(5) *François Villon* (1901).

(6) *Le Mouvement littéraire au XIX*e *siècle* (1889).— *Essais et Nouveaux Essais de littérature contemporaine*, 2 vol. (1894-1895). — *Etudes et Nouvelles Etudes de littérature contemporaine*, 2 vol. (1893-1901). — *Le Mouvement littéraire contemporain* (1902). — *Précis de l'histoire de la littérature française* (1902). — *Etudes de littérature et de morale contemporaine* (1905). — *Voltaire philosophe* (1908), etc.

(7) *Miremonde*, conte moral. — *Au milieu des Hommes.* — *En marge du Temps.* — *La Galerie des Bustes.*

(8) *Le Théâtre-Français* (1901).

(9) *Les Membres de l'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut* (1795-1852). — *Le Théâtre italien au temps de Napoléon et de la Restauration.* — *Les Directeurs de l'Académie de France à la Villa Médicis.* — *Histoire de la musique.* — *Les Grands Théâtres parisiens.* — *Almanach des Spectacles.*

(10) *Victor Hugo et la grande poésie satirique* (1901).

gourmande et améliorer encore celui qu'elle loue : elle a le scrupule de sa mission, une forte préoccupation de la haute culture menacée; elle veut que le monde entier continue à écouter, à goûter et à suivre la critique française faite de lumière, d'ordre, de mesure et de raison.

***

Dans la dernière annexe de l'histoire, nous trouvons la Philologie. On y travaille comme à l'écart, tant la matière qu'elle traite semble indifférente au grand public, et pourtant elle reconstitue dans cette obscurité, l'âme des peuples disparus, et refait leur histoire la plus certaine et la plus documentée. Les peuples de l'Inde, les Hellènes, les Latins primitifs, les Slaves, les Celtes, comme nos aïeux du Moyen âge s'y retrouvent avec leur mentalité, leur psychologie, leur idéal, beaucoup de leurs coutumes, leur filiation et les affinités de leurs origines. C'est le mystère de la « nuit des temps » qui s'illumine. C'est l'évocation des scènes les plus grandioses du drame immense des races primitives, des civilisations naissantes et de la pensée surgissante, ingénue et sincère.

Des linguistes comme MM. Sylvain Lévi, V. Henry et Ch. Joret dans l'exploration du Nepal, l'étude des Védas, du parsisme, ou simplement dans la flore de l'antiquité orientale et de l'Inde, ont trouvé de quoi écrire de copieux volumes, et retrouvé les vestiges d'un âge d'or. Les hellénistes Constant Poyard, Henri Weil et l'abbé Ragon ont disparu tous les trois en 1909, mais il reste à l'hellénisme M. Amédée Hauvette, titulaire de la chaire de poésie grecque à la Sorbonne, M. Paul Girard, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Psichari, le gendre de Renan, aussi sûr écrivain grec que délicat styliste français, qui s'est jeté dans de vives polémiques pour faire triompher l'emploi en Grèce d'un langage d'origine populaire. Il y a encore des latinistes écrivant en latin : M. Émile Chatelain composa dans la langue de Cicéron, des éloges de Léopold Delisle et de

Gaston Boissier; ses dictionnaires et grammaires sont appréciés. Il y en a, comme M. Frédéric Plessis, que ses cours à l'École normale supérieure n'ont pas empêché d'être poète en français, et comme l'abbé Legay, professeur à l'Institut catholique, qui édite depuis 1904 des *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme.*

De son côté, M. A. Meillet s'est, depuis 1900, consacré aux vieilles langues slaves et à l'arménien classique. Il a écrit une *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes.*

D'autres ont renouvelé les notions sur les origines de notre race : les celtisants Arbois de Jubainville, directeur de *La Revue celtique*, et M. J. Lotti, fondateur de *L'Année celtique.* M. Léon Clédat est l'auteur de nos meilleures éditions des classiques du Moyen âge, et directeur de la *Revue des Patois* ; M. Georges Gourdon édita nos chansons de geste. Au premier rang se place M. F. Brunot. Son *Histoire de la langue française*, donnée en 1900 dans la grande *Histoire de la littérature française* de Petit de Julleville, a été par lui reprise en 1903, refondue, étendue. Il n'a pas seulement fait œuvre de grammairien, mais encore de psychologue. S'il est vrai qu'une langue bien faite est une philosophie, tous ces savants ont travaillé de concert à faire jaillir à la fois des allitérations et des consonances qu'ils décomposaient, des ferments d'intelligence et de raison, des germes de progrès.



Nous arrivons à la sociologie, à la philosophie qui se sont élaborées et manifestées au milieu des disputes de ces dix années. C'est la péripétie du drame des idées modernes.

Nous avons vu la curiosité agitée qui, pendant ces dix ans, a porté tour à tour le public vers les œuvres les plus diverses, les plus contradictoires, et aussi les oscillations qui le ramenaient obstinément aux mêmes sujets. Nous avons montré quelles questions se posent dans les livres des purs savants, et quels problèmes déroulent leurs données dans les livres des praticiens, questions traditionnelles, questions origi-

nales, problèmes antiques, problèmes nouveaux. Nous avons noté ce caractère jusque dans les recueils des voyageurs et des géographes, et presque dans tous les essais des historiens.

En mathématiques, en physiologie, en art, en histoire, en littérature, on semble ne chercher que la science : au fond c'est de sociologie et de philosophie et, en dernière analyse, de morale publique ou privée qu'on est curieux.

Abordons la littérature sociologique, philosophique et religieuse du xxe siècle.

***

D'abord les juristes. M. Gabriel Tarde qui est mort en 1904, fut longtemps magistrat en province. Ses travaux de criminologie l'élevèrent jusqu'au Collège de France où il enseigna la philosophie moderne. Ses livres principaux sont *Les Lois de l'Imitation* (1900) et *Philosophie pénale* (1901). Suivant lui, c'est moins à l'influence du milieu natif qu'il faut imputer la génération du crime endémique et professionnel, qu'au prestige des individus exceptionnels, à l'attrait des aventures, et à la publicité des procédés.

En 1903, M. E. Glasson a terminé son *Histoire du droit et des institutions de la France* commencée en 1887. Tout l'ancien droit public et privé y est suivi à travers les siècles. L'auteur se borne à exposer, méthodiquement.

M. J.-B. Bressaud est mort aussi en 1904. Après avoir enseigné le droit à Montpellier et à Toulouse, traduit les *Antiquités Romaines* de Mommsen et donné une *Histoire des sources de la littérature romaine*, il a publié en 1903, comme M. Glasson, son *Cours d'histoire générale du droit français public et privé.*

En 1905, M. P. Fauchille, fondateur et directeur de revues de jurisprudence, a réédité le *Manuel de droit international public* de Bonfils.

M. L. Duguit, professeur de la Faculté de Droit à l'Université de Bordeaux, a, dans un livre tout récent, *Le Droit social, le Droit individuel et la Transformation de l'État*, établi que nous sommes bien près de voir disparaître la croyance encore tenace

en la souveraineté nationale figurée par l'État Jacobin. Le syndicalisme qui s'organise doit, suivant notre auteur, assumer l'organisation des services publics, ou, tout au moins, il est le germe de cette réorganisation administrative, et peut-être de la réorganisation générale.

Signalons encore les ouvrages de Jean Cruppi (1), de Georges Claretie (2), etc...

***

Les économistes sont plus nombreux que les juristes.

Cl. Juglar, Em. Boutmy sont morts, le premier en 1905, le second en 1906. Ces pertes ont été aggravées par celle de Edm. Piot, un homme de bien, un modèle d'énergie et de patriotisme, mort en 1906. Une autre perte sensible fut celle de Cheysson, en 1910. Ce fut un ami de Le Play et, comme Edm. Piot, il a milité par le livre contre la dépopulation. On n'a pas oublié ses services d'administrateur en 1870-71, dans Paris affamé. Les derniers livres de Cheysson sur *L'Internationalisme dans les questions ouvrières* étaient au courant des plus récents mouvements. La dépopulation en France a encore occupé M. R. Des Cilleules. M. Ch. Gomel s'est attaché à l'histoire financière de la Révolution (1902-1905). Tels sont les disparus.

Bien vivants et agissants sont les groupes de savants qui s'assemblent autour du *Journal des Économistes* ou à la Société d'Économie politique, à l'Association nationale française pour la protection légale des Travailleurs; d'autres collaborent aux grandes collections comme celle des « Économistes et publicistes contemporains » qui ont pour directeurs ou secrétaires de rédaction, M. Chailley-Bert, Mlle Dick May, M. Yves Guyot, etc.

Toute une pléiade de grands théoriciens et de polygraphes compte au premier rang, M. Anatole Leroy-Beaulieu, son

(1) *Un avocat journaliste au XVIIIe siècle. — Linguet. — La Cour d'Assises. — Pour l'expansion économique de la France. — Dix-neuf mois au Ministère du Commerce et de l'Industrie — Commentaire de la loi de juillet* 1905 *sur les justices de paix.*

(2) *L'usure en matière civile et pénale. — De Syracuse à Tripoli. — Desrues l'empoisonneur. — Articles au* Temps, *au* Journal, *au* Figaro.

frère, M. Paul Leroy-Beaulieu, et le fils de celui-ci, M. Pierre Leroy-Beaulieu, que l'on retrouvera en sociologie proprement dite; M. André Liesse, professeur à l'École des Arts et Métiers, M. D.-B. Zolla, vulgarisateur dans la grande presse. C'est pour ne point faire un catalogue que nous nous bornerons à citer les noms en possession de la plus considérable notoriété. Nous mentionnerons à part le livre de généralisation et de récapitulation de M. Charles Brouilhet, *Le Conflit des Doctrines dans l'Économie politique contemporaine*, qui fait bien connaître où en sont les systèmes que le XIX[e] siècle a vu se former en Économie : le Libéralisme, l'Étatisme, le Socialisme et le Syndicalisme, de beaucoup le plus original.

Les économistes s'empressent autour des questions de Finances, de Travail, du Tellurisme, du Paupérisme : M. G. Blondel, a donné, en 1901, *La France et le Marché du Monde*, en 1904, *La Politique protectionniste en Angleterre;* M. Pierre Baudin *Forces perdues*, en 1903, M. Yves Guyot *La Comédie protectionniste*, en 1905; M. Alf. Picard, le commissaire général de l'Exposition de 1900, en a exposé le bilan en 1906, et, c'est, comme le dit le titre même de ce rapport, le Bilan de tout un siècle; M. Jonnart, naguère gouverneur de l'Algérie et l'auteur des meilleurs livres qu'on ait sur les finances de notre colonie; M. Charles Gide, le dernier fouriériste peut-être, le théoricien et le propagandiste de la coopération, qui vient de refondre entièrement son livre *Les Sociétés coopératives de consommation*. Il espère qu'un ordre nouveau va naître, qu'une grande fédération coopérative va embrasser la société toute entière. La coopérative de consommation n'est-elle pas la seule expérience sociale du précédent siècle qui ait réussi sans intervention de l'État? Ajoutons aux financiers qui précèdent M. G. Deherme qui n'est pas non plus un spécialiste en ces matières. Simple ouvrier typographe, il fonda en 1898, la première université populaire, fut ensuite secrétaire du *Bulletin pour l'action morale* et, après des missions officielles et techniques en Indo-Chine (1903), en Afrique (1905), la création de la *Coopération des idées*, et plusieurs bons livres comme la *Démocratie vivante*, il vient de don-

ner *Croître ou disparaître* (1910), écrit de la même plume ferme et rude, un livre qui est de la « finance » ou de l'économie pratique par les chiffres et les statistiques, mais sur maints autres sujets (population, Église catholique, positivisme, etc.), un ensemble de fortes leçons morales.

M. Yves Guyot (1) unit à une science profonde l'art de la présenter et la chaleur de la démonstration. Il a publié, en 1903, *Les Conflits du travail et leurs solutions.* M. Ch. Benoist ne s'intéresse pas seulement au succès de la Réforme parlementaire; il a décrit en 1905 *L'Organisation du travail;* M. S. Mong, après une enquête sur les diverses manifestations de l'activité industrielle et commerciale, a justifié notre organisation sociale traditionnelle, et l'a exposée dans une nouvelle édition amplifiée de son *Étude sur le Travail.* Si nous n'avions déjà placé M. d'Avenel parmi les historiens, nous le mentionnerions ici. Nous citerons tout au moins ses *Riches depuis sept cents ans,* où les chiffres se succèdent par masses pressées.

Il s'est formé un groupe de critiques sillonnistes. En économie sociale, on retrouve ces jeunes réformateurs. Voici M. Georges Mény avec son *Travail à bon marché* (enquête sociale), M. A. Boissart avec *Contrat de travail et salariat,* et M. Gemälhing, le plus jeune de tous, avec sa grosse thèse *Travailleurs au rabais.* Ces travaux sont documentés comme ceux des plus érudits, et tout vibrants de pitié.

M. Émile Worms, qui créa un mot, suscita l'attention sur la chose par son *Tellurisme social* en 1900; M. Méline, l'homme d'État, donna en 1905 *Le Retour à la terre et la surproduction industrielle;* M. Armand de Lamotte vient, dans *La femme en ville et à la campagne,* de révéler les salaires et les conditions diverses qui font abandonner les champs par les ouvrières.

Enfin, sur le paupérisme, nous avons, en plus de ce que con-

(1) *Dictionnaire du commerce, de l'industrie et de la banque* (1900). — *La Question des Sucres* (1901). — *Les Conflits du travail et leur solution* (1903). — *La Comédie protectionniste* (1905). — *La Démocratie individualiste* (1907). — *Sophismes socialistes et faits économiques* (1907). — *La Crise des transports* (1098). — *Le Commerce* (1908).

tiennent les livres de sociologie et d'économie, quelques livres spéciaux. M. J. Novicow (*Le Problème de la misère et les phénomènes économiques naturels*, 1908) montre que la misère vient surtout de l'état de guerre des organismes politiques, et M. F. Nicolay (*Ce que les pauvres pensent des riches*, 1909) essaie de défendre encore une fois l'ordre social actuel. Jules Guesde étudie la lutte des classes.

Nous croyons en avoir assez dit pour montrer qu'aux yeux de beaucoup de nos contemporains, l'histoire des chiffres bien ou mal interprétée, devient pour une plus grosse part l'histoire des hommes ; et nous avons laissé de côté de nombreux ouvrages sur les innovations économiques des pays étrangers, sur les trusts du fer et de l'or.

Dans les livres de sociologie proprement dite, avant d'en venir aux œuvres des philosophes, on constate déjà combien la bataille des idées est chaude de notre temps. C'est qu'ici il s'agit d'un des éléments de la nouvelle organisation sociale. A ce domaine si proche de la vie morale, à ces questions de la vie sociale, on applique les procédés les plus scientifiques, et cependant la sociologie se détache de plus en plus de la biologie, et se rapproche de la psychologie.

Certain socialisme, en dénonçant l'ordre traditionnel, a rendu à notre temps ce service de l'obliger à chercher l'orientation nécessaire. La critique socialiste nous amène à autre chose qu'au socialisme même : et c'est au syndicalisme, qui est en réalité son contraire.

Nous dirons comme plus haut quels sociologues ont disparu ou se reposent, puis quelles écoles combattent dans l'arène. Ensuite nous mentionnerons en deux groupes les principaux écrivains : le groupe de ceux qui racontent et s'en tiennent encore aux faits avec le plus d'exactitude, et le groupe des théoriciens qui tracent déjà, sinon les lois de la cité future, du moins les routes à suivre pour l'atteindre. Par eux, nous arriverons au bataillon des hommes politiques, des publicistes, des journalistes.

Nous comptions naguère comme écrivains en sociologie (1) des

(1) Cf. Baumann : *La Vie sociale de notre temps* (1900).

hommes divers : MM. Mabilleau, Eug. d'Eichtal, Ch. Andler (1), Augustin Hamon, Eug. Fournière, encore un ouvrier typographe, Jean Grave, ouvrier cordonnier, et même un styliste, P. Adam, partisan d'un socialisme « impérialiste »; mais, parmi ceux-là, les uns sont morts, les autres se recueillent, ou, s'ils parlent volontiers, ils écrivent peu.

Pour apercevoir dans toute son envergure et son essor l'action sociologique de nos jours, il ne suffit pas de regarder à certaines tentatives d'efforts en commun. Il en est de touchantes, mais ce sont encore les tentatives individuelles qui ont donné les meilleurs effets.

Au premier rang de ces actions en commun, il faut mettre les Fondations Osiris et de Chambrun. M. Osiris, décédé en 1907, a fondé un prix triennal décerné par l'Institut à une publication ou une institution sociologique. Le Musée social créé en 1894 par M. de Chambrun, devient tous les jours plus vaste et utile. Depuis dix ans, ses rapports et enquêtes, les missions qu'il a organisées, les conférences que ses délégués ont faites, forment une véritable encyclopédie. Les conférenciers les plus assidus à leur tâche sont ou ont été MM. Léopold Mabilleau, Louis Vigouroux, Georges Blondel, Émile Le Chevallier, Charles Gide, Jules Cabouat, A. Lichtenberger, Pierre Le Roy-Beaulieu, A. Siegfried, A. Métin, Louis Albanel, le docteur Jean-Charles Roux, Aug. Souchon, Émile Cheysson, A. Sayous, Maurice Dufourmantelle, Dupré La Tour, Varlez, Maurice Lair, Michel Augé-Laribé, Jacques Bardoux, Mme Moll-Weiss. Ils ont porté la parole dans tous les pays. Quant aux publications périodiques du Musée, sous la forme de circulaires, d'annales, de mémoires, elles augmentent chaque année de nombre et de grosseur, et nous ne songeons pas à compter les volumes et traités de la bibliothèque composée par ses membres.

Ce serait ici le lieu de signaler l'œuvre « littéraire » de l'Action Populaire qui, elle aussi, a multiplié ses publications

(1) *Le Manifeste communiste de K. Marx et F. Engels* (1901). — *Le Droit au produit intégral du travail* (1900). — *Anton Meuger : l'Etat Socialiste* (1904). — *F. Lassale : Théorie systématique des droits acquis* (1094). — *Otto Effertz : Les Antagonismes économiques* (1906).

depuis sa fondation, en 1903, brochures modestes d'aspect, signées parfois de noms les plus connus dans les sciences sociales et autres : de Gaillard-Bancel, Albert de Mun, Piolet, Fr. Veuillot, Turmann, Thellier de Poncheville, Georges Goyau, P. Gemälhing, de Las Cases, de Marolles, Ch. Gide, F. Funck-Brentano. Mais, si l'on entrait dans les détails, il faudrait encore ouvrir la « Bibliothèque générale des sciences sociales » qui, elle, réunit sur la liste de ses livres, cours et conférences, les noms les plus autorisés : F. Buisson, le P. Maumus, le pasteur Wagner, Émile Boutroux, Lévy-Bruhl, Rocafort, A. Croiset, G. Lanson, Fr. Passy, Th. Reinach, P. Bureau, et d'autres, de provenances intellectuelles aussi diverses. Ils ne s'étonnent point de la rencontre, puisque c'est pour maintenir cet esprit d'éclectisme humain et scientifique que le secrétariat de la rédaction a été dévolu à Mlle Dick-May, fondatrice de la *Solidarité,* université populaire du XIIIe arrondissement ; elle fonda aussi le Collège libre des Sciences sociales, l'École de Morale, et l'École de Journalisme, et les fusionna vers 1900, en l'École des Hautes-Études Sociales. L'histoire des dix ans de cette école vient d'être racontée en un gros volume, et pourtant avec brièveté, par ceux-là même qui en ont été les principaux ouvriers. On est frappé par la quantité des questions intéressantes, essentiellement actuelles, qui ont occupé dans cette première période tant d'esprits si divers.

Une autre école, plus jeune que la précédente, a fait sa devise du mot : réconciliation nationale et sociale. Son chef est M. Marc Sangnier, que nous aurons à citer parmi les orateurs du XXe siècle. L'École sillonniste ne comprend guère, à cette heure, que des jeunes gens. Ils ne refusent pas les conseils d'aînés, jeunes de cœur : leur revue, *Le Sillon,* trait d'union des groupes, supprimée naguère par déférence religieuse, accueillait des articles sociologiques de maîtres. En sociologie encore, comme en poésie, dans le roman, en critique, en économie, il y a là une génération de jeunes talents pleins de sève.

Sur ces mouvements et efforts divers, et sur ce que nous voudrions dire encore de l'œuvre sociologique du XXe siècle en

France, il vient de paraître un livre dont l'analyse compléterait ce tableau d'ensemble. C'est *L'Année sociologique*, le onzième volume d'une série dirigée par M. Durkheim. Ce dernier tome n'embrasse que la période de 1906 à 1909; il constate une immense floraison. Force nous est d'y renvoyer. Nous nommons sans plus tarder les principaux sociologues du moment présent, en distinguant les collectionneurs de faits des théoriciens.

Dans le camp des premiers, voici M. Étienne Lamy qui, en 1901, donna *La France de demain*, et, depuis, *Au service des Lettres et des Idées;* et encore *Quelques Œuvres et quelques Ouvriers*.

M. Léon Blum a raconté, depuis 1903, en rapports utiles, les Congrès socialistes français. M. Léon-Frédéric Lallemand a fait l'histoire de la charité en plusieurs volumes, de 1902 à 1906. M. J. Bourdeau (1), un philosophe, a fait une histoire, celle des évolutions du socialisme jusqu'en 1901, et, depuis, il a portraituré les socialistes et les sociologues. M. J.-L. Barthou, souvent ministre, a donné en 1904, *L'Action syndicale, la loi de 1884; résultats et réformes;* M. A. Marvaux s'est depuis peu appliqué à mettre sous nos yeux le socialisme en Espagne, et M. Edm. Villey, de l'Institut, les périls de la démocratie française.

M. C. Bouglé (2) a, depuis 1900, produit plus de vingt recueils d'observations et exposés de doctrines, entre lesquels il a inséré des études particulières sur les sociologues de son temps, comme H. Michel, Gabriel Tarde, et d'autres, très générales, sur les castes de l'Inde.

(1) *L'Évolution du Socialisme* (1901). — *Les Maîtres de la pensée contemporaine* (1904). — *Socialistes et Sociologues* (1905). — *Poètes et Humoristes de l'Allemagne* (1906). — *Pragmatisme et Modernisme* (1908).

(2) *Les Idées Egalitaires* (1900). — *La Démocratie devant la Science* (1904). — *Le Solidarisme* (1907). — *Qu'est-ce que la Sociologie* (1907). — *Choix des moralistes français* (1901). — *Remarques sur le régime des castes* (1901). — *Revue générale des théories récentes sur la division du travail* (1903). — *Note sur le droit et la caste en Inde* (1907). — *La Sociologie biologique et le régime des castes* (1900). — *Le Procès de la sociologie biologique* (1901). — *La Crise du libéralisme* (1902). — *Les Syndicats de fonctionnaires et les transformations de la puissance publique* (1907). — *L'Evolution du Solidarisme* (1903). — *Une doctrine idéaliste de la démocratie* (l'œuvre d'Henry Michel) (1907). — *Les Idées égalitaires et la Révolution bouddhiqne* (1907). — *Un Sociologue individualiste: Gabriel Tarde* (1905). — *Le Progrès des castes en Inde* (1907).

Il peut nous servir de transition pour passer aux sociologues plus portés vers les généralisations.

M. Henri Joly est probablement le doyen de ces derniers. Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, depuis 1903, il écrit peu de livres, mais il fait d'excellents articles d'actualité « sociale ».

M. Paul Leroy-Beaulieu, qui avait donné, en 1900, *L'État moderne et ses fonctions*, en a retouché les éditions successives, et son livre sur le *Collectivisme* (1903), a été accru depuis, les événements lui ayant apporté de nouveaux témoignages de la stérilité, souvent démontrée par lui, d'un régime de travail d'où l'intérêt personnel est exclu.

M. E.-V. Espinas est titulaire depuis 1904 de la chaire, fondée par M. de Chambrun, pour l'histoire des doctrines économiques. D'après lui, la sociologie se distingue de la psychologie sociale conçue par Tarde, et pose sur un postulat l'existence de « consciences collectives ».

M. Léon Bourgeois, que nous avons rencontré parmi les historiens, et qu'on retrouvera en pédagogie, s'est classé en sociologie comme un philosophe de la solidarité. M. R. Worms, dans sa *Philosophie des Sciences sociales* (trois volumes parus en 1903 et 1904) est aussi un synthétiste; M. Naquet, « le père du divorce », dans son livre *L'Anarchie et le Collectivisme* (1904) ne s'est pas montré plus rassuré que M. G. Sorel ne devait l'être en 1908 dans ses *Illusions du progrès*.

Les deux dernières années ont vu paraître d'autres livres de haute pensée sociale : ceux de M. Alfred Fouillée sur le *Socialisme et la Sociologie réformiste*, et sur *La Démocratie politique et sociale en France*, de M. A. Milhaud sur la *Lutte des classes à travers l'histoire et la politique*, de M. de Meurville sur la *Cité future*, et un essai politique de M. P. Marcel sur Tocqueville. Ces livres malgré leurs divergences, repoussent également l'anarchie et la monarchie comme remède à nos maux sociaux. MM. de Meurville et M. Milhaud sont aux antipodes l'un de l'autre, mais ces théoriciens contraires aspirent également à des réformes, à des organismes neufs. Enfin, M. Fouillée fait une belle démonstration de la néces-

sité, même et surtout pour une démocratie républicaine, d'avoir des principes, une constitution, une élite dirigeante, du patriotisme et une morale.

C'est ce qu'ont dit tous les hommes politiques disparus depuis dix ans, et ce que répètent les survivants des anciennes batailles. Ce furent les thèmes des livres ou des discours d'un Waldeck-Rousseau (1), que ses papiers intimes viennent de révéler si perplexe, d'un Charles Floquet, d'un Ch. Simon, d'un E.-A. Bamberger, du comte E. Keller, qui finit par se borner à des œuvres diocésaines, de Victor Chevalier, de Georges Picot, dont le dernier livre, une étude sur Gladstone, suggère l'idée d'une comparaison entre son auteur et son modèle, tous deux grands vieillards infatigables.

Les survivants qui ne sont pas tous des retraités : MM. de Mun (2), de Lamarzelle (3), Ch. Roux, J. Soury, Lefèvre-Pontalis, Émile Pierret donnent de temps à autre des livres sur ce qui a été la raison de leur activité : l'un sur le relèvement national, l'autre sur la campagne nationaliste. M. Ch. de Freycinet observe la mécanique céleste.

M. Frédéric Passy, né en 1822, est toujours un militant, mais un militant du pacifisme. Il a donné, en ces toutes dernières années, *Historique du mouvement de la paix*, *Les Causeries du grand-père*, *Les Causes économiques des guerres* et la préface d'un livre collectif : *Pour la paix*.

M. d'Estournelles de Constant, de trente ans plus jeune, fait aussi campagne belliqueuse pour la paix, par la parole et le livre et par l'action parlementaire.

M. Ch. Richet, le philosophe, a soutenu le bon combat pacifiste par les moyens de ses émules et aussi par la fable. Nous avons eu de lui, après un livre en collaboration avec Sully-Prudhomme sur le problème des causes finales, *La Paix*

(1) *Questions sociales* (1900). — *Pour la République* (1904).

(2) *Discours du comte Albert de Mun*, 7 vol. — *Contre la Séparation* (1906). — *La loi des suspects* : lettres à M. Waldeck-Rousseau (1900). — *Ma vocation sociale : Souvenirs de la Fondation de l'Œuvre des Cercles* (1871-1875). — *Combats d'hier et d'aujourd'hui.*

(3) *La Crise Universitaire* (1900). — *Démocratie politique.* — *Démocratie sociale.* — *Démocratie chrétienne.* — *Discours à la Chambre des députés et au Sénat.* — *Conférences* (1907).

et l'enseignement pacifiste (1904); des *Fables et récits pacifistes* (1905), le *Passé de la guerre et l'avenir de la paix* (1907).

M. de Lanessan qu'on retrouve en tous les genres d'ouvrages sur la chose publique, a donné, outre ce que nous avons déjà cité de lui en histoire, en économie et ce que nous pourrions citer encore en philosophie, *La République démocratique*, *La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés.*

Édouard Lockroy a publié d'utiles travaux sur les questions navales (1), ainsi que Ch. Bos (2).

M. Denys Cochin (3) s'en tient maintenant à l'action parlementaire.

M. Jules Delafosse, un rude jouteur d'antan, a montré que sa verve n'est point épuisée, dans sa *Psychologie du député* (1904). Paul Desachy a étudié *La France Noire.* Émile Schmoll a consacré de bons ouvrages à la question des Cercles ouvriers.

Pour trouver réunis la plupart des hommes politiques qui écrivent et parlent dans tous les camps, il faut les chercher dans le recueil intitulé *Pour la R. P.* (4), qui parut en mars 1910. Sur un sujet fécond en querelles, on y écoute tous les leaders des partis, tous les talents des dernières législatures, presque tout ce qu'il y a d'écrivains dans nos assemblées : MM. P. Deschanel (5), Ch. Benoist, M. Sembat, E. Reveillaud, Jaurès, F. Buisson, Paul Boncour, A. Zévaés, etc... Nous rappellerons encore quelques-uns de ceux-là quand nous nous occuperons des orateurs. C'est pourquoi nous ne faisons pas mention ici de tous nos grands écrivains politiques, comme MM. A. Ribot (6), A. Briand (7) et Millerand, Raymond Poincaré (8), Léon

(1) *La Marine de guerre. Six mois rue Royale.* — *La Défense navale.* — *Du Weser à la Vistule.* Lettres sur la marine allemande. — *Les Marines française et allemande.*

(2) *L'Industrie électrique en Allemagne* (1900). — *La Marine qu'il nous faut* (1906).

(3) *Le Monde extérieur*, 3 volumes de discours intitulés *Esprit nouveau contre les Barbares, Ententes et Ruptures.*

(4) Représentation Proportionnelle.

(5) Président de la Chambre des Députés (1898-1902), Membre de l'Académie française (18 mai 1899).

M. P. Deschanel a publié : *Questions actuelles* (1891). — *La Décentralisation* (1895). — *La République nouvelle* (1898). — *La Question sociale* (1898). — *Quatre ans de Présidence* (1902). — *Politique Intérieure et Etrangère* (1906). — *La Politique à l'Institut* (1907).

(6) *Réforme de l'Enseignement secondaire.* — *Quatre années d'opposition* (1908).

(7) *La Séparation des Eglises et de l'Etat* (1906). — *La Séparation* (1904-1907).

(8) *Idées contemporaines.* — *Questions et Figures politiques.*

Bourgeois (1), Pierre Baudin (2), Anatole Leroy-Beaulieu (3), J. Reinach (4).

Mais voici un écrivain politique, le plus fécond peut-être en la matière et qui l'est encore en bien d'autres, un « prosateur », abondant, facile, original, paradoxal et qui a le bon sens et l'information la plus copieuse, et en qui cependant on ne peut voir qu'un causeur spirituel, ou qu'un professeur de littérature, c'est Émile Faguet. Qui fera sa bibliographie depuis dix ans sera bien perplexe : c'est un sociologue, un philosophe, un historien, un pamphlétaire, un journaliste inépuisable, un essayiste, un chroniqueur, un fondateur de revue, un catholique, un anti-clérical, un « Immortel », un antinitzchéen, un logicien, quelquefois un sophiste, et nous sommes loin d'avoir tout dit. C'est un esprit solide et supérieur.

Les journalistes de mérite, ses confrères, sont nombreux; ceux qui exercent leurs talents dans la grande presse politique forment encore le groupe le plus distingué, même après la perte de ces hommes de haute valeur littéraire et profes-

(1) Réélu député en 1889, 1893, 1898 et 1902, M. Bourgeois est élu sénateur le 20 août 1905 et réélu le 7 janvier 1906; Ministre des Affaires étrangères (Cabinet Sarrien : 14 mars 1906-24 octobre 1906). — Ambassadeur extraordinaire, premier plénipotentiaire de la République Française à la Conférence de la Paix (1907).

M. Léon Bourgeois a publié : *Solidarité* (1894). — *Education de la Démocratie* (1897). — *Philosophie de la solidarité* (1902). — *La Déclaration des Droits* (1903). Il est président de la « Société d'Education Sociale »; il a été élu Président de l' « Alliance d'Hygiène sociale » en remplacement de M. Casimir-Périer, décédé.

(2) Ouvrages avant 1900 : *Les Grandes journées populaires*, en collaboration avec R. Cadières (1899.)

Forces Perdues (1903). — *La Poussée* (1904). — *L'Armée moderne et les Etats-Majors* (1905). — *Points de vue français* (1906). — *L'Alerte* (1906). — *La Vie de la Cité* (1908). — *Nous et les autres* (1908).

(3) *L'Antiprotestantisme* (1901). — *Les Doctrines de haine* (1902). — *Les Congrégations religieuses et l'Expansion de la France* (1908). — *Christianisme et Démocratie.* — *Christianisme et Socialisme* (1905).

(4) Avant 1900 : *La Serbie et le Monténégro* (1876). — *Voyage en Orient* (1879). — *Les Récidivistes* (1882). — *Le Ministre Gambetta, Histoire et Doctrine* (1884). — *Le Ministère Clemenceau* (1885). — *Essais de littérature et d'histoire* (1889). — *Les petites Catilinaires* (1889). — *La Politique opportuniste* (1890). — *Les Grandes manœuvres de l'Est* (1891). — *La France et l'Italie devant l'histoire* (1893). — *Mon compte-rendu* (1893). — *L'Eloquence française* (1894). — *Diderot* : *Pages républicaines* (1894). — *Démagogues et Socialistes* (1896). — *Histoire d'un idéal* (1896). — *Raphaël Lévy* (1898). — *Vers la Justice par la vérité* (1898). — *Essais de politique et d'histoire* (1899). — *Le Crépuscule des traîtres* (1899.)

Tout le crime (1900). — *Histoire de l'Affaire Dreyfus* (1901). — *Les Blés d'hiver* (1901). — *Œuvres oratoires de Challemel-Lacour.* — *La Logique parlementaire de Hamilton.*

sionnelle qu'étaient G. Janicot, directeur de *La Gazette de France,* Bernard-Derosne, Amouretti, etc.

Notez pour leur maîtrise en l'art de jeter, tous les jours, un article saisissant et suggestif : Léon Bailby, A. Beaunier, Henry Bérenger (1), G. Berthoulat, Bertol-Graivil, H. Bidou, P. Bluysen, G. Calmette, André Chaumeix, Cunéo d'Ornano, Léon Daudet, M. Dejean, J. Dietz, Ed. Drumont, Urbain Gohier, E. Grosclaude, A. et J. Hébrard, G. Jollivet, E. Judet, Henry Maret, E. Massard, Charles Maurras (2), Arthur Meyer, F. de Pressensé, Ch. Prevet, G. Méry, J. Roche, H. Rochefort, Mme Sévérine (3), Henri Simond, Paul Souday, Tardieu (4).

Beaucoup d'entre eux réunissent en volumes d'une année à l'autre leurs principaux articles, et ces recueils viennent enrichir la vaste littérature sociologique.

*
* *

Ce n'est pas une, mais plusieurs philosophies nouvelles qui ont éclos en ces dix ans et ont pris possession de l'attention publique. Elles se mêlent à tout. Il n'est pas jusqu'au vocabulaire français qui ne se soit alourdi de néologismes. M. Bergson, M. Le Dantec, M. A. Fouillée, M. Boutroux, pour ne citer que les plus discrets parmi les habiles, ont fort enrichi la langue. On parle beaucoup à cette heure de l'épiphénomé-

(1) *L'Ame Moderne,* poésies (1892). — *L'Effort,* roman (1893). — *L'Aristocratie intellectuelle* (1895). — *La Proie,* roman. — *La Conscience Nationale* (1898). — *Les Prolétaires intellectuels* (1898). — *La France intellectuelle* (1899). — *Pages et Discours* (1908).

(2) Œuvres antérieures à 1900 : *Jean Moréas* (1891). — *Le Chemin de Paradis* (1894). — *L'Idée de la Décentralisation* (1897). — *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve* (1898).

Enquête sur la Monarchie, fasc. 1 et 2, (1900). — *Anthinéa, d'Athènes à Florence* (1901). — *Les Amants de Venise* (1902). — *Enquête sur la Monarchie,* fasc. 3 (1903). — *Jules Lemaître et son ami,* collab. de P. Boncour (1903) — *La République et la Décentralisation* (1904). — *L'Avenir de l'Intelligence* (1905). — *Libéralisme et liberté, démocratie et peuple* (1906). — *Le Dilemme de Marc Sangnier,* Essai sur la démocratie religieuse (1907).

(3) *Pages mystiques.* — *Pages rouges.* — *Vers la Lumière.* — *Impressions vécues.* — *A Sainte-Hélène,* pièce en 2 actes (1905).

(4) *Questions diplomatiques* (1905). — *La Conférence d'Algésiras* (1909). — *Notes sur les États-Unis* (1908). — *La France et les Alliances* (1909). — *Le prince de Bulow* (1909).

nisme ou de l'empiristique du XVIII[e] siècle, du géométrisme des premiers positivistes, de la supraconscience, de la méta-morale, de la métapsychique, de l'invariance de la matière spatialisée; et ce jargon est nécessaire, ce n'est pas forger des mots nouveaux pour des pensers antiques. Dans des courants contraires de doctrines renées, comme le néothomisme et le néopositivisme, ou les flots réguliers des systèmes connus, traditionalistes ou rationalistes, circulent et déferlent des philosophismes qui n'avaient pas ou plus de nom. Une doctrine d'Héraclite devient le mobilisme. Une partie du cartésianisme revient sous le nom de volontarisme. Une logique nouvelle est dite la logistique. Une méthode nouvelle est le pragmatisme, et une nouvelle morale, à dire vrai vieille de dix-neuf siècles au moins, nous arrive d'Amérique sous un nom latin et saxon ou franco-anglais, le *mind-cure*. Il y a, parmi ces termes et ces systèmes discords, des objets ou des personnalités qui culminent. On écrit beaucoup pour ou contre Nieztche, pour ou contre M. W. James et son pragmatisme, et, dans le monde catholique, on se préoccupe de Newmann. Néanmoins, on se reporte avec passion à d'autres affaires encore. Même rapide, un essai d'énumération des meilleurs travaux le fera voir.

Un souvenir d'abord aux défunts. En 1903, est mort à quatre-vingts ans le dernier des purs positivistes, Pierre Lafitte, l'ami et l'héritier de A. Comte. Il était alors au Collège de France, professeur de l'histoire générale des sciences. H. Michel est décédé en 1904. Ses derniers articles, publiés dans le *Temps*, ont été depuis, réunis en un volume, *Propos de morale*. En 1907, disparurent V. L. Brochard qui fut, au sens officiel du mot, un philosophe; Sully-Prudhomme qui avait l'âme d'un métaphysicien, et, on peut bien le nommer aussi, Huysmans, qui fut un moraliste et un esthéticien. Sully-Prudhomme avait écrit (avec Richet), en 1902, *Le Problème des Causes finales*, puis, en 1905, *La vraie religion selon Pascal*, enfin, en 1906, une *Psychologie du libre-arbitre*. Le professeur Brochard, devenu aveugle et atteint de redoutables souffrances, donna l'exemple de la fermeté stoïque.

En 1908, moururent G. Donnet qui fut, si l'on veut, un journaliste, mais préoccupé surtout de l'action morale dans l'histoire et dans la civilisation, sous tous les climats; Jules Liégeois, le célèbre initiateur de la doctrine de l'école de Nancy sur la suggestion hypnotique; et Ernest Delbet, encore un des derniers disciples de A. Comte, et l'un de ses exécuteurs testamentaires; il prit part à la fondation des Universités populaires, à celle du Collège libre des Sciences sociales, et par des brochures, à la propagande positiviste.

En 1909, la chaire de philosophie de la Sorbonne fut privée du professeur V. Egger, auteur d'une célèbre thèse sur la *Parole intérieure*. La mort de M. Eugène Melchior de Vogüé, survint en 1910.

Voici sommairement, quelles sont les principales d'entre les publications collectives, les histoires de la philosophie, et les principaux livres de critique sur les systèmes et les auteurs.

La Collection historique des grands philosophes qui comprend aussi des éditions de philosophes anciens, médiévaux, modernes, anglais, allemands, s'est surtout enrichie, depuis dix ans, d'études sur les ouvrages scientifiques ou métaphysiques du passé : la physique de Straton de Lampsaque, la science hellène, les philosophes géomètres de la Grèce, la théorie des nombres d'après Aristote ont été, avec les classiques questions de la morale antique, la matière de livres nouveaux. Dans la philosophie médiévale l'intérêt est revenu à saint Thomas (1). On a aussi tiré de l'oubli des philosophes du XVIe siècle et du XVIIe siècle, comme le médecin psychologue Jean Fernel, et Gassendi. Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz ont été repris à des points de vue d'actualité, comme *L'Organisation religieuse de la Terre* d'après des documents inédits de Leibniz (M. J. Baruzi), ouvrage couronné par l'Académie française.

Avec Leibniz, d'autres allemands ont été étudiés en quelques œuvres qui sont des livres de fonds, comme *L'Espace et le Temps chez Leibniz et chez Kant*, de M. E. Van Biema, *La Philosophie religieuse de Schleiermacher* (E. Chamaussel, 1909), *La Poétique*

(1) Wulf : *Introduction à la philosophie néo-scolastique ;* — Rousselot (P.) : *L'intellectualisme de saint Thomas.*

de Schiller (M. V. Bash, professeur à la Sorbonne, 1902), *La Vie et l'Œuvre de Strauss* (M. A. Lévy, 1910).

Dans *La Bibliothèque de philosophie contemporaine*, nous trouvons des œuvres d'écrivains plus célèbres par leurs fictions romanesques. Il est en faveur de notre temps, de voir des hommes comme M. J.-H. Rosny aîné ou MM. Marius et Ary Leblond, ajourner des succès certains et faciles, pour écrire, le premier, sur le *Pluralisme*, les seconds sur *L'Idéal du* XIX[e] *siècle*. Ils voisinent dans cette collection avec des maîtres de la psychologie et de l'esthétique, mais aussi avec des historiens et des critiques de la philosophie comme MM. F. Hernant, et Van de Wacle (*Les principales théories de la logique contemporaine*), M. Lévy-Bruhl (*Les fonctions mentales des sociétés inférieures*), M. Matagrin (*La Psychologie sociale de Gabriel Tarde*), M. P. Tisserand (*L'Anthropologie de Maine de Biran*).

Les derniers volumes publiés dans *La Bibliothèque des Sciences morales et politiques* ont des titres qui, se présentant sous cette rubrique générale, peuvent étonner. Les lecteurs attirés par les *sciences morales* seraient peut-être surpris de ne retrouver ici, sous la plume de MM. Bourdeau, Brouilhet, Challey, Duguit, E. d'Eichtal, Leroy-Beaulieu, Liesse, Mouel, Paulowski, et de M[lle] Caroline Milhaud que des études de droit, d'économie et de sociologie; mais c'est encore faire de la morale que de traiter scientifiquement de politique.

Voici maintenant, pour l'histoire récente des systèmes anciens ou modernes, des auteurs et des œuvres qui, pris ou non dans les séries précédentes, ont paru avec plus d'éclat manifester les penchants et les idées d'aujourd'hui.

M. G. Milhaud, auteur en 1900 du livre sur *Les Philosophes géomètres de la Grèce*, de *La Pensée scientifique des Grecs* (en 1906), et de *Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique* (1911), recherche l'apport de l'Orient et de l'Égypte dans la science grecque; son dernier livre suit des problèmes plus voisins de nous, en étudiant tour à tour Archimède, Descartes et Newton.

M. E. Bréhier, maître des conférences à l'Université de Ren-

nes, a essayé de préciser la part de Chrysippe dans le développement de la dialectique, de la physique, et de la morale; on assiste à la reconstitution de polémiques vieilles de vingt-trois siècles, et qui sont de l'actualité : pragmatistes et antipragmatistes. A. Boirac poursuit l'histoire de la pensée humaine.

Signalons un *Pascal* (1900) par Emile Boutroux, le plus grand de nos philosophes. M. Picavet, dans *La Revue internationale de l'Enseignement*, ou comme secrétaire du Collège de France, de 1902 à 1906, ou encore comme auteur de travaux sur la philosophie médiévale, ou encore comme professeur à la Sorbonne depuis 1906; — M. Ch. Adam dans son édition, en collaboration avec Paul Tannery, des Œuvres de Descartes, terminée en 1905 (huit volumes); — M. J. Daruzi, dans son livre sur Leibniz, — ont, les uns et les autres, prouvé que les grands penseurs intéressent toujours, malgré le recul du passé et l'archaïsme des problèmes et de leurs solutions.

M. J. Delvaille, dans un livre paru en 1900, a suivi jusqu'à la fin du XVIIIe siècle l'histoire d'une idée, *L'Idée du Progrès*. Il la cherche dans les textes des philosophes, mais ne conclut pas.

M. Delbos (1), avec son esprit net et supérieur, a élucidé la morale kantienne (*La Philosophie pratique de Kant*, 1905; *Fondement de la métaphysique des mœurs de Kant*, 1907). C'est encore de Kant que s'est occupé M. Gaultier de Laguionie, mais surtout de Nietzsche (*De Kant à Nietzsche*, 1900; *Nietzsche et la réforme philosophique*, 1903) et des anxiétés du temps actuel dans *La Fiction universelle* (1903) et *Les Raisons de l'Idéalisme* (1906).

M. P. Bourget, le romancier devenu auteur dramatique, a donné naguère avec M. Michel Salomon, un « Esprit » de Bonald, précédé d'une forte étude sur l'auteur de la Théorie du pouvoir. Celui-ci apparaît, à nos yeux un peu surpris, comme un véritable positiviste de la politique. M. Bourget est parmi les disciples de Bonald, dans ses romans, son théâtre et ailleurs, celui qui porte le plus loin l'empirisme organisateur du philosophe de la Restauration.

(1) *La Philosophie pratique de Kant* (1905). — *Fondement de la Métaphysique des mœurs de Kant* (1907).

M. Lévy-Bruhl qui, par plusieurs de ses livres, est un sociologue, est aussi un historien du Comtisme (*Philosophie de A. Comte*, 1900, *La morale sociale et la science des mœurs*, 1904). M. J. Pacheu critique le positivisme de Comte. Dans son livre *Du Positivisme au Mysticisme*, il étudie l'état d'esprit positiviste, et le compare aux autres tendances de l'âme, au mysticisme humanitaire, au pessimisme, au dilettantisme, à l'individualisme nietzschéen, à l'évangélisme sentimental de Tolstoï, à l'ésotérisme, à l'occultisme, et il montre l'esprit humain toujours en peine de certitude.

M. E. Sellières fait une revue de systèmes sociologiques, moraux et philosophiques : l'impérialisme théorique, le mysticisme, le romantisme et le socialisme contemporains. Il conclut, dans son *Introduction à la philosophie impérialiste*, en faveur d'un socialisme rationnel, contre les rêveries sentimentales et romantiques de certains politiciens.

M. A. Ménard s'est attaché à nous donner l'analyse et la critique des principes de la psychologie de W. James, le professeur américain, le grand apôtre du pragmatisme. Le livre de M. Ménard abonde en citations; comme nous avons, d'autre part, des traductions des œuvres psychologiques de W. James, de *La Théorie de l'émotion*, de *L'Expérience religieuse*, des *Causeries pédagogiques*, la discussion est facile à suivre. Elle amène M. Ménard, tout en s'en tenant à la psychologie de James, c'est-à-dire tout en excluant la philosophie morale de celui-ci et les conséquences de son pragmatisme, à parler de la psychologie allemande, de la psychophysique, qui sont les doctrines opposées au système de James, et à s'occuper de la philosophie de M. Bergson avec laquelle le pragmatisme américain, malgré certaines différences essentielles, offre des analogies frappantes.

Il convient de dire quelques mots de ce qui s'est écrit dans notre langue sur ce grave sujet. Le livre de M. Ménard servirait bien d'introduction générale au résumé que nous présenterons des travaux de philosophie scientifique dus à MM. Poincaré, Ch.-E. Picard, L. Couturat, Bourdeau, G. Le Bon, F. Le Dantec, A. Dastre; des œuvres de psychologie de MM. A.

Fouillée, Fr. Paulhan, d'Henri Bergson, et d'autres; des traités de morale de MM. Rauh, P. Mérac, P. Bureau, etc.; et des études de pédagogie.

Il suffira de définir le pragmatisme un simple critère qui rejette à la fois les spéculations du rationalisme transcendental et les inductions du rationalisme expérimental, et pose l'union du bien et du vrai comme le but du travail philosophique. Une de ses formules est celle-ci : « Ce qui est vrai doit être utile, ce qui est utile est vrai. » Or, comme l'utilitarisme ou l'humanisme, ou encore la nécessité et l'efficacité de l'action forment le fond de toutes les pensées soucieuses de nos jours, il s'ensuit que toutes les écoles philosophiques ont pu se reconnaître dans le pragmatisme ou ses succédanés. Au Congrès international de philosophie qui s'est tenu du 31 août au 5 septembre 1908 à Heidelberg, tout ce qui ne touchait pas au pragmatisme parut sans intérêt, sans actualité; il passa au premier plan des ordres du jour, et, depuis cette date, il n'y a peut-être pas eu une revue française de philosophie qui n'ait, dans chacun de ses numéros, donné quelque étude d'un aspect de la nouvelle théorie. Quant aux livres, depuis ces quatre ou cinq dernières années, directement ou non, ils ont repris ou rejeté et par conséquent ont discuté ce « mouvement d'esprit », cette « direction philosophique plutôt que doctrine déterminée », cette « théorie nouvelle et assez paradoxale de la vérité », ce « fidéisme religieux », ce concept de la vérité et de la valeur de la science « si complexe, si compréhensif, si vague, si mouvant, qu'il trouve des points de contact avec la plupart des systèmes philosophiques ou méthodologiques, *même avec ceux contre lesquels il est le plus expressément dirigé* ».

Sur ou contre le pragmatisme, nous avons eu la *Philosophie moderne* de M. Abel Rey (1908) et la traduction de l'ouvrage anglais de M. Albert Schinz, de l'Université de Bryn Mowr (*Antipragmatisme, examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale*). Dans toutes les œuvres à citer maintenant, les auteurs semblent hantés par le pragmatisme de W. James, le pragmatisme de Peirce, l'humanisme de F.-C.-S. Schiller, tous anglais de lan-

gue, et par les accommodations de la revue italienne, *Leonardo*, dirigée par M. G. Papini, et, bien entendu aussi, par les interprétations et les conciliations des nôtres, de MM. E. Le Roy, Bergson et Henri Poincaré.

Nous ne pouvons revenir longuement sur les ouvrages déjà cités de M. Henri Poincaré : *Science et Hypothèse* (1900), *La Valeur de la Science* 1902). Ce sont des livres de philosophie des sciences; on pouvait les présenter, comme nous avons cru devoir le faire, à propos du travail scientifique de notre temps. Ici, nous avons surtout à nous préoccuper de leur valeur morale et sociale : or l'auteur ne semble pas s'être soucié grandement de ces points de vue. Il paraît même, à l'encontre des purs pragmatistes qui le réclament néanmoins parmi eux, n'avoir en aucune façon cherché la conciliation du bien et du vrai. Il n'a eu en vue que la valeur de la science dont l'objet est le vrai. Il a ruiné beaucoup de nos hypothèses commodes dans l'enseignement traditionnel des sciences et de la psychologie rationnelle. Mais, en dehors d'un goût plus vif pour un bon équilibre mental, ce qui est bien quelque chose, on ne voit pas en quoi ces actes de foi scientifique, si supérieurement écrits, de M. Poincaré, ont pu servir le pragmatisme, ni surtout la moralité privée ou sociale. Le livre de M. Ch.-E. Picard, paru en 1905, *La Science moderne, son état actuel,* est un inventaire écrit par un érudit et bien probablement un philosophe, mais ce dernier s'est dérobé. La conclusion est que les sciences tendent de jour en jour à prendre la forme mathématique.

C'est ce qui ressortirait des œuvres philosophiques d'un autre mathématicien, M. Louis Couturat, l'un des principaux rédacteurs de *La Revue de métaphysique et de morale*. Outre ses éditions de Leibniz et son *Histoire de la Langue universelle*, en collaboration avec L. Leau (1903), il est l'auteur de *L'Algèbre de la logique* (1905) et d'une traduction annotée, avec M. Cadenat, de *L'Essai sur les fondements de la géométrie de Bertrand Russell.*

Th. Ribot a donné *Essai de l'Imagination* (1900), *La Logique des Sentiments* (1904), *Essai sur les Passions* (1906); V. Charbonnel a publié *La Volonté de vivre;* P. Janet a étudié *Les Obsessions* (1903) et les *Névroses* (1909).

M. Gustave Le Bon, célèbre surtout comme analyste de la psychologie des foules, qu'il a paru confondre avec la psychologie des peuples, dirige une collection de vulgarisation philosophique et scientifique où il a pour collaborateur M. F. Le Dantec et A. Dastre. *Les Limites de la connaissance* (1903), *Les Lois naturelles* (1904), *La Lutte universelle* (1906) de M. Le Dantec attestent des préoccupations analogues à celles de M. Poincaré, avec moins de scepticisme : si M. Poincaré ne croit qu'en une science autre que celle qui se fait, M. Le Dantec admet que des lois de la nature *sont* objectivement, et que l'Équilibre n'est pas une hypothèse provisoire; M. A. Dastre a la même idée de l'Énergie et la même foi dans la vie. Il ne la définit pas en s'appuyant sur des hypothèses; mais avec les observations les plus inattendues, présentées de la plus attrayante façon, il en vient à nous inculquer son admirable indifférence envers la mort.

Par cette philosophie des sciences, nous rejoignons sans peine celle de l'âme et de la vie morale. Nous ouvrirons les livres de M. Henri Bergson, sans reprendre l'affaire du pragmatisme. M. Bergson a été nommé professeur au Collège de France en 1900 et membre de l'Académie des Sciences morales en 1901, au moment où la défaite de la métaphysique, sous les assauts de plus d'un demi-siècle de positivisme, était définitive. Il lui sembla que ce n'était qu'un malentendu et il reprit l'analyse des états de la conscience : il y découvrit, ou mieux retrouva d'abord, l'élan vital dans l'univers, l'activité de l'esprit, l'hétérogénéité croissante sans déterminisme, comme le fait continu et caractéristique de la vie intellectuelle et affective. Ses livres sont peu nombreux : depuis *Le Rire, essai sur la signification du comique*, qui est de 1900, jusqu'à *L'Évolution créatrice*, qui est de 1907, M. Bergson a donné des articles à la *Revue philosophique* et à la *Revue de métaphysique et de morale*. Ses cours réguliers sont très suivis. Ses auditoires réunissent outre ses « disciples » étudiants et professeurs, un grand nombre d'étrangers et, preuve indiscutable du succès, une forte proportion d'auditrices. Le professeur Bergson est petit, l'œil est perçant, la lèvre fine; il a beaucoup *d'action* oratoire

sans hausser le ton. Son élocution est souple, classique, charmante. En 1911, après un an de silence, il a commencé à traiter de la *personnalité.* Il a examiné et étudiera encore les théories « empiriques » et les doctrines rationalistes avant d'aboutir à une définition de la Personnalité.

Il est classique en cela que sa psychologie expérimentale tend vers la métaphysique, et que sa métaphysique lui est nécessaire pour tracer la genèse de l'intelligence. Sa morale enfin n'est ni plus ni moins qu'antique et chrétienne, puisqu'on peut aussi bien la définir par des formules stoïciennes, ou mystiques, ou kantiennes, sur la nécessité d'imiter Dieu, de conformer notre vie à l'ordre, ou même par ce mot de Plotin : « Tout homme doit commencer par se rendre beau et divin afin de voir le beau et la divinité. » Cette haute philosophie, qui se résume dans l'admirable concept de « l'élan vital» ou enveloppement énergique et synergique de la matière et de l'esprit, dira peut-être, quelque jour qui est prochain, après W. James, Poincaré, Durkem, ce qu'il faut penser de la valeur de la science. Si le siècle qui commence reçoit bientôt cette lumière, on peut présager que ce sera un grand siècle de philosophie.

M. A. Fouillée a publié en 1900, *La France au point de vue moral*; en 1903, *Esquisse psychologique des peuples européens, Nietzsche et l'immoralisme;* en 1905, *Le Moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain.* On voit que la morale sociale et la psychologie collective sont devenues les sujets d'étude du philosophe; il prouve par là l'intérêt qu'il porte à son temps.

M. Arréat, contemporain de M. Fouillée, suit d'un regard aussi attentif, les choses psychologiques dont les temps nouveaux sont si curieux, et c'est ainsi que particulièrement, la psychologie de l'artiste et de l'homme religieux lui a fait écrire, depuis son recueil *Dix années de philosophie* (1901), plusieurs livres très limités dans leur objet : *Le Sentiment religieux* (1903), *Psychologie de l'Art, La Vie plastique, Les Localisations cérébrales en psychologie.*

M. M. Griveau, bibliothécaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève et philosophe esthéticien lui aussi, a confessé ses idées dans des conférences-promenades, dans un cours libre à

la Sorbonne, dans des articles de revues et dans des livres originaux comme *La Sphère de beauté, lois d'évolution, de rythme et d'harmonie dans les phénomènes esthétiques* (1901), où il n'y a pas moins d'érudition en physique et en anatomie, qu'en psychologie.

M. Paulhan qui avait ajouté à ses précédentes analyses *La Psychologie de l'Invention* (1900) y a joint, en 1902, un livre sur *La Volonté*.

M. le docteur et professeur G. Dumas (1), l'éminent chef du laboratoire de psychologie à la clinique des maladies mentales de la Faculté de Médecine de Paris, a fait des livres philosophiques tantôt à l'aide de ses études de psychologie rétrospective, tantôt avec ses observations cliniques : *Les États intellectuels dans la mélancolie, La Tristesse et la Joie, Psychologie des deux Messies positivistes* (Aug. Comte et Saint-Simon), *Le Sourire,* étude psychologique.

M. Em. Dauzat a présenté un grand nombre d'ingénieuses remarques et même de découvertes, dans son livre au titre paradoxal *La Vie du langage* (1910). Titre paradoxal, puisque l'auteur démontre qu'il n'y a pas de vie des mots et du langage, mais des hommes qui parlent sous l'empire des lois psychologiques et sociales. Ce n'est pas une œuvre de polémique contre Darmsteter ou Bréal. C'est un recueil d'une grande richesse d'observations linguistiques, de notations phonétiques et encore de fine psychologie.

M. Peilhaube a étudié *Les Images* (1910) essai de philosophie expérimentale sur la mémoire et l'imagination. Bien que M. Peilhaube conteste plusieurs fois certaines distinctions de M. Bergson, il admet que la mémoire et l'imagination ne peuvent se comprendre dans l'homme sans la notion de l'activité intellectuelle et affective, et qu'elles ne sont appréciables dans un individu qu'à la condition d'être replacées dans la chaleur et l'intimité du moi personnel. C'est une nouvelle réhabilitation, longuement préparée et documentée, du principe un et actif de l'esprit.

(1) *Tolstoï et la philosophie de l'amour. — Les États intellectuels dans la mélancolie. — La Tristesse et la Joie. — Psychologie des deux Messies positivistes. — Le Sourire. étude psychophysiologique.*

*
* *

A la fin du dernier siècle, on crut avoir découvert une morale scientifique. L'humanité allait enfin trouver la paix et l'harmonie dans la « vraie libre pensée ». Cette dernière devait, seule ou avec la science, satisfaire les confuses amours de l'altruisme enfin conscient, réparer les blessures que les réalités avaient faites à l'idéal humain, et secouer enfin les sujétions des dogmes. L'*Union pour l'action morale* fut organisée. Mais on cessa presqu'en même temps d'en entendre parler, et, suite bien plus grave, d'en voir les fruits. C'est donc à des apôtres isolés qu'il faut d'abord demander la moralité du grand drame dont nous achevons de conter les péripéties. Apôtre est bien le nom qui convient à M. Maurice Barrès pour ses livres, déjà anciens, mais non oubliés, de 1903 : *Les Amitiés françaises*, et ses méditations patriotiques et morales *Amori et Dolori sacrum*. Les amitiés ou les amours qu'il faut entretenir dans le cœur des petits Français, ce sont les forces morales traditionnelles de notre patrie et ses souvenirs historiques. Les fondements de la personnalité, ce sont la terre et les morts, c'est eux qui forment et alimentent l'individualité morale. Voilà la morale patriotique. En voici une autre d'un autre apôtre, c'est la morale de l'ironie, d'Anatole France. On la trouvera dans *Sur la pierre blanche* (1905) dialogue philosophique et socialiste, et dans *L'Ile des Pingouins* (1908), ingénieux et subtil symbole dont la signification est qu'il n'y a décidément rien à faire avec le peuple le plus brouillon de la terre.

M. Jean Finot (1), sans symbolisme et avec le seul savoir des faits et des statistiques, enseigne la Fraternité des hommes et la Paix de l'âme. Ses deux livres : *Philosophie de la longévité* (1900) et *Le Préjugé des races* (1905) ont eu et gardent un immense succès dans le monde entier, où ils ont été traduits à peu près en toutes les langues.

(1) *Français et Anglais* (5e édition). — *La France devant la lutte des langues* (édition de *La Revue*, épuisée). — *Philosophie de la longévité* (14e édition). — *Préjugé des Races* (3e édition). — *La Science du Bonheur* (7e édition), etc.

Le Préjugé des Races examine d'abord s'il y a inégalité entre les humains. Les prophètes de l'inégalité, notamment M. de Gobineau, sont vivement traités. Les différences entre les espèces animales et végétales sont plus marquées qu'entre les familles humaines. Les prétendus signes distinctifs des races d'hommes sont fortement contestés. L'auteur passe alors à l'étude des facteurs de différenciation, et montre par des faits saisissants que le milieu est le facteur dominant dans l'évolution humaine : entendez le milieu familial, social et professionnel. La psychologie des peuples a son tour. Elle s'évanouit avec les autres préjugés sur la *raciation*. Après quoi les origines des Aryens, des Gaulois, des Germains, des soi-disant Latins, des Français, sont l'objet d'une démonstration anthropologique et historique qui aboutit à ces conclusions : ces races sont purement légendaires, leur excellence spécifique est une chimère; la France et les Français sont un éclatant exemple d'un peuple supérieur produit du plus confus mélange des races; il n'y a pas de peuples, et non pas même les nègres, qui soient condamnés à rester éternellement inférieurs.

La pensée de l'auteur se résume ainsi :

> L'homme évolue comme tous les êtres organisés, mais son évolution prend plutôt une expression idéale et mentale que concrète, physiologique. Rien de plus naturel ! C'est que l'homme, dès son apparition sur la terre, paraît se distinguer des autres êtres vivants par une mentalité plus intense qui a joué, joue et jouera un rôle prépondérant dans sa marche à travers la vie. C'est elle qui lui a permis de s'élever de plus en plus dans l'échelle animale et d'assujettir les autres êtres organiques à sa volonté et à ses buts. Et s'il varie à travers les âges, ces modifications porteront surtout sur ses facultés intellectuelles et le vaste domaine de leurs conquêtes : sa vie sociale, morale et intellectuelle.

Voilà bien un livre fait pour la méditation des historiens et des politiques.

Non pas plus humaine, mais plus touchante et plus intime est la leçon donnée dans *La Philosophie de la Longévité*. « Nous nous suicidons tous », avait déjà dit Flourens. La thèse de M. J. Finot est que nous mourons beaucoup trop tôt. Nous avons tous peur de mourir, et cependant nous faisons tout ce

qu'il faut pour hâter cette éventualité. Les huit chapitres de ce livre, dont la lecture est attachante, étudient les statistiques si curieuses, si peu connues de la longévité partout, et surtout en France. L'auteur décompose et recompose le corps immortel de l'homme, annule la croyance à la matière inanimée, prouve qu'un être vivant doit rester toujours vivant, apaise nos terreurs de l'au delà, et conclut pour la plus grande consolation des amoureux de la vie et des croyants à la survie. Il n'est guère de penseur étranger et français qui n'ait loué l'efficacité morale de ce savant et charmant livre. On a pu dire que l'auteur optimiste de ces pages consolantes, rassurantes, vivifiantes, devrait être mis au nombre des bienfaiteurs de l'humanité.

La vie vaut d'être vécue? M. E. Jendon le pense dans son livre *La Morale de l'honneur* (1910) et il ajoute que, dans la conscience morale actuelle, l'honneur est la synthèse normale de l'individu social.

M. D. Parodi, dans *Le Problème social et la pensée contemporaine* (1910), avec une logique pressante, réduit au peu qu'elles valent les morales biologiques et sociologiques, établit que toute doctrine morale doit examiner à la lumière de la raison les fins diverses que poursuit l'activité humaine, et il conclut sur une parole d'espérance.

M. Paul Mérac (*Du Peuple*, novembre 1910) pense que nous devons rechercher la destination visible du Peuple, sa vocation historique, en tant que collectivité infiniment perfectible. La masse populaire seule compte en définitive. Histoire, science, religion, philosophie, aspirations confuses des générations successives vers un avenir idéal, tout lui fait entrevoir la possibilité d'une évolution morale plus rassurante et plus haute. Ce sont là visées de moralistes généralisateurs, et qui, fatalement, sont plus théoriques que pratiques.

Nous avons eu des livres de directeurs des consciences individuelles : M. le docteur Toulouse nous a dit *Comment se conduire dans la vie*, comment on doit rechercher le bonheur, tenir un rôle dans la société, réussir dans une carrière, utiliser ses propres qualités physiques et morales, lutter pour la vie.

Ce sont les règles précises et vivantes de *l'art social.*

Mme Baratin tend à une plus concise précision dans ses pensées, d'une forme littéraire.

M. Paul Bureau, qui relèverait peut-être de l'école sillonniste, se met en dehors des chapelles philosophiques et veut tout concilier. Son livre *La Crise morale des temps nouveaux* a été mis à l'Index, un peu tardivement puisqu'il en était alors à sa troisième édition. M. P. Bureau avait paru demander à l'autorité religieuse des concessions qu'elle ne pouvait sans doute consentir. Mais, avec quelques retouches, son livre a pu poursuivre sa carrière. Il mérite son succès par la conscience avec laquelle il étudie tous les phénomènes sociaux d'ordre moral, de ces dix ou douze dernières années, par la hauteur de vue qu'il apporte à la critique de l'équivoque morale de la solidarité. M. P. Bureau démontre que l'observation analytique de la mentalité et de la vie des « bons citoyens de la cité moderne » peut seule légitimement fournir la solution du problème moral; il constate que l'esprit religieux — défini dans un sens large — est l'élément essentiel du caractère de ces hommes d'élite.



C'est M. Fr. Rauh qui nous fournit la transition pour passer des moralistes précepteurs des peuples, ou conseillers intimes des âmes, aux pédagogues : ceux-ci n'ont jamais été si nombreux.

M. Rauh, mort en 1909, avait, dans *Psychologie appliquée à l'éducation* (1900), et dans *L'Expérience morale* (1903) et dans les revues, prêché la morale des consciences libérées, non sans quelque trouble. Avec MM. Durkeim, Lévy-Bruhl, Simmel, il avait espéré trouver la règle de la vie morale dans la négation même du caractère éthique des actes, dans la physique des mœurs, ce qu'on a nommé l'immoralisme, et qui est moins intéressant et va moins loin que l'amoralisme de Nietzsche. Rauh fut un esprit ardent et enthousiaste, inquiet et subtil.

Certes, la pédagogie est du domaine des philosophes, elle est partie intégrante de la morale. C'est la morale pratique même. Mais d'aucuns veulent la faire rentrer dans la politique. Depuis un siècle et plus, il n'y a pas eu de régime, et point peut-être de parti, qui n'ait voulu régenter les jeunes intelligences.

Nous avons donc deux pédagogies, celle des politiciens et celle des éducateurs, la pédagogie officielle et celle des moralistes isolés.

Puisque l'État enseigne, il faut qu'il y ait une législation scolaire, une réglementation des écoles. De là, toute une pédagogie d'État et toute une littérature sur la matière : c'est la carrière où se sont manifestés les talents indéniables de MM. E. Rabier, G. Lyon, G. Leygues, F. Buisson, J. Gautier, Louis Liard, Ch.-M. Couyba, Léon Bourgeois, Dugard, Pierre de Coubertin (1), Edouard Petit, l'apôtre de l'école postscolaire. C'est en grande partie, grâce à ces distingués législateurs ou inspirateurs de notre Parlement, que l'on a réformé plusieurs fois en vingt ans les Enseignements supérieur et secondaire, que l'on a inventé quatre baccalauréats, tronqué l'École normale, créé les cours et expositions du Musée pédagogique (1903). Ces réformes ont abouti à la crise du français, à la crise de la Sorbonne, à la crise de l'École de Médecine, à la crise de la Faculté de Droit, lesquelles ne sont que des épisodes de la crise générale de tout enseignement et de toute culture.

Hors de la pédagogie officielle et sous des inspirations fort diverses il y eut, aux approches de 1900, des créations intéressantes. A la suite du succès de ses livres, M. Demolins créa l'École des Roches, selon l'idéal anglo-saxon. Demolins est mort en 1907. Dans un ordre très différent de concept, naquirent les Universités populaires, la Coopération des idées de M. Deherme, les cercles d'études sillonistes où devait se recruter *l'Union pour l'Éducation civique*, tentative qui n'eut pas de lendemain. On peut rendre hommage aux refontes

(1) *Universités transatlantiques*. — *La Gymnastique « utilitaire »*. — *Une Campagne de 21 ans* (1878-1908). — *Notes sur l'éducation publique*.

administratives ou philosophiques de l'Instruction publique, mais il nous semble que la meilleure pédagogie de ces dix ans est encore celle qui s'est faite dans les livres écrits par les simples observateurs des mœurs de la famille (1) et de l'enfance.

M. Pierre Leguay, inspiré de ces pensées d'éducateur, a fait dans *Les Études contemporaines : La Sorbonne*, une mordante critique.

Laissant de côté toute polémique, et ne s'attachant qu'à la vie de famille et à l'âme de l'enfant, objets intéressants en cette grande affaire de l'Éducation, M. Chauvet, à l'âge de quatre-vingts ans, nous donna une *Esquisse d'une psychologie sentimentale : L'amour dans la famille* (1902), *Le Mariage et l'Éducation* (1903). M. Paul Doumer, l'ancien président de la Chambre des Députés, offrit aux pères de famille français, *Le Livre de mes fils* (1906). M. P. Mendousse donna, en 1909, son étude, un peu confuse comme le sujet même, *L'Ame de l'adolescent*, et, en 1900, son opuscule plus précis *Du dressage à l'éducation*, où il admet que dans celle-ci, il faut un peu de celui-là, du moins pour la première enfance. D'autres ont tenu à ne rien sacrifier des éléments sociologiques dans ce problème psychologique : M. Ed. Petit, *De l'École à la Cité* (1910); M. Ed. Rœrich, *Philosophie de l'éducation* (1910); M. E. Baupin, *L'Éducation sociale et les cercles d'études*. M. P. Gautier a donné plus d'attention à l'éducation physique dans *La Vraie Éducation* (1910). M. L. Dugas n'a rien voulu exclure de tout ce qui fait la complexité du sujet. Dans son *Problème de l'Éducation* (1909), il fait la revue de tous les systèmes : éducations négative, positive, matérielle, formelle, attrayante, naturelle, etc., et il retient de Montaigne, de Rousseau, de Port-Royal, de Mme Necker de Saussure, de Descartes, de Comte, de Spencer, tout ce qui peut s'harmoniser; il veut que toute la civilisation vienne coopérer à une œuvre où il n'est pas de trop de toutes ces ressources.

G. Leygues a consigné ses idées dans *L'École et la Vie* (1903).

(1) Reynaud. — *La Civilisation chrétienne et la Morale païenne* (1900). — *La Civilisation païenne et la famille* (1901).

On trouvera celles du grand éducateur laïc Ferdinand Buisson dans *La Religion, la Morale et la Science, leur conflit dans l'Éducation contemporaine; Libre-Pensée et Protestantisme libéral.* On lira aussi G. Duruy, *L'Officier éducateur* (1904), et les bons travaux de Bardoux (1) et Émile Bourgeois (2).

***

Nous voici arrivés à la philosophie religieuse.

Nous distinguons d'abord les philosophes qui, sans appartenir à aucune confession, ont écrit sur la religion.

En 1905, les positivistes de Paris fondèrent une revue sous le vocable *Temple de l'humanité.*

Vers le même temps, M. Blondel fit paraître *Histoire et dogme : les lacunes philosophiques de l'exégèse moderne.* Quand nous plaçons M. Blondel en dehors de toute confession, c'est que nous tenons compte de son effort d'impartialité, mais le philosophe de « l'action » met dans l'action le principe d'une découverte du supraphénoménal, principe qui aboutit à la foi religieuse.

M. E. Boutroux, en 1908, a fait paraître *Science et Religion dans la Philosophie contemporaine,* autre impartiale tentative qui aboutit encore au criterium pragmatiste connu, l'action. L'auteur conclut non pas à une fusion des deux ordres de vérités, mais que l'esprit scientifique et l'esprit religieux sont deux forces en présence dont chacune laisse subsister l'autre; la religion doit continuer à tenir sa place dans la vie humaine et, à de certaines conditions, elle est un élément de noblesse et de dignité.

Je cite ici le recueil collectif de leçons professées à l'École des

(1) *Souvenirs d'Oxford, 1848* (1900). — *John Ruskin* (1901). — *Gautier Map* (1901). — *La Fondation universitaire de Belleville* (1902). — *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine.* — *Les Crises politiques. Protectionnisme et radicalisme* (1907). — *Les Crises belliqueuses* (1906). — *La Correspondance récente de la reine Victoria* (1907).

(2) *L'Enseignement secondaire selon le vœu de la France* (1900). — *Nos expériences coloniales au XVIIe siècle* (1900). — *La Jeunesse d'Albéroni* (1900). — *La Liberté d'enseignement, histoire et doctrine* (1902). — *Une reine et une œuvre : Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne* (1902). — *La collaboration de Saint-Simon et de Torcy* (1905). — *Au seuil de l'Alliance* (1905-1906). — *Le Biscuit de Sèvres au XVIIIe siècle* (1908).

hautes études sociales paru en 1909, sous le titre, *Morale et Religion*.

Le protestantisme a de fort distingués controversistes.

Le juriste et historien M. A. Lods mena, en 1902, une vaillante campagne en faveur du concordat menacé, et M. Raoul Allier, docteur en théologie protestante, a fait aussi œuvre d'historien (*La Cabale des Dévots*, 1902) et soutenu des polémiques relativement à la Séparation des Églises et de l'État.

M. Bonet-Maury, autre théologien protestant, a, depuis 1900, donné plusieurs ouvrages de discussion historique et morale : *Les Précurseurs de la Réforme et de la liberté de conscience dans les pays latins; Edgar Quinet, son œuvre religieuse et son caractère moral.*

M. Réville, professeur de patristique à la Faculté de Théologie protestante, orateur distingué et homme de bien, est mort en 1908. Il venait d'écrire l'ouvrage qui résume toute sa vie et son œuvre : *Le Protestantisme libéral, ses origines, sa nature, sa mission.*

L'œuvre de M. Paul Sabatier et celle de M. Louis-Auguste Sabatier sont considérables. Le premier de ces deux théologiens protestants a écrit plusieurs livres en latin, des éditions de textes latins religieux, et il a polémiqué sur le Concordat. Une découverte lui est due, celle de documents italiens sur saint François d'Assise, qui ont renouvelé l'histoire et les études franciscaines. M. Louis-Auguste Sabatier a donné des œuvres moins érudites peut-être, et généralement évangéliques ou philosophiques.

M. Ch. Wagner vient de réunir ses homélies sous le titre : *A travers les choses et les hommes. Pour apprendre à vivre.* Ce sont méditations, en bonne forme littéraire, d'un père de famille sur la vie quotidienne.

Venons á l'œuvre récente des apologistes catholiques.

Des revues savantes à périodicité fréquente, comme *Les Annales de la philosophie chrétienne* abordent toutes les questions : théologie, sociologie, droit, sciences, langues, éducation, critique philosophique. Il y a de grandes collections, comprenant celles-ci, de gros volumes, celles-là des mon-

ceaux de brochures. Il y a des prêtres dans tous les corps savants. Récemment, Mgr Duchesne fut élu à l'Académie française; à l'Académie des Sciences est entré M. Branly, professeur à l'Institut catholique de Paris, l'un des inventeurs de la télégraphie sans fil; et naguère, quand il s'est agi de pourvoir à la chaire de Paléontologie humaine, fondée par le prince de Monaco, deux prêtres furent présentés, dont l'un est français. Les découvertes anthropologiques de la Chapelle-aux-Saints sont dues à deux savants ecclésiastiques de province.

Au premier rang des écrivains religieux qui s'adressent au public cultivé, sont Mgr Battifol, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, fondateur de la Bibliothèque de l'Enseignement de l'histoire ecclésiastique, Mgr Péchenard, actuellement évêque de Soissons, naguère recteur de l'Institut catholique de Paris, et Mgr Baudrillart, fils de l'économiste Henri Baudrillard, et recteur actuel de cet Institut. Ils sont tous auteurs de livres à rappeler : Mgr Battifol : *Études d'histoire et de théologie positives*; Mgr Péchenard, outre ses monographies antérieures à 1900 : *L'Institut catholique de Paris* (1901), etc. ; Mgr Baudrillart, après ses grands ouvrages d'histoire européenne antérieurs à 1900 : *De l'Apostolat intellectuel de Mgr d'Hulst* (1901), *L'Église catholique, la Renaissance et le Protestantisme* (1905), *Quatre cents ans de Concordat* (1905), *Les Universités catholiques de France et de l'Étranger* (1909). Le Père Lagrange est un savant; le P. Laberthonnière est le philosophe de *l'immanence*. Il encourut une fois la mise à l'index. M. A. d'Alès est un théologien (*Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, 1909-1910), M. l'abbé Rivière est un théologien historien (*Saint Justin et les Apologistes du* IIe *siècle*). M. l'abbé Frémont fait de la politique (*Les Droits et les Devoirs de l'Église*).

Deux figures, l'une d'un temps bien différent du nôtre, Lamennais, l'autre d'un pays d'une bien différente mentalité, Newmann, ont été pour les écrivains catholiques, ou simplement curieux de psychologie religieuse, l'objet de plusieurs travaux, éditions ou études. On a publié en 1906 un livre inédit de Lamennais : *Essai d'un système de philosophie catholique*,

et, en 1907, M. Ch. Maréchal, qui avait déjà constaté l'influence de Lamennais sur Sainte-Beuve et sur Victor Hugo, a montré, dans son nouveau livre *Lamennais et Lamartine*, qui celui-là fut pour celui-ci un directeur de conscience religieuse, politique et sociale. Sur Newmann, M. H. Brémond a donné plusieurs livres : analyses biographique et psychologique, traductions et commentaires. N'omettons pas le beau livre de Mme Lucie Felix-Faure Goyau. M. Gaston Paris, en 1907, ajouta sa contribution en publiant une traduction de *La Grammaire de l'Assentiment* qui est le centre de toute la philosophie du maître d'Oxford.

Si des ouvrages de spéculation théologique ou mystique, nous passons aux écrits de combat, nous retrouvons un grand nombre d'écrivains déjà cités parmi les savants, les philosophes, les économistes et les sociologues.

Les philosophes comptaient dans leurs rangs, Ferdinand Brunetière, qui mourut en 1909, découragé, et peut-être décidé à revenir à la simple et consolante littérature.

M. J. Gardair a beaucoup fait pour la Renaissance du Thomisme. L'article célèbre de M. E. Leroy : *Qu'est-ce qu'un dogme?* (1905) a été suivi d'un recueil de documents justificatifs : *Dogme et Critique.*

M. G. Fonsegrive donne tous les ans quelque nouveau livre (*La Crise sociale*, *Comment lire les journaux*, *Morale et Société*, etc.), pour rendre témoignage à ses convictions que l'accord reste possible entre la science et la foi, entre le catholicisme et la démocratie; M. Darlu, moraliste, est convaincu que le christianisme fournit l'assise fondamentale de la conscience moderne; la morale de la solidarité n'est qu'une limitation et non une règle pour l'activité; M. l'amiral Réveillère, moraliste catholique, écrivait des Pensées, genre fort peu en faveur, et a donné des livres d'un ton plus agressif (*Anarchie religieuse*, *Doutes et hypothèses*, etc.)

Le groupe des politiciens compte MM. Jacques Piou, Leroy-Beaulieu, Imbart de la Tour, Charles Dupuis. M. Piou vient de réunir ses articles et discours en un volume, *Questions religieuses et sociales* (1910). M. A. Leroy-Beaulieu, que nous avons

plusieurs fois nommé ailleurs, a beaucoup écrit pour amener l'entente des hommes sincères et de bon sens. M. Imbart de La Tour souffre de l'entente factice entre la Démocratie et l'irréligion. M. Ch. Dupuis a étudié la situation des catholiques dans la crise religieuse et l'activité intellectuelle de ce temps. Des savants, déjà nommés comme tels, pourraient revenir ici comme apologistes et pour des livres expressément religieux : le docteur Grasset (*L'Évangile et la Sociologie*, *Le Merveilleux pré-scientifique*) ; le docteur Ch. Vidal (*Religion et Médecine*) et surtout Albert de Lapparent (*Science et Apologétique*).

Mais voici les « abbés démocrates », comme on les a nommés. Il est parmi eux, de belles âmes et de solides talents. Il conviendrait de nommer à part Mgr Mignot, l'archevêque d'Albi, auteur d'écrits nombreux sur les affaires sacrées du nouveau siècle. Il faut citer ensemble MM. les abbés Naudet, Lemire, Gayraud, dont les livres sont nombreux, souvent captivants, toujours profitables, et dont l'action dans la presse, les cercles ou à la tribune parlementaire, est souvent efficace. Le P. Maumus, le confident suprême de Waldeck-Rousseau, et l'un des rédacteurs du journal *La Démocratie*, est le polémiste qui sait l'histoire et connaît les âmes. M. l'abbé Klein, très au courant des choses d'Amérique, souhaiterait volontiers aux catholiques français d'être un peu plus chrétiens et un peu plus anglo-saxons. M. P. Lorin est peut-être socialiste; en tout cas, c'est un *homme social.* Il vient de publier *L'idée individualiste et l'idée chrétienne.* M. l'abbé Six a donné ses *Pages de sociologie chrétienne* dans le même esprit. M. Ferenzy a fait dans *Vers l'union des catholiques de France*, une étude générale des mouvements religieux, et livré les résultats d'une enquête qui conclut à l'espérance. Une belle et touchante figure de prêtre « social » a disparu, laquelle dominerait peut-être toutes les précédentes, c'est Henri de Tourville. Il fut un continuateur de Le Play. Son histoire vient d'être racontée par M. Ch. Bouvier. N'oublions pas feu le P. Bailly, assomptionniste, journaliste, créateur de *La Croix*, du *Pèlerin ;* l'abbé Delfour, prédicateur et littérateur, qui ajouta dernièrement à ses séries de livres sur *La Religion des Contemporains*, une sorte de pamphlet sous le

titre de *Catholicisme et Romantisme;* Dom Besse, un sociologue; le P. Le Doré, eudiste, familier dans la prédication, fougueux dans la polémique; l'abbé de Pascal, lui aussi prédicateur, surtout théoricien et organisateur d'enseignements sociologiques et politiques.

***

Puisque nous allons terminer cette histoire par la mention des orateurs, nous pouvons, des derniers écrivains cités, passer à la chaire sacrée. Elle a beaucoup perdu dans ces dix ans, et l'on doit le premier hommage aux morts. En 1907, est mort le P. Monsabré, qui avait occupé plus de vingt ans la chaire de Notre-Dame de Paris. En 1909, a succombé le P. Du Lac, en qui on avait personnifié ce qu'on entend par « politique jésuitique ». Il fut un éloquent prédicateur. Le P. Ollivier est mort en 1910 : il rappelait les moines des tribunaux de l'Inquisition espagnole; il a fini humble aumônier d'obscures religieuses.

Nous joignons aux noms de ces morts, celui de Mgr d'Hulst. Son souvenir a été rappelé depuis dix ans par plusieurs livres et, précisément en 1910, par la publication du septième volume de ses *Nouveaux Mélanges oratoires.*

Les noms illustres dans la chaire catholique sont actuellement Mgr Turinaz qui, à soixante-dix ans, est d'une vaillance juvénile; le dominicain A.-O. Sertillange, qui aborde avec finesse et résolution les actualités « sociales », le jésuite M. B. Gaudeau, érudit en histoire et orateur plein d'onction; le Père Coubé dont l'éloquence est d'un soldat et d'un poète; l'abbé Frémont qui, avant d'être appelé dans les paroisses aristocratiques, essaya, pendant vingt ans de prédication dans les faubourgs ouvriers, de convertir la démocratie.

M. l'abbé Klein fréquente plus volontiers le « monde », et est réputé pour ses discours de mariage; M. l'abbé Vieillard-Lacharme vient de faire paraître *Jésus et les Contemporains.*

Le chanoine E. Janvier, un dominicain, occupe depuis 1903, la chaire de Notre-Dame de Paris au Carême. Ses sermons sont publiés, et ils rendent imparfaitement les effets de parole vivante.

De la chaire sacrée à la tribune politique, la transition a, bien des fois, dans le XIXe siècle, été fournie par des orateurs qui se partagèrent entre les deux actions : Lacordaire, Dupanloup, Freppel. Les abbés-députés Lemire et Gayraud ont continué cette tradition. M. Marc Sangnier représente les affinités des deux éloquences. Cet orateur, ou plutôt cet apôtre, est une figure originale.

Presque tous les hommes politiques qui se font écouter au Parlement sont ceux que nous avons précédemment nommés et qui étaient en possession de la renommée et de l'autorité vers la fin du dernier siècle : M. Alexandre Ribot, dont les discours ont été réunis en 1905, et qui est entré à l'Académie Française en 1909 ; M. Jules Roche, toujours supérieur dans les questions financières ; M. Pelletan, dont l'argumentation est une chicane familière ; M. J. Jaurès, orateur habile et ardent ; M. J. Guesde, qui intervient de moins en moins à la tribune ; M. E. Combes, qui agit plus par les combinaisons de commissions et de couloirs ; M. Millerand, lucide, net, bien écouté. M. Albert de Mun, longtemps éloigné du Parlement, jouit toujours d'un légitime prestige dans les Semaines sociales et les Œuvres catholiques.

MM. Waldeck-Rousseau, décédé en 1906, et Casimir-Périer, mort en 1907, celui-ci après des années de retraite, ont un successeur, M. A. Briand. Il a conquis le pouvoir et l'a gardé plusieurs années, par son remarquable talent de parole. Il parle solidement, sans souplesse, mais avec autorité et une forte action. On a publié en ces dernières années les discours de P. Bert, de Ch. Floquet, de J. Ferry.

***

Au barreau, il s'est produit en ces dix ans des vides considérables. A. Danet est décédé en 1909, Henri Barboux en 1910. L'un parlait, devant les assises et les conseils de guerre, une langue très classique ; le second, de qui nous fîmes mention en plusieurs endroits de ce volume et du précédent, était devenu

membre de l'Académie Française. Nul n'était mieux qualifié pour y représenter les traditions littéraires du barreau de Paris.

*
* *

L'enseignement a perdu en 1907, Maurice Albert, fils de Paul Albert, l'héritier de son goût et de son esprit.

Le genre de la conférence poursuit ses brillantes destinées. Dès la fin du XIX[e] siècle, la vogue fut grande, et aujourd'hui encore tout le monde s'en mêle. Nous avons déjà parlé de la Société des Conférences qui, depuis sa fondation, a fait appel, en 1905, à M. F. Brunetière pour traiter de l'Encyclopédie; en 1906 et en 1907, à M. Doumic pour faire mieux connaître Lamartine et George Sand; en 1907, 1908 et 1910, à M. Jules Lemaître pour étudier J.-J. Rousseau, Racine, Fénelon. Elle a confié en 1910 à M. Maurice Donnay l'entreprise difficile de renouveler connaissance avec Molière, à MM. Lemaître, Bourget, de Ségur, Richepin, L. Bertrand, de Massa, A. Filon, F. Laudet, comte d'Haussonville, H. Bordeaux, P. de La Gorce, la tâche de décrire la Société, les Lettres et les Arts à l'époque du second Empire, et à M. C. Bellaigue celle de raconter la vie et d'expliquer l'œuvre de Verdi.

Nous trouvons sur la liste des conférenciers d'une « Université » libre, à l'usage des jeunes filles, des membres de l'Académie française : MM. J. Aicard, E. Brieux, H. Lavedan, J. Lemaître, F. Masson, R. Poincaré, M. Prévost, J. Richepin, E. Rostand, Marquis de Ségur; des membres de l'Institut : H. Roujor, Welschinger; des avocats du barreau de Paris : Pierre Baudin, Jean Cruppi, Henri Robert; des femmes de lettres : L. Félix-Faure-Goyau, Daniel Lesueur, Hélène Vacaresco; des poètes : A. Bonnard, J. Bois, A. Dorchain, F. Gregh, E. Haraucourt, G. Nigond, Truffier, Verhaeren; des dramaturges : G. d'Annunzio, Tristan Bernard, G. Courteline, P. Wolff, Galipaux; des hommes de lettres : A. Brisson, E. Berr, Ernest-Charles, G. Claretie, G. Deschamps, C. Le Senne G. Rageot; des historiens : Funck-Brentano, E. Daudet, M. Dumoulin, G. Cain, P. Ginisty, Herriot, Léopold-Lacour, baron,

de Maricourt, C. Martel, S. Basset; des critiques d'art : A. Boschot, H. Cain, Chéramy, H. Lapauze, G. Lecomte, H. Lefort, Fernand Bourgeat, R. Garnier, A. de Lassus, Schneider, Tiersot.

L'histoire du genre de la Conférence offre le spectacle d'une évolution bien curieuse. Il y a une trentaine d'années, le conférencier se suffisait à lui-même. Il était seul derrière son verre d'eau. Le public n'en demandait pas davantage.

Depuis, ce public s'est scindé en deux parts. Les uns viennent aux conférences pour s'instruire ou penser; les autres veulent se distraire. De là deux sortes de séances.

La conférence d'autrefois a encore quelques rares refuges.

Le genre nouveau est assez différent. Jadis, il paraissait peu sérieux, peu digne de l'orateur, d'apporter à son aide ou des projections photographiques ou des démonstrations musicales. On pensait que la parole doit suffire à tout.

Il n'en va plus de même. Le conférencier s'est adjoint un artiste pour lire les citations ou chanter les morceaux choisis comme arguments de la thèse à soutenir. On vit à côté de l'orateur : Mounet-Sully lisant des fragments de Bossuet, ou Mme Yvette Guilbert chantant des chansonnettes. Après un artiste, on en prit deux, puis trois, puis dix, puis douze. Aujourd'hui, le conférencier n'est bien souvent qu'un montreur de curiosités. Son rôle se borne à annoncer dans l'ordre les actrices qui viennent dire ou chanter, et l'on vient pour celles-ci, non pour celui-là.

Dans ces séances-là, et elles sont très goûtées, il n'y a plus de conférencier pour ainsi dire. Les acteurs, les actrices se passent même de lui et lisent les pages qu'on leur a ou qu'ils ont préparées. Le conférence est devenue une exhibition. Tout le monde s'en pique, car il est à la portée de tous de faire une courte lecture. C'est la décadence; on commence á réagir par le retour à la simple causerie d'autrefois, dont il faut espérer qu'elle retrouvera la vogue qu'elle eut au temps de Francisque Sarcey et de Lapommeraye. Le succès des conférences-auditions ou des conférences-concerts constitue pour notre époque le plus triste brevet de frivolité.



Nous avons enflé ce catalogue de la littérature sérieuse et nous avons fait bien des omissions. Une immense activité a remué le monde de la pensée. Il est animé d'une véritable ferveur de prosélytisme, et cette fièvreuse ardeur pour enseigner et réformer, réfuter et convaincre, documenter, prouver, résoudre en toutes choses, par toutes méthodes et vers tous les points de l'idéal, déroule sous nos yeux, le plus moral des drames, et aussi le plus pathétique, car nous savons que nos yeux n'en verront pas le dénouement.

Si, revenant au seul point de vue littéraire, nous voulons résumer en un jugement les qualités de forme entrevues dans ce rapide déroulement, il nous est apparu beaucoup de force subtile et nuancée, de la finesse psychologique et aussi de l'impartialité; on trouve souvent, et de plus en plus aujourd'hui, l'art, si rare jadis, de donner une valeur et un attrait littéraire à une masse énorme de renseignements et de chiffres.

Mais qu'on ne se fasse pas d'illusion trop flatteuse. Il y a justement dans notre temps quelque chose de comparable à ce qui s'est passé au temps de la Renaissance française : il y a plus d'érudition que de synthèse, nous avons des Estienne, nous n'avons pas de Bossuet, ni de Descartes ou de Pascal.

Il suffira peut-être de savoir attendre, en méditant Pascal lui-même :

« Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

SYNCHRONISME. — NÉCROLOGIE
STATISTIQUE

SYNCHRONISME 1900-1910

1900 : — Condamnation par la Haute-Cour de MM. Déroulède, Buffet, Guérin et de Lur-Saluces. — Insurrection des Boxers et Campagne de Chine. — Exposition Universelle à Paris. — Centenaire de la Banque de France. — La guerre du Transvaal met aux prises les républiques sud-africaines (Transvaal et État libre d'Orange) et l'Angleterre. — Le président Krüger, chef d'État du Transvaal, débarque à Marseille. — Assassinat du roi d'Italie Humbert Ier à Monza. — Avènement du nouveau roi d'Italie Victor-Emmanuel III. — Mac-Kinley est réélu Président des États-Unis d'Amérique. — Vote de la loi permettant aux femmes munies du diplôme de licenciée en droit d'exercer la profession d'avocat. — Décret autorisant les villes de Paris, Bazeilles, Lille et Valenciennes à faire figurer la croix de la Légion d'Honneur sur leurs armoiries. — Mort du physicien allemand Bunsen, du critique et peintre anglais Ruskin, du R. P. Didon, orateur, du sculpteur Falguière, de l'orateur socialiste allemand Liebknecht, du poète Albert Samain, du philosophe allemand Nietzsche, de Gabriel Vicaire, de L. Ratisbonne, A. Valabrègue, Tarbé, Louis Énault.

1901 : — Visite de Nicolas II, tzar de Russie, et de la tzarine en France (Dunkerque, Bétheny, Compiègne, Reims). — La reine Victoria d'Angleterre meurt au château de Windsor, après un règne de cinquante ans. — Avènement d'Édouard VII au trône de Grande-Bretagne. — Exploration du suédois Sven Hedin à travers les contrées, jusque-là inconnues, du Thibet septentrional et du plateau de Pamir. —Le Président des États-Unis d'Amérique, Mac-Kinley, meurt, assassiné. — Santos-Dumont, avec son dirigeable nº 6, effectue le parcours complet du parc de l'Aéro-Club (Saint-Cloud) à la Tour Eiffel et retour; il gagne ainsi le prix Deutsch (100.000 francs). — Vote de la loi sur les Associations. — Mort du compositeur italien Verdi, du poète Henri de Bornier, du ministre italien Crispi, de Jules Barbier, Eug. Manuel, Armand Silvestre, Phil. Gille, Saint-Albin.

1902 : — L'application de la loi sur les Associations suscite de nombreux troubles à Paris et en province, surtout en Bretagne. — L'éruption de la montagne Pelée anéantit la ville de Saint-Pierre de la Martinique et fait périr 35.000 personnes. — Voyage du président Loubet en Russie. — Proclamation de la paix entre la Grande-Bretagne et les républiques sud-africaines. — Couronnement du Roi d'Espagne

Alphonse XIII. — Le dirigeable « Pax » s'enflamme et tombe; les aéronautes Suchet et Severo sont tués. — Couronnement du roi d'Angleterre, Édouard VII. — Jubilé de S. S. le Pape Léon XIII. — Mort des littérateurs Aurélien Scholl, Émile Zola, X. de Montépin, Henry Gréville, Chincholle, Eug. Müntz; du fondeur allemand Krupp.

1903: — Coup d'État en Serbie: meurtres du roi Alexandre Obrenovich et de la reine Draga, et proclamation du prince Karageorgevitch. — Visite du roi et de la reine d'Italie en France. — Mort du pape Léon XIII; le conclave élit son successeur, le cardinal Joseph Sarto, qui prend le nom de Pie X. — Retour des terres arctiques de la mission Nordenskjöld. — Mort du savant français Gaston Pâris, de l'écrivain E. Legouvé, du philosophe Renouvier, des littérateurs Fernand Lafargue, Larroumet, Rollinat, de l'historien allemand Mommsen, du philosophe anglais Herbert Spencer.

1904: — Rupture des relations diplomatiques entre la Russie et le Japon. — L'amiral Togo bombarde Port-Arthur : le cuirassé russe Pétropawlowsk saute avec son équipage. — Le capitaine Lenfant conduit une mission française de l'Atlantique au lac Tchad. — Campagne russo-japonaise : l'escadre russe de Vladivostock est détruite par l'amiral japonais Kamimoura. — En Mandchourie, bataille de Liao-Yang, défaite des Russes. — Siège de Port-Arthur; belle défense du général russe Stœssel. — Élection de M. T. Roosevelt à la présidence des États-Unis d'Amérique. — La flotte de l'amiral russe Rodjestvinsky, en route pour l'Extrême-Orient, bombarde près de Doggers Bank une flottille de pêcheurs anglais ; la conférence de Hull met fin à cet incident; la Russie paye une indemnité de 3 millions. — Mort du sculpteur Gérôme, du peintre J. Frappa, du pédagogue O. Gréard, des littérateurs G. Toudouze, Pierre Maël, Émile Deschanel, Paul de Cassagnac, de l'explorateur américain Stanley, de l'ancien Président du Transvaal Krüger, de l'avocat et orateur Waldeck-Rousseau, du sculpteur Bartholdi.

1905: — Loi sur le recrutement de l'armée: le service actif est réduit à une durée de deux ans. — Campagne russo-japonaise; bataille de Moukden, défaite des Russes. — Prise de Port-Arthur. — Retour du docteur Charcot des régions antarctiques. — Le croiseur cuirassé français « Sully » s'échoue sur les récifs de la baie d'Along (Tonkin). — Destruction de la flotte russe de l'amiral Rodjestvinsky à Tsoushima. — Naufrage du sous-marin « Farfadet » en rade de Bizerte. — Percement du Simplon. — Soulèvement et troubles graves en Russie. — Attentat anarchiste contre M. Loubet, président de la République française et Alphonse XIII, roi d'Espagne. — Vote du projet de loi sur la séparation des Églises et de l'État. — Traité de Portsmouth; sur l'intervention de M. Roosevelt, la paix est conclue entre le Japon et la Russie. — Le Tzar promulgue un manifeste annonçant la création d'une assemblée parlementaire la « Douma ». — La Calabre est ravagée par un tremblement de terre. — Mort du sculpteur Barrias, de la révolution-

naire Louise Michel, des littérateurs Jules Verne, Ambroise Janvier, Paul Meurice, Alphonse Allais, J.-M. de Heredia, du colonel Renard, inventeur du ballon dirigeable, du géographe Élisée Reclus, des peintres Henner et Bouguereau, de l'explorateur Savorgnan de Brazza. — La Norvège se sépare de la Suède et devient une monarchie constitutionnelle : Haakon VII, de la famille royale de Danemarck, est nommé roi.

1906 : — M. Fallières est élu président de la République française. — Conférence d'Algésiras où les représentants des puissances européennes adoptent d'un commun accord, un « modus vivendi » relatif au Maroc. — Une éruption du Vésuve cause de très importants dégâts. — La ville de San-Francisco est détruite par un tremblement de terre. — Catastrophe de Courrières : 800 mineurs trouvent la mort dans cette catastrophe; on retrouve des rescapés vivants, quinze et vingt-cinq jours après l'explosion de grisou qui a causé le désastre. — Épilogue de l'affaire Dreyfus : le capitaine Dreyfus est réhabilité, réintégré dans l'armée avec le grade de commandant; le colonel Picquard est nommé général de brigade. — Naufrage du sous-marin le « Lutin ». — Santos-Dumont, poursuivant ses expériences d'aéronautique, fait quitter le sol pendant 65 mètres à un plus lourd que l'air. — Mort du chimiste Pierre Curie, de Christian IX, roi de Danemarck, du dramaturge suédois Ibsen, du littérateur Jean Lorrain et des critiques F. Brunetière et Em. Pouvillon.

1907 : — Wellmann tente une expédition en dirigeable au Pôle Nord. — Explosion en rade de Toulon du cuirassé « Iéna ». — Campagne du Maroc. — Expédition automobile Pékin-Paris. — Belles performances du dirigeable « Patrie »; la tempête l'emporte quelques mois plus tard. — Pour la première fois, d'une façon officielle, la télégraphie sans fil est employée pour transmettre les ordres aux troupes du Maroc; les deux postes sont installés à la Tour Eiffel et à Casablanca. — Mort du chimiste Moissan, de Casimir-Périer, ancien président de la République française, du chimiste Berthelot, des littérateurs A. Theuriet, William Busnach, E. Blum, E. Demolins, Hector Malot, Clovis Hugues, Sully-Prudhomme, de l'écrivain Huysmans, du peintre Chartran, d'Oscar II, roi de Suède.

1908 : — Assassinat à Lisbonne du roi de Portugal Carlos Ier et du prince héritier; l'infant don Manuel est proclamé roi. — Jubilé de l'empereur d'Autriche, François-Joseph. — Mort du cardinal Richard. — Excommunication de l'abbé Loisy. — M. Taft est élu président des États-Unis d'Amérique. — Moulay-Hafid devient sultan du Maroc. — Départ de l'expédition antarctique du docteur Charcot à bord du « Pourquoi pas ». — Le ballon dirigeable « Zeppelin » est détruit par la foudre. — Terrible tremblement de terre, suivi d'un raz-de-marée en Sicile et en Calabre : Messine et Reggio sont presque entièrement détruites. — L'aviateur américain Wilbur Wright fait au camp d'Auvours, près du Mans, de décisives expériences d'aviation. — Mort

du littérateur Ludovic Halévy, du poète François Coppée, du peintre Steinheil, des littérateurs Gaston Boissier, Gebhardt, Emmanuel Arène, du chimiste Becquerel, du peintre Hébert, du dramaturge Victorien Sardou.

1909 : — Le parti Jeune-Turc dépose Abdul-Hamid et proclame Mahomet V, sultan. — Tremblements de terre en Provence. — Béatification de Jeanne d'Arc à Rome. — Réception à Paris de l'explorateur Sven Hedin, de retour du Thibet. — Loi sur le repos hebdomadaire. — M. A. Chauchard lègue au Louvre ses collections d'œuvres d'art. — Le lieutenant Shackleton arrive à 178 kilomètres du Pôle Sud. — A quelques semaines d'intervalle, les explorateurs Cook et Peary annoncent qu'ils sont parvenus au Pôle Nord; les rapporteurs des Sociétés de géographie concluent que Peary seul est vraiment parvenu au pôle Nord. — Catastrophe du dirigeable « République ». — Le procès Steinheil. — Le ballon « Albatros » atteint 11.800 mètres d'altitude. — Vote de la loi dite du « bien de famille ». — Blériot traverse la Manche en aéroplane. — Albert Ier est proclamé roi des Belges. — Mort du poète Catulle Mendès, de l'artiste dramatique Coquelin cadet, du dessinateur Caran d'Ache, du peintre Dubufe, du collectionneur Chauchard, de Léopold II, roi des Belges, de l'anthropologiste italien Lombroso, des écrivains français et étrangers Costa de Beauregard, Jean Lahor, G. Picot, P. Grousset; Marion Crawford, Meredith.

1910 : — Vote de la loi sur les retraites ouvrières. — La crue de la Seine et de ses affluents cause des ravages dans Paris et sa banlieue. — Naufrage du paquebot « Amiral-Chanzy ». — Éruption de l'Etna. — Paulhan couvre la distance Londres-Manchester avec une seule escale; il gagne le prix du *Daily-Mail*. — L'exécution de l'espagnol Ferrer cause de graves désordres à Paris. — Le roi de Portugal Manuel est renversé; la république est proclamée à Lisbonne. — Mort du littérateur suisse Édouard Rod, des écrivains Melchior de Voguë et Jeanne Marni, du poète Jean Moréas, des littérateurs étrangers Marc Twain, Bjornstirne Bjornson, du roi d'Angleterre Édouard VII, du romancier Jules Renard.

STATISTIQUE

M. Léopold Olivier, le statisticien distingué, a bien voulu dresser pour nous les intéressants tableaux qui suivent. Ils donnent un aperçu de la production littéraire avec ses fluctuations de 1900 à 1910. Nous remercions M. Olivier d'avoir fait cet énorme travail spécialement pour notre *Littérature.*

On va voir la production générale de la France à quelques dates typiques pendant le XIXe siècle, puis cette production plus détaillée pour les dix premières années du XXe siècle.

Ces nombres ne concernent que les livres nouveaux. Nous laissons donc les rééditions hors de nos calculs. Ils sont basés sur les tables de la *Bibliographie de la France*, publication qui a un caractère presque officiel et qui est, d'ailleurs, la plus complète en ce genre dans notre pays.

Pour les années antérieures à 1898, nous nous bornons à l'indication du total général annuel, et encore ne signalons-nous que les totaux afférents aux années caractéristiques.

En 1817	2.126	En 1888	12.973
1826	4.347	1889	12.418
1833	6.068	1890	11.414
1850	7.208	1893	11.076
1863	12.108	1894	13.350
1882	13.184	1895	10.115
1886	12.831	1896	12.738
1887	12.901	1897	13.799

Ce dernier total est le nombre culminant de la production française jusqu'à ce jour (novembre 1911). Depuis 1897 et jusqu'à 1907, on lui voit succéder des résultats tous les ans inférieurs. Voici le tableau de cette régression :

En 1898	11.568	En 1903	9.653
1899	10.199	1904	9.488
1900	10.404	1905	9.644
1901	10.133	1906	8.725
1902	9.542	1907	8.664

En 1908, il y a relèvement : la production totale de la France remonte à 8.799 livres nouveaux. Le relèvement est encore plus marqué pour les deux années suivantes, dont nous parlerons plus loin.

Ces résultats sont établis d'après les tables méthodiques de la *Bibliographie de la France*, et on peut les accepter dans toute leur rigueur statistique, puisque la méthode adoptée dans ces tables n'a pas varié entre 1898 et 1908.

Toutefois ces sommes récapitulatives et brutes ne disent pas dans quelles proportions relatives les divers genres de livres ont d'abord *baissé* sous le rapport de la quantité. On va pouvoir s'en rendre compte par le tableau suivant, dressé d'après les grandes divisions adoptées par la *Bibliographie de la France*.

	1898	1899	1900	1901	1902	1903	1904	1905	1906	1907	1908
Religion	791	717	838	786	673	791	723	688	534	580	614
Droit	532	570	508	531	477	520	479	447	523	546	555
Philosophie et Morale	242	227	194	156	183	204	215	185	196	168	187
Mysticisme et sciences occultes....	26	33	50	37	38	47	40	36	52	36	30
Sciences morales et politiques......	571	407	492	541	508	581	512	524	528	416	566
Sciences militaires, Marine et Navigation.........	366	355	344	297	273	304	351	307	322	299	349
Sciences mathématiques	85	55	60	91	82	86	86	77	62	61	69
Sciences naturelles	276	231	218	302	241	238	256	195	180	205	225
Sciences médicales.	1371	1330	1350	1287	1327	1227	1200	1041	1092	950	931
Sciences agricoles.	297	239	315	210	214	206	195	228	197	195	197
Arts industriels...	322	216	302	246	256	266	270	231	225	222	271
HISTOIRE ET ÉTUDES ACCESSOIRES											
Histoire.........	686	592	572	564	490	487	444	496	498	433	450
Archéologie, etc..	274	234	298	241	255	304	286	362	280	318	347
Biographie.......	605	559	398	442	436	495	470	511	480	503	498
GÉOGRAPHIE											
Voyages, guides...	345	260	303	247	204	261	248	246	253	228	232
LITTÉRATURE FRANÇAISE											
Œuvres diverses...	625	477	392	413	427	386	416	507	455	351	505
Romans	547	452	359	763	479	592	589	666	465	642	515
Théâtre..........	496	429	430	500	467	438	447	550	477	455	414
Poésie...........	418	365	353	306	336	300	360	327	252	330	231
Ouvrages en dialectes	40	41	40	40	34	32	52	43	26	31	35
Littérat. étrangère.	203	214	166	232	202	217	165	222	205	248	211
Littérat. ancienne.	74	58	53	64	64	105	31	33	26	32	32
Beaux-Arts.......	178	148	155	131	122	97	124	112	123	90	105
Éducation et Enseignement.....	1681	1464	1413	1320	1419	1213	1203	1348	1034	1101	1004

	1898	1899	1900	1901	1902	1903	1904	1905	1906	1907	1908
Ouvrages de vulgarisation											
Vulgarisation des Sciences........	24	19	22	17	20	18	15	13	7	13	8
Éditions populaires et propagande...	390	257	245	238	196	200	180	142	86	102	96
Divers											
Académies.......	34	20	32	27	39	23	24	20	22	15	26
Franc-maçonnerie.	6	14	9	4	4	9	11	13	10	6	6
Sports...........	54	38	35	46	25	34	36	41	68	39	44
Bibliographie....	69	58	48	54	52	71	57	53	47	49	48

Voici les résultats des dernières années, de 1909 et de 1910 :

1909

Religion..................................	838
Droit.....................................	602
Philosophie et Morale.....................	145
Mysticisme, Sciences occultes.............	35
Sciences morales et politiques............	741
Sciences militaires, Marine et Navigation......	429
Sciences mathématiques....................	105
Sciences naturelles.......................	388
Sciences médicales........................	1.080
Sciences agricoles........................	315
Arts industriels..........................	842
Histoire et études accessoires............	1.278
Géographie................................	449
Littérature française.....................	2.372
Littérature étrangère.....................	142
Littérature ancienne......................	70
Beaux-Arts................................	179
Éducation et Enseignement.................	681
Divers et Bibliographie...................	165
	10.856

Le total général de l'année 1909 est donc de 10.856, en hausse (plus de deux mille ouvrages) sur celui de 1908.

1910.

La Vie Économique et Sociale.

I.	Sociologie	479
II.	Économie sociale	627
III.	Droit	385
IV.	Administration	135
V.	Armée et Marine	465
VI.	Histoire et Politique contemporaine	278
		2.369

L'Enseignement.

I.	Histoire de l'enseignement	84
II.	Pédagogie	24
III.	Programmes et Manuels	117
IV.	Enseignement primaire	357
V.	Enseignement secondaire	390
VI.	Enseignement supérieur	33
VII.	Enseignement libre	35
VIII.	Ouvrages d'enseignement en langue espagnole.	29
IX.	Enseignement par l'aspect	13
X.	Esperanto	18
XI.	Sténo-dactylographie	12
XII.	Sports et Jeux (pour l'aviation, voir la division *Sciences*)	77
		1.189

Les Religions.

I.	Religion chrétienne	500
II.	Religions non chrétiennes	23
III.	Hagiologie (Jeanne d'Arc : 61)	109
IV.	Biographies religieuses	71
V.	Religion théosophique, Occultisme, Magie	75
		778

Sciences historiques.

I.	Études auxiliaires	171
II.	Préhistoire	82
III.	Histoire des peuples	100
IV.	Histoire de France	819
V.	Histoire religieuse	292
		1.464

Géographie et Voyages.

I. Généralités	39
II. Europe	205
III, IV, V, VI. Afrique, Amérique, Asie, Océanie.	75
	319

Les Sciences.

Mathématiques et Astronomie	70
Physique et Chimie	140
Sciences naturelles	129
Aviation	66
	405

Les Sciences médicales.

Récapitulation	1.278

Les Arts.

Archéologie et Beaux-Arts	344

Les Lettres.

I. Philosophie	153
II. Littérature (réédition des chefs-d'œuvre, Histoire littéraire)	150
III. Poésie	344
IV. Romans, contes et nouvelles	1.184
V. Théâtre (Histoire du théâtre : 39)	551
	2.382
Total général pour 1910	10.528

Depuis deux ans, les publications françaises ont une tendance très marquée à se multiplier.

Par elles, et par nos périodiques dont le nombre s'accroît de mois en mois depuis dix ans, la culture française poursuit largement son action traditionnelle dans le monde.

Léopold Olivier,

Membre de l'Institut international de Bibliographie.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME CINQUIÈME

PREMIÈRE PARTIE

LE THÉATRE

Coup d'œil d'ensemble. — Les Chefs de file.

Le Théâtre historique.

Le Théâtre social.

Le Théâtre de Mœurs.

Tragédie. — Drame Romantique. — Théâtre Poétique.

Le Mélodrame.

Le Vaudeville.

Quelques autres.

Théâtres à côté.

DEUXIÈME PARTIE

LE ROMAN

TROISIÈME PARTIE

POÉSIE

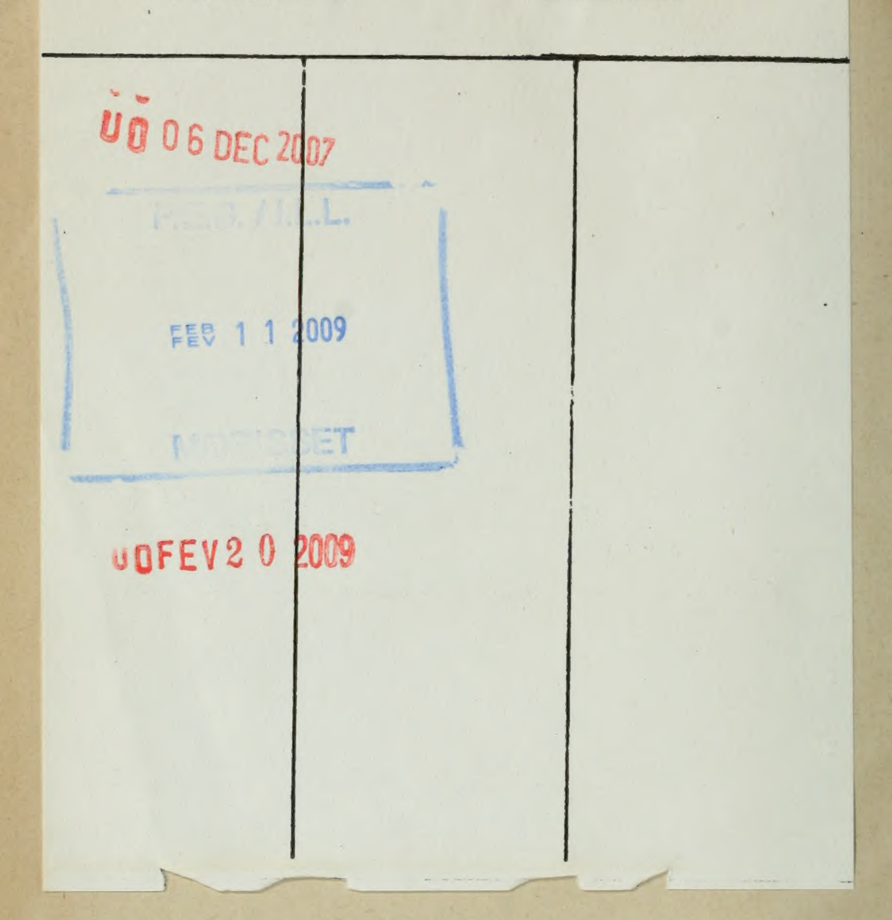
QUATRIÈME PARTIE

PROSE

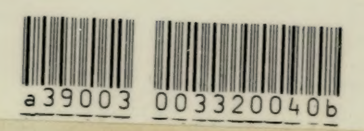
LES DIRECTEURS D'AMES

SAVANTS, CRITIQUES, PHILOSOPHES, ORATEURS

Chartres. — Imp. Ed. Garnier. — 53. 7. 11.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
UO 06 DEC 2007
FEB FEV 11 2009
UOFEV 20 2009


a39003 003320040b

